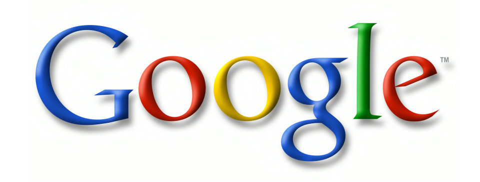





600088099/





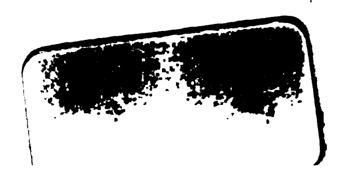
HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS


600088099/





HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

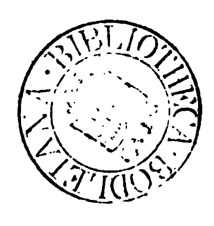
LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

INTRODUCTION

Les Albigeois sont les derniers Aquitains[1]. Leur histoire renferme une épopée chevaleresque et un martyrologe patriotique et religieux. L'épopée c'est la guerre romane, la triple défense du ciel, du sol et de la cité; du territoire contre la croisade, de l'indépendance nationale contre la monarchie capétienne, de la liberté religieuse et de l'affranchissement de l'esprit humain contre la théocratie romaine. Guerre autrement auguste et sainte que celle qui remuait alors l'Occident; car tandis que l'Europe se précipitait sur l'Asie pour la délivrance de Jérusalem et du sépulcre du Christ l'Aquitaine combattait pour le céleste Amour, le Verbe éternel, la cité de Dieu.

Jamais lutte plus grande, plus magnanime, plus éclatante. Par *le théâtre :* elle roule vingt ans comme un orage autour de Toulouse dans ce cirque im-

1. La Loire, au moyen âge, séparait la France de l'Aquitaine, et de la terre romane.

mense des Cévennes et des Pyrénées, des Alpes et de l'Océan. — Par *l'héroïsme :* quelques princes de montagne, à la tête de leurs clans populaires et chevaleresques, combattirent contre vingt croisades, abattant avec l'épée ces avalanches d'hommes et de chevaux, les hydres des trahisons et les tonnerres du Vatican. — Par *les chefs :* c'est Philippe-Auguste et le roi d'Aragon, Ramon VI, comte de Toulouse, et Simon de Montfort, saint Dominique et Guilhabert de Castres, patriarche des Albigeois, et au-dessus d'eux, Innocent III, un César sacerdotal. — Par *les victimes :* deux millions d'hommes périrent ; un roi, des princes, un peuple, sa civilisation, sa langue, son génie, et sa chute recula de trois siècles la *Renaissance* de l'Occident.—Par *le pathétique intérêt :* le Midi vainqueur succomba par félonie, et dans une fête, comme le héros grec : il chante son triomphe au bord du tombeau, et son épopée funèbre est le chant libérateur du cygne expirant.

Guilhem de Tudella[1], troubadour des comtes de Foix, est l'Homère de cette Iliade dont ces princes furent les héros : rhapsode bien inégal sans doute, bien incomplet, mais contemporain, chevalereux, palpitant, malgré ses défaillances, des émotions patriotiques, et qui donnait à son chant et à sa harpe l'accompagnement des batailles. Ses vers haletants sont scandés au galop harmonieux de son palefroi, et se groupent, confus et tumultueux,

1. Guilhem de Tudella n'est évidemment qu'un pseudonyme. La Canso n'a qu'un auteur, selon Fauriel; deux, selon MM. Mari-Lafon, Guibal et Meyer.

comme des escadrons bardés de fer. Ses strophes inégales et monotones ont les mouvements entrecoupés, les chutes et les relèvements des charges chevaleresques. Son vaste poëme, dont les incohérences n'expriment peut-être que les fluctuations de cœur du Midi, reste brusquement interrompu : soit que le poëte ait péri dans un des derniers chocs victorieux ; soit que la douleur de la ruine inattendue autant qu'irréparable de son pays ait subitement étouffé sa voix; soit enfin que le temps, cet insecte qui ronge tout, ait, par une suprême félonie, décapité sa *Canso,* de sa fanfare triomphale.

Je reprends, au point où il le terminait, le récit du grand et infortuné rhapsode aquitain. Je dis le triomphe du Midi, la déroute de la croisade et l'offre de sa conquête perdue au roi de France. L'invasion et la mort de Louis VIII, la guerre continuée par Blanche de Castille, et le comte de Toulouse, tombé dans le piége de Meaux, dépouillé de ses États par le traité de Paris, flagellé par le légat à Notre-Dame et retenu captif au Louvre. L'établissement de l'inquisition, auxiliaire de la conquête; la spoliation des princes, l'occupation des forteresses, le démantèlement des villes, l'effroi et la dispersion des peuples dans les bois. Trois camps patriotiques se forment sur trois cimes célèbres : le camp de Penne, le camp de Nore, le camp de Montségur. Une Vendée albigeoise s'organise dans les déserts. Les faidits [1] assiégent et harcèlent les conqué-

1. Les proscrits.

rants. Les princes relèvent la tête, ils s'unissent aux cités et se liguent secrètement avec les rois d'Aragon et d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Le catharisme[1], expulsé de Toulouse, remonte sur le Thabor, son sanctuaire et son capitole pyrénéen. Mais Rome, pour l'étouffer, enlevant l'inquisition aux évêques, en investit les Dominicains. La terreur et l'horreur couvrent le Midi. Les inquisiteurs sont massacrés à Toulouse, à Vérone, à Saragosse. Les princes s'arment; ils sont vaincus à Carcassonne, à Taillebourg; et le Midi retombe pour toujours sous le joug de la France. Montségur, capitale de l'insurrection, est pris dans les nuées. Deux cents victimes périssent sur le bûcher colossal du Thabor. Le reste de ses défenseurs va mourir dans les basses-fosses de Toulouse et de Carcassonne. Les morts sont expulsés de leurs tombeaux, les vivants scellés dans des sépulcres. Pour construire ces *oubliettes*, les *pierres manquent* dans les Pyrénées. Les peuples émigrent en Espagne, en Italie, en Orient. Avec le roi d'Aragon, ils conquièrent Valence et les îles Baléares; avec l'Empereur, ils expulsent les papes de Rome, avec saint Louis, ils vont se perdre dans les déserts d'Afrique et d'Asie. Le catharisme oriental se transforme dans le *spiritualisme* mitigé de Narbonne. Son apôtre est Joan d'Oliva, son tribun Bernard Délicios, son chef politique, Elio Patris, le grand consul de Carcassonne. Philippe le Bel, bien que sympathique aux Albigeois, étouffe

1. Du grec Καθαρός, pur; catharisme, religion des Purs, des Saints.

ce dernier soulèvement du patriotisme aquitain. Le catharisme se transforme une troisième fois, et sous le nom d'*Amour* ourdit dans l'ombre contre les papes une vaste conjuration gibeline et mystique dans toute l'Europe. Le Paraclet fut donc successivement une *église*, un *ordre*, un *club* immense, et laisse de ses trois formes fugitives, trois monuments immortels : la *Canso* de Guilhem de Tudella, la *Consolation internelle* d'un disciple de Joachim de Flore, et la *Divine Comédie* du Dante qui glorifie son mystique amour dans le ciel sous la figure idéale de Béatrix [1]. Le catharisme expirant vit tomber des nuées du ciel la grande théocratie romaine, chassée de Rome, exilée d'Italie, captive dans Avignon : par un ministre albigeois dans une cité albigeoise. Ses regards en s'éteignant purent entrevoir dans les ombres de l'avenir, à la lueur des bûchers de Huss et de Savonarole, les têtes colossales et vengeresses de Luther et des réformateurs du XVIe siècle.

Telle est la matière de cette histoire : elle complète le récit de Guilhem de Tudella : tous ses héros deviennent mes martyrs. La défense nationale a son poëte et son chroniqueur roman : elle a laissé venir jusqu'à nous des cris de victoire, des chants d'allégresse et de triomphe. Mais l'agonie n'a pas laissé de Jérémie qui nous transmette ses lamentations. Les gémissements des proscrits se sont perdus dans les bois, les sanglots des captifs se sont éteints dans des fonds de tours, les soupirs des victimes ont été étouffés par les flammes des bûchers.

1. Beatrice, loda di Dio vera. Inf. II.

Le supplice a détruit jusqu'au tombeau, et le martyre a dévoré jusqu'au martyrologe.

A peine arrive-t-il du fond des temps quelques mâles accents de citoyens, quelques indignations vengeresses de troubadours, quelques lambeaux des gémissements des martyrs. Encore les devons-nous aux chroniques des conquérants, aux procédures des inquisiteurs, aux indiscrétions des bourreaux, aux confidences de la torture et de la mort. Rome, en général, a fait partout la nuit, partout le silence, partout le mystère, accumulant sur son forfait l'oubli de six siècles. Mais on n'efface pas entièrement les traces de l'assassinat d'un peuple. Il reste des taches de sang, des débris d'ossements, des vestiges de mort. Quelquefois aussi les assassins sont loquaces; leurs jactances montent vers la justice de l'avenir. D'ailleurs, si les hommes se taisent, la terre parle, le sépulcre dépose, la mort révèle jusque dans son silence. Nul historien ne s'était encore aventuré dans cette Josaphat albigeoise. Je suis entré pieusement dans le ténébreux labyrinthe des sépulcres aquitains. Je me suis établi avec amour, pendant de longs jours, de longues nuits, dans cette nécropole dévastée du Paraclet. J'ai interrogé ces morts avec un respect ému, avec une tendresse éplorée, comme on consulte des aïeux. J'ai ranimé, dans ma pensée, ces guerres, ces supplices, tous ces lugubres drames. J'ai recueilli les témoignages des champs de bataille, la plainte des ruines, le soupir des grottes, l'effroi des sépulcres, et de toutes ces voix du passé, de ces gémissements, de ces affreux silences,

est sorti ce long et douloureux martyrologe. Bien des fois, en m'entretenant avec ces morts, il me semblait entendre des voix qui me disaient comme l'ombre d'Anchise au héros Troyen : Te voilà donc enfin, ô mon Fils ! Ta piété a vaincu l'horrible chemin ! Nous t'avons attendu bien longtemps[1]. — Oui, me voici, ô mes pères vénérés ! Ma tendresse filiale vient consoler vos mémoires saintes ! Mais quel amour peut élever un monument égal à votre martyre ?

Je vais donc raconter à ma grande patrie française l'agonie de ma douce et noble patrie romane, et à la puissante démocratie moderne le supplice de la chevalerie consulaire et plébéienne du XIIIe siècle. La France nouvelle doit un soupir à ces grands citoyens, à ces magnanimes tribuns, à ces chevaliers de la justice et de la liberté, à ces paladins de l'esprit, de l'amour et de l'idéal divin. C'est pour nous qu'ils sont morts, et ce livre est leur testament, le testament d'un peuple exhumé, après six cents ans, du sépulcre de l'Aquitaine. J'entre dans mon sujet par le poëme de Guilhem de Tudella qui forme à mon humble chronique comme un portique mutilé mais éclatant, et décoré de trophées patriotiques.

Toulouse avait vaincu : le Midi refoulait enfin les hordes féroces du Nord ; après quinze ans de

1. Enéide, VI, 687. Venisti tandem... nate !

combats et de massacres, la croisade dévastatrice expirait devant Carcassonne. Pendant que le comte de Foix, le héros de la délivrance romane, entrant dans cette cité par la porte orientale, ramenait son jeune pupille, l'héroïque orphelin des Trencabel, dans le palais de ses ancêtres, antique demeure des rois wisigoths, Amaury de Montfort sortait par la porte occidentale, emportant le cadavre de son père exhumé de la basilique de Saint-Nazaire. Il retournait en France avec ce cercueil, ses compagnons abattus, les débris honteux de la croisade, et, symbole horrible qui avait si longtemps épouvanté le Midi, son morne et famélique *lion*. Le lion avait été vaincu par la brebis ! Il s'éloignait en silence par la *Strade antique*, la voie romaine de l'Albigeois et du Rouergue, à travers les malédictions vengeresses et les chants de victoire des populations méridionales : « Montfort est mort, est mort, est mort ! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante ! Reviennent parage et honneur ! Montfort est mort, est mort, est mort [1] ! ».

Certes, ce fut un beau jour, un jour glorieux et triomphant, que celui où le comte Ramon VII vit son territoire enfin délivré, depuis le sommet des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne, voisines de l'Océan. Toulouse, à leur retour, fêta magnifiquement le prince et ses chevaliers victorieux. Il était entouré de toutes les tribus romanes, chacune sous son pennon et son symbole. Ces figures désignaient la race ibère, la vie nomade, l'origine orientale.

1. Tradition populaire : la mort du Loup.

Toulouse arborait la brebis et la croix ; le Béarn, la vache aux cornes lumineuses [1] ; Carcassonne à la houlette pastorale joignait le soleil d'Alby ; Comminges et tous ses rameaux pyrénéens, Foix, Conserans, Palhars, Castelbon et même Barcelone, portaient aussi la houlette changée en lance et teinte de sang, sous un ciel éclatant, c'est-à-dire, en langage héraldique, *d'or à trois ou quatre pals de gueules*. Les noms des barons étaient goths ; les noms des femmes et des familles étaient généralement ibères. La femme donnait son nom à la famille ; chaque tribu avait une matrone pour patriarche ; on disait : les fils de Nos, d'Oliva, d'Impéria, de Bélissena. En somme, bien que mêlée d'éléments grecs, juifs, goths, arabes, la race au fond était ibère, l'éducation latine, la langue romane, le génie, comme le sang, infiniment divers, mobile, ingénieux, merveilleux, et se résumait dans ce mot caractéristique, *romanesque* [2].

La victoire fut nationale, l'œuvre commune des peuples et des barons ; mais trois princes dépas-

1. Clarinées. « Florez remarque que, dans les médailles de la Bétique, le taureau est toujours accompagné d'un croissant. Dans les autres provinces (Ibères) on trouve le taureau, mais non le croissant. » G. de Humboldt.

2. Roman-Esque, Ibéro-Latin. Les Ibères sont la première race historique de l'Occident. Les noms d'Angers, des Andelis, de la Seine marquent leur route vers le Nord. Ils passèrent en Angleterre où l'on retrouve une de leurs tribus, les Silures ; et en Irlande qui leur doit ses deux noms antiques, Ibernia, Escotia. La philologie a pleinement confirmé le récit de Tacite. Agricola XI.

mer qu'un médiocre prince. La nature manquait, ou fut arrêtée par l'inclémence des temps. Il avait deux ans quand il perdit sa virile mère, douze quand la croisade envahit ses États et bouleversa sa maison, quinze quand la bataille de Muret, où périt le roi d'Aragon, dispersa les princes méridionaux, rejetés derrière les Pyrénées et quelques-uns jusque dans les îles Britanniques. Fugitif de Toulouse bientôt occupée par Montfort, le jeune infant dut se retirer à la cour de son oncle, le roi d'Angleterre. Ce roi n'était plus Richard Cœur-de-Lion. La mort de Richard fut au nombre de ses malheurs. Richard n'eut jamais permis ni l'invasion de l'Aquitaine, ni les victoires de Montfort. Ramon *Sans-Avoir* fut recueilli par Jean *Sans-Terre*, prince errant lui-même dans ses îles, à demi dévoré par Philippe-Auguste, et excommunié par Innocent III. C'était le temps où ce pontife, pour réorganiser la catholicité bouleversée par la superbe théocratique, convoqua le quatrième concile universel de Latran. Ramon VII quitte ce Lazare des rois anglo-normands dont il semble traîner le malheur mais non le crime sur les mers, et, suivi de son fidèle Topina, débarque en Italie. Il retrouve son père Ramon le Vieux, Ramon-Roger, comte de Foix, et d'autres seigneurs méridionaux arrivés d'Espagne. Ils vont à Rome revendiquer leurs héritages auprès du plus olympien des papes, dispensateur des sceptres et des couronnes, et des quatre cent cinquante patriarches, archevêques, évêques, chefs d'abbayes, qui formaient à ce Jupiter du Vatican comme une cour de dieux. Le comte de Foix fut le magnifique et magnanime ora-

teur de la patrie romane auprès du concile de Latran. Sa harangue est repoussée, la croisade justifiée, et le Midi irrévocablement acquis à Montfort, c'est-à-dire au roi de France. Tel est l'arrêt du *Vicaire de Dieu*. Les princes dépouillés se rembarquent tristes au port de Gênes, et se dirigent les uns sur Marseille, les autres sur Barcelone. Le comte et l'Infant de Toulouse sont accueillis avec transport par la chevalerie provençale et reçus en triomphe dans la cité d'Avignon. Les deux princes se séparent : l'Infant, sur des nefs couronnées de fleurs, descend le Rhône, investit Beaucaire, et, assiégeant et assiégé, enlève cette Roche, premier degré de la ruine de Montfort. Pendant ce temps, le comte aborde en Catalogne, rallie les conjurés d'Andorre, traverse les Pyrénées, et, voilé d'un brouillard, rentre dans Toulouse. Simon, pris entre les deux camps, rugit comme un lion, mais il est tué à la porte de Montolieu, et la croisade, décapitée de son chef, ne fait plus que se tordre et palpiter convulsivement comme un serpent coupé. Ramon le Vieux ne vit pas l'entière délivrance du Midi. L'Infant, quand il lui succéda, n'avait que vingt-cinq ans (1222), mais les comtes de Foix et les consuls toulousains, dont il est le pupille, achèveront la victoire nationale. Il était léger, jovial dans des temps si tristes, et même facétieux dans des circonstances si tragiques. Poëte, il échangeait volontiers avec ses chevaliers des strophes de guerre et d'amour. C'était, avec plus d'honnêteté et de valeur, le neveu de son oncle, un Jean Sans-Terre aquitain, et avec ses bouffonneries et ses éclairs d'héroïsme,

comme une ébauche malheureuse du Béarnais, et un type attristé de la race gasconne. Il restera jusque dans sa vieillesse enfantine et dans la mémoire sympathique des hommes : *Le jeune comte* [1]. Deux traits peindront cette jeunesse incorrigible. A vingt ans, il avait épousé Dona Sancha d'Aragon, mariage politique qui, par la mort éventuelle du roi Don Jaïcmé, pouvait réunir Toulouse et Saragosse, et former, entre l'Èbre et la Dordogne, un vaste empire solidement échafaudé sur la robuste épine dorsale des Pyrénées. Ce prince licencieux, bientôt dégoûté de l'Infante maladive, résolut de répudier la sœur du martyr de Muret, pour épouser, qui?... une fille de Montfort, le bourreau de sa maison et de la patrie romane. C'était pis qu'une légèreté, c'était un crime domestique et national. Naguère encore, pendant qu'on assiégeait Carcassonne, Ramon VII disparut tout à coup sur le soir. On le chercha vainement toute la nuit. L'ennemi avait-il enlevé le prince? Non, il s'était rendu dans la cité; il avait visité son rival dans son camp, et trouvé bon de coucher dans le même lit avec Amaury, dans le château de Carcassonne. Le matin, il redescendit riant de son héroïque étourderie dont sans doute il fut sévèrement tancé par le comte de Foix. Son cœur aurait dû lui dire qu'il ne devait pas plus coucher avec le frère qu'avec la sœur, et que les Saint-Gélis étaient séparés des Montfort par une mer de sang et des montagnes de cadavres [2]. Tel

1. Lo comes jove.
2. Guilh. de Puyl., ch. XXXIV.

était ce prince léger, frivole, inconséquent, mais chevalereux et deux fois cher à son peuple dont il reproduisit d'abord l'héroïsme et la victoire, puis la défaite et le long martyre.

Ramon VII avait à ses côtés son jeune frère Bertran, et son beau-frère Ugo d'Alfar, suivi lui-même de ses deux fils Joan et Ramon d'Alfaro. Puis s'avançaient les barons de la cité, les Toulouse branche de la maison comtale, les Villeneuve dont les rameaux couvraient tout le Midi, les Roaïx, hôtes de Ramon VI à son retour de l'exil d'Espagne, les Maurand illustrés par le martyre encore plus que par la guerre, les Arnauld-Bernard dont une porte de la ville atteste encore la vieille popularité. Puis, les barons des campagnes, citoyens aussi de la métropole; les seigneurs de Vertfeuil qui dans le dernier siècle avaient éconduit saint Bernard et le légat du pape; de Caraman qui, plus tard, reçurent dans leur bourg l'évêque bulgare Nicétas; de Lantar, qui prétendaient descendre des ducs d'Aquitaine détrônés par Charlemagne; du Mas-Saint-André Cap-de-Porc, savants légistes et guerriers impétueux. Avec ces barons venaient les barons du Capitole, les consuls de Toulouse et des autres villes romanes, commandant leurs milices urbaines, consuls égaux aux chevaliers, chevaliers eux-mêmes, quoique parfois plébéiens. Les ingénieurs Escot de Linars, Jordan du Villar, Bertran de la Baccalaria; les troubadours Pierre Cardinal, Guilhem Figueyras et Guilhem de Tudella, l'Homère des guerres romanes. Enfin le patriarche Guillabert de Castres, avec les évêques et les diacres albigeois, après

vingt ans d'une vie errante, rentrait dans Toulouse, la métropole *mundine*[1]. Ces évêques sont presque tous des chevaliers, comme ces chevaliers vont presque tous devenir des évêques. Frères de race et compagnons de guerre ils partagent le triomphe entre deux martyres. Princes, évêques, barons, consuls, diacres, troubadours, peuples, serfs même, par l'arc et la flèche, l'épée ou la harpe, la parole ou la prière, ou l'hymne, ont tous diversement mais unanimement concouru à la délivrance de la patrie romane. Toulouse fête les phalanges libératrices : les maisons sont pavoisées, les rues jonchées de rameaux, le peuple chante son triomphe : « Voici l'étoile du matin ! Maintenant nous avons Jésus-Christ ! Parage et honneur sont revenus ! Vive Toulouse ! Toulouse la grande, la puissante, la rose des cités[2] ! » Jamais joie plus sainte ! Jamais victoire plus légitime et plus glorieuse ! Car c'était celle de la justice, de l'humanité, et de l'avenir du monde.

La guerre des Albigeois est l'Iliade des peuples pyrénéens : Iliade chevaleresque, religieuse, philosophique, avec un rayon de l'Orient, un vague reflet de l'Inde. Ramon le Vieux en est à la fois l'Agamemnon et le Nestor. Les héros sont les comtes de Foix ; Ramon-Roger en fut l'Achille dans les batailles, et l'Ulysse éloquent, l'orateur de la patrie romane au Vatican. Roger-Bernard, son fils, non moins valeureux, non moins éloquent, fut un guerrier plus religieux, plus mystiquement

1. Munda, Cathare.
2. Guilh. de Tudella.

chevaleresque, et l'élève adouci et poétique des Cathares. Deux princesses, entre autres, en furent les héroïnes. Esclarmonde, sœur du premier, fut la théologienne, comme la sibylle des guerres, et fonda Montségur. Ermessinde [1], femme du second, fut la diaconesse, l'ange de l'exil, et fortifia Castelbon. Foix ne fut jamais pris sur sa Roche; il se rendit volontairement au légat romain. Mais Montségur ne se soumit jamais, et la délivrance s'élança comme un aigle de Castelbon. On peut donc dire que les comtes, les peuples et les cimes de Foix, furent les libérateurs du Midi. Mais cet héroïsme des princes et des princesses, des donjons, des rochers et des bois, se condense et s'épanouit dans un plus haut idéal en Roger-Bernard, le paladin du Paraclet.

Asnar, chef cantabre du Nébousan, ou des sources de la Garonne, est le patriarche commun des maisons de Commenges, Carcassonne, Foix, Conserans, Palhars et Castelbon. Carcassonne est une branche de Commenges et Foix un rameau de Carcassonne qu'une femme, Ermengarde, transporta dans la maison d'Alby. Carcassonne et Foix n'en restèrent pas moins unis, redoublèrent leurs alliances dynastiques, et Cécilia de Carcassonne, fille de Trencabel, épouse de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, fut la mère de Ramon-Roger, le premier héros de la défense romane, d'Esclarmonde, vicomtesse de Gimoez, la théologienne cathare, et de Cécilia, vicomtesse de Conserans, la patronne des Vaudois.

1. Ermessende, Ermessen.

Roger-Bernard II, comte de Foix, naquit vers l'an 1180, de Philippa de Montcade, nièce des rois d'Aragon, et de Ramon-Roger, comte de Foix et petit-neveu des mêmes rois, par son aïeule Chimène, issue de la maison de Barcelone[1]. Ramon-Roger fut en guerre, en tournois et en poésie un émule de Richard Cœur-de-Lion. Il est le plus grand prince féodal de sa race : ennemi des moines, il inclinait à l'Albigisme; mais Philippa sa femme était Cathare. L'Infant Roger-Bernard a la bravoure éclatante de son père, unit la tendresse de sa mère et sa douce piété mystique : il eut pour précepteur chevaleresque Pons Adhemar de Rodelha, son parent, de la maison de Durfort, et pour précepteur religieux, le diacre Ramon Agulher; il fut élevé au château de Durfort, situé dans le Podaguez, entre la Lèze et l'Ariège. En 1202, il épousa Ermessinde de Castelbon, héritière d'une moitié de la vallée catalane de Palhars avec la suzeraineté de la république d'Andorre. Le comte d'Urgel en conçut de l'ombrage, et envahit les terres de son voisin le vicomte de Castelbon. Arnaud appelle à son secours le comte de Foix. Un combat sanglant est livré sur les bords de la Sègra : les deux princes alliés, malgré leur valeur, sont vaincus par le comte Armengaud, et retenus captifs, cinq ans, dans les tours d'Urgel. Comme Richard Cœur-de-Lion, Ramon-Roger consola ses ennuis et les tristesses de son compagnon par les sons de sa harpe et le chant de ses ballades. Il ne sortit de son étroit

1. Olhagaray. — Xiména, Eisceména.

donjon catalan que pour s'élancer dans les vastes champs de bataille des guerres albigeoises. Comme la croisade fondait sur le Midi, l'Infant de Foix avait environ trente ans (1209). Ses premières armes furent toutes filiales. Il arrache son père et son beau-père des tours d'Urgel, et après avoir défendu son patrimoine dans une étroite conque des Pyrénées, il défendra la patrie romane, dans les vastes plaines méridionales, contre les hordes dévastatrices de France et d'Europe. Toutefois, dans cette lutte gigantesque, il n'est que le second du vieux et héroïque comte, et, quoiqu'au premier rang, il ne figure pas en chef aux batailles de Montjoire, des Bordes, de Muret, de Baziéges, non plus qu'aux deux défenses de Toulouse, l'une où fut tué Montfort, l'autre où Louis de France fut vaincu. Dans toute cette période, la première renommée chevaleresque, le rôle éclatant de la guerre appartient incontestablement au vieux comte de Foix : il est le Roland pyrénéen.

Mais, après la mort de Ramon VI, son suzerain, et de Ramon-Roger, son père, le comte Roger-Bernard, alors dans toute la force de l'âge et de la renommée, reste le tuteur des jeunes comtes de Toulouse et de Carcassonne, le vengeur de la patrie romane, et le chef de la guerre. Dernier survivant, il hérite de toute une génération de héros, il achève la victoire, et recueille le triomphe. Mais, depuis longtemps déjà, il s'est approprié ce rôle de chef de *Faidits* [1] et de libérateur national. Après

1. Bannis, exilés.

la bataille de Muret qui rejeta derrière les Pyrénées les princes vaincus, l'Infant de Foix recueille tous ses grands proscrits dans les conques de Palhars et d'Andorre. Dépossédés par le concile de Latran, les barons méridionaux embrassent le Catharisme, consolateur des exilés. Le patriarche Guilhabert de Castres bénit la conjuration chevaleresque de Castelbon. Ils repassent le port de Salao. Où vont-ils? A la victoire ou à la mort : reconquérir leurs terres ou mourir dans leurs foyers paternels. Une nuée, sillonnée de langues de feu, brille sur les flancs du Vallier. C'est le tourbillon de poudre soulevé par le galop de la chevalerie du Paraclet. Roger-Bernard conduit l'avant-garde, à la tête des trois Roger, Roger de Comminges, Roger d'Aspet, Roger de Montaut. Dans les plaines de la Garonne, il culbute Joris, lieutenant de Montfort, et par le gué du Bazacle, introduit dans Toulouse, voilée d'une brume, le comte Ramon le Vieux. Montfort, vaincu devant Beaucaire, est tué devant Toulouse ; le sol roman pied à pied est reconquis, et, après sept ans de la guerre la plus acharnée et la plus tragique, Amaury est expulsé, le légat est fugitif, et les débris honteux de la croisade refoulés sanglants dans le Nord [1]. C'est l'œuvre de Roger-Bernard de Foix, le Macchabée, le Thrasybule pyrénéen. Le surnom mérité de *Grand* lui fut donné par le Midi reconnaissant dans ces fêtes triomphales de Toulouse. Car ce petit prince de montagne, dans l'immense champ clos des Alpes, de la Méditerranée,

1. G. de Tudella.

des Cévennes, des Pyrénées et de l'Océan, pendant quinze ans de guerre, a vaincu Innocent III, le *vicaire de Dieu*, Philippe-Auguste, un puissant monarque, Simon de Montfort, un aventurier de génie, Dominique de Gusman, un missionnaire d'enthousiasme et de fanatisme, exterminé leurs vingt croisades, détruit un million de barbares, et fait triompher de ces avalanches d'hommes, le droit, la patrie, l'humanité. Nous avons dit que Ramon-Roger fut le Roland albigeois. Nous pourrions dire avec plus de justesse encore que Roger-Bernard fut l'Olivier cathare ; et ce nom d'un paladin de l'Aquitaine, ennemi de Charlemagne, ce nom de l'arbre favori de la Provence, convient merveilleusement, par son double symbolisme de guerre et de grâce, au héros, belliqueux à la fois et pacifique, de l'épopée romane du Paraclet.

Le comte Roger-Bernard fut l'objet de l'enthousiasme et des ovations patriotiques de Toulouse. Ce prince, populaire en tout temps, avait été constamment l'ami des Capitouls. Plusieurs de ses vassaux, les seigneurs de Saint-Ibars et de Camarada, figuraient même parmi les barons du Capitole[1]. Il avait deux fois défendu leurs murailles, leur avait d'abord rendu leur vieux comte exilé, et maintenant leur ramenait leur jeune comte triomphant. Il était le père de leur ville, et le sauveur de la patrie romane. Après ces fêtes patriotiques, Roger-Bernard regagna ses montagnes : il remonta la rive gauche de la Garonne et de l'Ariège. Il avait

1. Du Mège, *Hist. de Toulouse.*

auprès de lui ses deux frères, Améric, délivré des tours de Carcassonne où il avait été pendant quinze ans l'otage des Montfort, et le jeune Loup, son émule en valeur et en piété cathare; Pons-Adhemar de Rodeilla, son précepteur, avec ses frères de Durfort : le noble Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, et son frère Amiel de Palhers; et les douze rameaux masculins et féminins des ***Fils de Bélissen***, comprenant tout le baronnage du comté de Foix. Hauterive, Cincte-Gabelle, Saverdun et Pamiers, furent successivement les haltes de ce triomphe qui devait recevoir son couronnement à Foix. La résidence du prince était encore au Castellar de Pamiers. Le château de Foix était depuis dix ans en dépôt entre les mains de l'Église romaine. Le gardien sacerdotal se troubla devant la victoire populaire et la chute de la croisade. Il rendit ces inexpugnables tours, et le comte rentra dans le palais féodal de ses ancêtres : le retour des exilés de Castelbon se terminait après sept ans de guerre par la conquête du donjon de Foix. Le prince y revint avec la comtesse Ermessinde, sa fidèle compagne, leurs deux enfants adolescents, Roger et Esclarmonde ; ses jeunes frères, ses vieux compagnons d'exil, ses écuyers, ses troubadours, ses palefrois, toute une cour chevaleresque ; et ces tours veuves, ces salles si longtemps désertes, retentirent des fêtes nationales où le bruit des armes se mêlait aux sons des harpes, et la poésie refleurit sur ces créneaux comme ces giroflées jaunes frissonnantes aux derniers souffles de l'hiver. (Avril 1223.)

Mais l'ovation la plus touchante fut celle de Carcassonne. Quinze ans auparavant, après le massacre de Béziers (1209), Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne, comme une Andromaque féodale, sortait de son palais et de la cité, après avoir donné son petit Astyanax à baiser à son époux qui s'armait pour combattre et mourir sur les murailles. Fugitive devant la croisade, elle s'éloignait au galop de son cheval, emportant vers les Pyrénées son enfant suspendu à la mamelle, et n'arrêta sa course haletante que dans les tours de Foix[1]. Là, quelques jours après, elle apprend le triste sort de Carcassonne surprise par trahison, de son peuple évadé par les souterrains, et fuyant nu et affamé vers les cimes d'Espagne, et du jeune vicomte Ramon-Roger, son époux, retenu dans les fers, et, par une félonie plus noire encore, mis à mort dans un fond de tour. La place de cette mère et de cette veuve était auprès de son enfant et des comtes protecteurs de l'orphelin et vengeurs futurs du martyr. Mais la catholique Agnès, femme vulgaire si ce n'est infidèle épouse, se trouva sans doute dépaysée parmi ces nobles comtes et leurs doctes et courageuses compagnes, princesses théologiennes, poétiques, héroïnes de la patrie romane, comme de la foi cathare ou léoniste. Elle abandonna son enfant et le noble asile des tours de Foix. Un soir elle reparut mendiant aux portes de son palais de Carcassonne. L'indigne princesse traitait avec Montfort, abandonnait à l'usurpateur l'héritage de

1. *Chronique romane.*

son fils, acceptait en compensation de son domaine une pension du meurtrier de son mari, et vécut de ce pain trempé dans le sang du martyr. Ce triple scandale de trahison, de spoliation et de meurtre fut sanctionné par le pontife romain. L'Infant cependant partageait la fortune des comtes, élevé d'abord au donjon de Foix, puis fugitif au château de Montségur, puis exilé aux bercails de Cerdagne et d'Andorre. Le blond *Faidit* revint de Catalogne avec l'armée libératrice dont il était l'héroïsme enfantin et la grâce innocente et chevaleresque. Des bercails de l'exil, l'orphelin remonta de hasard en hasard, de combat en combat, jusque dans les murailles de Carcassonne. Hélas! il ne connaissait pas les demeures de ses aïeux. Quand on le déroba à la croisade, il était encore si *petit enfantelet*, une si *innocente chose qu'il ne savait ni le bien ni le mal, et qu'il eût mieux aimé un arc, un berceau ou un oiselet qu'une terre de duc et de marquis*[1]. Les infortunes de l'enfance, le spectacle de l'orphelin déshérité et miraculeusement reconduit au toit paternel, ce guerrier de quinze ans vainqueur du lion de Montfort qui n'avait pu le dévorer dans son berceau, et nourri au désert par la colombe du Paraclet, forment un drame merveilleux de pitié, un mystère infini d'attendrissement, irrésistible au cœur d'un peuple encore primitif, et d'une époque encore patriarcale et chevaleresque. Aussi, quand l'héritier des Trencabel parut aux Trivalles, au pied des rampes de Carcassonne, il fut sans doute enlevé de son cheval,

1. Guilhem de Tudella, vers 3530.

porté dans les bras, sur les lèvres, et comme sur les baisers des mères pleurantes de bonheur dans le palais désert et dévasté de son aïeule Aladaïs. Hélas! sa mère l'avait délaissé! Son père avait été lâchement assassiné! On ne sait pas même où dorment ses os! Il ne pourra pas pleurer sur son sépulcre! Mais la mère de l'orphelin, c'est Carcassonne! Le père de l'Infant, c'est le sol albigeois. Cet adolescent représente, après tant de douleurs, le retour d'un âge d'or.

Le jeune vicomte s'appelle Ramon-Roger comme son père; Ramon, du comte de Toulouse dont il est le petit-neveu, Roger, du comte de Foix dont il est l'arrière-petit-cousin. On le nomme aussi Trencabel (qui tranche bellement), surnom que ses ancêtres avaient gagné dans les batailles [1]. Roger-Bernard, son tuteur, installa le jeune prince dans son donjon et sur son trône féodal. Dans le palais de Carcassonne, au centre d'une vaste cour entourée de portiques romans, s'élevait un orme antique. Cet orme avait probablement remplacé l'arbre druidique et sacré qui a laissé son appellation au plateau de Carcassonne, la *Roche du Chêne* [2]. C'est sous cet orme séculaire qu'assis sur leurs trônes de pierre, les rois goths rendaient la justice et que la vicomtesse Aladaïs tenait ses cours d'amour [3] et présidait aux

1. M. Mahul traduit Trencabel par Casse-Noisette (Trenca-avellana); les noisettes qu'il cassait, c'étaient les casques d'airain.

2. De Quer, Ker, Car, Roche, et de casser, chêne.

3. Le mot amour, au moyen âge, comprenait l'ensemble des vertus, des talents, des élégances dont se composait la perfection, l'idéal chevaleresque.

tournois poétiques et chevaleresques. C'est sur ce siége judicial que le jeune vicomte se vit entouré des vieux serviteurs de sa dynastie, les chefs vénérables des clans pyrénéens, les fils de Nos, d'Oliba, d'Impéria, de Bélissen; le sévère Bertran de Saissac, ancien régent de Carcassonne, pendant la minorité du vicomte victime de Montfort; le valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret, le vainqueur de Bourchard de Marly; Olivier et Bernard de Termes, Bernard de Castres, Olivier et Ramon d'Hautpoul, Bernard de Boissezon, Ramon de Ménerba, Bernard et Olivier de Penne; leurs femmes ou leurs mères, héroïnes des cours d'amour, revenues vieillies de l'exil d'Espagne, roses fanées par le temps et la tempête, mais reverdissant aux rayons mystiques du Paraclet; la fameuse Loba de Pechnautier, Brunissenda de Cab-Aret, Ermengarda de Castres, Aladaïs de Boissezon, Escarona de Rabastens, Gemesquia de Menerba[1]; et avec ces châtelaines et ces barons, le troubadour Ramon de Miraval, le chantre survivant de leurs beautés et de leurs exploits, vieilli comme eux dans l'exil aux bords de l'Èbre, et qui rapportait avec sa harpe un écho des beaux jours de la patrie romane, et dans sa personne un souvenir des luttes musicales de ses mélodieux rivaux, le tendre poëte Arnauld de Marveil, Alfonse le Chaste, roi d'Aragon, et même Richard Cœur-de-lion, lorsque ce monarque conduisit à Ramond VI sa sœur Jehanna d'Angleterre, devenue

1. Escar-ona, la colline basque; Gemma-Esquia, la perle basque.

comtesse de Toulouse, et qu'il visita la cour d'Aladaïs, la plus poétique des Pyrénées. L'ombre des vieux jours et des félicités éteintes rayonnait un instant encore et répandait son enchantement mélancolique sur ces manoirs assombris et ensanglantés de Carcassonne[1].

Le comte de Foix et son jeune pupille Trencabel reçurent alors l'hommage de tous les puissants barons de la Montagne-Noire, des Corbières et de Cerdagne. L'antique Aznar, chef cantabre du Nebouzan, était la souche commune de leur race. Carcassonne, branche de Commenges, avait formé le rameau de Foix qui s'était regreffé sur sa tige, entée au tronc des Trencabel d'Alby, par le mariage de Roger-Bernard Ier, comte de Foix, avec Cécile de Carcassonne. Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, était donc neveu issu de germain, de Roger-Bernard II, petit-fils de Cécile de Carcassonne, comtesse de Foix. La consanguinité des races et la proximité des branches étaient encore accrues par l'intimité des chefs. Quelques jours avant la croisade, Ramon-Roger Ier, vicomte de Carcassonne, pressentant sa fin tragique, et les infortunes de son unique enfant, nomma tuteur de son fils, son parrain, le grand comte Ramon-Roger de Foix, et, dans le cas de la mort de l'orphelin, déclara son oncle héritier de tous ses États. Trencabel, rentré dans son palais, renouvela la même donation, dans la prévision où il mourrait sans postérité légitime, en faveur de son second tuteur, le comte Roger-Bernard,

1. Miquel de la Tor, *Troubadours*.

qui venait de lui reconquérir ses vastes domaines paternels. De plus, reconnaissant des tendres soins dont Roger-Bernard avait entouré son enfance délaissée, il ajouta le don d'autres terres à celles que le comte possédait déjà dans le Carcassez, Preixan Pieussan, Aleyrac, dot magnifique de son aïeule Cécile de Carcassonne. Il y ajoutera bientôt le Cher-Corb, petite chaîne de montagne qui sépare la vallée de l'Aude du cours de l'Ers pyrénéen, et dont la bande de rochers sera le bouclier de la frontière orientale du comté de Foix. Le comte de Toulouse, de son côté, après avoir donné à Roger-Bernard un vaste territoire dans le Quercy, avec la ville naissante de Montauban, adjoignit à ce fief superbe celui, non moins magnifique, d'une trentaine de villages, relevant de Saint-Félix de Lauragais. C'est ainsi que les deux princes récompensaient les services du vainqueur de la croisade et du vengeur de la patrie romane[1]. De sorte qu'après l'expulsion des étrangers, le comte de Foix, de son chef ou de celui de son pupille, dominait depuis la Cerdagne jusqu'au Rouergue, et depuis le confluent du Tarn et de l'Aveyron jusqu'à la mer de Narbonne et de Maguelonne.

Après les grandes fêtes de la délivrance et le délire de la victoire patriotique, vinrent des soins plus graves, des réflexions plus sérieuses. Au fond cette victoire fut triste; on ne triomphait que sur des ruines : les danses foulaient des tombeaux. Il y eut des larmes de joie et des rires de désespoir.

1. Dom Vaissette.

Il fallut relever les foyers paternels. Les manoirs étaient à demi détruits, les terres ravagées, les races décimées par quinze ans de guerre. On compta ses morts ; on rassembla ses ossements. Combien ne revinrent jamais de l'exil ni des batailles ! Ramon-Roger de Carcassonne avait péri par le poison dans un fond de tour ; Pierre II, roi d'Aragon, dans le tumulte aveugle, la mêlée nocturne de Muret. Le vicomte et le roi étaient regardés comme des martyrs, et le monarque invoqué comme un saint de la patrie. Le comte Ramon-Roger de Foix avait trouvé le trépas en arrachant Mirepois aux croisés. Il avait sa tombe à Bolbona. Ramon VI, comte de Toulouse, expira dans sa capitale, mais il n'obtint jamais un tombeau. L'ordre miséricordieux de Saint-Jean de Jérusalem, dans le cloître duquel il tomba, ne put donner à ses os, battus de la pluie et du vent, l'hospitalité du sépulcre. Tous les deux moururent avant l'achèvement de la victoire, mais saluant la délivrance prochaine[1]. D'autres, tels qu'Arnauld, vicomte de Castelbon, et Bernard V, comte de Comminges, rendirent le dernier soupir en plein triomphe ; ce dernier pourtant sous la menace de l'invasion du roi de France. Toute une première génération avait péri dans l'exil, les combats, les massacres. La seconde, dont Roger-Bernard est le héros, eut le bonheur de voir le triomphe, mais pour assister au martyre. Heureux, mille fois heureux ceux qui moururent alors dans ces trente mois qui séparent la croisade de l'invasion

1. *Chron. romane.*

capétienne, et qui emportèrent dans la tombe l'illusion d'avoir ressuscité la patrie romane !

Beaucoup ne retrouvèrent pas leurs morts. L'orphelin des Trencabel ne découvrit jamais les os de son père assassiné par Montfort. Les fils d'Impéria cherchèrent vainement les restes infortunés de leur oncle Améric de Laurac, châtelain de Montréal, et les débris des quatre-vingts chevaliers pendus avec lui, comme des larrons, aux gibets de Lavaur, ni les cendres des quatre cents Cathares brûlés à côté dans un bûcher colossal, et que ne put arracher à la honte et à la flamme la victoire incomplète des comtes de Foix, à Saint-Martin de las Bordas. Leurs cendres avaient été le jouet des vents, et leurs cadavres suppliciés, la pâture des chiens et des vautours. Mais le puits de Lavaur avait fidèlement conservé les os de sa châtelaine, Giralda de Laurac, sœur d'Améric de Montréal. Elle était jeune encore, mère et même enceinte de nouveau, et matrone pieuse, charitable et chérie de ses vassaux. Jamais homme ne sortit de son manoir sans avoir été repu, dit un troubadour qui sans doute avait plus d'une fois reçu cette hospitalité patriarcale [1]. Son supplice donne la mesure de la valeur religieuse et guerrière de l'héroïne de Lavaur. Montfort la fit jeter *toute vive* et *en travers* dans un puits. Du fond de son humide tombeau, elle criait, pleurait, se lamentait, l'infortunée ! Montfort étouffa ce gémissement sous une avalanche de gravois dont il combla la citerne, ce qui

1. Guilh. de Tudella.

produisit, même parmi les vainqueurs, car il n'existait plus de vaincus, un frémissement d'horreur. Douze ans après, les orphelins de Lavaur, s'il en survivait, et les fils d'Impéria durent rouvrir ce puits tragique. Ils en retirèrent le squelette de cette martyre; ses chairs et l'enfant qu'elle portait dans son ventre avaient, hélas! été rongés par les lézards et les reptiles voraces de la piscine verdâtre, complices de ces féroces pèlerins. Ainsi périt la noble, la sainte, l'héroïque Géralda de Laurac. D'autres morts ne furent jamais retrouvés : de ce nombre, Philippa de Montcade, comtesse de Foix, et sa belle-sœur Esclarmonde de Foix, la grande vicomtesse de Gimoez, la sibylle des guerres romanes, et qui semble avoir disparu, comme Élie, dont elle eut l'intelligence prophétique, dans un tourbillon de feu. Toutefois, nous pensons que ces deux princesses n'étaient que mortes au monde et vivaient encore, mais uniquement pour Dieu, dans une caverne inconnue des Pyrénées.

Nous décorons le portique de cette histoire des statues équestres de ces trois princes pyrénéens. Nous sculptons le grand Roger-Bernard, comte de Foix, l'Olivier de la patrie romane, le paladin du Paraclet, ayant à ses côtés Ramon VII de Toulouse, et Ramon-Roger II de Carcassonne, ses pupilles et ses suzerains, tous les trois en heaume et en cotte de mailles *trélissées* [1], avec leur longue épée de Ségovie, et sur leurs chevaux de bataille : groupe

1. Lorica trilix.

douloureux, mais triomphal. Il est juste de consoler par ces ovations ces héros infortunés dont la victoire va tourner en ruine et dont les figures chevaleresques sont les cariatides mélancoliques qui supportent le poids de cette tragique histoire.

I

RAMON VII

COMTE DE TOULOUSE

LIVRE PREMIER

RAMON VII[1]

COMTE DE TOULOUSE

I

AMAURY DE MONTFORT RAMÈNE EN FRANCE LE CERCUEIL DE SON PÈRE SIMON ET LES DÉBRIS DE LA CROISADE.

« Montfort est mort, est mort, est mort! Vive Toulouse, cité glorieuse et puissante! Reviennent parage et honneur! Montfort est mort, est mort, est mort[2]! » Prolongeons ce chant de victoire et de délivrance de nos ancêtres. Et cette fois ce n'était pas seulement Montfort qui était abattu, c'était la croisade elle-même; ce n'était pas seulement le lion féodal, c'était encore la louve romaine, la bête théocratique. L'invasion semblait refoulée pour jamais, la conquête perdue sans retour pour les hommes du Nord. Ils emportaient

1. Dans la langue romane l'*o* se prononce *ou*, ainsi Roma, Rouma; Ramon, Ramoun.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, Add. du Mège.

jusqu'à leurs morts. La terre rejetait la race; la tombe vomissait le cadavre. Çe cercueil de Simon était le symbole d'un million de croisés dont les os roulaient dans le lit des torrents albigeois. De tant de morts, Amaury ne ramenait en France que son père, sa mère Alix de Montmorency, bientôt éteinte dans son veuvage, et son jeune frère Gui ou Guiot, tué tout récemment au siége de Castelnaudary; et sans doute quelques chevaliers et quelques évêques exhumés des cryptes de Carcassonne, compagnons qui dans la mort comme dans la guerre escortaient le grand chef de la croisade.

Par la *Strade antique*[1] ou voie romaine de l'Albigeois, le cadavre fugitif contournait à l'ouest la Montagne-Noire. Lavaur, théâtre d'un des plus odieux massacres de Monfort, fut sa première halte nocturne. Il continua par Alby, par Rhodez ses étapes funèbres. Chaque soir, il s'arrêtait sous la nef d'une église, ou sous le cloître d'une abbaye. Simon, bien que sceptique au fond, et contraint à l'hypocrisie par son ambitieuse scélératesse, avait été surtout le guerrier des prêtres et des moines; les moines et les prêtres à leur tour priaient autour de son cercueil. Chaque matin, après un service funéraire aux chants religieux duquel le peuple joignait du dehors son chœur d'imprécations et de huées, le cortége reprenait sa marche taciturne et morne. Plus d'une fois sans doute, les chevaliers

1. Nous donnerons toujours au voies romaines leur nom antique de *strade* : via Strata, voie Pavée.

eurent à protéger de leur lance, contre la juste indignation populaire, la cendre du ravageur du Midi ; les pierres des chemins continuaient le supplice du grand lapidé. Près du char funèbre marchaient attristés ses palefrois de bataille, le *More* sur lequel il combattit à Beaucaire, et le *Lion* sur lequel il fut mortellement atteint devant Toulouse. Amaury conduisait le cortége funéraire et chevaleresque. A sa suite venaient le vieux Gui de Montfort, son oncle paternel, et ses oncles maternels Bourchard de Marly et Lambert de Croissy [1]. Puis encore Gui de Lévis, maréchal de la croisade, et les autres guerriers, Amaury et Simon de Poissy, Pierre de Voisins, Jehan de Bruyères. Ils étaient suivis d'une multitude de vieillards, de femmes et d'enfants ; plusieurs de ces châtelaines étaient romanes : elles suivaient la fortune de leurs époux dans le Nord, butin vivant, proie éplorée et gémissante. Elles allaient vivre, exilées avec leurs enfants, dans leurs manoirs de France, construits dans la vallée de Chevreuse, sur les coteaux de la Seine, autour de Saint-Germain en Laye, résidence favorite des premiers rois capétiens.

Amaury ramenait aussi en France les chefs religieux de la croisade. Conrad, légat du Saint-Siége, l'avait devancé à Paris ; mais il reconduisait l'archevêque de Bourges, espèce de légat royal et gal-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 623. Avunculo suo Lamberto de Tureyo. Oncle à la mode de Bretagne et fils de cousins germains.

lican, des évêques, des abbés, des moines et de ce nombre, sans doute, le fanatique chroniqueur, Pierre de Vaux-Cernay, qui regagnait son abbaye, dont les élégantes ruines décorent aujourd'hui la vallée de l'Ivette, close, comme son nom l'indique, de bois et de rochers. Gui, son oncle, abbé de Vaux-Cernay, ami de Simon de Montfort, qui l'avait appelé à l'évêché de Carcassonne, se mourait de l'agonie de la croisade, et sa mule rapportait son cadavre expirant, et comme son pâle fantôme dans sa nécropole monastique de l'Ile-de-France [1]. Le vieux Arnauld-Amalric, abbé de Cîteaux, légat de la première croisade, devenu archevêque de Narbonne et primat de Septimanie, fatigué de guerre, de massacre, de pillage, d'intrigues, et de la stérilité de tant de crimes, comme de la vanité du monde et de l'inanité de la vie, s'éteignait aussi dans une mélancolie farouche. Fugitif de Narbonne, par la crainte du vicomte et du peuple, il s'était retiré à Montpellier, avec les évêques d'Agde, de Béziers et de Nîmes; et de cette ville catholique, il écrivit au *sérénissime et très-pieux roi Louis, roi des Français*, pour lui raconter les dernières convulsions de la croisade, et le supplier de venir en hâte au secours de l'épouse du Christ gémissante dans *son royaume* [2]. Lui, n'attendait pour s'exiler que la mort. Il avait confié à Cîteaux le repos de sa cendre et l'honneur de sa mémoire. Aucun de ces dévastateurs du Midi n'osait y laisser sa tombe.

1. Il mourut le 21 mars suivant.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

Dominique, expulsé par les premiers retours de la victoire romane, était mort depuis trois ans à Bologne (1221), et la ronce croissait sur son tertre négligé qui devait bientôt se changer en autel. Ses monastères de Prouille, de Lescure, de Toulouse, formés par la spoliation, et rendus à leurs légitimes héritiers, étaient redevenus des manoirs chevaleresques. Ses disciples dispersés suivaient les croisés d'Outre-Loire, avec leur prieur Mathieu de France. Ils cherchaient un refuge à la cour de Paris, où ils trouveront sur le trône une élève de Saint-Dominique, une reine castillane.

C'est ainsi que les croisés cheminaient lentement d'abbaye en abbaye, à travers les montagnes du Rouergue, les forêts du Limousin, les landes et les marais de la Sologne, souffrant de la faim, de la pluie, des neiges, et non sans danger, pour cette foule de femmes et de petits enfants, au passage des fleuves enflés par l'hiver [1]. Mais à mesure qu'ils pénétraient dans le Nord, la réprobation populaire s'apaisait; la clameur se changeait en acclamation, la huée tournait en cantique. Au delà de la Loire, Simon de Montfort, l'assassin du Midi, fut le Macchabée de l'Église romaine, le Roland de Philippe-Auguste, ce Charlemagne capétien, un mélange du paladin et du martyr de la couronne de France. Il obtint dans la mort un reflet funèbre du triomphe féodal que lui décerna la France lorsque le vainqueur de Toulouse vint recevoir de son roi l'inves-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112.

titure de sa conquête dont il avait déjà obtenu la consécration du concile de Latran[1]. Alors le peuple se portait à sa rencontre en chantant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Maintenant on venait encore en procession, on le saluait des mêmes cantiques. Comme on baisait ses vêtements, on porte à ses lèvres la housse de son cercueil. La mort, en l'abattant, l'avait grandi ; le héros était devenu martyr ; ses lauriers s'épanouissaient en palmes. C'est ainsi que de procession en procession, ces lugubres pèlerins atteignirent l'Ile-de-France et leur vallée natale de Chevreuse. Après une absence de quinze ans, ils revoyaient leurs châteaux paternels, Lévis, Voisin, Bruyères, La Ferté, groupés autour du puissant donjon de Montfort. Maigres châtellenies pourtant, nids de choucas et d'éperviers, comparés aux magnifiques cités qu'ils avaient perdues, aux superbes forteresses de Mirepois, Chalabre, Limoux, Saissac, Castres, Carcassonne, Alby, et surtout la *rose des villes, Toulouse la Grande,* plus grande alors, en effet, que Paris.

Une de leurs dernières haltes fut l'abbaye de Port-Royal, récemment fondée par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu Ier de Marly, pour obtenir de Dieu l'heureux retour de son mari parti dans la croisade qui fit la conquête de l'empire d'Orient (1204)[2]. Mathieu ne revint pas : il périt avec l'empereur Baudoin ; mais cinq ans après éclata la guerre des Albigeois et l'abbaye fut ache-

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 83.
2. Sainte-Beuve, *Port-Royal.*

vée et sans doute enrichie des dépouilles de la Provence et de l'Aquitaine. Ce *Port* fut probablement la nécropole féodale des Montmorency-Marly, et son surnom de *Royal* prouve qu'il fut mis sous le patronage direct de Philippe-Auguste, et comme un monument commémoratif de la double conquête de l'Orient et du Midi, accomplie par deux lieutenants du monarque capétien. Mathilde, veuve, suivit en Aquitaine l'étonnante fortune de ses fils et de ses neveux : elle conduisit sa fille Marguerite, devenue vicomtesse de Narbonne par son mariage avec le vicomte Améric de Lara, parent de Blanche de Castille. Elle trouva son fils aîné, Burchard de Marly, seigneur du vaste fief de Saissac, c'est-à-dire du versant méridional de la Montagne-Noire, et Lambert de Croissy, son second fils, possesseur de la ville de Limoux et de la haute vallée de l'Aude. Enfin Simon de Montfort, son neveu, était en train de se tailler un royaume qui s'étendrait des Alpes jusqu'à l'Océan. Du palais de Carcassonne, où elle reçut l'hospitalité, elle accompagna son terrible neveu au siége de Ménerba : elle sauva quelques femmes de l'immense bûcher qui dévora cent quarante ou cent quatre-vingts Albigeois. Dans cette hécatombe humaine, où Simon de Montfort et le légat abbé de Cîteaux luttèrent de perfidie et de férocité, elle représente la mansuétude évangélique, digne descendante d'Étienne de Garlande, magnanime protecteur d'Abailard [1]. Mathilde revint dans le Nord chargée des dons des vainqueurs : ces dons

1. G. de Tud. — P. de Vaux-Cernay.

furent encore accrus par les offrandes du conquérant, dans son retour triomphal à Paris : elle décora de toutes ces dépouilles la royale abbaye de Chevreuse. Port-Royal n'était pas encore terminé quand elle y vit arriver les cercueils de Simon, d'Alix et de Guy de Montfort, les ruines de ses fils et de leurs compagnons, et tout cet immense naufrage de la croisade. Son cloître, trois siècles plus tard, recueillit d'autres grandes épaves de l'Albigisme; c'est là qu'abordèrent le Béarnais Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, les Arnauld et les Pascal, deux familles provençales, qui après avoir traversé l'Auvergne et le Calvinisme, et s'être retrempées dans ce double granit, arborèrent le drapeau de l'Évangile sur ce *Port* qui devint alors véritablement *Royal*, c'est-à-dire chrétien. Port-Royal, dont les racines plongent dans la croisade, a sa place dans ce martyrologe, et nous devions ce souvenir à la pieuse Mathilde de Marly, consolatrice de nos ancêtres [1].

Le château de Montfort-l'Amaury s'élève sur un monticule que dérobent des coteaux boisés. Vers l'est, au pied de ce mamelon, l'église gothique dresse sa flèche aiguë; et plus bas, dans les replis du terrain, s'allonge la petite ville féodale en forme de croix. Le château domine un vaste bassin confus de verdure normande. Il n'en reste que quelques ruines informes revêtues de vieux lierres dans les

1. Le nom d'Arnauld est méridional et albigeois. On trouve parmi les réfugiés de Montségur, un Pascal du Clairan, avocat; et parmi les diacres et martyrs cathares, R. du Verger (de Viridario).

touffes desquels se cache un monstre grotesque, qui fut jadis un lion. Vrai symbole rabougri et renfrogné du régime féodal, effaré dans notre siècle démocratique. Amaury, rentrant dans le manoir de ses aïeux, put se croire encore au Castellar de Pamiers. Pareil est le monticule conique, mais moins beaux sont les ombrages; il lui manque surtout le tumulte de l'Ariége et l'éclatant horizon de neige des Pyrénées. Les Montfort furent les Guises du XIIIe siècle, alliés par la fameuse Bertrade aux rois capétiens. Aventuriers d'audace et de génie, ils cherchèrent fortune en Aquitaine, en Italie, en Angleterre, en Hongrie, en Grèce, en Palestine. Ils combattirent selon les lieux et les temps, tantôt pour les papes, tantôt pour les princes, tantôt pour les peuples, toujours pour eux-mêmes, poussant leur cheval de bataille dans toutes les révolutions pour y saisir des empires dont le fantôme leur échappa constamment au Sud comme au Nord, en Orient comme en Occident. Ils n'en retirèrent qu'une mort tragique et qu'une renommée sinistre. Simon fut le plus grand des condottieri de sa race de proie: c'est le sicaire superbe de Rome, le paladin terrible de la théocratie. Après une dernière halte dans son donjon natal, Amaury et ses compagnons escortèrent le char funèbre à trois lieues vers le couchant, au moustier des Hautes-Bruyères, nécropole féodale des Montfort. Le chef farouche aux longs cheveux, à la noble et guerrière figure, fut sculpté en pierre sur la tombe [1]. A ses pieds, reposait son

1. Le Montfort de la pierre tombale de Carcassonne, ce chevalier au nez aquilin, à la longue chevelure, et semblable

lion, gardant son sommeil éternel. Pour que ce mort crût n'avoir pas changé de sépulcre, on imita sans doute son monument de Carcassonne, et pour consoler ce vaincu, on y sculpta ses conquêtes. On y sculpta des siéges, des batailles, des villes crénelées, le massacre de Béziers, les gibets de Lavaur, la mêlée nocturne de Muret, le martyre de Toulouse; et probablement aussi le supplice de Baudoin, ce frère félon de Ramon VI, pendu pour sa trahison à Montauban, devenu un martyr de la croisade, et dont le collier sinistre, le lacet strangulaire s'épanouit sur son front en auréole [1]. Les vitraux de la chapelle flamboyaient de symboles héraldiques. Au lion de Montfort s'unissait la brebis de Saint-Gélis sous la croix de Toulouse. La croix blanche resplendissait immaculée sur l'étendard rouge de la croisade. Les mêmes emblèmes décorent encore aujourd'hui l'une des verrières de l'église de Montfort-l'Amaury, et pour qu'aucun doute ne soit possible, c'est la fenêtre du sud, celle qui regarde l'Aquitaine. Au-dessus, saint Éloi ferre le cheval de Simon, et, pour mieux le chausser, le forgeron limousin malignement arrache la cuisse du palefroi. Sous un air de miracle ne serait-ce pas une épigramme, une vengeance tardive de

à un Mérovingien, doit être Guy, frère d'Amaury, vicomte de Bigorre, tué sur les murs de Castelnaudary. Cette figure, tout simplement entaillée dans la pierre, et sans autre signe distinctif que son lion, est trop jeune pour être celle du chef de la croisade.

1. Du Mège : Notes de l'*Hist. du Lang.*, t. V. Tombeau de l'évêque Radulfe à Carcassonne.

l'artiste roman qui, sur ce coursier boiteux, ramène la croisade vaincue des Pyrénées. Quoi qu'il en soit de la pensée du peintre, ce conquérant, qui sema tant de morts, eut deux tombes, et se passait un luxe, une superfluité de sépulcres. Le sarcophage et le cénotaphe multipliaient son éloge funèbre : *Simon de Montfort, comte de Toulouse, marquis de Provence, duc de Narbonne, guerrier invincible de Dieu, martyr très-glorieux de Jésus-Christ*[1]. Mensonges de la défaite qui s'ajoutaient aux vanités de la mort et qui n'accroissaient que le triomphe du néant.

II

AMAURY DE MONTFORT IMPLORE L'APPUI DU ROI DE FRANCE QUI SE FAIT ADJUGER PAR LE PAPE LA CONQUÊTE DE L'ALBIGEOIS

Dès qu'Amaury de Montfort eut scellé le cercueil de Simon, son père, dans sa nouvelle tombe (que ce mort devait garder, non plus six ans, comme son sépulcre de Carcassonne, mais près de six cents ans, jusqu'à la Révolution française qui devait l'expulser encore de cette nécropole), le chef vaincu de la croisade se dirigea vers Saint-Germain en Laye. Par les collines de Villepreux, suivi de

1. Guilh. de Tudelle, vers 8680. Pierre de Vaux-Cernay, chap. 86.

ses compagnons de la vallée de Chevreuse, et entouré de ses parents les sires de Marly, de Croissy, de Poissy, dont les demeures féodales environnent la résidence capétienne, il venait étaler sa misère aux yeux de son seigneur, le roi de France. Des hauteurs boisées de Marly, Amaury découvrit la forteresse royale, construite cent ans auparavant par Louis le Gros, probablement sur une maison de chasse de Charlemagne, d'où lui venait son nom primitif de Carlovane, associé à celui de Germain, évêque de Paris, dont l'oratoire avait remplacé le sanctuaire de la laie druidique. Adossée à la forêt de chênes de Laya, assise sur la haute berge de la Seine, aux pentes abruptes de laquelle se suspend en descendant jusqu'aux roseaux du fleuve, un village de pêcheurs entrecoupé de grottes[1], comme un refuge d'oiseaux aquatiques, sa masse pentagonale occupe puissamment la courbe de ce magnifique fer à cheval de collines dont les extrémités sont couronnées, au nord, par les tours féodales de Montmorency, au sud, par les flèches monastiques du mont Valérien. Vers l'orient, dans l'ouverture de ce cirque revêtu de forêts, on entrevoit dans la brume les hauteurs fortifiées de Paris, et la basilique de Saint-Denis, reconstruite par Suger, et nécropole des rois de France. Saint-Germain était la résidence favorite des premiers Capétiens, principalement de Philippe-Auguste qui, tout en chassant le sanglier dans la vaste forêt de Laya, y convoquait son baronnage pour guerroyer contre les Anglo-normands.

1. Le Pecq.

Mais Philippe, ce puissant et cauteleux ami de Simon de Montfort, n'était plus ; Philippe, ce grand et habile monarque féodal qui avait mérité le surnom d'Auguste, comme le César de Rome, soit qu'on l'entende dans le sens antique de Majesté, comme l'a consacré l'histoire ; soit, comme le traduisaient malignement ses contemporains, dans le sens d'*acquéreur* et d'*accapareur*, ce qui fut le caractère distinctif de son règne et de son génie plus politique que chevaleresque [1]. Il fut le premier des vigoureux constructeurs qui échafaudèrent solidement au moyen âge la jeune monarchie de France. Innocent III lui avait offert le commandement de la croisade contre les Albigeois. Le prudent Philippe avait refusé ; il avait en tête deux *grands lions :* le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. Il avait à rejeter Othon au delà du Rhin, Jean Sans-Terre dans l'Océan [2]. Mais il resta le patron secret de l'expédition au commandement de laquelle il eut l'habileté d'élever son vassal direct, un officier de sa cour, un allié même de sa maison, Simon de Montfort. Parmi les chefs auxiliaires figure toujours un prince de sa race pour exercer sa surveillance : d'abord, son parent, le duc de Bourgogne, puis son

1. Augustus, de Augeo. Math. Pâris.

Del rey francès qu'on ten per dreyturier
Veulh pauc parlar, car pauc val, e pauc dona,
Ans per tolre cuid'aver pretz entier.

Le troubadour Pierre Vidal.

2. Guil. le Breton, *Philippide.*

frère, l'évêque de Beauvais; enfin, et par deux fois son propre fils, Louis de France. Mais lui se dérobait à demi, se tenait à l'écart et dans l'ombre, et parut affligé et irrité que son fils eût pris la croix : soit qu'il rougît de dépouiller ouvertement son cousin germain, soit qu'il fût dans sa nature d'agir moins de sa personne que par ses lieutenants; soit qu'il prévît que l'invasion du Nord, d'abord victorieuse, serait à la fin vaincue par le patriotisme méridional. Et c'est en effet ce qui arriva : le cauteleux instigateur de la croisade l'avait délaissée dans sa ruine qui lui parut tellement irréparable que, non content de l'abandonner, il voulut encore en détacher son successeur. A sa mort, il se contenta de léguer au triste Amaury, des immenses trésors accumulés pendant son long règne, et dont il fit une large part aux églises et aux abbayes de France, un maigre subside qui n'avait servi qu'à ramener d'outre-Loire les débris malheureux de la croisade et les cendres de son chef Simon de Montfort[1]. Tel était ce rusé, calculateur et méticuleux monarque, mélange du renard et du lion.

Louis VIII, son faible successeur, n'était pas mieux disposé : c'était un prince physiquement et moralement débile, et conséquemment peu belliqueux, pourtant surnommé le lion par ses courtisans. Bien que vaillant, il n'avait point brillé, par ses exploits de guerre, dans ses deux expéditions contre le Sud. La première, il est vrai, n'avait été qu'un hommage des conquérants de l'Albigeois à

1. 20,000 livres.

l'héritier de Philippe-Auguste ; mais la seconde fut presque une défaite, puisqu'il fut forcé de lever le siége de Toulouse. D'ailleurs le vieux Philippe, prévoyant que Rome offrirait à son fils la conquête échappée à Montfort, l'avait fortement déconseillé de se charger de cette guerre funeste qui avait dévoré vingt armées de pèlerins ; il craignait que le roi ne succombât aux fatigues d'une expédition lointaine et sanglante, et que sa mort n'aventuràt sur la tête d'un enfant la lourde et orageuse couronne de France. Personnellement donc, Louis VIII était bien éloigné d'entreprendre la restauration d'Amaury, et la plainte du lion vaincu de Montfort vint expirer stérilement aux pieds du puissant mais pacifique lion de France.

D'ailleurs la discorde était parmi les croisés : ces vaincus, selon l'usage, s'accusaient mutuellement de leur désarroi ; leurs querelles les avaient suivis jusqu'au pied du trône. D'âpres dissentiments existaient entre les barons et les évêques, entre le clergé du Nord et le clergé du Midi, ou plutôt entre Conrad, le légat de la retraite et de la ruine, et le légat de l'invasion et de la conquête, le vieux Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne. Le fougueux primat de Septimanie, ennemi du puissant Simon, patronnait le faible Amaury, comme le lion qui dévore le tigre protége le chacal, son pourvoyeur. De Montpellier où l'archevêque s'était réfugié avec ses collègues, il écrivit au roi de France une lettre collective dans laquelle il racontait l'agonie de la croisade, et faisait l'apologie de son chef. « Il s'est, disait-il, comporté prudemment,

habilement, courageusement; de sorte que selon l'opinion humaine la perte de cette terre ne peut nullement lui être imputée. Par sa retraite et l'expulsion des catholiques, les hérétiques se sont partout établis en leur lieu, croyants, fauteurs, défenseurs, recéleurs. Et ce qu'il y a de plus triste et douloureux à dire, les dragons de Pharaon paraissent avoir dévoré le dragon de Moïse, parce que l'esprit immonde qui de la province de Narbonne et des parties adjacentes avait été jadis expulsé par le ministère de l'Église romaine, par vos armes et la force de votre règne, prodigieusement et puissamment, revient aujourd'hui avec sept autres esprits plus mauvais, envahit la maison autrefois nettoyée d'ordures et décorée, et y établit son domicile. Nos affaires aujourd'hui sont de beaucoup pires qu'autrefois, pendant que l'arche du Seigneur enlevée d'Allophet[1] est retenue honteusement captive non-seulement dans Seth, mais encore foulée sous les pieds mêmes de Dagon. C'est pourquoi, sérénissime prince, nous adjurons votre magnificence, de tout notre pouvoir, au nom de Jésus-Christ, vous suppliant d'une voix pleine de larmes et de sanglots, que vous daigniez vous réveiller selon la puissance que vous tenez de Dieu, avec le secours de celui qui commande aux vents et à la mer, et montrer ostensiblement par l'affection de l'œuvre quelle affliction vous ressentez dans votre cœur de cette grande humiliation de Jésus-Christ. Nous ne désespérons pas que cette terre ne puisse

1. Allophet pour Azot, et Seth pour Geth ou Gath.

être acquise par votre ministère et celui des autres fidèles et ramenée à l'unité de l'Église [1]. » Ainsi parlait l'archevêque de Narbonne, implorant l'intervention royale, pour relever Amaury de Montfort, et conserver à la croisade son caractère féodal, monastique et populaire.

Mais l'archevêque de Bourges et tout le clergé du Nord, qui naguère acclamait Simon victorieux, abandonnait maintenant Amaury vaincu. Il pensait que l'incapacité de ce chef était l'unique cause de la chute lamentable de la croisade, et que pour relever cette grande ruine, ce ne serait pas trop d'une main royale et de l'épée même de la France. Conrad, légat du Saint-Siége, s'était rendu à Rome, sans doute pour obtenir le consentement du pontife, puis était revenu à Paris pour en faire la proposition au monarque. Devançant Amaury à Saint-Germain, il avait, au nom du pape et de l'Église, offert à Louis VIII le commandement de la nouvelle croisade, avec l'investiture des conquêtes de Montfort et des dépouilles des Saint-Gélis [2]. Ainsi se réalisaient les prévisions de Philippe-Auguste. Louis se rappela-t-il les avis paternels ? Il ne repousse ni les offres du légat, ni les supplications d'Amaury. Il ne se prononce pas : il veut consulter son conseil, surtout la reine, oracle intime, mystérieux, dominateur. Il accepte enfin, mais à des conditions nombreuses qui le laisseront maître absolu

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 112, page 622. Lettre des Évêques datée de Montpellier, le 10 des calendes de février.

2. Les Français prononçaient Saint-Gilles.

cette négociation au Vatican, et recourt à la médiation de son cousin le roi d'Angleterre, et de son suzerain l'Empereur d'Allemagne. Frédéric II essaie de détourner cet orage sur l'Orient. Les Turcs ont reconquis la Palestine. Il demande que les princes chrétiens s'arment pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Le vieux pontife se prend au généreux piége de l'ambitieux et rusé César. Il accueille l'ambassade de Toulouse : il répond à Ramon VII qu'il va s'occuper du règlement définitif des affaires de Provence et qu'il en charge expressément Romain, cardinal diacre de Saint-Ange. Il suspend la croisade albigeoise ; il veut qu'on accorde Ramon et Amaury, et que le roi de France marche au secours de la Terre sainte, avec les autres princes d'Occident. Mais le Capétien est plus soucieux de Toulouse que de Jérusalem, et, blessé non moins que honteux d'avoir été joué, répond au pape qu'il ne s'occupera plus des Albigeois, et que le Saint-Siége ait à s'arranger, comme il l'entendrait, avec Ramon VII. Il réservait ses *droits* mérovingiens et carlovingiens sur Toulouse ; il semblait prendre sous son patronage le comte, son cousin, dont il sollicitait naguère la déchéance ; évidemment il ne voulait pas qu'on lui dévorât sa proie. Toutefois la croisade royale parut alors tellement abandonnée que Lambert de Croissy, le conquérant dépossédé de Limoux, insatiable d'aventures et de guerres, partit pour l'Orient, afin de retrouver au pied du Liban le magnifique fief qu'il venait de perdre au pied des Pyrénées.

Ainsi le nuage menaçant qui se formait dans le

nord se dissipa momentanément; son tonnerre s'éloigna derrière l'horizon. Le midi eut encore deux ans de repos troublé. Il sortait de ses longs combats épuisé de sang; il ne lui restait de force que pour chanter sa victoire; mais cette victoire même était une force morale. Dans son ivresse juvénile, il put croire à la durée de son indépendance, à la stabilité de son avenir. Il en avait un triple augure, un triple garant, dans son cœur, sur la terre et dans le ciel. *Dans son cœur*, son désir, son espoir, la justesse de sa cause, la vitalité de sa race, cette indomptabilité cantabre[1], trois fois écrasée et trois fois relevée, et victorieuse de Clovis, de Charlemagne et de Philippe-Auguste. Elle forme une grande famille humaine parlant la même langue, possédant le même génie, composant une confédération, une nationalité romane, à qui Dieu a donné en héritage le vaste bassin aquitanique, si nettement délimité entre la Loire, les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan. — *Sur la terre*, la rivalité des rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, rivalité de conquérants, discordes de déprédateurs, d'où peut se dégager le triomphe de la patrie occitanienne. C'est la politique traditionnelle des Ramon qui tâchaient de contrebalancer ces maisons royales dont ils

1. Indomitus Cantaber : c'est le Basque, Gasc, Asc, Esc. Tous les noms romans dérivés de ce radical ont un sens guerrier ou sinistre. Ainsi : Escach, hasard; Esquer, gauche; Esquio, sauvage; Esquivar, s'enfuir; Escarnir, se moquer; Esquis, âpre; Escarit, délaissé; Esclandra, tumulte; Escantir, éteindre; Escanar, égorger; Esclaffar, écraser, etc.

épousaient tour à tour les princesses, et celle mieux inspirée de Bertran de Born, qui semait la division et la guerre entre ces princes; Bertran, cet intelligent baron et ce belliqueux troubadour, qui portait dans sa main sa tête éclairée en guise de lampe, magnifique symbole qui est celui d'une race, mais si mal interprété par le chantre de l'Enfer[1]. Les deux derniers Ramon avaient épousé deux infantes d'Aragon, montrant par cette union redoublée qu'ils comptaient surtout s'appuyer sur don Jaicme et la tendresse de ce jeune conquistador pour la terre romane dont il est le nourrisson héroïque, et dont son père fut le glorieux martyr. — *Dans le ciel* enfin, ce martyr de la bataille de Muret, invoqué déjà comme un patron national, et qui, avec le cantabre Exsupère, les grecs Saturninos, Papoulos, Glycérios, ces évêques ennemis de Rome et des Francs, ont été vus, guerriers célestes, combattant sur des coursiers de feu, et ramenant de l'exil les chevaliers pyrénéens. Ainsi parle un peuple poétiquement et patriotiquement superstitieux; mais ses chefs comptent sur d'autres auxiliaires surnaturels, l'Esprit, le Christ, Dieu [2].

Dieu semblait agir dans cet orage. Il divisait le pape et le roi de France. Il écartait indéfiniment les Montfort. Et pourtant, en quittant Carcassonne, Amaury avait annoncé à ses partisans qu'il revien-

1. Dante : *Inferno*, XXVIII. Psaume LXXVIII, 72.
2. Pendant les siéges de Toulouse on exposa les reliques du *baron* Saint-Saturnin sous la plus haute voûte du clocher de sa basilique, tout illuminé de cierges.

drait dans deux mois. Il avait même, lors de la trêve conclue avec les princes, stipulé que si dans deux mois il n'était pas de retour, les forteresses, conservées par les croisés, seraient remises aux Méridionaux. Amaury ne revint pas au temps convenu, et les comtes prirent pacifiquement possession des dernières places de la croisade. Narbonne, Agde et la Roca de Valserga, Termes, Ménerbe, Cab-Aret, Hautpoul, Lombers, Penne d'Albigeois, inexpugnables sur leurs rochers, rouvrirent leurs portes à leurs légitimes seigneurs. C'est alors aussi sans doute que le comte de Foix rentra dans son donjon aérien. Ce n'est donc qu'à la fin de mars que le Midi fut entièrement délivré de l'étranger. La disparution de cette queue de la croisade coïncide avec la fin de l'année qui au moyen âge expirait avec l'hiver. C'était un printemps social en même temps qu'un renouveau naturel. Le ciel souriait à la terre, et le soleil à la liberté. La nature, la société, la religion, semblaient sortir ensemble du tombeau. Et cette renaissance générale se symbolisait divinement dans la résurrection du Christ.

III

DERNIERS BEAUX JOURS DU MIDI. — FLORAISON TARDIVE ET ÉPHÉMÈRE DE SON GÉNIE SUR SES RUINES. — TROUBADOURS, MARIAGES, FÊTES CHEVALERESQUES. — ÉTAT DES PARTIS RELIGIEUX. — NÉGOCIATIONS ENTRE LES PRINCES ET LES PRÉLATS, TRAVERSÉES PAR LE ROI DE FRANCE.

Ce printemps orageux, ce repos troublé, entre la croisade monastique et la conquête capétienne, fut comme un de ces étés tardifs qui brillent furtivement entre les pluies d'automne et les neiges d'hiver. Il y eut, dans cet intervalle de deux ans, une dernière et rapide floraison de liberté, de civilisation et de poésie, sur les ruines et avant la mort. Le génie national si violemment interrompu par la croisade, ce gracieux génie, reprit, tout meurtri, son essor, et les troubadours en furent la voix mélodieuse et plaintive. Quand renaît le *doux temps de Pascor*[1], quand le *buisson bourgeonne et fleurit*, et que *l'oiseau gazouille sous la feuillée d'avril*, fauvettes de ce printemps, les troubadours, revenus de l'hiver de l'exil, apparaissaient après les orages de la guerre. La harpe sur le dos, ils gravissaient la spirale du sentier qui circule autour du cône de granit dont la cime suspend dans les nues le manoir baronial. Ramon de Miraval, le Tibulle vieilli de cette restauration romane, quittait son maigre castel, perdu dans l'étroit et sombre val de l'Orbiel, et reparaissait aux portes du poétique et splendide

1. Pâques.

palais de Carcassonne. Là, sous l'orme féodal, il célébrait les amours d'Arnauld de Marveil disputant au roi Alphonse d'Aragon le cœur de la vicomtesse Aladaïs, et ce pâtre mélodieux, vainqueur du puissant monarque, et pourtant exilé à regret et mourant de douleur à la cour de Montpellier. Ces souvenirs mélancoliques parfumaient ces palais attristés comme ces giroflées d'or et de pourpre qui refleurissaient alors sur les brèches des tours[1]. — Le vieux Pierre Vidal put revoir les tournois de Muret, et rencontrer comme autrefois ce grand et beau chevalier, au palefroi superbe mais nuancé de cent pelages, comme la gorge changeante d'un ramier, le front couronné de fleurs agrestes, la robe bordée de guirlandes sauvages, et les bottines étincelantes de saphirs, qui lui dit : Pierre Vidal, je suis l'Amour! cette dame qui m'accompagne est Mercy; cette demoiselle, Pudeur, et cet écuyer, Loyauté. Il chantait, et sa ballade était répétée par tous les oiseaux des bocages. — Dans les tours de Foix régnait le grand troubadour des comtes, Guilhem de Tudella. Il chantait l'épopée de la patrie romane. Son long poëme aux strophes inégales et monorimes était cadencée sur une simple et grave mélopée. Il disait le massacre de Béziers, les gibets et la piscine funèbre de Lavaur, le désastre nocturne de Muret, la mort du roi d'Aragon, le retour d'Italie des princes, et la rentrée d'Espagne des exilés, les siéges de Beaucaire et de Toulouse, et la victoire enfin de la brebis albigeoise sur le

1. Raynouard, *Troubadours*.

lion de Montfort et la louve de Rome, toute cette épopée du Paraclet. C'était dans la paix et dans l'allégresse des fêtes patriotiques, comme un dernier retentissement des guerres, et le murmure expirant des batailles. On chantait dans les deuils; on dansait sur des ruines; ainsi des oiseaux s'égaient sous un ciel où siffle encore un dernier souffle de tempête.

Les princes, les cités, s'unissaient sur ce sol tremblant, cherchaient à se fortifier par des alliances contre les menaces de l'avenir. L'horizon était encore sombrement chargé, du côté de Paris et de Rome. Cette année, remplie de tant de négociations et d'inquiétudes, s'ouvre et se ferme par d'illustres mariages chevaleresques. Le comte de Foix accorda sa sœur à son cousin Bernard VI, héritier de Commenges [1]. Roger espérait évidemment par cette union s'attacher plus étroitement ce faible prince, et relier plus solidement en faisceau toutes les branches de sa maison qui, depuis l'Aude jusqu'à l'Adour, régnerait compacte sur le plus haut et neigeux massif central des Pyrénées. L'Infante s'appelait Sézélia ou Cécile, comme sa tante et sa marraine la vicomtesse de Conserans dont elle partageait la foi probablement, et qui était Vaudoise. Le comte donna à Sézélia une dot de 17,000 sols toulousains, *bons*, *doubles* et *larges*, que Bernard assigna sur le territoire de Muret, depuis Noer au Nord jusqu'à la Peyrèra au Sud, entre les deux *fleuves* du Touch et de la Lèza. L'Infante de Foix eut donc,

1. *Hist. du Lang.* Pr. 118.

pour domaine nuptial, la fontaine où Vidal avait rencontré l'Amour et la plaine teinte du sang du roi d'Aragon, et de la fleur de la chevalerie romane. Quel plus gracieux et héroïque fief! Puisse-t-il leur inspirer, avec l'amour conjugal, la constance patriotique! Quelques mois après, par la mort du belliqueux Bernard V, comte de Commenges, le dernier survivant des vieux vainqueurs de la croisade, Bernard VI, et Sézélia de Foix s'assirent sur le siége de granit des princes cantabres, enfants d'Aznar, au pied du pic de Nétou et de la Maladetta.

Un autre mariage non moins important fut conclu vers l'automne. Ramon VII, après la guerre, parcourut la vallée du Tarn, reçut les serments des consuls, l'hommage des chevaliers, et conclut une union domestique avec l'un des plus puissants barons de l'Albigeois[1]. Bertran, son jeune frère naturel, qui s'était distingué au dernier siége de Toulouse par la défense de la barbacane occidentale de Villeneuve, auprès de son beau-frère Ugo d'Alfar, épousa Condors, ou Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens. Après quelques échanges territoriaux, entre Ramon et Manfred, qui débrouillaient les domaines du suzerain et du vassal, les deux époux reçurent en apanage héréditaire les châteaux de Bruniquel (Bruni-Quer, la brune roche), de Montclar (Mons-Clarus, le mont lumineux), en Quercy, et de Salvagnac (Sylva-Aquarum, la forêt des eaux) situé en effet sur les bords du Tarn, en Albigeois. Leurs armes formaient un

1. *Hist. du Lang.*

blason pastoral : la brebis ibère ruminant à l'ombre de la croix de Saint-Gélis, sur la rive des eaux de Rabastens (Ripa Stagni[1]). Ce n'est que sous les Capétiens que Rabastens remplaça son noble *rivage* par trois ignobles *betteraves*, sous la croix abattue et dominée par trois fleurs de lis. Les oignons s'unirent alors aux navets : et ces turneps fleurirent en glaïeuls de France, comme nos servitudes s'épanouirent en gloire monarchique et capétienne.

Le château de Bruniquel avait des souvenirs sinistres. Ramon VI, comte de Toulouse, l'avait légué par testament à son frère Baudoin. Baudoin trahit la cause nationale et embrassa le parti de Montfort. Surpris par le seigneur de l'Olme, il fut livré par Rattier de Caussade à son oncle Ramon-Roger de Foix, alors à Montauban. Le comte de Toulouse, appelé pour son jugement, condamna son frère à la mort des traîtres, et le comte de Foix voulut faire lui-même l'office de bourreau patriotique. Le tragique Ramon-Roger étrangla de ses propres mains le prince coupable, frère de son suzerain, petit-fils de Louis le Gros. Il le pendit à la cime d'un noyer séculaire qui, de ce plateau culminant, dominait les plaines environnantes afin d'épouvanter les félons par le spectacle de ce vil cadavre balancé dans les nues et dévoré par les vautours. Il jeta, comme un défi à mort, ce prince étranglé au roi de France et au pape de Rome. La croisade essaya de transformer ce traître en martyr, et de rouler autour de son front le lacet de sa strangula-

1. Rabastens Rapistagnum, ut Ripa Stagni.

tion épanouie en auréole. C'est ainsi qu'il fut probablement sculpté sur le tombeau de Montfort à Carcassonne. Baudoin avait épousé une fille de la maison également perfide de Lantrec, et c'est de lui que descendent les vicomtes de Paulin et de Montfa, les vaillants capitaines calvinistes du XVI[e] siècle qui lavèrent dans leur sang la honte de leur aïeul. Le vicomté de Bruniquel confisqué sur Baudoin fut donné à Bertran, et passa de l'oncle infidèle, au neveu fidèle et loyal, pour la défense de la patrie romane.

Montauban a, dans ses origines, le noyer funèbre de Baudoin, la harpe de Guilhem de Tudella qui commença son poëme dans ses murs, et l'épée des deux comtes de Foix qui en sont les héros épiques. Montauban, cent ans auparavant, n'était encore qu'un *Moustier* avec son *barri* ou faubourg de l'Ile-Amade (Insula-Amata[1]). Le comte Alphonse fonda vis-à-vis un bourg indépendant qu'il dota de libertés. Ramon VII en investit le comte de Foix pour contenir la fanatique abbaye, faire face à Cahors vendu par un perfide évêque à Philippe-Auguste, et occuper un poste de guerre incomparable au confluent du Tarn, du Tescou, de la Garriga, de l'Aveyron et même de la Garonne. Roger-Bernard posa son camp sur le plateau occidental, et la ville de Montauban se groupa autour d'une église qui, chose significative, fut dédiée à saint Jacques, saint Espagnol ennemi des Français. C'est par les saints que

1. Le moyen âge traduit *Ile* par insula, mais ce nom basque signifie ville, la ville aimée.

l'on distingue les partis au moyen âge comme dans l'antiquité païenne on les discerne par les dieux : c'est une lampe qui dirige l'historien dans l'obscur dédale des vieux siècles. Roger-Bernard, élargissant les murailles de sa ville florissante par les guerres patriotiques, donna au bastion du sud le nom de Palhars, en souvenir de la Délivrance partie de cette cime catalane. Montauban, ouvert à toutes les églises, se peupla surtout de Vaudois et d'Albigeois; et fut tellement hérétique et patriote, que la croisade et la conquête royale l'enfermèrent dans un cercle de forteresses, la Garde, la Française, la Bastide du Temple et la Commanderie de Ville-Dieu. Le mariage de Bertran et de Comtoresse, par Bruniquel, Montclar et Salvagnac, assurait au comte de Foix, parent des Rabastens, les clefs des vallées du Tarn, du Tescou et de l'Aveyron, dont sa ville occupait le confluent, car c'est ce que signifie le nom ibère de Montauban, le *monticule des Eaux* [1].

Roger-Bernard, chef militaire du Midi, combattant contre le roi de France avec les comtes de Toulouse, de Commenges et de Carcassonne, chevauchant le même palefroi de la ligue romane,

1. Mont est ibère comme Alba. Alba est traduit en roman par Rio : ainsi Rio-Alb, dans le comté de Foix. Alb est le radical d'une multitude de localités voisines des fleuves. Alby sur le Tarn, Albias sur l'Aveyron, Albenas sur l'Ardèche. Albula est le nom primitif du Tibre (Tarn-iberus, fleuve ibère). Alba Longa est au bord d'un lac, deux Albium étaient sur la plage Ligurienne. Albion ne signifie probablement que la maritime.

paraît être le type de Renaud de Montauban, le héros du roman chevaleresque des quatre fils d'Aimon, guerroyant contre Charlemagne [1].

Le jeune vicomte de Bruniquel conduisit sa fiancée, la vierge de Rabastens, dans son manoir féodal, suspendu, comme son nom l'indique, sur une falaise brunâtre qui surplombe la rive gauche de l'Aveyron. Les comtes de Foix, de Toulouse et de Carcassonne, leurs parents, alliés et suzerains, durent assister à ce mariage tout patriotique et cathare. Toutefois, leur contrat ne porte de noms connus que la signature de Ugo d'Alfar, beau-frère d'En Bertran, et celle de Bernard de Penne, oncle probablement de Na Condors [2]. Le prince des troubadours de l'Aveyron, le vaillant et gracieux Jordan, vicomte de Saint-Antonin, revenu vieilli de la guerre et de l'exil, dut être aussi présent à ces fêtes. Jordan était cathare : baron, poëte, amant, comment ne l'eût-il pas été? Un prince est toujours de la religion du peuple qu'il gouverne, de la femme qu'il adore et de l'art qu'il cultive. Or, son peuple était albigeois à ce point que son bourg fut donné à Gui de Montfort, frère du chef de la croisade. Ses

1. Dans sa première défense de Toulouse (1218), Roger-Bernard de Foix élève contre les croisés une barrière sur laquelle il plante l'enseigne de Mont-Aigon. Évidemment c'est la bannière de Montauban, son camp du Tarn. Mont-Aigon, c'est Aiga-Mont, et par contraction Aimon, le père de Renaud de Montauban. Guilh. de Tudella, vers 7788, page 528.

2. *En*, aspiration de Sen, diminutif de Senhor, dérivé du latin Senior et du basque Senarra.—*Na*, diminutif de Dona, contraction de Domina. *En* est encore usité dans l'Albigeois.

deux amantes mystiques l'étaient : la première, la tendre vicomtesse de Penne, sur le bruit de sa mort, entra dans *l'Ordre des hérétiques;* et la seconde, Alix de Gourdon, fille du vicomte de Turenne, était une femme virile et l'énergique compagne du plus redoutable baron de la Dordogne [1]. Enfin, sa harpe l'était : toute poésie était cathare : poésie, chevalerie, amour, trilogie de l'idéal divin du Paraclet. L'ingénieux vicomte dut présider la réunion des troubadours, si nombreux dans une province placée sous le patronage de sainte Cécile, l'harmonieuse vierge d'Alexandrie, conviés à ces noces albigeoises et venus à la suite des princes dont ils étaient les chantres domestiques.

Les comtes de Toulouse, de Foix et de Carcassonne, qui, par la rupture des négociations, se préparaient, dans l'allégresse même de ces fêtes nuptiales, à de nouvelles et sanglantes guerres, durent inspecter ces châteaux de l'Aveyron sortis des croisades blessés et mutilés comme leurs barons : Peyrusse, Cahuzac, Saint-Marcel, aux siéges si meurtriers; la Guépie, dont les ruines décorent, de nos jours, leur ravin voilé de chêne et de châtaignier; Najac, encore tout entier sur sa cime battue des vents et des nuées; Saint-Antonin, disparu de son piédestal de rocher d'Anglars comme rasé par une trombe. Penne dont le temps, comme une chenille, a rongé, mordillé les murailles déchiquetées comme les nervures d'une feuille morte; enfin,

1. Pierre de Vaux-Cernay (ch. 80, p. 304) appelle Bernard de Casenac, seigneur de Gourdon, un scélérat, et sa femme Alix, une Jésabel.

Bruniquel, Montclar, Salvagnac, dont les manoirs, aujourd'hui détruits, résonnaient alors de chants et de sons de harpes, mais qui vont retentir de bruits de guerre et de cris d'alarme, et seront tout à l'heure les citadelles sauvages des camps de proscrits errants dans les vastes forêts de la Grésigne.

L'Aveyron est comme une émeraude liquide qui roule en écumant entre deux montagnes de fer. Sur leurs pitons, des manoirs chevaleresques se dressent, comme des vedettes, dans les nuées; d'innombrables cavernes creusent leurs falaises comme des colombiers sauvages. Les barons habitent les donjons sur les cimes nues; leurs mères, leurs sœurs vivent recluses dans les grottes suspendues sur les déclivités boisées, aux abords du torrent. Les cathares, qui détestaient les monastères, pratiquent le monachisme et le cénobitisme des rochers. Là, vivait une population de vierges et de veuves: elles filaient, tissaient, cousaient des vêtements; elles récoltaient des fruits agrestes, distillaient des liqueurs cordiales, exerçaient la médecine du corps et de l'âme, lisaient et prêchaient l'Évangile; et le soir, en silence, contemplaient le ciel, ce livre de Dieu! Entre Penne et Bruniquel, sur la rive droite, et vers la cime de la falaise, s'élevait leur métropole. C'est la vaste caverne de la Madeleine toute semblable à une cathédrale [1]. C'est là probablement que la tendre Aladaïs, pleurant le vicomte Jordan, se réfugia dans l'amour de Dieu. Les châteaux protégeaient les grot-

1. M. le pasteur Bouvier, de Saint-Antonin.

tes; les grottes priaient pour les donjons : ces prières étaient aussi des glaives, des glaives de feu dans le ciel[1]. Les princes visitèrent certainement cette gracieuse thébaïde où respire un charme héroïque et funèbre. Les fêtes nuptiales s'y mêlent maintenant aux austérités ascétiques, mais bientôt des bruits de clairon entrecouperont sinistrement les chants des poëtes, et les oraisons des solitaires, et la vallée sainte se transformera en un camp patriotique commandé par le jeune vicomte de Bruniquel et les deux vaillants fils de l'archidiaconesse de l'Aveyron.

Comme avant la croisade, trois religions se trouvaient en présence dans le Midi : le catholicisme théocratique et romain, le catharisme chevaleresque, le léonisme républicain. Le valdisme avait les cités, l'albigisme les châteaux, le catholicisme les couvents. Le catholicisme avait la plèbe monacale, le valdisme la population urbaine, le catharisme, la noblesse féodale. La guerre n'avait pas changé ces rapports : mais le catholicisme, provocateur de la lutte sanglante, était le vaincu; les deux hérésies restaient victorieuses. Elles représentaient le double élément national; l'autre appelait l'étranger. Le catharisme surtout était le vainqueur éclatant. Il a sacré l'insurrection romane sur les cimes de Castelbon. Il a ramené sa chevalerie dans Toulouse, et vient de terminer la victoire dans Carcassonne. Mais dans cette revanche héroïque, le vaudois s'est uni au cathare, comme le consul au baron. Le val-

1. Beaucoup de ces grottes ont disparu insensiblement remplies par les stalagmites.

disme bourgeois est l'écuyer de l'albigisme chevaleresque. Ils ont vaincu de concert; ils ont mêlé leur sang; mais unis dans le combat, ils sont divisés dans la paix, comme les nobles et les plébéiens. Le valdisme, biblique et républicain, est sans éclat. Honnête et ferme, comme la bourgeoisie, il ne fait rien de grandiose. Il n'est que le second du catharisme comme le consulat n'est que l'auxiliaire de la chevalerie. Il est partout, mais partout il disparaît dans le retentissement de la propagande cathare. Son jour n'est pas encore venu : plus sobre et plus solide, il vaincra plus tard; le catharisme finira avec la chevalerie; avec la bourgeoisie et le peuple triomphera le léonisme. Leur aurore se lèvera au XVIe siècle; leurs prophètes seront Luther et Calvin. Les Vaudois cependant se montrent dans les villes les plus patriotes, Pamiers, Montauban, Carcassonne, Avignon, et certainement aussi Toulouse. Mais Toulouse est surtout la cité *Mundina*; elle a vu rentrer dans ses murs, après un exil de vingt ans, Guillabert de Castres, le patriarche albigeois. Bernard de Simorra, le vieil évêque cathare, est aussi revenu dans Carcassonne; et l'archidiacre de Fanjaus et de Mirepois, le fameux Vigoros de Bocona, est allé, en compagnie de Pons-Adhémar de Rodelha[1] le précepteur même et le parent du comte de Foix, réorganiser les églises albigeoises à demi détruites dans la Gascogne et l'Agenais, et certainement reconstituer l'élément national par ordre de ce prince.

1. Le *h* devant la lettre *l*, la mouille. Ainsi Rodelha se prononce Roudeilla.

Le parti catholique comprenait les prêtres, les moines, la plèbe, les partisans de la croisade. C'était le parti vaincu, mais terrible encore par le nombre, la vengeance, sa cupidité féroce, son fanatisme sombre, ses barbaries inexpiables. Il rugissait sourdement ; vaincu, il appelait des vengeurs ; étranger ou transfuge, il implorait l'étranger, le roi de France, le pape de Rome. Montfort avait jeté aux évêques, aux abbayes, aux chefs croisés, de vastes lambeaux du territoire conquis, pour consolider sa conquête. Les seigneurs romans victorieux ressaisirent leurs terres, leurs châteaux, leurs villes usurpées. De là des luttes encore au sein de la paix et comme un prolongement de la guerre. Les ravisseurs durent se dérober aux représailles des légitimes possesseurs, et se cacher dans les bois et les cavernes. Les évêques de la croisade s'enfuirent devant la victoire comme une nuée d'oiseaux effrayés. L'archevêque de Narbonne et ses suffragants, les évêques d'Agde, de Béziers, de Nîmes, de Maguelonne, avec les chefs des monastères, se réfugièrent à Montpellier, oasis catholique, dans le Midi cathare, sous le sceptre du roi d'Aragon. De cette ville, ils écrivirent au roi Louis, le dernier bulletin de la croisade, en faveur de son chef, Amaury de Montfort[1]. Amaury, qu'ils attendaient comme leur messie ne revint pas, au printemps. Ramon VII, à l'expiration de la trêve, reprit Agde, et saisit Loupian et Marseillan, châteaux de l'évêque. Le dimanche des Rameaux (7 avril 1224), les hérauts du

1. Reg., cur., Franc. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 622.

comte arborèrent sur le donjon d'Agde la brebis et la croix à la place du lion, et rétablirent sa domination en criant : *Toulouse! Toulouse!* et tout le peuple répéta le cri national. L'Italien Thédise, ingénieur de la croisade, devenu évêque d'Agde, essaya le premier de traiter avec le prince. Il reconnut Ramon VII comme comte de Toulouse, et Ramon-Roger de Carcassonne comme vicomte d'Agde. A ce prix, il rentra dans sa ville, remonta sur son siége, et reprit ses manoirs épiscopaux. Les autres évêques obtinrent aux mêmes conditions leurs palais et leurs villas, et partout flottait, au souffle d'avril, la bannière joyeuse de Toulouse [1].

Thédise était l'ami, et, probablement en ceci, l'agent et le précurseur d'Arnauld-Amalric. Le roi de France, annonçant aux consuls de Narbonne qu'il allait prochainement exécuter pour son compte la conquête du Midi, épouvanta le vieux primat de Septimanie. Le farouche égorgeur de Béziers redoutait la domination directe du Capétien. Amaury perdu, il se retourne agilement vers Ramon VII. Ramon sera comme un Amaury national. L'archevêque se pose en médiateur de la pacification romane. Il sauvera son siége en rendant au comte son titre féodal de duc de Gothie. Le primat exilé s'ouvre aux évêques fugitifs de leurs villes et aux abbés expulsés de leurs cloîtres. Il propose la réconciliation de la défaite sacerdotale avec la victoire populaire, la fusion de la cause de la croisade avec le principe de l'indépendance méridionale. Il montre l'autorité

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 323.

du comte de Toulouse, ancien et débonnaire seigneur, préférable à l'âpre conquête étrangère, à la redoutable domination du roi de France. D'ailleurs qu'importent les princes, pourvu qu'ils soient soumis à l'Église romaine, et qu'ils obéissent au pape ? La diplomatie relèvera, consommera la croisade. Les évêques sont un moment séduits, entraînés. Le négociateur fut naturellement Thédise. Les princes acceptent ces offres de paix. La nécessité qui les avait forcés de conclure une trêve avec Amaury de Montfort, les contraint encore de conclure une alliance avec Arnauld-Amalric. Ils veulent relier tous les partis en faisceau : il convient surtout d'écarter le roi de France. Le vieil archevêque convoque un synode provincial. Il s'assemble à Montpellier, le lendemain de la Pentecôte[1]. Les comtes de Toulouse et de Foix s'y rendent avec leur jeune cousin Trencabel. Les trois princes, au dire du tabellion sacerdotal, promettent : 1° de garder la foi catholique ; 2° d'obéir à l'église romaine ; 3° d'expulser les hérétiques ; 4° de rendre leurs biens aux églises et aux monastères ; enfin de payer, en plusieurs termes, 20,000 marcs d'argent, moitié en tribut aux évêques, moitié en indemnité au comte de Montfort. Le pape en retour obtiendrait d'Amaury son renoncement aux conquêtes des croisés, et lui-même annulerait les décrets du concile de Latran, et conséquemment anéantirait les anathèmes fulminés contre les comtes pyrénéens. Nous verrons tout à l'heure que les princes firent entendre de plus

1. Baluze, conc. Narb. 60.

généreux accents ; mais enfin, ils consentirent, et scellèrent leur engagement dont le titre fut immédiatement envoyé par le vieux primat à Rome. Honorius n'accepta ni ne refusa ces préliminaires, et, sans s'expliquer davantage, répondit qu'il attendrait les résultats d'une seconde conférence annoncée pour l'octave de l'Assomption, et l'ambassade qu'on devait envoyer pour la signature de la paix au Vatican. Cette seconde conférence eut lieu le 25 août encore à Montpellier. Les trois comtes renouvelèrent leurs serments. « Comme servir l'église c'est régner, leur fait dire superbement le scribe sacerdotal, nous exécuterons les ordres du saint père, sauf la domination de nos seigneurs, le roi de France et l'Empereur d'Allemagne. » La réconciliation semblait donc conclue et l'ambassade romane, conduite par l'archevêque d'Arles, partit pour en sceller solennellement les actes dans la métropole du monde catholique [1].

Ces négociations remplirent toute cette année entre les deux mariages de Bernard de Commenges et de Bertran de Toulouse. Les princes passaient des fêtes aux conciles, des consuls aux évêques, des manoirs des barons aux grottes des solitaires. Ils tâchaient de réconcilier toutes les forces vives de la nationalité romane. Mais il est des principes, ainsi que des animaux, qui hurlent d'être attelés au même char. Et comment faire paître ensemble la brebis de Toulouse, la louve de Rome, le lion de France ?

1. Baluz. Conc. Narb., 59.

IV

LE PAPE ROMPT LES NÉGOCIATIONS, ET DONNE LA CROISADE AU ROI DE FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE ET LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE. — CONCILE DE BOURGES. — PARLEMENT DE PARIS. — LOUIS VIII, A LA TÊTE DE CENT MILLE CROISÉS, MARCHE SUR LE MIDI.

Dans ce double synode de Montpellier, tout le monde rusait, déguisait, jusqu'au notaire qui en a falsifié les actes. Les nobles princes se trompaient eux-mêmes; l'archevêque trompait le pape; le pape trompait le synode. Les deux partis cherchaient à gagner du temps : les comtes pour guérir les blessures du Midi, le pontife pour mieux les frapper et les foudroyer. De là ces délais, ces réticences, ces mystères. Le vieux primat qui trahissait fut trahi. Par qui? par ses suffragants regagnés par le pape ; par son propre coadjuteur, le fougueux Pierre-Amiel, probablement vendu au roi de France; peut-être encore par son ennemi le vicomte de Narbonne, parent des Marly, et dévoué aux Capétiens. Cette réconciliation imprévue effraya Louis VIII. Ce monarque résolut de prévenir, auprès d'Honorius, l'ambassade romane par une ambassade française formée des plus âpres adversaires du primat de Septimanie et du comte de Toulouse.

Les Français et les Provençaux arrivèrent presque à la fois dans Rome, et devant la chaire de

saint Pierre. Louis VIII ne voulait plus, disait-il naguère, s'occuper de l'Albigeois, et voilà qu'il intrigue pour le comte de Montfort; qu'il l'oppose au comte de Toulouse dont tout à l'heure il semblait défendre les intérêts contre les usurpations du saint-siége. Ce qu'il poursuit au fond, c'est l'abdication d'Amaury, c'est la spoliation de Ramon VII, c'est la reconnaissance des titres carlovingiens et mérovingiens des rois de France. Le chef de l'ambassade était ce même archevêque de Bourges que Louis VIII avait demandé pour légat de l'expédition royale[1]. C'était, qu'on le remarque bien, le primat de la première province conquise par les rois de France au sud de la Loire; le Volusien de ce nouveau Clovis qui, comme son prédécesseur de Tours, avait livré les clefs du fleuve, pour marcher contre un nouvel Alaric. Il espérait, sans doute, acquérir en Aquitaine de larges bénéfices, et peut-être même comme l'autre, en salaire de sa trahison, et sans passer par le martyre, obtenir la canonisation de Rome, et l'invocation des Méridionaux vaincus, et contraints, en signe de servitude, à l'adoration de leurs bourreaux francs et romains. Le choix du cortége de l'archevêque n'était pas moins significatif; son chef laïque était Gui de Montfort; c'était le frère, le lieutenant, et comme l'ombre du héros et du martyr de la croisade. Gui abandonnait son neveu : il avait transigé avec le roi; avec l'aide du monarque, il espérait reconquérir Castres, Saint-Antonin,

1. Rymers, t. I, 274. — Raynald., anno 1226.

ses domaines méridionaux. Par là, il substituait sa branche à la tige de Simon son frère, et leur maison, déchue de la principauté totale, en conserverait une partielle mais imposante encore et glorieuse dans l'Albigeois. Gui de Montfort et l'archevêque de Bourges relevèrent au Vatican la cause du roi de France; ils furent fortement soutenus par les évêques du Nord et du Sud, ceux du Midi surtout, et celui de Toulouse en tête, glapissant comme des vautours déplumés, quand on leur arrachait leurs lambeaux des spoliations de la croisade. Rome instinctivement est pour la force et l'unité : elle abandonna aisément ces petits princes de montagne, affaiblis, divisés, soumis à des républiques, ennemis des monastères, protecteurs des hérétiques, et cent fois excommuniés; elle prit, pour son chevalier et son vengeur, le grand monarque des Gaules, fier sans doute, exigeant même, mais orthodoxe, et défenseur traditionnel de l'Église romaine, depuis Clovis et Charlemagne.

Ces évêques rendirent aux deux synodes de Montpellier leur caractère dénaturé par le notaire clérical qui avait posé les princes victorieux dans l'attitude de vaincus et de suppliants. Ils taxèrent d'indulgence le primat de Septimanie, et ses suffragants de connivence avec les comtes. Ils déclarèrent au pape que les princes qu'on prétendait avoir signé leur soumission au saint-siége et l'expulsion des hérétiques, en étaient si éloignés que Ramon VII avait eu l'audace de réclamer la liberté de conscience sans laquelle nulle réconciliation n'était possible avec l'Église romaine. Calomnie atroce,

s'écrie un honnête et docte Bénédictin [1]; mais, selon nous, revendication généreuse, très-vraisemblable, quoiqu'un peu hardie, dans la bouche de Ramon VII, mais toute naturelle lorsqu'on la rend aux lèvres éloquentes et guerrières du comte de Foix, le conseiller des deux autres princes : très-vraie en ce qu'elle peint exactement l'état religieux de ces petites cours romanes où, bien que le catholicisme restât le culte officiel, toute croyance était admise et même tout scepticisme : très-réelle donc puisqu'elle était nécessaire à la pacification des esprits à moins qu'à la tolérance on ne préférât l'exclusion, la terreur, la paix de la mort. Voilà certainement la pensée de ces nobles princes, et le débat magnanime des synodes de Montpellier où fut revendiquée une dernière fois la liberté de conscience que Rome allait étouffer pour six siècles [2]. Rome, un instant indécise, n'hésite plus. Elle cède à sa nature, à ses instincts, à ses principes dominateurs. Elle choisit la guerre, l'extermination. C'est du sein de ces ténèbres, de ce chaos sanglant d'intrigues cléricales, féodales et royales, que surgit tout à coup, dans une lueur sinistre, la mâle et farouche figure de Blanche de Castille. Blanche domine toute cette histoire qu'elle rend si grande et si tragique. Arrêtons-nous un instant pour considérer cette haute et superbe reine, d'origine à la fois espagnole, poitevine, normande, et pourtant éminemment française.

1. Dom Vaissette, t. V, liv. 24, ch. I.
2. Bertrand, *Hist. de Toul.*

Dona Blanca, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et de Henriette d'Angleterre, sœur de Richard Cœur-de-Lion, était sortie du sol, de la race, et du mouvement religieux qui produisit saint Dominique. Peut-être même le missionnaire castillan, qui ne dédaignait pas de s'occuper de mariages royaux, et son collègue Arnauld-Amalric, abbé du Poblet en Aragon, avant de l'être de Cîteaux en France, ne furent pas étrangers au choix de la jeune Infante pour le fils de Philippe-Auguste. Quoi qu'il en soit, la vieille Éléonore de Poitiers, son aïeule, alla elle-même la chercher à Burgos, et la ramena jusqu'à Bordeaux, d'où l'archevêque de cette ville, remplaçant la reine retenue par son grand âge, la conduisit en Normandie où l'attendait Louis de France. Le prince était âgé de treize ans, l'Infante en avait douze : elle était *Blanche*, dit un poëte, de nom, de cœur et de visage [1]. Leur mariage anticipé fut béni à Purnor, près de Vernon (23 mai 1200), et consommé plus tard à Saint-Germain, au milieu des barons de l'Ile-de-France, chefs futurs de la croisade.

Tant que vécut Philippe-Auguste elle reste inaperçue dans l'ombre du grand monarque féodal. Dans sa retraite de Poissy, au nord de la forêt de Saint-Germain, elle ne semble occupée que de ses nombreux enfants. Mère robuste et féconde, elle en donne onze à son frêle, délicat et valétudinaire époux. Le vieux roi mort, elle arrive au trône sous le nom de Louis VIII, et c'est elle qui sera la lionne de France. Espagnole,

1. Guill. le Breton.

avec un tempérament ibéro-arabe, elle mit toutes les ardeurs de son âpre péninsule, la fierté, la hauteur, l'obstination, l'indomptabilité, une cupidité féroce, une jalousie sauvage, et, il faut le dire aussi, une galanterie chevaleresque et même sacerdotale, au service de la politique capétienne. Elle s'appuie sur Rome, s'alliera à Grégoire IX, l'ami de Dominique, et prendra sous sa protection l'ordre Dominicain. Blanche et Ugolin, c'est l'esprit de saint Dominique sur le trône de France et sur le siége de Rome. Leur œuvre commune, c'est l'inquisition dominicaine et l'extermination albigeoise. Blanche, après Philippe-Auguste, continue la tradition capétienne. La monarchie, née dans l'Ile-de-France, étendue par Louis le Gros jusqu'à la Loire, élargie par Philippe-Auguste jusqu'à la Charente, sera magnifiquement reculée par Blanche de Castille, jusqu'aux Pyrénées. Plusieurs princes se disputent l'Aquitaine ; à l'ouest le roi d'Angleterre, à l'est l'Empereur d'Allemagne, au sud le roi d'Aragon. Blanche les combattra, les rejettera, le premier dans l'Océan, le second derrière les Alpes, le troisième derrière les Pyrénées. Elle double le territoire de la monarchie, et fixe, à force d'habileté, de courage et de crime, la frontière méridionale de la France; cet incomparable hémicycle des deux mers et des deux grandes montagnes. L'œuvre est superbe, le moyen est horrible : voilà le crime et la gloire de Blanche de Castille ; c'est la matière de ce martyrologe[1].

1. Guil. le Breton. Ph. Mouskes.

Sous le nom d'Honorius, régnait à Rome le cardinal Ugolin, cousin d'Innocent III. Ugolin a deviné Blanche, Blanche a pressenti Ugolin, et la mémoire de Dominique, autant que la conformité du génie, unit la pupille et le compagnon du missionnaire castillan. Rome a rappelé Conrad, le légat vaincu : elle l'envoie en mission en Angleterre. Déjà son successeur, plus jeune et plus hardi, est en route pour les Gaules. Elle n'a point oublié dans le choix de ce nonce qu'une femme, une Espagnole tient le sceptre de France. Ce proconsul romain arrive à Paris, et, d'accord avec la reine, écarte définitivement le triste Amaury, offre au roi la conquête albigeoise, et l'investit de cette terre hérétique au nom du Christ. Louis, que des craintes et des scrupules retiennent encore, accepte enfin sous la triple pression du légat qui parle au nom du ciel, de la reine qui montre la monarchie étendue jusqu'aux Pyrénées, et des barons de France qui brûlent de prendre leur revanche des revers de la croisade. Il ne s'agit plus que d'assembler un parlement et un synode pour donner, à ces arrangements secrets, une consécration publique et solennelle.

Le pape convoque un concile à Bourges, au sud de la Loire, sur la première province romane conquise par la France, et qui va décider de l'usurpation du dernier lambeau de l'Aquitaine. Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, devait y assister à la tête des évêques de Septimanie. Il devait y soutenir le comte Ramon et défendre la cause méridionale réconciliée avec l'église romaine. Mais, au moment de partir, il reçut une autre convocation, et d'un plus

grand Maître. Dieu le priva de cet honneur : aussi bien la bouche qui avait ordonné le massacre de Béziers n'était pas digne de sauver les restes de la nationalité romane. La mort valait mieux qu'un tel salut. Une telle gloire voulait des lèvres loyales et chevaleresques. Son retour vers le comte et le peuple martyr ne fut chez lui ni pitié, ni remords, ni généreux patriotisme, mais calcul cupide, orgueil sacerdotal, ambition cénobitique, et horreur de voir la monarchie capétienne monopoliser les profits et les crimes de la croisade. Le farouche vieillard, sentant la mort venir, quitta Narbonne où il était détesté; il se retira dans l'abbaye de Fonfrède à laquelle il légua ses livres, son armure et son palefroi de bataille [1]. Deux mois, jour pour jour, avant le concile de Bourges qui l'eût réprouvé, ce grand coupable fut appelé au tribunal de Dieu où l'attendait pour l'accuser un million de martyrs (29 sept. 1225). Il craignit de laisser ses os dans le midi, et Fonfrède les rendit à Cîteaux d'où le sombre cénobite était sorti comme l'ange exterminateur. Cîteaux lui éleva un mausolée superbe, décoré et ciselé de tous les ravages de la croisade. On y trouve pourtant un épisode héroïque : c'est la bataille de Las-Navas où le destructeur de Béziers, accourant au secours des rois espagnols, combattit vaillamment et refoula l'invasion des Almoravides africains. Son fanatisme monastique repoussait à la fois de la catholicité le sensualisme musulman et la spiritualité cathare. Vers la fin, il fut l'ennemi

1. G. de Puil., ch. xxv. — *Gallia chr.*, t. I, p. 383.

de Simon de Montfort, patronna Amauri, et voulut sauver Ramon. Il fut regretté du comte, sa victime, et de la Septimanie, sa proie. Mais ces regrets qui n'absolvent pas Arnauld-Amalric, accusent seulement Pierre-Amiel, son successeur, et les chefs futurs de la croisade royale, et de l'extermination théocratique.

A ce concile imposant se rendirent quatorze archevêques, cent treize évêques, cent cinquante abbés, tout le clergé du Nord et du Midi des Gaules. (29 nov. 1225.) L'archevêque de Bourges, chef de l'ambassade qui revenait de Rome et légat gallican de la conquête capétienne, présidait comme primat et patriarche. L'assemblée vérifia d'abord les pouvoirs du cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, représentant du saint-siége, et de suite évoqua la question albigeoise et le différend du comte de Toulouse et du comte de Montfort[1]. Ramon VII comparut le premier : il demanda, *avec humilité*, d'être réconcilié avec l'Eglise romaine ; il offrit de se justifier contre ses accusateurs, de pourchasser les hérétiques convaincus, de restituer les revenus ecclésiastiques, de réparer les dommages causés aux églises et aux abbayes ; en un mot, d'extirper l'hérésie cathare. Promesses vagues, impossibles, insensées, les mêmes qu'il avait faites au synode de Montpellier. Amauri de Montfort comparut à son tour : il réclamait le comté de Toulouse. Son père Simon l'avait conquis. Sa conquête avait été confirmée par Philippe-Auguste et par Innocent III. Il montra les

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald.

chartes du monarque et du pontife. Et il ajouta que Ramon VI avait été déshérité pour cause d'hérésie par le concile de Latran. — Ramon répondit qu'il était l'héritier naturel, et qu'il était prêt à rendre hommage au pape et au roi. — Voulez-vous, s'écria vivement Amauri, vous en remettre au jugement des douze pairs de France? — C'était encore un piége, une fiction. Amauri invoquait tantôt le droit théocratique, tantôt le droit carlovingien. Ramon était Goth d'origine et non pas Franc. Ses ancêtres n'avaient pas concouru à l'élection de Hugues Capet. Il n'était donc pas pair de France. — J'accepte ce jugement, répliqua Ramon; mais, avant tout, que le roi reçoive mon hommage; car ils ne voudraient peut-être pas me reconnaître pour pair. — Ses juges, effectivement, étaient ses ennemis, ses spoliateurs, les chefs de la croisade. Amauri s'emporta, et les deux comtes allaient tirer leurs épées. Le légat s'interposa, et déroba le débat. Il prétendit que Ramon n'avait pas imploré, en termes convenables, le pardon de l'Église romaine. En conséquence, il ordonna aux archevêques de se réunir isolément, chacun avec le groupe de ses suffragants, de délibérer sur la question albigeoise, et de lui donner en secret leur avis, pour qu'il pût le transmettre, avec le même mystère, au pape et au roi. Les prélats répondirent que Ramon ne devait pas être relevé de l'anathème, et que le roi serait chargé de la conquête de Toulouse dévolue à la maison de France [1].

1. Math. Paris. — Albéric. — Raynald., chr. Tur.

Le Capétien n'eut pas de peine à se laisser investir par le légat d'une expédition qu'il était allé solliciter à Rome. Mais, à la solennité du concile il voulut ajouter la majesté du parlement et fortifier le mandat du clergé par le mandat de la nation. Il prenait ses précautions : il se déchargeait prudemment de sa responsabilité future ; car, enfin, l'entreprise était hasardeuse, et l'Aquitaine, victorieuse de la croisade, pourrait bien l'être aussi de la royauté. C'est dans cette incertitude que Louis VIII convoqua à Paris un parlement des prélats et barons de France (28 janv. 1225). Le légat s'y trouva avec les archevêques du concile, les pairs du royaume, les anciens chefs de la croisade, Gui et Amauri de Montfort, Bourchard de Marly, Robert de Poissy et leurs compagnons de la vallée de Chevreuse. On y vit figurer un riche et puissant baron d'Aquitaine, Savari de Mauléon[1]. Savari était Basque : de Béarnais il était devenu Poitevin, de Poitevin Normand, de Normand Français. Sénéchal du Poitou pour le roi d'Angleterre, il l'était encore pour le roi de France. C'est ainsi que cet habile condottière siégeait au parlement. Par ces honneurs accordés à un transfuge, le roi espérait encourager la désertion des barons pyrénéens. Nul, mieux que Savari, ne connaissait les forces et les blessures de sa patrie et ne pouvait les révéler au roi. Louis consulta donc ses pairs ; les barons répondirent : Nous conseillons à notre très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français, de se charger

1. Sava, eau ; aric, montagne. Savari, eau de montagne.

de la conquête albigeoise, et nous le seconderons dans son entreprise jusqu'à son entier achèvement pour l'amour de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, et pour l'honneur du monarque et du royaume de France [1]. Alors Romain de Saint-Ange se leva, majestueux et menaçant, et, par un rite analogue à la solennité lugubre où le consul rouvrait les portes de Janus, invoquait la guerre sanglante, déposait et dépossédait les rois ennemis et les dévouait aux dieux infernaux, il s'écria : « Au nom du Dieu tout-puissant, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, par leur autorité et la nôtre, nous excommunions Ramon, fils de Ramon autrefois comte de Toulouse, ses fauteurs, ses complices et tous ceux qui lui donneront des conseils contre l'Église, la foi chrétienne et le roi de France, leur défenseur. Nous excommunions de même tous ceux qui, du dedans ou du dehors, attaqueront ou envahiront le royaume de France. Nous excommunions également ceux qui, dans le royaume, se feront entre eux la guerre. Car, ce que nous entreprenons est une grande chose ! »—« Amen, » répondirent sombrement les évêques, et leur chant lugubre fut accompagné sans doute des acclamations des barons et du frémissement sonore des épées avides de combats.

Le légat reprit avec la même solennité : « Nous plaçons le roi, sa famille, son royaume et tous ceux qui l'accompagneront et travailleront à son œuvre, sous la protection de l'Église, tout le temps

1. *Hist. du Lang.*, t. V, 123.

qu'ils seront au service de Jésus-Christ. Nous transmettons au roi et à ses héritiers, à toujours, les États du comte de Toulouse. Il va les conquérir sur l'hérésie, et sa victoire sera la victoire de l'Église. C'est pourquoi nous accordons au roi le dixième de tous les revenus de l'Église de France pendant cinq ans, ou tout autant que durera la campagne. Sont exemptés de cette dîme, les Hospitaliers et les Templiers, les ordres de Cîteaux et de Prémontré, et les prélats et les clercs personnellement employés dans l'expédition. Pour que ces choses soient notoires et demeurent inébranlables, nous en délivrerons des lettres scellées de notre sceau. » — « Amen, » répétèrent sombrement les évêques des Gaules, et les barons de France répondirent à leur chant lugubre par des acclamations guerrières qu'accompagnait le bruit d'airain de leurs armures comme un retentissement anticipé des batailles [1].

Dans ce même parlement, Amauri de Montfort renouvela son renoncement aux conquêtes de son père, et la cession de ses droits au roi et à la maison de France. Le roi lui promit en dédommagement la succession de la charge de connétable alors possédée par son oncle le vieux Mathieu de Montmorency. Deux jours après (30 janvier 1226) Louis reçut la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, et tous les barons la prirent à l'exemple du monarque. Le légat écrivit à tous les métropolitains de France : Le roi a pris la croix contre les hérétiques

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 124.

Albigeois. Nous avons excommunié Ramon, comte de Toulouse. Publiez cette excommunication, prêchez la croisade, prenez la croix. Rendez-vous à Bourges, un mois après Pâques. Le roi y sera, à la tête de son armée, et nous y serons avec lui. » Les opérations de la campagne furent définitivement arrêtées dans un nouveau parlement convoqué à Paris le 29 mars, et le roi manda aux barons de France de se trouver à Bourges le quatrième dimanche après Pâques, pour être à Lyon le jour de l'Ascension [1].

Le pape lui ouvre les chemins du Midi. Il défend, aux princes intéressés, d'entraver la marche du roi de France, et de secourir le comte de Toulouse. Ramon VII avait droit de compter sur l'Empereur, son suzerain, sur le roi d'Aragon, son neveu, sur le roi d'Angleterre, son cousin, et l'ennemi héréditaire des Capétiens. Le monarque anglais voulut passer la mer, reprendre Poitiers, défendre Toulouse. Mais il fut retenu par les barons anglo-normands, et les menaces du légat de Rome. Le roi d'Aragon, ingrat pupille du Midi, armait une flotte contre les insulaires africains des Baléares. L'Empereur préparait une croisade contre les musulmans d'Asie : il veut aller ceindre la couronne de Jérusalem. Ainsi l'abandon était au dehors, abandon insensé ; mais la trahison, trahison encore plus monstrueuse, était au dedans. Les archevêques, les évêques, les chefs des monastères, dispersés et fugitifs devant la victoire romane, n'étaient remontés sur leurs siéges qu'en vertu de la paix conclue au synode de Mont-

1. Math. Paris.

pellier et de l'hommage rendu au comte de Toulouse. Mais, après le concile de Bourges, oublieux de leurs serments, ils conspirent contre le prince, travaillent les barons, ébranlent les consuls, effrayent les peuples, et appellent le roi. Le vieux primat de Septimanie, dont l'énergie farouche mais propice au comte, eût pu contenir ses suffragants, était mort récemment. De sorte qu'après le parlement de Paris, et l'anathème lancé contre le comte de Toulouse, leur fureur ne connut plus de frein. A la nouvelle de cette excommunication et de l'invasion prochaine du roi de France, un frisson d'effroi courut sur le Midi : on vit de grandes défaillances de cœur. Pierre-Amiel, successeur d'Arnauld-Amalric, archevêque de Narbonne, fit succomber les seigneurs de Thesan, de Corneillan, d'Olargues de Vintron, de Puyserguier[1], ainsi que l'héroïque Ramon de Rocafeuil, qui (pendant le concile de Latran) avait imploré la pitié du pape, en termes si naïfs et si touchants, sur l'infortune du petit orphelin de Carcassonne, qu'il abandonne, hélas, lui-même aujourd'hui (14 et 15 d'avril). Les seigneurs de Cab-Arèt, parents du vicomte de Carcassonne, Bernard-Othon, seigneur de Laurac, ses frères, et leur vieux père, seigneur d'Aniort, les deux tribus illustres des *fils de Nous et d'Impéria*, cédèrent aux séductions des abbés de Caunes, de Montolieu et d'Ardorel. Ces subtils diplomates des monastères, non contents d'envelopper ces hommes simples, ces rudes guerriers, leur faisaient dire mensongèrement au roi,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

que la nouvelle de son arrivée prochaine dans le Midi les avait fait exsulter de *toutes leurs entrailles*, et qu'ils n'aspiraient qu'à vivre sous le régime modéré et *l'ombre protectrice des ailes de la France*. Les *fils d'Oliva*, seigneurs de Montalion, qui, à la vérité, avaient à se plaindre des comtes de Foix et du roi d'Aragon, grief habilement envenimé par l'abbé d'Ardorel, écrivirent, par la plume de leur interprète monacal, qu'ils se remettaient eux et leurs châteaux de Cerdagne, à l'*illustre roi des Francs*. Sous l'impulsion du puissant abbé de la Grasse, Nugnez Sanche, comte de Roussillon, mit à la disposition du roi tous ses domaines des Pyrénées par terre et par mer, pour l'*extirpation des hérétiques*, pour *faire le salut de son âme*, et *venger les injures du Sauveur*. (29 avril.) L'abbé de Saint-Gélis corrompit les seigneurs de Garin et de Méchin, feudataires ecclésiastiques de Saint-Gélis et de Mende, et le puissant Bermond, seigneur de Sauve, d'Anduze, et d'Alais, propre neveu de Ramon VII, et de la célèbre poétesse Clara d'Anduze, et qui abjurait lâchement toute consanguinité comme toute poésie[1]. Enfin Guillaume, prieur de Saint-Antonin, avec Ebrard, chevalier du Temple, embauchèrent la ville de Saint-Antonin, le poétique fief du vicomte Jordan. Jordan l'avait reprise sur Gui de Montfort, mais Gui venait de la céder au roi. Les douze consuls, à la tête desquels Deodat et Savari de Cahuzac, envoyèrent le templier Ebrard implorer la protection et la domination du Capétien. Louis répondit de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 125.

Saint-Germain-en-Laye (avril 1226) et remercia de leur affection l'église et la ville de Saint-Antonin, assises dans *la noble vallée* de l'Aveyron. Mais bientôt ces traîtres eurent peur de leur trahison. Ils supplièrent le roi de ne divulguer leur félonie que lorsqu'il serait arrivé à Cahors, et d'obtenir du légat la grâce de rétablir le culte catholique dans leurs murs. Alors, sous la protection des soldats, ils jouiraient du double bonheur d'être chrétiens et français. Ce n'est pas que leur ville ait jamais été infectée de la peste hérétique, mais ils craignent pour leurs moissons, leurs vignes, et leurs troupeaux, les vengeances du comte Ramon, et pour leurs personnes les haines des châtelains d'alentour, tous notoirement cathares. Ainsi ces traîtres finissaient en délateurs regardant dans leur effroi les nobles et patriotiques donjons de Penne, de Najac, et de Bruniquel et celui de Saint Antonin même, séjour de toute gloire et de toute poésie chevaleresque [1] (8 mai 1226).

L'émotion fut grande dans le prince et dans le peuple; toutefois les défections furent surprises, passagères, et provoquées par les évêques : ils voulaient donner au roi des airs de libérateur imploré par le Midi. C'était le parti de la croisade. On vit aussi les plus nobles adhésions patriotiques. Les villes de Toulouse, Montauban, Moissac, Agen, Cahors, Albi, Avignon se serrèrent autour de Ramon VII. Le Mager (maire) d'Agen, et nous pensons qu'il fut l'organe de toutes les autres cités, fit entendre

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 126.

le langage le plus magnanime :« Nous jurons, dit-il, au comte, de vous défendre contre la croisade et le roi de France, et de repousser l'absolution du pape[1]. Castel-Sarrazin poussa probablement aussi son ancien cri tragique : *nous mangerions plutôt nos enfants.* L'élément léoniste palpite dans ces consuls. Le comte accrut leurs libertés. Il donna à Avignon le comtat Venaissin, les châteaux de Beaucaire et de Malaussèna, et une autre terre extra-rhodane. La charte d'Agen est en belle langue romane; celle d'Avignon est en latin, et datée de *Viridario, ante cameram pictam staris episcopalis*, ce qui prouve que le Capitole d'Avignon s'appelait le *verger*, et que l'évêque n'était ni sur son siége, ni dans sa chambre peinte, ni probablement dans la généreuse cité, mais auprès du roi de France[2]. (Kal. Junii 1226.) Avignon prouvera tout à l'heure sa fidélité et sa reconnaissance héroïque. C'est alors aussi que pour s'attacher encore plus le comte de Foix, le vainqueur de Montfort, qui seul pouvait triompher du roi Louis, Ramon VII lui fit don, sous l'unique réserve de l'hommage, du vaste fief de Saint-Félix comprenant une quinzaine de châteaux et de villages du Lauragais. Roger-Bernard apparaissait comme le futur libérateur, le sauveur une seconde fois de la patrie et l'invincible chevalier et paladin du Paraclet.

Au milieu de ces espérances et de ces terreurs, chef patriotique du Midi, le comte de Foix attendit le roi de France. Louis a tout obtenu du saint-siége.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, preuve 130.
2. Pr. 130, pr. 129. Du Verger, devant la chambre peinte du siége épiscopal.

Il est l'unique chef de l'expédition et l'héritier unique des conquêtes de Montfort et des spoliations de la croisade. Pourquoi donc diffère-t-il toujours son départ? Tremble-t-il de dépouiller le comte, son cousin? Frémit-il des sinistres augures paternels? Recule-t-il devant les prédictions d'un astrologue qui déclare que le roi ne reviendra pas vivant de l'Albigeois. On ne sait, mais ce conquérant est plein de frayeurs secrètes. Il exige du légat la promesse formelle qu'en prenant la croix il ne sera pas lié par ce signe, ni contraint de rester dans le Midi qu'autant qu'il lui plaira, ni d'y retourner une seconde fois, après son retour, sans scrupule de conscience à l'égard de l'église et de Dieu[1]. Le légat lui accorde tout. Poussé par Romain de Saint-Ange et par Blanche de Castille, le roi quitte enfin Paris. Après deux ans de délais et de préparatifs, il s'ébranle à la tête du baronnage du Nord. Il est suivi du légat, et des anciens chefs de la croisade qu'il doit rétablir dans leur conquête perdue. Bourges est le rendez-vous de l'ost de France. Il s'y trouve 50,000 chevaliers, et plus de 50,000 fantassins, armée immense pour ce temps. Et pourquoi ce prodigieux armement? Est-ce pour dompter l'Afrique, et subjuguer l'Orient? Non, c'est pour usurper la vicomté de Carcassonne; dépouiller un jeune prince innocent et orphelin; écraser un peuple livré au dehors, trahi au dedans : une race brisée, morcelée, épuisée de sang par les victoires de sa liberté. De Bourges l'ost, enfin complété, se remit

1. Pr. 124.

en marche à travers les landes du Berry et les herbages du Nivernais. Il marchait sous son double chef : le monarque capétien et le légat de l'Église romaine ; et sous son double symbole : les fleurs de lis de France et les clefs de saint Pierre, enlacées d'un rayon de foudre. Chacun des deux princes avait sa cour : le cardinal, sa cour sacerdotale d'archevêques, d'évêques et d'abbés du Nord ; le roi, sa cour féodale de ducs, de comtes, et de barons. Tous portaient la croix rouge sur la poitrine, car c'était une véritable croisade, une croisade royale. Avec eux était Amauri de Montfort : Amauri devait renouveler de ville en ville son abdication et remettre ses droits et ses partisans au roi de France. Ainsi Louis VIII réunit autour de lui toutes les forces et tous les prestiges : le chef de l'ancienne croisade, toute la chevalerie de France, toute l'Église gallicane, le légat du saint-siége, la double majesté du royaume de France et de l'Église romaine ; un triple droit : le droit féodal de Montfort, le droit épique de Charlemagne, le droit théocratique de saint Pierre. Il réalise cette foudroyante fiction : l'Aquitaine est donnée à Louis VIII, descendant de Charlemagne, par Grégoire IX, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ. Et pourtant, entouré de tous ces prestiges de la terre et du ciel, ce monarque est troublé ; ce conquérant a des terreurs. Qui donc l'épouvante ainsi ? Certes ce n'est pas sa conscience. Cela n'émeut guère un roi. Le spectre désolé de la croisade vaincue le poursuit. Les victoires romanes flamboient sinistrement à l'horizon du sud, les

qui l'unit au prince. Le trahit-elle maintenant ? Non : ce trouble n'est peut-être qu'un piége de guerre tendu au Capétien. Elle ouvre la trappe pour y prendre le lion de France et son pourvoyeur, le chacal de Rome.

Ramon VII montre un ferme cœur : sa débilité se retrempe dans la vigueur de ses bayles et de ses capitaines, les conseils d'Avignon, les capitouls de Toulouse, et surtout le magnanime comte de Foix. Le prince marche hardiment à la rencontre de l'invasion : il fait reculer les peuples, emporter les vivres, brûler les fourrages et labourer les prairies, pour affamer l'ost français. Il fait le vide, il étend le désert devant le roi capétien. C'est une lutte à mort dans laquelle entre aussi le climat. Avignon *venteuse, sans vent vénéneuse et par le vent fastidieuse*[1], attend, dans son fiévreux Éden, le roi de France et le légat de Rome. Ils arrivèrent le 6 juin au pont de Sorgues. Le cardinal lança derechef l'anathème sur le comte et l'interdit sur ses États, et le lendemain, jour de la Pentecôte le monarque campa devant Avignon.

La ville avait pour podestats Ramon du Rial et Guilhem-Ramon, de la maison des vicomtes d'Avignon. L'un de ces deux consuls avait naguère, à Montélimart, offert au roi le libre passage du Rhône pourvu que le légat levât la sentence d'excommunication qui, depuis dix ans, pesait sur les Avignonnais. Le rusé Provençal voulait, par cette

1. Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.

concession, se délivrer de l'anathème pontifical et aventurer l'ost français entre le comte de Toulouse, campé en Provence, et le comte de Foix qui l'attendait vers les Pyrénées. Romain y consentit à condition qu'Avignon livrerait des otages, ses portes et ses forteresses au roi. Le podestat ne répondit pas; mais, quand le monarque arriva, il trouva les portes fermées, et un pont de bois construit en amont de la cité, joignant le pont de pierre dans l'île du Rhône, pour le passage des Français. Louis s'irrite ; il doit passer par la ville et le pont de pierre: cette défiance est une injure à la majesté royale. Les podestats accordent cette faveur au monarque, au légat et à l'élite des barons. Ils livrent quelques portes, quelques tours, cinquante otages. Mais le peuple s'indigne de la condescendance des consuls : il refuse les vivres vendus, court sus aux croisés, rejette les Français hors de ses murs, et, rompant le pont de bois, coupe en deux l'armée royale dont l'avant-garde est déjà sur la rive droite, avec le comte de Blois. Les Avignonnais avaient éventé le secret dessein du monarque et du cardinal. Le légat alors, du conseil des évêques, anathématise solennellement Avignon comme un receptacle de vaudois, de cathares et de partisans du comte de Toulouse. Il enjoint au roi de purger la cité de la *dépravation hérétique*, et de venger l'*injure faite à l'ost du Christ*, sauf les droits des églises, des catholiques et de l'Empereur[1]. Avignon, effectivement, comprise dans le royaume d'Arles, relevait

1. Guil. de Puil. — Gest. Lud., VIII.

de l'Empire germanique. Le roi n'hésita pas à l'assiéger comme une ville rebelle, et pour justifier cette inqualifiable agression, il écrivit à Frédéric II. Le légat, les évêques, les barons adressèrent aussi au *Sérénissime Empereur des Romains, toujours Auguste*, une lettre explicative scellée de vingt sceaux, parmi lesquels on remarque ceux d'Amauri de Montfort et de Thibaud, comte de Champagne. Ils n'attaquaient Avignon, assuraient-ils, que comme pèlerins, armés pour la cause de Dieu. L'abbé de Saint-Denis, et les évêques de Beauvais et de Cambrai, envoyés en ambassade, se chargèrent de transmettre ce mensonge au sceptique César, ennemi des papes et rival des Capétiens.

Avignon est assise sur la rive gauche du Rhône, presque au confluent de la Durance, d'où dérive son nom d'*Aqueuse* [1]. Le grand fleuve qui la protége à l'ouest inonde son fossé et baigne ses murailles dont l'enceinte crénelée ne s'escarpe qu'au nord pour hérisser de ses tours le monticule des Doms [2] qui supporte le donjon des vicomtes, que remplaceront, aux jours de sa servitude, le palais et la nécropole des papes. Le roi de France posa son camp du côté sud, au confluent de la Durance et du Rhône : il fit avancer ses engins de guerre contre le mur méridional, et crut avoir bientôt dompté les Avignonnais. Mais les vaillants podestats repoussèrent vigoureusement les assauts d'un roi perfide et d'un légat exterminateur. Ils

1. Ava, eau.
2. De dominis.

firent des sorties impétueuses, et les assaillants furent à leur tour assaillis : l'ost franc dut s'enfermer dans un camp retranché pour résister aux attaques multipliées de Rial et d'Avignon, les belliqueux consuls.

Bientôt la disette commença : le sol était brouté par plus de cent mille hommes et de cinquante mille chevaux. Le fleuve avare, inconstant, et cette fois patriote, ne charriait qu'irrégulièrement et parcimonieusement des blés, des vins, des fourrages de France. Il fallut que l'ost, pour s'approvisionner, s'étendît dans les campagnes rocailleuses et hostiles. Le comte de Toulouse, avec ses chevaliers et les anciens faidits provençaux, harcelait les maraudeurs, les traquait dans les forêts de pins et d'oliviers et les refoulait dans leur camp blessés et affamés. A la tête des faidits de la Durance était sans doute le valeureux Gui de Cavaillon, sur son palefroi d'un *brun fauve ;* Gui, le troubadour chevaleresque armé de sa lance et de sa harpe, et dont les chants excitaient ses compagnons aux guerres patriotiques[1]. Le comte de Toulouse avait donc pour auxiliaires l'âpreté du sol, l'insalubrité du climat, les ardeurs consumantes du soleil. Il devint bientôt évident, que si les hommes ne s'abandonnaient pas et ne trahissaient pas ces envoyés de Dieu, le Midi dévorerait cette armée du roi de France.

Malheureusement la défection commença. Le comte de Provence en donna l'exemple. Tout de-

1. Segner Coms, saber volria.

vait rendre fidèle Ramon-Bérenger. Il était neveu de Pierre II, roi d'Aragon, cousin du comte de Toulouse, vassal de l'Empereur, étranger aux Capétiens. Il trahit son peuple, son parent opprimé, son oncle martyr, son magnanime suzerain. Il vint lâchement au camp d'Avignon se soumettre au roi de France et au légat de Rome. C'est encore un de ces princes par qui finissent les dynasties. Cette trahison fut le germe du mariage de l'infante Marguerite, sa fille, avec le jeune roi Louis IX, et de l'absorption de la Provence par la maison capétienne. Cette grande défection ébranla les comtes, troubla les consuls. Le légat renvoya les évêques, les chefs d'abbaye, travailler les princes, les villes, les peuples. A la tête de ces embaucheurs, se distingua le nouvel archevêque de Narbonne, Pierre Amiel, homme violent et scandaleux, et l'irascible et turbulent vieillard, Foulques, évêque de Toulouse. Ils partirent, parcoururent le Midi, et revinrent au camp avec des troupeaux de chevaliers surpris, de consuls effrayés. L'abbé de Saint-Gilles séduisit les barons des Cévennes, l'abbé de la Grasse, ceux des Corbières, l'abbé des Feuillants, ceux de Gascogne, l'abbé d'Ardorel, ceux de Cerdagne [1]. Cette déchéance commencée par le comte de Provence, se termina par le comte de Commenges. Tout devait aussi le retenir, la mémoire de son père, à peine couché dans sa tombe, et qui dut s'agiter de fureur dans son armure de fer, la fraternité d'armes et de sang de son beau-frère, le comte de Foix, et l'in-

1. *Hist. du Lang.*, pr. 125.

fluence de sa femme Cécilia que Roger-Bernard lui avait donnée naguère pour enchaîner ce faible prince à la grande cause romane. Sa lâcheté fut plus forte que l'amour conjugal, la fraternité des armes et du sang, et que la voix indignée du sépulcre paternel.

La chute des villes de Béziers, Narbonne, Castres, Albi, fut principalement l'œuvre du primat Pierre-Amiel. Deux partis existaient dans tout le Midi, le parti catholique et français et le parti patriote et albigeois. Le parti de la croisade, écrasé par la victoire patriotique, releva la tête dès l'annonce de l'invasion. Les évêques dévoués à l'étranger poussèrent leurs satellites aux consulats. C'était préparer la conquête : c'était remettre les clefs des villes à des consuls vendus d'avance au roi de France. Ces consuls paraissent avoir été de la plus basse extraction, si l'on en juge par leurs noms. Le chef de ceux de Béziers s'appelait Améric Bouffat, ou le Goinfre : il promettait de se conformer à tous les ordres du cardinal-légat et du roi de France. Les consuls de Carcassonne s'appelaient Barba, Faure, Ferréol. Des barbiers et des forgerons gouvernaient, terrorisaient la noble et chevaleresque cité[1]. Les noms des autres s'est dérobé au pilori de l'histoire. C'étaient les sicaires de l'abbé de la Grasse et du primat de Septimanie. Ils promirent à l'archevêque et au cénobite d'obéir à tous les commandements *universels* et *particuliers* du légat et du roi de France, et de leur livrer le château, la cité et le bourg de

1. *Hist. du Lang.*, pr. 135.

Carcassonne. Le comte de Foix est dans le donjon des Trencabel. Il leur promet de défendre ces murailles, cette roche, tombeau naguère de la croisade, et bientôt l'écueil du roi de France, et le salut de la patrie méridionale. Il paraît que cette populace, ameutée par le tribun Ferréol, se rua sur le palais vicomtal. Il expulsa du manoir de ses aïeux l'orphelin, le fils du martyr; et le héros, le libérateur du Midi. Le comte et le jeune vicomte, qui auraient pu sabrer cette ignoble et servile tourbe dans les rues de la cité, se retirèrent la mort dans l'âme, par l'escalier couvert et crénelé qui descendait au bord de l'Aude, et remontèrent vers les montagnes, tandis que cette foule insensée de peur demandait à grands cris de passer dès ce moment, et pour toujours, sous la domination immédiate du roi de France. Pour sceller cette déchéance, ils abdiquèrent l'ancien sceau de Carcassonne, représentant sans doute le Rocher (quar), piédestal de leur ville antique, emblème de stabilité, et le chêne (casser), emblème de force, double symbole de leur double origine ibéro-celte. Ils reprirent le sceau des Montfort, le signe de leur soumission à la France. Il représente d'un côté un champ de fleurs de lis, emblème du Midi dont le sol sanglant germe une moisson de fleurs capétiennes. Et de l'autre, un oiseau portant dans son bec souillé une feuille d'olivier ou peut-être une fleur de lis. C'est le pigeon de l'Arche qui revenait avec cette fleur de lis annoncer la fin du déluge de sang; ou le ramier du Paraclet qui, fatigué de vivre dans les bois, cueille en signe de soumission cette fleur royale, et consent à devenir, en échange

de sa liberté, un oiseau de basse-cour, un volatile du poulailler capétien [1].

Le roi de France redoublait ses assauts contre Avignon ; mais la ville se défendait par ses fortes murailles, son château escarpé, son fleuve rapide, et plus encore par le courage de ses magnanimes consuls. Les deux héroïques podestats, non-seulement repoussèrent les assauts du roi, mais encore assaillirent dans son camp le monarque croisé. On vit se renouveler le spectacle du siége de Beaucaire, un siége dans un siége, et l'assiégeant assiégé lui-même. Seulement les rôles, cette fois, étaient intervertis : l'assiégé, c'était le roi de France, au lieu de l'infant de Toulouse ; l'assiégeant, au lieu de Montfort, c'était Ramon VII qui cernait le camp royal. Avignon était un Beaucaire patriote et plus grandiose. Le roi se trouvait pris entre le prince et les podestats dont les sorties et les attaques semaient les abords de leur ville, et les alentours du camp, de cadavres de croisés. On vit une chose plus surprenante encore. Pendant que les villes romanes abandonnaient le comte de Toulouse, les barons français abandonnent le roi. Ils avaient des relations avec les consuls d'Avignon, et des sympathies pour les comtes de Toulouse et de Foix. Le duc de Bretagne, le comte de Champagne, les barons du Nord sentaient à la fois l'injustice de cette guerre et l'absurdité de leur victoire. Le roi vainqueur par leur épée s'élèverait sur la ruine des grands vassaux. La féodalité était en

1. Mahul, cart. de Carcassonne.

lutte contre la royauté. Il s'agissait de savoir si la France se développerait par l'aristocratie ou la monarchie. L'aristocratie a vaincu en Angleterre, la monarchie a triomphé en France. Après leur quarantaine de service féodal, les barons regagnaient leurs châteaux du Nord. Le plus éclatant de ces magnanimes transfuges fut Thibaud de Champagne. Il partit après une violente altercation avec le roi. On dit qu'il se rendait auprès de la reine Blanche[1].

Le soleil provençal fit surgir de la putréfaction des cadavres d'hommes et de chevaux entassés sur un sol fiévreux, une nouvelle ennemie, une sombre sœur de la famine, la mortalité. Il s'élevait de ces cadavres des nuées de mouches noires qui venaient, avec un lugubre bourdonnement, jusque dans les tentes des princes, infecter les plats, empoisonner les coupes, inoculer aux vivants la peste engendrée par les morts. Deux cents barons et vingt mille croisés périrent sous les flèches acérées des Avignonnais, ou les dards vénimeux des insectes, ou les miasmes impurs de l'air. Le roi, constamment repoussé, résolut de tourner la ville, et de la surprendre du côté du fleuve. Un pont de bois aboutissait du rivage dans l'île du Rhône et s'y bifurquait au pont de pierre de la cité. Les Avignonnais l'avaient coupé, mais le roi le fit rétablir furtivement, et tenta une attaque nocturne contre cette tête de pont, cette porte occidentale de l'île. Les assaillants s'y précipitent; les madriers, trop fai-

1. Gest. Lud., VIII.

bles ou mal fixés, fléchissent sous l'énorme poids des hommes et des engins ; et cette masse de combattants et de machines s'entre-choque, s'entrebrise dans sa chute, tourbillonne dans le vide, et s'écroule en hurlant dans le Rhône, son sépulcre. Ainsi tout combattait contre les croisés : le fleuve, la terre, le soleil[1].

Au milieu de ces scènes lugubres, on annonce au camp la venue du comte de Foix. Le vainqueur des Monfort, le libérateur du Midi, atteint du découragement universel, vient-il donc se soumettre aussi? Non, il vient traiter de la paix avec le roi et le légat. Sur quelles bases, on l'ignore, mais les mêmes, sans doute, qu'il avait posées au synode de Montpellier. Suzeraineté du roi de France : suprématie de l'Église romaine ; mais liberté religieuse. Louis VIII eût peut-être accepté ces conditions ; elles furent repoussées par le cardinal. La tolérance est incompatible avec la papauté. Ces offres étaient nobles et sages ; elles conciliaient l'autorité du saint-siége et de la couronne de France avec l'indépendance politique et religieuse des Méridionaux. En dehors d'elles, il ne restait qu'extermination et servitude. Le comte se retira.

L'automne approchait, il fallait en finir avant l'hiver : inexpugnables sont les murs d'Avignon ; invincible est le cœur des vaillants consuls. Malheureusement la famine se fait sentir dans la ville assiégée. Le légat, instruit de leur détresse, ouvre des négociations[2]. Douze citoyens se rendent sous

1. Math. Paris, an. 1226.
2. Math. Paris, an. 1226.

la tente du cardinal. Vous allez périr, leur dit-il ; ce qui échappera à la faim mourra par l'épée des croisés ; un seul moyen vous reste de sauver votre vie, vos maisons, vos libertés : rendez votre cité. — Nous ne rendrons jamais la ville au roi, répondirent les citoyens : nous connaissons trop l'orgueil et la dureté de la France. — Fiez-vous à moi, répliqua l'astucieux Italien : je suis votre naturel médiateur auprès du roi. C'est moi qui ai fait traîner le siége en longueur. On a fait sur votre foi un rapport désavantageux au pape. Laissez-moi donc entrer dans la ville avec les prélats : j'informerai sur le cas d'hérésie, et lèverai l'excommunication. Je ne veux que votre salut. — Le légat redoubla de pieuses tendresses qu'il accompagna des serments les plus solennels. Les consuls y consentent : les portes s'ouvrent devant les évêques ; les soldats entrent pêle-mêle avec la garde ecclésiastique, et s'emparent par trahison de l'invincible cité qu'ils livrent au roi. Le légat et le roi abandonnent la ville au pillage, emprisonnent les citoyens, détruisent les maisons crénelées, abattent les murailles et les forteresses, mettent à mort leurs défenseurs, ces forteresses vivantes, et probablement aussi leurs héroïques chefs, Rial et Avignon, dont le martyre se confond avec le martyre de leur patrie. Ils ne s'arrêtèrent que par crainte de l'empereur Frédéric, qui, déjà fort irrité de cette attaque, dut être, en effet, furieux de cette félonie et de ce massacre d'une ville impériale [1].

1. Guil. de Puil.

Ainsi succomba l'héroïque cité d'Avignon; par la perfidie romaine, et non par les armes françaises. Elle résista trois mois à cent mille hommes. Vingt mille hommes périrent sous ses murs, par le fer, par l'épidémie, par le fleuve. Quelques jours de plus, et l'ost tout entier était détruit par les eaux. La Durance, enflée par les pluies d'automne, déborda, inonda le camp français, et le Rhône eût roulé, dans son écume, à la mer, son tombeau, toute la chevalerie de France.

VI

AVIGNON PRIS, LOUIS VIII PASSE LE RHÔNE, SOUMET NÎMES, BÉZIERS, NARBONNE, CARCASSONNE, RÉORGANISE LA CONQUÊTE DANS LE CASTELLAR DE PAMIERS, REVIENT EN FRANCE A TRAVERS L'ALBIGEOIS ET LE ROUERGUE, ET MEURT A MONTPENSIER EN AUVERGNE.

Avignon *mulcté* et mutilé dans son consulat, son peuple et ses murailles, Louis VIII, pour contenir la cité impériale et républicaine, acquit, sur l'autre rive du Rhône, Saint-André, village monastique qui devint un camp français. Le pont d'Avignon, la joie et l'orgueil du Rhône, le lien poétique des deux Provences qui venaient y chanter leurs ballades, ne sera désormais que le joug de pierre du fleuve humilié, et la chaîne de granit qui reliera la ville conquise à la forteresse capétienne. Cette forteresse, qui s'éleva rapidement sur la rive rocailleuse, est aujourd'hui Villeneuve, dont les ruines

féodales sont habitées par des paysans, et hantées par des bohèmes. Le roi occupa Beaucaire, et posta dans son donjon, un sénéchal destiné à surveiller, du haut de sa roche, Avignon, Tarascon et Nîmes[1]. Il s'appelait Pelerin (ou Pellegrain) Latinier, probablement un croisé, un clerc batailleur, sans *nom* et sans *avoir*, qui, devenu chef de guerre, se fit un nom de sa prêtrise, et un avoir de la croisade, qui l'éleva au gouvernement du Delta du Rhône[2]. De Beaucaire, le roi marcha sur Nîmes (Nemze) qui s'était déjà soumis par l'intermédiaire d'Arnaud, son évêque. Il mit garnison dans le château des Arènes, donjon vicomtal formé d'un cirque romain : la royauté s'installa dans les loges des panthères. Le vicomte dépossédé était un collatéral de la maison de Carcassonne. De Nîmes, le roi descendit à Saint-Gélis, berceau de la dynastie de Toulouse, ville tragique, où naquit la croisade du cadavre du légat Pierre de Castelnau ; sur la tombe duquel avait été flagellé le comte Ramon VI, et sur laquelle ne manqua sans doute pas de s'agenouiller le dévot roi de France. L'abbé de Saint-Gélis, accouru à Paris ainsi que devant Avignon, pour lui porter la soumission des seigneurs de la Plage et des Cévennes, fut récompensé de son zèle monarchique. De là, longeant les étangs d'Aiguemortes, il se dirigea sur Maguelonne, langue de sables arides bordée de marais insalubres, siége d'un évêque, et, depuis la

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 351.

2. En 1228, Blanche de Castille, acquérant le château de Termes, y mit pour châtelain Robert Sans-Avoir, p. 649.

croisade, fief du pontife romain. Il passa rapidement devant Montpellier, pour ménager le roi d'Aragon, et ne pas donner d'ombrage aux citoyens, restés catholiques mais pourtant patriotes, à tel point que, pendant la tenue d'un concile, ils refusèrent à Simon de Montfort l'entrée de leurs murailles, se méfiant du conquérant ou repoussant le meurtrier du Midi, et qui ne pouvaient se fier davantage à son complice et à l'héritier de ses crimes, le roi de France. Il traversa Béziers où, sur un amas de décombres noircis par le feu et d'ossements blanchis par les hivers, campait un évêque, et pullulait une populace sinistre engendrée du grand massacre, comme des vers dans un sépulcre. Cette plèbe lugubre avait un jovial et facétieux consul, Améric Bouffat (le Mangeur) qui présenta les clefs de la cité tragique au roi de France[1].

Des ruines funèbres et héroïques de Béziers, Louis continua sa marche vers Narbonne; Narbonne, pacifique amie de la France, et heureuse (si on peut l'être avec une honte et un remords) par son abandon de la cause patriotique. L'exterminateur de Béziers, le vieux primat de Gothie, Arnauld-Amalric, était mort. (29 sept. 1225.) Pierre-Amiel son successeur fût un autre Arnauld-Amalric. Mais l'archiprêtre de Narbonne, moins romain que l'abbé de Cîteaux, fut plus français, et plus dévoûé aux intérêts capétiens. Jeune, fougueux, farouche, inexorable, le nouveau primat terrorisa les Corbières, la Montagne-Moire, effraya

1. *Hist. du Lang.*, pr. 135.

Narbonne, Castres, Albi, effara sur leurs cimes Termes, Cab-Aret, Menerbe, Hautpoul, Rocafeuil, les inexpugnables donjons, en poussa les consuls, les barons, portant les clefs de leurs forteresses, au camp d'Avignon, et conduisit le légat et le roi dans sa métropole de Gothie. Narbonne, plus mobile que le sable de ses plages et les varecs de ses étangs, fut toujours du parti de tous les vainqueurs, par la versatilité de son vicomte Améric de Lara. Ce prince d'origine espagnole, compatriote de la reine Blanche, épouse d'une Française, Marguerite de Marly, caméléon politique, fut précipité par sa femme, par l'archevêque, par l'épouvante, aux pieds du monarque capétien.

Le primat Pierre-Amiel avait eu pour auxiliaire, dans cette campagne d'embauchage, Benoît d'Alignan, abbé de la Grasse, qui s'était rendu au camp d'Avignon, et qui de Narbonne entraîna le roi vers sa riche et florissante abbaye puissamment assise sur les bords de l'Orbieu, au pied des Corbières[1]. Benoît ne manqua pas de lui montrer les chartes de sa fondation, et la signature même (étrange et monumentale) de Charlemagne[2]. Louis prit sous sa protection spéciale, et comme sa propre terre, l'abbaye fondée et dotée par son *ancêtre*, le César franc. Il confirma la possession de tous les territoires conquis primitivement sur les Arabes; il y ajouta toutes les terres confisquées récemment sur les Ca-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 641.
2. Cette signature originale se voit aujourd'hui aux archives de la préfecture de Carcassonne.

thares; il lui rendit tous les domaines enlevés par la rapacité des Montfort. Il combla de ses grâces royales l'antique abbaye carlovingienne. C'était le salaire de Benoît d'Alignan dont le zèle avait fait succomber Béziers, la noble Carcassonne, l'inexpugnable château de Termes, l'importante principauté de Fenouillèdes, et avec le vicomte Nugnez, désarmé et assoupi le roi d'Aragon. Louis voulut revêtir ces faveurs extraordinaires d'un caractère religieux, et prétendit les concéder *pour le remède de son âme*, et *le salut de son père, le roi Philippe-Auguste*[1].

Le comte de Toulouse suivait pas à pas l'ost royal depuis le Rhône à la tête des Provençaux, et se réunit au comte de Foix et au jeune vicomte Trencabel, expulsés de Carcassonne. Les trois princes poussaient l'armée de France, la lance dans les reins, la contenant comme un troupeau dans la grande vallée septimanienne, ravageant le sol, massacrant les traînards, enlevant les transfuges qui venaient se rendre au roi de France. Jourdain de Cab-Aret, un parent des Trencabel, surpris dans sa désertion, expia sa lâcheté, par une dure captivité et une mort honteuse dans les cachots de Toulouse. Le comte de Foix et le jeune vicomte avaient voulu défendre Carcassonne; mais ni les supplications du héros, ni les larmes de l'orphelin ne purent toucher les citoyens terrorisés par le parti monacal et la faction des Montfort. Les chefs de cette plèbe fanatique et féroce, un barbier et deux forgerons, affublés de la robe rouge des con-

1. *Hist. du Lang.*, t. V. 644.

suls, reçurent à la porte orientale, le roi Louis VIII, et l'introduisirent dans la noble cité chevaleresque et dans le poétique château vicomtal, sur lequel fut arborée l'oriflor de France. Romain de Saint-Ange chassa de son siége Ramon de Rocafort, l'évêque national, expulsé par la première croisade, et rétabli par la victoire romane et la mort de l'évêque croisé Gui de Vaux-Cernay. Le légat mit à sa place Clarin, un autre moine français, ancien chancelier de Simon de Montfort. Il rétablit alors, sans doute, la messe perpétuelle fondée en l'honneur de ce chef, dans la chapelle de Sainte-Croix, et ralluma sur son cénotaphe restauré la lampe funèbre qui devait y brûler pendant près de six siècles[1]. Louis laissa dans le château un sénéchal français, Adam de Milly, et après avoir réorganisé l'autorité royale et catholique, il quitta Carcassonne. Deux corps de cavalerie éclairaient la marche du monarque capétien. L'un marchait à l'ouest, refoulant Ramon VII sur Toulouse; l'autre obliquait au sud, et poussait sur Limous le comte de Foix. Limous descendu de son coteau par Montfort, et remonté sur la hauteur par Trencabel, fut redescendu au bord de l'Aude, par le roi Louis, et rendu aux enfants de Lambert de Croissy, tué en Orient. Jehan de Bruyères reprit Chalabre, capitale du Chercorb, et Gui de Lévis, le maréchal, ressaisit Mirepois où il attendit le roi. Louis, dont ces deux colonnes couvraient les flancs et protégeaient les haltes, escorté du légat et des évêques,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 135.

s'avança vers les Pyrénées. Il occupa Montréal, Fanjaus; déposséda les maisons consanguines de Fanjaus et de Prouille ; rendit le château de Prouille aux moines de Saint-Dominique, et la ville de Fanjaus à l'évêque de Toulouse. De Fanjaus, par des collines arides et battues des vents, il marcha sur Mirepois, où Gui de Lévis le reçut dans le manoir reconquis des fils de Belissen, fugitifs vers les monts du Thabor. De Mirepois, à travers la plaine et la forêt de Bolbone et par la colonie guerrière des Allemands, qui gardait l'abbaye de Saint-Antonin, il se rendit à Pamiers, où il s'établit dans le Castellar, pendant que l'armée dressa ses tentes, hors des murailles, près d'une église rustique, qui depuis a conservé son surnom du camp des Français.

L'abbé de Saint-Antonin qui avait ouvert à Louis les portes de la ville et du Castellar, exigea d'abord l'hommage du monarque, comme il l'avait exigé de Simon de Montfort[1]. « Et moi Morin, abbé de ce lieu, à toi Louis, roi des Français, je te confie ce château de Pamiers avec sa forteresse, pour que tu sois le fidèle gardien du Castellar, de la ville de Frédelas, et de toute l'abbaye, en l'honneur de Dieu et de saint Antonin, et de ses clercs présents et futurs. Et je te concède aussi le jardin et la treille, et la moitié de l'île, et la moitié du moulin de l'Ariége. En tout cela t'est cédé pour ta vie durant seulement. — Et moi, Louis, roi des Français, pour ma maison faite dans ce château, je promets

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. xxiv.

à Dieu et à saint Antonin, et à tous les clercs présents et futurs, en service, un demi-muid de froment criblé, un demi-muid de vin pur, une vache grasse et quatre porcs, ou quatre sols payés annuellement à la fête de saint Antonin. » Louis exigea qu'Amaury de Montfort renonçât à ce pariage conclu avec l'abbé Pierre (1218), comme Simon l'avait contracté avec l'abbé Vidal (1209), et le cardinal de Saint-Ange consentit à ce que le roi leur succédât aux conditions humblement acceptées par les comtes de Montfort, et hautainement repoussées par les comtes de Foix. Légalement établi dans le Castellar, Louis y convoqua le parlement des évêques, abbés, barons et chevaliers de la croisade. Il y réorganisa la conquête telle que Simon de Montfort l'avait, quinze ans auparavant, organisée dans les mêmes tours [1]. Le légat fit seulement ajouter aux anciens règlements déjà si sévères quelques articles encore plus rigoureux. Après la troisième monition, l'excommunié était passible d'une amende de neuf livres et un denier, et de la confiscation totale de ses biens, après un an de contumace. Enfin, le roi confirma aux évêques et aux abbés la possession de toutes les terres précédemment confisquées sur les hérétiques, et reçut les serments des prélats et des barons qui devaient rester les gardiens de la conquête méridionale. Cette conquête s'était faite surtout au bénéfice de l'Église romaine : aussi les évêques nourrirent-ils l'ost de France qui traversait

1. *Hist. du Lang.*, t. V. Addit. au liv. XXII. Assises de Pamiers.

leurs territoires et l'évêque de Toulouse (à qui le roi venait d'octroyer trois villes et trente villages) se distingua par ses largesses, pendant le séjour du monarque dans le Castellar de Pamiers.

Louis se trouvait au pied même des Pyrénées, dont aucun Capétien, hormis son aïeul, n'avait encore aperçu les cimes neigeuses. Il n'eut point l'idée d'attaquer Foix, qui n'était qu'à une longueur de lance, ni de marcher sur Toulouse ; il se hâta de reprendre la route de France : qui le pressait ainsi? L'hiver qui descendait des montagnes, la fièvre qui suivait l'ost depuis Avignon, et probablement encore une autre maladie qui l'attendait dans les délicieux vignobles de Carcassonne et de Pamiers. Il prit la voie la plus courte, et se dirigea vers l'Albigeois pour y rétablir les chefs croisés et recevoir l'hommage des barons méridionaux. De Pamiers, il se rendit à Bolbone, monastère patriote, quoique cistercien, et sépulture des comtes de Foix. Il put voir sculpté sur son tombeau le grand comte Ramon-Roger, le compagnon en Orient de Richard Cœur-de-Lion, le vainqueur de Simon de Montfort, et l'orateur de la cause romane au Vatican. Remontant la rive de l'Ers, le roi vint à Belpech, bourg des Maurand, et fit halte dans leur château, sur le coteau septentrional. Là, il rencontra Sanche-Nuñez, comte de Roussillon et de Cerdagne [1]. Ce prince était fils de don Sanche, troisième fils de Ramon-Bérenger, comte de Barcelone, et de Pétronilla d'Aragon. Conséquemment, il était cousin

1. Gest. Com. Barc., p. 47. — Zurita. Liv. II, ch. LXXI.

germain de Pierre II, roi d'Aragon, et grand-oncle de Ramon-Bérenger, comte de Provence, et du jeune don Jaicmé, le Conquistador. Le lâche Nuñez avait abandonné la cause du Midi, et son cousin par alliance, Ramon VI, comte de Toulouse. Il devint l'ami de Montfort, qui l'investit de la vicomté de Fenouillèdes, confisquée sur Pierre de Saissac, fils d'Ava, héritière de cette principauté pyrénéenne. Nuñez, bientôt après, fut dépossédé de Fenouillèdes, par la victoire romane. Louis VIII, pour s'attacher le prince catalan, lui dépêcha l'abbé de la Grasse, au moment de se mettre en marche vers le Midi. Nuñez répondit au roi, par le même cénobite, qu'il se réjouissait de sa croisade, entreprise pour la défense de la foi et l'exaltation de l'Église, et il s'engageait à le servir sur terre et sur mer. Louis lui promit la restitution de Fenouillèdes dont il expulsa Pierre de Saissac, l'héritier légitime et le prince national. Le Catalan vint recevoir du Capétien l'investiture de leur commun larcin à Belpech, en Lauragais. Ce traître habile, influent dans les deux cours de Barcelone et de Marseille, entraîna vers la France, ses neveux le roi d'Aragon et le comte de Provence [1].

De Belpech, à travers le Lauragais, le roi gagna Castelnaudari; il espérait y recevoir l'hommage de Bernard-Othon, le puissant seigneur de Laurac, et de ses frères les chevaliers d'Aniort. Il ne les y trouva pas, nous en avons pour garant le silence des chroniques et l'acharnement de Blanche de

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 348.

Castille à punir cette défection, vengeance qui ne s'arrêtera qu'avec la ruine totale de l'antique maison d'Impéria. A Puilaurens, il ne rencontra sans doute pas davantage Sicard, seigneur de cette cité; pourtant Sicard avait écrit au roi : « Donc, illustre seigneur, nous implorons votre Nécessité[1], arrosant les pieds de Votre Majesté de nos larmes et de nos prières larmoyantes, jusqu'à ce que Votre Miséricorde daigne nous recevoir sous l'ombre de ses ailes. » Le *prompt* Sicard, si bassement tombé, s'était relevé agilement; et son parent et coseigneur, Isarn de Saint-Paul sur l'Agout, abattu comme lui, mais soutenu par son peuple, s'était également dérobé à la *nécessité* du roi de France. Au surplus, les moines qui les effrayaient, les débauchaient, et leur servaient de secrétaires, prêtaient à ces vaillants hommes ces abjections d'attitude et de langage, et le rédacteur de cette supplique larmoyante était évidemment l'abbé de Saint-Benoît de Castres[2]. La réaction commençait; le peuple revenait de son effroi. Le roi entra en pariage avec l'abbé de Castres et l'évêque d'Albi, et réorganisa la conquête de l'Albigeois. Il rétablit Gui de Monfort à Castres, confisqué sur les Guillabert, et les enfants de Lambert de Croissy à Lombers confisqué sur les Boissezon. Ces enfants étaient en bas âge, sous

1. « *Necessitudinem* exhoramus : » il est probable que la langue a tourné au pauvre chevalier, dans le trouble de son esprit, et qu'il a voulu dire : *Celsitudinem*, t. V, p. 642. Sicard assistait comme témoin à la donation que Ramon VII fit de Saint-Félix au comte de Foix.

2. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 642.

la tutelle de leur mère, et dans l'intérêt de la conquête, Gui de Monfort, veuf d'Elvige d'Ibelin, une bretonne, née en Palestine, épousa la provençale Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy, tué naguère en Orient. Ainsi le frère du chef de la croisade eut son grand fief au cœur même de l'Albigeois, et occupa toute la vallée de l'Agout et les collines latérales jusqu'au Tarn et jusqu'à la Montagne-Noire. Le roi ne traversa pas ces vastes et dangereuses forêts où fut construit plus tard Réalmont. Mais de Saint-Paul, il se porta sur Lavaur, illustré par tant de tragiques souvenirs; et de Lavaur, il marcha rapidement vers Albi. L'évêque qui lui avait porté la soumission des habitants, et qui l'accompagnait depuis Avignon, lui ouvrit les portes de l'illustre cité. L'archevêque de Narbonne mena au roi Agnès de Montpellier, vicomtesse de Carcassonne [1]. Cette princesse mendiante avait accepté de Simon de Montfort, l'assassin de son mari, une rente de trois cents sols melgoriens, et maintenant elle obtenait du roi, spoliateur de son fils, un subside de quarante livres. Épouse indigne, non moins qu'indigne mère, cette femme, qui tenait à vivre, même dans l'abjection, put manger du pain, trempé dans le sang du martyr et les larmes de l'orphelin de Carcassonne (oct. 1226).

Louis laisse un sénéchal dans le Castel-vieil des vicomtes, pour contenir, de concert avec l'évêque, la cité qui avait donné son nom au catharisme

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 140.

aquitain. Il se dirige vers Rodez, sans inquiéter les garnisons romanes campées dans les fortes roches de Penne, de Cordoues et de Peyrusse, sur les deux rives de l'Aveyron. Il se borne à ressaisir les États du vicomte de Carcassonne et la terre du maréchal arrachée au vicomte de Foix. Son avant-garde s'était avancée jusqu'à Baziéges, mais il n'avait pas attaqué Toulouse où Ramon VII et Roger-Bernard reforment, dans ce temps-là même, une nouvelle ligue nationale. Il remit à l'année suivante de soumettre la grande cité méridionale. Il laisse à Carcassonne Humbert de Beaujeu, avec un corps de croisés, pour garder les tronçons de cette conquête inachevée et pour contenir les peuples déjà frémissants, et il se hâte de regagner la France [1]. Au siége d'Avignon près, son expédition n'a été qu'une promenade de monarque féodal, une chevauchée triomphale, préparée par les évêques. Toutefois, il a fait plus en une course victorieuse que quinze ans de croisade. Il a presque réalisé le rêve de Philippe-Auguste. La France touche aux Pyrénées.

Mais pourquoi se retire-t-il si précipitamment? La conquête n'est qu'ébauchée, et sa retraite a l'air d'une débâcle. Trois ennemis menacent son retour : devant lui, l'hiver ; derrière lui, une insurrection qui va le harceler de ses lances ; avec lui une épidémie qui suit l'ost depuis le Rhône et le transperce de ses aiguillons. Cette armée malade s'avance à travers des peuples hostiles et effrayés, vivant de

1. G. de Puil. — Gesta Lud., VIII.

déprédations, ravageant les vignobles, et les fruits verts joignent leur vengeance aux pluies d'automne. Le roi s'éloigne effaré, à travers le montagneux Rouergue, par la *strade antique* et fatale où roulait naguère le char funèbre de Simon de Montfort. Ce peuple est épuisé de sang et défailli de cœur; mais le ciel et la terre semblent lui venir en aide, dans sa guerre sainte. La terre si saine infeste ses eaux, le ciel si pur empoisonne ses rayons, et les croisés échappés aux traits de l'homme expirent sous les flèches irrésistibles du soleil. L'ost sème sa route de débris : les chefs aussi sont frappés : l'archevêque de Reims, le comte de Namur, Bourchard de Marly, succombent. Le roi lui-même, atteint par l'invisible et funèbre archer, languit dans son armure fleurdelisée, et tombe de son palefroi de bataille. Il meurt à l'âge de trente-six ans, à Montpensier en Auvergne, réalisant les prévisions paternelles et les prédictions populaires. L'armée en deuil ne ramena dans Paris que son cadavre enveloppé dans une peau de bœuf[1]. C'est ainsi que revenaient en France, sur leur char funéraire, les triomphateurs de l'Albigeois.

Ah! pourquoi ce peuple, naguère victorieux, s'est-il ainsi montré défaillant et abattu? Pourquoi Nîmes, Narbonne, Carcassonne, n'ont-elles pas suivi l'héroïque exemple d'Avignon? Il est maintenant manifeste que la grande vallée qui se creuse entre la Montagne-Noire et les Corbières eût été le tombeau du lion de France.

1. C'est dans ce sac de cuir qu'en 1793, il fut retrouvé dans les caveaux de Saint-Denis.

VII

APRÈS LA MORT DU ROI, LE CARDINAL RAMÈNE L'ARMÉE EN FRANCE. — BLANCHE DE CASTILLE CONTINUE LA GUERRE CONTRE LE MIDI. — LES PRINCES ROMANS SE LIGUENT DANS TOULOUSE. — LES CHEVALIERS, LES BOURGEOIS ET LE PEUPLE SE SOULÈVENT CONTRE LES FRANÇAIS. — VICISSITUDES DE CETTE DERNIÈRE LUTTE LIBÉRATRICE.

Cependant les comtes de Toulouse et de Foix et leur jeune cousin le vicomte de Carcassonne s'étaient jetés dans Toulouse pour la défendre contre le roi de France. Pendant que Louis VIII, dans le Castellar de Pamiers, organisait sa conquête du Midi, les trois princes, les chevaliers et les consuls, réunis dans le Capitole de Toulouse, se liguaient de nouveau pour arracher leur patrie au monarque capétien. Cette ligue patriotique, au milieu de l'abbattement et de l'effarement universels, n'est pas sans grandeur, et rappelle l'héroïque conjuration des princes exilés, sur une cime de Catalogne, d'où partit la délivrance romane. Ramon VII et Roger-Bernard s'unissent par un traité particulier, Trencabel n'étant pas majeur, et les largesses du comte de Toulouse montrent combien il tenait à s'attacher le héros pyrénéen[1]. Les deux princes jurent d'oublier tous leurs griefs futurs, et de ne conclure ni paix ni trêve avec le roi de France et ses alliés, sans leur consentement mutuel. Ramon cède à

1. Marca. Bear., 8, 21.

Roger-Bernard et à ses descendants, tous ses droits sur les châteaux de Palhers, Pereilhe, Alsen, Rabat, Castelverdun et Quier, dans le comté de Foix. Ramon confirme la donation qu'il a faite à Roger-Bernard, après la victoire romane, du château de Saint-Félix et d'une vingtaine de villages du Lauragais. Enfin Ramon reconnaît la validité du testament du jeune Trencabel en faveur de son tuteur le comte de Foix, et lui promet l'investiture de tous les domaines du vicomte mort sans postérité, dans les vicomtés de Carcassonne, Béziers, Agde, Lodève, Albi et Rouergue. Les vingt-quatre consuls de Toulouse se rendirent garants de ce traité que le comte Ramon consentit à Roger-Bernard, en présence de ses barons pyrénéens : Pierre-Roger, chef des Bélissen, expulsé de Mirepois, Pierre de Fenouillet, dépossédé de sa vicomté de Fenouillèdes, Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Ramon d'Aniort, seigneur de Belvèse, Pierre de Durban, Bernard de Durfort, et son frère Pons-Adhémar de Roudeille, Pons de Villeneuve, Sicard de Montault, et Othon de Terridas ou de l'Ile, fils d'Esclarmonde de Foix. A ces témoins, il faut évidemment ajouter les seigneurs des terres concédées, Ramon de Pereilla, Amiel de Palhers, Ramon-Sanche de Rabat, Othon-Arnauld de Castelverdun et les nombreux chevaliers de Saint-Félix et du Lauragais qui passaient sous la domination directe du comte de Foix; et enfin, reflet affaibli de son grand frère, le pieux et chevaleresque Loup de Foix, le Bayard du XIII[e] siècle.

Les trois princes et les magnanimes conjurés atten-

daient l'attaque du roi de France. Mais il passa rapidement vers le Nord, sans regarder Toulouse. Alors, ils sortent de leurs murailles, et reconduisent l'ost royal, harcelant ses derrières, voltigeant sur ses flancs, enlevant ses traînards, jusqu'aux confins extrêmes du Rouergue. A mesure que l'armée française se retirait, la population se soulevait sur ses traces : et le soulèvement des paysans entraînait les défections patriotiques des barons. Nous avons déjà vu l'un des seigneurs d'Aniort siéger parmi les conjurés de Toulouse, ainsi que l'un des chevaliers de l'Ile-Jourdain. Les barons de Termes, de Cab-Aret, de Menerbe, tous ceux des Corbières et de la Montagne-Noire, surpris et fascinés par les évêques, revinrent à la cause nationale. Le roi de France ne conserva que les villes occupées par ses sénéchaux, et par les chefs croisés gardiens de la conquête. Ainsi l'insurrection patriotique, qui déjà rugissait sur les traces de sa retraite, redoubla d'intensité quand on apprit sa maladie, et enfin sa mort en Auvergne. La mort de Louis comme celle de Simon parut un miracle, l'œuvre des puissances célestes [1]. Les saints grecs avaient vaincu les saints francs et romains. Exsupère, le doux pâtre cantabre, avait de sa houlette abattu le lion de France et la bête romaine. Ainsi parlait, ainsi chantait un peuple naïvement et poétiquement superstitieux. Mais les Cathares n'y voyaient que la victoire de l'Esprit de Dieu, le céleste Archer, et les Vaudois le triomphe du Christ et de Jéhova.

1. Les Français et même les Aquitains accusèrent Rome et le légat de la mort du roi. — Figueyras. Roma, strophes.

La mort de Louis VIII jetait la monarchie dans des troubles profonds et d'incalculables hasards. La couronne tombait à un prince de douze ans ; la régence était donnée à sa mère, Blanche de Castille ; mais les grands vassaux s'indignaient d'obéir à cette étrangère : à leur tête se trouvait Pierre, duc de Bretagne, le perspicace politique féodal, surnommé Mauclerc par les Français à cause de sa haine contre les Capétiens. Ainsi révolte au Nord, croisade au Midi, et tout autour rivalité de l'Aragon, hostilité de l'Angleterre, inimitié de l'Allemagne, et sur ce trône entouré de tant d'orages, un enfant. Sur la foi de Rome, on a donc aventuré le royaume, et perdu le roi. Ainsi s'est tristement réalisée l'anxiété prophétique de Philippe-Auguste mourant : mais pour sauver la France, après l'avoir jetée aux écueils, deux personnages sont au gouvernail, Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange.

Ce nouveau légat du saint-siége est un jeune cardinal-diacre, beau, gracieux, insinuant, un diplomate italien, doublé d'un proconsul théocratique [1]. Rome l'avait envoyé pour relever la croisade expirante, raviver l'extermination du Sud, en investir le roi de France, et dominer ce monarque par la reine. C'était l'ange tentateur entrevu par le vieux et sagace roi Philippe-Auguste. Blanche fut l'Ève de la monarchie capétienne. Le Serpent séduisit l'ambitieuse Espagnole qui déjà régnait sous le nom de

1. Agréable à Dieu comme aux hommes. Guilh. de Puilaurens; et Gestes glorieux des Français.

Louis VIII, et fit briller à ses yeux la conquête romane, comme le fruit de l'arbre de vie pour la maison de France, merveilleuse pomme d'or dont l'arrachement tragique ferait d'elle une déesse et de ses descendants une dynastie de dieux. Dès lors, l'impulsion gouvernementale, on le sent, part du légat. A la politique lente, prudente, sagement et fortement calculée de Philippe-Auguste, succède une politique aventureuse, violente, passionnée, inhumaine et d'un mélange à la fois féminin et sacerdotal. L'esprit français est farouchement déformé par la fusion du caractère italien et du tempérament espagnol. C'est Romain qui, d'accord avec Blanche, exige impérieusement l'abdication d'Amauri et la substitution de Louis VIII, pousse à son corps défendant le roi sur le Midi, lui fournit le subside impie des décimes ecclésiastiques ; et lui-même, tel qu'un autre Arnauld-Amalric, dictateur sacerdotal, marche à la tête de la croisade, à côté du prince qu'il dirige et qu'il tient, en quelque sorte, à la solde du pontife souverain. Après la mort du monarque, c'est Romain qui ramène à Paris son cercueil, patronne la régente étrangère, fait sacrer l'orphelin délaissé, menace une noblesse agressive, et protége le trône de cet enfant, des foudres pontificales. Romain de Saint-Ange fut le tuteur sacerdotal du jeune Louis IX, ce futur saint de la réaction catholique triomphante, cet héritier innocent et candide des crimes de la croisade, né dans l'année même du concile de Latran qui donnait à la France le Midi vaincu (1215).

Romain fut plus encore : mais comment dirons-

nous? L'histoire peut-elle recueillir les rumeurs populaires, les indiscrétions des moines et des poëtes contemporains, les graves et graveleux chuchotements des vieux siècles? Oui, sans doute, quand ces murmures expliquent l'inexplicable mystère du martyre des peuples et du scandaleux triomphe des rois. Louis VIII, prince délicat, mais pacifique, et de tempérament aphrodisiaque, se mourait en Auvergne. Les médecins déclarèrent qu'il succombait à sa trop longue privation des tendresses de la reine. Archambaud de Bourbon s'imagina qu'une *pucelle d'élite* pouvait dans cette extrémité remplacer salutairement Blanche de Castille. L'officieux comte fit chercher une jeune fille vierge et noble de ces montagnes, et, pendant son sommeil, l'introduisit furtivement dans la chambre à coucher du roi. Louis à son réveil vit, avec étonnement, la belle vassale venue, dit-elle, non par aiguillon de volupté, mais par dévouement féodal et, selon l'avis des médecins, pour soulager et sauver le roi. « Damoiselle, répondit le prince, il n'en sera point ainsi : je ne pècherai mortellement; » et il mourut victime de sa chasteté [1]. Nous reconnaissons à cette pureté le père de saint Louis ; mais sa veuve n'eut pas, assure-t-on, les mêmes scrupules religieux. Le même peuple qui a roulé autour du pâle front de Louis VIII, ce nimbe de pudeur, a jeté des ombres sur la vertu de Blanche; et c'est sur un nuage fuyant de galanterie chevaleresque et sacerdotale que nous apparaît, dans les profondeurs

1. Chron. de G. de Puilaurens, ch. 36.

du Moyen âge, la mâle et farouche figure de la plus grande des reines de France. Rome n'a pas osé la disculper, Rome, pour qui elle avait tant fait, et qui, malgré ses désordres domestiques, a canonisé Charlemagne, n'a pas osé glorifier Blanche de Castille. C'est sur son fils, qui héritera candidement du fruit sanglant de son crime et de son génie, que les papes reporteront l'auréole de sainteté catholique. Blanche eut donc pour amant Romain de Saint-Ange, et cette *connivence*[1] divulguée par le peuple, confirmée par les résultats politiques, l'est encore par la tradition des reines de France, qui, deux fois, sur cet exemple, dans des circonstances analogues, introduisirent un prince de l'Église romaine dans le lit souillé des Capétiens. Et certes, cet amant sacerdotal, bien mieux que le léger, indiscret et inconséquent Thibaud, comte de Champagne, convenait à la maturité ardente et superstitieusement spéculatrice de la superbe Espagnole. Par lui la régente s'assurait de la protection du Saint-Siége contre les ennemis de la France, et le légat disposait des forces de la France contre les ennemis du Saint-Siége. Ainsi, c'est de cet adultère royal et théocratique, que devait sortir l'affermissement du pieux et chaste règne de saint Louis, et la ruine de l'église tendre et mystique des *Purs* et des *Amis de Dieu*. Cette croisade, méticuleusement soutenue par Philippe-Auguste, reprise à regret et péniblement ébauchée par Louis VIII, va, malgré les tumultes d'une minorité royale, être vigoureu-

1. Expression des écoliers de Paris.

sement et victorieusement consommée par Blanche de Castille. La régente et le légat confirment le partage du Midi : le Rhône divisera leurs spoliations; Rome gardera les Alpes, la France prendra les Pyrénées. Blanche abandonne à Romain l'église cathare; Romain sacrifie à Blanche la maison de Saint-Gélis. Le légat repoussera toujours la réconciliation du comte de Toulouse, ou ne l'acceptera que comme une grâce et qu'à la condition que ses États tomberont directement ou indirectement dans la maison de France. Tel est leur pacte secret : une église et une race sont condamnées à mort; ils se livreront ces deux cadavres.

Grégoire IX, car le faible Honorius III était mort six mois après le pâle Louis VIII (mars 1227), Grégoire IX, cousin d'Innocent III, ami de saint Dominique, patron de Blanche de Castille, et une âme du même bronze, monte au siége pontifical, et ordonne à Blanche de recommencer la guerre. La guerre n'avait point cessé dans le Midi. Elle s'était ravivée de la mort du roi; l'insurrection redoubla pendant l'automne, et les princes reprennent l'offensive en plein hiver, avant que le printemps ramenât les Français. Les troubadours chantent la guerre sainte. Pierre Cardinal entonne le chant des batailles de Ramon VI. — Comte Ramon, duc de Narbonne, marquis de Provence, votre valeur est si grande qu'elle enhardit tout le monde, car de la mer de Bayonne jusqu'à Valence la nation fausse et traîtresse aura châtiment et repentir. Ces ivrognes de Français, vous les tenez pour vils, et vous les craignez moins encore que l'épervier ne redoute la

perdrix[1] ! — Jamais, s'écrie le valeureux Bernard de Montcuc, je ne vis venir un si gentil printemps ! Il vient entouré de joie et de chansons, de tumulte et de guerre, d'émotion et d'effroi, d'hommes de pied et d'hommes de cheval. Tel qui ne savait que deviser et dormir va tirer l'épée et brandir la lance !

Il m'est doux de voir bouviers et bergers fuir épouvantés ; et doux de voir les riches barons mettre au vent leurs trésors et leurs bannières. Maintenant tel qui n'avait point de cœur chargera, et tel bourgeois qui vivait honteusement montera à cheval. C'est une grande guerre. Il n'y a point de joie pour le seigneur qui ne peut affranchir ses sujets !

Dans aucun homme, on ne trouve, selon mon idée, tant d'amour et tant de foi que dans les siens. En nulle chose, ils ne vous tromperont, si vous ne les trompez pas. A seigneur qui opprime et tyrannise, on ne peut garder ni foi ni hommage. Mais un seigneur qui gouverne bien son peuple peut avec lui conserver et conquérir !

Sachez que le monde n'a trésors ni richesses que je ne tienne pour vils, s'ils sont honteux. Bientôt vient la mort ; mais les lâches ne le comprennent pas comme les braves. Je prise une richesse honteuse moins que l'honneur, et une vie sans gloire

1. Canso de Peyre cardinal.

moins que la mort. Celui-là est fou qui se fait mépriser, mais celui qui se fait aimer et honorer, celui-là est sage !

Je supplie le preux comte de Toulouse, mon seigneur, de se souvenir des fidèles et des félons. Qu'envers ses défenseurs il soit reconnaissant, et qu'il soit libéral envers ses généreux serviteurs. Car le sage dit : celui qui veut être aimé solidement, doit aussi aimer sans feinte ; et qui veut abaisser ou anéantir ses ennemis, doit choisir ses amis [1].

A ces chants des troubadours, aux sons lugubres de la corne de vache, leur trompe pastorale, retentissant sinistrement de cime en cime, d'un bout à l'autre des Pyrénées, toutes les tribus romanes accourent se ranger autour de leur chef, chacune sous son pennon et son symbole. La brebis de Toulouse, le taureau de Béarn, l'aigle d'Agen, le soleil d'Albi et des Cévennes, les houlettes ibères transformées en lances, de Carcassonne, Commenges, Foix, Palhars Castelbon, sont arborés par les chefs des clans pyrénéens, ces pasteurs des combats et de la mort. Ramon VII voit accourir à ses côtés les Toulouse, les d'Alfar, les Villeneuve, les Roaïx, les Maurand, les Arnauld-Bernard, barons puissants de la cité ; puis les barons des campagnes, les seigneurs de Vertfeuil, de Lantar, de Caraman, de Marquefabe, de l'Ile-Jourdain. Avec ces chevaliers marchent, leurs égaux et même leurs supé-

1. Rainouard. Bern. Arnauld de Montcuc.

rieurs, les consuls de Toulouse, chefs des milices urbaines. Parmi ces vingt-quatre consuls on remarque Arnauld-Ramon de Baragnon, Vidal du Mas, des Saint-André-Cap-de-Porc du Lauragais, Bernard de Roqueville, seigneur de Cassers, de tragique souvenir; Pierre Johannis, de ces marchands qui, au retour des exilés, introduisirent Ramon VI dans Toulouse; et Ramon de Carcassonne, oncle du jeune vicomte, qui s'était soumis à Montfort, mais qui s'était relevé de cette chute par le patriotisme et la guerre [1].

Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, âgé de vingt ans, voit se presser autour de lui les seigneurs de la Cerdagne, des Corbières et de la Montagne-Noire; les seigneurs de l'Albigeois, et à leur tête, Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel; son oncle, le *preux*, le *sage*, l'*avenant* et l'*adroit* Pelfort de Rabastens, et ses trois frères Pons, Manfred et Adhémar; et avec ceux du Quercy, un baron, *bon envers ses amis, mais envers ses ennemis, dur et poignant*, Rattier de Caussade. Pelfort et Rattier étaient cousins du comte de Foix, ayant épousé, le premier, *Escarona* (la basque), et le second, Obisca (la Biscaïna), filles de Jourdain de l'Ile et de la grande Esclarmonde de Foix.

Le comte de Toulouse et le vicomte de Carcassonne forment comme les ailes de l'armée chevaleresque, dont le centre est commandé par Roger-Bernard, comte de Foix; le héros libérateur du Midi, l'Olivier des guerres romanes. Roger-Bernard

1. *Hist. du Lang.*, pr. 65, p. 583.

a le regard doux, la lèvre souriante et la parole suave et éloquente, mais comme tous les princes de sa maison, il porte la tête haute et superbe [1]. Ses barons l'appellent le grand; ses poëtes, le sage et le savant; ses ministres, le bon, le pieux, le très-religieux, et le prince mérite tous ces éloges de l'admiration de son siècle. Avec lui, son frère et son émule, l'héroïque Loup de Foix; leur précepteur chevaleresque, Adhemar de Roudeille; Pierre de Durban, le poëte et le porte-bannière de Foix; Arnauld de Villamur, de Saverdun, qui réunit *la force à l'audace, la richesse à la sagesse*. Bernard-Amiel, frère d'Arnauld, accouru l'un des premiers de son château de Palhers. Les *fils de Belissen*, et le chef des quatre rameaux masculins, le fougueux Pierre-Roger de Mirepois, châtelain d'Aura; le sage Arnauld-Roger, seigneur de Pereille, le puissant Isarn de Fanjaus, et les nombreux Batailla. Les huit rameaux féminins qui comprennent les Rabat, les Lordat, les Arvigna, les Astanava, les Castelverdun, et presque tout le baronnage de Foix. Le sage et pieux Ramon de Pereille, seigneur de Montségur, voit se grouper autour de lui la chevalerie de l'Olmès, ses parents de Lavelanet, du Peyrat de Belestar, de Massabrac, de Montferrier, de Roquefissade et de Saint-Paul de Jarratz, qui sont des Lantar, des fils de Goaïffer et de Lampagie.

L'ingénieur du comte de Toulouse est Ugo de la Baccalaria, de Cap de Nac, l'ancien Uxellodunum de César; celui du vicomte de Carcassonne, Jordan

1. Pierre de Vieux-Cernay.

de Villar, du Rasez, et celui de comte de Foix, Escot de Linars, du Lauragais[1]. Et chacun de ces chefs et de ces osts a ses troubabours. Les capitouls de Toulouse, Guillem Figueyras; le comte Ramon, Pierre Cardinal; le vicomte de Carcassonne, Ramon de Miraval; le comte de Foix, Guilhem de Tudelle, l'Homère des guerres romanes. Au plus grand des chevaliers, le plus grand des troubadours. Roger-Bernard était le vrai chef de l'expédition; il dominait les deux jeunes comtes par l'âge, la sagesse, le génie, la renommée; ses suzerains n'étaient que ses pupilles et ses lieutenants. Il résolut de dégager ses États de Foix, et d'attaquer les Français simultanément, à l'ouest, à Hauterive, sur l'Ariége, par le comte et les consuls de Toulouse; à l'est, à Limous sur l'Aude, par le vicomte de Carcassonne; tandis qu'au nord il s'élancerait sur Pamiers, Mirepois et Chalabre, qu'il arracherait aux croisés.

Le comte, en effet, descendu de son donjon de Foix, s'élança, comme un aigle, sur Pamiers, sur ce fameux Castellar où la croisade monastique et royale avait deux fois (1211 et 1226) organisé la conquête; et les moines de Saint-Antonin, qui deux fois avaient appelé l'invasion, durent sans doute, pour se dérober à leur juste châtiment, se réfugier à l'ombre des lances françaises. Maître de Pamiers, il dégagea Saverdun, et tendit la main au comte et aux consuls de Toulouse qui venaient assiéger Hauterive[2]. C'est un bourg assis sur la droite de l'Ariége,

1. Guil. de Tudella, vers 8157, et 8338.
2. G. de Puil. c. 37.

aux confins du comté de Foix; la berge du fleuve est basse, et le château ne mérite son nom que par la hauteur et l'escarpement de ses murs. Le seigneur d'Hauterive était cathare, et sa fille Aicelina, diaconesse illustre, évangélisait ce canton du Lauragais. Son albigisme avait attiré l'avant-garde royale qui, depuis le départ de l'ost, continuait d'occuper ce poste important, et d'inquiéter les deux rives de l'Ariége. Ramon VII et ses capitouls vinrent l'investir pendant l'hiver; l'illustre Arnauld de Villemur, seigneur de Saverdun, Isarn de Cinctegabelle, Sicard de Durfort, et son frère Pons-Adhemar de Roudeilla, et Mancip de Gaillac-Toulza, descendirent de leurs manoirs. Le bourg escaladé capitula; les croisés n'eurent que la vie sauve; Ramon y perdit, d'un coup de flèche, un vaillant chevalier de l'Agenais, Estève de Ferréol. Maître d'Hauterive, le comte marcha sur Baziéges, Avignonnet, la Bessède et Castelnaudari, refoulant devant lui les Français. Nous pensons que les deux vaillants consuls qui opéraient dans le Lauragais étaient Bernard de Roqueville et Ramon de Carcassonne, oncle du comte Trencabel[1].

De son côté, le jeune vicomte, à la tête des chevaliers de Chercorb et des Corbières, investit Limous. Limous était un fief vicomtal. A la vue de leur seigneur, les habitants s'insurgent, chassent les Français, ouvrent leurs portes à l'orphelin de Carcassonne. Par la prise de Limous et d'Haute-

1. Trencabel était vicomte d'Albi, et comte de Carcassonne.

rive, les chefs croisés intermédiaires se trouvèrent tournés, et durent craindre de voir le cercle fatal se refermer derrière eux, au Nord. Gui de Lévis et Jehan de Bruyères abandonnèrent leurs châteaux usurpés, et se retirèrent en hâte, en traversant la Malepeyre, sous Carcassonne. Le comte de Foix reprend Mirepois, l'Olmès, le Rasez, et rejoint dans Limous son pupille Trencabel. Le jeune vicomte reconnaissant donne à Roger-Bernard le Chercorb, qui est la montagne de Chalabre, et dont la chaîne arrondie forme comme un bouclier de granit sur la frontière orientale du comté de Foix. En même temps il lui remet en garde Limous et tout le Rasez, tant que les Français occuperont ses domaines, et six ans après qu'ils auront évacué Béziers et Carcassonne. Ce langage prouve quel était l'espoir des princes méridionaux (17 juin 1227)[1].

Le sénéchal Humbert de Beaujeu, et les chefs français expulsés de leurs forteresses, s'étaient enfermés dans Carcassonne, la grande place d'armes de la conquête. Ils s'y trouvaient comme assiégés par le soulèvement des campagnes, et par les villes insurgées Limous, Castelnaudari, Termes, Menerba, Cab-Aret, revenues aux princes pyrénéens. Humbert appelle à grands cris les secours de la reine Blanche. Mais la reine est elle-même aux prises avec les grands vassaux révoltés du nord et de l'ouest, de sorte que le sénéchal n'eut d'abord d'autres auxiliaires que les évêques méridionaux. Pierre-Amiel, primat de Septimanie, les convoque à

1. *Hist. du Lang.*, V. pr. 142.

Narbonne. Le concile confirme les statuts de Pamiers et de Latran. Il s'occupe de trois choses, des clercs, des Juifs, des Albigeois. Il exempte les clercs de tout impôt, mais il condamne les Juifs à payer, par famille, le jour de Pâques, une contribution annuelle de six deniers melgoriens. Il leur défend d'exiger des usures excessives, de prendre des domestiques chrétiens, d'exercer des offices publics, et les contraint de porter sur leur poitrine le signe distinctif d'un cercle de drap jaune, réservant la croix rouge aux Cathares. Quant aux Albigeois, le concile adjoint aux évêques d'instituer dans toutes les paroisses des *témoins synodaux*, inquisiteurs de l'hérésie, spécialement chargés d'assister aux testaments, pour s'assurer de la foi et des legs des moribonds. Il somme les barons, les consuls et les podestats d'abandonner les hérétiques. Il anathématise enfin les trois princes : « Nous statuons et ordonnons très-strictement, disent les évêques, de déclarer excommuniés, les dimanches et les fêtes, au son des cloches et à cierges éteints, Ramon, comte de Toulouse, Roger-Bernard, comte de Foix, et Trencabel, appelé vicomte de Béziers, les Toulousains hérétiques, mais surtout ceux de Limous, traîtres au roi de France et à l'Église romaine. » Puis, les prélats vont rejoindre Humbert dans Carcassonne, répondant par cet anathème solennel au cri de guerre et au chant de délivrance des populations romanes. (Mars 1227.)[1]

Blanche de Castille cependant se débattait contre

1. Conc.. t. II. p. 304.

la ligue des grands vassaux, les comtes de la Marche, de Champagne, de Boulogne et leur hardi et politique chef Pierre, duc de Bretagne. Blanche détacha, par des concessions, Philippe Hurepel, comte de Boulogne, frère de Philippe-Auguste, et par son amour et ses menaces, Thibaud, comte de Champagne. Thibaud était cousin de Blanche de Castille et du comte de Toulouse. Prince féodal, il devait être pour Ramon; poëte et amant, il se déclara pour la reine. Au lieu de rejoindre le camp des princes à Thouars, Thibaud vint trouver à Tours la reine et le jeune roi. Par cette défection du comte et l'affection du peuple de Paris, Blanche triompha des grands vassaux, et résolut cette question immense encore indécise alors, si la France se développerait par la noblesse ou par la royauté : Blanche décida que ce serait par la monarchie. — Mais aux magnanimes luttes des grands barons de son royaume viennent par la plus odieuse ingratitude se joindre les mesquines tracasseries des grands barons de l'Église gallicane. Les évêques s'avisent de trouver mauvais que Blanche employât à dompter la conjuration des princes, les décimes ecclésiastiques votés contre les Albigeois. Les chapitres de Reims, Sens, Tours, Rouen refusent l'impôt sacré. Le légat les condamne et hardiment fait saisir leurs biens par les officiers royaux (17 mai). Les évêques en appellent au pape qui, pour tout concilier, censure le légat, mais accorde les décimes à la reine, à condition que Blanche recommence la croisade. Eh! pour qui Blanche combattait-elle dans le Midi? Pour qui venait-elle de

perdre une armée et le roi? N'était-ce pas pour l'Église aussi bien que pour la royauté? Les deux causes étaient connexes, identiques, et tout en ménageant les évêques, Grégoire au fond soutient la reine (13 nov.) qui n'avait pas attendu l'ordre pontifical pour envoyer des renforts au sénéchal de Carcassonne. Dans cette double lutte Blanche et Romain déployèrent une sagacité merveilleuse et une vigueur superbe [1].

Fort de ce double secours, Humbert sort de Carcassonne. Il assiége Cab-Aret, trois châteaux sur des cônes de granit, formant le passage de la Montagne-Noire. Longeant cette chaîne à l'ouest, il reprend Saissac, un bourg enveloppé d'un torrent, et marche sur la Bessède, ainsi nommée de sa forêt de bouleaux. Pagan de la Bessède défendait ce bourg avec Pons de Villeneuve et Olivier de Termes. Les assiégés, du haut des murailles, virent arriver Humbert, accompagné de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse. Ils saluèrent l'odieux Foulques par de longues huées. Ohé, ohé! s'écrièrent-ils, évêque des diables! — Entendez-vous, monseigneur? lui dirent narquoisement les chevaliers français. — Certes, ils disent vrai, répondit le jovial et sinistre prélat, car ils sont des diables, et je suis leur évêque [2]. La Bessède, fortement battue par les calabres, fut prise d'assaut, ses défenseurs passés au fil de l'épée, ou écrasés sous des pierres, ou mis au gibet; Gérald de la Motte,

1. Thr. des ch. Alb., n. 7.
2. Guil. de Puil., ch. 37.

le diacre cathare, et ses acolytes furent brûlés vifs. Mais le seigneur du lieu, Pagan de la Bessède, avec un certain nombre d'archers et de chevaliers, parvint à gagner la montagne à la faveur de la nuit et de la forêt. La Bessède était un des châteaux du Lauragais, cédés par Ramon VII au comte de Foix. Humbert, tout sanglant de ce massacre, se jette sur l'Albigeois, y forme une ligue catholique sous la présidence de l'évêque d'Albi, envoie des secours aux bourgeois de Saint-Antonin, châtiés de leur félonie par les chevaliers de l'Aveyron, emporte d'assaut la Grave sur le Tarn, mais il est repoussé de Cordoue, colonie cathare récemment fondée sur un cône de granit et dont ce succès fut le glorieux baptême et la victoire virginale. Le sénéchal ravagea le pays, reculant furieux devant le comte Ramon, le vicomte de Bruniquel, son frère, les puissants seigneurs de Rabastens, à la tête des chevaliers de l'Albigeois, du Quercy et du Rouergue. Ces combats remplissent toute la fin de cet été, se prolongent en automne et jusque dans l'hiver. Le vieux Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, reprit ou du moins tenta de reprendre Mirepois, Saverdun, Pamiers, et fit, entre ces villes, une trouée hardie, jusqu'au pied des montagnes, mais il y trouva la mort. Secondé par le maréchal, Gui de Lévis, le sénéchal de Pamiers et l'abbé de Saint-Antonin, il vient assiéger Varilles, l'ancienne Villa-Petrosa des Romains, assise, en effet, sur la rive droite de l'Ariége, dans un amphithéâtre de rochers. Varilles forme avec Saint-Jean des Verges, et le Pas de la Barre, les trois Barres ou Barba-

canes septentrionales de Foix. Le comte Roger-Bernard accourt de son donjon aérien; il avait vu tomber Simon, sous les murs de Toulouse, d'une pierre dans le front; il vit dix ans après, sous les murs de Varilles, Gui renversé d'une flèche à la tête. Gui avait, sans doute, perdu son heaume dans l'escalade : un archer lui traversa la tempe et la cervelle (13 janv. 1228). Il périt dans ces mêmes champs où Préconius, lieutenant de Sylla, fut tué par Adcantua, chef des Sotiates, alliés de Sertorius [1].

Le printemps ravive la guerre : les comtes de Foix et de Toulouse assiégent Castel-Sarrazin. (Avril 1228.) Cette garnison française gênait et irritait Mautauban, forteresse du comte de Foix. Les deux princes forcent Castel-Sarrazin, se fortifient dans la cité, et cernent le château, refuge des croisés. Humbert accourt de Carcassonne au secours des Français. L'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse le rejoignent avec leurs milices : les trois chefs de guerre sont repoussés par les deux comtes. L'évêque Foulques écharpé se retire à Villedieu, commanderie des Templiers. Le bourg refuse d'héberger ses troupes et de fournir des vivres à un allié des Français. Des conjurés veulent même livrer au comte Ramon son implacable ennemi, le prélat traître à la patrie romane. Gui de Bruciac, commandeur de Villedieu, sauva de la faim et de la corde l'évêque des diables. Le château de Castel-Sarrazin fut escaladé, et la garnison fran-

1. M. Adolphe Garrigou.

çaise, relâchée par les princes vainqueurs, ce jour-là magnanimes.

Ce succès fut bientôt suivi d'une victoire plus éclatante, mais plus tragique. Humbert, ne pouvant délivrer Castel-Sarrazin, se retourna contre Montech[1], qu'il prit d'assaut. Dans cette position, il attendit un renfort de croisés que Blanche et le légat envoyaient du Nord. Fortifié de ces nouveaux pèlerins, l'entreprenant sénéchal résolut d'arracher aux comtes Castel-Sarrazin. Les comtes de Toulouse et de Foix s'embusquent dans la forêt de Montech, et après un rapide et tumultueux combat, Humbert vaincu laisse entre leurs mains quinze cents chevaliers, deux mille archers, et une multitude de morts. C'était une vingtième croisade que le Nord vomissait sur le Midi. Les princes exaspérés résolurent d'épouvanter, par une effroyable exécution, les hordes fanatiques qui dans l'avenir seraient encore tentées de s'abattre, comme des nuées de sauterelles, sur les plaines romanes. Ils traitèrent en prisonniers de guerre les chevaliers français auxquels ils enlevèrent leurs armes et leurs palefrois. Mais quant à ces tourbes de vagabonds pillards ameutés par les moines, ils les mutilèrent horriblement, et Montech vit dans sa forêt sanglante des spectres nus, sans yeux, sans oreilles, et parfois sans mains, chercher en hurlant leur route et trébuchant sur des cadavres. Les comtes vainqueurs reprennent Montech[2], déposent les

1. Maison de la montagne : roman-basque; Montech était défendu par Othon de Terridas et Othon de Liniéras.

2. La preuve, c'est qu'Othon de Terridas, défenseur de

chevaliers captifs et leur immense butin dans Montauban, et remontent la vallée du Tarn pour couvrir l'Albigeois des incursions d'Humbert qui reparaît vers Lavaur. Humbert recule, et renonçant au siége de Saint-Paul-sur-l'Agout, rétrograde hardiment sur Toulouse. Qui lui donne cette audace ? L'arrivée d'une nouvelle croisade. Il s'arrête à Pech-Almari, à l'est de la grande cité, où il opère sa jonction avec les archevêques d'Auch et de Bordeaux, et les évêques de l'ouest conduisant un nouvel ost recruté dans la Gascogne et sur les bords de l'Océan. Les chefs de la croisade tiennent conseil à Pech-Almari. La victoire de Montech les a exaspérés à la fois et terrifiés. Ils résolurent, à ce qu'il paraît, d'éviter les combats et de substituer la dévastation à la guerre. Ils réduiront Toulouse par famine, ne le pouvant par bataille. Ils forment le blocus et organisent régulièrement et systématiquement le ravage et l'incendie autour de la grande cité romane. Tous les matins les archevêques célèbrent la messe ; puis les bataillons, armés non plus seulement d'épées mais de pioches et de haches, se rendent jusques aux glacis, conduits par l'évêque de Toulouse [1]. Puis, rétrogradant vers le camp, ils exécutent le dégât ; ils coupent les blés, arrachent les vignes, ravagent les vergers, brûlent les cabanes, abattent les tours et les châteaux. De Pech-Almari, Humbert transféra son camp à Montaudran, et après la ré-

Montech et prisonnier des Français, se retrouve, le 6 juillet, à Rabastens, à la suite des comtes de Toulouse et de Foix.

1. Guil. de Puil.

gion orientale, il dévasta la région occidentale. Les Toulousains, de leurs remparts, voyaient la poussière et la fumée de leurs campagnes incendiées monter en tourbillons vers le ciel. Du haut des clochers, ils épiaient, ils imploraient le retour des princes libérateurs. Ramon et Roger-Bernard, retardés dans l'Albigeois à recevoir l'hommage de quelques châtelains rebelles ramenés par la victoire de Montech, accoururent au secours de la métropole. Par trois fois, ils fondirent sur les ravageurs, dispersèrent ces hordes et firent des prisonniers et des morts. Toutefois, leurs généreux efforts ne purent empêcher la dévastation qui se prolongea jusqu'en automne. Les archevêques, après avoir puni le comte de Toulouse, voulurent étendre le châtiment sur le comté de Foix. Humbert remonta la vallée de l'Ariége, et mit tout à feu et à sang jusqu'au pas de la Barre, c'est-à-dire jusqu'aux portes mêmes de Foix. De là, il alla hiverner à Carcassonne. La plaine de Toulouse, une des plus fertiles du monde, naguère un jardin délicieux, n'est plus qu'un désert, un sol nu, brûlé, ravagé, bouleversé, comme par un ouragan ou une nuée de Tartares. Tel est le sort réservé au Midi tout entier, l'œuvre suprême de la croisade. Depuis vingt ans, un million d'Aquitains ont péri ! Deux générations ont succombé ! Maintenant, on ne s'attaque plus seulement aux hommes ; on guerroie contre les troupeaux, on bataille contre les arbres, on dévore la terre. Rome ajoute à la croisade un horrible auxiliaire, la famine qui dévorera les vivants, en attendant l'inquisition qui dévorera les vivants et

les morts. Ainsi las et brisé, haletant, blessé au cœur, épuisé de force et de sang, le Midi combattait encore, triomphait même, mais succombait enfin, comme un chevalier frappé dans la défense de ses foyers, et accablé par des brigands dans une forêt, expire sur un tronçon de lance et sous son coursier abattu, et sent vaguement dans l'ombre le souffle de la bête féroce et le vol de l'oiseau de proie.

VIII

PROPOSITIONS DE PAIX. — L'ABBÉ DE GRANDSELVE NÉGOCIE AVEC RAMON VII. — LE COMTE CONSULTE LES CONSULS ET SES ALLIÉS. — LE CÉNOBITE SE REND AUPRÈS DE LA REINE. — MÉDIATION DE THIBAUD, COMTE DE CHAMPAGNE. — PRÉLIMINAIRES DU TRAITÉ. — DÉPART DU COMTE RAMON POUR PARIS.

Cependant Romain de Saint-Ange touchait au terme de sa légation. Rome l'avait envoyé pour exterminer l'Albigisme. Il avait lancé la croisade royale sur le Midi. Quels sont les résultats obtenus? La mort du roi ; le trépas de ses lieutenants, Gui de Montfort, Bouchard de Marly ; l'ost décimé par l'épée et l'épidémie ; une conquête contestée, des succès douteux, des ravages dans le Sud, des troubles dans le Nord. Gregoire IX, sans doute mécontent, voulut rappeler le cardinal. Mais Blanche réclama son légat ; Romain lui semblait seul capable d'achever la guerre des Albigeois [1].

1. Raynald. 1228.

Sur ces entrefaites arrive à Paris l'abbé de Grandselve. Il vient du camp des croisés ; il vient rendre compte des combats et des ravages du Midi. Chose singulière, les victoires des comtes avaient ébranlé Blanche, le légat, le pape ; les ravages d'Humbert ont découragé les chefs méridionaux. Des deux côtés, à l'insu les uns des autres, on éprouve une lassitude, le besoin du repos. Le pape, selon le désir de la reine, proroge la nonciature de Romain; mais il ordonne au légat de conclure la paix avec le comte de Toulouse. Eh quoi ! Rome qui depuis vingt ans pousse à l'extermination, Grégoire qui tout récemment encore ravivait la guerre, désirent maintenant la paix ! Vont-ils transiger avec les Albigeois? Non; mais où la violence a échoué va s'exercer la diplomatie ; à la stratégie va succéder le stratagème. Blanche renvoie l'abbé de Grandselve avec des propositions de paix pour Ramon VII.

Depuis les dévastations de la plaine de Toulouse et de la vallée de l'Ariége, le prince se voyait abandonné de ses meilleurs chevaliers. La plus éclatante de ces défections fut celle des deux illustres frères Olivier et Bernard de Termes [1]. Ils se rendirent à Narbonne (21 nov.) et là, en présence du sénéchal Humbert, et de plusieurs autres chefs croisés et des abbés de la Grasse et de Fontfrède, remirent leur château de Termes au maréchal Gui de Lévis, représentant du roi de France, et à Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne et à Clari, évêque de Carcassonne, représentants de l'Église romaine.

1, *Hist. du Lang.* V, pr. 144.

Un aventurier français nommé Robert *Sans-Avoir* fut nommé chatelain de la célèbre forteresse dominatrice des Corbières, de cette branche de montagne qui se détache de la grande chaîne à Quérigut et va tomber à Leucate dans la mer, enfermant dans sa bifurcation la petite Espagne du Roussillon. Termes que les Romains, fondateurs de ce castrum antique, appelaient *Fines*, gardera la cordillère du Bugarach, qui sera pendant quatre siècles la limite de la France jusqu'au jour où Richelieu, par la conquête de Perpignan, la reculera jusqu'au Canigou, et à la frontière définitive de l'Espagne [1]. Quelques jours après, le comte de Toulouse était à Baziéges, sol illustré par une bataille. C'est dans ces plaines qu'entouré du vieux comte Ramon-Roger, et de ses deux fils, Bernard et Loup de Foix, le jeune Ramon VII, *pareil à un léopard et à un lion*, [2] déchira et dispersa, comme un troupeau, un ost considérable de croisés. Eh bien, ce champ de victoire glorieux va devenir le terrain sinistre d'un piége diplomatique et de l'irréparable défaite. Ramon voit arriver dans son camp l'abbé de Grandselve. Ce vieux cénobite venait de Paris; il venait de la part de la reine Blanche, du légat Romain de Saint-Ange, de Foulques, évêque de Toulouse; la reine, le légat, l'évêque désirent la paix. Ce prélat troubadour que les Albigeois appelaient *l'Évêque des diables*, l'inventeur des ravages du Midi, suivait de son regard d'épervier les

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 144
2. Guilh. de Tudella.

dernières convulsions, l'agonie suprême de la nationalité romane. Banni de sa métropole, il errait à la suite de la croisade, et se reposait de ses chevauchées dans l'abbaye de Grandselve, cloître célèbre de l'ordre de Cîteaux, au confluent de la Garonne et de la Save. Après les derniers ravages du sénéchal, l'évêque avait député l'abbé Hélie Guarin vers la reine et le légat pour leur annoncer que l'agonie approchait, l'heure suprême du Midi. Hélie revint, au grand étonnement de Foulques, avec l'ordre, non d'exterminer, comme il l'attendait, mais de négocier, et de conclure non-seulement la paix mais encore une alliance matrimoniale entre la maison de France et la maison de Saint-Gélis. Quelle surprise pour le cruel et turbulent vieillard ! Le cénobite se rend aussitôt vers le comte ; il ne le trouve pas à Toulouse ; il le suit à six lieues de là vers le levant, au château qui tire de ses bois le nom ibère de Bazièges[1], fief patriotique des Baragnon, grande famille consulaire et chevaleresque. Ramon VII aurait dû se défier de ce négociateur inattendu qui, sous sa cagoule blanche et les suavités de son langage monastique, cachait, innocemment peut-être, les implacables calculs du légat italien et de la reine Castillane. Mais, vingt ans d'une guerre exterminatrice ont consterné le comte, désolé le peuple, bouleversé le pays. Ames et terres n'offraient plus que des ruines, et le plus grand de ces débris, c'était le prince lui-même.

Ramon VII, neveu de Richard Cœur-de-Lion et

1. Bazoa etch, la maison de la forêt.

petit-neveu de Philippe-Auguste, avait alors trente-deux ans. Ce *jeune Comte*, salué comme *l'étoile du matin*, s'était éclipsé dans le triomphe éclatant du Midi. Enfant errant de mer en mer, il avait été un martyr. Adolescent, volant de combat en combat, il avait été un héros. Homme, porté sur le pavois de la victoire nationale, il était à peine un prince. C'est un de ces princes par qui finissent les dynasties, mais qui, symboles du génie ou du malheur de leur peuple, laissent un regret immortel. Il n'était qu'une *étoile du soir*. Son orbe opaque ravivera dans le crépuscule son doux éclat; astre aux lueurs sympathiques, il brillera sur les ruines de son pays; il répandra ses clartés mélancoliques sur le vaste sépulcre de la patrie romane; il sera le soleil nocturne des proscrits; l'espoir et l'amour des déshérités. Le pauvre peuple n'oubliera jamais son *jeune Comte*, son petit *Ramonet*, l'Augustule de Toulouse.

Ramon VII était peut-être venu à Baziéges pour y conférer avec le vicomte de Carcassonne, consoler son cousin de la défection d'Olivier de Termes, et se réconforter lui-même de la défection de Centulle d'Astarac, l'illustre défenseur de Marmande, le héros de la Gascogne. Ainsi la trahison était au levant et au couchant, et partout le désespoir. Le comte accueille les insidieuses propositions de l'abbé de Grandselve [1]. Accompagné du vieillard, il rentre dans Toulouse. Il y convoque les capitouls, les principaux barons du Midi, et notamment le

[1] Guil. de Puil., ch. 39.

jeune vicomte de Carcassonne, et le sage et magnanime comte de Foix. Roger-Bernard était comme le tuteur des deux princes, et l'oracle des seigneurs du Capitole. Ce capitulum toulousain, composé des vingt-quatre consuls de la cité, des châtelains de l'Albigeois, et des grands chefs de la Montagne, formait dans cette circonstance une espèce de sénat occitanien, et comme un conseil des amphictyons de toutes les provinces romanes. Princes, barons et consuls furent d'avis d'accepter la médiation de l'abbé de Grandselve. Ces négociations suspendraient la guerre, et laisseraient respirer les peuples. L'abbé reçut des pleins pouvoirs ainsi conçus : « Nous Ramon, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, désirant de tout notre cœur rentrer dans l'unité de l'Église, notre sainte mère, et demeurer dans le domaine, fidélité et service de notre sérénissime seigneur le roi de France, et de l'illustre dame sa mère, notre cousine, leur envoyons, ainsi qu'au très-religieux Père, le seigneur Romain cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, le vénérable et bien-aimé père Hélie, abbé de Grandselve, porteur de la présente, pour traiter avec eux de la paix à laquelle il a lui-même longtemps travaillé. Nous le constituons notre procureur et promettons, du conseil de nos barons, et spécialement des consuls de Toulouse, de ratifier tout ce qui sera fait par lui et avec lui, en présence et du consentement de notre très-cher cousin Thibaud, comte de Champagne. Nous le jurons solennellement sur les

saints Évangiles. Toulouse, le 4 des ides de décembre 1228[1]. » (10 déc.)

L'abbé de Grandselve, sur sa mule agile, s'achemine à grandes journées vers les pays d'outre-Loire. Le comte de Toulouse, le comte de Champagne et la reine Blanche de Castille descendaient tous les trois d'Éléonore de Poitiers, épouse d'abord de Louis VII, roi de France, et ensuite de Henri II, roi d'Angleterre. Blanche et Ramon étaient issus, la première d'Éléonore, et le second de Jehanne Plantagenet, sœurs de Richard Cœur de-Lion. Thibaud était le petit-fils de Marie de France, sœur de Philippe-Auguste et conséquemment neveu à la mode de Bretagne de Blanche de Castille et de Ramon de Toulouse. Le jeune comte Thibaud VI, né en 1201, de Thibaud V, mort en Palestine, et de dona Sancha, héritière de Navarre, était l'arrière-petit-fils de Thibaud III qui recueillit les infortunes d'Abelard et d'Héloïse dans l'asile du Paraclet[2]. Il résumait en lui toutes ces origines champenoises et poitevines, ces traditions philosophiques, romanesques, poétiques : c'était un libre penseur, un brillant et gracieux chanteur; un émule ingénieux des troubadours aquitains, un homme du Sud égaré dans le Nord, et qui même devait être un jour, du chef de sa mère, roi de Navarre. Grand vassal de la couronne, il avait dû suivre le roi de France dans cette funeste expédition où Louis VIII

1. *Hist. du Lang.*, pr. 115.
2. *Réformateurs de la France et de l'Italie au* XII*e siècle.*

alla prendre possession du legs sacrilége des Montfort. Descendant la rive gauche du Rhône, il avait vu de ses propres yeux les dévastations de la Provence, cette terre de son génie et de son amour. Cette grande iniquité révolta son cœur de prince, navra son cœur de trouvère. Aussi, après ses quarante jours de service féodal, abandonna-t-il le monarque au milieu du siége d'Avignon. On prétend qu'il revint en France par amour pour la reine Blanche : c'est possible, car le cœur de l'homme est infiniment complexe; nous croyons pourtant que, dans cette circonstance, le poëte, si léger qu'il fût, obéit à de plus dignes sentiments de baron et de chrétien. Rentré dans son château de Provins, et déposant son épée, il saisit sa harpe, non point cette fois pour célébrer les danses, les festins et les roses, objets habituels de ses ballades, mais pour en tirer une satire vengeresse et la jeter toute stridente à la face des moines, des évêques et du pontife romain.

« Les clercs, s'écrie le noble chanteur indigné, ont laissé les sermons pour guerroyer et tuer les gens[1]. De tels hommes ne crurent jamais en Dieu. Notre chef (le Pape) fait souffrir tous les membres! Les Papelards font chanceler le siècle. Ils ont détruit joie, paix et *consolation*. Aussi en porteront-ils durement la peine dans l'enfer.[1] » L'allusion est flagrante, car le mot *solas* est le nom même de l'église du Paraclet. Ainsi la harpe française venait en aide à la harpe romane, et le Champenois Thibaut s'inspire

1. *Trouvères français*, M. Lénient.

des colères patriotiques. de Figuiéras et de Pierre Cardinal, ces deux Tyrtées du Midi. Il fait entendre la voix de la justice, le cri de la conscience et de l'humanité contre ces durs sophistes théocratiques. Ces moines massacreurs, il les déclare athées, il plonge dans l'enfer ces sanglants vicaires de Dieu. Il existait donc dans le nord, et jusque dans la cour de France, un parti favorable aux Albigeois, hostile à la domination cléricale et romaine. Voilà pourquoi le prince des troubadours romans choisissait pour médiateur son parent et sympathique allié, le prince des trouvères français.

Mais un autre sentiment encore, que celui de la consanguinité et de la similitude du génie, avait sans doute inspiré ce choix. C'est une légende populaire, reproduite par la Chronique de Saint-Denis et confirmée par les poëtes contemporains, que le comte Thibaud était l'amant de la reine Blanche. Ramon VII probablement crut pénétrer plus directement jusqu'au cœur de la régente par ce tendre et mélodieux négociateur. Le malheur est crédule et ce siècle était romanesque. Il y avait dans Blanche, comme dans Ramon et dans Thibaud, du tempérament de leur aïeule Éléonore d'Aquitaine. Mais cette galanterie poitevine s'unissait dans Blanche au sombre fanatisme castillan. L'Espagnole était femme sans doute, mais encore moins que reine. Princesse impérieuse, elle dominait jusqu'à ses amants; ses passions servaient sa politique, et ses faiblesses fortifiaient la monarchie. C'est ainsi que d'un signe elle avait détaché Thibaud de la ligue des princes du Nord. D'ailleurs, au léger

comte de Champagne, déconsidéré par ses inconséquences, avait succédé, dans l'affection de Blanche, le gracieux et tout-puissant légat Romain de Saint-Ange. Ce proconsul sacerdotal, l'*Ange* de la monarchie, convenait bien mieux à sa décence de veuve, comme à sa politique de reine, que le jeune indiscret et volage trouvère. Le cœur de Blanche brûlait donc du même feu que les foudres du Vatican. Reine de France, amante théocratique, et par là *maîtresse de la justice romaine*[1], elle avait oublié sa race, la patrie méridionale, la vieille parenté de Toulouse et de Castille[2], aussi bien que la consanguinité récente des Ramons et des Capets. La médiation de Thibaud qu'elle accepta ne pouvait être qu'un jouet pour Blanche, et un leurre pour le comte de Toulouse. L'abbé de Grandselve arrive à Paris, trouve le comte de Champagne, et négocie la paix avec la régente et le légat. Les bases en étaient déjà fixées par Blanche, Romain et Grégoire IX. Le grand pivot était le mariage d'un fils de Blanche avec la fille unique de Ramon, pour que tous les États de la maison de Toulouse vinssent tomber dans la maison de France. Hélie renfourcha sa rapide et stérile haquenée, et retraversant au plus fort de l'hiver les plaines de la Beauce, les landes de la Sologne, les forêts du Limousin et les rochers du Quercy, dans un tourbillon de vent de brume et de neige, rapporte le traité sinistre à

1. Le Roux de Lincy.

2. Ramon IV, le héros de la première croisade, avait épousé Elvire de Castille.

Toulouse. Vers la fin de janvier, le comte Ramon le communiquait aux capitouls, et son héraut le publiait de rue en rue à son de trompe, selon l'usage des cités républicaines du Midi.

« Sache votre commune (universitas) que la paix traitée par l'abbé de Grandselve, notre procureur, est telle : — Tout l'évêché de Toulouse nous est laissé, hormis la terre du Maréchal, qui reste à notre seigneur le roi de France. — Nous livrerons notre fille au roi pour être mariée à l'un de ses frères; l'Église accordera les dispenses, et nous serons absous par le légat à Pâques prochaine. — Après notre mort, que nous ayons ou que nous n'ayons pas d'autres enfants, notre fille héritera de tout l'évêché de Toulouse. — Si notre fille meurt avant nous, ses fils et ses filles auront tout le territoire, après notre mort. — Si notre fille meurt, et que nous n'ayons pas d'autres enfants légitimes, Toulouse et tout son territoire retourneront au roi ou à son frère, s'il le permet, après notre mort.— Si nous mourions sans fils légitimes, toute la terre restera à notre fille Joana; mais si elle meurt avant nous et sans enfants, et que nous en ayons de légitimes, c'est à eux que l'évêché de Toulouse sera dévolu, de sorte que, dans tous les cas susdits, comme vrai seigneur, nous ayons plein droit et libre autorité d'user, de jouir et, à notre mort, de faire de pieuses aumônes selon les coutumes des autres barons de France.

» Le roi nous cède les évêchés d'Agen et de Rodez; et de celui d'Albi, la partie en deçà du Tarn. — Albi et la partie au delà de ce fleuve, et

ce qui touche à Carcassonne, restent au roi[1]. — Il nous cède l'évêché de Cahors, excepté la ville et les fiefs du roi Philippe-Auguste, de sorte pourtant que là-dessus, le roi et nous, nous resterons selon que décideront le légat et les comtes de Champagne et de La Marche; ou, en cas de désaccord, l'un deux seulement avec le légat. — Quant à la ville de Saint-Antonin, le roi engagera de bonne foi ses habitants à revenir sous notre domination; dans le cas contraire, nous accepterons la décision du légat et des deux comtes. — En ce qui touche les donations des terres et des droits d'autrui, il en sera traité dans un prochain colloque entre le légat, le comte de Champagne, les messagers du roi et nous. Sur toutes ces choses, le roi ne réserve que les droits des églises et l'hommage-lige que nous lui rendrons selon la coutume des barons de France. — Pour toute la terre en deçà du Rhône, dans le royaume de France, nous la cédons entièrement au roi à perpétuité. — La terre située au delà de ce fleuve, et dépendante de l'empire, nous la cédons à perpétuité au légat, au nom de l'Église romaine.

» Tous les natifs de cette terre, bannis pour la cause de l'Église, du roi de France, ou des comtes de Montfort, ou volontairement exilés de leur pays, seront rétablis dans leurs héritages, sur les domaines qui nous resteront, à moins qu'ils ne

1. Le texte porte : «ultra fluvium de Tarno... et citra illud fluvium versus Carcassonnam; » ce qui prouve, outre le style et la date, que le traité a été rédigé à Paris.

soient hérétiques. — Si cependant quelques-uns des susdits, demeurant dans les domaines qui sont laissés, ne voulaient pas revenir, au commandement de l'Église et du roi, nous leur ferions une vive guerre, et nulle paix avec eux sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous donnerons à l'Église et au roi toute sécurité pour la conservation de la paix; et d'abord nous observerons toutes les clauses ci-dessus, de bonne foi, sans fraude ni mal engin, et nous les ferons rigoureusement observer par nos serviteurs et nos vassaux. — Nous ferons jurer à tous les citoyens de Toulouse et à tous les autres hommes de notre terre qu'ils nous prêteront un concours efficace pour que nous tenions nos engagements : de sorte que s'il nous arrivait d'enfreindre cette paix, ils soient par le fait même déliés de toute fidélité et hommage et de toute autre obligation dont ils sont tenus envers nous; ils adhéreront à l'Église et au roi contre nous, à moins que, dans les quarante jours où nous aurons été avertis, nous ne nous amendions et ne prêtions serment à l'Église et au roi; et cette terre tombera sous la main du roi, et nous retomberons dans l'état où nous sommes maintenant, quant à l'excommunication, et toutes les autres peines prononcées contre nous et notre père au concile de Latran. — Les serments seront renouvelés de cinq ans en cinq ans, au commandement du roi, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous donnerons les donjons de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Roche-Peyrusse, de Cordoue, de Verdun, de Villemur, et des deux Pennes d'Albigeois et d'Agen-

nais. Le roi les tiendra pour dix ans, de manière que pour les cinq premières années, nous payerons annuellement pour leur garde quinze cents livres de Tours, et dans les cinq secondes années le roi les gardera à ses dépens. Mais les revenus seront à nous.

» Les murs des villes suivantes seront démolis, et leurs fossés seront comblés : savoir, Fanjaus, Castelnaudari, la Bessède, Avignonnet, Puilaurens, Saint-Paul (sur l'Agout), Lavaur, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelsi, Verdun, Castel-Sarrazin, Moissac, Montauban, Montcuc, Agen, Condom, Saverdun, Hauterive, Casseneuil, Pujol, Hautvillar, Ville-Peyrusse, Laùrac, et cinq autres à la volonté du légat. — Leurs murailles ne pourront être reconstruites, ni de nouvelles forteresses ne pourront être élevées, sans la volonté du roi, mais seulement, des villes non fortifiées, si nous le désirons, sur notre terre. Si ces villes refusaient de laisser démolir leurs remparts, nous leurs ferions une vive guerre, et nulle paix, nulle trêve sans le consentement de l'Église et du roi, que leurs murs ne soient abattus et leurs fossés comblés. Si l'Église ne nous pardonne, et si le légat ne nous absout, le roi ne sera pas tenu d'observer cette paix, et si le roi ne l'observe pas, nous n'y serons pas non plus obligés. »

Fait à Paris en janvier 1229[1].

Tels sont les préliminaires de la paix de Paris, ébauchés entre la reine Blanche de Castille, Ro-

1. *Hist. du Lang.*, p. 145.

main de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, Thibaud, comte de Champagne, et Hélie, abbé de Grand-selve. Les États de la maison de Saint-Gélis qui s'étendaient depuis la cime des Alpes jusqu'aux landes de Gascogne qui bordent l'Océan, étaient réduits à Toulouse et à son diocèse, avec les deux appendices du Quercy et de l'Agenais. Encore, pour ce territoire ainsi restreint, Ramon VII devait-il faire hommage au roi, selon la coutume des barons de France, c'est-à-dire se reconnaître directement et irrévocablement le vassal de Louis IX, en attendant que, par le mariage de l'infante Joana, ce double débris de sa race et de sa terre allât se perdre prochainement et sans retour dans la maison capétienne. De plus, les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des Montfort, c'est-à-dire les moines, les traîtres, les assassins, fugitifs depuis la victoire nationale, rentreront dans *leurs héritages*, c'est-à-dire, dans les confiscations dont la croisade avait salarié leur félonie, et les citoyens proscrits à leur tour *comme hérétiques*, leur abandonneront de nouveau leurs foyers paternels et prendront leurs places dans les antres des forêts. Enfin, comme gages de la soumission, dix forteresses recevaient garnison française, et trente villes étaient démantelées de leurs murailles, de sorte que le pays mutilé, désarmé, gisait abattu, sous la pointe des lances capétiennes et sous l'éclair des foudres pontificales. Dans le nombre on aura remarqué Montcuc, près Montauban. C'est le manoir de Bernard-Arnaud, le valeureux troubadour, et la saisie de son donjon est le salaire de son hymne pa-

triotique. C'était sous le nom de paix une conquête, et sous le titre de suzeraineté, la domination, le despotisme royal corroboré de la consécration théocratique. Le comte de Champagne plaida, sans doute, généreusement la cause de Ramon VII; mais prince léger, amoureux de la reine, compromis dans la révolte des barons du Nord, il ne put adoucir la rigueur des conditions dont on accablait les seigneurs et les cités du Midi. Quant à Blanche de Castille, investie des spoliations de la croisade, elle traitait comme un coupable et un rebelle, un parent, un prince infortuné dont la cause était juste, la défense légitime et sainte, et qui ne succombait dans son triomphe qu'avec le droit, la patrie, la civilisation romane écrasés par le nombre, par la force brutale, par l'ambition capétienne au service du fanatisme monastique de Rome. A cette lugubre proclamation, quelle consternation dans Toulouse! Quel frémissement dans ces dix forteresses naguère victorieuses, et bientôt captives sans combat, et ces trente villes, cités consulaires et chevaleresques, que l'on déshonore en leur enlevant leurs murailles, comme des guerriers à qui l'on arrache leurs armures avant de faire tomber leurs têtes! Et cette menace mystérieuse et d'autant plus terrible, suspendue sur cinq villes inconnues, ne fondra-t-elle pas comme un orage sur Toulouse! Et la grande cité méridionale qu'on n'ose pas désigner d'avance, de peur d'en soulever les citoyens, perdra-t-elle aussi le palais de ses comtes, et ses antiques remparts victorieux de la croisade et des Montfort!

Le sort du Midi allait se décider au Capduelh ou Capitole de Toulouse. Le comte y convoqua les capitouls de sa métropole et les consuls des villes secondaires, et les barons pyrénéens, à la tête desquels le comte de Foix. Ce guerrier illustre, toujours écouté, comme un oracle, se dit *sans brèche et sans escalade* [1], comparant son cœur à son donjon de Foix, inaccessible à la peur dans le ciel; et pourtant il opina pour la paix, voyant le sol ravagé, un peuple à demi dévoré, et dont la guerre, la famine et l'inquisition allaient achever de ronger le squelette; il fut d'avis qu'on acceptât les préliminaires de l'abbé de Grandselve, et que le comte Ramon se rendît à Paris pour obtenir de meilleures conditions de son parent le roi de France. Peut-être eût-il mieux valu que le persuasif et politique prince fût allé plaider lui-même la cause romane, comme son père l'avait défendue avec tant d'éclat et d'éloquence au concile de Latran (1215). Mais il pensa que Ramon, si faible qu'il fût, secondé des consuls de la cité et des principaux barons romans, non-seulement suffirait à cette négociation, mais obtiendrait peut-être de plus larges et de plus équitables concessions quand la reine et le légat verraient que le vainqueur de la croisade, le libérateur du Midi, était encore à cheval, prêt à pousser son cri de guerre, et à sonner de son cor de bataille qui pouvait réveiller le roi d'Aragon sur les bords de l'Èbre, et même le roi d'Angleterre dans ses îles de l'Océan.

1. Perrin.

L'abbé de Grandselve porte à Paris l'adhésion du comte de Toulouse. Pour mieux abuser ce prince, la reine et le cardinal arrêtent une conférence à Meaux, ville du comte de Champagne, médiateur de la paix: c'était un indice d'indulgence[1]. Augure non moins propice, l'époque en fut fixée à la fin de mars; la paix allait regermer avec le renouveau et s'épanouir vers Pâques, ce printemps moral du monde. Toute injustice et toute violence devaient expirer au pied de la croix du Christ. L'abbé de Grandselve repartit avec les lettres de convocation pour les évêques et les seigneurs méridionaux invités à l'assemblée de Meaux. Le légat, en attendant, s'empressa de consulter les évêques du Nord sur l'*affaire d'Albigeois*, qui ne les regardait pas; il tint coup sur coup deux synodes, l'un à Sens, le jour de la Nativité, et l'autre à Senlis, le jour de la Purification (1er janvier); ces deux synodes furent évidemment deux conciliabules préparatoires du concile de Meaux. Au programme de la royauté, conditionnellement accepté par le comte de Toulouse, il fallait ajouter le programme de l'Église; et c'est ce programme qui fut secrètement élaboré dans ces deux conventicules de Sens et de Senlis. Le légat se proposait de le décocher comme un coup de foudre sur le comte qui ne pourrait que courber la tête en silence, une fois captif entre les mains du roi. Il projetait encore de renouveler sur ce prince la flagellation célèbre de Saint-Gélis (1209), que son père infortuné subit sur la

1. Albéric, chron. Guil. de Puil.

tombe du légat Pierre de Castelnau, au berceau même de la dynastie de Toulouse. Ramon VII ne se méfiait pas, et si quelque doute s'élevait dans son cœur, il avait pour se rassurer la négociation même, la parole de l'abbé de Grandselve, la médiation du comte Thibaud, et sa double consanguinité avec la régente et le roi. Le comte de Foix, le plus sage, mais aussi le plus loyal et le plus religieux des hommes, ne put croire à la félonie, ou refoulait chevaleresquement ses soupçons. Il vint à Toulouse donner à son suzerain ses derniers conseils; il lui précisa de nouveau les bases sur lesquelles devait uniquement se fonder la paix romane; il lui recommanda surtout de ne pas disjoindre la cause de Toulouse de la cause générale du Midi, et lui fit tendrement ses adieux. Un troubadour exprime les vagues anxiétés des esprits, dans cette ballade d'une inquiétude prophétique.

La verdure ni les fleurs, le printemps ni l'hiver, n'éveillent ma voix ni ma harpe. Je chante quand j'entends le peuple se réjouir des biens que promet la paix. Oh, quel heureux événement que la paix conclue par le duc comte et marquis, avec l'Église et la France !

Paix, si elle est bonne, ferme, et certaine ! Paix d'amitié agréable aux deux partis ! Paix faite par des hommes sages et loyaux ! Paix qui permette de s'aimer sans rancune ! Bonne paix me plaît quand

elle dure ; mais paix forcée ne me plaît pas ; et mauvaise paix produit plus de maux que de biens !

En cour de roi on doit trouver droiture, et dans l'Église sagesse et merci, et pardon sincère de mortelle erreur, selon les paroles de l'Écriture Sainte. Et roi doit garder modération, car qui ne la garde est mauvais prince, et mérite qu'il lui arrive malheur.

Roi doit aimer et honorer sa couronne. Au plus grand prince il doit plus d'honneur et de dignité. Il doit garder sa cour de tout excès. Et roi qui a souci de bon renom doit en croire les courtois, les généreux, les plus dignes et les plus sages.

Ainsi chantait Bernard de la Barthe, un chevalier du Nébouzan, dont le manoir se distingue encore sur une cime boisée voisine de Luchon. Le comte de Foix remonta vers ses montagnes, tandis que Ramon partait enfin, escorté de ses barons et de ses capitouls, entouré d'un peuple attendri et adressant des vœux au ciel, pour que son prince et ses consuls revinssent avec la paix, de cette France orageuse qui ne lui envoyait que des tempêtes. Ils lui rapporteront la paix... la paix de la mort !

IX

LE COMTE ET LES CAPITOULS DE TOULOUSE SE RENDENT EN FRANCE. — ASSEMBLÉE DE MEAUX. — RÉDACTION FRAUDULEUSE ET DÉFINITIVE DU TRAITÉ. — RETOUR A PARIS.

Le comte de Toulouse se rendait en France, avec un long cortége superbe mi-partie chevaleresque et sacerdotal. Dans le groupe laïque on comptait une vingtaine de notables toulousains : et d'abord les capitouls chargés de défendre les droits de leur métropole, puis des chevaliers issus des races capitulaires, tels que le noble Pierre de Toulouse, son parent ; et son beau-frère et son neveu Ugo et Joan d'Alfar, deux héros des guerres romanes. Dans le nombre, on distinguait le puissant comte de Commenges, Bernard VI, beau-frère du comte de Foix, qui sans doute l'avait directement chargé de soutenir les intérêts des barons pyrénéens, et de surveiller les défaillances du vacillant et méticuleux Ramon VII. A la tête du groupe sacerdotal s'avançait le primat de Septimanie, le fougueux Pierre-Amiel, qui dispute insolemment au comte son titre de duc de Narbonne, usurpé par son prédécesseur Arnauld-Amalric. A ses côtés, marchait Foulques, évêque de Toulouse, turbulent vieillard qui depuis vingt ans désolait le comte et les capitouls. Puis les évêques de Carcassonne, de Maguelonne, et de tout le midi ; puis encore les chefs des abbayes

romanes, l'abbé de Grandselve, entremetteur de la paix, les abbés de la Grasse, de Fontfrède, de Belleperche, de Psalmodi et leurs collègues qui venaient réclamer des indemnités pour les dommages éprouvés par leurs monastères dans une guerre dont ils avaient allumé et surexcité l'incendie. Puis enfin, à leur suite et comme leur garde prétorienne, les conquérants de l'Albigeois, le puissant Philippe de Montfort, seigneur de Castres, et ses compagnons les sires de Saissac, de Limous, de Chalabre et de Mirepois qui venaient recevoir à Paris l'investiture définitive de leurs possessions méridionales. Ces chefs de la croisade conduisaient sa victime au roi de France, sa proie à Blanche de Castille. Quant à Ramon, léger comme nous le connaissons, il marchait triste dans son cœur, mais gai, jovial, facétieux peut-être, à la ruine et au martyre [1].

L'historien cependant se pose les mêmes questions que s'adressait le comte pendant ces longues marches silencieuses, à travers les rochers du Quercy et les landes marécageuses du Limousin. Certainement Blanche, Romain, Grégoire, voulaient l'écrasement du Midi, l'anéantissement de la maison de Toulouse. Pourquoi donc, quand il ne s'agissait que de frapper le dernier coup, ont-ils eu la fantaisie de substituer à une guerre implacable, une non moins implacable paix ? Craignaient-ils le désespoir des Méridionaux ? Redoutaient-ils encore, au dedans la ligue des grands vassaux ? au dehors l'alliance des rois d'Aragon, d'Angleterre et d'Alle-

1. Guil. de Puil. — Raynald, an 1228. 26.

magne? Dans cette spoliation immense voulaient-ils se donner des airs de modération et de magnanimité? Est-ce stratagème de moine, ou caprice de femme, ou mélange de tout cela dans Blanche et Romain? Ils pouvaient sans doute écraser Toulouse, dévorer le Midi; ils n'avaient qu'à laisser Humbert poursuivre son œuvre de Tartare? Ils ont pourtant reculé, non devant la justice ni devant la pitié, mais peut-être devant la réprobation du siècle. Ils ont voulu mystifier la conscience de l'avenir. A la force ils ont substitué la ruse, mais dans cette substitution l'astuce italienne l'a certainement emporté sur la vigueur française et la fierté castillane. Le filet où ces pervers prirent le comte de Toulouse fut évidemment tissu par Romain de Saint-Ange.

Il fallait alors près d'un mois pour qu'ils se rendissent de Toulouse à Paris, au pas de leurs chevaux. Montauban, Cahors, Brives, Uzerche, Turenne, Limoges furent les haltes de leur voyage à travers d'interminables forêts. Tant qu'ils marchèrent sur la terre romane, les populations du même sang et de même langue se montrèrent sympathiques au puissant et valeureux prince qui pendant vingt ans avait tenu tête aux injustes agressions du roi de France et des *hordes* dévastatrices de l'Europe ameutées par les pontifes romains. Ramon était le dernier défenseur de l'indépendance romane : avec lui leur race, leur langue, leur génie descendraient au tombeau ; aussi les Aquitains fêteront-ils à son passage ce prince doux, aimable, et illustre, bien que si inégal à sa renommée qui remplissait tout l'univers. Ils durent bien des fois

se demander d'où pouvaient provenir contre un prince inoffensif la haine implacable, l'inexorable, l'inexpiable acharnement de Rome et de la France. La cause était une et pourtant diverse pour Blanché et pour le pape.

Et d'abord, quant au pontife, Ramon né luí contestait pas son mythe théocratique, son vicariat de Christ, et sa succession de saint Pierre. Il ne demandait pas mieux que d'être réconcilié avec l'Église romaine. Mais il lui défendait de se mêler de deux choses : sa terre et son âme. Sur son âme et sur sa terre, il entendait régner par la *grâce de Dieu*. Catholique extérieurement, il était intérieurement cathare ou libre croyant, et il voulait que la même liberté fût l'apanage de ses vassaux. Ramon VII n'est donc pas un martyr de l'Albigisme, mais mieux que cela, de la liberté de conscience, cet Albigisme universel, et voilà ce qui rend ce pauvre prince grand et sympathique dans les siècles. Et voilà aussi ce qui rendait furibond le Saturne du Vatican, lorsque vaticinant dans sa chaire, il voyait, par cette large porte ouverte par les Ramons, entrer Luther, Descartes, Voltaire même, tous les géants de l'avenir, conduisant les peuples à l'assaut de leur capitole théocratique. Voltaire est de tous les temps : le Voltaire, ou plutôt le Juvénal du XIII[e] siècle, s'appelait Pierre Cardinal, vieillard presque centenaire. Les deux Ramons étaient les élèves de ce tragique railleur, et le jeune comte, plus jovial que son père et non moins sarcastique, s'était sans doute aussi permis cette imprudente et cruelle plaisanterie.

L'abbé de Cîteaux a des brebis (des ouailles) qui s'accouplent entre elles sans produire jamais d'agneaux; allusion à d'effroyables mœurs monastiques. Ils disaient encore : le Dieu de Moïse est le Dieu des routiers, c'est-à-dire des croisés, des Romieux; entendant par là, avec un très-grand sens critique et historique, que l'Église romaine était comme une synagogue, un christianisme judaïque, tout terrestre, et uniquement occupé des choses du monde, tandis qu'eux étaient pour le christianisme hellénique, l'église de l'esprit, uniquement attentive aux choses du ciel. Innocent III et Grégoire IX lavèrent ces sarcasmes dans le sang d'un million d'hommes, et vouèrent à la mort la dynastie des Ramons, et la nationalité des Aquitains [1].

Blanche de Castille fut l'exécutrice de cet arrêt du Vatican. Quant à la reine, d'où pouvait venir son acharnement? D'un mélange d'ambition et de fanatisme catholique surexcité par Romain de Saint-Ange. L'empereur partait pour l'Orient, le roi d'Aragon allait conquérir les Baléares, le roi d'Angleterre était retenu dans ses îles Britanniques. L'occasion était superbe, mais il fallait se hâter; les chances pouvaient tourner contre la France. Ramon VII était l'époux de dona Sancha, sœur du roi — martyr de Muret, mort pour la cause de Toulouse. L'infante par là se trouvait héritière présomptive de l'Aragon dont le jeune monarque s'embarquait à Barcelone, sur la mer d'Afrique.

1. Pierre de Vaux-Cernay, 4.

Un coup de vent, une flèche maure, abattant ou submergeant l'aventureux conquistador, eût porté Ramon sur le trône de Saragosse, et fondé de l'Èbre à la Dordogne un vaste empire pyrénéen. Le comte de Foix, son maréchal, eût pu même, à travers le Limousin frémissant et le Poitou soulevé (car Savari de Mauléon, ce Basque versatile, avait déjà abandonné les Capétiens), conduire le nouveau roi d'Aquitaine jusqu'à la Loire, impétueusement bordée de cinquante mille lances aragonaises, catalanes et provençales. Roger-Bernard, le libérateur du Midi, achevant l'œuvre nationale, eût reconstruit l'ancienne confédération ibéro-romane, et rejeté pour toujours au delà du fleuve la monarchie capétienne qui se fût organisée dans ses limites naturelles du Rhin, de la Manche et de la mer du Nord. C'était le rêve de Bertran de Born, le grand troubadour patriote du siècle passé, et cette éventualité menaçante troublait peut-être le sommeil de Blanche, et probablement précipita la catastrophe [1].

Ramon VII passa près de la tombe où reposait, depuis trente ans, le Tyrtée chevaleresque du Limousin, sous les dalles de l'abbaye de Grammont. Ah! pourquoi son spectre tragique, se levant de son cercueil, ne fit-il pas reculer le cheval du prince effaré, ou marchant devant lui, ne lui montra-t-il pas, aux lueurs de sa lampe funèbre, le piége qu'on lui tendait à Meaux, et le supplice qu'on lui préparait à Paris! Mais non, son illusion ne fut troublée

1. Troubadours, Bertran de Born.

par aucun fantôme. Les troubadours de la Corrèze et de la Vezère, ces poétiques fleuves, vinrent, sur son passage, donner un salut affectueux, un souhait de félicité, au prince ennemi des *clercs latiniers*, au patron des chantres populaires, au héros de l'épopée romane. Les cloches de Limoges, s'ébranlant dans leurs clochers massifs dont les vastes tours carrées dressent à chaque angle un svelte clocheton sonore, lui chantèrent les adieux mélancoliques de l'Aquitaine. Car au delà de Limoges, les eaux coulent au Nord; la langue romane expire à Châteauroux. La France commence avec le triste Berry. Naguère le concile de Bourges condamnait Ramon. Sombre présage du sort qui l'attend au delà de la Loire. Là, le prince trouvait un sol étranger, une race hostile, fanatique, un peuple irrité de ses défaites romanes, excité par ses victoires contre l'Angleterre, enorgueilli du renom toujours grandissant du jeune royaume de France. A Paris, devant la sombre et hautaine figure de Blanche de Castille, et le masque gracieusement sinistre de Romain de Saint-Ange, et la surveillance soupçonneuse dont il était l'objet, il dut se voir avec effroi tombé dans une embûche royale, et comme prisonnier dans cette cour capétienne. A Meaux enfin, il put, en entrant dans cette assemblée, se convaincre entièrement qu'il se trouvait, non devant des négociateurs, mais devant des juges et des maîtres, et cité comme hérétique et rebelle au tribunal inexorable des barons de France, des évêques de Gaule, et des légats de Rome. Ce parlement se tint, selon l'usage, dans la

cathédrale de Meaux, aujourd'hui d'une si élégante architecture gothique. Le primat de Sens la présidait de droit, et il avait pour acolytes les primats de Bourges et de Narbonne. L'église gallicane était représentée par une multitude d'archevêques, d'évêques, et d'abbés du Nord et du Midi. Le cardinal de Saint-Ange, légat des Gaules, assisté du légat d'Angleterre et du légat de Pologne, dominait et dirigeait les esprits, comme nonce du Saint-Siége, tuteur du roi, ami de la reine. Les délégués de la couronne étaient, avec l'archevêque de Bourges, le comte Thibaud, médiateur de la paix, le vieux connétable Mathieu de Montmorency, et son cousin Mathieu de Marly. Amauri de Montfort s'y trouvait avec les conquérants de l'Albigeois et d'autres seigneurs du baronnage de France.

Le comte de Toulouse, les capitouls et les chevaliers pyrénéens comptaient sans doute engager le débat sur les préliminaires convenus [1] : ils espéraient, selon le conseil du sage Roger-Bernard, en discuter la teneur, dans un esprit d'équité, pour obtenir des réductions dans cet impérieux programme de la reine. Mais ce programme spoliateur fut déclaré définitif, quoique incomplet, et bien loin d'être amoindri, devait être complété et développé dans le sens de la croisade. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le roi demandait, dans le projet, le démantèlement de trente villes albigeoises. Mais on ne touchait pas à la métropole : pour ne pas l'alarmer et la soulever, on laissait la

1. V. *les Préliminaires* : Cartul. de Champagne, fol. 160.

généreuse cité sous un silence menaçant. Maintenant le silence s'explique : le nuage se dissipe; on exige que cinq cents toises de ses murailles romaines victorieuses de Montfort et du fils de Philippe-Auguste soient abattues, et que sa forteresse féodale soit livrée au roi de France. Naguère on se contentait de démembrer l'État, maintenant on le blesse au cœur, on le frappe à la tête, on le décapite, en prenant le castel narbonnais, organe et symbole de son indépendance. La confiscation du manoir comtal, et la mutilation des murailles populaires fut, tout l'indique, une suggestion de l'évêque de Toulouse. Ce prélat turbulent, toujours en lutte avec le comte, la ville et le peuple, voulut non-seulement humilier l'héroïque cité, mais encore compter, dans les discordes futures, sur le secours des chefs croisés de l'Albigeois, et l'appui du sénéchal français campé dans le donjon des Saint-Gélis. Et c'est le même évêque (car un autre n'eût peut-être pas eu la même rancune vindicative et ne se fût pas si hardiment placé au-dessus de tout sentiment chevaleresque) qui, sans doute, suggéra que les consuls et les barons méridionaux, venus comme négociateurs, fussent, au mépris du droit des gens, retenus comme otages et gardés captifs dans les tours du Louvre. C'est ainsi que le lion de France traitait avec la brebis de Toulouse et la vache des Pyrénées.

Mais le lion dut faire sa part à son pourvoyeur : au programme, déjà si exorbitant de la royauté, vint s'ajouter, après coup et par surprise, le programme plus exorbitant encore de la papauté.

Rome revendiquait la part des spoliations de la croisade que lui avait arrachées la victoire romane. Ces spoliations avaient été immenses : l'archevêque de Narbonne avait usurpé le duché de Gothie. L'évêque de Toulouse s'était adjugé trois villes et une trentaine de villages. Les deux Montfort et Louis VIII avaient jeté de vastes lambeaux de la conquête aux ordres cénobitiques. Il fallait restituer ces acquisitions anciennes, ajouter de nouvelles concessions, et compenser les pertes infligées par la délivrance patriotique. Les abbayes insatiables réclamaient des indemnités pour les dommages que leurs cloîtres avaient subis pendant une guerre dont ils avaient déchaîné l'ouragan. Aux moines de Cîteaux et de Clairvaux, aux prédicateurs de la croisade, on devait le salaire de leurs travaux passés : mais on devait encore la rémunération de leurs travaux futurs aux ordres nouvellement créés pour la conversion ou la combustion des Albigeois. C'étaient les Dominicains, les Franciscains, les Augustins et les Carmes, les quatre animaux mystiques attelés au nouveau char de Jéhova, et ce char, c'était l'inquisition.

Les préliminaires, on l'a vu, ne touchaient qu'en passant à la question religieuse : un seul mot était jeté négligemment à propos du retour des exilés. Ces proscrits devaient être rétablis dans leurs biens *à moins qu'ils ne fussent hérétiques*. Cette réticence furtive sera comme la porte dérobée d'où sortira toute une législation draconienne, d'où s'élancera le spectre horrible de l'inquisition, évoqué des tombeaux d'Hérode et de Tibère. Le comte sera contraint de

faire des chasses aux Albigeois, des battues aux hérétiques. Et ces hérétiques ne sont pas seulement des cathares, mais les citoyens, les patriotes, les défenseurs de sa dynastie, les héros de l'indépendance romane. Enfin le légat voulut inaugurer sur l'heure ce supplice de la nation par le martyre d'ignominie du prince. Ce supplice probablement fut encore suggéré par l'évêque de Toulouse, implacable ennemi du comte, dont la haine inextinguible aiguillonnait l'orgueil du cardinal et la superbe de Rome. Foulques avait vu, vingt ans auparavant, au synode de Saint-Gilles, le comte Ramon VI, flagellé sur la tombe de Pierre de Castelnau, et cette gloire du légat Milon embrasa le cœur du légat Romain de Saint-Ange. Ramon VII n'était pourtant accusé d'aucun assassinat, mais comme rebelle à l'Église romaine et au roi de France, il devait être publiquement et solennellement fustigé devant le grand autel de Notre-Dame de Paris. De cette manière, la croisade albigeoise s'ouvrirait et se clôturerait par le supplice de la dynastie de Toulouse passée deux fois par les verges théocratiques.

Telles furent les décisions du synode de Meaux, et l'assemblée, se levant, se mit en marche pour soumettre le traité de paix à la signature de Louis IX et de Blanche de Castille. C'est ainsi que le comte, les consuls de Toulouse, et les barons des Pyrénées, se trouvèrent inopinément tombés dans un piége royal, dans un guet-apens sacerdotal. Comment se dérober à cet outrage, se soustraire à cette flétrissure, à ce supplice théocrati-

que? Ils étaient captifs, gardés à vue par les archers du roi, entourés d'un peuple frémissant et fanatique, et d'ailleurs à deux cents lieues de leur patrie. Le comte trouva peut-être une sorte de grandeur d'âme indifférente à la honte et supérieure aux revers dans la débilité de sa nature et l'immensité de son désespoir. Il dédaigna d'en appeler à la justice du roi, au jugement féodal de l'épée, aux consolations cathares du trépas. Les barons souffrirent stoïquement pour lui, pour eux, pour leurs cités, pour la patrie romane, pour l'Église du Paraclet. Des larmes d'héroïsme indigné et de pudeur chevaleresque coulèrent sans doute en silence sur leurs faces mornes. Car ils sont les héros de l'épopée romane. Ils ont vaincu la croisade, tué Simon de Montfort, vu fuir Amauri avec son cadavre, et reculer trois fois le roi de France, et vingt fois Rome débellée en doctrine comme en bataille. Et maintenant les voilà pris en trahison, jugés par leurs vaincus, flétris par des moines, et dépouillés par des évêques, et dévorés par celui qui s'intitule le Vicaire du Christ. Les voilà comme des lions tombés au désert dans les trappes des chasseurs dont ils étaient l'effroi. Le temps a étouffé leurs rugissements, et jeté son manteau de plomb sur leurs magnanimes sanglots. Mais l'histoire les entend. Au surplus, personne, que l'on sache, n'a rougi de cette trahison, ni ressenti le moindre remords de cette énorme iniquité. Le jeune Louis IX ne s'en est peut-être jamais douté, dans la sérénité candide de sa foi, et la tranquille illusion de son droit royal. La reine Blanche, politique de trop

grande race pour se repentir d'une conquête, se justifiait dans son cœur par l'agrandissement du trône et la complicité du Vatican. Le légat se trouvait sans doute au-dessus de la nature et de l'humanité comme mandataire d'un vice-Dieu. Un seul homme léger mais sincère a dû s'en troubler dans sa conscience, c'est Thibaud, comte de Champagne. Sa médiation officieuse aboutissait à la trahison d'un ami, à la spoliation d'un parent, à la ruine du plus puissant prince des Gaules. Il est à croire que dans le trajet de Meaux à Paris où le comte de Toulouse allait subir sa flétrissure suprême, le grand trouvère chevaleresque du Nord, qui l'accompagnait, indigné, dévora plus d'une fois entre ses dents son vers immortel dont il flagellait à son tour la théocratie romaine :

« Papelards font le siècle chanceler [1] ! »

Le 12 avril 1229 (c'était le jeudi saint, le jour de l'agonie du Christ) fut un jour d'allégresse et de triomphe pour le peuple de Paris. Des deux rives de la Seine, la foule se pressait vers les ponts de la Cité, l'antique berceau de la métropole, et comme le cœur de la monarchie française. Cette île du fleuve, allongée en forme de navire, montrait à sa pointe orientale, la grande basilique gallicane à peine achevée, et à sa pointe occidentale le vieux et sombre palais des rois Capétiens. Sur le donjon royal ondulait, aux premiers souffles du printemps,

1. Poésies de Thibaud, comte de Champagne.

la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. A l'opposite, sur la place du Parvis, s'élevait une superbe estrade demi-circulaire, semblable à un trône à la fois et à un échafaud. Entre la cathédrale et le palais, les maisons étaient pavoisées, les rues se jonchaient de verdure, et la rumeur populaire se répercutait dans le tumulte incessant des cloches qui, des cent flèches de la ville, de la cité et de l'Université, répondaient comme en chœur, par leurs bruyants carillons, aux fanfares triomphales de Notre-Dame. Or, que proclamaient ces hommes dans les rues, et ces bronzes dans les nuées? Un incroyable, un prodigieux événement. Le roi de France et l'Église romaine, après vingt ans de guerre, signent enfin la paix avec le comte de Toulouse. Trois cardinaux sont arrivés dans Paris, une foule d'évêques, une multitude de barons du Nord et du Midi. Le prince hérétique et rebelle, déjà jugé par l'assemblée de Meaux, doit être solennellement dépouillé de ses États par le roi, son cousin, et publiquement battu de verges par le légat du Saint-Père à Notre-Dame. Tel est l'étonnant spectacle que la papauté et la royauté, dans leur sagesse et leur clémence, vont donner, afin qu'il s'en souvienne, au catholique peuple de Paris, le jour où fut vendu le Christ.

X

SIGNATURE DU TRAITÉ DE PARIS. — FLAGELLATION DU COMTE DE TOULOUSE A NOTRE-DAME. — CAPTIVITÉ DU PRINCE ET DES BARONS MÉRIDIONAUX, AU LOUVRE.

Voilà ce qui faisait bondir le cœur des bourgeois et des cloches de Paris. L'heure attendue sonna au beffroi royal, et du sombre palais des rois capétiens, sortit à cheval, le jeune monarque adolescent, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au long visage gracieux, et rayonnant d'une candeur mystique. Près de lui, et dans la même pompe souveraine, s'avançait, sur sa haquenée superbe, la majestueuse et triomphante Blanche de Castille, régente de France. A leur suite, le cardinal, Romain de Saint-Ange, légat des Gaules, le cardinal Conrad, évêque de Porto, légat d'Angleterre, le cardinal Othon, légat de Pologne, les archevêques de Sens, de Bourges, de Narbonne, les évêques de Paris, Toulouse, Arles, Nîmes, Maguelonne et une multitude de chefs d'abbaye. Puis les grands officiers de la couronne, le vieux Mathieu de Montmorency, connétable de France; Thibaud, comte de Champagne, médiateur de la paix; Amauri de Montfort, qui doit renouveler son abdication de l'Albigeois, et parmi une foule de barons du Nord et du Sud, le triste Ramon, héros et martyr de cette pompe d'iniquité. Saluée par les noëls du peuple qu'entrecoupaient les hardis quolibets des écoliers contre la reine

et le légat alors en guerre avec l'Université, la superbe cavalcade, serpentant dans les étroites et tortueuses rues de la Cité, déboucha sur le parvis Notre-Dame, splendidement pavoisé pour la cérémonie royale.

Blanche de Castille et son fils s'assirent sur leurs trônes : à leur droite se placèrent les prélats, à leur gauche se rangèrent les barons : assemblée mi-partie de concile et de champ de mai; parlement mixte des divers ordres de la nation. La magnifique estrade, dont ses membres occupaient les gradins selon leur rang hiérarchique, adossée au couchant, se recourbait en croissant vers la basilique, récemment terminée par Philippe-Auguste. Ce monument aujourd'hui noirci par le temps, alors dans sa neuve et massive majesté, s'élevait comme le symbole architectural de l'indissoluble union de la monarchie française et de l'Église gallicane. Les rois des Francs, dont les statues décoraient la façade, depuis Clovis jusqu'à Philippe-Auguste tenant dans sa main la *pomme impériale* dérobée à Charlemagne, et les évêques des Gaules, dont les figures ornaient les voussures des portails, assistaient, dans leur pompe gothique, mornes témoins de pierre, mais pas plus durs que les vivants, à cette grande scène de spoliation. On eût dit que le légat de Rome et le roi de France, pour justifier leur immense déprédation, s'étaient entourés des anciens chefs sicambres, des vainqueurs d'Alaric et de Goaïffer, des dévastateurs de l'Aquitaine de tous les siècles. Le comte de Toulouse fut appelé : il parut dans son attitude de vaincu, suivi de ses ba-

rons et de ses capitouls humiliés, nobles et tristes représentants de la patrie romane abattue, et de l'indépendance et de la civilisation méridionales écrasées sous la force barbare et théocratique.

Sur un signe de la reine, le tabellion de la monarchie, se levant et déroulant un parchemin, lut à haute voix la charte suivante où l'orgueil a l'insolence d'infliger au droit vaincu et à l'héroïsme accablé un ton de suppliant. Il n'a pourtant pas osé mettre, selon l'usage de ce temps, son document spoliateur sous l'invocation de la ***très-sainte et indivisible Trinité*** :

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à tous ceux à qui ces présentes parviendront, salut dans le Seigneur[1] !

« Que tout l'univers sache qu'ayant soutenu la guerre pendant longtemps contre la sainte Église romaine et notre très-cher seigneur Louis, roi des Français, et que désirant de tout notre cœur être réconcilié à l'unité de la sainte Église romaine, et de demeurer dans la fidélité et le service du seigneur roi de France, nous avons fait tous nos efforts soit par nous-même, soit par des personnes interposées, pour parvenir à la paix ; que, moyennant la grâce divine, elle a été conclue entre l'Église romaine et le roi des Français d'une part, et nous de l'autre, ainsi qu'il suit. »

Tel est le préambule de ce traité fameux : il étincelle de fraude et de mauvaise foi. Le comte de Toulouse a soutenu la guerre vingt ans contre

1. Trés. des Chart. du Roi, Toulouse.

l'Église romaine et deux ans seulement contre le roi de France directement. Mais il n'est pas dit que l'agression est venue de l'Église et du roi, qu'elle a commencé par le massacre de Béziers, et se termine par le massacre général du Midi, non plus uniquement des peuples, mais des troupeaux, des arbres, des herbes et même des pierres. Ce n'est pas le comte Ramon qui a demandé la paix, ce sont ses agresseurs par la médiation de l'abbé de Grandselve. Remarquons enfin que le comte traite uniquement avec le légat qui se pose audacieusement comme le tuteur sacerdotal du roi de France.

« En conséquence, continue le tabellion royal ou clérical, nous promettons au seigneur Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du saint-siége apostolique, d'être fidèle à l'Église et au roi et à ses héritiers jusqu'à la mort : nous combattrons les hérétiques, leurs croyants, fauteurs et receleurs; nous n'épargnerons ni nos voisins, ni nos vassaux, ni nos amis, ni nos parents même ; nous purgerons notre terre de la souillure de l'hérésie, et nous aiderons à en purger les terres du roi. — Nous ferons une exacte et prompte justice des hérétiques, nous les rechercherons puissamment et les ferons rechercher vigoureusement par nos bayles, selon les ordres du seigneur légat. — Pour faciliter et accélérer cette recherche, nous payerons pendant deux ans deux marcs d'argent, et dans la suite un marc aux délateurs, pour chaque hérétique condamné par l'évêque ou son délégué, et quant aux fauteurs et receleurs nous les tiendrons à la

disposition du seigneur légat. — Nous garderons la paix et la ferons garder sur nos terres, sur celles de nos vassaux, et sur celles du roi, nous en chasserons les routiers et les receleurs des faidits des bois. — Nous défendrons et ferons défendre les églises et les ecclésiastiques, et ferons conserver fermement leurs droits, libertés et immunités; et pour que les clefs de l'Église romaine soient respectées, nous observerons les sentences d'excommunication, nous éviterons les excommuniés, comme il est ordonné dans les canons, et nous contraindrons au bout d'un an les contumaces à rentrer dans le sein de l'Église, leur mère, par la confiscation de leurs biens que nous retiendrons jusqu'à ce qu'ils aient satisfait entièrement. — Nous ferons jurer, le jour de leur élection, ces statuts à nos bayles, et s'ils sont trouvés négligents ou infidèles, nous les punirons, selon leur délit, jusqu'à la perte totale de leurs biens : nous n'en nommerons que de catholiques, et nous exclurons les juifs et tout individu soupçonné d'hérésie. — Nous promettons que les églises et les ecclésiastiques seront intégralement rétablis dans leurs biens et dans leurs droits, tels qu'ils les possédaient avant la croisade, et quant aux autres il en sera référé aux évêques ou aux délégués du saint-siége. — Nous payerons les dîmes et nous les ferons payer exactement par nos vassaux et nous empêcherons qu'elles soient prélevées par les chevaliers et les autres laïques. — Quant aux dommages causés aux églises et aux ecclésiastiques, nous payerons 10,000 marcs d'argent pour être proportionnelle-

ment répartis au gré du légat[1]. De plus pour le salut de notre âme, et réparation de dommages, nous payerons à l'abbaye de Cîteaux 2,000 marcs d'argent, à Grandselve, 1,000, à Belleperche, 300, à Candeil, 200, pour reconstruire ces monastères[2]. — Plus 6,000 marcs pour la garde et les fortifications du Castel-Narbonnais (de Toulouse) et autres châteaux que le roi, pour sa sûreté et celle de l'Église, retiendra pendant dix ans. — Plus 4,000 marcs pour entretenir pendant dix ans quatre maîtres en théologie, deux en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire, qui professeront à Toulouse. — De plus, après notre absolution, nous prendrons pour notre pénitence, la croix des mains du légat, et nous irons outre-mer servir cinq ans contre les Sarrazins. — Nous traiterons en amis les partisans de l'Église romaine, du roi de France et des comtes de Montfort. »

Cette première moitié du traité forme le programme sacerdotal subrepticement ajouté au programme royal, ou plutôt mis en tête, comme l'objet principal et dont l'autre n'est que la conséquence et le complément ; cette seconde partie déjà connue offre pourtant des modifications qui ne laissent pas que d'être considérables, telles que l'article relatif à la mutilation des murailles de Toulouse et l'occupation du Castel-Narbonnais. Une des plus curieuses insolences est le rapt de l'infante Joana présenté maintenant comme un hon-

1. Plus de 2,660,000 fr.
2. Plus d'un million.

neur conditionnel; et, comme une grâce inouïe, l'union d'un prince capétien avec l'héritière de la maison de Saint-Gélis, comme si les rois de France n'épousaient pas les princesses provençales et ne jetaient pas leurs filles dans le lit des comtes pyrénéens.

« Espérant, continue le document officiel, que nous persévérerons dans notre dévouement à l'Église, et notre fidélité pour sa personne, le roi nous fait la grâce de recevoir notre fille que nous lui livrerons pour la donner en mariage à l'un de ses frères, et de nous laisser Toulouse et son diocèse, sauf la terre du Maréchal que le maréchal tiendra du roi; de manière qu'après notre mort, la ville et le comté reviendront à notre gendre, et, à leur défaut, au roi. — Le roi nous laissera l'Agenais, le Rouergue, l'Albigeois en deçà du Tarn, et le Quercy excepté Cahors et les autres fiefs du roi Philippe. Tous ces pays, si nous mourons sans enfants, reviendront à notre fille, épouse de l'un des frères du roi. — Nous cédons Vertfeuil, Las Bordas et leurs dépendances à l'évêque de Toulouse et aux fils d'Odon de Lyliers, conformément au don qui leur en fut fait par le roi Louis et le comte de Montfort. — Nous ferons hommage-lige au roi, pour tous les pays qui nous sont laissés selon la coutume des barons de France. Nous cédons au roi et à ses héritiers tous nos autres pays en deçà du Rhône, dans le royaume de France. — Quant aux pays situés au delà de ce fleuve dans l'Empire, nous les avons cédés à perpétuité à l'Église romaine. — Tous les habitants expulsés par le roi ou par les

comtes de Montfort, ou volontairement expatriés, seront rétablis dans leurs domaines à moins qu'ils ne soient hérétiques. — Que si quelques-uns, notamment le comte de Foix, refusaient de se soumettre, nous leur ferons une vive guerre et ne conclurons avec eux ni paix, ni trêve, sans le consentement de l'Église et du roi. — Nous ferons détruire entièrement les murs et combler les fossés de Toulouse selon les ordres du légat. — Nous en ferons de même de trente villes ou châteaux, savoir : Fanjaus, etc. Leurs murailles ne pourront être rétablies sans la permission du roi et nous ne pourrons élever de nouvelles forteresses. — Nous jurons au légat et au roi d'observer de bonne foi toutes ces choses et de les faire observer par nos vassaux, et notamment par les citoyens de Toulouse ; en sorte que, si nous contrevenions à quelqu'un de ces articles, ils seront déliés envers nous du serment de fidélité, et qu'ils adhéreront à l'Église et au roi et que nous retomberons sous l'excommunication et l'interdit lancés contre nous et notre père par le concile de Latran. — Nos vassaux ajouteront à leurs serments qu'ils aideront contre les hérétiques et leur feront la guerre jusqu'à ce qu'ils soient soumis à l'Église et au roi. — Ces serments seront renouvelés de cinq en cinq ans au commandement du roi. — Pour l'exécution du présent traité, et pour la sécurité du roi et de l'Église, nous mettrons en gage entre les mains du roi le Castel-Narbonnais (de Toulouse) et aussi les châteaux de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Penne d'Albigeois, de Penne d'Agenais, de Cordoue, de

Roche-Peyrusse, de Verdun et de Villemur, qu'il gardera pendant dix ans et pour la garde desquels nous payerons 1,500 livres tournois, indépendamment des 6,000 marcs d'argent. L'Église et le roi peuvent, selon leur bon plaisir, faire démolir quatre de ces châteaux et exiger la livraison de Penne d'Albigeois pour la donner aux Templiers ou aux Hospitaliers. — Le roi décharge les habitants de Toulouse et tous les peuples du pays de tous les engagements contractés soit envers lui, soit envers son prédécesseur, soit envers les comtes de Montfort[1]. »

Tel est ce fameux traité de spoalition, conçu par Romain de Saint-Ange, proposé par l'abbé de Grandselve, concerté à Paris entre ce moine, le légat et la régente, présenté frauduleusement et comme une amorce au comte de Toulouse, et, quand ce prince est tombé dans le piége, complétement transformé au synode de Meaux, et enfin déployé tout entier et dans sa rigueur accablante et inexorable à l'assemblée de Notre-Dame. C'est ainsi que le serpent devint un lion. Ce traité parut énorme même aux contemporains, et ses clauses excessives, même aux intéressés. « Chacune d'elles, dit un prêtre, eût suffi en guise de rançon, dans le cas où le roi eût pris et vaincu le comte en bataille[2]. »

L'iniquité n'en est dépassée que par le cynisme. Le prodige de l'insolence, c'est le vaincu qui im-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 656, pr. 146.
2. Guil. de Puilaurens, XL.

pose des conditions au vainqueur ; le spoliateur qui se donne encore des airs de faire grâce au spolié; le juste est dans l'attitude du criminel, et le droit a le langage du suppliant. Par ces audaces, ils ont espéré tromper la conscience de l'avenir.

Le comte de Toulouse, après cette lecture, s'avança vers le pupitre où le livre des Évangiles était ouvert vis-à-vis du roi. Posant la main sur le gothique volume aux caractères d'or et d'azur, et aux armes de France, le comte dit d'une voix émue : « En présence de Dieu, et de vous, monseigneur » Louis, roi des Français, et de vous, monseigneur » Romain, légat du saint-siége apostolique, et de » vous tous, messeigneurs prélats et barons, je jure » d'observer le présent traité. » — Le jeune monarque et l'infortuné comte apposèrent au bas leurs signatures, et leurs chanceliers scellèrent ce parchemin du sceau de France aux trois fleurs de lis, et du sceau de Toulouse à la brebis et à la croix. Ainsi la monarchie capétienne, bornée d'abord à l'Ile de France, son berceau, péniblement élargie jusqu'à la Loire par le vaillant roi Louis le Gros, se trouva tout d'un coup et d'un trait de plume immensément étendue vers le sud jusqu'aux Pyrénées. Et de quel droit le jeune Louis IX exécutait-il cette vaste spoliation? Du droit des Montfort, du droit de Charlemagne, du droit de Clovis, du droit de Rome impériale, et, chose non moins chimérique et non moins monstrueuse, du droit de Rome théocratique! Le légat contre-scella sans doute les sceaux de Toulouse et de France des clefs de saint

Pierre, ces clefs terribles, qui, dans l'opinion du siècle, ouvraient le ciel et l'enfer.

Ramon VII, par un acte complémentaire, déclara donner au roi, comme otages, vingt barons ou notables toulousains. Ces chevaliers et ces citoyens jurèrent de rester captifs au Louvre jusqu'à la démolition convenue des cinq cents toises des murailles de la grande cité. Après leur serment ils durent accompagner leur maître à son dernier martyre. La spoliation royale fut immédiatement suivie du stigmate sacerdotal. Le comte se dépouilla de son manteau, descendit de l'estrade et fut introduit par le grand portail, dans l'église de Notre-Dame. Le légat de France, ayant pour acolytes ses deux collègues d'Angleterre et de Pologne, des verges à la main, introduisit l'illustre pénitent, la corde au cou, dans la basilique. « C'était pitié, dit Guilhem de Puilaurens, chapelain du comte, et témoin sans doute du supplice de son maître, c'était pitié de voir un si grand prince qui pendant si longtemps avait résisté à tant et de si puissantes nations, conduit pieds nus, en chemise et en brayes, jusqu'à l'autel[1]. » Au pied du grand autel Ramon tomba à genoux ; le cardinal le frappa, sur le dos, de ses verges sacerdotales. « Comte de Toulouse, s'écria le légat, au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur, et de notre saint-père, Grégoire IX, son vicaire, nous t'absolvons de l'excommunication prononcée contre toi ! — Amen, chantèrent en triomphe les évêques ! Amen, »

1. Guil. de Puylaurens, ch. XL.

soupira, dit-on, dans son trouble, l'infortuné, qui, riant de tout, selon son habitude, étouffa sans doute ses sanglots dans un éclat de rire tragique et désespéré qui s'évanouit dans l'hymne triomphal.

Le comte, en effet, ne se releva jamais de cet abaissement. Son esprit resta faible et troublé : son cœur de prince était mort en lui. Celui qui, adolescent, avait été un héros, homme mûr, ne fut plus qu'un vieillard, flottant dans une espèce d'imbécillité sénile, d'où il ne sortit que par éclairs, et se hâtant, comme honteux de se survivre, vers le tombeau. Rome impériale était moins cruelle envers les vaincus. Elle étranglait les rois, mais elle ne les fustigeait pas. Tous les monarques ont été flagellés dans Ramon VII, et ceux qui n'ont pas rompu avec le Vatican, portent empreint sur le dos l'indélébile stigmate de la papauté. Blanche de Castille ressentit peut-être une joie féroce d'avoir fait dégrader, par son amant sacerdotal, un prince, un parent infortuné. Elle outrageait la nature, elle avilissait la royauté et jetait un double crime dans les fondements de la monarchie capétienne. Mais Rome, sa complice, la dispensait de tout remords, et c'était assez pour l'avide et superbe Espagnole et pour son fils, ce monarque adolescent, ce futur saint monastique, qui siéga toujours avec une immuable tranquillité candide sur cet amas d'iniquités recouvertes des clefs du Vatican et des fleurs de lis de France. Mais qui sait jusqu'où s'étend l'inexorable loi de la réversibilité et de l'expiation? Qui peut dire si les tribulations de Pie IX ne sont pas faites avec les hauteurs tonnantes d'Inno-

cent III; et si dans les forêts de la justice éternelle, des verges de Ramon VII n'a pas germé l'échafaud de Louis XVI! L'historien rêveur ne peut qu'indiquer ces effrayants mystères et passer en frissonnant. Mais dans cet odieux drame, Romain de Saint-Ange, le cardinal flagellateur, prit le rôle de Caïphe, et, crime encore plus noir, imposa au simple et pieux Louis IX un semblant de la duplicité d'Hérode. C'était, avons-nous dit, le jeudi saint, le jour des angoisses mortelles du Christ, que Ramon VII, et son peuple incarné dans son prince et ses consuls, suèrent leur agonie sanglante, et le parvis de Notre-Dame fut leur âpre Gethsémani.

II

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II

COMTE DE FOIX

I

ABSOLUTION DU COMTE RAMON VII. — CONFISCATION DE SES ÉTATS. — PARTAGE DE SES DÉPOUILLES ENTRE LE ROI DE FRANCE ET L'ÉGLISE ROMAINE.

La flagellation du comte de Toulouse est le frontispice du martyrologe des Albigeois. C'est aussi le préambule de l'inquisition qui sera la flagellation et la spoliation séculaire du peuple roman. Nous n'avons désormais qu'à suivre ce peuple infortuné aux traces de ses pleurs et de son sang, et pendant un siècle et demi, montant, courbé sous sa croix, son douloureux Calvaire.

Le légat, le soir même de l'absolution du comte, en fit dresser un acte authentique, pour annoncer à tout l'univers catholique le triomphe de l'Église romaine et du roi de France : « Nous Romain, par la miséricorde divine, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, à tous ceux qui les présentes verront, salut dans le Seigneur! Comme le

noble homme Ramon, fils de Ramon, autrefois comte de Toulouse, qui longtemps fut rebelle et contumace à l'Église et à l'illustre roi de France, au commandement de l'Église, du roi et de nous, est venu humblement et dévotement demander son absolution, implorant non le jugement, mais la grâce et la miséricorde, sur toutes les choses pour lesquelles il avait été excommunié ; comme il a juré solennellement, en notre présence, le jour de la Cène du Seigneur, devant les portes de l'église de Paris, d'obéir strictement aux commandements de l'Église et aux nôtres, comptant sur son humilité et sa dévotion, nous lui avons accordé le bénéfice de l'absolution, suivant la forme de l'Église. Nous l'avons aussitôt après déclaré excommunié de son consentement, s'il contrevient à quelqu'un des articles qu'il a promis d'observer et contenus dans le traité de paix ; nous le réduisons en ce cas au même état qu'il était avant son absolution, quant à l'excommunication et aux autres peines décernées contre lui et contre son père, soit dans le concile général, soit depuis. En témoignage de quoi nous avons fait dresser ces présentes scellées de notre sceau. Donné à Paris le 12 des ides d'avril de l'an du Seigneur 1228 [1].» (1229.)

Avons-nous besoin de relever encore l'imposture du langage officiel de la chancellerie romaine ? Le comte n'était ni *rebelle* ni *hérétique;* il n'avait pas *imploré miséricorde*. Sa faiblesse avait été surprise tout éperdue dans un guet-apens de pervers audacieux.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 147.

Coupable, il fallait confisquer tout son domaine. Innocent, on devait lui rendre tout son héritage. Au lieu de cela, prenant un moyen terme, on lui laisse sa capitale avec sa banlieue comme s'il n'eût été ni absous ni condamné. Mais par un mélange de conquête, de confiscation et de mariage, on s'assura que tout son patrimoine tomberait directement ou indirectement à l'Église romaine et dans la maison de France. Le comte, une fois dépouillé de tout, se trouva fidèle et orthodoxe; et maintenant, pour justifier son iniquité et sa superbe, le légat cherche à tromper la conscience du genre humain, mesure la prétendue culpabilité du prince à l'énormité de l'expiation dans Notre-Dame, et met sa flagellation sous les yeux de tout l'univers.

Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille se hâtèrent d'envoyer deux commissaires se saisir au nom du pape et du roi des immenses confiscations opérées sur la maison de Saint-Gélis. Le comte, dont les ancêtres prétendaient ne relever que de Dieu, dut faire hommage pour le domaine excessivement restreint que lui concédait, comme une grâce, la munificence de la régente et du légat. Ce domaine consistait dans la cité de Toulouse et son territoire compris entre les diocèses d'Auch et de Carcassonne, le Tarn au nord et les Pyrénées au midi. C'est le noyau primitif de l'ancien comté, l'héritage de Ursio, patriarche goth de sa dynastie, étendu de siècle en siècle par ses descendants depuis les cimes des Alpes jusqu'aux landes voisines de l'Océan dont les pins imitent les murmures orageux. Ramon VII, après ce dépouillement, ne

fut plus duc ni marquis; il n'était plus que comte, et du premier rang il était descendu au quatrième dans la hiérarchie des grands vassaux de la couronne, pour parler le langage des historiographes de France. Voici le catalogue des États qui lui furent enlevés : le duché de Narbonne, le marquisat de Provence, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Maguelonne, Nîmes, Uzès et Viviers; les comtés de Velai, Gévaudan et Lodève; les deux tiers du comté d'Albigeois; les vicomtés de Carcassonne, Rodez, Albi, Razès, Grezès ou Gévaudan; enfin la terre du Maréchal ou de Mirepois. N'oublions pas l'Agenais, dot magnifique de sa mère Jehanne d'Angleterre.

Ramon VII fut retenu captif dans les tours du Louvre jusqu'à ce que les commissaires envoyés par la régente et le légat eussent reçu livraison des territoires confisqués et de l'infante destinée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du jeune roi[1]. Les barons toulousains, compagnons du comte, et signataires du traité de Paris, furent, au mépris du droit des gens, gardés comme otages et mis sous les verrous du donjon royal. Ils étaient capitouls ou du moins issus des antiques races consulaires. A leur tête, nous distinguons le noble Pierre de Toulouse, rameau éloigné de la maison comtale, et qui devait s'illustrer encore par ses luttes magnanimes contre les premiers inquisiteurs; Hugo d'Alfar, d'origine aragonaise, époux de Guillelma,

1. Le roi feignait que la captivité du comte était volontaire : *remansit in prisione ad petitionem suam.* Duchesne, t. V, p. 814.

sœur du comte, et l'un des héros des guerres nationales. Il avait défendu contre Montfort Penne d'Agenais, dont il ne reste plus sur son monticule conique qu'une ruine informe surmontée d'une croix. Au siége de Toulouse, il combattit dans la tour du Pont-Neuf, illustré par tant d'exploits. Il partageait la captivité du comte avec son fils Joan d'Alfar. Ramon Maurand, fils du fameux et infortuné Pierre Maurand qui, cinquante ans auparavant, fut publiquement flagellé dans l'église de Saint-Saturnin, voisine de son palais dont on voit encore une tourelle. Le légat, non content de cette flétrissure, l'avait condamné au pèlerinage d'outre-mer. Mais, à son retour d'Orient, le comte lui rendit ses biens confisqués, et le peuple l'éleva au capitoulat. Pierre était le chef laïque des cathares toulousains : on prétendait qu'il avait en lui l'âme de saint Jean l'Évangéliste, tant il reproduisait l'image idéale du vieillard de Pathmos. Gui de Cavaillon qui reçut les comtes, à leur retour de Rome, sur la plage de Marseille, et conduisit le jeune infant, à la tête des faidits provençaux, causant *de guerres et d'amours*, au siége de Beaucaire où se releva la fortune de Toulouse. Hugo de Roaix qui eut l'honneur d'héberger dans son palais le comte Ramon VI, revenu de l'exil d'Espagne, avec les proscrits pyrénéens, jusqu'à ce qu'il eût expulsé l'étranger de la demeure de ses aïeux. Bernard de Villeneuve, d'une race chevaleresque, aux nombreux rameaux et la plus puissante après les princes souverains. Arnauld de Barravi, d'une maison féconde en grands citoyens, Ramon de Castelnau,

Bertran et Pierre des Monts, Arnauld d'Escalquens, Bernard de Miramont, Bertrand de Garriguas, Ramon et Ugolin du Pont, Pierre de Coccian, Ispan Gari, Ramon Isarn, et Pons Ortolan, ces trois derniers mandataires plébéiens de la cité. Ces vingt chevaliers et citoyens durent rester captifs dans la tour du Louvre jusqu'après la démolition des cinq cents toises des remparts de Toulouse. L'histoire doit entourer d'un amour respectueux les noms de ces guerriers et de ces magistrats qui eurent l'honneur de partager le martyre du comte et de la patrie romane.

Telle fut la part du roi de France, véritable part du lion. Le pape se fit aussi la sienne : il s'était adjugé déjà le comté de Maguelonne, confisqué sous la première croisade. Par le traité de Paris, il acquérait le comtat Venaisisn, et le marquisat de Provence, qui s'étend du Rhône aux Alpes, entre l'Isère et la Durance. Ces deux provinces qui relevaient de l'Empire, et que Grégoire IX enlevait à son rival Frédéric II, pour les donner à Saint-Pierre, comprenaient soixante-seize châteaux ou cités. Adhémar de Poitiers, comte de Valentinois, prit l'engagement de mettre cent chevaliers et quatre cents fantassins au service de l'Église romaine. Adhémar, frère du précepteur de Ramon VII, était encore un transfuge, et le Savari de Mauléon du Rhône. Adhémar descendait de cette comtesse de Die, la Sapho mystique des Alpes, si fameuse par le doux chant élégiaque, qu'elle soupira sur l'infidélité du troubadour Rambaud, vicomte d Orange [1]. Le fils de

1. Rainouard, *Troubadours*.

Rambaud, pendant la croisade, abandonna la cause provençale. Les Avignonnais, qui le prirent dans un combat, punirent cruellement le traître. Ils l'écorchèrent vif, et pendirent ses membres aux quatre coins de leur cité. Bientôt après ils accueillaient dans leurs murs le comte et l'infant de Toulouse, et conduisaient le jeune prince à la conquête de Beaucaire. Plus récemment encore, ils s'illustrèrent par leur résistance héroïque au roi de France qui venait s'emparer du Midi légué par Monfort. Avignon, la noble et fière république, déjà démantelée par ce roi, fut, à la paix de Paris, vendu au saint-siége, pour devenir, un siècle plus tard, la Rome grotesque des papes gascons et cahorcins [1].

Ramon VII avait fait le serment de rétablir l'Église dans la situation où elle se trouvait avant la croisade, de rendre tous les biens ecclésiastiques saisis pendant la guerre, et de payer en dédommagement au pape la somme de dix mille marcs d'argent. De plus, à l'abbaye de Cîteaux, deux mille marcs; à Grandselve mille; à Clairvaux, cinq cents; à Belleperche, cinq cents, et trois cents à Candeil. Cîteaux et Clairvaux, à cent cinquante lieues du théâtre de la guerre, n'avaient nullement souffert de ses ravages; mais c'était le salaire des prédicateurs des diverses croisades qui, d'ailleurs, s'étaient largement rétribués eux-mêmes dans le pillage du Midi. Nous n'en citerons que deux: le premier et le plus grand de tous, le fameux Arnauld-Amalric,

1. Lupi rapaci... Caorsini e Guaschi... Dante, *Parad.*, cant. 27.

abbé de Cîteaux, s'était fait archevêque de Narbonne, primat de Septimanie. Et Foulques, évêque de Toulouse, son turbulent et implacable suffragant, obtenait les châteaux de Vertfeuil et de Las Bordas, comprenant une vingtaine de villages disséminés, fiefs déjà cédés par le roi Louis VIII, et plus anciennement encore par Montfort. Il rendait au comte Fanjaus, mais démantelé de ses murailles, démembré de son territoire, dévoré presque tout entier par le monastère de Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Enfin, Ramon VII payait quatre mille marcs pour entretenir, pendant dix ans, quatre maîtres en théologie, deux maîtres en droit canon, six maîtres ès-arts et deux régents de grammaire dans Toulouse. Ce n'est point là, comme on l'a cru, la fondation, mais plutôt la transformation de l'université de Toulouse qui, de romane et de populaire, devenait catholique, royale et française. Ces dominicains étaient chargés par le pape d'enseigner à l'Athènes des troubadours les doctrines romaines, dans un latin barbare et un français qui n'était encore qu'un aigre jargon picard, en échange de sa foi cathare et de sa langue mélodieuse, également proscrite comme hérétique. Le chevaleresque et poétique idiome du *gai-savoir* est condamné dans l'avenir à n'être que le grossier langage de la tristesse et de l'ignorance, le langage des vaincus, des proscrits, des patarins, des *patits* (souffrants), des patauds (vagabonds), et comme disaient les Normands avec dédain, le *patois* [1]. Et

1. Patouès est un mot normand adopté par les méridionaux qui le prononcent encore à la française. Les Fran-

pourtant, il proteste encore, ce noble langage, contre l'iniquité de Rome qui le prive de la gloire d'être un des plus éclatants organes de l'esprit humain, il persiste toujours, après six cents ans, à prouver par sa longévité vivace, non moins que par sa grâce étincelante et sonore, les droits qu'avaient à former une nationalité puissante les dix millions d'hommes qui le parlent encore depuis le Limousin jusqu'à l'Andalousie et l'archipel des Baléares [1].

Telle est la part régulière que le traité de Paris accordait à l'Église romaine. Mais qui peut, qui pourra jamais dire la part irrégulière que son sanglant caprice se fit sans repos, sans relâche, sans pudeur, chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, pendant deux longs siècles, par les confiscations, les amendes, les offrandes arrachées par la torture, par l'épouvante, aux proscrits, aux prisonniers, aux pénitents, aux suspects, contributions des vivants, dons des mourants, legs des morts, en faveur des églises, des monastères, dont on cherchait l'ombre profonde pour dérober aux lynx de l'inquisition sa vieillesse tremblante sous le cloître, et même ses cendres éperdues dans la tombe?

çais disaient de même *li coms de Fouès* au lieu de *lo coms dè Fouïs.*

1. Les Provençaux et les Catalans viennent de fraterniser naguère dans une fête poétique à Avignon.

II

COMMISSAIRES DU PAPE ET DU ROI DANS LE MIDI. — CONVOCATION DES CHEVALIERS ET DES CITOYENS A AVIGNON, NARBONNE, CARCASSONNE, TOULOUSE. — LETTRE DU COMTE RAMON AU COMTE DE FOIX QUI REFUSE LA PAIX.

Les commissaires du pape et du roi, un clerc et un laïque, s'acheminèrent cependant vers le Midi. Le clerc se nommait Pierre de Colmieu, chapelain du souverain Pontife, et son vice-légat dans les Gaules : il devançait le cardinal de Saint-Ange[1]. Le laïque était Mathieu de Marly, cousin de Mathieu de Montmorency, connétable de France, et d'Alix, femme de Simon de Montfort ; il portait le titre de lieutenant du roi dans les *parties de l'Albigeois*. Le célèbre chef de la croisade avait entraîné dans son expédition ses parents de Marly. Bourchard de Marly reçut du conquérant le château de Saissac, et Lambert de Croissy, son frère, la ville de Limous. Marguerite, leur sœur, était devenue l'épouse d'Améric, vicomte de Narbonne, pour rattacher à la France ce puissant et versatile baron pyrénéen. C'est ainsi que, pour servir la politique de Philippe-Auguste, les seigneurs de Marly avaient quitté leur manoir du nord, si digne de son nom de *Mirable-Lieu*[2] car de son monticule de forêts, il

1. Petrus de Collomedio.
2. Mirus-Locus, Mirabilis-Locus, Marly.

découvre les hauteurs de Paris, les sépultures royales de Saint-Denis, le monastère d'Argenteuil illustré par Héloïse, le château de Saint-Germain, résidence favorite des premiers Capétiens, et la Seine qui plie et replie son cours indécis, comme ne pouvant s'éloigner de cet incomparable berceau de la monarchie française.

De Lyon, les deux commissaires descendirent le Rhône jusqu'à Valence où ils investirent Adhémar, comte de Valentinois, du marquisat de Provence, concédé à l'Église romaine. Les Vaudois avaient leur berceau sur ce sommet des Alpes. Pierre de Brueys avait, cent ans auparavant, prêché leurs doctrines dans les vallées de la Drôme et de la Durance [1]. Le Pétrobruséisme tenait du caractère de son chef, des flots du Rhône et du vent des Alpes, un génie impétueux et indompté. Bien plus que le mystique et tendre catharisme, le léonisme biblique et républicain régnait dans les villes des bords du Rhône, et c'est à lui surtout que revient la gloire de l'héroïque défense d'Avignon contre le roi de France. Probablement, c'est pour éteindre le valdisme dans son foyer alpestre que le pape s'était fait concéder la province septentrionale et le comtat Venaissin. Pierre de Colmieu, au nom du saint-siége, prit possession du poétique Comtat et de la noble cité d'Avignon. Un légat pontifical s'établit dans le château des vicomtes, sur la roche où l'on voit aujourd'hui le palais et la nécropole des papes. Mais de la montagne des Doms quel triste spectacle

1. *Réformateurs de la France et de l'Italie*, t. I, p. 9.

s'offrit à ses yeux! Les ordres du cardinal de Saint-Ange n'avaient été que trop exécutés. Trois cents maisons étaient abattues, les remparts démolis, les tours rasées. La noble cité pleurait mutilée au bord du fleuve. Ses héroïques podestats étaient sans doute morts ou proscrits. Trente de ses principaux chevaliers étaient exilés en Terre sainte. Les engins de guerre qui l'avaient défendue avaient été ravis par le vainqueur. Le reste du peuple, errant comme un troupeau sur ces décombres, avait été pressuré, écrasé, par une amende de sept mille marcs d'argent[1]; mille pour l'Église catholique qui refleurissait dans ce deuil universel, et six mille pour le roi de France qui les employait à construire, sur l'autre rive du Rhône, le fort de Villeneuve, destiné à comprimer les frémissements convulsifs de l'héroïque cité mourante. Ces murailles féodales, construites sur le terrain de l'abbaye de Saint-André, et croulantes sur les ruines du monastère disparu, ne protégent même plus de leurs débris un bourg rustique hanté par des pâtres et des bohèmes.

Les deux commissaires descendirent le fleuve jusqu'à Beaucaire. Un sénéchal du roi occupait tranquillement ce château naguère si tumultueux, où l'infant de Toulouse, assiégeant à la fois et assiégé, repoussa Montfort rugissant, et lui arracha ce donjon défendu par Lambert de Croissy qui faillit en décorer les créneaux de son cadavre. On voit encore, sur son rocher, la tour en ruine d'où

1. Prés de deux millions d'aujourd'hui.

le chef croisé, errant sur la plate-forme dans son désespoir, agitait, en signe de faim, une carafe vide, et une nappe déroulée, comme un linceul de mort et un drapeau funèbre. Cette tour, qui devait être son gibet ou son cercueil, n'entend plus, de tant de bruit, que le cri de l'oiseau de proie, le murmure du fleuve et le vent éploré des Alpes.

De Beaucaire, le vice-légat et le chevalier français se dirigèrent vers Nîmes, Montpellier, Narbonne. A l'est comme à l'ouest du Rhône, la terre, ravagée et piétinée par vingt ans de combats, n'offrait aux regards des deux voyageurs que des oliviers coupés, des vignobles arrachés, des hameaux brûlés et dépeuplés. Au milieu de ce désert semé d'ossements, Béziers s'élevait, cité tragique deux fois égorgée en soixante ans, comme un énorme amas de décombres et de cadavres calcinés par la foudre. Dans la désolation générale du Midi, le vicomte de Narbonne avait su, par ses versatilités, se dérober en partie aux maux de la guerre. Ce lâche prince s'était hâté de se rendre en ami sur le passage d'Arnauld, abbé de Citeaux, chef cénobitique de la première croisade, tout fumant encore de l'incendie et du massacre de Béziers. Ce légat farouche devint archevêque de Narbonne, primat de la Septimanie, et disputa le titre de duc de Gothie à Montfort, prétention qui suscita de longues querelles entre ces deux princes de la spoliation. Les hauteurs turbulentes d'Arnauld-Amalric, et de son successeur Pierre-Amiel, fatiguèrent le vicomte qui, cédant aux instincts de race, se rapprocha du comte de Toulouse, son seigneur, et des

barons du Midi, victorieux. Mais après le traité de Paris, le vicomte dut se résigner à implorer la paix et le pardon du roi. Grâce à l'intervention de sa femme Marguerite, et de son beau-frère Mathieu de Marly, il obtint de conserver son titre et sa terre et de les transmettre, après sa mort, à ses fils, les infants de Narbonne-Lara. Les deux commissaires convoquèrent les peuples dans la cour du palais vicomtal (17 mai 1229), en présence de l'archevêque Pierre-Amiel. Ils reçurent tour à tour le serment du vicomte Améric, des consuls de la cité, des chevaliers descendus de leurs manoirs, entre lesquels nous distinguons Olivier de Termes qui venait de vendre son château au roi de France, et Ramon de Villerouge son parent, le futur tribun de Narbonne[1].

De Narbonne, le lieutenant du roi, et le vice-légat du pape, se dirigèrent vers Carcassonne, la grande forteresse de la domination capétienne. Sous l'orme antique du château où la vicomtesse Aladaïs, sur le siége judicial des rois goths, tenait ses cours d'amour, dans ces murs d'où la croisade avait expulsé les harpes des troubadours et les jeux chevaleresques, qu'habitaient maintenant, au lieu de l'aimable et populaire race des Trencabel, un sombre sénéchal français et de farouches hommes d'armes du Nord, les commissaires du pape et du roi reçurent l'hommage des consuls, et des chevaliers du Carcassez, du Rasez et de l'Albigeois, descendus

1. Archives du vicomte et du chapitre de Saint-Paul de Narbonne.

à leur appel depuis les cimes couvertes de forêts des Montagnes-Noires, jusqu'aux sommets neigeux des Pyrénées. Là se rendirent aussi les conquérants établis par Montfort, rétablis par Louis VIII, et définitivement affermis dans leur conquête par le traité de Paris. Mathieu de Marly trouva dans leur nombre deux de ses neveux, les fils de Lambert de Croissy, plus heureux que leur père mort en Orient, et que le chef de la croisade qui, de tant de territoires odieusement usurpés, n'avait pas même conservé son sépulcre de Carcassonne.

Le lieutenant royal et le vice-légat pontifical, accompagnés de Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, de Clarin, évêque de Carcassonne, et des conquérants de l'Albigeois, se rendirent ensuite à Toulouse, veuve de son prince, et découronnée de ses magnanimes citoyens. Ils prirent possession, au nom du roi de France, de Castel-Narbonnais, le palais féodal de la maison de Saint-Gélis. Ils en expulsèrent dona Eleonora d'Aragon, veuve de Ramon VI, et sa sœur dona Sancha, épouse de Ramon VII, princesse maladive, à ce qu'il semble, négligée de son mari, et comme veuve d'un vivant. Ils enlevèrent à la comtesse sa fille unique, Na Joana, âgée de huit ans, qu'ils remirent au sénéchal de Carcassonne, pour être envoyée en France, et mariée à Alphonse, comte de Poitiers, frère du roi. Après cela, ils reçurent les serments des consuls, des chevaliers et du peuple. Les barons du Toulousain, du Quercy, du Commenges et de la Gascogne vinrent prêter le double hommage-lige. Nous distinguons, parmi ces derniers, le vicomte Centulle

d'Astarac, considérable par sa race antique, sa renommée guerrière et ses alliances domestiques. Centulle se donnait une origine mérovingienne démentie par son nom cantabre d'Astarac. Par son mariage avec l'une des filles de Bernard V, comte de Commenges, et de Marie de Montpellier, il était devenu beau-frère du jeune roi d'Aragon, et conséquemment cousin du vicomte de Carcassonne. C'est lui qui avait si héroïquement défendu Marmande contre Louis, fils de Philippe-Auguste [1], mais sa fidélité n'égalait pas sa valeur: il s'était hâté de faire sa paix même avant la conclusion du traité de Paris. Le roi promit, pour sa défection, un fief de mille livres de revenu à conquérir sur l'Agenais; l'aventurier s'engageait à dépouiller son seigneur, le comte de Toulouse, et se mettait avec neuf chevaliers au service de la France. Après la spoliation il reçut en effet le château de Sompuy, en Gascogne, et ceux de Saint-Orens et de Fimarcou, en Agenais. Mais le roi ayant rétrocédé l'Agenais au comte Ramon, une rente annuelle de cent marcs d'argent lui fut assignée en compensation sur la sénéchaussée de Carcassonne, et Centulle eut deux chevaliers de plus au service de son *très-cher seigneur Louis, illustre roi des Français*. Le monarque capétien jetait au transfuge un lambeau des dépouilles de son parent infortuné, de l'orphelin *des Trencabel* [2].

1. Guilh. de Tudella.
2. La charte est datée de Vincennes, avril 1229. *Hist. du Lang.*, preuve 149.

Le comte de Commenges, beau-frère de Centulle, venait d'accompagner Ramon VII à Paris, et avait prêté l'hommage dans la tour du Louvre. Il ne restait donc plus d'insoumis qu'un seul des grands vassaux, le comte de Foix. Roger-Bernard était l'unique et la dernière colonne encore debout de la nationalité romane. Nous avons vu qu'au départ de Ramon VII, il avait posé à ce prince les conditions sur lesquelles il devait négocier à Paris la cause générale du Midi. Mais circonvenu par Romain de Saint-Ange, par Blanche de Castille et Thibaud de Champagne, le comte de Toulouse abandonna ce grand et patriotique intérêt avec une telle débilité que le légat put se vanter insolemment que le prince s'en était uniquement remis à la miséricorde du pape et du roi. L'infortuné Ramon VII, aux suggestions de la reine et du légat, et pour justifier sa propre chute par celle de son magnanime vassal, lui avait écrit de sa prison du Louvre la lettre suivante où respire tant de résignation et de tristesse :

« Ramon, par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, à noble homme Roger-Bernard, comte de Foix : Jouissons des biens temporels de sorte que nous ne perdions pas les biens éternels. Vous saurez qu'étant venu en France pour conférer avec notre vénérable et cher père Romain, cardinal-diacre de Saint-Ange, légat du siége apostolique, et notre cher seigneur l'illustre roi de France, nous nous sommes écartés, par le conseil du comte de Champagne et de nos autres amis, de la forme du traité de paix que nous vous avions montré, et que

nous nous sommes soumis absolument aux volontés du roi et du cardinal. Et certes, nous avons obtenu, par la grâce de Dieu, une paix bien meilleure que nous ne l'aurions eue autrement. Pour ce qui vous concerne, nous en avons parlé diligemment avec eux, et nous y avons fortement travaillé, comme le sait bien notre cher comte de Commenges, votre beau-frère, mais nous n'avons pu réussir complétement. Cependant à nos prières, le seigneur cardinal envoie principalement à votre intention, et avec un plein pouvoir, notre vénérable et cher père et maître Pierre de Colmieu dont nous avons éprouvé, dans notre affaire, par des preuves nombreuses et signalées, l'industrie, la sollicitude, la diligence, la bénignité et la miséricorde. C'est pourquoi nous conseillons à votre prudence, nous vous avertissons et vous supplions instamment de faire tous vos efforts pour le voir, et d'obtempérer à ses conseils et à ses ordres. Soyez certain que si, comme nous l'avons entendu, vous y consentez sans difficulté, votre affaire arrivera, avec le secours de Dieu et le nôtre, à une très-bonne fin. Donné à Paris, la fête de saint Marc l'Évangéliste[1]. » (25 août 1229.)

Bernard VI, comte de Commenges, époux de Sézélia ou Cécile de Foix, remit probablement lui-même, à son retour de Paris, cette lettre à Roger-Bernard, et joignit ses instances à celles du comte de Toulouse. Roger-Bernard fut désolé à la fois et indigné de la pusillanimité déplorable de Ramon VII,

1. *Hist. du Lang.*, pr. 155.

et de cette prostration générale des barons méridionaux, au milieu desquels il restait seul, haut et ferme et inexpugnable comme son rocher de Foix couronné de son donjon crénelé. Son âme chevaleresque fut non moins révoltée des promesses que des menaces. « Je n'abandonnerai, s'écria-t-il, ni ma foi ni mon parti. On croirait que je cède à la crainte plus qu'à la raison. Il faut que je sois vaincu non par la séduction ni par les armes, mais par la vérité. Je verrai venir ce monde de pèlerins de la croix dont on me menace. Je les en ferai repentir; ils connaîtront la justice de ma cause. J'espère en mon Dieu[1]. » Le comte Roger-Bernard ne se rendit point à Toulouse où l'attendaient le lieutenant du roi et le vice-légat du pape, entourés de tous les barons du Midi.

Alors les deux commissaires, accompagnés de l'archevêque de Narbonne, des évêques de Carcassonne et de Toulouse, de plusieurs chefs cénobitiques, du maréchal d'Albigeois et des autres conquérants, marchèrent vers le comte de Foix. Laissant Muret sur leur droite, dont le haut et rouge clocher circulaire à flèche aiguë indiquait dans le lointain, comme une colonne sanglante, le funeste champ de bataille, ils traversèrent la Garonne et gagnèrent la vallée de l'Ariége. Ils aperçurent, sur leur gauche et sur ce fleuve, deux villes cathares, Hauterive et plus haut Cincte-Gabelle, au confluent gracieux de l'Ers. Sur leur droite, se cachait le monastère de Calers[2] dans son tiède vallon bordé

1. Perrin, p. 138, Albéric, p. 538.
2. A Calore.

de bois; et tout à côté sur la hauteur se montrait le château de Rodeilla, séjour du fameux Pons-Adhémar, précepteur et cousin du comte de Foix. Plus loin, ils traversèrent Saverdun, manoir d'Arnault de Villamur, l'un des chevaliers les plus accomplis de ce siècle. Il n'existe plus une seule pierre de son château[1], dont le monticule est transformé en calvaire, où s'élève aujourd'hui dans un groupe de cyprès un Christ colossal, monument de la victoire catholique sur le catharisme qui niait, hélas! bien à tort, la crucifixion du Verbe éternel[2]. Arrivés à Pamiers, ville qui relevait du roi de France, les deux commissaires envoyèrent une nouvelle députation, probablement les abbés de Saint-Volusien et de Bolbonne, au comte de Foix. Roger-Bernard demeura inébranlable dans son courage inexpugnable et son inaccessible donjon. Épouvantés d'une nouvelle croisade, ses barons, ses consuls, ses serviteurs, vinrent se jeter à ses pieds. Le prince se laissa fléchir à leurs larmes et consentit enfin à l'entrevue qu'on lui offrait à Saint-Jean-des-Verges (San Joan de las Vergas), à une lieue au nord de Foix. La conférence devait avoir lieu dans l'église rustique, construite, ainsi que son bourg, sur un ancien camp romain, et dont le nom tristement symbolique convenait à cette scène où l'hérésie johannite allait de

1. C'est au château de Saverdun que furent célébrées les noces du comte Ramon-Roger, et de Philippa de Montcade, mère de Roger-Bernard (1178). Olhagaray.

2. Mais à côté s'élève un village d'origine évidemment cathare, Sainte-Colombe.

nouveau passer par les verges de Rome et de la France. Cette chapelle romane, grave et sombre, s'élève encore, bien qu'à demi croulante, paisible dans la verdure des arbres, entre les bruits de la route et le tumulte des flots de l'Ariége. L'agreste oratoire, où ne priaient d'habitude que des pâtres, vit arriver de Pamiers, dans leur pompe guerrière et sacerdotale, Mathieu de Marly, lieutenant du roi de France, Pierre de Colmieu, vice-légat du pape, Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne, les évêques de Toulouse, de Carcassonne et de Couserans, les abbés de Foix, de Bolbonne, de Combalongue et de La Grasse, les conquérants de l'Albigeois, le maréchal Gui de Lévis, Lambert de Croissy (ou de Turey), Pierre de Voisins et d'autres chevaliers et prélats du Nord et du Midi.

III

CONFÉRENCE DE SAINT-JEAN-DES-VERGES. — DÉBATS ENTRE LE COMTE DE FOIX ET LES COMMISSAIRES DU ROI ET DU PAPE. — LE COMTE, ENFIN, SIGNE LA PAIX.

Le comte Roger-Bernard était parti de Foix (16 juillet 1229), suivi de ses deux frères, Améric, qui était resté quinze ans en otage entre les mains des Montfort, et Loup, le héros adolescent de la délivrance romane; avec eux venait encore Othon-Arnauld de Castelverdun, un des plus illustres barons du Sabartez. Le comte avait environ cin-

quante ans. Fils de Ramon-Roger, le Roland pyrénéen, et de Philippa de Montcade, parfaite cathare, élevé par les évêques johannites, il fut le héros le plus pur et le plus fidèle du Paraclet. Pendant la première génération de guerriers, et tant que son illustre père vécut, il reste comme dans la pénombre de sa gloire. Mais quand les revers arrivent, sa figure se dessine, il prend la tête, et s'élance à l'avant-garde de la lutte patriotique. Après la funeste bataille de Muret, il avait recueilli les exilés dans sa vicomté de Castelbon en Catalogne, repassé les Pyrénées à la tête des faidits, ramené dans Toulouse le comte Ramon VI, repoussé le fils du roi de France, expulsé les Montfort et la croisade, et terminé une guerre de quinze ans en rétablissant dans le palais de Carcassonne son pupille l'orphelin des Trencabel. Sur cinquante champs de bataille il avait, vainqueur ou vaincu, conquis le nom de *Grand*[1]. Il était pourtant moins éclatant que son père parce qu'il avait eu des scènes de guerre et des théâtres d'éloquence moins solennels. Mais sa magnanimité resplendissante de candeur morale répondait mieux à l'idéal chevaleresque. Il était, par son platonisme religieux et guerrier, le modèle épuré du héros cathare, le paladin du Paraclet. Comme tous les princes de la maison de Foix, il avait le verbe haut, et portait sa tête à l'espagnole. Mais le catharisme avait incliné son front et adouci sa voix; et cette *suavité* de langage, dont parle un troubadour, était

1. Olhagaray.

comme le parfum de sa piété mystique. Maintenant sa mansuétude grondait sourdement, et sa douleur indignée roulait toutes les colères et toutes les tribulations du Midi.

Descendant la rive droite de l'Ariége, le comte arriva au Pas de la Barre, ainsi nommé de la clôture qui fermait l'entrée des montagnes d'où s'échappe le torrent fougueux. L'étroit vallon, bordé de rochers, qui s'ouvre au nord, est consacré par une victoire et par une défaite des ancêtres. C'est là que le tribun romain Préconius fut vaincu par les Sotiates, alliés de Sertorius, et que vingt ans plus tard, Adcantua, leur chef, et le Vercingétorix cantabre, fut défait à son tour par le jeune Crassus, lieutenant de César. Les Romains mirent cette porte pyrénéenne sous la garde de leur dieu Janus [1]. C'était le vieux génie latin, armé de verges et de clefs, et surtout doué de plusieurs fronts, d'une multitude de faces, et d'innombrables yeux ouverts sur tout l'univers. Devenu chrétien, ce portier de l'Olympe et du Capitole devint, sans changer d'attributs, le sombre concierge du Vatican et du

1. Janus occupait probablement avant les Romains cette porte des Pyrénées. C'est un dieu cantabre, et sa généalogie ne s'explique qu'en langue basque. Janus (le Soleil) eut pour fils Sancus (Sagna, la source). Sancus fut père de Sabus (Saba, Soa, torrent). Sabus est le patriarche des *Sabartais* ou *Sotiates* du comté de Foix, et des *Sabins* de Rome et de toutes les tribus *sabelliques* d'Italie; Sabins et Sabartais se disaient *Asci, Gasci*, c'est-à-dire Ibères. J.-J. Ampère, *Hist. romaine*, t. I, ch. v, p. 112, n. 1. — IX, p. 216, n. 5.

Paradis. Mais grâce à ses noms divers et à ses nombreux visages, il put, mobile et immobile à la fois, s'appeler à Rome, Saint-Pierre, et Saint-Jean aux Pyrénées. Sinistre génie de l'inquisition, il devint le geôlier des races romanes et fit passer leurs héros par les verges et les haches théocratiques. Et maintenant il allait flageller et charger de fers le vainqueur de ses légions, l'Adcantua du moyen âge, le Vercingétorix pyrénéen du XIII[e] siècle [1].

Le comte de Foix mit pied à terre devant l'église de Saint-Jean entourée d'armes et de chevaux. Il en trouva l'étroite et sombre nef encombrée de prélats et de barons français. Après les saluts d'usage, graves et brefs, la discussion commença vive, impatiente, orageuse. Le vice-légat, Pierre de Colmieu, invita le comte à consentir à la paix et à fléchir le courroux du pape. Le pape, répliqua Roger-Bernard, en quoi l'ai-je offensé? Est-ce par la guerre? Mais nous avons été attaqués. Je n'ai combattu que pour mon indépendance. Est-ce par ma religion? Il n'a pas le droit de s'en mêler. Chacun la doit avoir libre. — « Mon père, ajouta le vieux chevalier, avec un accent dont la piété filiale donnait une consécration touchante à la politique religieuse des comtes de Foix, mon père m'a recommandé toujours cette liberté, afin qu'étant en cette posture quand le ciel croulerait, je le pusse regarder d'un œil ferme et assuré, estimant qu'il ne me pourrait faire du mal. Ce n'est pas la crainte qui me fait

1. M. Adolphe Garrigou, les *Sotiates*.

branler au gré de vos passions, et qui me contraint de traîner ma volonté par terre, pour en faire comme fumier et litière, selon votre appétit : mais poussé de cette crainte bénigne et généreuse de la misère de mes sujets, et de la ruine de tout mon pays, désirant de n'être censé le mutin, l'écervelé, et le boute-feu de l'*Aquitaine*, je me plie à cette extrémité, autrement je serais une muraille sans brèche et hors d'escalade contre les audaces de mes ennemis [1]. » Magnanime langage où palpite le cœur de ces vieux Gaulois, de ces antiques Ibères, non avilis par Rome, et qui voulaient porter le ciel au bout de leurs lances. Un ciel croulait, en effet, le ciel cathare, et l'héroïque prince qui seul en soutenait le poids, entouré de prostrations et de ruines, restait debout, noble et fier.

Le comte cependant se calma; on entra en négociation, et l'on conclut un traité dont nous ne résumons que la substance, et où le tabellion sacerdotal trouve encore moyen, après cette magnanime harangue, de lui faire demander grâce au pape et au roi de France. « Nous voulons bien déférer, lui fait-on dire, aux conseils du comte de Toulouse, mon seigneur, et aux vôtres, maître Pierre de Colmieu. Conséquemment, en ce qui touche l'hérésie, les libertés de l'Église, la restitution des dîmes ecclésiastiques, les excommunications, le maintien de la paix, l'expulsion des routiers, le rétablissement

1. Perrin, 138, Albéric II, 538. Perrin a traduit, en français du XVIe siècle, ce magnanime discours, en conservant l'accent ibère, et dont le début surtout respire une certaine emphase espagnole.

des faidits, la possession des églises que mon père et moi nous avons saisies depuis le commencement de la croisade, sauf le *fait de Pamiers*, nous nous en remettons à la volonté du vénérable père et seigneur cardinal-diacre Romain de Saint-Ange, légat du siége apostolique. Nous nous en référons également à sa miséricorde pour notre pénitence; et pour toutes les autres choses, tant celles qui regardent l'Église que celles qui concernent le roi et notre terre, nous nous en référons à la grâce du seigneur cardinal et de l'illustre roi de France. Nous le jurons sur les saints Évangiles, et nous donnons pour gages de nos serments à vous, maître Pierre de Colmieu et monseigneur Mathieu de Marly, deux de nos châteaux, savoir Lordat et Montgrenier. Nous ferons jurer à nos hommes de garder la paix, et nous en donnons pour garants avec nous, nos frères Améric et Loup de Foix, et notre vassal Othon-Arnauld de Castelverdun[1]. »

Le noble comte dut frémir d'indignation en entendant la lecture de ce traité qu'il signa pourtant, mais qu'il n'observa qu'à demi. Jamais on ne lui reparla de sa pénitence; jamais il ne fit la chasse aux routiers, c'est-à-dire aux proscrits; et toujours, au contraire, sa garde et sa cour furent peuplées de faidits des bois. Il consentit au *fait de Pamiers*, c'est-à-dire que le Castellar, réclamé par l'abbé de Saint-Antonin, fut désormais cédé au roi : Pamiers devint à l'avenir un des camps avancés de la France. Roger-Bernard était le tuteur de son cousin le vi-

1. *Hist. du Lang.*, t. V, p. 659, pr. 155.

comte de Carcassonne. Il était trop généreux pour ne pas réclamer en faveur de son jeune et héroïque pupille si odieusement dépouillé par la croisade. Mais sans doute on se hâta de lui fermer la bouche. Il ne fut rien stipulé pour lui, dans le traité de Paris, non plus qu'au concile de Latran. Montfort avait tué son père; les croisés s'étaient partagé son héritage; Carcassonne était occupée par le roi de France. Il y avait d'un côté trop de crimes et de l'autre trop de malheurs. Cette infortune immense parut sans doute irréparable. On étouffa de part et d'autre le souvenir de cet orphelin, cousin pourtant des rois de France et d'Aragon, et on le scella dans son exil comme dans un tombeau.

IV

LE COMTE DE FOIX SE REND EN FRANCE. — ARRIVÉE A LA COUR DE LA JEUNE JOANA, INFANTE DE TOULOUSE. — RETOUR DU COMTE RAMON VII. — MORT D'ERMESSINDE, COMTESSE DE FOIX.

Au mois de septembre suivant, le comte de Foix se rendit en France. Les barons méridionaux dont les commissaires avaient reçu le serment allèrent en personne confirmer leur hommage entre les mains du roi. Désormais ces seigneurs, qui jusque-là ne s'étaient transportés qu'à Toulouse, siége de leur suzerain, s'enfoncèrent à travers l'océan de forêts du Limousin, sur leurs coursiers haletants,

pour visiter, dans sa lointaine métropole, le grand monarque capétien. De ce nombre furent Centul d'Astarac et Othon-Arnauld de Castelverdun, le fidèle compagnon du comte de Foix. Mais nous avons oublié une jeune exilée qui les devança dans le Nord : c'est la petite infante de Toulouse enlevée à sa mère et à sa terre natale, blonde faidite que Mathieu de Marly envoyait captive, sous la pompe d'une escorte chevaleresque, à la cour de France.

L'infante était née en 1220 au milieu des chants de victoire du Midi, et comme la colombe qui annonçait la fin du déluge de sang. Aussi son père et son aïeul, rétablis dans leur métropole, lui avaient-ils donné le doux nom de Joana, grâce de Dieu. C'était le nom béni de l'Église du Paraclet, qui triomphait avec la cause romane, et celui de son aïeule paternelle, Jeanne Plantagenet, la vaillante sœur de Richard Cœur-de-Lion. Présages trompeurs! Espérances cruellement déçues! Cette enfant, objet de tant de tendresse, fut, hélas ! pour sa maison et son pays, un instrument de douleur, de spoliation et de ruine. Arrachée à sa mère, dona Sancha d'Aragon, et remise au sénéchal de Carcassonne pour être envoyée en France, la jeune princesse éplorée traversa les montagnes du Rouergue et de l'Auvergne, descendit les rives de la Loire, et par les landes du Gatinais, s'avançait lentement vers Paris. La cour capétienne vint jusqu'à Fontainebleau à la rencontre de l'héritière de la maison de Saint-Gélis. Blanche de Castille, le jeune roi et ses frères, et le comte de Toulouse, tiré de sa prison du Louvre, s'avancèrent, pour la recevoir, jusqu'au

village de Moret[1]. Là, sans doute, redoublèrent les larmes du père et de l'enfant qui se retrouvaient dans l'exil et la captivité plus amère au milieu de ces fêtes royales. Ces joies capétiennes étaient pétries de tant de deuils et de martyres ! L'orpheline ne devait plus revoir sa mère. Elle fut remise à la reine Blanche, impérieuse et dure marâtre. On l'éleva pour être la femme d'un prince capétien, dans l'oubli de sa race abattue et l'horreur de sa patrie *révoltée* et *hérétique*.

L'infante Joana, que nous appellerons, à la française, la comtesse Jehanne, était du même âge qu'Alphonse, son futur époux. Ils avaient alors huit ans; ils étaient cousins au quatrième degré, et descendus de Louis le Gros, leur commun ancêtre. Le légat, toujours docile aux désirs de la régente, s'empressa de lever l'empêchement canonique qui s'opposait à leur union, pour que le mariage se conclût en temps opportun[2]. Ainsi le comte de Toulouse se vit arracher ses terres, son peuple, sa fille, sa postérité. Il ne devait pas avoir d'autre enfant, et c'était dans les calculs de Blanche de Castille aussi bien que dans les décrets de Rome. Rome, on le verra, ne permit à sa race de se perpétuer qu'en se perdant avec le reste de son domaine dans la maison royale de France. Dès ce jour, Ramon VII sortit de la tour du Louvre. Le jeune Louis IX assaisonna de quelque courtoisie et de quelque largesse cette mise en liberté. Il le

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Thrés. des chart. Toulouse, 9.

créa chevalier, soit que l'excommunication eût dépouillé le comte de l'ordre de la chevalerie comme de tout le reste, soit que la chevalerie romane, populaire de sa nature, parût aux hommes du Nord inférieure à la chevalerie féodale de France. Le roi, comme une grâce, lui rendit la jouissance viagère du riche Agenais et de l'indigent et montagneux Rouergue. Enfin, après ces faveurs amères, il fut permis à ce triste prince, démembré de ses États, mutilé dans sa race, flagellé dans son corps, navré dans son cœur, troublé dans son esprit, de retourner, débris plaintif et désolé, dans sa capitale. Il revint avec ses capitouls compagnons de son martyre.

C'est alors qu'arriva le comte de Foix. Ces deux princes ne s'étaient pas revus depuis leurs adieux de Toulouse. Ils se retrouvaient vaincus et captifs, soit dans les bois du Limousin, soit à la cour de France. Quel changement dans leur fortune et les destinées du Midi! Leur douleur dut étouffer son rugissement. Mais quels longs et tristes regards! Quels éloquents et mornes silence! car tout les épiait dans ces sinistres palais capétiens. C'est au château de Melun que la reine et le légat reçurent le comte de Foix. Il ratifia le traité de Saint-Jean-des-Verges. Mais ce n'était point assez : Blanche ménageait une surprise au chevaleresque prince; elle prit Roger-Bernard au même piége que Ramon VII; et comme elle avait ravi à l'un son Castel-Narbonnais, elle voulut enlever à l'autre son château de Foix. Dès que le comte fut entre ses mains, l'altière régente exigea que le château de

Foix lui fût remis pour cinq ans, au lieu de celui de Lordat; après quoi, en échange de Foix, elle reprendrait Lordat pour rendre, cinq ans après, au comte, Lordat et Montgrenier. Le comte dut céder l'inexpugnable donjon de ses ancêtres[1]. Dès que l'avide reine l'eut obtenu, elle en usa avec le comte de Foix comme avec le comte de Toulouse, elle se donna des airs de largesse et des semblants de courtoisie chevaleresque et de magnanimité royale. Elle gratifia Roger-Bernard d'un revenu de mille livres de Tours; mais ce revenu était prélevé sur les terres d'Arsens, de Preixan, d'Alairac et d'autres éparses dans le Carcassez; et ces terres étaient l'héritage de son aïeule Cécile de Carcassonne confisqué par la croisade. De sorte que les libéralités du roi de France se bornaient à rendre des miettes, et comme la poussière des vastes domaines injustement ravis aux comtes de Foix. Cette Espagnole en remontrait aux Gascons; cependant elle ne poussa pas l'injure, comme pour le comte de Toulouse, jusqu'à créer chevalier le vainqueur de Montfort et le libérateur infortuné du Midi. Roger-Bernard, un genou en terre, et la main dans les mains du jeune roi, fit pour la première fois hommage-lige à la France. Othon-Arnaud de Castelverdun qui l'accompagnait fit aussi le serment de vasselage, et reçut une rente annuelle de cinquante livres tournois. Centulle d'Astarac, venu à Lorris, en reçut une de cent marcs; c'est ainsi que l'habile régente, qui savait *prendre* et *donner*, ajoutait au

1. Thr. des ch. Foix. Mss Colbert, 2669.

lien féodal de l'hommage la chaîne métallique de la cupidité pour mieux rattacher au trône l'héroïque indigence et le patriotisme frémissant des chevaliers pyrénéens [1].

Roger-Bernard repartit pour le Midi, comme Ramon VII et ses capitouls rentraient dans Toulouse. Quel triste retour pour le pauvre prince et ses nobles consuls dans leur métropole captive, et au milieu de leur peuple asservi et humilié ! Le *jeune Comte* avait toujours été chéri de ses sujets; sa popularité s'accrut encore de ses malheurs; ses infortunes étaient celles de la patrie; il revenait comme le martyr de la race romane. Avec quelle triste et tendre émotion la cité dut revoir son prince! Là ville muette lui offrit sans doute le seul hommage que lui permît son infortune, un triomphe de sanglots et de larmes. L'attendrissement fut à son comble quand on vit que le comte ne descendâit pas dans l'antique demeure de ses ancêtres. Au Castel-Narbonnais d'où l'on venait d'expulser sa femme, d'enlever son enfant, campait le sénéchal du roi, et sur son donjon flottait l'auriflor [2] sinistre de France. Hugo de Roaïx, qui avait eu l'honneur de partager la captivité de son maître, recueillit probablement Ramon VII, à son retour de sa prison de France, dans le même palais où son père avait reçu Ramon VI, à son retour de l'exil d'Espagne. Ainsi de ces deux princes infortunés, étrangers

1. Reg. cur. Franc.
2. C'est ainsi que les méridionaux appelaient l'oriflamme, à cause de ses fleurs de lis d'or.

dans la capitale de leurs ancêtres, le fils n'avait point de manoir, le père n'avait point de tombeau !

Le retour du comte de Foix, quelques jours après, ne fut pas moins lugubre. Il dut livrer au roi le berceau de sa race, la demeure féodale de ses aïeux, la noble forteresse qui, fièrement assise au confluent de l'Ariége et de l'Arget, défendit cette porte centrale des Pyrénées contre César, Charlemagne et Philippe-Auguste. Ce fut une douleur immense quand le manoir comtal, dont un trapèze de rocher, taillé comme un piédestal gigantesque, supporte, à cent cinquante pieds dans les airs, son invincible donjon crénelé, vit pour la première fois flotter, sur sa plus haute tour, la bannière fleurdelisée de France. L'angoisse fut plus poignante encore quand le magnanime prince descendit les rampes du château, au milieu d'un peuple éploré, emmenant la comtesse malade, ses enfants adolescents, ses frères, ses serviteurs et ses palefrois étonnés de cet exil. Pour isoler la garnison étrangère, le sénéchal fit abattre les maisons du bourg qui grimpaient familièrement jusqu'au pied du rocher, et s'abritaient, comme un troupeau, sous l'ombre paternelle de la forteresse. Volusien l'emporte donc, cet évêque felon, ce saint Sicambre qui livra l'Aquitaine à Clovis, et récemment appela Montfort contre Toulouse [1] ! Et c'est donc en vain, qu'après la victoire du Midi, le pieux comte fit élever, sur la cime qui domine les tours et garde

1. Sant-Boulzia. Ignoble nom, ignoble action !

le défilé septentrional, un oratoire au saint Sauveur [1], comme un bouclier pour repousser les Francs ! Le Christ libérateur de la patrie romane est vaincu par le traître évêque, le patron perfide de la croisade ! Ainsi gémissait le peuple accompagnant éploré le magnanime comte qui remontait en silence la rive droite de l'Ariége. Quel manoir pyrénéen eut l'honneur de recueillir l'héroïque faidit ! Il ne put sans doute aller bien loin à cause de la maladie de la comtesse. Ermessinde eût voulu probablement se retirer dans son château paternel de Castelbon, sur le versant méridional des Pyrénées, pour s'y ranimer aux tièdes rayons de son soleil d'Espagne. Mais les neiges lui fermaient les ports d'Andorre. Le comte dépassa seulement Montgrenier, ainsi nommé de la fertilité de son terroir, et appelé aussi Montgaillard de l'escarpement de son site illustré par une âpre lutte contre Montfort. Sa masse crenelle un monticule isolé à la jonction des gorges de Tarascon et de Saint-Paul de Jarrats. C'est le second des deux châteaux remis au roi et déjà sur son donjon flottait l'auriflor de France. Remontant toujours vers le sud le prince se hâta de gagner Tarascon, résidence comtale, au confluent de l'Ariége et du torrent de Sos. C'est dans ce manoir qu'au commencement du siècle, la jeune infante de Castelbon descendit de

1. Sant-Salvadour. Toutes les églises consacrées sous ce vocable sont d'origine plus ou moins albigeoise et hostile à Rome. On peut voir à Saint-Sauveur de Caen quelles caricatures grotesques le sculpteur fait des moines.

ses cimes natales et vint épouser l'infant Roger-Bernard de Foix. C'est là que la comtesse, après une existence agitée de toutes les tribulations de la patrie romane, revenait rendre à son Dieu son âme pieuse et héroïque.

Ermessinde était fille unique d'Arnauld, vicomte de Castelbon. Castelbon était un rameau de Paillars, Paillars une branche de Couserans, Couserans un rejeton de Commenges, Commenges le tronc commun de Foix et de Carcassonne; et cette *forêt* de races pyrénéennes avait pour souche antique le Cantabre Asnar, chef du Nébouzan au xe siècle. Les maisons de Foix et de Castelbon étaient consanguines comme leurs territoires étaient contigus. Aussi le grand comte Ramon-Roger s'empressa-t-il de demander pour son fils Roger-Bernard, infant de Foix, la main d'Ermessinde, héritière de Castelbon. Par ce mariage, conclu en 1202, le vicomte Arnauld fut irrévocablement rattaché à la fortune des comtes de Foix. Il partagea leurs victoires et leurs défaites et, après la débâcle de Muret, recueillit sur ses terres les seigneurs méridionaux refoulés derrière les Pyrénées. C'est de Castelbon que partit le relèvement, la délivrance, le triomphe du Midi. Une femme est toujours au fond de toutes les grandes et saintes conjurations. Esclarmonde fut l'âme de l'arche sacerdotale de Montségur. Ermessinde fut le cœur du camp chevaleresque de Castelbon. Rome venait de déshériter les Albigeois au concile de Latran. Les princes résolurent de reconquérir leur pays, d'abjurer le catholicisme spoliateur, et d'embrasser la religion du Paraclet,

le consolateur des exilés. Guillabert de Castres, le patriarche cathare, vint de Montségur, et reçut l'abjuration d'Ermessinde, du vicomte Arnauld, et de la plupart des barons faidits. Les troubadours entonnent l'hymne du retour dans la patrie et traversent les Pyrénées [1]. Le comte de Toulouse, à la tête des proscrits, repasse le port de Salao. Roger-Bernard conduit l'avant-garde libératrice. A ses côtés marche la douce, la tendre, l'héroïque Ermessinde. La colombe du Paraclet vole devant eux et de la cime du Valier se pose en soupirant de clocher en clocher, jusqu'à ce qu'elle s'arrête enfin sur le faîte de Saint-Cernin et du Capitole de Toulouse. Après sept ans de combats acharnés, ils reviennent suspendre leurs armes victorieuses dans les tours de Foix. Le vicomte Arnauld mourut dans les joies du triomphe du Midi. Ermessinde devait être témoin et victime du martyre de son pays. L'invasion du roi Louis VIII, le traité de Paris, son expulsion de Foix, la blessèrent mortellement au cœur. Elle expirait de l'agonie de son peuple. Arrivée à Tarascon, elle se prépara chrétiennement à la mort. « Détenue, dit-elle tristement, d'une grave maladie, mais, grâces à Dieu, saine d'esprit, de mémoire et de parole, je fais mon testament. » Elle nomme, pour exécuteurs de ses dernières volontés, trois chevaliers albigeois, Bernard de Aragal, Dalmace de Sant-Marti et Ramon de Caraman. Elle donne son âme à Dieu, son corps (avec sa garde-robe) à l'hôpital de Jérusalem de Costoga (Costouge), au

1. Gui de Cavalhon : « Senher coms, saber volria, etc.

comte Roger-Bernard, son mari, l'usufruit de sa vicomté de Castelbon, à Roger, son fils, le domaine de cette principauté catalane, et à sa fille Esclarmonde dix mille sols morlans [1], sur ses revenus d'Andorre. Elle fait divers legs à une femme d'une illustre maison cathare, Guillelma de Montréal, attachée à son père, et parente d'Améric de Laurac et de Giralda de Lavaur, martyrs de la patrie romane. Elle recommande au comte Roger-Bernard de gratifier de l'ordre de chevalerie quelques-uns de ses serviteurs, défenseurs de l'indépendance méridionale, faisant de leur noblesse et de leur liberté patriotique la décoration de son tombeau. Le testament d'Ermessinde n'est daté d'aucun lieu, comme si elle était errante et se regardait comme proscrite dans ses États occupés par les Français. Mais il a dû être écrit à Tarascon où Guillabert de Castres vint sans doute, des cavernes de Bédaillac et de Lombrives, ses cellules sauvages, la consoler dans son agonie, et c'est dans ce château que la comtesse s'éteignit pendant l'hiver (1230). Le rocher de Tarascon, où il ne reste que quelques ruines informes, est parfumé du souvenir mélancolique de la double pompe nuptiale et funéraire d'Ermessinde [2].

1. De Morlas en Béarn : ces monnaies portaient l'effigie de la vache ibère aux cornes solaires.

2. Chât. de Foix, cais. 45.

V

LE CARDINAL ROMAIN DE SAINT-ANGE ARRIVE AVEC UNE TROUPE DE DÉCRÉTISTES ET UNE ARMÉE DE CROISÉS. — TROUBLES DES ÉCOLES DE PARIS. — DISPERSION DES MAITRES. — QUATORZE SUIVENT LE LÉGAT A TOULOUSE. — DÉGRADATION DU COMTE RAMON DANS SA CAPITALE.

Au milieu de ces douleurs et de ces effrois, on attendait le cardinal qui devait y mettre le comble. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon. Romain de Saint-Ange avait enfin pris congé de la reine Blanche et de la cour de France. Sa mission se trouvait achevée par l'écrasement des Albigeois. Il retournait à Rome par le Midi, pour triompher dans sa conquête, et consommer leur ruine par l'établissement de l'inquisition et de l'université. Le proconsul descendait à travers les forêts du Limousin, à la tête d'une nouvelle armée de croisés, comme un nuage menaçant. Il amenait avec lui l'abbé de Grandselve et une phalange de théologiens, de décrétistes et de maîtres de grammaire, recrutés dans les tumultes de l'Université de Paris. Ces troubles provenaient du légat et du saint-siége. Rome s'alarmait d'Aristote comme de l'esprit humain. Grégoire IX avait interdit les livres du stagyrite sur la *Nature*. De là des mécontentements sourds auxquels une rixe de cabaret mit le feu.

La veille du Mardi-Gras, des écoliers picards se prirent de querelle avec un tavernier, et par suite

maltraitèrent quelques habitants du bourg Saint-Marcel. Le prieur du Moustier, seigneur de ce bourg, se plaignit au légat et à l'évêque qui réclamèrent auprès de la régente. Blanche, *avec l'emportement irréfléchi des femmes*, ordonna au prévôt de Paris de châtier l'insolence des Picards. La colérique nation fut daguée dans les rues, et des cadavres restèrent sur les pavés et dans les ruisseaux tachés de sang et de vin du bourg Saint-Marcel. Le recteur, irrité déjà de l'interdiction d'Aristote, et maintenant indigné de la violation de ses droits et du meurtre de ses clercs, demande hautement justice à la reine, au légat et à l'évêque. Sur le déni royal et sacerdotal, ce chef, plus furieux encore, s'exile de Paris, entraînant maîtres et écoliers qui s'éloignent et se dispersent, maudissant le légat romain, la superbe reine, et leur *honteuse connivence*. Paris, par cette exode scolastique, cessa d'être la nourrice de *philosophie et de sapience*, *la fontaine des jardins*, *le puits dont les ondes vives arrosaient la face de l'univers*[1]. Les maîtres les plus renommés se retirèrent avec leurs disciples, les uns à Reims, d'autres à Orléans, la plupart à Angers, qui devint la métropole de toute doctrine. Quelques-uns s'exilèrent jusqu'en Angleterre, en Italie et en Espagne. C'est ainsi qu'une émeute d'écoliers, mais qui se rattachait à la lutte générale de l'esprit humain contre la papauté, agita l'Europe. Un mouvement de Paris ébranlait déjà le monde.

Grégoire IX s'en émut sur son trône théocratique.

1. Math. Paris. Jacques de Vitry.

Le grand et habile pontife prit le parti de l'Université, blâma l'évêque, et tança le roi. Il dit au jeune Louis IX : « Le royaume de France se distingue depuis longtemps par les trois vertus qu'on attribue par appropriation aux trois personnes de la sainte Trinité : savoir la Puissance, la Sagesse et la Bonté. Il est puissant par la valeur de sa noblesse, sage par la science du clergé, bon par la clémence des princes. » Et il invitait le monarque à ne pas retrancher de cette Trinité la *vertu du milieu*, la sagesse sans laquelle les deux autres ne peuvent subsister[1]. Mais lui-même tuait la troisième *vertu*, l'amour, et excitait le jeune roi à tordre perfidement le cou à la colombe du Paraclet. Rome transige avec la science, mais extermine les religions rivales ; elle patronne les philosophes scolastiques, et fait brûler les évêques cathares. C'est pendant ce tumulte des écoles que se conclut la paix de Paris. Le pontife ordonna probablement au légat de retenir les professeurs fugitifs, et d'en embaucher pour la réorganisation de l'université catholique de Toulouse. Le légat Romain et l'évêque Foulques, trop impopulaires, chargèrent de cette négociation, leur diplomate habituel, l'abbé de Grandselve. L'habile cénobite réussit à recruter quatorze maîtres, des seconds pour la renommée, mais des premiers par la suffisance et l'emphase pédantesque, et probablement originaires du Midi, où ils consentirent à suivre le cardinal. Le légat s'avançait, comme un sombre orage, au milieu de cette nuée de pèlerins auxquels il *avait pro-*

1. Math. Paris. — Bulœus, *Hist. univ.* — Lettre du pape.

mis de grandes indulgences, et de cette légion de professeurs auxquels il avait accordé et de larges indulgences et de solides bénéfices. Ils venaient enseigner aux Toulousains le droit théocratique, la dure théologie romaine, et l'aigre patois picard et beauceron que l'on parlait alors à Paris. En voici un échantillon d'une singularité non moins curieuse sous le rapport historique que philologique. Le roi Louis IX accueillit humblement l'admonestation du pape et son apologue de la Trinité royale, cléricale et chevaleresque de France. Mais il en nationalisa ingénieusement le dogme dans le symbole non moins concluant de la fleur de lys[1]. « Li roys Loys fit tant que li bourgois amendèrent aux clers ce qu'ils leur avoient méfait. Et pour ce spécialement le fit ly roys : car ce si précieux joyaus comme est de sapience, et l'estûde des lettres et de philosophie qui vint premièrement de Grèce à Roume et de Roume en France, avec le tiltre de chevalerie, en sivant saint Denis qui prescha la foy en France (estant tolluis) la bannière le roi de France et les armes qui sont peintes de la fleur de lys, par trois fuelles, fussent merveilleusement enlaidies. Quar puisque nostre sires Jhésus-Crist vout espéciallement sur tous les autres royaumes enluminer le royaume de France de *foy*, de *sagesse* et de *chevalerie*, li roys de France accoustumèrent en tout armes à porter la fleur de lis peinte par trois fuellies, aussi comme si ils deissent à tout le monde. *Foys*, *sapience* et *chevalerie* sont par la provision et par

1. Bulœus, *Hist. universit.*

la grâce de Dieu, plus abundamment en nostre royaume qu'en ces autres. Les deux fuellies de la fleur de lis sont o èles (comme ses ailes) segnefient *sens* et *chevalerie* qui gardent et défendent la tierce fuellie qui est au milieu de elles, plus longue et plus haute, par laquelle foys est entendue et sénéfiée. Quar elle est et doit être gouvernée par *sapience* et défendue par *chevalerie*. Tant comme ces trois grâces seront fermement et ordonément jointes ensemble au royaume de France, il royaume sera fors et fermes. Et se il avient que eles en soient ostées ou desseurées, il royaume cherra en désolation et en destruiement. » C'est ainsi que Louis IX retourna, non sans une certaine naïveté gauloise, son apologue ternaire au pape. Les maîtres, après un exil de deux ans, rentrèrent dans Paris, et ces troubles furent terminés par une nouvelle bulle de Grégoire IX, qui confirmait les priviléges de l'université, et faisait le plus magnifique éloge de la capitale de la France. « Paris, disait le pontife, la mère des sciences, est une autre Cariath-Sépher, la ville des lettres : c'est le laboratoire où la sagesse met en œuvre les métaux tirés de ses mines d'or et d'argent, dont elle compose les ornements de l'Église, et le fer dont elle forge ses armes[1]. » Les armes terribles que la papauté venait de forger à Paris, et que le légat transportait à Toulouse, sont l'inquisition et l'université : deux tranchants d'une même hache.

C'est avec ce cortége soldatesque et scolastique,

1. Bulœus, *Hist. universit.*, t. III, p. 134.

que le belliqueux légat, précédé par l'épouvante, fit son entrée dans Toulouse en triomphateur sacerdotal. Il suivit de près sa victime, le comte Ramon, qu'il avait fait relâcher du Louvre, et marchait devant lui pour orner son triomphe méridional. Déjà Pierre de Colmieu, son vice-légat, avait naguère solennellement réconcilié la grande ville éperdue à l'Église romaine. Le cardinal voulut inaugurer son retour, et consacrer son départ suprême, par une pompe d'humiliation plus hautaine encore en renouvelant, devant la cathédrale de Saint-Estèbe de Toulouse, le prodigieux scandale de spoliation et de flagellation déployé devant Notre-Dame de Paris. Il fallait que le comte fût dégradé, avili, devant son propre peuple, et dans sa propre capitale, dans le siége antique de la gloire de ses ancêtres, et que la métropole du catharisme fût témoin du triomphe de la théocratie romaine. En conséquence, devant la basilique de Saint-Étienne, commencée par Ramon IV, mais tronquée par la croisade, comme la destinée de ce prince, et à l'élégant chevet de laquelle les vainqueurs ont attaché depuis une ignoble maçonnerie, comme ils ajoutaient aux libertés consulaires du Midi, la féodalité et la barbarie du Nord, on dressa un immense échafaudage où prirent place, dans leur pompe sacerdotale et guerrière, le légat, le vice-légat, le lieutenant du roi, les évêques du Midi, les conquérants de l'Albigeois, les consuls des villes, et les barons pyrénéens, hormis sans doute le comte de Foix qui cachait noblement sa douleur dans ses

rochers de Tarascon[1]. Ramon VII, en présence des chevaliers, des citoyens et du peuple toulousain, comparut à ce tribunal ; le cardinal récapitula tous les articles du traité; le comte en jura de nouveau l'exécution, et prêta l'hommage aux commissaires de l'Église romaine et de la dynastie capétienne. De la scène de Notre-Dame, on ne lui épargna que les verges, dont il n'eût peut-être pas été facile de lui infliger la honte devant un peuple frémissant et éploré[2]. Car sa popularité redoublait dans le malheur; on le regardait avec raison comme le martyr de sa race; et tous ses opprobres se tournaient à son front en auréole. Alors Romain de Saint-Ange, Pierre de Colmieu et Mathieu de Marly, au nom du pape et du roi, remirent officiellement Ramon VII en possession de son comté restreint par le traité de Paris.

VI

DÉNOMBREMENT DES VILLES CONDAMNÉES. — LIVRAISON DES DIX FORTERESSES REMISES AU ROI. — RÉSISTANCE DE QUELQUES BOURGS ET DE QUELQUES CHATEAUX. — CAPTURE DU PAPE DES ALBIGEOIS. — MORT D'AMAURI DE MONTFORT.

Après cette cérémonie préliminaire, le légat, à la tête des croisés récemment arrivés du Nord, et des

1. Guil. de Puil., ch. XL.
2. Albéric, — Catel.

confréries catholiques de Toulouse, entraîna le comte à la démolition des places fortes. Ces hordes étrangères et fanatiques se ruèrent contre ces murs vénérables, victorieux des Maures et des croisades, contre ces derniers asiles de l'indépendance romane. Trente villes durent être démantelées dans le cours de cet hiver (1230), et leurs décombres roulèrent pêle-mêle sur les rampes des montagnes dont leurs enceintes crénelées couronnaient la cime comme des corbeilles de civilisation chevaleresque, de liberté consulaire, et de foi léoniste et cathare. Faisons le dénombrement de ces cités héroïques, car elles aussi furent des martyres [1].

Agen a prouvé son patriotisme par la déclaration de son conseil communal jurant de ne pactiser jamais ni avec le roi de France ni avec le pape de Rome. Avignonet est comme la métropole de l'Albigisme du Lauragais qui s'illustrera bientôt par le massacre des inquisiteurs. La Bessède est le bourg du chevalier Pagan qui bientôt sera martyr, après son peuple massacré par l'*évêque des Diables*. Cassagnol fut assiégé et saccagé deux fois par Montfort. Castelnaudari eut aussi plusieurs siéges et vit les batailles de Montjoire et de Saint-Martin-des-Bordes. Castelsarrazin a contre lui, outre la valeur de ses habitants, leur cri de fidélité tragique : *Nous mangerons, s'il le faut, nos enfants !* Condom est la capitale de l'Albigisme appelé en Gascogne l'*hérésie condomane*. Fanjaus, longtemps le séjour de Guilhabert de Castres, est l'ennemi de l'ordre dominicain

1. Guil. de Puil., ch. XL.

de Prouille. Gaillac et Rabastens, au cœur de l'Albigeois, sont alliés par la foi et le sang au comte de Toulouse. Hauterive, brûlé par Montfort, repris par Ramon, a sa prophétesse Aicelina. Hautvillar, sur la Garonne, a partagé toutes les luttes de l'Agenais et du Condomois. Laurac est l'illustre berceau d'Améric et de Geralda, les martyrs de Lavaur. Puicelsi, assiégé plusieurs fois, est revenu au comte Ramon. Puilaurens et Saint-Paul d'Agoût appartiennent au *prompt* Sicard, et à Isarn, mal soumis à la *nécessité* du roi de France. Saverdun menace le sénéchal français de Pamiers et le pousse sous les lances de Foix. Montauban est la colonie florissante du comte de Foix, et Moissac, Montcuc, Montaigut, Mas-de-Verdun, sont les avant-postes de sa capitale du Quercy. Montcuc était le fief fidèle de l'infidèle Baudouin, infant de Toulouse. Montcuc refusa un morceau de pain au traître vicomte pris en revenant du siége de Moissac, où ce prince épicurien avait mangé *mainte oie et maint chapon rôti*, entre les massacres, et conduisit au gibet de Montauban cet allié de la croisade et de la France[1]. Quant aux cinq villes innommées dont on se réservait de détruire ou de conserver les murailles, c'étaient probablement Auch, Muret, Castres, Rhodez, et, nous le savons déjà, Toulouse.

Voilà les titres patriotiques de ces trente villes romanes condamnées à perdre leur armure et leur couronne de créneaux. Une seule défendit ses remparts : l'histoire ne nous a pas transmis son nom

1. Guilh. de Tudella.

héroïque, mais nous pensons que c'est Laurac, chef-lieu chevaleresque du Lauragais. Si notre conjecture est fondée, nous adhérons volontiers au titre un peu emphatique que ce bourg, aujourd'hui rustique, alors guerrier, prend toujours de *Laurac le Grand*, pour se distinguer de Lauraguel et de Laurabuc. Ce jour-là, il fut grand et magnanime de cœur et digne de la race illustre dont le manoir antique couronne la cime de son monticule sur les abruptes déclivités duquel ses maisons sont jetées en chapelets et en cascades. Le jeune seigneur de Laurac était Bernard-Othon d'Aniort, héritier, par sa mère Esclarmonde, d'Améric de Montréal, et possesseur, comme son oncle, des deux grandes châtellenies de Laurac et de Montréal. Le bouillant Othon, un héros imberbe de la délivrance romane, défendit sans doute son glorieux donjon, à l'exemple de ses frères, les chevaliers d'Aniort, et de leur voisin Guilhem de Peyrepertuse qui, sommés de descendre de leurs rochers, s'enfermèrent fièrement dans leurs castels de Cerdagne. C'est aussi probablement à Laurac, refuge assuré et favori des hérétiques, que les croisés firent une capture importante, celle d'un évêque nommé Guilhem[1]. Ils crurent que c'était le *pàpe des Albigeois*, et son rang présumé fut cause qu'au lieu de le tuer sur place on l'envoya probablement à Toulouse pour que son supplice inaugurât l'établissement de l'inquisition. L'homme espère avidement ce qu'il désire, et les croisés crurent tenir dans cet évêque le patriarche

1. Albéric.

du catharisme occidental. Mais nous savons que les Albigeois ne reconnaissaient de pape que le Paraclet, de sorte que leur pontife céleste, au-dessus des tortures de Rome comme des souillures du monde, allait recueillir dans sa gloire ce martyr obscur qui n'était ici-bas que son ombre. Ce pauvre *pape des Albigeois* devait ouvrir la procession funèbre des victimes dont Romain de Saint-Ange et Blanche de Castille imposèrent l'holocauste à l'infortuné comte de Toulouse qui ne fera plus que tremper ses mains en gémissant dans le sang de ses sujets et de ses défenseurs.

Ramon VII, dans le même temps, livra ses dix forteresses : et d'abord le Castel-Narbonnais de Toulouse, manoir héréditaire des comtes. Puis Castelnaudari, Lavaur, Montcuc, Verdun, Villemur, Peyrusse, Cordoue et Penne d'Agenais, cédèrent sans combat aux croisés leurs tours et leurs roches. Mais quand le comte, le cardinal et le sénéchal se présentèrent devant Penne d'Albigeois, le fier donjon ferma ses portes, abaissa ses herses, se hérissa d'arbalètes et de balistes, et se campa immobile en attitude de bataille. Nous ne savons si le cardinal et le sénéchal furieux ne voulurent pas l'assiéger sur sa roche de fer; mais le comte, heureux dans son cœur de cette magnanime et patriotique révolte, s'interposa sans doute, et plus tard, en dédommagement, abandonna au roi la ville de Saint-Antonin, secrètement d'accord avec Blanche de Castille[1]. Le noble vicomte Jordan, trahi

1. Arch. de Saint-Salvi, d'Albi.

par ses lâches bourgeois, quitta pour toujours son poétique manoir et se retira sans doute au donjon de Penne. Ses tours recueillirent les solitaires des grottes et les faidits des forêts. Il se forma sur cette cime un camp de proscrits, dont Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et les deux vaillants frères Olivier et Bernard de Penne furent les chefs guerriers, et dont Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour et la harpe. Par Saint-Antonin, Peyrusse et Cordoue, la France domina les deux rives si gracieuses et si pittoresques de l'Aveyron, et pour mieux courber au joug le fleuve indompté, construira bientôt deux nouvelles forteresses, la *Française* vers son confluent, et vers sa source *Ville franque* de Rouergue.

Par le démembrement du comté de Toulouse, l'occupation des dix forteresses, le démantèlement des trente villes, l'hommage des barons et des consuls, et la soumission des bourgeois et du peuple des campagnes, le mandat des deux commissaires exécuteurs du traité de Paris se trouva complétement rempli. Mathieu de Marly et Pierre de Colmieu retournèrent donc en France pour rendre compte de leur mission à Blanche de Castille. Le maréchal Humbert de Beaujeu revint également en France [1]. Son expédition avait duré quatre ans : la conquête était terminée ; la victoire était entière. Paris fêta sans doute le conquérant de l'Albigeois. Humbert ne fut point le vainqueur, mais le ravageur du Midi. Les vainqueurs du comte de Tou-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

louse ne furent ni les deux Montfort, ni Louis VIII, ni Humbert de Beaujeu, mais Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, et leur victoire c'est le guet-apens de Meaux. Pourtant leur conquête très-effective est restée à la France.

Mathieu de Marly, que Blanche devait bientôt renvoyer dans le Midi, laissa auprès de Ramon VII un sénéchal français, André de Chauvet, chargé de surveiller la conduite de ce prince, des chevaliers et des consuls de Toulouse, et d'administrer en même temps les lambeaux de territoire arrachés à la maison de Saint-Gélis. André de Chauvet était un des lieutenants d'Humbert de Beaujeu, aussi bien que Robert *Sans Avoir*. Les deux croisés signèrent à Narbonne l'acte d'acquisition du château de Termes (1228), Robert, comme *châtelain de Termes*, André, comme *sénéchal de Toulouse*. Ces titres anticipés prouvent que Blanche de Castille avait pourvu d'avance aux différents offices de la conquête qui ne fut terminée que l'année suivante, et c'est seulement dans cet automne que Chauvet s'installa comme sénéchal au Castel-Narbonnais de Toulouse (1229)[1].

Un autre compagnon d'Humbert et de Montfort eut une plus haute fortune. Les vastes domaines réunis à la couronne furent divisés en deux grandes sénéchaussées. Les vicomtés de Nîmes, de Viviers, de Velai, de Gévaudan, et toute la partie orientale relevèrent du sénéchalat de Beaucaire solidement installé sur ce rocher, premier écueil de la fortune

1. Thrés. des chart. Languedoc, 6.

de Montfort. Ce sénéchal s'appelait Pellegrain ou Pelerin-Latinier, un aventurier du Nord, un homme, à ce qu'il semble, sans nom, mais qui s'en fabriqua un, de sa profession de clerc et de son enrôlement dans la croisade, où sans doute il devint fameux par sa bravoure, ses pillages et son habitude de parler latin. Romieu docte et batailleur, il fut élevé par Louis VIII, après la prise d'Avignon, au rang de cheftaine ou capitaine de Beaucaire, et par Blanche de Castille, après le traité de Paris, à la dignité de sénéchal ou gouverneur du territoire compris entre les sources de la Loire, les Bouches-du-Rhône et les étangs de Maguelonne. Adam de Milly, sénéchal de Carcassonne et du Carcassez, vit son sénéchalat s'accroître des vicomtés de Rasez, de Béziers, d'Albigeois, et son gouvernement s'étendre du cours de l'Aveyron aux cimes des Corbières et des Pyrénées. Carcassonne, inexpugnable à cette époque sur son plateau escarpé dont la forme oblongue semblait le moule du bouclier ovale des Trencabel, Carcassonne revêtue de fortifications féodales, hérissée de tours wisigothes, sarrasines et romanes, devint la place d'armes de la conquête capétienne, et la citadelle de la France sur cette frontière encore disputée de l'Espagne[1].

Le roi Louis VIII avait jeté sur ses flancs, comme des camps fortifiés, les fiefs des barons français, les colonies féodales des croisés restés dans le Midi. Les compagnons de Simon de Montfort,

1. Preuv. de *l'Hist. du Lang.*

expulsés de leurs conquêtes par les seigneurs légitimes, rétablis, par le monarque, chassés de nouveau par les princes romans, furent irrévocablement restaurés par le traité de Paris. Mais les descendants directs du chef de la croisade ne conservèrent point de part dans la spoliation suprême. Amauri, fils de Simon, avait cédé ses droits au roi. Blanche exigea qu'il renouvelât son abdication, une dernière et solennelle fois, au parlement de Paris, devant Notre-Dame, en présence du légat de Rome, des évêques et des barons de France. Après cette abdication irrévocable, Amauri ne conserva, des vastes conquêtes de son père, que la fumée de la lampe qui brûlait nuit et jour sur son sépulcre vide, image de sa gloire funèbre. A la mort de Mathieu de Montmorency son oncle, il obtint en compensation la dignité de connétable de France (1230), car les défaites et les renoncements de ce vaincu avaient étendu la monarchie jusqu'aux Pyrénées. Mais la soupçonneuse Blanche, jalouse d'éloigner du Midi ses divers compétiteurs, Ramon VII aussi bien qu'Amauri, suggéra doucement au connétable le désir de combattre les infidèles. Amauri passa en Égypte, fut vaincu, comme toujours, dans une bataille, fait prisonnier par les Turcs, et conduit au Caire qu'on appelait alors Babylone. Le calife fatimite relâcha sur rançon le malheureux connétable ; il se rembarqua pour l'Europe ; mais, dernière malignité de la fortune, il mourut en découvrant le port d'Otrante et les rives hospitalières de la Calabre (1241). Son corps fut transféré à Rome

et inhumé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, sépulture digne d'un chef des croisades. Son cœur seul revint en France, et fut porté au monastère des Hautes-Bruyères, nécropole des Montfort. Amauri lui-même y avait, seize ans auparavant, conduit le cercueil de Simon, son père, sur la tombe duquel il avait fait sculpter sa statue de pierre. On dressa sa propre figure contre un pilier en face, on en creusa l'épaule, par derrière, et dans l'entaille, on glissa furtivement, et comme se dérobant au regard paternel, le cœur d'Amauri, du faible connétable de France, du vaincu de Carcassonne et du Caire. Ainsi finit ce sanglant aventurier, et dans le cloître en ruine des Hautes-Bruyères, les bêtes sauvages ont dévoré les restes des chefs féroces de la croisade qui dévorèrent le Midi.

VII

ORGANISATION MILITAIRE DE LA CONQUÊTE. — CHEFS FRANÇAIS DE CASTRES, LOMBERS, SAISSAC, LIMOUS, CHALABRE, MIREPOIS. — VILLES DÉMANTELÉES. — MURAILLES DE TOULOUSE.

Mais Gui de Montfort, frère de Simon, mort naguère devant Varilles, Gui de Montfort, le vaillant et tenace aventurier, tué par Roger-Bernard sur ce sol héroïque où Préconius était tombé sous l'épée d'Adcantua, laissait deux fils. L'un, né en France, portait le nom du monarque alors

régnant, de l'illustre aïeul de saint Louis; l'autre, né dans le Midi, avait eu pour parrain son fameux oncle ou plutôt son sanglant fantôme. Philippe, fils d'Elvige d'Ibelin, que Gui avait épousée en Orient, reçut en apanage le grand fief de Castres ou de l'Albigeois au sud de Tarn pour lequel il prit l'engagement de servir le roi avec dix chevaliers. Lui-même venait d'en prêter l'hommage, la main dans les mains du jeune monarque, dans le fameux *parlement* du parvis de Notre-Dame de Paris. Une vieille tour, entière mais toute lézardée, subsiste encore de son château construit, comme son nom l'indique, sur un ancien camp romain, et confisqué sur Bernard, héritier de l'antique maison romane des Guillabert de Castres. Il chassa de sa ville tous les habitants suspects d'Albigisme, c'est-à-dire d'hostilité à la France et à l'Église romaine. C'étaient en général des ouvriers tisseurs de laine; ils passèrent l'Agoût et allèrent fonder au delà de ce fleuve, dont leurs teintures souillent encore les eaux, un faubourg qui reçut le nom de Villa-Godo ou Ville des Goths, car c'est ainsi que les Francs désignaient très-justement les Cathares, en haine des Wisigoths, leurs ancêtres. Philippe construisit en amont de l'Agoût, qui descend du chaos du Sidobre, comme un fort détaché vers l'orient, le château de Roquecourbe, ainsi nommé de son rocher dont la masse cambrée simule la figure d'un lion, majestueusement accroupi sous sa crinière flottante de lierre. C'était comme un colosse naturel du lion de Montfort, ou plutôt du lion de France, chargé de tours, symbole de la royauté féodale, tenant

palpitante dans ses griffes sa triste conquête albigeoise [1].

Simon, le plus jeune fils de Gui de Montfort et de Béatrix ou Brianda de Monteil-Adhemar, veuve de Lambert de Croissy ou de Turey, eut avec sa mère le château et le territoire de Lombers, au nord de Castres. Lombers, ancien autel du Dieu Il-Omber, sous le nom duquel les Ibères adoraient le soleil, était une métropole du Paraclet, et là comme à Lombrive, à Lavelanet, à Fanjaus, le culte de l'esprit s'était rallumé des cendres d'une religion héliaque. On voit encore, sur son rocher escarpé, les ruines de son château illustré par les poëtes, les cours d'amour, et surtout par le synode où, quelque temps avant la croisade, le catharisme et le catholicisme se mesurèrent en présence de l'évêque d'Albi, du légat pontifical et des princes méridionaux, juges et tenants du tournoi théologique. L'hérésie, comme de raison, fut vaincue, et la condamnation fut bientôt suivie de la conquête du poétique et chevaleresque manoir sur Bernard de Boissezon. Simon comme Bernard le tint en fief du roi d'Aragon. Don Pedro II remplit ces forêts de ses chasses et de ses amours avant d'aller héroïquement périr à Muret. Ce vaillant prince s'indignait sans doute de subir, comme baron de Lombers, la suzeraineté sacerdotale de l'évêque d'Albi. La guerre cathare l'avait délivré de l'humiliant hommage qu'il lui faisait tous les ans, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, d'un épervier

1. M. le pasteur Mialhe, du Carla-le-Comte

chasseur, coiffé et éperonné, hommage d'ailleurs bien digne de ces évêques qui, nous le verrons, furent, pendant tout ce siècle, des hommes de guerre et de proie [1].

Enfin ces prélats batailleurs formaient l'extrémité septentrionale des campements de la croisade. Les deux Montfort s'étendaient de l'Agoût au Tarn, et l'évêque, du Tarn à l'Aveyron. Le palais épiscopal, construit sur la haute berge du Tarn où descendent aujourd'hui les rampes de ses jardins, était alors flanqué de tours, et séparé par un large fossé (la voie publique actuelle) qui la séparait de la cité et du quartier de Saint-Estève. C'était une véritable forteresse féodale, et leur cathédrale de Sainte-Cécile dont la façade massive garde encore des airs de citadelle, était également revêtue de tours et de créneaux. Les vestiges de ces fortifications épiscopales existent encore et révèlent la lutte à mort des évêques et de la généreuse cité. Le roi, dont le sénéchal occupait le Castel-Vieil des vicomtes dépossédés, soutenait le prélat contre l'indépendance religieuse et patriotique. Cette nationalité vivace saigna et palpita plus de cent ans encore, mais enfin elle succomba sous les coups simultanés de la crosse et du sceptre. Quand la lémure romaine eut sucé tout le sang, le monarque prit le cadavre. L'évêque et le sénéchal d'Albi jetaient en vedettes vers le nord le capitaine français campé sur le cône de rocher de Cordoue, et celui de Saint-Antonin en attendant que, par la

1. Compayré, Albi, Lombers.

fondation de Villefranche de Rouergue, la France occupât plus solidement encore le cours montueux et sauvage de l'Aveyron.

Lambert de Croissy, dépossédé de Limous par la victoire méridionale, aventurier affamé de guerre, était allé chercher comme un intermède de batailles en Orient, et avait trouvé dans la Palestine la mort qu'il aurait dû recevoir dans l'Albigeois. Béatrix, sa veuve, bientôt remariée à Gui de Montfort qui périt à Varilles, avait, nous venons de le voir, obtenu, pour son fils du second lit, le poétique apanage de Lombers. Mais Lambert avait eu de cette femme romane deux fils, que sa mort et le second mariage de leur mère laissaient orphelins. Le roi de France se chargea de ces deux chefs croisés adolescents, et les établit non plus à Limous, fief vicomtal rattaché à la couronne, mais à Saissac, dépouille de Bertrand de Saissac, tuteur de l'infortuné vicomte empoisonné par Simon de Montfort. Les deux jeunes barons qui portaient, l'aîné le nom de son père et le second celui du chef de la croisade, succédèrent dans ce vaste fief à leur oncle Bourchard de Marly, mort en Auvergne à son retour de la conquête de l'Albigeois, de l'épidémie dont moururent le roi Louis VIII et beaucoup de chevaliers français. Lambert et Simon de Turey, comme ils s'appelaient, vinrent donc camper au château de Saissac construit, comme son nom l'indique, sur des rochers (saxa) entourés d'un ravin profond où mugit la Bernassonna [1], un torrent de

1. Berna, aulne, sona, torrent, le torrent des aulnes.

la Montagne-Noire. Leur territoire, jeté sur le versant méridional de la chaîne albigeoise, et moins accidenté que le Cabardez contigu, était bocager et pastoral. Plus tard (1234), le roi adjoignit à ce magnifique fief les villages de Cucufat (Saint-Couat), Villelongue, Tournabouis, Barbianes, Antignac, Montgaillard, Lauraguel, Villemarti, Fraissinet, Monestier, Carlipag, Pech-Aric, Belfort, Argent, Bisan, Asillan-le-Grand, Pardaillan et Lespinian, épars dans le Carcassais. Pour cette vingtaine de villages confisqués sur les faidits, et évalués à six mille cinq cents livres, Lambert et Simon de Turey durent au roi le service de six chevaliers avec *leurs chevaux de bataille* [1]. Ils eurent à soutenir une rude guerre si nous en jugeons par leur sceau féodal, où Lambert est représenté à cheval et vêtu d'une armure parsemée d'aigles aux ailes déployées. Le harnais de son palefroi est décoré des mêmes symboles, qui rappellent les alérions des Montmorency, et révèlent leurs origines de l'Ile-de-France [2].

Le Rasez, leur premier domaine, fut inféodé à Pierre de Voisins, l'un des lieutenants de Montfort, venu également de Saint-Germain en Laye. Voisins-le-Bretonneux, non loin de Port-Royal,

1. Cum equis coopertis. *Hist. du Lang.*, t. V. pr. 171.

2. Mahul, *Cart. de Carcas.*, t. III, sceau de Lambert de Turey. Les Montmorency ont depuis coupé les têtes des aigles, et mis sous ces alérions la devise grecque ἀπλανῶς, immobile. Des oiseaux de proie sans tête avec des ailes qui ne volent pas figurent admirablement ces barons, faucons de basse-cour de la monarchie.

était le berceau de ce chef croisé. Il quitta ce chétif hameau pour le vaste alleu vicomtal que le roi lui assigna sur les deux rives de l'Aude jusqu'au pied des Pyrénées. Son territoire comprenait la ville de Limous, déjà renommée par ses vignobles, Rennes, aux sources thermales, Caderona, Bugarach, le Villar de Rasez, Casser (le chêne) de Mallet, Montferrand, Constantic, Sogravia, Belcastel, la Croux, Albefeva, Arcos, Confolens. Puis encore le Pech, près Saint-Hilaire, Dente, Laurens, Escalchens; puis des droits d'albergue sur Effet, de leude sur Allet et sur le pont d'Avignon. Pierre de Voisins, pour toutes ces terres, dut au roi une rente de mille livres et le service de cinq chevaliers. Bientôt après, il sut encore accaparer à son profit une partie des dépouilles du vaillant Olivier de Termes. L'assignat de Pierre de Voisins comprenait d'abord deux cent quarante-trois maisons qui s'accrurent de cent vingt-trois feux acquis dans le Termenez, ce qui lui donnait environ deux mille vassaux. Dans ce nombre évidemment n'est pas comprise la ville de Limous. Cette ville, considérable et redoutée par son patriotisme, que Simon de Montfort avait, pendant la croisade, fait descendre démantelée sur les bords de l'Aude, reportée sur la hauteur par la victoire méridionale, rejetée par le roi Louis VIII dans la vallée, fut une troisième fois remontée par Pierre de Voisins sur la colline et revêtue de murailles et de tours[1].

Jehan de Bruyères, compagnon et probablement

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 146.

parent du chef de la croisade (car il porte le nom de la nécropole de Montfort), reçut le château de Chalabre dont on voit encore les vieilles tours où sa postérité vient de s'étendre et de se fondre dans la maison romane de Mauléon. Son territoire s'étendait sur le Chercorb[1], confisqué sur le comte de Foix qui venait de l'acquérir d'Isarn de Fanjaus, sous la mouvance de Carcassonne (1227). C'était un débris du vaste domaine des fils de Bélissen, que le vicomte Trencabel cédait à Roger-Bernard, en même temps que Limous et le Rasez, comme pour les dérober à la France qui les ressaisit aussitôt. Le Chercorb, outre le bourg de Chalabre, comprenait Balaguer, Campbels, Cuculenna, Montgardin, Sainte-Colomba, Val d'Aniort, Eisoïce, Abiels, Pendels, Calmetta, Saltas, Villefort, Fontfrèda et Auriac, une quinzaine de villages[2]. C'est un pays, comme son nom l'indique, âpre, montueux, battu des vents ; il forme l'arête qui sépare la vallée de l'Aude du cours supérieur de l'Ers pyrénéen ; de sorte que Jean de Bruyères tendait la main vers l'est à Pierre de Voisins, et vers l'ouest à Gui de Lévis, campé à Mirapéis, que les Français écrivaient et prononçaient incorrectement Mirepois.

Le maréchal de la croisade, également venu de la vallée de Chevreuse, avait dépossédé de ce château et de son territoire les douze rameaux de la maison ibéro-gothe de Bélissen, vieille comme les

1. Quer-corb. Rupes curva, roche courbe, *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142, p. 647.
2. *Hist. du Lang.*, t. IV, pr. 218, p. 519.

rochers des Pyrénées. La *terre du Maréchal*, comme on l'appelait, était un morceau coupé par l'épée de la conquête, dans la lisière orientale du comté de Foix, sur les deux rives de l'Ers pyrénéen. Elle s'étendait depuis les confins de la ville de Pamiers et de l'abbaye de Boulbonne à l'ouest, jusqu'aux sources de ce gave qui descend des gouffres fatidiques du Thabor. Ce vaste domaine comprenait, sur une étendue de quinze lieues, les châteaux de Mirepois, Dun, Léran, Mazerolles, la Roque, Lavelanet, Montferrier, Bélestar, d'innombrables villages, des pâturages immenses, et la forêt de Bélestar qui touche à la Cerdagne. Mais le chef croisé n'avait pu soumettre encore le château de Montségur, donjon aérien du pays d'Olmés, défendu par le chevalier Ramon de Péreille, son légitime seigneur, par les faidits réfugiés sur cette cime sauvage, et par la protection tacite, mais effective et redoutée, du comte de Foix.

Ces fiefs de la croisade qui relevaient directement du roi, formaient un vaste demi-cercle de camps fortifiés. Ils s'étendaient sur les flancs de Carcassonne, métropole de la conquête, comme deux grandes ailes : au nord, Saissac, Castres et Lombers; au sud, Limous, Chalabre et Mirepois, et se terminaient à Pamiers et à Albi, où résidaient deux sénéchaux français, ou plutôt aux châteaux de Cordoue et de Saint-Antonin vers l'Aveyron, et de Foix et de Montgaillard sur les Pyrénées. Jetés tout au travers du pays cathare, ils le coupaient en tronçons; ils tenaient en respect les comtes de Toulouse et de Foix, les proscrits errants en armes

et par bandes dans les forêts, et les populations toujours frémissantes qui regrettaient les seigneurs indigènes et les ministres albigeois, représentants de la nationalité romane. Et pour que les chefs de la conquête ne s'affaiblissent jamais par le partage de leurs fiefs, entre leurs descendants, selon les coutumes du Midi, ils furent, ainsi que les autres tenanciers français, strictement soumis au droit féodal du Nord. Ils adhéraient entre eux comme l'écaille à l'écaille sur la croupe du dragon; ils s'unirent par des mariages, parents d'ailleurs par leurs origines, alliés aux maisons de Montfort et de Montmorency, issus tous de l'Ile-de-France, des environs de Saint-Germain en Laye, et même officiers de la cour féodale du monarque capétien. La fière régente n'avait remis qu'à ses barons les plus affidés la garde de sa belle conquête pyrénéenne.

Le légat et les sénéchaux terminèrent au printemps la démolition des murailles des villes condamnées. Fanjaus, Laurac, Saverdun, Hauterive, la Bessède, Avignonet, Castelnaudary, Puilaurens, Lavaur, Saint-Paul-d'Agoût, Rabastens, Gaillac, Montagut, Puicelci, Verdun, Castelsarrasin, Moissac, Montauban, Montcuc, Peyrusse, Agen, Casseneuil, Condom, Pujol, Hautvillar et cinq autres, en tout trente villes ou châteaux, furent démantelés de leurs murailles, comme les chevaliers dépouillés de leur armure. C'étaient les forteresses du catharisme politique et religieux, du patriotisme méridional. Toutefois les cinq cents toises des remparts de Toulouse ne furent point abattues; le roi préféra comprimer par la terreur le peuple frémis-

sant, et conserver ses vieux murs flanqués de distance en distance d'énormes tours. Il craignit d'ouvrir cette grande métropole à l'invasion du roi d'Aragon qui, dans ce temps-là même, protestait contre cette conquête, et réclamait d'anciens droits mal définis sur les comtés de Toulouse, de Carcassonne et de Foix. C'est ainsi que furent sauvées ces antiques murailles romaines, chantées par Ausone ; qui, tombées de nos jours, ont montré les blessures glorieuses qu'elles avaient reçues de Montfort, et dont les massifs de brique rouge semblaient encore saignants et comme imbibés de fleuves de sang héroïque versé dans les guerres cathares [1].

1. Du Mège, *Hist. de Toul.*

III

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE TROISIÈME

RAMON-ROGER II

VICOMTE DE CARCASSONNE

I

CONCILE DE TOULOUSE. — ÉTABLISSEMENT DE L'INQUISITION ÉPISCOPALE ET DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE. — MANIFESTE DE L'INQUISITION. — PROGRAMME DE L'UNIVERSITÉ. — LEUR INAUGURATION PAR LE BUCHER DU PAPE DES ALBIGEOIS.

Pendant l'organisation matérielle de la conquête, le légat procédait simultanément à l'organisation ecclésiastique et scolastique, qui en était le complément nécessaire, à la double fondation congénère de l'inquisition et de l'université catholique de Toulouse. Cette œuvre triple et homogène, conçue dans le même cerveau, avait été fondue d'un seul jet dans le même moule d'airain. L'inquisition évidemment était une des premières pensées de Blanche de Castille, élève de saint Dominique, et amie de Grégoire IX. Dès le traité de Paris déjà, le jeune roi Louis avait rendu, sur ce sujet, une ordonnance adressée à tous les barons et vassaux du Midi.

Le monarque disait : Voulant faire rendre à Dieu

l'honneur et le culte qui lui sont dus, nous ordonnons :

Les églises et les ecclésiastiques de ce pays jouiront des mêmes libertés et immunités que l'Église gallicane. Tous ceux qui s'écartent de la foi catholique, après leur condamnation par l'évêque, seront punis. Ceux qui conserveront des rapports avec les hérétiques ne seront plus reçus en témoignage, ni promus aux dignités, ni admis aux successions, mais leurs biens seront confisqués jusque dans leurs descendants. — Les barons, bayles et sujets rechercheront, dénonceront et livreront les hérétiques aux évêques pour qu'il en soit fait promptement justice. Pour accélérer cette perquisition, les bayles paieront aux délateurs deux marcs d'argent [1], puis un marc pour chaque tête d'hérétique. Nous recommandons que l'on expulse les routiers (les proscrits), que l'on évite les excommuniés, que l'on contraigne, par la confiscation, la soumission des suspects et que l'on restitue les dîmes aux églises et non plus aux laïques.

Le roi de France termine en enjoignant aux barons et aux vassaux de prêter à ces statuts le serment qu'il exigera, dit-il, même de son frère Alfonse, le futur comte de Toulouse. Cette ordonnance fut promulguée à Paris après le jour de Pâques dont la fête ouvrait l'année au moyen âge, et qui

1. Deux marcs, environ 180 francs qui, sextuplés pour obtenir la valeur réelle de l'argent, à cette époque, élèvent jusqu'à près de 650 francs la prime des délateurs, prime qui s'augmentait encore d'une moitié par chaque tête de Cathare. Liber.

tombait alors le 15 avril : de sorte que la première fleur de ce printemps dont le pape de Rome et le roi de France gratifiaient le Midi, fut l'inquisition [1].

L'inquisition dont ce décret était le préambule royal, ne fut pourtant inaugurée que l'automne suivant par le concile de Toulouse (novembre 1229). Les archevêques d'Auch, de Bordeaux, de Narbonne, une multitude de prélats et chefs d'abbayes, le comte Ramon VII, des barons, des chevaliers, le sénéchal de Carcassonne, et deux capitouls de Toulouse, l'un de la cité, l'autre du bourg, composaient ce concile, assemblée mixte, à la fois laïque et cléricale, mais dont le génie était sacerdotal. Seul, le comte de Foix, le héros du Midi, n'y vint pas : s'enveloppant de sa douleur patriotique, il ne daigna pas descendre de son donjon pyrénéen.

Le majestueux Romain de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, présidait : il fit tour à tour jurer les articles de la paix. Les capitouls, les premiers, prêtèrent serment sur *l'âme de la commune* de Toulouse, réminiscence cathare, ou tout au moins platonicienne. Les comtes suivirent, puis vinrent les évêques, les chefs monastiques, et enfin le sénéchal de Carcassonne. Alors le cardinal de Saint-Ange se levant :

« Bien que divers légats du Saint-Siége aient » dressé plusieurs statuts contre les hérétiques, » maintenant que ces provinces sont pacifiées » comme par miracle, nous avons jugé à propos

1. Catel, p. 340. Recueil des ord. de L.

» d'ordonner, du conseil des archevêques, prélats, » barons et chevaliers, ce que nous avons cru né- » cessaire pour purger du venin de l'hérésie un » pays qui est comme néophyte [1]. »

Les évêques, en conséquence, députeront dans chaque paroisse un prêtre et deux ou trois laïques pour rechercher les hérétiques, et leurs fauteurs, et fouiller les maisons depuis le galetas jusqu'à la cave et dans les souterrains. Il est permis à toutes les personnes de procéder à cette investigation et de requérir main-forte de la part des bayles. Les hérétiques *revêtus*, volontairement convertis, seront transférés loin des lieux suspects, exclus des charges publiques, incapables des effets civils, marqués sur la poitrine de deux croix, et flétris du nom de *croisés pour hérésie*.

Les hérétiques convertis par crainte du supplice seront entretenus dans leurs prisons par les détenteurs de leurs biens, et à leur défaut par les évêques. Les hommes au-dessus de quatorze ans et les femmes au-dessus de douze renonceront par serment à toutes sortes d'erreurs, jureront de garder la foi catholique et de dénoncer les hérétiques, et de renouveler, tous les deux ans, leur serment. Tous ceux qui ne se confesseront pas ou ne communieront pas trois fois dans l'année seront déclarés suspects d'hérésie. Il est défendu aux laïques de posséder les livres de l'Ancien ou du Nouveau Testament, sauf le psautier; on permet le *bréviaire* et les *heures*, mais en latin. C'est la première fois que l'Église proscrit la Bible

1. *Conc.*, t. XI. — Mss de l'inq. de Carcas.

et la langue vulgaire, elle emprisonne le Verbe chrétien dans le cadavre putréfié de la langue latine, son sépulcre.

Le concile, outre les canons religieux, en rendit d'autres purement civils : défense de relever les murailles abattues, de construire de nouvelles forteresses, de faire ligues ni conjurations; ordre de maintenir les immunités des églises et des monastères, de s'unir contre les ennemis de la foi, et notamment (si quinze jours après l'expiration de la trêve accordée, ces châtelains récalcitrants ne se soumettaient pas) de marcher contre Guilhem de Pierre-Pertuse, et les fils de Gérald d'Aniort. Ceux-ci s'étaient renfermés dans leurs manoirs pyrénéens de la Cerdagne, et l'autre dans son donjon construit sur des rochers taillés à pic, et dont l'unique accès est une grotte sauvage semblable à une tanière de lion [1].

C'est donc au concile de Toulouse qu'il faut attribuer l'établissement fixe et permanent de l'inquisition. Elle était, on le voit, à sa naissance, ce qu'elle demeura toujours, d'une nature hybride, à la fois sacerdotale et royale, un monstre à deux têtes.

L'université catholique, fille de la même mère, avait la même nature bicéphale. Après le manifeste foudroyant de l'inquisition, l'université lança coup sur coup son programme moins terrible, mais non moins retentissant, *urbi et orbi* [2].

1. Mahul, *Cart. de Carcas.*, Pierrepertuse.
2. A la ville et au monde.

LES MAITRES DE TOULOUSE

A toutes les écoles qui fleurissent en d'autres pays.

A tous les fidèles du Christ, et principalement aux maîtres et aux écoliers étudiant par toute la terre, qui verront cette présente lettre, l'université des maîtres et des écoliers qui établissent les études à Toulouse sur une nouvelle base, persévérance dans la bonne vie, avec une fin heureuse !

« Il n'y a point de solide fondement pour une œuvre qui n'est pas fermement assise sur le Christ, fondement de notre sainte mère l'Église. Faisant donc attention à cela, nous nous sommes efforcés de toutes nos forces à donner le Christ pour fondement durable des études philosophiques à Toulouse, et à construire sur ce fondement un édifice, auquel travaillent avec nous tous ceux dont la bonne volonté sera éclairée, pour cela, des rayons lumineux de l'Esprit-Saint. Car le bienheureux Augustin dit : « Dieu prépare la bonne volonté qui doit être aidée, et il aide celle qui est préparée. Lui-même, il prévient celui qui ne veut pas, pour le faire vouloir, et il suit celui qui veut, pour qu'il ne veuille pas en vain. »

» C'est pourquoi, nos très-chers, veuillez tous, vous unissant à nous, préparer au Seigneur une bonne volonté, afin que la trouvant préparée, il la conduise à l'accomplissement des œuvres saintes, et que dans ces lieux où naguère les glaives vous

ont fait un chemin, vous combattiez avec l'aiguillon de la langue ; où les ravages de la guerre ont étalé leurs horreurs, vous soyez les soldats de la doctrine qui pacifie ; où la dépravation hérétique a étendu les épines de sa *forêt*, vous fassiez monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi catholique. Et pour que vous ne soyez pas effrayés des difficultés d'un si grand travail, nous vous avons ouvert la voie, nous avons supporté les premiers ennuis, nous avons déployé devant vous l'étendard de la sécurité ; nous, comme vos écuyers vous précédant, nous avons fait que vous, chevaliers de la philosophie, vous puissiez combattre plus sûrement avec l'art de Mercure, les traits de Phébus et la lance de Minerve.

» De même pour que vous ayez confiance dans la stabilité de l'établissement que nous venons de fonder, nous n'avons accepté le fardeau qui nous était imposé qu'avec l'autorisation de l'Église. Car nous avions notre Moïse dans le seigneur cardinal-légat en France, notre guide, notre protecteur, et l'auteur, après Dieu et le seigneur pape, de cette entreprise si difficile, qui a décrété que tous les étudiants à Toulouse, maîtres et écoliers, auront l'indulgence plénière de tous leurs péchés.

» Par ces motifs, et à cause de la continuité des leçons et des discussions que les maîtres font avec plus de soin et plus d'exactitude qu'à Paris, une grande multitude d'écoliers afflue à Toulouse, voyant que déjà les fleurs ont apparu en notre terre et que le temps de la taille est arrivé. C'est pourquoi qu'aucune Déidamie ne retienne notre

nouvel Achille, soldat de la philosophie, et ne l'empêche d'aller à une autre Troie, dont Stace, le poëte de Toulouse, pourrait dire encore :

Là est tout l'honneur : là combattent les grand noms!
A peine les mères timides et les troupes de jeunes filles [s'abstiennent-elles !]
Celui-là est condamné à une longue vie stérile,
Et haï de Dieu, qui reste indolent en présence de cette gloire [nouvelle,]
Et en laisse passer l'occasion.

Que tout homme bien pensant devienne donc un courageux Achille, de peur que quelque lâche Thersite n'usurpe le laurier promis au magnanime Ajax. Qu'il vienne au moins, à présent que la guerre est finie, admirer l'ardeur des nouveaux soldats, l'ardeur des soldats de la philosophie.

» Et pour que les hommes studieux soient plus engagés à venir voir la gloire de Toulouse et son ardeur pour l'étude, qu'ils sachent que c'est une autre terre promise où coulent le lait et le miel, où verdoient de riches prairies, où les arbres fruitiers étalent leur feuillage, où Bacchus règne dans les vignes, où Cérès commande dans les champs, où l'air est si bien tempéré, que les anciens philosophes préféraient ce séjour à tous les lieux de la terre les plus estimés.

» Oh ! combien sont incompréhensibles les grandeurs de Dieu tout-puissant !

Ici est la paix; ailleurs dans tout l'univers, Mars exerce [ses fureurs.]
Mais ces lieux connaissaient aussi naguères Mars et la mort.

» En outre, pour que vous n'apportiez pas vos hoyaux vers des champs stériles et incultes, les maîtres qui lisent à Toulouse ont arraché les *chardons de la rusticité plébéienne* et les épines de la *sauvage stérilité* (hylé), et ils ont éloigné tous les autres obstacles. Ici, en effet, les théologiens instruisent leurs disciples dans les chaires et le peuple sur les *places publiques*; les logiciens initient aux arts libéraux les apprentis aristotéliciens, les grammairiens exercent à parler suivant *les règles* ceux qui ne savent encore que balbutier; les chanteurs flattent les oreilles du peuple par l'instrument de leur gosier emmiellé; les décrétistes font voir Justinien, et les médecins enseignent Galien. Ceux qui veulent étudier jusque dans la moelle le sein de la nature peuvent entendre lire ici les *Livres sur la Nature*, interdits à Paris.

» Que vous manquera-t-il donc? La liberté scholastique? Nullement; parce que, n'étant retenus par les rênes de personne, vous jouirez de votre propre liberté. Craindriez-vous la méchanceté d'un peuple en fureur ou la tyrannie d'un prince injuste? Ne craignez rien, parce que la *libéralité* du comte de Toulouse nous a donné des garanties suffisantes pour notre salaire et pour la sécurité de tous les nôtres, soit qu'ils viennent à Toulouse, soit qu'ils s'en retournent. S'ils souffrent quelque dommage de la part des voleurs, sur les domaines du comte, il mettra les forces du Capitole de Toulouse à la poursuite des malfaiteurs, et on exigera la même satisfaction que pour les citoyens.

» A ce que nous avons dit nous ajoutons, comme nous l'espérons, que le seigneur légat appellera encore d'autres théologiens et d'autres décrétistes pour donner plus d'étendue aux études, et qu'il fixera le temps que les écoliers devront séjourner à Toulouse pour gagner l'indulgence (à moins que leur séjour ne soit empêché, ce qu'à Dieu ne plaise, par le Prévaricateur, ennemi du genre humain), de sorte que cette terre et cette nation sont conquises aux Romains combattant par le mystère triomphal de la croix qui sauva le monde.

» Quant au prix des choses qu'on a besoin d'acheter, il n'est pas cher : vous pouvez en être sûr, par ce que nous avons dit plus haut. Vous pouvez vous en rapporter aussi à la renommée, comme à notre témoignage, et encore à ces vers :

Pour peu l'on a le vin; pour peu l'on a le pain;
Pour peu l'on a la chair, et pour peu le poisson.

» Il ne faut pas oublier de parler des curions populaires. Car ici la puissance curiale *paraît avoir* fait alliance avec la milice et le clergé.

» Si vous voulez donc admirer plus de biens que nous ne vous en avons dit, abandonnez vos foyers paternels, en attachant vos manteaux à votre cou, et adoptant cette maxime morale de Sénèque : « Je verrai toutes les terres, comme si elles m'appartenaient, et la mienne, comme si elle appartenait à tout le monde; je vivrai comme si je savais que tous me connaissent; car ce qui est digne de

l'homme, c'est d'essayer de grandes choses et d'en concevoir de plus grandes[1]. »

Tel est le programme superbe par lequel les scolarques de Toulouse annonçaient à tout l'univers qu'ils montent dans leurs chaires. D'abord nous reconnaissons ces maîtres à l'accent : et certes, quoi qu'on ait dit, ce ne sont pas des Toulousains. A ce luxe d'hyperboles, à ces gongorismes d'éloquence, on devine des Espagnols. Des Catalans ni des Aragonais n'auraient probablement pas eu ni cette forfanterie de langage ni cette abjection de caractère. Ces rodomonts scolastiques étaient, on n'en peut douter, des Castillans, des compatriotes de la reine Blanche, des élèves de saint Dominique, et, à tous ces titres, des acolytes de l'inquisition.

Après cela, dans cette curieuse circulaire, ce qui frappe le plus, c'est le paganisme du langage et les réminiscences mythologiques. Ils attestent fréquemment les dieux païens, rarement le Christ : ils citent les poëtes, les philosophes, les Pères mêmes, jamais l'Écriture. Pour le dire en passant, leur érudition pédantesque se fourvoie quelque peu. Ils appellent Stace le poëte de Toulouse. Ils le confondent à dessein peut-être avec son homonyme, un rhéteur gascon, Statius Ursulus. Évidemment, ils veulent flatter Toulouse, et c'est pour aduler Toulouse et s'encenser eux-mêmes qu'ils

1. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Série v, t. I, traduction de M. Gatien-Arnould, doyen de la Faculté des lettres.

assurent que l'on y professe mieux qu'à Paris. On sent les ménagements qu'ils croient devoir garder envers l'intelligente et frémissante cité. Ils parlent de son amour de la science et de son ardeur pour la liberté de la pensée. Les jeunes gens sont les paladins de la philosophie, et les timides femmes ont peine à s'abstenir de n'en être pas les amazones. Elles se taisent pourtant, mais naguère ces vierges belliqueuses rompaient des lances comme Esclarmonde aux conférences de Pamiers, et comme plus tard ces héroïnes qui manièrent les balistes et les catapultes dans la défense de Toulouse.

Le tableau de l'activité intellectuelle, mais de la réaction catholique, sous la compression de la France, est frappant. On y lit partout : non-seulement dans les chaires, mais encore sur les places publiques. Théologiens, philosophes, décrétistes, maîtres de logique, de physique, de musique, professent en plein vent. On y montre Justinien, Galien, Aristote, oui, ses livres sur la *nature*, interdits à Paris. Dans Paris naturaliste, remarquez bien, le pape interdit le Stagyrite. Il le permet dans la spiritualiste et mystique Toulouse. Eh, quels professeurs célèbres ! Naguère Accurse y brillait, bientôt y resplendira Thomas d'Aquin.

Cette œuvre de la France et de Rome est encadrée dans un croquis de l'âge d'or. La guerre rugit dans tout l'univers. Ici sourit la paix : un ciel toujours serein ; un sol reverdi ; des fleuves de lait, de vin et de miel. Les *fleurs* ont regermé : ce sont les fleurs souveraines : les lis de France. Voici le temps de la taille des esprits, de l'amputation des âmes.

Quant à eux, ils ont déjà arraché les chardons de rusticité plébéienne, la poésie populaire; et extirpé les ronces de la stérilité sauvage, la hylé cathare. Sur la forêt hérétique incendiée, il faut maintenant faire monter jusqu'aux astres le cèdre de la foi théocratique.

Le reste n'est pas moins menteur : « Que vous manque-t-il donc? La liberté scolastique? Vous l'aurez. La protection du prince? Voyez les sécurités et les libéralités dont il vous entoure. Que craindriez-vous encore? L'insulte d'un peuple furieux, l'attaque des voleurs, c'est-à-dire des faidits des bois? Le comte mettra à leurs trousses les forces du Capitole. La puissance curiale *paraît* d'accord avec la milice et le clergé. Tout à l'heure on va voir comment : enfin le seigneur légat est leur Moïse, leur sauveur, après le pape et Dieu. Il absout d'avance de tous leurs péchés les écoliers et les écolâtres de Toulouse.

Cette harangue, tissue de mensonge, d'hyperbole, de rhétorique barbare, de tempête scolastique et castillane, renferme pourtant une vérité qu'elle darde de sa queue, comme son aiguillon la guêpe : c'est que le légat entend que cette *terre et cette nation soient conquises aux Romains par le mystère triomphal de la croix*. En conséquence, cet âge d'or de l'université toulousaine, cet Éden de l'inquisition méridionale va délicieusement s'ouvrir par un bûcher. On avait capturé deux cathares, un diacre et un évêque, tous les deux du nom de Guilhem. L'évêque, qu'on appelait le *pape des Albigeois*, se montra digne de ce titre imaginaire que lui donnait emphatiquement

le crédule et vindicatif orgueil de ses bourreaux. Il voulut confesser dans les flammes le Paraclet, et fut, en conséquence, brûlé vif sur la place du Peyrou, près de la basilique où un taureau sauvage traîna le corps sanglant de saint Saturnin.

II

GUILHEM DEL SOLER. — DÉLATIONS ET PROCÉDURES DE L'INQUISITION. — DÉPART DU LÉGAT POUR ROME. — LES SEIGNEURS DE LAURAC ET D'ANIORT. — MEURTRE DU SÉNÉCHAL ANDRÉ DE CHAUVET.

L'autre se nommait Guilhem del Soler (du Grenier), issu d'une des trois tribus verrières établies dans les forêts de Gabre, vers les sources de l'Arise et de la Lèze, où, pour contenir leur patriotisme cathare, on a construit depuis la Bastide ou forteresse de Serou[1]. La tribu de Grenier, car elle a francisé son nom au XVI[e] siècle où elle a embrassé le calvinisme, lui a donné et lui donne encore un grand nombre de pasteurs, de soldats et de martyrs. Mais une apostasie est le préambule de son histoire héroïque; Guilhem del Soler était considérable parmi les parfaits albigeois. Il avait converti

1. La noblesse verrière, dont on ignore l'origine, doit remonter jusqu'au moyen âge, peut-être jusqu'à Charlemagne. Ce n'est que dans un temps barbare qu'on a pu avoir la naïveté d'anoblir des hommes qui enflaient au bout d'un tube des bulles de verre liquide.

Pierre de Gardouch, chevalier de la maison de Villeneuve, blessé au siége de Toulouse. A Gardouch, dans le Lauragais, où il prêchait habituellement, il logeait aussi dans le manoir d'En Castilho. Il était le compagnon du fameux Gérald de la Motha, brûlé après la prise du château de la Bessède [1]. Épouvanté du supplice de son maître et séduit par l'évêque de Toulouse, il abjura. L'évêque le présenta au concile, et le légat, qui faisait dresser le bûcher du pape cathare, fit réhabiliter solennellement Guilhem del Soler. Cet honneur le conduisait à l'office de délateur de l'inquisition. C'est ainsi que, réconcilié par les évêques, Guilhem passa du rang des victimes au rang d'accusateur et d'auxiliaire des bourreaux. C'est à ce titre désormais qu'il siége dans l'histoire et qu'il y siégera éternellement.

Le malheureux dénonça ses anciens frères, ceux qui l'avaient défendu de leur épée, ceux dont il avait mangé le pain, ceux qui lui avaient donné leur sang. Et maintenant, pour salaire d'un dévouement religieux, l'apostat les jetait dans le malheur, dans l'indigence; il les précipitait en foule à l'exil, au cachot, à la mort. Foulques, évêque de Toulouse, dirigeait l'instruction judiciaire : il aurait donc le droit d'être élevé dans l'histoire à l'honneur de premier inquisiteur général des Albigeois. Les citoyens, les châtelains furent cités devant le redoutable tribunal. Les seigneurs d'Aniort eux-mêmes, après bien des hésitations, descendirent de leurs manoirs pyré-

1. Regist. de l'inquisition de Toulouse.

néens. Les évêques fallacieusement procédèrent par degrés; ils interrogèrent d'abord des catholiques; puis il appelèrent les suspects; puis enfin les vrais coupables. Ceux-ci d'abord se concertèrent pour ne faire aucune révélation. Mais comme il arrive toujours, les peureux tremblèrent; ils firent des aveux, et demandèrent leur grâce au légat. Le cardinal se montra d'autant plus indulgent avec les timides qu'il se proposait d'être inflexible envers les obstinés. Quelques-uns, mais peu nombreux, voulurent se défendre juridiquement; ils demandèrent qu'on les confrontât avec les délateurs. Romain de Saint-Ange refusa et partit pour la Provence (déc. 1229). Mais ces châtelains, l'obsédant de leurs réclamations, le suivirent jusqu'à Montpellier. Le légat, pour se débarrasser des accusés sans compromettre les accusateurs, leur déroula la liste des témoins. Ils s'en retournèrent enfin, de guerre lasse, ne connaissant avec certitude d'autre traître que Guilhem del Soler[1]. Romain de Saint-Ange, passant le Rhône, vint tenir à Orange un concile qui probablement ne fut qu'une répétition de celui de Toulouse. Puis étant à Mornas, ce château assis sur des rochers escarpés, non loin de Montélimart, il remit à Foulques qui l'accompagnait par honneur, les décrets de pénitence rendus contre les suspects, et dit adieu à son vieil et cruel ami qu'il ne devait plus revoir. Rappelé par Grégoire IX, il repassa les Alpes, emportant à Rome les autres informations dont la révélation fortuite eût provoqué dans tout

1. *Gal. Christ.*, t. I. — Thrés. des Charles.

le Midi les plus sanglantes représailles. Par là prit fin la nonciature de ce fatal légat, qui après avoir, par le traité de Paris, scellé l'asservissement des cités romanes, les livra, enchaînées et mourantes, à l'inquisition. A ce fléau, il faut en ajouter un second. La croisade qu'il avait amenée du Nord avait détruit jusqu'aux semences de la terre ; il en résulta, l'année suivante, une famine : ce fut le dernier adieu du cardinal Romain de Saint-Ange [1].

Le légat, se détournant de la route d'Italie, avait remonté le Rhône, pour tenir le concile d'Orange. Deux choses le retinrent quelques instants au pied des Alpes. Il acheva la réorganisation du marquisat de Provence, détaché de Toulouse, et rattacha définitivement au Saint-Siége cette épave magnifique de la croisade. A cette question territoriale se joignait une question ecclésiastique et religieuse. La Provence était le berceau des Vaudois. C'est du Val-Gyr que, cent ans auparavant, était sorti l'impétueux Pierre de Brueys. Ses disciples existent encore dans les vallées de la Drôme et de la Durance. Leurs églises également se retrouvent éparses dans tout le Midi. L'inquisition les signale à Pamiers, Albi, Montauban, dans les plaines de Toulouse et de Carcassonne. Ils sont partout mêlés aux Albigeois. Seulement les Albigeois chevaleresques sont dans les châteaux, les Vaudois républicains dans les cités. Ils se partagent les ateliers et les cabanes. Cathares et léonistes, divisés sur la doctrine, s'accordent sur la politique et s'unissent dans

1. Guil. de Puil., ch. XL.

les consulats romans. Le fier légat, après l'écrasement des Albigeois, voulut probablement balayer les Vaudois moins odieux, et dut charger Aymar de Poitiers, lieutenant du Saint-Siége, de mettre le pied sur cette ruche importune plutôt que redoutée d'abeilles bibliques des Alpes. Puis il continua sa route par la plage ligurienne, et rentra dans Rome comme le pacificateur des Gaules. Grégoire IX l'accueillit comme le vainqueur de l'insurrection la plus vivace, la plus tragique et qui avait usé dix légats, vingt croisades et un million d'hommes armés. L'heureux et superbe proconsul y triompha de l'Orient et de l'Occident, du catharisme dont l'extermination, sans loyauté comme sans merci, accusera sa mémoire jusqu'à la fin des siècles, et du léonisme, qui, renaissant dans le calvinisme plus vigoureux, et survivant à six cents ans de martyre, s'assied tranquillement aujourd'hui en face du Vatican, et regarde avec pitié, du haut du Capitole, la honteuse, la tardive, mais incomparable ruine de la théocratie romaine.

Foulques, évêque de Toulouse, de retour dans sa métropole, convoqua les condamnés, dans la chapelle de Saint-Jacques. C'était un oratoire construit dans le cloître Saint-Étienne avec les débris d'un temple romain. Des colonnes de marbre noir antique en supportaient la voûte romane sur des chapiteaux sculptés de feuilles d'olivier, symboles d'une paix funèbre [1]. L'évêque, du haut de la

1. Cette chapelle a été démolie en 1812. Du Mège, *Hist. des inst. de Toulouse*, t. I, ch. IV.

chaire, lut les sentences du légat. Elles produisirent un tumulte immense d'exaspération mêlée d'horreur et d'effroi. Les prévisions du cardinal se réalisèrent, les traîtres furent soupçonnés; la délation arma le meurtre. Guilhem del Soler dut se cacher dans les antres de l'inquisition; mais plusieurs de ses complices tombèrent sous le poignard; la plus illustre de ces victimes fut André de Chauvet, sénéchal de Toulouse, ennemi acharné de la puissante maison d'Aniort[1].

Aniort est situé dans les Pyrénées, vers la source de l'Aude, sur les confins de la Cerdagne. Vers l'an 1000, Pierre, fils d'Impéria, rendit hommage pour ce château à Bernard, comte de Carcassonne. Deux siècles plus tard, Gérald, son descendant, était seigneur d'Aniort, de Castelport, de Roquefeuil, de Rocan, de Dorna et d'autres terres éparses dans le Rasez et le Lauragais. Gérald d'Aniort épousa Esclarmonda de Laurac, sœur d'Améric, châtelain de Montréal, et de Géralda, dame de Lavaur, si fameux par leur fin tragique. Niobé pyrénéenne, Blanca de Laurac, leur vieille mère infortunée, était destinée à voir, par la croisade et l'inquisition, Améric, son fils, pendu à un gibet; ses filles, Géralda, jetée vivante dans un puits; Mabilia, vierge cathare, morte probablement dans un bûcher; Esclarmonda, dépouillée de ses châteaux; ses petits-fils dispersés dans les combats, dans les prisons, dans les déserts; ses manoirs détruits, sa ville démantelée et toute sa race exterminée par le

1. Doat. Procédures de la maison d'Aniort.

roi de France. Salaire lamentable de son héroïque dévouement à la foi cathare et à la patrie romane.

Gérald et Esclarmonda d'Aniort, après de longues guerres, finirent par conclure une trêve avec Montfort, le meurtrier de leur maison. Le fanatique chef de la croisade, non content de leur soumission, eût encore voulu, pour la consolider, obtenir d'eux l'oblation d'un de leurs enfants à l'Église romaine. Gérald éluda constamment l'invitation de son terrible vainqueur qui ne put jamais dompter la douleur farouche de l'altière Esclarmonda. Il y eut toujours entre la fière matrone et l'assassin de sa race, le puits sanglant et les gibets funèbres de Lavaur. Mère féconde, elle avait donné, entre autres enfants, quatre fils à son époux; elle les éleva sous le toit dépeuplé de Laurac, sur les genoux de Blanca, leur aïeule, et de leur tante Mabilia, l'une veuve *revêtue* et l'autre vierge *couronnée*, de l'Église du Paraclet. Comme une lionne blessée, elle les nourrit de son lait et de son sang, de sa foi cathare, des douleurs de sa race, des vengeances de sa patrie, des horreurs de la croisade, et dès qu'ils furent d'âge chevaleresque, elle les lança dans les combats. Nés avec le siècle, ils étaient adolescents, lors de la chute des Montfort et du relèvement du Midi, et sa délivrance et son triomphe furent les premiers exploits de leur imberbe héroïsme.

Bernard-Othon [1], le plus brillant des fils de Gérald, devint par la mort de son père, comme le

1. Bernad-ot, ou Bernadot.

chef de l'antique maison d'Impéria, et l'un des héros de l'Église du Paraclet. Blessé au front à l'attaque de Vertfeuil, contre les soldats de l'évêque de Toulouse, il fut rapporté mourant à Laurac. Il venait d'épouser Nova de Cab-Aret, fille probablement de ce Pierre Roger, le plus vaillant châtelain du Cabardez, et de cette Brunissenda, si célèbre par sa beauté et les chants du troubadour Ramon de Miraval. Nova résolut d'ensevelir son veuvage, dans une de ces grottes où vivaient, selon la perfection cathare, Béatrix, sœur de son père et la mère du poëte, Aladaïs de Naïvoras. Mais Othon, dont elle attendait la mort, revint inopinément à la vie, et, guéri de sa blessure, ressaisit aussitôt ses armes. Il fut fait prisonnier dans un combat, mais échangé, bientôt après, contre Jehan de Brigier[1], chevalier français, capturé par ses frères à la bataille de Baziège, et longtemps détenu dans les tours d'Aniort.

Othon, léger et mobile, s'effraya de la croisade de Louis VIII. Mais il revint bientôt au parti national.Les fils d'Impéria vivaient comme les princes laïques du catharisme, sans tenir compte du pape de Rome ni du roi de France. Othon fréquentait Guilhabert de Castres, Bernard de la Motta et les autres évêques. Cinq ministres albigeois prêchaient publiquement dans son château d'Aniort. Les diacres Navarra, Cernian et la dame de Caraman résidaient dans son manoir de Dorna. D'autres à Belsplans, d'autres à Laurac. Cette diaconesse

1. Jehan le Boutefeu.

gnostique était l'épouse de Gérald de Gourdon, fils de Ramon de Caraman. Ramon, dans le dernier siècle, reçut dans son château de Saint-Félix, l'évêque Nicétas, venu de Constantinople. C'est sur leurs terres qu'était né le catharisme occidental. Gérald fut l'un des plus vaillants faidits qui ramenèrent d'Espagne le comte Ramon VI : au siége de Toulouse, où fut tué Montfort, il combattait à la barbacane du Pont-Neuf, théâtre de si grands exploits.

Le roi de France maintint la confiscation prononcée par Montfort de la terre de Caraman, pour frapper l'hérésie dans son premier berceau et dans son premier héros. Gérald, expulsé une seconde fois et pour toujours de son château paternel, se retira chez ses cousins d'Aniort. Après la guerre, il devint évêque, et sa femme diaconesse; elle prêchait à Dorna et lui prêchait et bataillait dans les bois. C'est ainsi qu'Othon d'Aniort s'entourait de prêtres et de chevaliers faidits. Un jour, c'était un dimanche, le peuple se réunit dans l'église de Laurac. Le prêtre romain se présenta pour monter en chaire. Arrière, arrière, prêtre de Lucibel, s'écria Othon, en l'écartant de son épée, et toi, dit-il au diacre cathare, ministre saint du Paraclet, parle et console-nous [1] !

Aussi lorsque après le traité de Paris, les *fils d'Impéria* furent cités devant le tribunal de l'Inquisition, refusèrent-ils de descendre de leurs rochers. Pour les y décider, Pierre-Amiel, archevêque de

1. Doat

Narbonne, homme violent et scandaleux, se rendit à Roquefeuil, résidence d'Esclarmonde, mère de *ces maudits d'Aniort*. La fière matrone féodale, interrogée sur sa foi, dédaigna de s'expliquer, et comme le primat de Septimanie lui disait qu'elle n'était pas chrétienne, elle répondit, en les congédiant, insoumise et indignée, qu'elle était plus chrétienne que lui et que tous les prélats romains. Othon d'Aniort cependant, sur l'assurance qu'on n'attenterait point à sa liberté, consentit à se rendre à Toulouse. Le légat n'osa point sévir contre ces redoutables chevaliers pyrénéens. Il se contenta de les laisser, à son départ, sous la surveillance du sénéchal du roi, André de Chauvet. Chauvet, à la tête des croisés, avait démantelé son bourg de Laurac, dévasté ses récoltes, ravagé ses bercails. Il fit enlever plusieurs de ses vassaux, et menaçait continuellement les ministres cathares recueillis dans son manoir. Mais dans une de ses chasses aux hérétiques, le sénéchal fut enveloppé par les montagnards et massacré dans la forêt *Centenaire*[1]. »

1. Guil. de Puil., ch. XL.

III

RÉACTION CONTRE ROME ET LA FRANCE. — LUTTE DES CHEVALIERS DE VERTFEUIL ET DE L'ÉVÊQUE DE TOULOUSE. — MORT DE L'ÉVÊQUE FOULQUES ET SES FUNÉRAILLES. — SUPPLICE DE PAGAN ET DES FAIDITS DE LA BESSÈDE.

Le meurtre du sénéchal André de Chauvet, dont on accusa les chevaliers d'Aniort, fut comme le signal d'une réaction contre Rome et le roi de France. « *Les enfants de Bélial*, dit un vieux moine, sortirent des abîmes où ils se tenaient cachés, et s'élancèrent contre l'évêque de Toulouse[1]. « Ces *brigands* n'étaient autres que les seigneurs légitimes de Vertfeuil, château situé à six lieues au levant de la grande cité romane. Dans le dernier siècle, leurs pères, ardents Albigeois, n'avaient répondu aux prédications de saint Bernard, et aux admonestations du légat pontifical, que par un bruyant et triomphant charivari. « Vertfeuil, s'écria le furieux abbé de Clairvaux, Vertfeuil, que Dieu te dessèche ! » La croisade, en effet, soixante ans plus tard, avait desséché non-seulement Vertfeuil, mais encore Toulouse et le Midi tout entier, qui n'a jamais reverdi, brûlé par l'ouragan du Nord. Simon de Montfort en avait dépossédé les châtelains, donné leurs terres à l'évêque Foulques, et confié la garde du domaine épiscopal à un chevalier fran-

1. Guil. de Puil., ch. XL.

çais, nommé Odon ou Othon de Liliers. « Il y avait » dans ce château, dit un vieux chroniqueur, cent » maisons de chevaliers, ayant armes, bannières et » palefrois, lesquels furent assaillis de maintes » guerres, grêles et stérilités. J'ai moi-même, dans » mon enfance, vu le noble homme Isarn Nébulat, » anciennement principal seigneur de Vertfeuil, » vieillard centenaire, vivre très-pauvrement à » Toulouse, et se contenter d'un seul roussin[1]. »

Après la mort de Simon de Montfort, le vieux Isarn l'Embrumé, car c'est le sens de Nébulat, qui ne se *contentait* pas apparemment de son maigre roussin, remonta sur son ardent cheval de guerre et conduisit son clan chevaleresque à l'attaque de son antique manoir de Vertfeuil, sur les murs duquel fut presque mortellement blessé le jeune Othon d'Aniort. Mais le roi Louis VIII l'en expulsa quelque temps après et le rendit à l'évêque Foulques, partisan de la France; spoliation qui venait d'être confirmée par le traité de Paris.

Les chevaliers de Verfeuil, réduits à vivre en faidits, sortaient, de temps à autre, de leurs cavernes et de leurs forêts : ils guerroyaient contre l'évêque, tuaient ses clercs, levaient ses dîmes, enlevaient ses bestiaux. Au milieu de cette paix qu'on disait *miraculeuse*, Foulques ne pouvait sortir de Toulouse qu'escorté de soudards étrangers, et sans entendre rugir autour de lui le vieux Nébulat agitant sa lance vengeresse, et tout semblable, sur son coursier décharné, au fantôme du Temps et au spectre de

1. Guil. de Puil., ch. I.

la mort. L'évêque furieux s'en prit au comte de Toulouse. Un jour il lui dit insolemment : « Je sais que l'an passé j'ai, grâce à Dieu et à vous, recueilli assez paisiblement mes dîmes. Je ne doute pas que vous ne soyez secrètement l'auteur de ces troubles nouveaux. Mais ne croyez pas que je les supporte patiemment. Voici un an que je suis de retour dans la cité. Je suis prêt à m'éloigner encore de ses murs. J'étais mieux dans mon exil que dans mon évêché[1]. »

Le comte de Toulouse s'entremit pacifiquement et force fut à l'évêque de composer, au moins pour quelque temps, avec les seigneurs de Vertfeuil. Foulques sortit, comme il le disait, de sa ville épiscopale, d'où il avait été presque constamment banni, et cette fois ce fut pour toujours. Ce ne fut pas le comte qui l'exila, mais la réprobation universelle et le soulèvement de cœur d'une cité qui l'abhorrait. C'était aussi, de sa part, lassitude d'un épiscopat orageux, mélancolie de moine et de troubadour, nausée du meurtre et du sang. Il demanda le repos à l'abbaye de Grandselve, sa retraite habituelle. Le vieil amant d'Aladaïs de Rocamartina touchait encore, en mourant, sa harpe de ses mains trempées dans le sang d'un peuple ; et de ses lèvres noires de calomnie et de fanatisme, célébrait encore la beauté non plus terrestre et périssable, mais immortelle et glorifiée dans la vierge, mère d'un Dieu. Il expira vers Noël 1231, et singulière coïncidence, son dernier chant est un hymne sur la naissance du Christ : l'*Étoile du matin qui se lève sur Jérusalem*. On dirait que

1. Guil. de Puil., ch. II.

ce sanglant jongleur s'enfonçait dans les ténèbres de la mort en répétant à chaque strophe ce refrain : « La nuit s'en va, mais le jour vient! Il vient clair » et serein! Voici l'aurore, une aurore douce et » divine! » Délire effrayant, horrible démence d'un grand réprouvé qui descend en chantant vers l'abîme et salue comme l'*Orient d'en haut*, la vague lueur du gouffre, l'éclair des foudres éternels [1].

Foulques, qui n'est qu'au douzième rang comme troubadour, est incontestablement au premier comme inquisiteur et comme bourreau. De tous les grands instigateurs de la croisade, il est le seul qui en ait vu le couronnement dans le parvis de Notre-Dame de Paris, et que la mort ait doucement conduit en triomphe, avec des palmes et des cantiques, devant le tribunal où un million de victimes l'attendaient pour l'accuser auprès de Dieu. Trois mois après l'irrévocable jugement, on lui donna pour successeur, frère Ramon du Falgar, provincial des Dominicains, issu des seigneurs de Miramont, château situé non loin du confluent de la Leza et de l'Ariége, entre les deux fleuves. Ramon hérita de l'esprit et de la houlette sanglante de Foulques. Le moine continua le troubadour. Il ouvrit son épiscopat par le supplice d'une vingtaine d'Albigeois; hécatombe humaine dont son prédécesseur était bien digne et qui dut bien singulièrement réjouir son tombeau. Cinq ans auparavant, Humbert de Beaujeu, maréchal de l'armée française, assiégea et prit dans le Lauragais un château qui,

1. Guil. de Puil., ch. XLI. Troubadours, Folq. de Mars.

de sa forêt de bouleaux, portait le nom de la *Besseda*. Mais Pagan[1], seigneur de la Besseda, avec quelques hommes de pied et de cheval, s'était échappé. Dépouillé de son manoir et de son bourg démantelé, il vivait en faidit dans les antres et les forêts de la montagne Noire. Il ne s'effraya pas du supplice de Gérald, il embrassa le sacerdoce albigeois et devint chevalier-sauvage du Paraclet. Pagan, diacre-guerrier, suivi de son compagnon prêtre-soldat comme lui, à la tête des proscrits de la Bessède, presque tous parfaits, prêchant et guerroyant, parcourait à cheval les plaines du Lauragais. Le chevalier Pierre de Recaud le trouva un jour à l'endroit où la route coupe le petit Ers, au nord de Toulouse. Pierre était probablement le fils de Ramon de Recaud, gouverneur de Ramon VII. Il était le compatriote de Pagan : dans sa troupe était son frère Sans; peut-être même ses deux sœurs Condors et Anglesia, diaconesses. Nul doute que sous prétexte de voir son frère ou ses sœurs, Recaud ne vînt en secret de la part du comte alarmé du sort qui menaçait Pagan. S'éloignant un peu sur le bord du torrent, Pierre le conjura d'abandonner la foi cathare. Jamais, s'écria le généreux proscrit, je ne romprai le vœu que j'ai fait au Seigneur, et il continua sa route dans la forêt[2].

Le comte évidemment, instruit de quelque projet

1. Pagan dérive de Pagus. Il a le même sens que Pagès. On ne doit donc pas le traduire par payen, comme l'a fait M Schmidt, mais bien plutôt par citoyen.

2. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art Montmaur. Voy. Recaud, art. Mas Saintes-Puelles.

sinistre, fit indirectement cette tentative pour sauver l'héroïque faidit. Et quelques jours après, chose triste à dire, il accompagnait Ramon du Falgar qui voulait inaugurer son avénement par une chasse aux cathares et terminer l'aventure de son prédécesseur Foulques. Foulques avait ravi à Pagan son château; Falgar résolut de lui arracher le seul bien qui lui restait encore, la vie. L'évêque et le comte se rendent à Castelnaudari, remontent sur le soir vers la Bessède et la montagne Noire, et la nuit étant venue, ils envahissent les cavernes pleines de cathares endormis. Ils reviennent à Toulouse avec cette grande capture dans laquelle se trouvaient dix-neuf parfaits et leur chef Pagan. Les croyants furent réservés aux Murs et les cathares au bûcher. Pagan, chevalier des guerres romanes, guida ses compagnons dans les flammes comme autrefois dans les combats. Ce qu'il avait soutenu par l'épée, il le confessa par le feu, il n'y avait de changé que le champ de bataille. Quand ces exécutions avaient lieu, les chevaliers albigeois, d'ordinaire, allaient chercher dans les forêts voisines un évêque ou un diacre : ils l'introduisaient dans la ville, le menaient sur la place du supplice où, perdu dans la foule, l'homme de Dieu, d'un geste mystérieux, bénissait le patient, qui voyait dans le signe un gage de salut[1]. Mais cette fois

1. Manuscrit de l'Inq. de Toulouse : art. Lantar. C'est ainsi que la reine Marie-Antoinette reçut l'absolution d'un prêtre aposté sur son passage à une fenêtre de la rue Saint-Honoré. Voir aussi, dans les *Mémoires* de Mme de Lafayette, le touchant récit du supplice de Mme la maréchale de Noailles.

Pagan dut remplir lui-même cet office funèbre, il put bénir ses compagnons dans le brasier: il leur versa le rafraîchissement du Paraclet. Ainsi périt à Toulouse cet infortuné chevalier, noble victime de sa fidélité envers le comte qui lamentablement livrait ainsi les serviteurs de sa dynastie, les défenseurs de l'indépendance romane.

Foulques, quelque temps avant sa mort, avait transféré l'ordre des Dominicains du couvent de la rue Saint-Rome, au vaste monastère qu'il leur avait fait construire au *Jardin de Garrigas*, dans le capitoulat de la Daurade [1]. Ramon du Falgar continuant son œuvre, fit élever auprès du cloître, une vaste église, où lui-même avait choisi son tombeau. Cette basilique, qui ne fut terminée qu'au bout d'un demi-siècle, existe encore avec sa tour octogone, jadis surmontée d'une flèche aiguë. L'édifice est en brique d'un rouge sombre, comme badigeonné du sang d'un peuple, ou imbibé de la vapeur des massacres de son siècle. La Révolution française, terrible réparatrice des crimes du passé, décapita cette tour, et convertit la nef monastique en écurie militaire, de sorte que depuis soixante ans les chevaux triturent impassiblement, de leur ongle d'airain, dans l'infection de leur fumier, les ossements des inquisiteurs qui firent fouler les peuples du Midi sous les pieds dévastateurs des coursiers du Nord, et sous les bonds des croisades hennissantes. L'historien frissonnant découvre parfois sur la terre des ébau-

1. Probablement confisqué sur Bertrand de Garrigas, l'un des capitouls, retenu comme otage à Paris, et prisonnier du roi de France.

ches de ces supplices éternels que le poëte rêvait dans l'enfer [1]. Ce monastère dominicain devint comme le capitole de l'inquisition. De ses murs redoutés sortaient incessamment des moines farouches qui dans les diverses chaires de la ville épouvantée allaient signalant les citoyens suspects ; réclamant l'âme des vivants, revendiquant la cendre des morts. « Toulouse tout entière est infectée d'hérésie, s'écria un jour le frère Orlando ou Roland de Crémone ! » Le peuple fit entendre des murmures, les consuls proférèrent des menaces. « Eh bien, continua le fougueux dominicain, c'est maintenant que nous allons agir, que les hérétiques et leurs défenseurs tremblent. » L'inquisiteur ordonna l'exhumation de Donat, chanoine de Saint-Saturnin, et d'un laïque nommé Galban, issu d'une famille notable et probablement capitulaire. Ses ancêtres, ou lui-même, avaient mérité, par leur dévouement civique, de donner leur nom à la rue qu'ils habitaient dans la cité. Ses os furent exhumés, sa maison démolie, son nom effacé. Rétablissons-le donc dans l'histoire, et que la rue qui reçut le nom vulgaire de la Faba, et plus tard le nom monastique de Véronica, reprenne son nom patriotique de Galban ! L'évêque fit le procès à ces cendres infortunées ; puis il les fit traîner dans la ville, et porter enfin sur le bûcher. Ces exécutions avaient lieu d'ordinaire au

1. Le poëte Baour-Lormian a *déploré* en vers ces profanations. Cette église vient d'être rendue au culte par l'Empereur Napoléon III (1867).

Prat comtal, ou Pré du comte, esplanade déserte, voisine du Peyrou, à l'occident de la cité [1].

Tels sont les événements qui signalèrent la fin de l'évêque Foulques, et les commencements de Ramon du Falgar. Le comte éperdu assistait à ces jugements, à ces exécutions, à ces sacriléges. Mais les prélats n'étaient pas encore satisfaits. Ils ne cessaient de l'accuser auprès du Saint-Siége. Grégoire IX eut l'air de prendre le parti du prince. Il répondit aux évêques : « Arrosez-le bénignement » comme une jeune plante, et nourrissez-le du lait » de l'Église, comme un petit enfant ! » Ces douces, ces tendres paroles présageaient un redoublement de rigueur, et d'effroyables malheurs pour les peuples pyrénéens.

IV

SUITES DE L'INQUISITION. — PROSCRIPTIONS. — INSURRECTIONS. CAMPEMENTS DANS LES BOIS.

Les exemples d'Isarn Nébulat, de Pagan de la Bessède, et des insurgés de la forêt Centenaire, nous peignent au vif l'état du Midi. Tous les Albigeois dépossédés par la croisade, proscrits ou effrayés par l'inquisition, erraient en armes et par

1. Dom. Vais., *Hist. du Lang.*, v. 24. Du Mège, *Hist. de Toul.*, Bertrand de Born : Al Prat Comtal costal'Peyro. La rue Galban est aujourd'hui la rue des *Tourneurs*.

bandes menaçantes dans les campagnes alors presque sans chemins et partout hérissées de buissons et de taillis. De sorte que cette *miraculeuse paix* de Paris n'était au fond que le trouble et le tumulte et le meurtre. Au meurtre judiciaire répondait le meurtre populaire : à la guerre chevaleresque succédait la guérilla patriotique et sauvage.

Les évêques de Toulouse lancèrent les officiers de l'inquisition après les magnanimes citoyens, les héroïques défenseurs de la métropole. Les Roaïx, les Maurand, les Arnaud-Bernard, traqués dans la grande cité, se retirèrent dans leurs châteaux du Lauragais. Relancés dans leurs manoirs féodaux, ils devinrent chefs de bande et rendirent à l'inquisition guerre pour guerre. Ces chevaliers, qui ne conservaient de leurs biens qu'une lance et un cheval, virent accourir autour d'eux leurs vassaux, leurs serviteurs, qui n'emportaient de leurs cabanes que leurs arcs flexibles de cormier durci au feu, et leurs longues flèches sifflantes de frêne affilées et amorcées d'un bec de fer. Il se forma des attroupements dans les bois ; des voix sinistres résonnèrent dans les lieux déserts. Des hennissements farouches sortaient de la bouche des cavernes. Il s'organisa une espèce de chevalerie proscrite, de milice errante et sauvage pour le redressement des torts de la conquête.

La même proscription fit fuir les Hunold de Lantar, les Gourdon de Caraman, les Belissen de Fanjaus. Ces barons, suivis de leurs vassaux, erraient de forêts en forêts. Le nom ibère de Baziége indique qu'une forêt immense formait la ceinture de

Toulouse dont les débris couvrent encore de vastes bois de chênes la plaine arrosée par l'Ers du Lauragais. Ces sombres *garrigues*[1] recélaient, surtout vers la montagne Noire et les Pyrénées, des grottes profondes, tanières d'animaux antédiluviens, dont la stalagmite recouvrait les squelettes gigantesques. L'ours et le lion des cavernes recueillaient dans leurs sépulcres hospitaliers ces proscrits de Rome. C'est là qu'ils campaient d'ordinaire, ils ne sortaient que sur le soir; mais souvent aussi ils tentaient en plein jour leurs hardies expéditions. Ils se tenaient à l'affût d'un sénéchal ou d'un chef cénobitique, rançonnaient les collecteurs des dîmes des évêques, traquaient, comme des loups, les agents de l'inquisition, enlevaient aux archers le ministre cathare que l'on menait au bûcher, attaquaient les étrangers usurpateurs de leurs manoirs héréditaires, et quelquefois avaient la bonne fortune de délivrer les belles Romanes, jetées avec leurs héritages paternels, aux capitaines du Nord, par le roi de France. On devine la joie, l'émotion, le triomphe, quand ils ramenaient dans leurs grottes une fille, une sœur, arrachée à quelque *Jean le Drac*, *Pierre le Sanglier*, *Robert Sans-Avoir*, ces vagabonds d'outre-Loire qui les tenaient captives et éplorées dans leurs donjons pyrénéens.

Les croisés et les moines dont leurs escalades nocturnes troublaient le sommeil dans leurs manoirs et leurs monastères crénelés, traitaient ces bannis avec un dédain mêlé d'effroi, de *brigands*, de

1. Du garric, chêne.

routiers, parce qu'ils rompaient cette paix de Paris indignement extorquée à un faible prince. Mais le villageois indigné voyait dans ces bandits de vrais maîtres dépouillés, de nobles seigneurs proscrits, de justes vengeurs des saints persécutés. Le serf roman secondait secrètement leur justice vagabonde et leur chevalerie sauvage. On vit des choses touchantes : le colon nourrir son ancien seigneur dépossédé, et son vieux prêtre voué à la mort. Il retranchait à sa bouche et à la faim de ses enfants le pain d'orge et de maïs[1], et se dérobant de sa cabane sur la brune, il le portait à ces pieux brigands des forêts qui lui rendaient le pain de l'esprit et le vin de l'âme. Là, sous les chênes, devant une grotte, il trouvait un évêque, des chevaliers, des archers, des chevaux, des chiens, un camp éclairé par la lune. L'évêque ouvrait le *Livre* et lisait : « Au commencement était la Parole... Je ne vous laisserai point orphelins... Vous recevrez le Consolateur. » Un sermon commençait dans la paix des bois : un cantique s'élevait dans les silences de l'ombre et du désert; un son de harpe soupirait au haut d'un rocher. C'était un troubadour (car la poésie était une brigande comme la religion) qui chantait Carcassonne captive, Toulouse abattue et éplorée, la race romane gisante dans son sang et blessée à mort. Quand l'orient commençait à blanchir, le vieil évêque donnait sa bénédiction; le pâtre se retirait consolé, et souvent en rentrant au manoir

1. Le maïs avait été apporté d'Orient comme l'indique son nom de *blé de Turquie*.

de son tyran, il était, pour sa course et sa prière nocturne, pendu aux créneaux.

Ce catharisme du peuple se retrouve encore, de nos jours, dans les noms patronymiques qui s'établirent à cette époque et qui se sont perpétués comme un pieux et vivant blason. Ces vilains de la glèbe portent gravée dans la chair et le sang leur histoire héraldique. Plusieurs de ces familles rustiques reçurent, à cause de leur foi, les noms de *Cathari*, *Pathari*, hommes de pureté et de douleur. D'autres, de leur fidélité, celui de *Loza*, louange. D'autres, de leur pieux espoir, celui d'*Espérandieu*. D'autres, de leur croix d'ignominie, celui de *Crouzet*. D'autres, de leur dévouement patriotique, celui de *Bobila*, Bonvilain. L'un de ces Bobilas du Lauragais, probablement un colon libre, un *pagès* allodial, devint chef de bande. Il s'illustra sans doute par son courage, et peut-être par son combat contre Chauvet, le sénéchal tué dans la forêt Séculaire. Ramon VII, dans un moment d'énergie et de gratitude, l'anoblit et fut son parrain chevaleresque. Le vaillant serf, qui devançait de si loin nos âges, reçut l'accolade du comte, et le ceinturon militaire des barons du bocage, qui lui chaussèrent les éperons d'or, et lui présentèrent le palefroi hennissant et fier de porter sur son dos cet héroïque précurseur de la démocratie de l'avenir[1]. Nous verrons le chevalier Ramon de Bobila figurer au massacre des inquisiteurs d'Avignonet après lequel sans doute il dut se réfugier avec sa tribu sur les

1. Doat. Du Mège.

terres du comte de Foix où ses descendants habitent encore, dans leur condition rustique, autour de la grotte du Mas-d'Azil. Le comté de Foix fut toujours l'asile des proscrits; le grand et pieux comte Roger-Bernard s'entoura constamment des chevaliers déshérités; et lui-même, l'Olivier des guerres romanes, dépouillé de Pamiers, de Mirepois et de Chalabre, resta comme un prince des faidits des forêts pyrénéennes.

Tel était le faiditisme albigeois qui, vague, fugitif, insaisissable, pullulant dans tous les buissons, fourmillant dans tous les halliers, hurlant dans toutes les cavernes, poussant le cri de guerre de rocher en rocher, s'étendait comme une mer orageuse, depuis les croupes de Rouergue jusqu'aux cimes des Pyrénées. Les conquérants français le partageaient du nord au sud par leurs forteresses échelonnées de hauteur en hauteur, des sources de l'Aveyron aux sources de l'Ariége. Les sénéchaux de Toulouse et de Carcassonne le divisèrent de nouveau de l'est à l'ouest; ils jetèrent tout au travers du Lauragais et du Narbonnais une série de postes fortifiés ; les restes en sont encore reconnaissables aux clochers des églises dont le mur de brique massive est toujours flanqué d'un ou deux clochers latéraux : ce sont des tourelles d'observation qui faisaient nuit et jour le guet sur les contrées environnantes[1]. Carcassonne, campement central de

1. Voir, sur la ligne stratégique de Toulouse à Carcassonne, les clochers de Villefranche et de Castelnaudari ; et, sur la ligne militaire du nord, l'énorme tour de l'église de Rabastens.

la conquête, fut le point d'intersection des deux grandes lignes stratégiques. L'insurrection, ainsi refoulée au nord et au sud par les sénéchaux, et coupée en tronçons par les autres chefs croisés, dut, pour sauver ses débris sanglants, s'adosser aux montagnes, et chercher l'appui des bois et des hautes cimes. Il se forma donc géographiquement trois groupes de résitance, trois camps escarpés d'insurrection et de guerre patriotique : au nord, à Penne d'Albigeois; au centre, sur la montagne Noire, vers le pic de Nora; au sud, dans les Pyrénées, sur une des croupes du Thabor. Pendant qu'une quatrième troupe, attachée à la fortune errante du jeune vicomte de Carcassonne, traversait la grande chaîne vers les sources de l'Aude, et redescendant dans les vallées de la Sègre et de l'Èbre, se dispersait dans les bercails et les cités de la Cerdagne, de la Catalogne et de l'Aragon.

V

LES FAIDITS DE PENNE ET DE L'AVEYRON. — LÉGENDE DE LA DAME DE PENNE ET DU VICOMTE FORDAN DE SAINT-ANTONIN. — DONA ÉLIS DE TURENNE, DAME DE GOURDON. — LES CHEVALIERS OLIVIER ET BERNARD DE PENNE. — ILS REFUSENT DE LIVRER LEUR CHATEAU AU ROI DE FRANCE. — ILS DEVIENNENT LES CHEFS DES INSURGÉS DU QUERCY, DE L'ALBIGEOIS ET DU ROUERGUE.

Recherchons ces camps de proscrits : commençons par le plus septentrional, Penne d'Albigeois. D'après le traité de Paris, le comte Ramon devait remettre

ce château aux Templiers ou aux Hospitaliers. Mais Olivier et Bernard de Penne refusèrent de livrer leur puissant manoir féodal. Ils bravèrent, dans leurs tours, l'Église romaine et le roi de France. Ces deux vaillants chevaliers étaient fils d'une héroïne des cours d'amour et d'une sainte du Paraclet. La poétique et romanesque légende répand sur cette sombre histoire un rayon de grâce mélancolique. Mais remontons jusqu'aux origines de Penne et de sa race chevaleresque.

Son nom est ibère : il fut un castellum romain avant d'être un manoir féodal. Sa *Roche* gallo-romaine domine fièrement un cirque de montagnes couleur de fer formé par une courbe de l'Aveyron. Ses barons, vassaux favoris de la maison vicomtale de l'Albigeois, prenaient eux-mêmes le titre de vicomtes, étaient châtelains héréditaires du Castel-Vieil d'Albi [1]. De là, leur fidélité aux comtes de Carcassonne, leur hostilité à l'évêque, et leur adhésion au catharisme. Lors de la première croisade, Geoffrès de Penne, fut l'un des compagnons de Ramon de Saint-Gélis, dans la Palestine, et sa valeur fut célébrée par les poëtes. Mais un siècle après, sa race guerrière et son donjon féodal n'ont de chef connu qu'une jeune femme, veuve, à ce qu'il semble, avec deux petits enfants, et que la poésie contemporaine a posée sur un trône de grâce, de tendresse, et de sentimentalité mystique. Écoutons d'abord la naïve légende :

« Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin, de

1. Du Mège, additions.

l'évêché de Cahors, aimait une gentille dame, la vicomtesse de Penne d'Albigeois [1]. Elle était gente, belle, pleine de mérite, fort estimée, et très honorée. Il était instruit, courtois, généreux, valeureux chevalier, avenant et excellent troubadour. Leur amour fut sans mesure. Il arriva qu'un jour le vicomte revêtit son armure, combattit dans une grande bataille, et fut blessé quasi mortellement. Le bruit de sa mort, répandu par ses ennemis, arriva même jusqu'à Penne. La vicomtesse en eut tant de douleur que renonçant au monde elle entra dans *l'ordre des Hérétiques*. Le chevalier, guéri de sa blessure, revint bientôt après à Saint-Antonin. Il apprit comme, pour l'amour de lui, sa dame était morte au monde. Pendant un an, il en perdit joie et allégresse. Il ne connut plus que pleurs, angoisses, gémissements. Il renonca aux chants, aux armes, aux palefrois. Tout le pays fut attristé de son désespoir. Mais sa douleur inconsolable ne put ramener son amante de son désert. La vicomtesse ne revint pas à l'amour mortel, ayant goûté la suavité de l'amour céleste [2].

Telle est la première partie de cette idylle chevaleresque qui flotte comme une touffe de chèvrefeuille et de romarin sur les sombres falaises de l'Aveyron. Rendons-lui son cadre historique. Aladaïs de Penne est comme un reflet adouci mais plus idéal de sa parente et de sa marraine, la grande

1. Miguel de la Tour, biographie des Troubadours.
2. Troubadours : Ramon Jordan, vicomte de Saint-Antonin.

Aladaïs de Carcassonne. C'était le temps où les poétiques manoirs de l'Albigeois étaient fréquentés par don Pedro II, roi d'Aragon, et ses deux cousins, Ramon-Roger, vicomte de Carcassonne, et Roger-Bernard, infant de Foix, génération moins féodale, épurée par le catharisme et marquée au front d'un signe funèbre. Mais à ces princes, Aladaïs préféra Ramon, fils de Jordan, vicomte de Saint-Antonin, un type de grâce poétique et chevaleresque. Leur poëme sentimental comprend les neuf premières années du siècle. L'idylle alors plonge dans l'ouragan de la croisade.

L'évêque du Puy ravage Saint-Antonin. Ramon-Jordan, Pelfort de Rabastens, Rattier de Caussade, les chevaliers du Quercy et de l'Albigeois s'enferment dans le manoir de Penne autour d'Aladaïs, douce reine des cours d'amour, devenue une héroïne de guerre. Sa Roche imprenable est le boulevard de l'Aveyron : elle résiste quatre ans à tous les efforts des croisés ; ses défenseurs partent pour combattre Montfort dans les plaines de Toulouse. La bataille de Muret a lieu, bataille funeste, où le vicomte Ramon Jordan, assure-t-on, est mort à côté du roi d'Aragon. Aladaïs, à ce coup, sent fléchir son cœur et chanceler son inexpugnable donjon. Elle abandonne ses tours, et veuve cette fois de cœur, va pleurer dans un désert [1]. Mais dans le Midi ravagé un seul désert est à l'abri de la guerre : c'est Montségur. Elle emporte ses enfants, et suivie d'Escarona de Rabastens et d'Obisca de Caussade,

1. Miguel de la Tour, Guil. de Tudella.

se retire auprès de leur sainte mère, la grande Esclarmonde de Foix, sur cette cime des Pyrénées.

L'histoire contredit et transforme profondément la seconde moitié de la légende romanesque. Le vicomte n'était point mort : guéri de sa blessure, il voulut revoir l'Aveyron. Son amante n'était plus à Penne. Penne, Saint-Antonin sont au pouvoir des croisés. Baudoin, vicomte de Bruniquel, et après lui Gui de Montfort occupent toute la vallée de l'Aveyron. Ce n'est donc point à Saint-Antonin que se passa son désespoir. Le noble proscrit s'éloigne de son manoir natal, remonte le fleuve, se jette à gauche, dans les rochers du Quercy, et s'enfonce dans les bois du Cap-de-Nac, l'ancien Uxellodunum gaulois. C'est dans ce cirque escarpé de forêts, retiré dans une caverne, qu'il pleure ses amours. Selon la légende il ne voyait point de barons [1]. Il menait la vie sauvage des faïdits avec ses compagnons, au nombre desquels pouvaient être les deux frères de la Baccalaria, l'un ingénieur, l'autre troubadour. C'est là sans doute qu'il reçut le message de dona Hélis de Turenne, vicomtesse de Casenac. Guilhem-Bernard de Casenac était de la maison de Gourdon, et les ruines de son manoir féodal témoignent encore de la puissance de ce grand baron du Périgord. Les troubadours vantent sa valeur, sa largesse, son intelligence, son patriotisme. *Il vint défendre Toulouse avec amour*, dit l'un d'eux qui résume tous ses éloges dans ce mot : *il avait une âme d'empereur* [2]. Bernard

1. Miguel de la Tour.
2. Guil. de Tudella.

était gendre du vicomte de Turenne dont la vieille tour colossale domine encore son vaste horizon de forêts. Ce prince des barons du Limousin avait trois filles célèbres par leur beauté et l'admiration des poëtes. Na Maenz (Mathilde) vicomtesse de Montignac, eut pour *servant* l'illustre Bertran de Born, et leur rupture d'un instant ébranla tout l'empire sentimental. Na Maria, vicomtesse de Ventadour, eut pour chantre Gaucelm, le faidit, qui *déplora* la mort de Richard-cœur-de-Lion. Na Hélis, vicomtesse de Casenac, devait avoir pour poëte Ramon-Jordan de Saint-Antonin, qu'un amour douloureux menait dans les déserts de Cap-de-Nac et de Rocamador. Elle apprend son tendre veuvage; un page arrive dans sa grotte. La vicomtesse, en *qui était jeunesse, courtoisie, et beauté*, appelait auprès d'elle le troubadour, le suppliait de vivre pour l'amour d'elle, et ajoutait : « Je vous fais don de mon cœur, en dédommagement de la douleur que vous avez ressentie. » Le vicomte vint avec ses compagnons trouver Na Hélis, à Doms, Casenac, Castelnau, ses manoirs de la Dordogne. « Elle le prit pour son chevalier et reçut son hommage ; elle se donna à lui, l'embrassant et le baisant, et lui donna l'anneau de son doigt pour caution et pour sûreté. » Ainsi parle le légendaire contemporain. Son imagination licencieuse a transformé en une scène de galanterie, une scène de guerre ; et dénature la réception chevaleresque faite au noble vicomte, illustré par ses combats, ses chansons et ses amours. Pierre de Vaux Cernay[1]

1. Ch. LXXX.

peint Guillaume-Bernard de Gourdon comme un baron cruel, et dona Hélis de Turenne comme une femme virile et guerrière. Ils donnaient un asile au noble proscrit, détournaient sa douleur amoureuse en l'associant à leurs guerres du Périgord, et acquéraient à la cause cathare une vaillante épée et une mélodieuse harpe. Mais enfin cet *Achab* et cette *Jesabel*, comme les appelle un moine fanatique, furent contraints de ployer sous la fortune de Montfort. Ils durent se replier vers les Pyrénées où les Gourdon de Sarlat trouvèrent l'autre branche de leur maison, les Gourdon de Caraman. Montségur les recueillit probablement avec le noble vicomte, et réunit ses deux amantes, la mystique et la guerrière, l'Erminie de l'Aveyron, et la Clorinde de la Dordogne.

Dona Alazaïs de Penne, maintenant humble diaconesse, avait avec elle ses deux fils Bernard et Olivier. Enfants, ils grandirent parmi les chevriers de Cerdagne et d'Andorre, compagnons dans l'exil du chef de leur maison, l'orphelin des Trencabel, le jeune vicomte de Carcassonne. Ils revinrent avec les exilés de Catalogne, et c'est avec ce cortége d'enfants héroïques que le vieux comte rentra dans Toulouse. Au dernier siége de cette ville, le *franc*, le *libéral*, le *valeureux* Bernard de Penne défendait la Barbacane, Baussana, voisine du Bazacle [1]. Après sept ans de combats, Bernard et Olivier reconquirent leur haut donjon, et refusèrent, à la paix de Paris, de le rendre au roi de France. Il nous reste un por-

1. Guilh. de Tudella.

trait d'Olivier de Penne : c'est son sceau en cire jaune sur lacs de soie rouge. Le vaillant Albigeois est représenté à cheval l'épée haute, dans l'attitude du combat. Sur son écu triangulaire et sur la housse de son palefroi flotte une plume : l'écu de Bernard en a trois, dans un orle de besants d'or. Jeu de mots et d'images où se plaisait l'imagination subtile du moyen âge qui, donnant une étymologie romane au nom cantabre de Penne, traduit l'énorme Roche féodale par un *pennache* d'aigle. Mais symbole héroïque exprimant le génie ailé de sa race, par la foi, la valeur, et l'amour, aussi bien que l'aire aérienne de son donjon tel qu'un nid d'oiseau de proie. La montagne, dont un repli de l'Aveyron enveloppe en murmurant la large base, n'est accessible à son sommet aigu que sur un point où s'ouvre, entre deux grosses tours, l'étroite poterne du puissant manoir féodal qui en dentelle le cône de granit de ses crénelures où flottent des lierres et les nuées. Il s'ouvre à l'orient, dominant les étables, les bergeries, les cabanes des colons, désordonnément jetés sur les déclivités anfractueuses de la montagne, regardant au sud, par-dessus les coteaux, le vert tapis des forêts de la Grésigne qui se déroule vers Montauban, et surplombant au nord le gouffre semi-circulaire où dans la profondeur expire le mugissement de son torrent sauvage. On montre encore une fenêtre aux larges banquettes latérales de pierre d'où la vicomtesse inclinée épiait rêveuse si le beau vicomte n'arrivait pas sur son palefroi bondissant le long des grèves de l'Aveyron [1].

1. *Hist. du Lang.*, t. VI. Du Mège, notes, art. Penne.

Le faible Ramon VII ressentit sans doute dans son cœur une secrète joie de trouver dans ses magnanimes vassaux, l'insoumission qu'il n'osait opposer lui-même au roi de France. Les valeureux Bernard et Olivier, dans leur révolte patriotique, s'appuyaient à droite sur le vicomte Jordan de Saint-Antonin, à gauche sur Bertrand de Toulouse, vicomte de Bruniquel, et plus loin sur les consuls de Montauban et le comte de Foix. Ils avaient derrière eux le puissant Pelfort de Rabastens, et les seigneurs de l'Albigeois ; devant eux l'opiniâtre Rattier de Caussade, et les barons du Quercy. Ils recueillirent les chevaliers dépossédés, les debris des défenseurs de la Guépie, de Cahuzac, et de Saint-Marcel, les héros survivants de ces tragiques siéges sous la première croisade ; et Penne, du haut de son Rocher, bravait Cordoue et Peyrusse occupés par les Français, Albi, Rodez et Cahors, dont les évêques étaient vendus au roi de France. Mais au pied de ce camp chevaleresque, assis dans les nuées, rôdait dans la forêt immense un campement plébéien et rustique. Les comtes de Toulouse, toujours justiciers et miséricordieux, furent toujours chéris du pauvre peuple. Les villageois, les serfs, s'armèrent pour la défense de leur prince opprimé. Leur dévouement fut tel que le nom de ***Ramonet*** est demeuré jusqu'à nos jours le synonyme de paysan dans l'Albigeois[1]. Et c'est alors que dans tout le Midi se forma l'innombrable et patriotique tribu des Bobilas. Un ost montagnard fourmillait

1. Carte géographique du Tarn, par Villemin.

donc vaguement, et grondait comme l'orage dans l'immense et sinistre forêt de la Grésigne. Le vicomte Jordan de Saint-Antonin fut le troubadour de ce camp de l'Albigeois septentrional, dont la prophétesse fut la vicomtesse Aladaïs de Penne.

Bernard et Olivier, ayant reconquis leur manoir paternel, allèrent sans doute chercher leur mère à Montségur. Après dix ans d'exil, elle revit son poétique donjon, son fleuve murmurant, sa gracieuse vallée de l'Aveyron. Elle y retrouva le charmant vicomte tant aimé, revenu comme elle de l'exil, de la guerre et presque de la mort. Le tendre poëte chantait encore la *douce chose qui, dans les brumes de l'hiver, lui faisait voir fleurir les roses et entendre la mélodie des oiseaux*. Mais le cœur d'Aladaïs était blessé d'un autre amour : le Christ était son amant céleste, et sa poésie divine, le Paraclet. Elle dit adieu à ses fils, au noble vicomte, aux pompes chevaleresques. Le poëte qui voulait encore la retenir dans le monde la suivit probablement dans la solitude : les troubadours vieillis et blasés finissaient tous par le cloître ; Jordan se retira pour y mourir dans un rocher [1]. Les grottes de Bruniquel furent les cloîtres sauvages où la tendre Aladaïs s'établit en compagnie d'Obisca de Caussade, et d'Escarona de Rabastens. Les matrones albigeoises, veuves volontaires d'époux encore vivants, dénouaient, d'un consentement mutuel, le lien conjugal, et mettaient quelques jours de vieillesse ascétique entre le monde et le ciel. La Noire-

1. Le vic. Ram. Jord. de Saint-Antonin.

Caverne, qui porte encore le nom de la fameuse pénitente de Magdala, vit la tendre solitaire, entourée de sa colonie de veuves et de vierges, groupées ou isolées dans les antres d'alentour, uniquement occupées de prière, de tissage, de couture, de médecine, d'hygiène pour les blessures du corps et du cœur, et fut toute parfumée de leurs douces vertus mystiques. Sa bouche obscure s'ouvre au levant sur la rive droite de l'Aveyron, un sentier serpentant sur la berge abrupte les conduisait jusqu'au lit profond du fleuve [1]. Son gouffre et les arbustes de ses bords leur fournissaient leur aliment et leur breuvage. Les trente mois de repos qui s'écoulent entre l'expulsion des Montfort et l'invasion de Louis VIII sont l'âge d'or de cette charmante et sombre Thébaïde, d'où le chœur des hymnes cathares, s'entre-répondant de grotte en grotte, monte depuis le gouffre du Gave jusqu'aux cimes les plus aiguës des donjons dans les nuées, flottant comme l'encens de leurs cantiques dans le ciel. Mais la croisade royale trouble ces grottes : les saints se taisent dans leurs rochers : ils sont gardés par les faidits des bois, et par les sept manoirs qui découpent et barrent l'étroit, tortueux et anfractueux corridor de l'Aveyron. Ces ossuaires antédiluviens dont le sol funèbre recelait à leur insu les débris fossiles de biches, de chevrettes, d'antilopes, leurs gracieux symboles, verront s'éteindre ces douces et nobles hermites du Paraclet. Ne seront-elles pas aussi les restes d'un monde dé-

1. M. le doct. F. Garrigou.

truit ? Ne périront-elles pas submergées par un ouragan de haine, sous un déluge de sang ? Six siècles passeront, et une science aride, fouillant ces cryptes sépulcrales, retrouvera, sans les reconnaître, les ossements infortunés des saintes Cathares, mêlés aux carcasses des bêtes sauvages qui les ont rongées : ceux du chien fidèle qui gardait leur grotte, du coq qui chantait le réveil de l'aube, des colombes, des perdrix compagnes de leur solitude, du poisson leur aliment habituel, les cendres de leur foyer, des débris de vases, des ustensiles, des amulettes. Parmi ces dernières reliques, une surtout éclaire d'un jour inattendu, par son ingénieux symbolisme, le mystère de ces nécropoles. C'est un poisson gravé sur un humérus d'oiseau déterré dans une des grottes de Bruniquel. Le poisson est l'emblème du christ cathare et son nom grec formait l'anagramme du Fils de Dieu. Sculptée sur l'aile d'une aigle, cette figure exprime évidemment l'alliance de l'église Johannite et de la maison féodale de Penne. Tout indique, dans cette amulette, un joyau mystique et funèbre de la grande archidiaconesse de l'Aveyron [1].

1. Les paléontologues réclament cette relique comme un dessin de l'*Homme primitif* qui, probablement, cultivait peu le symbolisme religieux. M. F. Garrigou, Bruniquel.

VI

LES FAIDITS DE NORE.

Mais les chevaliers du Carcassez septentrional, du Cabardez et du Minerbois ; et, sur l'autre versant, ceux du Castrais et de l'Albigeois, erraient par troupes armées, dans les ravins, les forêts profondes, et sur les racines abruptes de la Montagne-Noire. Traqués dans les vallées, ils remontèrent des deux côtés, vers les escarpements, et leurs bandes roulèrent comme des nuages autour du pic de Nore qui menace de ses tempêtes Saint-Amand et Cab-Aret. Sur les rochers d'Hautpoul, de Négrin, de Roquerland, dans ces ravins impraticables, où bouillonnent, sous des châtaigneraies séculaires, les sources de l'Arnette, au nord ; et au sud, dans ces gorges arides où bondissent de gouffre en gouffre les eaux farouches de l'Orbiel, il s'établit un camp de faidits albigeois. Ce camp se dérobe sous l'ombrage des bois, et sous les brouillards de la montagne, auxquels s'ajoutent pour nous les nuages encore plus obscurs des temps. Mais tout en indique encore l'emplacement : ces forêts des *Ramondens*, dernier asile des défenseurs des comtes de Toulouse ; ces *terres de Dieu* que les Cathares conservaient dans le voisinage du ciel ; ce village des *Martis* dont le nom renferme ses souvenirs de guerre et de massacre [1] ; la vallée de *Clamours* qui

1. Martyrs.

rappelle encore les cris d'alarme, de désolation ou de combat dont retentirent ses rochers ; enfin des grottes nombreuses, profondes, et revêtues de leurs douloureux mystères. Au sud, les carrières de marbre de Pradellas étaient les alvéoles sauvages où, comme une abeille laborieuse, vivait avec ses compagnes une diaconesse célèbre du doux nom de Mélina. Au nord, au-dessus de Mas-Amet (le hameau du Consolateur), au pied de la cascade de Ninouvre, on voit encore la grotte de Saurimonda, séparée, par un mince lobe de granit, de celle de sa compagne ; et de l'autre côté du torrent, se trouvent les cavernes des Josious[1]. Ce sont des retraites albigeoises et sans doute Saurimonde, comme l'annonce encore son nom roman (ipsa aura mundi) fut la prophétesse du camp des faidits d'Hautpoul. Il faut que cette diaconesse ait frappé bien vivement l'imagination de ses contemporains, pour que son souvenir reste attaché à sa cellule de rocher depuis plus de six siècles.

C'est du château même d'Hautpoul que doit être sorti le chef inconnu de la Montagne-Noire. Il n'y a qu'un proscrit indompté qui ait pu se donner fièrement le titre de ***roi des monts d'Haupoullois***, et du haut de ces cimes inaccessibles, le jeter, par une bravade superbe, à la face du roi de France. Quoi qu'il en soit, son royaume sauvage s'étendait sur le versant septentrional du pic de Nore jusqu'au fleuve du Thoret entre Saint-Amand à

1. Des Juifs. Les Israélites proscrits, qui s'y réfugièrent plus tard, ont effacé le souvenir des Albigeois.

l'est, et Labruguière à l'ouest, qui même en était une dépendance. Il comprenait les bourgades de Négrin, de la Higue, de Roquerland, de Mazamet, jetées dans les ravins de ce chaos de rochers que dominent fantastiquement les poétiques tours d'Hautpoul[1].

Hautpoul signifie le haut pic, mais son *roi* crut devoir prendre un emblème vivant, amoureux et guerrier. Par un héroïque jeu de mots, il adopta pour symbole héraldique, six coqs noirs aux crêtes et aux barbillons rouges, perchés sur le rocher[2]. C'est l'oiseau des Gaules, ennemi des Francs et des Romains, le clairon chevaleresque et rustique de la lumière, dont la voix vibrante appelait l'aurore de l'indépendance du Midi. Peut-être ces six coqs représentaient-ils la fédération des principaux chefs faidits de Nore : au nord, Castres, Lombers, Hautpoul ; au sud, Saissac, Cab-Aret, Minerbe. Les chevaliers de l'Albigeois menaient à leur suite des archers d'Arifat, d'Agrefol, de Montredon et de Roquemaure. Les barons de Cabardez entraînaient les seigneurs dépossédés du Carcassez septentrional. Les seigneurs de Carlipac (Caroli-pagus) dont les biens donnés par Simon et Amauri de Montfort à Pierre le Sanglier (lo singlar), avaient été, en grande partie, retrocédés par le fils de ce croisé à l'abbaye de Villelongue[3]. Les seigneurs de Pech-Aric (Podium altum), et ceux de vingt autres châtellenies inféodées par le roi de France aux jeunes

1. Compayré.
2. Mahul, cart. de Carcas., armes de la maison d'Hautp.
3. Mahul, Villelongue.

Lambert et Simon de Turey transférés de Limous à Saissac [1]. Les seigneurs d'Aragon dont le monarque capétien avait confisqué les terres d'Aragon, Ventenac, Villardonnel, Bordas, Ressabitz, Sérieys, Fraisse-Cabardez. Louis IX fit même rendre gorge à l'évêque de Carcassonne qui dans le tumulte de la conquête s'était par mégarde adjugé le lieu de Fraisse, et le bois de Pech-Cabrier, attenant à la forêt de la Loubatière. La puissante maison d'Aragon fut dévorée par l'abbaye de Montolieu [2]. Les seigneurs de Caunes, une trentaine de chevaliers, depuis Arnauld de Caunes qui paraît en avoir été le chef, jusqu'à Roger de Conquist qui n'avait qu'une rente de neuf poules (novem gallinas) et dont les biens furent vendus par le lieutenant du roi Adam de Milly, pour soixante livres melgoriennes à l'abbaye de Caunes [3].

Les seigneurs de Cabrespine (caput spinæ, tête de montagne), et de Roquefère (rocafera, roche farouche) rameaux des Bélissen des Pyrénées. Roquefère fut donné au croisé Henri Alaman ou l'Allemand, par Simon de Montfort. Le même chef, par *l'inspiration de Dieu, et pour la rémission de ses péchés*, livrera à l'abbaye carlovingienne de la Grasse, la tribu populeuse d'Escoles, composée des familles de Cros, Corde, Prades, Boscan, Flacian, Camusac, et Treussanel ; tous les hommes, avec leurs femmes,

1. Mahul, Villelongue.

2. Mahul, Montolieu. Le château de Villardonnel, demeure du vénérable et docte M. Mahul, est une dépouille de la grande maison romane d'Aragon.

3. Mahul, Caunes.

leurs enfants, et leur descendance, ainsi que leur territoire située dans la région de Cabrespine[1]. Tous ces montagnards libres, condamnés par le caprice fanatique du chef de la croisade au servage monastique et devenus biens de main-morte, s'armèrent sans doute d'arcs et de flèches, et montèrent avec leur seigneur au camp des faidits de Nora. Mais la dame de Roquefère, dont le mari avait probablement péri en défendant son château, emporta son jeune fils orphelin auprès de ses parents, les Bélissen des Pyrénées. Le roi revendiqua les châteaux de Cabrespine et de Roquefère, et mit garnison dans leurs âpres donjons aériens. Cabrespine, le plus important, dans un site désolé, commandait des gorges sauvages, et l'un des passages de la Montagne-Noire[2].

Le roi de France et les conquérants de l'Albigeois enfermèrent le camp de Nore dans un cercle de forteresses. Louis IX qui revêtait Carcassonne, place forte de la conquête, d'une seconde enceinte de murailles, conserva les trois châteaux du Cabardez, reliés par des souterrains à la cité dont ils formaient les avant-postes et comme les barbacanes sauvages. C'étaient Cab-Aret (tête de montagne) Quer-Tignos (roche pelée), Courb-Espine (crête recourbée), auxquels il ajouta, dans l'intervalle des deux premiers, la Tour-Régine ou royale. Ces quatre donjons, perchés sur des cônes de granit aux flancs desquels s'enroulent leurs murs tordus en spirales dans les

1. Mahul, Cabrespine, Roquefère.
2. Mahul, Cabrespine, Roquefère.

nuées, pitons crénelés d'une chaîne rocailleuse, rongée à sa base par l'Orbiel, écorchée à la cime par les orages, formaient, comme l'exprime leur nom commun de Cab-Aret, la tête de la Montagne-Noire et barraient le pas de Montsarrat[1] sous le pic de Nore. Ils étaient flanqués au levant par le donjon royal de Cabre-Espine, et au couchant par le château féodal de Saissac. Les fils de Lambert de Croissy, par la *strade antique* ou voie romaine enveloppaient les bois Ramondens, rejoignaient les deux Montfort de Castres et de Lombers, au nord de la Montagne-Noire. Les deux neveux du chef de la croisade complétaient la circonvallation en étendant vers le levant le château de Roquecourbe, et vers le sud-est la bastide Saint-Amand, rapprochée du pic de Nore, au pied duquel les archers des Montfort retrouvaient l'ost royal de Cabrespine et les capitaines français du Cabardez.

Ce massif de montagnes enserré dans ce cercle de fer, vert et ombragé au nord, comme une Arcadie sauvage, aride au sud et calciné comme un désert d'Arabie, était une oasis escarpée d'indépendance, d'humanité, de poésie. Nous avons signalé le *roi des faidits* de Nore dont le nom nous échappe ; nous en connaissons la sibylle ascétique, la pauvre et solitaire Saurimonde. Recueillons aussi la mémoire de leur médecin : il s'appelait Guilhem Bernard d'Aïros[2], il était de Saissac, et Bourchard de Marly avait donné ses biens à l'ab-

1. Mahul, Cabardez.
2. En Lauragais : Aïrous.

baye de Villelongue [1]. Son acolyte médical et diaconal se nommait Arnaud Bos [2]. La médecine était un art cathare, comme la musique et la poésie ses sœurs, et toutes trois filles du Paraclet. On sait le génie poétique et musical du sol albigeois, sous le patronage de Cécile, l'harmonieuse Égyptienne, dont l'autel avait remplacé dans Albi, l'autel de l'Aurore ou d'Apollon, et qui maintenant se transfigurait dans une plus pure lumière également venue de l'Orient alexandrin. Depuis la croisade, le cœur de l'Albigeois où refluait comme le sang le génie national, c'était le pic de Nore. Or, l'Hautpoullois, par une coïncidence trop heureuse pour être fortuite avait encore pour patron particulier Saint-Amand ou Amadour. La légende avait fait un moine de Caunes (cavernes) de ce mystique martyr qui vivait, comme l'amant du cantique, dans les antres des léopards. C'est ce sentiment immortel du cœur humain glorifié jusque dans le ciel, et qui grandissant toujours dans son adoration, se transfigure dans l'éternelle irradiation du cœur même de Dieu. Profane, il avait ses poëtes, ses législateurs, ses tribunaux et s'appelait *Amour* : Sanctifié maintenant, il a son culte, ses prêtres, ses martyrs : on l'invoque sous le nom de *Paraclet*. Après avoir été un sentiment chevaleresque, il devient un cri de nationalité, le mot d'une conspiration immense, un symbole d'indépendance et de martyre universel. Quand la haine souffle de Rome,

1. Mahul, Villelongue.
2. Inq. de Toul., Hautpoul.

l'amour sera le verbe mystérieux de l'Europe chevaleresque et démocratique conspirant au moyen âge contre le despotisme théocratique. Aussi bien n'est-il pas la forme céleste de la liberté ? Et maintenant il est proscrit des châteaux et des cités ; il erre dans les déserts, il est le martyr des cavernes ; les troubadours ne le chantent plus que sous l'ombrage des forêts. Bannis des poétiques cours de Castres, de Lombers, de Boissezon, de Saissac, de Cab-Aret devenus des camps français, ces pauvres chantres sans abri se réfugient avec leurs seigneurs auprès du *roi de l'Hautpoullois*. Hautpoul fut l'harmonieuse métropole du camp des faidits de Nore, et c'est peut-être en souvenir de ces derniers poëtes proscrits que la ville de Saint-Amand a conservé sur son écusson la harpe romane, mais stygmatisée, comme les armoiries de toutes les autres villes albigeoises, du sceau de plomb de la servitude, la fleur de lis capétienne[1].

Cette harpe n'est plus qu'un rêve ; cette histoire n'est plus qu'une ombre, un nuage : la terre en montre partout des vestiges, mais garde sa morne taciturnité. Dernièrement encore, nous gravissions les rampes en zigzags qui escaladent au-dessus de Mazamet le versant septentrional de la Montagne-Noire, et à mesure que nous nous élevions, se déployait sous nos yeux le royaume de ravins et de torrents du roi des faidits. A notre gauche, sur une crête de roc grisâtre, avec son bourg pendant sur un abîme, apparaissait comme un nid dévasté d'oiseaux de proie, son poétique et sauvage donjon

1. Compayré.

d'Hautpoul. Plus près de nous, les ruines de l'oratoire de Saint-Sauveur dominaient la gorge ombragée de chênes, où, dans son canal de granit brun, roulait, comme un ruisseau de savon, la cascade de Ninouvre. Au-dessous, comme l'écaille vide d'un animal disparu, s'ouvrait la grotte ascétique de la pauvre Saurimonde, et de l'autre côté du torrent, les cavernes de ses compagnes, les diaconesses du Paraclet. Au-dessus, en remontant vers sa source, le bourg de Roquerland (la terre des rochers), d'origine gothe avant d'être cathare. Plus haut encore, et sur le point culminant de la montagne, à droite, s'étendait la vaste forêt des *Ramondens*, à gauche, le hameau des *Martyrs*, épars sur les *terres de Dieu*. Tout nous désignait donc le campement des faidits de Nore, mais tout était silence et mystère. Seulement, la terre était rouge d'asphodèles ; le vent agitait leur moisson funèbre ; on eût dit la floraison sanglante d'un champ de bataille et de massacre. De cette hauteur suprême, nous découvrîmes Carcassonne, comme une ombre, noyée dans un brouillard de soleil, et par delà les masses ébréchées de ses murailles et de ses tours, la crénelure gigantesque des cimes catalanes, les neiges du Canigou, du Bugarach et du Thabor d'où se détachait le spectre à peine perceptible des ruines de Montségur.

1. L'ami qui m'accompagnait n'est plus. Sa cendre repose à Mazamet, son lieu natal. Sa famille était Albigeoise. Elle a produit au XIIIe siècle un diacre cathare, et au XVIIe un ministre distingué de Castres. Jean Verdier, mon doux et fidèle compagnon devait avoir ce souvenir dans un coin de ce martyrologe.

VII

LES FAIDITS DU THABOR. — LES FILS DE BÉLISSEN : ROGER ET ARNAUD DE MIREPOIS, ISARN DE FANJAUS, LES BATAILHA DE MIREPOIS, DE VENTENAC, DE CASTELVERDUN.

Le refuge du Thabor eut pour noyau primitif la maison romane de Mirepois, dépossédée par Gui de Lévis, maréchal de la croisade, qui, non content de lui ravir ses domaines, lui déroba encore, en les défigurant, jusqu'à ses origines poétiques et fabuleuses. Elle prétendait avoir pour patriarche une matrone gothe du nom de Mélissende, ou peut-être même une déesse ibère, Bélissema[1], la *reine des cieux*, dont le chef croisé fit sa cousine la *reine des anges*. De là, ses nombreux rejetons furent appelés, selon l'usage des clans antiques, *les fils de Bélissen* ou de la Lune. Les Pierre-Roger de Mirepois étaient le tronc séculaire d'où se détachèrent successivement les rameaux masculins des Arnauld-Roger, des Batailha et des Isarn de Fanjaus. L'antique souche avait encore poussé des branches

1. Près de Mirepoix existe encore la forêt de la Béléna. On a trouvé près de Fousseret un autel de Belissema. (Du Mège.) Ce nom de Belissema, celui d'Astartéa, que le dimanche porte encore chez les Basques, ceux du Lion, du Dragon, de la Vache aux cornes rayonnantes, semblent indiquer, chez les Ibères, une origine phénicienne. Les *Ibériens* seraient-ils frères des *Ibri*, enfants d'Abraham?

féminines dans les maisons de Foix, de Durban, de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, de Castilhon et d'Arvigna, et le fief de Mirepois, indivis sous douze chefs, participait du domaine féodal et du clan ibère[1]. Les Pierre-Roger, aînés de la race, portaient seuls le nom de Mirapéis, et seuls possédaient le gracieux manoir, au pied duquel s'allongeait le bourg, peuplé de leur tribu chevaleresque, et pressé entre la colline et l'Ers. De leur donjon, ils découvraient leur fief immense, qui, depuis les monastères de Bolbone et de Saint-Antonin de Pamiers, remontait, sur les deux rives, vers la source du Gave qui l'arrose, et comprenaient les châteaux de Dun, de Limbersac, de Léran, de Cueille, de Camou, confinant aux grands fiefs amis ou alliés de Fanjaus, de Bélestar, de Lavelanet et de Chalabre. Mirepois, qui géographiquement appartenait, au moins pour la zone septentrionale, à la vicomté de Carcassonne, venait d'être rattaché tout entier au comté de Foix par l'entreprenant et glorieux comte Ramon-Roger. Pierre-Roger de Bélissen, son émule en amour, en poésie et en batailles, l'avait accompagé en Orient dans la croisade de Richard Cœur-de-Lion[2]. Il recueillit dans ses murs le patriarche Gaucelm, fugitif de Toulouse, et réunit dans son château le synode, qui décida la construction de Montségur. Mirepois devint une métropole albigeoise. Pierre-Roger, dépossédé par Simon de Montfort, fut rétabli,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.
2. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 142.

après dix ans de guerres, dans son manoir patriarcal, par son ami le grand comte Roger de Foix, qui trouva la mort dans l'escalade de Mirepois. Son vassal lui survécut peu, car ramenant son frère Isarn à Fanjaus, il fut blessé mortellement à l'attaque de ses murailles, d'où il expulsa les croisés. Pierre-Roger, ramené mourant à Mirepois, y expira dans la foi cathare, consolé par son frère, l'évêque Ramon, et par son fils aîné, diacre, qui avait échangé, tout jeune encore, le baudrier chevaleresque contre le cordon sacerdotal[1]. Par là, son second fils, Pierre-Roger, devint le chef de la race des Bélissen. Il était hardi, aventureux, téméraire, âpre à la proie, ardent à la bataille, mais d'un tempérament peu mûri par l'idéal chevaleresque et religieux. Expulsé de Mirepois, quelques mois après, par le roi de France, le jeune proscrit errait en *faidit des bois* sur les montagnes du Thabor, d'où il descendait de temps en temps à la cour de Foix.

Arnauld-Roger, chef de la première branche des Bélissen, quoique en réalité laïque, a été parfois considéré comme évêque, tant il exerçait les vertus de l'épiscopat sous la cotte de mailles du chevalier. Fornéira de Perelha, sa pieuse mère, l'avait, dès la mamelle, élevé comme un futur champion de l'Église du Paraclet. Elle-même, dans la fleur de l'âge et de la beauté, dans un sentiment exalté de piété mystique, avait quitté son mari, son château,

1. Doat. Ce cordon était le signe symbolique des Cathares *revêtus*.

ses grandeurs chevaleresques, pour l'indigence et le veuvage volontaire de l'apostolat albigeois [1]. Pendant près de vingt ans, elle prêcha d'abord à Mirepois, puis à Lavelanet, enfin à Montségur. Arnaud-Roger, qui avait marié Aladaïs, sa sœur, à Alzeu de Massabrac, avait épousé Cécilia fille de Braïda du Peyrat et d'Isarn de Montserver, et les filles, les femmes, les mères de ces familles chevaleresques, formaient une sainte phalange de vierges et de matrones au service du Consolateur [2].

Les Batailha, seconde branche des Bélissen, formaient trois rameaux : les Batailha de Mirepois, les Batailha de Ventenac, les Batailha de Castelverdun. Comme les Pierre-Roger, leurs aînés, ils

1. Doat.

2. Voici, entre cent, un échantillon du travail de déduction auquel a dû se livrer l'historien. Parmi les diaconesses de Montségur, il a trouvé Braïda Peyrona. Braïda est le prénom, Peyrona est le nom domestique. De plus, Peyrona est la contraction de Peyratona qui désigne la fille aînée de la maison du Peyrat. Donc Peyrona est l'héritière du château du Peyrat sur l'Ers. Son père ni ses frères ne sont mentionnés nulle part : ils ont dû périr dans les batailles. Cependant sa race masculine a survécu; nous la retrouverons quatre-vingts ans plus tard à Tarascon. Braïda, expulsée de son manoir du Peyrat, se retira à Pereille avec son époux Isarn de Monservat. Probablement elle était parente de Ramon de Pereille, qui la recueillit encore à Montségur. Elle maria son fils Isarn à Pélégrina de Saint-Andréo, et sa fille à Arnauld-Roger de Mirepois. Peyrona, réfugiée à Montségur, y fut marraine de Braïda de Belissen, sa petite-fille, et de Braïda de Pereille, sa petite-nièce. Un nom a suffi pour recomposer la mémoire perdue d'une des plus touchantes martyres du Thabor.

avaient partagé la destinée des comtes dans les combats et dans l'exil de Castelbon. L'un d'eux mourut dans ce champ d'asile de Catalogne. Le vieux chevalier expirant légua son cheval de guerre à l'Église du Paraclet[1]. Le noble coursier eut le bonheur que lui enviait son maître infortuné, de revoir les pâturages de l'Ers, les poétiques tours de Mirepois et les glorieux champs de bataille de la patrie romane triomphante.

Bernard-Isarn de Fanjaus, chef de la troisième et dernière branche masculine de Bélissen, était frère de ce poétique et valeureux Pierre-Roger de Mirepois, mortellement blessé en reprenant Fanjaus sur les Français (1222). Il avait épousé Auda de Prouille, héritière de la première maison de Fanjaus, dont elle porta le nom et la terre dans celle de Mirepois. Rétablis par l'expulsion des Montfort, Isarn et Auda, revenus de l'exil, purent mourir dans leur antique manoir de Fanjaus. Mais Isarn, leur fils unique, fut dépouillé de nouveau et sans retour par le roi de France. Fanjaus, donné par Simon de Montfort à l'évêque de Toulouse, fut rendu par le traité de Paris au comte Ramon VII, son suzerain, mais démantelé de ses murailles, désarmé de son seigneur Isarn de Bélissen, et dénudé de son territoire inféodé au monastère de Prouille. Avec Isarn de Fanjaus furent expulsés et dépossédés ses cousins Isarn et Ramon de Prouille, et les chefs des maisons chevaleresques de Got, de Mir, de Festa, de Ferrand, de Fenouillet, de Pia-

1. Doat.

rel, qui se retirèrent sur les terres des comtes de Foix et devinrent faidits des forêts[1].

Tels sont les grand rameaux masculins de l'antique maison ibéro-gothique de Bélissen-Mirepois. La plus illustre des branches féminines était celle de Durban, alliée à la race comtale de Foix. Le grand comte, Ramon-Roger, à peine âgé de cinquante ans quand la pieuse comtesse Philippa de Montcade se retira au château de Dun dans les austérités de la perfection cathare, eut d'une mère inconnue et d'une union morganatique deux enfants tardifs, Loup et Esclarmonde, nés probablement au château des Salenques, dans la ravissante vallée des Bordes, dont la partie occidentale leur fut donnée, par le comte leur père, en fief patrimonial. Le ruisseau de Brillès ou des Liserons divisait leur héritage : Esclarmonde eut au levant le domaine qu'elle porta dans la maison de So, et le hameau qui, de cette alliance, reçut le nom de Reb-Alion ou rivage d'Alion[2].

Loup garda au couchant, les Salenques, son berceau, avec le hameau des Manses, et les métairies de Telh, de Faurous et de Balaguer. Loup épousa une fille de l'antique et valeureuse maison de Durban, dont on voit encore l'immense manoir en ruines sur d'âpres rochers, au sud du Mas-d'Azil, et, par cette illustre alliance, entra dans la tribu

1. Du Mège, Prouille; Doat, Montségur.

2. Ripa-Léonis vel Alionis. Les Ibères devaient avoir une tribu du Lion. De là les noms de Aleo (ad leonem) Malleo (Malus Leo) Montaléo (Mons-leonis), etc.

cathare des *fils de Bélissen*. Il unissait deux races de héros et de troubadours [1]. Ce fils de la vieillesse de Ramon-Roger, élevé, selon les mœurs féodales, parmi ses enfants légitimes, et par sa propre épouse, la bonne comtesse Philippa, et par sa docte sœur, la brillante vicomtesse Esclarmonde, dans les tours de Foix et au castellar de Pamiers, retint dans son cœur le sang magnanime de ses aïeux et le lait doctrinal de ses pieuses marraines, deux mères de l'église du Paraclet. Il le montra bien, lorsqu'à l'âge de quinze ans il accompagna son père contre les bandes féroces de la croisade. Le puissant comte s'élançait aux batailles, vieux et vénérable, avec ses deux fils à ses côtés, ses émules chevaleresques : Roger-Bernard, son magnanime héritier, d'un âge déjà mûr, et Loup, son vaillant bâtard, presque enfant encore. Loup combattit pendant vingt ans sur tous les champs de guerre de la foi cathare et de la patrie romane. Sa valeur ne put les sauver; mais il leur resta fidèle dans leur infortune. Le noble guerrier se dérobait comme un enfant pour écouter avec les pâtres la parole des ministres proscrits dans les bois et les rochers. Et bientôt même il abjura, aux pieds de Guillabert de Castres, dans la vaste grotte d'Ornolac, au-dessus de Foix [2].

Simon de Montfort, au commencement de la croisade, avait partagé, entre ses lieutenants, les immenses domaines des fils de Bélissen, situés sur les

1. Doat, Du Mège, traditions.
2. Doat, Montségur.

deux rives de l'Ers. Il avait donné à Gui de Lévis, son maréchal, le château et les plaines de Mirepois, avec le pays d'Olmès; Chalabre et le Chercorb à Jehan de Bruyères; Fanjaus à l'évêque de Toulouse; et au moine Dominique, Prouille, berceau de l'ordre dominicain. Ainsi la maison de Bélissen se trouva dépouillée de ses principales châtellenies. Le vieux et grand comte, Ramon-Roger, en 1222, arracha Mirepois aux Français, et, succombant à de vieilles blessures rouvertes dans cette escalade, trouva le terme de sa carrière chevaleresque au pied de ces tours fidèles qu'il rendait à ses antiques possesseurs. Pourtant, avant d'expirer, il put recevoir l'hommage des douze rameaux de Bélissen, au nombre desquels était son fils, Loup de Foix, réunis aux Castellar de Pamiers[1]. Puis il mourut dans ce triomphe inachevé de la patrie romane, et ses vassaux éplorés et victorieux accompagnèrent l'ami de Richard-Cœur-de-Lion dans son sépulcre de Bolbone.

Les seigneurs de Mirepois abattirent les fortifications construites par Gui de Levis, et ne laissèrent subsister, sur le coteau, que la tour antique, le donjon primitif, symbole de l'indépendance et de la poétique féodalité romane. Mais, quelque temps après, le roi de France ressaisit Carcassonne, Pamiers, et reconstitua la conquête de Montfort, et la spoliation originelle fut immuablement et irrévocablement scellée par le traité de Paris (1229). Le maréchal de la croisade, remis en

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 107.

possession de Mirepois, hérissa son monticule de hautes murailles, de vastes tours et de sinistres crénelurès, dans l'enceinte dentelée desquelles le donjon, à l'opposite de la porte ogivale ouverte à l'ouest, s'isolait du manoir féodal qu'il dominait et s'escarpait à l'orient. Il détruisit le bourg, au pied du château, trop dangereux pour le tyran catholique et féodal; il le reconstruisit dans la plaine, sur la rive opposée de l'Ers. Gui de Levis, devenu le maréchal *de la Foi* [1] ou de l'Inquisition, reprit Dun, Léran, la Roca, Massabrac, Lavelanet, Bélestar, dont les seigneurs étaient alliés ou vassaux de Mirepois. Il ne s'arrêta que devant Montségur, dont le donjon, inexpugnable sur sa cime, brava quinze ans encore, du sein des nuées, les colères du roi de France et de l'Église romaine [2].

Du haut des cimes de Thabor, le camp des faidits de Montségur, par-dessus les têtes des croisés et des inquisiteurs, haletants dans les plaines de Carcassonne, saluait, à vingt-cinq lieues vers le nord, sur la Montagne-Noire, semblable à un nuage obscur, le camp des faidits de Nore.

1. Ce n'est pourtant qu'au xve siècle que les marquis de Mirepois ont pris ce titre dont ils exerçaient la fonction depuis la croisade.

2 Gui de Lévis mourut en 1230. Il voulut être *frère* de la patriotique abbaye de Bolbonne. C'est là probablement qu'il choisit son tombeau. Ce farouche gardien des *Marches de Foix*, non content de surveiller, vivant, les comtes dans leurs donjons, voulut, mort, surveiller encore ces princes dans leurs sépulcres.

VIII

LES FAIDITS D'ESPAGNE.

Cependant un troisième groupe de faidits, formé de proscrits de la Montagne-Noire, des Corbières, des Pyrénées, remontait lentement les rampes du Donazan et du Capsir pour se retirer en Espagne[1]. Le prince de ces exilés était le jeune vicomte de Carcassonne, à qui les chefs croisés venaient d'arracher une seconde fois Limous et Chalabre, et qu'ils rejetaient derrière les grandes montagnes. Ceux qui l'accompagnaient étaient les officiers de sa cour, les plus hauts barons de l'Albigeois, de nobles dames célèbres dans les ballades, des troubadours avec leurs harpes muettes ou éplorées. Mais, arrivés aux ports des Pyrénées, au moment de passer la frontière catalane, beaucoup sentírent défaillir leur cœur. Ils reculèrent devant l'exil et ne purent s'arracher au sol natal, aux foyers paternels. C'étaient, surtout, les montagnards plus enracinés à leurs rochers. Ils transigèrent avec le roi et n'y gagnèrent que d'être dévorés un peu plus tard par l'inquisition. De ce nombre était, nous l'avons vu, Guilhem de Pierrepertuse, de la souche primitive de Fenouillèdes, vicomté pyrénéenne, que Ava, héritière de la branche aînée, avait portée

1. M. Ad. Garrigou : le Donazan et le Capsir.

dans la maison de Saissac, sur laquelle l'avait usurpée Sancho Nuñez, de la dynastie d'Aragon, qui devait la céder au roi de France [1]. Mais il restait à Guilhem, chef de la branche cadette, son château de Pui-Laurens de Sault (de Saltu) ou du bocage, et surtout son merveilleux donjon de la Pierre-percée, où sa mère, comme une lionne, l'avait allaité dans une grotte, du fond de laquelle une étroite vis, circulant en spirale dans le granit, escaladait les vastes tours, qui, massivement assises sur des rochers aériens, déchirent les nuages de leurs dents aiguës et découpent l'azur du ciel [2].

Tels furent encore les fils d'Impéria, les puissants chevaliers d'Aniort, dont les nombreux manoirs crénelés s'échelonnaient sur les sources de l'Aude, dans le Bocage pyrénéen (*Saltus*), et qui, sans compter des terres éparses dans les plaines d'Alzone [3], possédaient en outre le riche domaine maternel de Laurac, qui donnait son nom au Lauragais, dans la région de Toulouse.

Tels encore les seigneurs de So, dans le Donazan, qui, pour Querigut, prétendaient ne dépendre que de Dieu, et pour Prades et Montalion, berceau de leur race, consentaient, mais de mauvaise grâce, à relever du comte de Foix. Ces seigneurs pyrénéens conservèrent quelque temps encore leurs châteaux, convoités par le roi pour la garde de la

1. Doat, Add. de Du Mège.
2. Mahul, cart. de Carcas.
3. Mahul, cart. de Carcas.

frontière espagnole. Mais la maison d'Elcongoust fut entièrement dépossédée. Son manoir, voisin de Limous, grossit l'apanage de Pierre de Voisins, compagnon de Montfort, campé dans le Rasez: Villefort échut à Jehan de Bruyères, un autre chef croisé établi dans le Chercorb ; et ses autres terres du Cabardez et du Minerbois se fondirent dans l'abbaye de Caunes. El-Congoust ou El-Conquist dérive évidemment de Conchis, nom latin de Caunes, cavernes. Les seigneurs de ce nom fondèrent l'abbaye des *Grottes*. Deux siècles plus tard, l'abbaye avait la terre, le seigneur n'avait plus que le nom : le monastère avait absorbé le château : le moine avait dévoré le baron. Le Français Jehan de Bruyères dépossédа de Chalabre les maisons du Villar, de Fanjaus et de Balaguer, châtelaines antiques du Chercorb et vassales récentes des comtes de Foix. Les familles de Romégous, de Fenouillet, de Ferrand, de Festa, de Prouille, de Fanjaus furent expropriées par Montfort au profit de l'évêque de Toulouse. L'évêque se donna des airs de désintéressement et de générosité en restituant Fanjaus au comte de Toulouse ; mais sous cette restitution apparente et de pure suzeraineté, la propriété effective et territoriale resta ou tomba débris par débris à Saint-Dominique[1] et à son monastère de Prouille. Car c'est là qu'aboutissaient toujours ces torrents de la spoliation qui, glissant dans les mains des laïques, allaient de cascade en cascade s'agglomérer, pour n'en plus sortir, dans le

1. Doat, Prouille. Arch. de Prouille à Carcassonne.

gouffre des abbayes. Ces abbayes jamais ne disaient *assez*, ni jamais ne relâchaient rien, en cela encore semblables au sépulcre [1]. Aussi les moines furent-ils les instigateurs les plus forcenés de la croisade, et les barons dépossédés, les plus implacables ennemis des monastères. Tous ces chevaliers proscrits, qui ne pûrent se résoudre à suivre dans l'exil le vicomte de Carcassonne, se réfugièrent sur les domaines du comte de Foix et se réunirent aux faidits de la terre du Maréchal, campés sur les croupes du Thabor, vers les sources de l'Ers pyrénéen.

Les seigneurs d'Aniort, de Quérigut, de Pierre-pertuse, hébergèrent une dernière fois dans leurs donjons leur maître fugitif, et, par les ports de la Cerdagne, le jeune vicomte se retira dans la Catalogne. Puicerda fut la porte de son exil, Urgel fut sa première halte sur ce sol étranger, mais sympathique et fraternel. Car les peuples des deux versants étaient du même sang, et leurs deux princes étaient fils de deux sœurs, Marie et Agnès de Montpellier. Ramon-Roger, de Carcassonne, descendant la vallée de la Sègre jusqu'à l'Èbre, alla chercher dans Saragosse l'hospitalité de son cousin don Jaicme, roi d'Aragon [2]. Ils étaient du même âge : le monarque avait vingt-quatre ans, le vicomte vingt-deux. Le même orage les avait enveloppés presque dans le berceau : tous les deux avaient perdu leur père dans la croisade.

L'infant avait été captif; le vicomte errant, exilé.

1. Proverbes de Salomon.
2. Doat, Zurita, cronica de Aragon.

Mais le premier de sa prison était remonté sur le trône, et le second de son palais, un instant reconquis, retombait dans un exil sans espoir. Le jeune destin de Trencabel avait été bien plus furieusement bouleversé. Son enfance n'avait été qu'une aventure touchante non moins qu'héroïque[1]. Il pendait encore à la mamelle quand sa mère l'emporta, tout éperdue, pour le dérober à la croisade qui investissait Carcassonne. Bientôt, délaissé par son indigne mère, réconciliée à Simon de Montfort, meurtrier de son époux et spoliateur de son fils, le petit orphelin fut élevé dans les tours hospitalières de Foix. Mais, après la funeste bataille de Muret, chassé, par l'effroi, de cet inexpugnable donjon, il erra de nouveau à la suite des comtes faidits dans les bercails d'Andorre et de Cerdagne. Revenu d'Espagne avec les exilés, il concourut, guerrier de douze ans, à la délivrance romane, dont il fut la grâce enfantine et chevaleresque. Il vit la reprise de Toulouse, le trépas de Simon, l'expulsion d'Amaury, la retraite honteuse de la croisade. Enfin le magnanime comte Roger-Bernard de Foix, son parent et son tuteur, complète la victoire du Midi et clôt ces guerres tragiques en ramenant son héroïque pupille, après quinze ans d'exil, dans les tours veuves et dévastées de Carcassonne. Mais à peine a-t-il dormi dans le palais de ses ancêtres qu'il en est expulsé, et cette fois pour toujours, par le roi de France, son parent, oublieux de leur commune descendance de Louis

1. Guil. de Tudella.

le Gros [1]. Tel est le poëme de son infortune adolescente, et c'est avec le cortége de ses malheurs personnels, de l'amitié de leurs pères, martyrs l'un et l'autre de la sainte cause romane, et de l'antique alliance des ancêtres dont les poétiques amours et les fêtes chevaleresques parfumaient encore de leur gracieux souvenir le palais vicomtal de Carcassonne, que l'orphelin déshérité des Trencabel allait chercher l'hospitalité de son cousin don Jaicme, le jeune Conquistador de Catalogne et d'Aragon.

Ramon-Roger s'avançait, le long de l'Èbre, vers Saragosse, en prince albigeois, avec son bayle, son troubadour, ses chevaliers. Faisons connaître ses serviteurs de l'exil, ses courtisans du malheur. A leur tête marchaient les seigneurs de Cab-Aret, de Termès et de Minerbe. Ces barons, conseillers héréditaires et comme les pairs des vicomtes, se pressaient autour du rejeton des Trencabel, comme leurs donjons, posés en trépied autour de Carcassonne, en étaient les trois contre-forts, inexpugnables sur leurs cônes de granit. Barons et châteaux partagèrent invariablement le sort de leur métropole féodale [2]. Les fils de Nos, seigneurs de Cab-Aret, étaient unis même par le sang aux vicomtes, comme leurs manoirs étaient reliés par un souterrain à la grande cité dont ils étaient les vedettes sauvages. Pierre-Roger, le chef de leur clan chevaleresque, avait été le dernier à fléchir sous

1. Gest. Franc.
2. Guil. de Tudella. Chronique romane.

l'insolente fortune de Montfort. Mais enfin, seul dans l'abattement universel, il rendit ses inexpugnables tours au chef de la croisade, et, nécessité plus douloureuse encore, dut, après la délivrance et le triomphe, les livrer, une seconde fois et pour toujours, au roi de France. Et maintenant, dépossédé de ses nombreux châteaux du Cabardez et du Minerbois, devenus des forteresses royales, le patriarche des enfants de Nos errait vieux, blanchi, mais invaincu, à travers les bercails et les cités de l'Aragon, à la suite de l'orphelin de Carcassonne[1].

A côté du valeureux Pierre-Roger de Cab-Aret figurait, dans ce second exil d'Espagne, le vénérable Bertrand de Saissac, bayle de tous les États des Trencabel, pendant le veuvage d'Aladaïs de Toulouse, tuteur du jeune vicomte Ramon-Roger qui fut empoisonné par Montfort, et maintenant conseiller sur la terre étrangère du fils de son pupille, le second orphelin de Carcassonne. C'est ce régent probe et sévère que les troubadours (dont son frère, le chevaleresque Olivier, était l'idole) taxaient d'avarice parce qu'il ne leur donnait pas de l'or, des écharpes brodées ou des chevaux harnachés[2]; mais qui prenait un juif pour argentier vicomtal, résistait aux usurpations de l'évêque, favorisait la propagande cathare, et admettait toute liberté religieuse dans ce palais mélodieux que la conquête allait contrister, et le meurtre et l'inqui-

1. Guil. de Tudella. Mahul.
2. Millot, troubadours, Ramon de Miraval.

sition rendre à jamais funèbre. Aussi le sage ministre fut-il proscrit; tous ses domaines furent confisqués. Son château de Saissac, avec son vaste territoire, bocager et pastoral, fut inféodé par Simon de Montfort à son cousin Bourchard de Marly; puis par le roi de France, après la mort de Bourchard, à ses neveux les fils de Lambert de Croissy, transférés de Limous. Le traité de Paris ordonna la démolition des murailles de ces trois grandes châtellenies : Saissac sur le versant méridional, Hautpoul sur le revers septentrional, et Pui-Laurens sur la racine occidentale de la Montagne-Noire. Ce patriarche albigeois mourut probablement en Aragon, mais ses deux fils lui succédèrent dans sa foi et sa fidélité. Jourdain prit sa place auprès du vicomte à la cour et dans les camps du roi don Jaïcme, et Bertrand, humble diacre cathare, errait proscrit dans les forêts et autour des manoirs de ses aïeux possédés par les croisés [1].

La maison non moins illustre de Castres, dont une fille, Ermengarde, *la belle Albigeoise*, tant chantée par les troubadours, avait épousé le poétique et chevalereux Olivier de Saissac, frère du grave régent de Carçassonne, dépossédé de sa grande cité et de son vaste domaine, arrosé par l'Agoût, s'éclipse totalement, dans l'ordre féodal, avec Bernard de Castres, son chef laïque errant dans l'exil, mais demeure à la tête de l'ordre religieux, dans la personne de son frère, le vénérable Guillabert, pa-

1. *Hist. du L.*, t. V. add. Du Mège, Diacres albigeois.

triarche du catharisme pyrénéen. La famille de Boissezon disparaît également de Lombers; mais son château, siége du premier colloque albigeois, reste le centre d'une population cathare tellement redoutable que le roi de France croira devoir, trente ans après, fortifier le chef croisé campé dans ce donjon par la fondation voisine d'une ville catholique, Réalmont, qui reliera Castres et Albi. Castres, on le sait, avec tout le cours de l'Agoût, fut donné à Philippe de Montfort, et Lombers à son jeune frère Gui, neveux l'un et l'autre du célèbre chef de la croisade.

Les fils de Guilhem, de Minerbe et de Ramon de Termès s'en allaient aussi, jeunes proscrits parmi ces vieillards, à la suite du vicomte. Comme leur maître, ils avaient, dès le berceau, échappé à l'assaut de leurs donjons et au massacre de leurs vassaux. Ils avaient grandi, errants parmi les chevriers des montagnes du Narbonnais et du Roussillon. Revenus d'Espagne avec les comtes exilés, ces deux adolescents reconquirent leurs manoirs paternels, mais pour les voir, quelques mois après et irrévocablement, retomber aux mains du roi de France. Les deux frères, Ramon et Olivier de Termès, et le jeune Guilhem de Minerbe, qui avait épousé leur sœur, na Blanca, retournèrent volontairement dans leur exil de Catalogne[1]. Guilhem se laissa ravir par la guerre et confisquer par la victoire ses nobles et tragiques tours. Mais Olivier, plus habile, et qui devait mettre son épée au

1. Doat. Guil de Tudella. *Chron. romane.*

service du monarque capétien, traita pour son château de Termes, gardien de cette frontière du Roussillon. L'acquisition contrainte de Termes commença la longue spoliation de ce grand baron des Corbières dont l'immense domaine fut, lambeau par lambeau, démembré successivement et dévoré par le roi de France, la maison de Voisins et l'abbaye de la Grasse [1].

Ces barons pyrénéens étaient sans doute accompagnés de leurs femmes, de leurs filles, de leurs enfants, de leurs serviteurs, formant comme une tribu d'exilés. A la tête de ces matrones romanes devaient être la fameuse Loba de Pech-Nautier et sa belle-sœur, non moins renommée, Brunissende de Cab-Aret, Ermengarde de Castres, la *belle Albigeoise*, la *blonde* Aladaïs de Boissezon, et la dame de Minerbe, qui sans doute réalisait son doux surnom de Gemesquia (Gemma-esquiva), la *perle* basque, héroïnes de ballades, épouses de héros d'épopée et d'histoires chevaleresques. Autrefois elles étaient de brillantes châtelaines; elles ont jugé sous l'orme vicomtal, présidé aux tribunaux d'amour de Puivert. Elles ont vu à leurs pieds le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse et de Foix. La croisade interrompit ces galanteries féodales, ces poétiques et sentimentales solennités [2]. La tempête les enleva de leurs manoirs et les dispersa comme des colombes plaintives derrière les Pyrénées. Elles y reçurent les princes blessés et

1. Mahul, cart. La Grasse.
2. Rainouard, Millot, Troubadours.

suivirent éplorées le char funèbre du roi don Pedro jusqu'à son sépulcre de Sixena. Transformées par ces grandes leçons du malheur, ces reines fugitives des cours d'amour, revinrent de l'exil humbles servantes du Paraclet. L'avenir leur réservait des épreuves qui devaient leur rendre encore plus chères les tendres visites du Consolateur. Elles étaient à peine rentrées dans leurs manoirs qu'elles s'en voyaient expulsées de nouveau et pour toujours. Maintenant elles s'en vont, pauvres, vieilles, errantes, traînant leurs infortunes à travers les bourgs et les bercails d'Andorre, de Cerdagne et de Catalogne.

Ramon de Miraval, le tendre et chevaleresque troubadour, celui que Ramon VI, comte de Toulouse, appelait son *Audiart*, son compagnon, qui avait disputé au comte de Foix et même au roi d'Aragon le cœur de ses châtelaines, dont les chants avaient rendu leur beauté à jamais célèbre, les suivait dans l'exil comme un écho triste du bonheur passé, comme un soupir mélancolique des derniers beaux jours du Midi [1]. Ramon, vassal de Cab-Aret, mais inféodé à leur cœur encore plus qu'à leurs donjons, avait suivi na Loba et na Brunissende dans leur premier exil de Castelbon. Revenu d'Espagne, après avoir chanté le triomphe de la patrie romane [2], le poëte s'en retournait avec elles dans l'asile de Catalogne. Il ne reverra plus son humble castel, perdu, comme son nom l'indique, dans le rocailleux et profond ravin de l'Or-

1. Miguel de la Tour. Biographie des Troub.
2. Tollem la terra à en Simon!

biel. Son maigre domaine, qui comprenait le hameau des Martis et les terres de Dieu, fut donné par le roi de France au chapitre de Carcassonne. Il touchait au camp de Nore, et le poëte eût pu se rendre auprès du roi des faidits d'Hautpoul. Mais, déjà vieux, peu guerrier peut-être, et chantre élégiaque des cours d'amour, il ne put se séparer de ses héroïnes dont il consola l'infortune, et cette fidélité de l'exil ne manque ni de grâce touchante ni de tendre héroïsme [1].

Miraval emmenait sans doute avec lui son chanteur Bayonna. Dans les jours heureux, le poëte disait au pauvre jongleur : « Je te vois pauvre et mal vêtu, mais je te tirerai de l'indigence en te donnant un sirvente. Va le chanter dans le Carcassez : je ne t'en nommerai pas tous les preux barons; mais il y en a tant de si courtois. Rends-toi d'abord auprès de Pierre-Roger de Cab-Aret. Puis va trouver Olivier, qui te donnera des robes de fin drap de Carcassonne. Chante surtout des chansons à don Bertrand de Saissac, et, quoiqu'il n'aime guère à donner, il t'offrira pour l'amour de moi un cheval de belle encolure [2]. » Hélas! aucun de ces barons n'eût pu maintenant nourrir la faim ni revêtir la nudité du pauvre Bayonna.

C'est avec ce noble et triste cortége que le vicomte de Carcassonne vint une seconde fois demander l'hospitalité à l'Alcazar de Saragosse [3]. Le roi don

1. Miguel de la Tour. Ram. de Miraval.
2. Mahul, Ramon de Miraval.
3. L'Alcazar et l'Aljaféria, deux des merveilles architecturales du roi maure Abu-Giafar. Émile Begin.

Jaicme accueillit, comme il le devait, son jeune cousin et ces vieux chevaliers, compagnons de guerre et d'amour de son père et de son aïeul. Ils arrivèrent dans le temps où le jeune prince, ambitieux de renommée et impatient d'acquérir son titre historique de conquistador, préparait une expédition contre les Maures [1]. Politique encore plus que chevaleresque, et pour désencombrer ses États de ces exilés albigeois qui, pendant sa minorité, avaient été mêlés aux troubles de l'Aragon, il invita ces chevaliers à la conquête des Baléares. Ils acceptèrent et le suivirent à Barcelone, où la flotte catalane appareillait pour cet archipel africain. Singulière destinée de ces barons pyrénéens que le roi de France expulse jusqu'à l'Èbre et que le roi d'Aragon entraîne vers les côtes d'Afrique! Nous les suivrons bientôt dans ces guerres musulmanes. Arrêtons-nous au tombeau de Ramon de Miraval. Ses compagnons avaient laissé le troubadour malade, à Lérida. Il mourut dans un couvent de religieuses de Cîteaux. Les femmes furent fidèles jusqu'à la fin au tendre poëte. Des mains de nonnes l'ensevelirent sous le pavé de leur basilique. Elles expiaient l'iniquité de leur farouche abbé Arnaud Amalric. L'Ordre qui l'avait dépouillé de son castel accordait à l'exilé, par une amère compensation, l'hospitalité du sépulcre [2]. Et maintenant que nous lui avons rendu ce devoir funèbre, remontons vers les Pyrénées. Dirigeons-nous vers les *Apres-Vallées*;

1. Zurita, *Cron. de Aragon.*
2. Miguel de la Tour, Millot, Rainouard.

faisons halte au pied du Canigou. Voici venir une autre faidite : celle-ci arrive dans son cercueil, sur son char funéraire. C'est le convoi lugubre et chevaleresque d'Ermessende, comtesse de Foix.

Ermessende n'avait pas choisi sa sépulture à Boulbonne, nécropole des comtes de Foix. Elle avait voulu reposer dans le sépulcre de ses ancêtres, au monastère de Costoga[1], dans le Vallespir (Vallis aspera). Le char mortuaire, parti de Tarascon, longea les montagnes de Thabor, se dirigeant vers l'orient, escorté par les seigneurs de Lordat, de Rabat, de Castel-Verdun, officiers des comtes. Les barons de Lantar, Arnauld de Villamur et Amiel de Pailhers, seigneurs de Saint-Paoul de Jarrats, conduisirent le deuil vers Lavelanet. Les proscrits de Montségur virent défiler lentement dans la vallée d'Olmés la pompe funèbre. Prosternés sur la cime cathare, ces bannis accompagnèrent de leurs larmes et de leurs prières la grande faidite, la pieuse patronne du champ d'asile de Castelbon, la douce héroïne de l'indépendance nationale, la martyre sainte frappée au cœur et morte de la mort de la patrie romane. Leurs regards suivirent le muet et morne cortége jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les tortueux défilés du Chercorb pour gagner, par les gorges glacées du Bugarach, les vallées arides du Roussillon. Mais pourquoi la noble princesse s'enfuyait-elle si loin pour son tombeau? Ne se croyait-elle pas en sûreté à Boulbonne, auprès de son beau-père, de son époux et de son fils, parmi tant

1. Aujourd'hui Coustouge.

de vaillants comtes dont la mémoire combattait jusque dans le trépas? Se trouvait-elle trop voisine de ses ennemis, les abbés de Pamiers, les inquisiteurs de Toulouse, le roi de France? Princesse catalane, pensait-elle trouver un refuge plus fidèle sur les terres du roi d'Aragon, le jeune et fier *conquistador?* Espérait-elle enfin se mieux cacher et disparaître entièrement dans l'oubli d'un désert des Pyrénées? Si tel fut son espoir, elle s'abusait dans son désir d'éternel repos. Proscrite jusque dans le cercueil, elle n'obtint qu'un asile incertain dans une tombe suspecte, et ne fit qu'une halte inquiète dans un sépulcre constamment menacé. Les âpres vallées du Canigou et la sauvage solitude de Costoga ne parvinrent pas, nous le verrons plus tard, à protéger les cendres infortunées d'Ermessende, comtesse de Foix, vicomtesse de Castelbon, suzeraine d'Andorre [1].

1. *Hist. de Lang.*, t. V, pr. 149. Voir sur le Roussillon et le monastère de Coustouge, MM. Mérimée, N. Fervel et les dessins du baron Tailor.

IV

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA

SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

I

RAMON VII S'ALLIE AU ROI D'ARAGON, AU ROI D'ANGLETERRE, A L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE, S'ATTACHE LES GRANDS VASSAUX, UNIT ENTRE EUX LES BARONS ET LES GRANDES CITÉS ROMANES, ET ACCEPTE L'HOMMAGE DES FAIDITS DES FORÊTS, POUR RELEVER ET FORTIFIER LE PARTI NATIONAL.

Ramon VII, à demi dévoré par la France et par Rome, se tourna instinctivement vers les ennemis de Rome et de la France, son neveu le roi d'Aragon, son cousin le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne, son suzerain sur les Alpes. Le jeune roi d'Aragon était douteux ; l'adolescent conquistador flottait dans ses amitiés ; il s'absorbait dans ses guerres arabes qu'il exécutait sous le patronage de Rome. Henri III, fils de Jean Sans-Terre, était un ami plus certain, un parent plus dévoué. L'infant de Toulouse, fugitif de sa capitale devant Simon de Montfort, avait trouvé un asile à la cour d'Angleterre. Et c'est de cette île que sous

la conduite de son écuyer fidèle, Arnaud Topina, le jeune prince exilé vint à Rome réclamer son héritage au concile de Latran (1215). Innocent III avait excommunié Jean Sans-Terre, et donné ses États à Philippe-Auguste. Le roi de France avait perdu l'Angleterre, mais il retenait encore la Normandie et l'Aquitaine. De là, communauté d'intérêts entre Henri III et Ramon VII. Malheureusement le monarque anglo-normand luttait alors contre la ligue de ses barons et de ses communes, à la tête desquels se trouvait, par un singulier hasard, Simon de Montfort, frère d'Amauri, et fils du conquérant de l'Albigeois[1]. Ainsi cette race d'aventuriers de génie fondait à la fois la liberté anglaise et détruisait l'indépendance romane. Mais cette révolution insulaire reculait de dix ans le secours que le monarque anglais devait porter au comte de Toulouse et aux peuples aquitains. Toutefois Henri III passa la mer, vit Ramon VII à Bordeaux, et écrivit en sa faveur à l'empereur Frédéric II (sept. 1232).

Ce petit-fils de Barberousse, né en Sicile, était un prince troubadour, un esprit cosmopolite et libre penseur, le premier en date des poëtes italiens, le dernier des Minnesinger allemands. Ce César poëte sert de trait d'union entre Henri d'Ofterdingen, le chantre des Nibelungs, et le *Grand Padre* Alighieri, le chantre de l'Enfer. Il était le pupille émancipé du saint-siége, et conséquemment l'irréconciliable ennemi de la papauté aussi bien que de la maison de France, entachée à ses yeux du double crime

1. Math. Paris.

d'être la servante, rapace à Toulouse, du Vatican, et la rivale, victorieuse à Bouvines, de l'Allemagne. Il revenait d'Orient, où il avait montré, dans Jérusalem et jusque dans la mosquée d'Omar, un sultan philosophe de l'Occident[1]. De sorte que le traité de Paris avait été conclu, et le comte de Toulouse odieusement spolié, par Blanche de Castille et Romain de Saint-Ange, pendant que ses deux protecteurs naturels, le roi d'Aragon et l'empereur d'Allemagne, étaient occupés aux guerres musulmanes. Toutes ses sympathies d'homme et de prince l'attiraient vers le comte Ramon, représentant comme lui de l'esprit nouveau, du génie poétique et chevaleresque, sans parler de l'antagonisme impérial contre la théocratie romaine. Peut-être aussi étaient-ils instinctivement unis par le pressentiment funèbre de la tragique destinée des deux maisons de Toulouse et de Souabe dévorées par la dynastie de France, au service des rancunes inexorables de Rome. La Provence usurpée par le pape devint un pepin de cette pomme de discorde qui divisait le Pontife et le César; Frédéric, roi de la Provence Trans-Rhodane, fit gracieusement cession à Ramon VII du comtat Venaissin, et de la noble cité d'Avignon, cession qui devait être pour la ville mutilée une consolation de la perte de ses murailles, et pour le prince une compensation du

1. Makrizi, *Biblioth. des Croisades.* 4e part. Petit, chauve, et myope, ce César de l'Occident, comme esclave, n'eût pas valu deux cents drachmes, disaient les Arabes.

louse, les Othon de Bazièges, les Hugo, Joan et Ramon d'Alfar. C'était une menace indirecte contre la France, et une déclaration de guerre contre Ramon-Berenger qui vint attaquer les Marseillais. Ramon VII accourut à leur secours, tint bravement la campagne, et la bannière de Toulouse, si humiliée naguère, flotta fièrement sous le ciel provençal. Cette guerre, vigoureusement soutenue, amena d'autres adhésions: Tarascon imita Marseille (1231) et Guilhem fils d'Augier vint, au nom du comte, traiter dans cette ville avec le consul Hugo Galtier et le conseiller Alfantat de Tarascon[1]. C'était la victoire du parti populaire, du fonds ibérien de la nation, de l'élément vaincu et traîné par l'aristocratie latine, dans une procession catholique, sous le symbole monstrueux de la Tar-asque[2]. Ce dragon ibère est sans doute l'image de la race avilie, et de la religion abolie et hideusement ridiculisée, des fondateurs de Tarascon. Quoi qu'il en soit, la bannière de Toulouse ondula joyeusement aux brises du Rhône, subitement relevée, en face de l'auriflor de France, arborée sinistrement, de l'autre côté du fleuve, sur le rocher de Beaucaire. Le don d'Avignon, fait par l'empereur Frédéric II, vint compléter trois ans après cette belle annexion des cités provencales.

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 165, p. 669.

2. Tar est la racine de plusieurs noms ibères, Tar-tessus, Tar-asona, Tar-agona, Tar-bo, Tar-tas, et les nombreux Tar-asco, le dragon eusque, asque ou basque. Tar, fleuve, et par extension serpent. Les Ibères devaient avoir une tribu du serpent comme du lion.

Ainsi se relevait, porté par son peuple, le comte de Toulouse, et se reformait la tête du parti national dont le comte de Foix demeurait le bras et l'épée. Ramon, pour s'attacher plus étroitement encore le héros pyrénéen, lui restitua Saverdun et lui céda tous ses droits sur les châteaux de Palhers, de Pereille et d'Alzen, de Castelverdun, de Rabat et de Quier, pour lesquels, ainsi que pour la terre de Saint-Félix, il reçut l'hommage du comte de Foix. Le Midi, comme un serpent coupé par l'épée de la France, cherchait à renouer ses tronçons, à rassembler ses membres épars. Ramon VII, en s'attachant Roger-Bernard, ralliait toute une tribu de princes de montagne, car les comtes de Foix, de Commenges, de Couserans, de Palhars, de Carcassonne et même de Barcelone, ne formaient qu'un seul faisceau de branches consanguines, ayant toutes les mêmes armes, *d'or à trois et quatre pals de gueules*[1]. Un seul de ces princes romans, Améric, vicomte de Narbonne, d'origine espagnole, était distinct par la race comme par la politique; il s'était montré flottant, indécis, suivant la fortune, entre le pays et l'étranger, le Midi et le Nord. Depuis un demi-siècle, Narbonne inclinait vers la France; Narbonne avait fléchi devant la croisade. Le vicomte Améric s'était rendu à la rencontre du légat Arnauld-Amalric, tout fumant du massacre de Béziers. Plus tard, il avait épousé une Française, Marguerite de Marly, cousine de Montfort, qui le rattacha aux conquérants. Mais les

1. Des pals rouges sur un champ d'or.

brigandages de Montfort, les violences de l'archevêque Arnauld, les querelles de ces deux chefs de la spoliation, qui se disputaient le duché de Gothie, blessaient, fatiguaient, révoltaient le vicomte. Aussi vit-il avec plaisir le retour des exilés, et, entraîné par son peuple aussi bien que par son cœur vers le parti national, il se mêla à ses combats et à ses victoires et concourut à la délivrance du Midi. Mais l'invasion du roi Louis VIII lui fit regretter sa gloire patriotique, et le prince, tremblant, dut courber une seconde fois la tête sous le joug français. A la mort de ce roi, il reprit son indépendance et ses armes, et s'unit aux derniers et infortunés combats de la patrie mourante. Sa soumission hâtive put à peine le sauver après la paix de Paris. Il ne dut la conservation de ses États qu'aux larmes de sa femme française et à la faveur de son beau-frère, le commissaire royal, Mathieu de Marly. Le cœur du vicomte inclinait pourtant vers le parti national qui résolut de s'attacher indissolublement le versatile et puissant prince. On enchaîna le plus faible au plus fort, le plus mobile au plus constant et au plus fidèle, au magnanime comte de Foix. Roger-Bernard avait perdu sa femme Ermessende de Castelbon. Il demanda la main d'Ermengarde de Narbonne. C'était un mariage évidemment politique. L'infante avait à peine vingt ans : le héros en avait cinquante. A cet âge il pouvait vivre dans le veuvage que lui prescrivaient ses habitudes de chasteté et ses principes de morale cathare. Il céda visiblement aux exigences de la cause romane : chose singulière, cette union

se fit sous le patronage de la France. Le parti roman croyait par cette jeune fille s'attacher le vicomte, et le parti français enchaîner au contraire le comte pyrénéen. Améric, du conseil des notables de la ville et du bourg, et de son beau-frère Mathieu de Marly, lieutenant du roi, accorda l'infante au héros du Midi, qui, outre la belle fiancée, obtint encore, dans le cas d'extinction de toute postérité masculine, le droit de succéder à son beau-père dans la vicomté de Narbonne. Il est vrai qu'il acheta ce droit en payant quinze mille sols melgoriens pour la dot de sa belle-sœur, Marguerite de Narbonne, épouse de Guilhem de Montcade, vicomte de Béarn. Les noces se célébrèrent au palais vicomtal, où l'on vit, entre le commissaire de la reine Blanche et les chefs croisés, figurer Pierre Roger de Mirepois, Bernard de Durfort, Ramon de Saverdun, des chefs cathares et des faidits du Thabor. Montségur, quelques jours après, de sa cime désolée, vit, avec un sourire mélancolique, passer dans la vallée de Lavelanet le cortége nuptial de la fille des Lara, gracieux symbole des espérances de la patrie, s'acheminant vers les tours de Tarascon par la même route que, deux ans auparavant, suivait en sens inverse le convoi funèbre de la comtesse Ermessende de Castelbon (10 fév. 1232)[1].

Ces mêmes tours de Tarascon, où était morte Ermessende, avaient encore vu, l'année précédente (13 mars 1231), une double solennité nuptiale, qui termina le deuil des infants de Foix, car telle est la

1. *Hist. du Lang.*, t. V., pr. 169, p. 673.

vie humaine, entremêlée de fêtes et de tombes. Depuis que les rois de France avaient franchi la Loire et s'avançaient à grands pas vers le Sud, les comtes de Foix, menacés par ces redoutables voisins, s'appuyaient sur l'Espagne et prenaient leurs femmes sur l'autre versant des Pyrénées. Roger-Bernard suivit en cela l'exemple de son père : la comtesse Philippa, sa mère, était d'Aragon, comme sa bisaïeule Chimène[1] ; Ermessende, sa femme, était de Castelbon : sa bru devait être aussi catalane. Le comte de Foix avait un fils et une fille : Roger et Esclarmonde. Ramon Folc, vicomte de Cardonna, avait également un fils et une fille : Ramon et Brunissende. Ces deux princes, dont les États étaient contigus, résolurent d'unir leurs enfants par un double mariage, avec une dot, égale pour les deux fiancées, de cinq mille marcs d'argent. Roger conduisit Brunissende de Cardonne à Tarascon, et Esclarmonde de Foix suivit le jeune Ramon, son époux, à Cardonne, vicomté pastorale, féconde en troupeaux et en mines de sel. Cardonne est le même nom que Cerdagne : c'est la Cerdagne catalane, et Folc la possédait, à ce qu'il semble, du chef de son épouse Terrogia. L'Andorre unissait Cardonne et Castelbon, et, par cette alliance, le comte de Foix enserrait l'évêque d'Urgel dans un fer à cheval d'où sortirent des guerres féodales qui dégénérèrent en querelles religieuses, et qui lui valurent, nous le verrons bientôt, l'excommunication (13 mars 1231)[2].

1. Xiména, Eiséména.
2. *Hist. du Lang.*, pr. 169, p. 673.

Le comte de Foix, sentant le roi de France au cœur de ses États, multipliait ses alliances et cherchait ses appuis sur les hautes cimes, ces forteresses cantabres. Il avait encore une sœur consanguine, probablement de la même mère que Loup de Foix, et sans doute du même âge et du même nom que sa fille Esclarmonde, car ces deux jeunes infantes étaient les filleules de leur illustre tante, l'archidiaconnesse des Albigeois. Le comte résolut de l'accorder à Bernard, chef de la maison d'Alion. Cette maison possédait dans la Cerdagne les seigneuries de So, Quérigut, Stavar, Ebol, et, dans le comté de Foix : Prades, Mont-Alion et Alion, son berceau. Par là, cette famille pyrénéenne régnait sur ce plateau neigeux et glacé qu'on appelait le *pays de Sault* ou des forêts (de Saltu). Don Pedro II, roi d'Aragon, le héros infortuné de Muret, ne pouvant contraindre à l'hommage Bernard I[er] d'Alion, qui s'intitulait *prince souverain du Donazan*, confisqua toutes les terres que ce seigneur possédait dans la Cerdagne espagnole, et les donna à Ramon-Roger, le grand comte de Foix. Le magnanime Roger-Bernard résolut de se réconcilier cette maison puissante des Montagnes, en lui restituant des domaines injustement retenus et en accordant sa sœur en mariage à Bernard II d'Alion. Mais la jeune infante recula de quatre ans encore cette union, sans doute par un mélange délicat de sentimentalité chevaleresque et de religiosité cathare, qui mettait sa gloire dans sa virginité : c'était une préciosité mystique de ce siècle[1]. Ainsi le comte de Foix

1. *Hist. du Lang.*, t.V, pr. 169. Moreri art. Dusson et Bonac.

assit son pouvoir sur les deux versants, Quérigut et Cardonne, les sources de l'Aude et celles de la Sègre. Par son propre mariage et celui de sa sœur, il occupait les deux extrémités des Corbières, ce rameau pyrénéen qui court de Quérigut à Leucate, enfermant, entre la mer et les Pyrénées, la petite Espagne du Roussillon. Cette tendance révèle la politique des comtes de Foix : avant la fin du siècle, une autre Esclarmonde régnera dans Perpignan, un autre Roger-Bernard à Bayonne. Ils occuperont toute la grande chaîne de la Méditerranée à l'Océan. Ils rêvent, entre la Dordogne et l'Èbre, un État dont le centre et le cœur inexpugnable seraient les Pyrénées. Ces vaillants princes croyaient que l'avenir était aux hautes cimes. Ils raisonnaient en hommes de guerre et d'héroïsme. Ils se trompaient dans leur fierté chevaleresque. L'avenir n'était pas aux montagnes, mais aux plaines, non pas aux élévations, mais aux abaissements, aux aplatissements de l'âme, et du globe.

Le comte de Foix, qui venait de se rattacher trois puissants barons, était encore le chef de cette armée vague, flottante, fourmillante, innombrable, d'insurgés répandus dans toutes les forêts du Midi. Le comte de Toulouse, bien que plus timide, ne fut pas sans relations avec les troupes des faidits. Bernard de Penne, chef du camp de l'Aveyron, assista comme témoin à l'accord de Ramon VII avec l'abbé de Gaillac, et l'un et l'autre acceptèrent la signature de ce rebelle qui refusait de reconnaître le traité de Paris, et qui, du haut de son rocher,

brayait le roi de France (oct. 1231)[1]. Sept ans auparavant, le même Bernard de Penne était l'un des signataires du contrat de mariage de Bertrand de Toulouse, frère du comte, avec Comtoressa, fille de Manfred de Rabastens, qui reçut en dot Puicelci, Montclar et Bruniquel (1224). Les grottes de Bruniquel étaient, nous l'avons vu, les cellules sauvages de la dame de Penne, et Comtoressa, belle-sœur de Ramon VII, fut l'une des faidites du camp de la Grésigne. On lui démolit les murailles de Puicelci : elle était nièce du fameux Pelfort de Rabastens, gendre d'Esclarmonde de Foix. Le sang et la foi la rattachaient également au parti national comme à son chef, l'héroïque prince pyrénéen. Le comte de Toulouse eut des rapports si étroits et si fréquents avec le *roi* et le camp de l'Hautpoullois que son nom est resté jusqu'à nos jours aux paysans de l'Albigeois et du Castrais, ainsi qu'aux forêts de la Montagne-Noire[2]. Enfin Ramon VII envoya ses bayles recevoir l'hommage des faidits du Thabor. Pardo, Picarel, Astnar et Auger de Montolieu[3], qui venait de traiter avec les consuls de Tarascon, se rendirent à Montségur. Suivons-les dans les Pyrénées.

1. *Hist. du Lang*, t. V, pr. 168.
2. Geograph., *du Tarn*.
3. Monte-Olivo.

II

LE PAYS D'OLMÈS. — RAMON DE PERRILHA. — FONDATION DE MONTSÉGUR. — CAMP DU THABOR SOUS LA PREMIÈRE CROISADE. — SIÉGE DE MONTSÉGUR. — MONTSÉGUR INEXPUGNABLE DANS LES NUÉES.

De Toulouse, après deux jours de marche, au pas de leurs chevaux, ils arrivèrent dans le pays d'Olmès (Ulmorum). C'est un petit territoire bocager et pastoral, pittoresquement jeté sur les racines septentrionales des montagnes du Thabor qui forment la limite orientale du comté de Foix. L'Ers qui sort de l'Estang-Mal, et le Lectorier qui descend de l'Estang-Tort, l'entourent comme d'une écharpe de torrents et de cascades. Entre ces deux gaves, sur une crête chauve, qui domine des chaînes boisées, se dresse un château qui semble le donjon aérien de toute cette région gracieuse et sauvage. Ce château, ancien castellum romain, et, plus anciennement encore, sanctuaire cantabre du soleil, c'est Montségur. Vers le nord, et comme à ses pieds, se trouvent Lavelanet, dans son vallon, et plus bas encore, formant la base du triangle, la Roca d'Olmès, sur son coteau rocailleux, et Pérelha sur un monticule pierreux d'où dérive son nom primitif de Peyrèla. Pérelha, la Ròca, Lavelanet, et sur son âpre cime Montségur, formaient du nord au sud, et sur une étendue de cinq à six lieues, le domaine féodal des fils de Comet ou Comèta. Les trois *Gourgs*

druidiques du Thabor (gurgites), l'Ers qui sourd de ces cuves volcaniques pour disparaître en chemin dans d'autres gouffres, le Lectorier qui sur les flancs obscurs du Montferrier va s'échevelant en guirlandes d'écume et en cascatelles, la fontaine intermittente de Belestar qui jaillit d'une sombre grotte, Fontestorbes, Fougars (Fouas) et plus haut encore le val de l'Enchantement, des souvenirs fatidiques, des vestiges du culte héliaque ou vulcanien, répandent sur ce territoire, d'ailleurs si pittoresque, un charme de religieux mystère et de grâce funèbre [1]. Les montagnes ont une teinte ferrugineuse; leurs roches plombées se revêtent de noirs sapins; l'horizon est dentelé de leurs longues flèches lugubres; la nature en deuil semble contristée de quelque catastrophe tragique. Montségur est posé sur sa cime comme un autel et comme un tombeau. Tantôt il apparaît d'en bas sur son roc morne et désolé; tantôt assis rayonnant, sur des nuées qui flottent à sa base, comme un catafalque; tantôt sa masse comme fondue et rendue fluide par le plus ardent soleil semble étinceler et s'évaporer fantastiquement dans les hauteurs du ciel.

Tel était le poétique domaine féodal des fils de Cométa [2]. Ramon de Pérelha, chef de cette maison pyrénéenne, placé sur la limite des deux comtés, relevait de Carcassonne pour la Roca, et de Foix

1. L'Avelanet d'Abélion, Abelan, Bélenus, le Soleil. Fougars, de Focus, Fontestorbes, Fons turbatus.

2. Les noms astronomiques sont encore très-communs dans le midi : Sol, Solar, Lunar, Estel (Vesper), Estéla, Astre, Astrier, etc.

pour Montségur. Il était de l'âge du vicomte Ramon-Roger de Carcassonne, qui devait être le premier martyr des guerres cathares, et de son cousin Roger-Bernard, enfant de Foix qui devait en être le dernier héros. Élevé avec ces deux jeunes princes, il avait vu, sur leur déclin, les tournois de Carcassonne et de Foix, les fêtes de Puivert, un des siéges des tribunaux d'amour du Midi, où les petites cours pyrénéennes, réunies dans ce lieu sauvage, entrecoupaient leurs jeux poétiques et chevaleresques par des chasses à l'ours dans la forêt de Belestar. Bientôt ces fêtes de galanterie héroïque s'éteignirent dans les austérités du catharisme, et les menaces de la croisade. Ramon de Pérelha, allié par sa mère aux Bélissen de Mirepois, par son aïeule aux Corneillan du Rasez, par ses autres parentés à toutes les grandes maisons albigeoises des Pyrénées, fut élevé par les Amis de Dieu, qui le distinguèrent, dans cette jeune et mystique génération, comme un Eliacin du Paraclet. Il avait environ vingt-cinq ans (1204) lorsque la célèbre Esclarmonde de Foix, sœur du grand comte Ramon-Roger, et veuve de Jordan de l'Ile, vicomte de Gimocz, se retira au Castellar de Pamiers. Cette princesse se convertit au catharisme dont par sa naissance, sa fortune et son génie, elle devait être la papesse et la sibylle. Le Castellar, sa résidence habituelle, devint, comme un sanctuaire du Paraclet et Montségur, son apanage viager, une Thébaïde qu'elle réservait aux Amis de Dieu, dans la tourmente. Sous les éclairs de plus en plus irrités qui jaillissaient du Vatican assombri, la princesse

jugea de l'imminence de la tempête, et chargea Ramon de Pérelha de reconstruire la forteresse du Thabor[1]. Les conférences de Pamiers où Esclarmonde figura comme théologienne, exaspérèrent Rome et précipitèrent la croisade. Les seigneurs et les peuples du Midi redoublèrent d'efforts pour l'armement de la Roche patriotique. En cinq ans, le castellum antique, construit par les géants ibères contre Rome impériale, fut relevé par des travaux non moins gigantesques contre Rome théocratique. Comme la trombe dévastatrice fondait sur le Midi, Ramon de Pérelha y mettait la dernière pierre, et de vingt lieues à la ronde les évêques épouvantés s'acheminèrent vers l'arche de l'Église et de la Patrie, qui flottait blanche, sereine et quadrangulaire, sur les nuées du Thabor et sous le dôme azuré du ciel. Lavelanet vit arriver, dans ses murs, le patriarche Gaucelm, ses suffragans et leurs coadjuteurs, Esclarmonde de Foix, ses diaconesses, ses hospices, ses écoles de Pamiers, les ouvroirs de Mirepois, de Fanjaus, de Límous, les échappés de Béziers et de Carcassonne; et protégée par les barons, la colonne plaintive des pélerins ondula lentement vers la Roche sainte.

Depuis le jour douloureux où Ramon de Pérelha avait solennellement conduit à Montségur le sacerdoce cathare fugitif, ce chevalier n'avait pas quitté les montagnes de Thabor. Pendant vingt ans, la lance à la main, debout sur cette cime, il avait nuit et jour fait la garde devant cette forteresse qui ren-

1. Doat, XXII.

ferme le tabernable vivant du Paraclet. Il est effectivement la sentinelle vigilante ou plutôt le concierge armé du grand asile pyrénéen. Aussi ne le voit-on pas figurer avec ses compagnons dans les batailles du Midi. Son nom n'est point dans les chroniques; il n'est point dans les chants des troubadours, il n'est point dans l'épopée de Guilhem de Tudella, le chantre officiel des comtes de Foix. Quand tous combattent et meurent, où donc est le pieux, le généreux Ramon de Pérelha ? Sa guerre est sur la montagne; mais on craint de prononcer son nom, comme celui de Montségur; son combat solitaire, comme le sanctuaire de l'Esprit, est voilé de silence et de nuée.

Quelques événements se dessinent pourtant dans ce lointain vague et nébuleux. Retraçons-les sommairement. Après la chute de Carcassonne, Ramon de Pérelha vit accourir auprès de lui les habitants fugitifs de cette cité, des familles éperdues du Rasez et du Lauragais, entre autres les chevaliers de Limous, de Fanjaus et de Mirepois. Les femmes, les enfants, les vieillards furent recueillis à Montségur, mais les hommes d'armes s'arrêtèrent à Lavelanet, Belestar, Montferrier, qui formaient avec Pérelha et la Roca, au pied de la montagne sainte, comme un demi-cercle de châteaux hérissés de tours, de balistes et d'archers. Ces châteaux, moins forts par l'escarpement de leurs sites que par le courage de leurs défenseurs, se maintinrent pendant trois ans contre les Français. Mais en 1212, Gui de Montfort, frère du chef de la croisade, Enguerrand de Boves, Robert, archevêque de Rouen, Robert, évêque élu

de Laon, et Guillaume, archidiacre de Paris, vinrent de Carcassonne, et se jetèrent sur le pays d'Olmès. Lavelanet, cette fois, fut emporté d'assaut: sa chute fit tomber les autres châteaux : leurs défenseurs les incendièrent et se replièrent sur Montségur, avec leur chef Ramon de Pérelha. Les croisés en dispersèrent les ruines fumantes, et suivirent pied à pied les chevaliers pyrénéens pour assiéger la citadelle patriotique assise dans les nuées [1].

Gui de Montfort, maître de Lavelanet, déploya son ost comme un filet, de Montferrier à Belestar, et ferma les gorges de l'Ers et du Lectorier, de sorte que la montagne de Montségur se trouva cernée à sa base, au nord, au levant et au couchant. Mais elle respirait par le sud, et pour défendre la forteresse albigeoise, remplie de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs vieillards, d'autres chevaliers accoururent soit par le vallon de la Fragosa (Fraou) qui descend de la Cerdagne, soit par les gouffres druidiques dont les ravins, avec le ruisseau de Pissa-Vacca, tombent, près de Lordat, dans la vallée de l'Ariége. Nous pouvons connaître ces guerriers : ce sont sans doute les parents de Ramon de Pérelha. Le seigneur de Montségur, dans les plus grandes tribulations de la croisade, avait épousé dona Corba de Lantar. La guerre et la spoliation lui amenèrent sa fiancée : hymen mélancolique dont l'exil fut le lit nuptial et qui n'eut d'autres flambeaux au désert que les flammes et les clartés mystiques du Para-

1. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII, page 21. Par une erreur de copiste, Lavelanet dans sa chronique est appelé Ananclet.

clet. Corba signifie corneille, nom lugubre, mais d'un augure religieux et prophétique. Corba descendait de cette héroïque et touchante Lampagie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, mariée à Munuzza, un chef révolté des Maures de l'Èbre, et qui vaincue dans une bataille en Aragon, et prise auprès d'une cascade dans les Pyrénées, fut conduite, tenant la tête de son époux, auprès d'Abdérame, et envoyée, par cet émir vainqueur, comme un don inestimable de douleur et de beauté, dans les harems du calife de Damas. Jordan Hunold de Lantar, père de Corba, comptait parmi ses ancêtres les glorieux ducs d'Aquitaine, et ce magnanime et infortuné Gaïffer, héros et martyr de la nationalité ibéro-romane au VIIIe siècle[1]. Ramon de Pérelha, en épousant Corba, retrempait son inimitié de la France dans une antique haine carlovingienne. Marquésa de Marcafaba, mère de Corba, était la sœur de Bernard de Marcafaba, beau-frère du comte de Foix, d'Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun, et d'Amiel de Palhers. Il ne leur restait de leurs nombreux domaines que le pauvre bourg de Saint-Paoul de Jarrats, ou des Fontaines, voisin de Foix. Corba, par sa mère, était donc une fille des Pyrénées et son origine explique sa retraite à Montségur, avec ses parents expulsés du Lantarais et du Toulousain. La jeune faidite devint dame d'un camp de bannis et n'apportait à son époux qu'une dot funèbre mais glorieuse de martyres patriotiques. Elle lui donna un fils et quatre filles nés dans les déserts du Thabor. Le fils reçut le

1. Rabanis, la Charte d'Alaon.

nom de Jordan, son aïeul maternel, et les filles eurent sans doute pour marraines, Philippa, comtesse de Foix, Esclarmonda de Foix, vicomtesse de Gimoez, Faïs de Durfort, et Braïda de Montservat, quatre illustres matrones de l'église du Paraclet. Nous concluons de ces circonstances domestiques que ces deux princesses de la maison de Foix, et ces deux chatelaines fugitives de leurs manoirs, et maintenant pauvres diaconesses du désert, avaient suivi les évêques et leurs hospices à Montségur; et que Jordan de Lantar, le vieux patriarche de l'indépendance romane; ses quatre fils, Jordan, Ramon, Gérald et Bernard, quatre héros d'épopée; ses trois beaux-frères, de Marcafaba, de Saverdun et de Palhers; les douze rameaux des fils de Bélissen de Mirepois; les chevaliers de Fanjaus, de Limous et du pays d'Olmès, formèrent comme un clan guerrier à la tête desquels Ramon de Pérelha défendit la forteresse du Paraclet.

Gui de Montfort, remontant la rive droite du Lectorier, eut d'abord à gravir la chaîne de Serralonga; ses âpres gorges, ses pentes rapides hérissées de vieux chênes et de grands bouleaux étaient propices aux embuscades; il parvint cependant jusqu'à la cime, c'est-à-dire, au pied de la Roche qui porte Montségur. Il crut sans doute qu'il n'avait qu'à dresser ses engins pour escalader le donjon. Mais il se trouva tout à coup arrêté par un immense ravin naturel creusé au pied d'un roc à pic qui, semblable à une tranchée et à un bastion de géants, lui en défendirent l'abord. Le hameau de Morency, sur la croupe boisée de Serralongue tire vraisem-

blablement son nom du campement de Bourchard de Montmorency, beau-frère de Simon de Montfort, qui se posta en vedette, du côté du levant, au niveau même du château, dont il surveillait tous les mouvements, mais qu'il ne menaçait que de la voix et de la lance par-dessus le val profond et l'inabordable escarpement de l'Abès[1]. Gui de Montfort essaya de gravir le passage de Montségur au nord, tandis qu'Enguerrand de Boves, tournant la montagne, tentait de forcer, au sud, le col de l'Ers. Guillaume, l'archidiacre, l'ingénieur de l'ost, dressa peut-être ses machines pour seconder leurs mouvements. Mais ils furent écrasés par le jet des calabres de Montségur; les chefs catholiques, quoi qu'en dise Pierre de Vaux-Cernay, se hâtèrent de redescendre; le comte de Foix, qui venait de reprendre sur leurs derrières Mazéres et Saverdun, pouvait les envelopper sur les croupes du Thabor, et d'ailleurs, Simon de Montfort, les rappelait en toute hâte au siége laborieux de Penne d'Agenais[2]. Plus tard, après le désastre nocturne de Muret, après la reddition volontaire du donjon de Foix, et la soumission effarée de tous les forts pyrénéens, Montfort vint en personne assaillir Montségur. Le géant de la croisade s'efforça d'étreindre convulsivement la forteresse patriotique. Des hauteurs de Serralongue, il lança contre la noble Roche ses meutes d'hommes et d'engins, ses *chattes* et ses *chiennes*[3] et

1. Abyssus, L'abymé.
2. Pierre de Vaux-Cernay, ch. LXIII.
3. Des machines de jet s'appelaient la *Gatta* et la *Gossa*.

son lion dont le rugissement faisait crouler les plus fortes tours. Ramon de Pérelha, Berenger de Lavelanet, Alzeu de Massabrac, Pons Adhémar de Rodelha, Isarn de Fanjaus, Pierre-Roger et Arnauld-Roger de Mirepois, et la maison héroïque de Lantar, défendirent l'Arche sainte de la patrie romane et de la foi cathare. Simon ne fut pas plus triomphant que Gui; le lion des Montfort redescendit une seconde fois vaincu des cimes du Thabor. Quand les évêques se rendirent à Rome pour presser le pape de reconnaître Montfort comme légitime seigneur du Midi entièrement conquis, Montségur protestait inexpugnable dans les nuées. Le comte de Foix l'affirme d'un mot rapide, mais incontesté, devant le concile de Latran. La forteresse albigeoise, dans la ruine générale, demeura donc inviolée, et resta jusqu'à la fin comme une oasis inaccessible, une île aérienne d'honnenr et de liberté[1].

Ainsi Montségur fut le pivot immuable de la réac-

1. La chronique romane. Dom Vaïssette affirme que Montfort prit Monségur. Il se fonde sur les paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran. Foulques, en effet, assure que Montségur a été rasé et ses habitants brûlés. Mais le comte de Foix réplique aussitôt à l'évêque qu'il existe encore des hérétiques à Montségur (n'y avia de présen). Montfort ne brûla donc que les bergers et les cabanes du hameau de l'Ers. S'il eût pris le donjon, il n'eut point rasé cette citadelle incomparable qui le rendait maître de tout le pays d'Olmès et de la région des Forêts (Saltuum). Plus tard Simon n'eut pas le temps d'escalader Montségur, assailli lui-même par les deux Ramons, à la tête des faidits de Provence et de Catalogne qui lui arrachèrent coup sur coup Beaucaire et Toulouse, la victoire et la vie.

tion et de la résurrection romane. Cependant après la catastrophe de Muret, un autre camp de proscrits s'était formé derrière les Pyrénées. Le vieux comte Ramon-Roger avait perdu le comté de Foix, mais Roger-Bernard son fils conservait la vicomté de Castelbon, du chef de sa femme Ermessende. Ermessende se retira avec son époux dans son manoir natal autour duquel elle réunit les exilés sur les bords de la Noguéra Palharésa. C'est même alors, quand tout semblait perdu, que la vicomtesse, abjura le catholicisme, ainsi que son père le vicomte Arnauld, entre les mains de Guilhabert de Castres qui s'était rendu au milieu des faidits de Catalogne. Ainsi la délivrance du Midi eut pour héroïnes deux princesses de la maison de Foix, Esclarmonde et Ermessende, l'une et l'autre admirablement converties par Guilhabert de Castres, pour la fondation de ce double refuge pyrénéen. Montségur évidemment servit de modèle à Castelbon. Montségur était un asile sacerdotal, Castelbon un asile laïque et guerrier. Castelbon fut plus nombreux, plus illustre par la conjuration des princes. C'est là qu'au retour de Rome, les comtes de Toulouse et de Foix se rencontrèrent avec les comtes de Commenges, de Conserans, de Palhars, et les barons exilés. C'est de là qu'ils partirent, à la suite de Ramon VI, et pendant que Roger-Bernard de Foix, à l'avant-garde, conduisait sur Toulouse le camp de Castelbon, le comte Ramon-Roger, son père, descendait à la tête du camp de Montségur. La victoire des princes fut celle des évêques qui l'avaient si merveilleusement préparée, et qui l'a-

chevèrent, en se mêlant, malgré leur horreur du sang, aux dernières et décisives batailles. Ainsi vaincus sans eux lorsque, n'étant plus catholiques, ils n'osaient pas se déclarer albigeois, les princes furent vainqueurs par eux, lorsqu'ils se déclarèrent franchement les champions de l'Église du Paraclet. Le patriarche Guilhabert rentra dans Toulouse où Ramon de Pérelha ramena sans doute le sacerdoce de Montségur. Toutefois nous ne voyons pas ce chevalier, à côté des comtes de Foix, ni dans les murs de Toulouse où périt Montfort, ni sur le champ de bataille de Baziége, ni au dernier siége de Castelnaudari. Il était probablement remonté à Montségur pour garder les vieillards, les femmes, les enfants, les berceaux et les tombes de la montagne sainte : cette mission pieuse convenait à son héroïsme en quelque sorte sacerdotal. Enfin, le comte Ramon-Roger, après douze ans d'exil, rétablit dans leurs foyers, les faïdits victorieux. Mais ô joie et amertume de la victoire ! Le vieux comte de Foix périt en rétablissant dans Mirepois les fils de Bélissen, et Pierre-Roger leur chef succomba quelques jours après en ramenant son frère Isarn dans son manoir de Fanjaus. Cette ironie du sort était une grâce mystérieuse du ciel. Ils mourrûent dans l'ivresse du triomphe et dans l'illusion de la renaissance de la patrie romane. Heureux ceux qui se couchèrent alors dans leurs sépulcres glorieux ! Ils ne furent pas expulsés de nouveau des champs et des toits paternels, et rejetés pour toujours dans l'exil, le désert et la mort. Cette douleur suprême était réservée au seigneur de Montségur. Il était rentré

dans ses châteaux de Pérelha, la Roca, Lavelanet, incendiés et à demi détruits par la guerre. Mais le roi de France vint bientôt ressaisir Pamiers, et rétablir Gui de Lévis dans les tours de Mirepois. Après avoir de nouveau dépossédé les Bélissen, le maréchal de la croisade essaya sans doute aussi de reconquérir les terres du seigneur de Montségur, qui lui avaient été données par Montfort. Ramon de Pérelha dut combattre pour la conservation de ses foyers. Il rouvrit ses bourgs à tous les faidits ; avec leur secours il parvint à s'y maintenir encore deux ou trois ans ; il y offrit un asile assuré aux Amis de Dieu. Le pays d'Olmès vit encore fleurir en liberté l'église du Paraclet. Mais enfin le traité de Paris les dépouilla pour toujours. Le maréchal, aidé des Français, s'empara de la Roca, de Lavelanet, des bourgs, de la plaine ; mais il n'osa suivre le chef des faidits sur le Thabor.

III

SECONDE ÉMIGRATION SUR LES MONTAGNES DU THABOR.

C'est en 1229, vingt ans après la première hégire, que s'effectua cette seconde émigration sur les montagnes du Thabor. Ce second exil fut bien plus douloureux car il était sans espoir ; beaucoup de larmes furent versées en remontant les pentes de Serralongue : sur la cime, elles redoublèrent quand on se retourna pour jeter un dernier regard lointain

aux toits paternels; et le cœur se brisa quand il fallut prononcer ce suprême et éternel adieu. Puis on s'enfonça, à pas lents et en silence, dans les hautes gorges et les âpres sinuosités de la montagne. Ramon de Pérelha, avec ses hommes d'armes, s'établit dans son donjon; immobile sur ce sommet crénelé, il reprit sa fonction de gardien du sancuaire du Paraclet. Mais ses compagnons descendirent au fond du vallon, sur les bords de l'Ers. Ils reconstruisirent leurs cabanes brûlées par Montfort; ils relevèrent leurs huttes effondrées par les pluies et les vents, et dont ils eurent à disputer les ruines aux bêtes sauvages. Ces grandes châtelaines de Fanjaus et de Mirepois qui naguère encore habitaient de nobles demeures féodales, d'antiques manoirs chevaleresques, n'eurent désormais pour abri que des parcs de brebis, des étables à porcs, où elles vécurent avec leurs palefrois humiliés, mais qu'elles décoraient des lances et des épées oisives de leurs époux, et qu'elles parfumaient d'un mélange ineffable de grâce, de piété et d'infortune.

Les évêques qui n'avaient point encore quitté les vallées du Tarn, de l'Aude et de la Garonne, leur champ de combat et de martyre, n'oublièrent pas les exilés de Montségur. Guilhabert de Castres, quelques jours après la ratification du fatal traité, vint lui-même inaugurer de sa présence et de sa parole ce second exil du Paraclet. L'évêque de Toulouse célébra dans le château la fête de Noël : il consola un peuple de proscrits qui ne devaient plus rentrer dans leurs manoirs paternels. Il ne devait pas tarder lui-même de ramener le sacerdoce ca-

thare à Montségur. Effectivement, ce n'est que de la cime de ce refuge pyrénéen, que le chef généreux des faidits verra désormais, à deux lieues dans la plaine, ses châteaux de Pérelha, de Lavelanet et de la Roca usurpés par les croisés. De la plate-forme de son donjon, il peut entrevoir, comme un fantôme, vers le nord, noyées dans le brouillard, les tours de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade; et plus loin encore, comme une ombre à peine perceptible, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence d'un sénéchal du roi de France. Ses compagnons n'avaient pas même ce triste bonheur : du fond de leur val sauvage, ils n'apercevaient que d'âpres rochers, des crêtes aiguës, de noirs sapins. Bien des fois sans doute, les châtelaines exilées du Peyrat, de Massabrac, de Bélestar, de Roquefissade, montèrent sur les cimes, qui semblent inaccessibles, au-dessus des forêts. Là, elles s'asseyaient sur une roche, cherchaient dans la brume des vallons leurs manoirs d'où s'élevait la fumée de l'étranger, regardaient en silence, et pleuraient jusqu'au soir.

Montségur reçut donc une seconde fois et pour toujours les chevaliers dépossédés par la croisade. Le premier exil avait duré huit ans, mais il avait fini par la délivrance et la victoire; le second devait en durer douze, et devait se terminer par le bûcher, les tortures et les basses-fosses de Carcassonne. Les *Consolateurs* vinrent tour à tour visiter ces proscrits et reprendre un moment haleine dans les bois et la paix du Thabor. Mais ils redescendaient bientôt dans les vallées et dans les

plaines désolées par l'inquisition. Ce tribunal, accusé de nonchalance par le pape, redoublait de rigueurs, comme il arrive aux tyrannies expirantes. Ces fureurs marquent la transition entre l'inquisition mourante des évêques et l'inquisition naissante des dominicains. Les Amis de Dieu, pendant trois ans encore, disputèrent pied à pied le terrain aux délateurs, aux persécuteurs, aux bourreaux. Mais enfin le sombre esprit de Dominique, ou plutôt le sinistre, l'inexorable génie de Rome, l'emporta. A une croisade guerrière de vingt ans, allait succéder une croisade judiciaire de deux siècles. Le sacerdoce albigeois dut songer à regagner l'asile sauvage des cimes du Thabor. Guilhabert de Castres poussa un cri de détresse : le gémissement du vieil évêque parvint rapidement à Montségur. Guilhabert demandait à Ramon de Pérelha de venir le chercher au Pas de las Portas, près de l'église de Saint-Quirc, non loin de Gaillac-Tolosan, sur la rive gauche de l'Ariége (août 1232).

A cet appel douloureux, à cet ordre sacré, Ramon de Pérelha part de Montségur, avant le jour sans doute pour se dérober aux espions de Gui de Lévis. Il est escorté par les chevaliers Bertran de Bardenac, de Bernard del Congost et par Bonan, Marti, Caïrol et quelques autres servants d'armes éprouvés [1]. Descendant la rampe orientale de Sarrelongue, il évite Lavelanet occupé par les croisés se dirige vers Pérelha qu'il tourne pour ne pas éveiller l'étranger campé dans son manoir paternel,

1. Leurs noms sont très-défigurés chez M. Schmidt.

marche au couchant par les vallons infréquentés de l'Herm, et va traverser l'Ariége à Saint-Jean-des-Verges où naguère le comte Roger-Bernard avait conclu la paix avec le roi de France. Il a quinze lieues à faire jusqu'au soir, mais les chevaux de l'Ariége ont bon jarret. Il oblique au nord vers Montagut, château construit sur un monticule en face du Pas-del-Roc, âpre gorge par où la Léze, torrent né dans les combes de Sérou, s'échappe en bruissant des ravins boisés du Gabre. Montagut appartient à Pierre de Durban et à son frère Ramon de Durban, beau-père de Loup de Foix. C'est Pierre de Durban qui, voyant, pendant l'un des siéges de Toulouse, reculer les milices de la cité, poussa son cheval contre les hordes de Montfort, et releva le combat, à la porte de Montolieu, en agitant la bannière à trois pals de gueules, et en criant : Foix ! Foix [1] ! Ce héros de l'épopée romane était poëte et capable de chanter ses exploits, comme il a célébré ses amours. Il dialoguait en vers avec Pierre de Gavarret et les deux troubadours luttèrent souvent de la harpe et de la lance dans les cours du Sabartez. Ramon de Durban était *croyant;* à sa mort, il fut consolé par le ministre Aguller ; le vieux chevalier expira au château de Foix, entouré de Ramon de Pérelha, de Sicard de Durfort, et de Pons-Adhémar de Rodeilla, et de plusieurs autres seigneurs pyrénéens [2]. Honora sa fille et son gendre Loup de Foix don-

1. Guil. de Tudella, vers 6010.
2. Doat, XXII. Dép. de Ram. de Pérelha.

nèrent sans doute l'hospitalité au seigneur de Montségur dans leur manoir de Montagut, où, sur le matin, les chevaliers laissèrent souffler leurs chevaux. Il ne reste plus du vieux donjon que les racines des tours, et la trace de son fossé circulaire qui entoure, comme d'un collier, son mamelon conique où paissent les troupeaux.

De Montagut, Ramon de Pérelha prit vers le nord à travers le Podaguez. On appelait ainsi ce territoire montueux qui s'étend entre l'Arise et l'Ariége. C'est un amas confus et discordant de coteaux tourmentés, semblables à d'énormes vagues tumultueusement solidifiées pendant une tempête. Le sol argileux est tour à tour visqueux comme la poix, ou durci comme le plomb ; l'hiver, c'est un océan de boue ; l'été, de prairies et de moissons : au moyen âge, de landes et de forêts. De loin en loin sur les hauteurs apparaissent, entre les arbres, tels que des vaisseaux à l'ancre, les églises catholiques aux lourds clochers, les demeures féodales aux larges tours ; et sur des mamelons dépouillés de bois, les moulins à vent aux longues ailes tournoyantes. Tel est le pays que parcourait Ramon de Pérelha : un écuyer du nom de Landric, dont le manoir se cachait dans les bois, le conduisait sur l'arête du coteau de Lermissa ; il traversa, au-dessous de Saint-Martin d'Oïdez, le ruisseau dont une lieue plus haut il avait vu l'humble origine à la fontaine de l'*Espinas*, recouverte encore aujourd'hui de trois aubépines séculaires, et gravit par de rudes et raboteux chemins les collines vers Durfort, métropole chevaleresque de l'Albigisme dans le Poda-

guez. Le château de Durfort, carré avec des tours rondes aux angles, s'élève massivement, à l'extrémité occidentale d'une colline qui s'aiguise en éperon, à la jonction de deux combes profondes, aux berges abruptes et herbeuses protégé au levant par une large tranchée sur laquelle s'abaissait un pont-levis qui le reliait au hameau. Le châtelain de Durfort était seigneur d'Unzent, de Canté, de Rodeilla, et coseigneur de Saverdun. Il possédait encore Bonnac, Avezac, et les pêcheries de l'Ariége jusqu'aux portes de Pamiers. La vénérable Faïs de Durfort, de la maison comtale, se convertit au catharisme, avec sa cousine Esclarmonde de Foix (1204). Peut-être vivait-elle encore à Montségur où elle s'était retirée depuis la croisade. Sicard de Durfort et Pons-Adhémar ses deux fils, non moins fervents, avaient mis, le premier son épée, le second sa lance et sa parole au service du Paraclet. Pons-Adhémar, chef de sa maison, avait dans son château, et dans ses guerres, les diacres Aguiller et Peyrota, et lui-même, orateur éloquent, se distinguait par une active et aventureuse propagande. Tous les châtelains des alentours, Jordan et Bernard de Marliac, Ramon de Justignac, Isarn de Saint Gabelle, venaient aux prédications de Durfort. Le sage Adhémar était le précepteur chevaleresque de son jeune parent Roger-Bernard de Foix. C'est dans ces murs que l'infant adolescent écoutait les mystiques homélies des diacres albigeois ; et c'est dans ces vallons sauvages qu'il préludait dans ses chasses contre les loups et les sangliers à ses prouesses héroïques contre les routiers, les ro-

mieux, et les hordes de la croix[1]. Ramon de Pérelha, coseigneur de Durfort, vint, sur le soir, attendre, chez ses cousins du Podaguez, la nuit qui devait amener le sacerdoce albigeois. Nous avons visité ce manoir d'une grande race romane dont les rameaux ont couvert toute la France. Reconstruit au XVI[e] siècle, il n'est plus aujourd'hui qu'un bâtiment rustique. Des canards nageaient dans son fossé bourbeux, et sur ses tours, encombrées de maïs, des pigeons roucoulaient tristement dans des meurtrières en forme de croix grecque : c'était la croix de Toulouse. Ce symbole héroïque décore la partie orientale qui conserve encore d'autres vestiges et du moyen âge et de l'albigisme. Les arcs qui se croisent en arête vive à la voûte d'une salle qui sert aujourd'hui de cellier, reposent aux quatre angles, à mi-hauteur du mur, sur des cariatides : deux têtes de chevaliers aux longs cheveux arrondis et renflés; et deux têtes de nonnes dont les guimpes encadrent étroitement la face éplorée : images de la chevalerie mondaine et du cénobitisme claustral, crucifiés dans le granit par le génie cathare, également ennemi du cloître et du monde[2].

Ramon de Pérelha, à l'ombre tombante, remonta à cheval, pour rencontrer, non loin de là, les pieux proscrits. De ces hauteurs où finit le comté de Foix, il descendit par une pente abrupte vers Gaillac où commence le Toulousain. Gaillac, surnommé Tolosan ou Toulza pour le distinguer de Gaillac

1. Déposition du comte Roger-Bernard de Foix.

2. Durfort appartient aujourd'hui au pasteur Arabet, du Carla-le-Comte.

d'Albigeois, n'est qu'un groupe confus de maisons pressées au pied de l'église et du château construit sur le coteau septentrional. Le ruisseau qui baigne son mur du côté du sud, coule plus loin sous l'abbaye de Calers, mollement assise, comme son nom l'indique, dans son tiède vallon, clos de forêts [1]. Les seigneurs de Durfort avaient doté puis dépouillé cette abbaye de l'ordre de Cîteaux. Les moines chassés par la guerre, rétablis par la paix de Paris, reconstruisaient, avec l'or du comte Ramon, leur monastère plus magnifique dans la misère et la ruine universelles. La révolution française, cette grande vengeresse, a détruit, après un calme de six cents ans, cette retraite cénobitique qui avait appelé la tempête sur le Midi. Son portail somptueux, au-dessus duquel on lit encore cette inscription latine : *Deo Virginique Deiparæ*, ne conduit plus qu'à des granges et des étables. Aux portes du vallon, un mille plus loin, s'élèvent deux édifices : à droite sur un haut mamelon rocheux, l'église isolée de Saint-Quirc, aujourd'hui couronné de son élégant clocher, comme d'une mitre; à gauche entouré d'arbres funéraires, le château de Berdaïs, sépulture des D'Ounous [2]. Dans le Podaguez, le catholicisme a multiplié outre mesure les monuments de sa victoire : les croix, les calvaires, et les cloches qui la chantent éternelle-

1. Calers, à Calore,

2. Les D'Ounous sont-ils les mêmes que les D'Honous du Lauragais, et les d'Honous que les Enfans de Nous des environs de Carcassonne ?

ment. Le petit bourg de Gaillac est fier de ses dix-huit cloches, dont les clameurs assourdissantes pourchassent incessamment dans les nuées, les doux esprits rêveurs des Cathares, ennemis, on le sait, de ces bruyantes capsules de bronze, qu'ils appelaient élégamment *les trompettes du prince de l'air*[1]. Ramon de Pérelha aperçut enfin, dans la brume du soir, le clocher aérien de Saint-Quirc, entouré de son cimetière planté de cyprès : c'est au pied de son monticule qu'est le *Pas de las Portas*, rendez-vous de Guilhabert de Castres.

IV

LE PAS DE LAS PORTAS. — LES CHEVALIERS ISARN DE FANJAUS, RAMON SANCHE DE RABAT, PIERRE DE MAZEROLLES. — LES CHATEAUX DE SAINT-YBARS, DE MASSABRAC ET DE PALHERS.

Le Pas de las Portas a perdu son nom avec les poternes qui fermaient Saint-Quirc du côté du couchant. Le ruisseau de Calers qui borde cette entrée du bourg, lui a substitué une nouvelle appellation, de moitié avec le signe de la victoire romaine dont on a exorcisé ce sol hérétique. Il s'appelle aujourd'hui la *Crouz del Baladot*, la Croix du Petit

1. Gaillac, à la Révolution, a dû hériter des cloches de l'abbaye de Calers, ce qui explique l'existence, dans un si petit bourg, d'un si magnifique carillon.

Fossé. C'est, à la jonction de trois chemins, un carrefour triangulaire, d'environ vingt pas d'étendue, mais évidemment rétréci, au centre duquel s'élève une croix rustique, sous un massif d'arbustes composé (juin 1853) d'un prunelier aux fruits verts, d'une aubépine défleurie, et d'un églantier en fleur, brodant de ses roses agrestes, ce dôme de verdure asile d'un rossignol. Invisible sous le feuillage, il soupirait langoureusement : on eût dit, selon une superstition pseudo-cathare, l'âme d'un troubadour, exilée pour ses folles chansons, dans la gorge de cet oiseau, et, pour avoir nié le divin mystère de la croix, expiant son erreur par de mélodieux sanglots, dans ce riant calvaire. Nous étions nous-même profondément ému à l'aspect de ce lieu désert, et au souvenir des grands proscrits du XIIIe siècle. C'est là que Ramon de Pérelha s'arrêta sur le soir ; c'est là qu'à demi caché par l'ombre de la nuit et des bois, il attendit en silence, au milieu de ses écuyers descendus de leurs chevaux ; tandis que l'un de ses compagnons peut-être, du haut du monticule du cimetière de Saint-Quirc, immobile, interrogeait dans le lointain, le cours de l'Ariége rapide, et les collines du Lauragais d'où venaient les prêtres albigeois.

Ils traversaient le fleuve, amoindri par la canicule, au-dessous d'un gros bourg muré dont le clocher effilé forme un gracieux paysage au confluent de l'Ariége et de l'Ers, nommé, de cette jonction des eaux, Tramesaïgas (Inter ambas aquas). C'est Cincte-Gabelle, assis au pied d'un monticule fortifié, comme l'exprime encore son nom romano-can-

tabre[1]. Son château, jadis hospitalier aux Amis de Dieu, puis sinistre par les souvenirs de Montfort, n'est plus aujourd'hui, qu'un calvaire surmonté d'un Christ gigantesque entouré de cyprès. L'escorte qui protégeait la marche nocturne du sacerdoce albigeois était conduite par trois chevaliers : Isarn de Fanjaus, un fils de Bélissen, dépouillé de son domaine féodal par saint Dominique, Ramon Sanche de Rabat, issu du même tronc par les femmes, et converti au Consolateur après une blessure grave reçue à la reprise du château d'Avesola sur les Français[2]. Ce baron du haut Sabartez résidait souvent à Laurac dont il était seigneur conjointement avec ses cousins les chevaliers d'Aniort, issus comme lui par leur mère de la grande maison de Laurac-Montréal. Pierre de Mazerolles qui depuis la confiscation de son domaine de Maziirolas au profit du Maréchal, vivait en Lauragais, sur le domaine de sa femme, Ermengarde de Gaja-la-Selva : homme hardi, singulièrement batailleur, implacable ennemi des moines et des monastères. Guilhabert de Castres venait évidemment de Fanjaus, son ancienne résidence épiscopale. Isarn de Bélissen l'avait escorté sur Laurac, d'où Sanche de Rabat le conduisit à Gaja-la-Selve où ils rallièrent Pierre de Mazerolles. De Gaja les trois chevaliers avec leurs écuyers et leurs servants d'armes descendirent par Belpech et Calmont, longeant la rive

1. Gap. montagne ; Gabella, monticule; cincta, fortifiée.
2. Avese, Avesol, Avesola, dans le Chercorb, entre Limous et Chalabre. Doat, déposition du comte Roger Bernard de Foix.

droite de l'Ers jusqu'à sa jonction avec l'Ariége [1]. C'est pour éviter la rencontre de Gui de Lévis et du sénéchal de Carcassonne qu'ils venaient, par un si long détour vers l'ouest, chercher les terres hospitalières du comte de Foix. Ces barons faidits marchaient en ordre et en harnais de combat, protégeant, de leur lance et de leur amour, ces évêques courbés par l'âge et par les tribulations sur leurs haquenées pacifiques, dirigeant eux-même les montures indécises dans des chemins inconnus, leur tenant la bride ou l'étrier avec un respect filial et les escortant comme les Pères infortunés de la religion et de la patrie romane. Dès qu'ils arrivèrent, le vieux Guilhabert à leur tête, au Pas de las Portas, les chevaliers pyrénéens qui les attendaient, tombèrent aux pieds de l'évêque de Toulouse. L'évêque leur donna sa bénédiction, selon l'usage, et leur apprit sans doute les cruautés de l'inquisition, dont le pape allait investir les Dominicains, pour que le redoutable tribunal dépendît uniquement de Rome, et reçût exclusivement son impulsion du Vatican. Voilà pourquoi le patriarche albigeois, comme un berger fugitif dont la bête féroce dévaste les bercails, remontait une seconde fois, pour rassembler les débris de ses troupeaux, sur les montagnes du Thabor.

Guilhabert était accompagné de Tento, Joan Cambidor, Bernard de la Motta, Vigoros de Bocona, Agulher, Marti, Polha, et d'une trentaine

1. Ils suivaient le *Chemin Narbonnais*, c'est à dire la voie romaine qui le long de l'Ers, de l'Ariége, et de la Garonne conduisait de Narbonne à Toulouse.

d'autres ministres de divers rangs. Ramon de Pérelha, après quelques instants de repos, prit la tête du cortége sacerdotal que lui remirent les seigneurs du Lauragais ; mais soit déférence, soit crainte de quelques dangers, appréhension peut-être d'une embuscade des moines de Calers, ou de Mancip de Gaillac, mal disposé pour les *hérétiques*, ces seigneurs, au lieu de se retirer, voulurent accompagner les évêques jusque sur les terres entièrement sûres du comte de Foix. Ils remontèrent, le long du bois, la rive droite du ruisseau de Calers, passèrent sous le mur de clôture du jardin du monastère, et tournèrent au sud de Gaillac. Arrivés là, au lieu de s'engager directement dans les collines d'où naguère Ramon de Pérelha était descendu, trajet probablement trop difficile à exécuter pendant la nuit, ils firent un détour vers l'ouest, et suivirent le chemin montueux qui, entre deux haies de nerpruns rabougris, conduit encore de nos jours vers Saint-Ybars. Le souffle des Pyrénées, glacial même sous la canicule, joint à l'humidité des bois, saisit sur ces hautes crêtes le frêle Guilhabert débilité par l'âge et les austérités. Gelé sur son cheval, et frissonnant à l'air nocturne, le vieillard dut chercher un abri. Du plateau de Saint-Ybars, hérissé de tours, il descendit le versant occidental du coteau où, sous le manoir féodal, le bourg est abruptement jeté. Citoyens de Toulouse, les seigneurs de Saint-Ybars furent vingt fois revêtus par le peuple de la robe rouge des consuls. Ces *barons du Capitole* eurent à soutenir d'ardentes luttes civiques contre les évêques et les inquisiteurs. Ils

étaient albigeois comme leurs vassaux. Toutefois Guilhabert ne vint pas s'abriter dans leurs murs; mais descendant jusqu'à la Lèze, et traversant, au-dessous de Sainte-Suzanne, le torrent à demi desséché, le vieillard transi vint se réchauffer au château de Massabrac[1].

C'est un châtelet qu'il faut distinguer d'un autre manoir de Massabrac, voisin de Lavelanet qui, donné aux moines par Montfort, reçut le nom de Bénazit, et s'appelle aujourd'hui Benaïs. Ils appartenaient sans doute à deux branches d'une même race pyrénéenne, dévouées l'une et l'autre au catharisme. Le châtelain réveillé en sursaut au milieu de la nuit, recueillit pieusement le sacerdoce fugitif et les nobles faidits qui se réchauffèrent et se reposèrent avec leurs chevaux dans son manoir fraternel. Ce manoir n'existe plus, la charrue a labouré le mamelon où s'élevait, au pied du coteau, son étroite et rustique enceinte crénelée; il nous a été donné, après six cents ans, de voir, soulevée par le soc, la cendre noire du foyer où se ranima Guilhabert de Castres. A l'aube Isarn de Fanjaus, Ramon de Rabat et Pierre de Mazerolles prirent congé de l'évêque, et rentrèrent dans le Terrefort pour regagner, de lande en lande, le Lauragais.

Le seigneur de Massabrac se joint aux compagnons

1. Doat, XXII, Interrogatoire de Ramon de Pérelha. Une tuilerie marque aujourd'hui le point où la route moderne coupe le vieux chemin suivi par Guilhabert. Le nom de Massabrac, qui semble arabe, est encore porté par un notaire

de Ramon de Pérelha et le cortége continua lentement sa marche vers la montagne dont l'arête rocailleuse échancre au sud-est l'horizon bruni de forêts. Il laisse à droite, sur la hauteur, le Castellar (le Carlat) des comtes de Foix et se dirige vers la gorge d'où la Lèze sort des rochers et des bois que domine, de sa berge abrupte, le gracieux donjon de Pal-hers. Ce manoir est, comme son nom l'indique, le Pal ou demeure fortifiée d'un chef ibérogothique [1], ancêtre des Villemur, dont le domaine comprend tout ce versant des collines et confine au territoire de Montagut, possession de Loup de Foix. Bernard-Amiel de Palhers était frère de Guilhem, seigneur de Marquefave, d'Arnaud de Villemur, seigneur de Saverdun, et de Marqueza de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha. Il figure dans l'épopée nationale pour avoir combattu, à côté de Roger-Bernard de Foix, à la bataille de Baziéges et au dernier siége de Toulouse où il défendit la barbacane de las Crozas [2]. Les évêques visitèrent sans doute en passant ce vaillant chef féodal, un héros de la délivrance romane, un patron de l'église du Paraclet. Amiel vivait en baron pyrénéen, en prince guerrier et pastoral, entouré de bercails et de haras. L'hiver, ses troupeaux de brebis, de génisses et de cavalles paissaient la bruyère et le

de Pamiers. Les Faure de Massabrac embrassèrent le protestantisme au xvie siècle. Mais ces Massabrac protestants descendent-ils des Massabrac Albigeois ?

1. Palum-heri, la maison du Maître : la limite du fief au sommet des coteaux, s'appelle encore le cap del Pal.

2. Guil. de Tudella.

genêt épineux dans les ravins profonds que domine son castel; l'été, ils remontaient vers les sources de l'Ariége, dont il voyait du haut de ses tours, les cimes neigeuses, sous un ciel de feu. Les Villemur avaient la passion des ours; les bergers, quand ils redescendaient en automne, devaient offrir à leurs maîtres des oursons *sains et gaillards* qu'ils élevaient comme des chiens dans les cours et les vestibules de leurs manoirs[1]. Insensiblement, et sous la discipline de l'inquisition, ils contractèrent les mœurs de ces féroces animaux. Au XVI[e] siècle, Blaise de Villemur, émule de Blaise de Montluc, fut la panthère catholique du pays de Foix. Ces barons avaient transporté la chapelle du village au pied de leur donjon pour que leurs vassaux vinssent y prier le Dieu de Montfort et de saint Dominique. Leur race s'éteignit dans celle de Maulezun, dont l'écusson décore de ses emblèmes héraldiques le portail de l'église et du château : le lion et le dragon, deux symboles du génie du mal, ont remplacé la colombe du Paraclet qui couva dans le manoir cathare les premières générations des Villemur[2]. Mais l'Esprit a vaincu le lion et le dragon, et ce ne sont plus que les spectres de cuivre et de pierre d'un âge barbare. Aujourd'hui, le pigeon roucoule dans les meurtrières des tours; le paon superbe erre autour des murailles avec son compagnon rustique, le coq des Gaules, dont la fierté plébéienne

1. M. Adolphe Garrigou.

2. Le château actuel est du XVI[e] siècle, et son plus vieux souvenir c'est Henri IV.

ne s'incline pas d'un cheveu devant le chaperon d'émeraudes et l'éventail étoilé de saphirs de ce Maharajah déchu de l'Inde. Le lévrier caressant annonce l'hospitalité du manoir baronnial à l'antiquaire démocrate qu'attirent les grandes mémoires oubliées du chevaleresque Amiel et du vénérable Guillabert, le saint pontife du Paraclet. Et l'historien populaire salue avec respect l'élégant donjon délabré, qui s'isole mélancoliquement sur sa hauteur féodale, et qui semble, dans le deuil de son passé tragique, se dérober derrière son bocage gracieux et funèbre de chênes, de cytises et de cyprès.

Le vieux châtelain de Palhers se joignit à son neveu le seigneur de Montségur : ils s'engagèrent dans la gorge boisée de la Lèza dont ils remontèrent la rive droite jusqu'à Montagut. Devant ce manoir, ils retrouvèrent la route parcourue la veille en sens inverse, et leur noble hôte qui les attendait, le valeureux Loup de Foix. C'est par honneur, car les chemins étaient sans danger désormais, que Loup et Amiel escortèrent les évêques albigeois, jusqu'au passage de l'Ariége. A Saint-Jean-des-Verges, Ramon de Pérelha trouva d'autres amis, le seigneur de Malleo (Mauléon), fils d'Amiel de Palhers [1], et les chevaliers d'Arvigna et de Vergnolas, qui ne devaient plus quitter les pieux voyageurs jusqu'à Montségur.

Nous avons suivi pas à pas la marche du sacer-

1. Les Mauléon de l'Ariége seraient donc une branche des Villemur? La femme d'Amiel devait-être, de son chef, dame de Malleo, près de Pamiers.

doce cathare, depuis le Lauragais, *les pays des labours*, à travers le Podaguez, le *pays des monticules*, de Sainte-Gabelle à Saint-Jean-des-Verges, jusqu'à l'Acarnaguez, le *pays des montagnes*, dont ils vont chercher, par les vallons solitaires de l'Herm, l'extrémité méridionale, sur la cime de Montségur. Nous avons marqué avec un amour filial, avec une religieuse fidélité, le chemin, le trajet, les haltes, les manoirs amis, les races hospitalières, les gardes dévoués et courageux. Car ce voyage est une date solennelle de cette histoire; c'est une marche funèbre dont le terme est un tombeau. Ces pâles pèlerins vont tranquillement à la mort : ils montent au supplice; ils s'élèvent au martyre. Nul ne redescendra de Montségur que pour les bûchers de Toulouse ou les basses-fosses de Carcassonne; et ceux qui n'en redescendront pas, ne trouveront sur cette cime du Thabor qu'une lente agonie, un sépulcre ignoré, ou un holocauste éclatant et colossal. Voilà pourquoi l'historien se met pieusement à la suite de cette procession lugubre, et gravit en soupirant la voie douloureuse de ce calvaire pyrénéen. Ces hommes méritent ce religieux et funèbre hommage. Ils sont non-seulement nos aïeux, mais des saints, des confesseurs, de grands citoyens : ces chevaliers, malgré leurs défauts, sont les défenseurs de la patrie; ces prêtres, malgré leurs erreurs, sont les martyrs de l'Esprit, et leur vénérable patriarche, Guilhabert de Castres, est l'Oint du Paraclet.

V

GUILHABERT DE CASTRES. — ARRIVÉE A MONTSÉGUR. — DEMANDE DU CHATEAU A RAMON DE PÉRELHA. — LE SACERDOCE CATHARE UNE SECONDE FOIS ÉTABLI SUR LE THABOR PYRÉNÉEN.

Guilhabert, quatrième évêque cathare de Toulouse, chef de ce sacerdoce fugitif, était de l'antique maison des seigneurs de Castres dépossédés par le roi de France. Le monarque avait donné Castres, leur métropole, Roquecourbe, Burlats, leurs bourgs, leurs châteaux et leurs immenses domaines à Philippe de Montfort, fils de Gui, tué devant Varilles, dont ces proscrits apercevaient en passant les tours vengeresses sur la rive droite de l'Ariége. Cette vieille race albigeoise, amie des rois d'Aragon, dévouée aux vicomtes de Carcassonne, alliée à la maison vicomtale de Saissac et de Fenouillèdes [1], et maintenant dépouillée comme elle et faidite sur les cimes des Pyrénées, restait encore à la tête de l'ordre religieux. Pendant que Bernard de Castres, son chef, errait à la suite de l'orphelin de Carcassonne, dans les bercails de la frontière catalane, et que d'autres chevaliers de sa maison n'avaient d'autre abri que les forêts de la Montagne-Noire, l'église du Paraclet, dont ils étaient les gardiens farouches, avaient pour pacifiques et miséricordieux pasteurs, Guilhabert son grand évêque, Isarn son frère, diacre,

1. Biograph. du troubadour Ramon de Miraval.

et leurs sœurs Orbria et N., diaconesses. Le catharisme en quelque sorte portait leur nom, tant il avait jeté des racines profondes dans leur cœur, dans leur cité et dans le sol albigeois : c'était comme un domaine religieux qui les consolait de la perte de leur domaine territorial; et Guilhabert était par son âge, par son œuvre et par son autorité, le patriarche de la *Consolation* d'Aquitaine. Son apostolat, qui s'ouvre historiquement avec le siècle, s'était illustré par trois œuvres éclatantes : la conversion d'Esclarmonde et des princes de la maison de Foix, qui assurait à la cause des *Purs* ses plus héroïques défenseurs ; la fondation de Montségur, dont le rocher fut l'écueil de la croisade et le pivot de la résistance et de la victoire romane ; enfin, la formation du camp de Castelbon où sa bénédiction cimenta la conjuration des princes exilés à la tête desquels il redescendit des Pyrénées par le port de Salao, rentra dans Toulouse à côté de Ramon VI, et tint jusqu'au bout la campagne avec les barons, se mêlant, pontife pacifique, au choc des lances et au tumulte des batailles. Ce grand vieillard soutenant par sa présence, enflammant par sa parole l'enthousiasme du patriotisme pyrénéen, contribua puissamment au trépas de Simon, à la défaite d'Amauri, à l'expulsion des hordes du nord. Guilhabert fut le héros sacerdotal, et comme l'ange du Paraclet, dans cette miraculeuse délivrance du Midi qui de nouveau succomba, hélas, écrasé dans sa victoire par le roi de France. Et maintenant, après la plus magnanime lutte et la plus infortunée, l'évêque septuagénaire ramenait une

dernière fois le sacerdoce cathare à Montségur, sa forteresse, son sanctuaire et son sépulcre.

Ces grands proscrits marchèrent tout le jour au pas de leurs chevaux. De Saint-Jean-des-Verges où ils avaient repassé l'Ariége, laissant Varilles sur leur gauche, et à une lieue sur leur droite Foix, dont un repli de montagne dérobait le donjon aux trois tours, ils continuèrent leur route toujours au levant. Par les vallées profondes et les sentiers infréquentés de Lherm, de Leychert et de Rocafissada, ils arrivèrent sur le soir à Nalzen, que le comte de Toulouse venait de donner au comte de Foix. Ils évitèrent Pérelha, Lavelanet et Montferrier, occupés par les hommes d'armes de Gui II de Levis. Entre ces deux derniers bourgs, ils passèrent le gué tumultueux de Lectorier, où depuis, pour fermer cette issue, on construisit Villeneuve d'Olmés, maintenant noire et vieille de six cents ans. Ils gravirent la rampe septentrionale de Serralongue, dont la bêche entame aujourd'hui la base, mais qui naguère encore n'était qu'une lande inculte, inviolée, et qu'ombrageaient au moyen âge de grands hêtres et de vieux bouleaux. La lune se leva pour éclairer sous les bois leur ascension vers Montségur. C'est par ces mêmes chemins, que vingt-trois ans auparavant, Ramon de Pérelha conduisait le sacerdoce albigeois réuni à Lavelanet. Quelle différence entre cette première et cette seconde migration ! Alors la patrie romane était vivante et tout entière encore avec ses princes, ses maisons chevaleresques, ses villes républicaines, ses libertés communales, ses cours d'amour, sa brillante civili-

sation, et ses poëtes qui en étaient les organes mélodieux. Aujourd'hui, vingt ans de guerre et de massacres ont dévasté le Midi. La croisade, pareille à une trombe, l'a bouleversé. Un million d'hommes a péri; ses comtes ne sont plus; ses villes sont démantelées; ses bourgs réduits en cendres; ses châteaux occupés par des croisés; ses peuples sont détruits ou fugitifs à l'étranger ou errants dans les forêts; ses troubadours pleurent éperdus sur les ruines de la patrie, comme des oiseaux gémissent désolés sur des décombres accumulés par l'ouragan. La France, solidement assise sur le rocher de Carcassonne, tient sa forte lance sur le cœur de Toulouse abattue, épuisée de sang, blessée à mort. Le roi capétien déchaîne contre elle deux monstres : la féodalité normande qui l'asservit, moribonde; et l'inquisition romaine qui torture son agonie et qui dévorera son cadavre. Et l'Église du Consolateur, âme de cette nationalité romane, remonte une dernière fois sur Montségur son calvaire, pour expirer sur la croix ou, comme son Christ idéal, s'évaporer dans la nuée.

Guilhabert de Castres, de la cime de Serralongue, aperçut enfin Montségur. La forteresse albigeoise apparaissait au fond d'une gorge comme sur un écueil foudroyé[1]. On eût dit, dans la vapeur, un gigantesque catafalque, dont la crénelure dentelait l'azur du ciel. Au-dessus de sa plate-forme, la lune flottait immobile comme une lampe funéraire. L'astre noc-

1. Mme Nap. Peyrat, *A travers le Moyen-Age.* Les ruines de Montségur.

turne prêtait à ses murailles, à l'Abès qui en est le fossé colossal, au val profond et triangulaire de Montségur, aux croupes plombées du Montferrier, au pic de Bidorte qui découpe vers le sud son cône aigu, à la forêt de Bélestar qui fuit vers l'orient en vagues de roche grisâtre, hérissées des flèches lugubres des sapins, au cours de l'Ers qui descend, des gouffres fatidiques, à tout ce paysage alpestre, baigné des brouillards du Gave ou des dernières neiges qui fument sur les cimes, un aspect vague, vaporeux, incorporel, et complétement en harmonie avec la cosmogonie cathare qui n'accordait au monde qu'une existence absolument fantastique. Et lorsque arrivée au pied de la montagne du château, la cavalcade s'allongea pour monter à la file la rampe raide, scabreuse, haletante, on eût dit, aux silhouettes mobiles des cavaliers et des palefrois, une procession de fantômes, gravissant en spirale vers le ciel. Les chevaux pyrénéens, doués de l'agilité des isards, s'arrêtèrent devant la barbacane septentrionale. Ramon de Pérelha mit pied à terre et fit descendre Guilhabert. Le vieil évêque fugitif dans la plaine se trouva, sur cette cime, le patriarche et le pontife d'un camp de proscrits. Il y rencontra Béranger de Lavelanet, Arnaud de Mairavilla près de Belpech, Ramon de Rocavilla, près de Laurac, le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, Arnaud-Othon de Castelverdun, et plusieurs des douze rameaux de la maison de Bélissen ; enfin un grand nombre de chevaliers dépossédés du Razez, du Carcassez, de l'Albigeois et du Toulousain. Parmi ces derniers,

on remarquait Pardo (le léopard), châtelain de Fanjaus, et ses compagnons, Astnar, fils d'Arnaud, Pierre-Roger Picarel et Auger de Montolieu, mandataires du comte de Toulouse. Ils venaient des mêmes cantons que les Amis de Dieu : ils avaient traversé la chaîne de Malapeyra et remonté l'Ers vers Bélestar, suivant directement la corde de l'arc profond et sinueux décrit par les évêques qu'ils avaient devancés à Montségur. Ces *faidits des bois* qui refusaient de se courber devant le roi de France et le pape de Rome, tombèrent à genoux devant le vieillard proscrit, qui personnifiait en lui l'indépendance religieuse et nationale du Midi. « Mon père, dirent-ils en se prosternant, bénissez-nous ! » — « Que le Seigneur vous bénisse, répondit le vieux pontife, et se relevant, ils se réunirent mêlés aux évêques et aux diacres, dans la salle capitulaire du château.

Guilhabert ne s'était ouvert qu'à demi au Pas-de-las-Portas. A Montségur il s'expliqua complétement devant les chevaliers. Nous n'avons pas son discours : mais nous en savons le sujet, et les circonstances nous en donnent les développements. « La paix soit avec vous, frères et seigneurs, reprit le patriarche. Nous venons la chercher aussi sur les montagnes d'Olmès. Nous fuyons devant le glaive et la mort, mais pour nous préparer au combat et reparaître sur le champ du martyre. Nous venons reconstituer sur cette cime notre hiérarchie à demi détruite. Bien plus, il convient de reporter sur la roche de Montségur le siége de l'Église du Paraclet. Les circonstances l'exigent. Depuis le traité

de Paris, expulsé de Toulouse, j'erre de ville en ville, de château en château, de caverne en caverne. Mais les villes sont démantelées, les châteaux assiégés, les cavernes fouillées. Nous n'avons presque plus d'asile sous le ciel. Nous sommes partout traqués par les archers des sénéchaux et les sicaires des évêques. Aussi que de martyrs ont péri sur les bûchers ! L'inquisition redouble de fureur. Elle est trop lente encore au gré du pape. Grégoire IX (le bruit s'en est répandu) va l'enlever aux évêques et la confier aux dominicains. L'horrible tribunal sera tout entier dans les mains de Rome. Comme vos épées ont vaincu Montfort, notre parole a vaincu Dominique. Ses prêcheurs ne seront plus que des juges, leurs chaires que des tribunaux et des échafauds, leurs sermons que des arrêts de proscription, de spoliation et de mort. A la croisade des épées va succéder la croisade des tortures. C'est ici la patience des saints ! Voici le dernier combat, l'agonie suprême ou la suprême victoire de la nation romane. Dans cette lutte, il convient de serrer ses reins, de concentrer l'organisation ecclésiastique, de donner un siége fixe au sacerdoce cathare, de l'isoler en quelque sorte au-dessus des nuées et de la foudre, pour que son chef puisse diriger l'apostolat dans la tempête, distribuer les consolations sur le champ du martyre, et en recueillir les débris sanglants sur cette cime inaccessible, dans le voisinage du ciel. C'est dans cette pensée, et dans la prévision de la croisade, que fut construit Montségur. Montségur fut pendant vingt ans de guerre l'arche du salut. L'arche qui portait l'Église

de Dieu flotta, pendant vingt ans, sur le déluge de sang, et c'est de cette cime que s'élança l'aigle Johannite qui saisit la croisade dans ses serres, et la colombe de l'Esprit qui portait dans son bec le rameau d'olivier. Montségur sauvera une seconde fois l'indépendance romane et l'église du Paraclet. En conséquence, noble En Ramon de Pérelha, je vous requiers, au nom du Christ, au nom des évêques mes collègues ici présents, au nom des saints, des confesseurs, et d'un peuple fugitif, de recevoir derechef le sacerdoce *consolateur* dans les murailles de Montségur, afin que cette Roche soit à jamais le refuge, la forteresse, le tabernacle du Christ et de la patrie, ou, si telle est la volonté du Seigneur, notre sépulcre immortel ! »

Ainsi parla sans doute Guilhabert de Castres, avec l'autorité de l'âge, du génie et du martyre, et les évêques et les diacres unirent leurs supplications aux accents paternellement impérieux du patriarche. Guilhabert ne demandait rien de nouveau, rien d'imprévu ; il ne réclamait que la confirmation définitive de ce qui existait depuis un quart de siècle ; il n'invoquait que la sanction irrévocable de la destination primitive de Montségur. Et pourtant Ramon de Pérelha parut surpris : il hésita comme devant la ruine et la mort; il vit se dresser devant lui le fantôme de son martyre, et il se troubla; il frissonna en sentant passer sur sa peau l'ombre des oubliettes de Carcassonne, et la flamme des bûchers de Toulouse. Dans ce combat de la nature, il objecta sans doute, qu'il ne pouvait accorder Montségur, sans l'autorisation des comtes

de Foix et de Toulouse, ses suzerains. Mais Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal de Roger-Bernard, Pardo et Auger de Montolieu, bayles de Ramon VII, se trouvèrent là comme les représentants des deux comtes. Il était évident que Guilhabert s'était entendu d'avance avec les deux princes, et que leurs mandataires étaient venus assister à l'installation du sacerdoce albigeois à Montségur[1].

Enfin, après des entretiens prolongés dans la nuit, Ramon de Pérelha consentit : il céda au commandement paternel de ce grand vieillard ; mais il fallut, pour vaincre le chevalier, l'approbation de ses suzerains, les prières des évêques, les supplications de ce peuple de proscrits, au milieu duquel se réfugiait le sacerdoce cathare, et surtout la volonté d'Esclarmonde, la papesse de l'Albigisme, alors octogénaire, et retirée dans quelque grotte, ou peut-être morte, et recueillie dans son tombeau de pierre, mais toujours vivante par son héroïque souvenir, et dont la grande et solennelle figure régnait encore souverainement sur les cimes du Thabor.

Cette nuit fut pour Ramon de Pérelha, comme une nuit de Gethsemani. Il vainquit enfin la chair, surmonta la nature, domina son agonie anticipée ; il accepta courageusement ce devoir suprême, et dans son cœur accomplit magnanimement ce sublime sacrifice. Du grand naufrage du Midi, il n'avait sauvé que Montségur. Il chargea sur ce débris de son vaisseau, les reliques de son pays et

1. Doat, XXII. Interrogatoire de R. de Pérelha.

de sa foi. Il mit les restes de sa fortune, de sa famille et de sa vie, sous la protection de ces reliques qui attiraient la foudre, et victime résignée, il s'abandonna à l'abîme et aux tempêtes. Que lui importait maintenant de survivre à sa race et à son Dieu!

Les pieux pèlerins donnèrent à leurs hôtes la bénédiction du soir; puis, avides de repos, se retirèrent dans leurs cellules nocturnes, et de tout ce mouvement confus d'hommes et de chevaux, on n'entendit plus que le pas régulier de la vedette qui, sur la plate-forme du donjon, gardait la Roche sainte, où le sacerdoce cathare était recueilli comme dans un îlot aérien.

VI

LES CATHARES S'ÉTABLISSENT SUR LA MONTAGNE, ET ROUVRENT LEURS CABANES ET LEURS GROTTES. — PRÉDICATION DE GUILHABERT DE CASTRES ET SECONDE CONSÉCRATION DU THABOR AU PARACLET. — PACTE ENTRE LES CHEVALIERS ET LES ÉVÊQUES. — HOMMAGE DE RAMON DE PÉRELHA AUX COMTES DE TOULOUSE ET DE FOIX. — ADHÉSION DES COMTES A L'ÉGLISE DU CONSOLATEUR.

Le matin, assurés du refuge de Montségur, les évêques sortirent par la poterne de l'est et descendirent sur le versant méridional de la montagne sainte. Ils retrouvèrent leurs cabanes abandonnées, leurs grottes depuis quinze ans désertes. Ils s'établirent sous leurs toits de feuillage, dans leurs cellules de rocher, et dans la tranquillité de ces asiles sauvages abrités sous les chênes de la forêt. C'est là qu'ils avaient bravé les fureurs de la croi-

sade; c'est là qu'il espèrent encore vaincre les rages de l'inquisition; c'est de là, que la paix, la liberté, la consolation, objet de leurs prières, descendront de nouveau sur le Midi.

Cependant le bruit s'était répandu que Guilhabert de Castres était arrivé pendant la nuit, et qu'il avait ramené une seconde fois et pour toujours les Amis de Dieu sur le Thabor. Une joie aussi vive qu'inespérée remplit le cœur des exilés de Montségur. On sait la tendre et religieuse vénération qu'ils rendaient aux ministres du Paraclet. Du village, assis au bord de l'Ers, des grottes voisines, des forêts environnantes, les chevaliers, les solitaires, les diaconesses, les pâtres, vieillards débilités par l'âge, par l'austérité et le malheur, montèrent en foule, les brusques zigzags de la rampe abrupte et vertigineuse du donjon. Guilhabert devait prêcher, et consacrer derechef, par un service solennel, la montagne de la Consolation. Il n'y avait point de temple à Montségur. Un temple est le symbole du monde. Le Paraclet, hostile au monde, ne peut avoir de sanctuaire matériel. Le cœur de l'homme est le seul tabernacle de l'Esprit. Les faidits avaient pourtant un oratoire habituel, un vaste bercail rustique [1], mais il était en bas dans le hameau. L'assemblée cette fois se tint sur la Roche, dans le château même, car l'objet de la solennité était la consécration d'un véritable pacte politique et religieux. Ramon de Pérelha, Corba sa femme, Jordan, son fils, Philippa, Esclarmonde, Alpaïs et Braïda,

1. Doat ibid : *Domus deputata ad faciendum sermonem.*

ses filles; le vénérable Jordan de Lantar, son beau-père, sa femme Marquesia de Lantar, diaconesse, et leurs quatre fils, des saints et des héros; les bayles des comtes de Toulouse, et de Foix; la vieille vicomtesse Esclarmonde de Foix, fondatrice de Montségur, probablement encore vivante, et son acolyte, l'archidiaconesse Ermengarde du Telh; des chevaliers des maisons d'Arvigna, d'Astnava, de Villemur, de Roqueville, de Maireville, de Belissen, de Rabat, de Lordat, d'Alion, de Castelverdun, des servants d'armes, des serviteurs du châtelain, des bergers et des bûcherons, formèrent l'auditoire. La grande salle capitulaire servit d'église : elle s'éclairait par les lucarnes de la voûte légèrement ogivale, par la poterne de l'Est, et par le portail de la barbacane de l'ouest, long corridor crénelé, percé de profondes archères, et terminé par une tour en demi-lune, qui formait comme le portique guerrier de cet oratoire féodal. Les croyants, c'est-à-dire les laïques, s'installèrent vers l'occident contre le donjon dont les gardes assistèrent au culte, dans l'embrasure des meurtrières intérieures. Guilhabert de Castres, les évêques, les diacres, les parfaits prirent place, selon leur rang hiérarchique, du côté de l'orient. La balustrade supérieure de l'escalier dont l'étroite et tortueuse vis descend au souterrain séparait une estrade élevée où dans l'angle oriental, se dressait un pupitre revêtu d'une tunique de lin pur, et sur ce pupitre l'Évangile, les Épîtres et l'Apocalypse de saint Jean, qui formaient la Bible du Paraclet.

Guilhabert ouvrit le culte en invoquant le Père,

le Fils et le Saint-Esprit. Puis, déroulant le volume divin, il lut un passage adapté sans doute à la solennité. Après cette lecture, il développa le texte sacré : la prédication albigeoise n'était point un discours oratoire à la manière des Grecs et des Latins; c'était une simple paraphrase de l'Écriture interprétée dans un sens toujours spirituel. L'évêque se tut, et les assistants se mêlant au culte, comme dans l'église primitive, se levèrent, et s'inclinant trois fois profondément, murmurèrent à trois reprises : « *Père, bénissez-nous!* La troisième fois, ils ajoutèrent : Priez Dieu pour nous, pécheurs! Priez-le qu'il fasse de nous de bons chrétiens ! Priez-le qu'il nous accorde une bonne fin ! » Le vieux patriarche, les évêques, les diacres et les parfaits étendant la main sur la foule prosternée et silencieuse, répondirent à chaque appel : « Que le Seigneur vous bénisse ! Et la dernière fois: Dieu veuille faire de vous de bons chrétiens, et vous accorder une bonne fin!» Puis toute l'assemblée récita à haute voix l'oraison dominicale en langue vulgaire, d'après le texte grec (Math. VI, 9), mais au lieu de notre pain quotidien, disant, dans le sens mystique et cathare, notre pain super-substantiel, l'aliment de l'âme, la parole qui sort de la bouche de Dieu. Après l'amen, le ministre reprit : « Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! — Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec nous tous, répondit l'auditoire. Ensuite, l'un des auditeurs, Ramon de Pérelha peut être, continuant, confessa, selon l'usage, et hautement, les péchés du peuple. Et Guilhabert, les évêques, les diacres et les parfaits, élevant la voix :

que le Seigneur veuille vous pardonner vos péchés ! On remarquera que la confession était publique et collective, et que l'absolution était donnée, non pas au nom du prêtre, mais au nom de Dieu, contrairement aux usages de l'Église romaine[1]. Enfin le patriarche bénit une dernière fois l'assemblée, et donna le baiser de paix aux évêques qui le rendirent aux diacres et aux parfaits, et ceux-ci à la multitude des croyants : aux hommes seulement, et en l'appliquant *en travers sur la bouche*, par un sentiment de chasteté. Pendant ce temps, l'archidiaconesse transmettait le baiser aux femmes qui l'échangeaient entre elles de la même manière, et ce signe de l'amour pur scellait et clôturait la cérémonie : la charité complétait l'adoration.

Tel était l'office ordinaire : le culte cathare, plus populaire que sacerdotal, rappelle par son antique simplicité, l'église primitive, et tout au moins remonte au IIIe siècle. Toujours est-il antérieur à l'adoption de la musique, qui n'y figure que par une mélopée ou récitation mélodique naturelle à la langue romane. Chose singulière, cette église orientale et gnostique rejette la musique importée dans le christianisme par le gnosticisme oriental. L'église de l'Esprit repousse le plus incorporel et le plus aérien des arts[2]. Toutefois elle ne bannit le

1. Je l'absous d'office de tous ses péchés, Absolution d'Abeilard par Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, épist 21.
2. Voir, sur l'introduction de la musique dans l'église de Milan. Saint Augustin, *Confessions*, IX, 7, X. 33.

chant que du temple; car, selon le précepte de saint Paul, les Albigeois se réjouissaient dans leurs maisons par des hymnes, et s'égayaient même dans leurs travaux par des chansons et des ballades. Le cathare était instinctivement poëte et musicien, et l'apparition de sa doctrine est essentiellement liée au mouvement musical et poétique du Midi. Au surplus, dans cette solennité, quel concert d'orgues et de harpes eût égalé le cantique formé par le dialogue du vieil évêque, avec les prières des diacres, les sanglots des femmes, les sourds murmures des guerriers et jusqu'au retentissement belliqueux des armures, vouant à l'Évangile proscrit et à la patrie expirante cette cime de la terre voisine du ciel?

Cette cérémonie ne fut, avons-nous dit, qu'une seconde consécration de Montségur au Paraclet. Guillabert prit sans doute pour texte un passage analogue à la solennité, peut-être celui-ci qui contenait tant de consolations et d'espérances, et tiré de l'Apocalypse, l'épopée prophétique des derniers temps : — Et moi Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui descendait du ciel d'auprès de Dieu, ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel et qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il y habitera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus : et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail, car ce qui était auparavant sera passé. Et celui qui était assis

sur le trône dit : Voici, je vais faire toutes choses nouvelles : Puis, il me dit : écris-le, car ces paroles sont véritables et certaines (Ap. xxi).

Ainsi, pour ce grand vieillard, tout pareil à celui de Pathmos, cette cime sauvage de Montségur était la cité mystique ou plutôt la haute montagne d'où l'œil ravi découvrait la Sion céleste, construite d'or et de cristal, dont la muraille était de jaspe, et les portes de perle. Montségur est l'image de cette cité de l'Esprit. Dieu en est le soleil, et le Christ en est la lune. Leur gloire l'éclaire : il n'y a point de nuit; il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui s'abandonne à l'abomination et au mensonge; mais ceux-là seuls qui sont écrits au Livre de l'Agneau. Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. La mort règne partout : la violence et le crime se disputent la terre. Les saints périssent chaque jour. Guillabert rappela les derniers martyrs, depuis ce magnanime Pagan de la Bessède jusqu'aux diaconesses du Lauragais, la noble Bérengère de Gavarret, et sa compagne, Aicelina de Hauterive, dont les bûchers s'allument déjà. Il parla sans doute des exilés d'Aragon, de l'héroïque orphelin de Carcassonne et de ses compagnons revenus de la conquête des Baléares et qui roulaient, comme un nuage orageux, derrière les Pyrénées. Il put montrer, comme une ligne obscure, à l'horizon de l'est, la Montagne-Noire, le camp des *Ramondens, sur les terres de Dieu*, et derrière ce sombre rideau, reculé vers le nord, le donjon de Penne, et le camp des faidits du Rouergue et du Quercy. Mais Montségur est la cime sainte, le siége du sacerdoce, le trône de l'Esprit. Les nations

tourneront leurs regards vers sa lumière, et les rois y apporteront ce qu'ils ont de plus précieux. Les rois y viendront, les rois d'Aragon et d'Angleterre, les comtes de Toulouse et de Foix, et le *roi* du pic de Nore, et les barons de Penne, et tous les princes de la race romane. Quelques-uns sont déjà venus, et les voilà tous rangés autour du Livre saint. Noble Ramon de Perella, promettez-vous de donner une seconde fois votre Roche de Montségur, pour être l'asile de l'Église du Paraclet? — Je le promets, répondit le fils de Cometa, étendant la main sur l'Évangile! — Et vous, reprit le Patriarche, enfants de Bélissen, barons du Sabartez, du Lauragais et de la Cerdagne, défenseurs et libérateurs de la terre romane, promettez-vous de défendre cette Roche de Montségur, dernier asile du l'Esprit-Saint et de la liberté sur la terre? — Nous le promettons, s'écrièrent les chevaliers déployant en cercle sur la Bible leurs mains gantelées et leurs épées frémissantes. — Le Seigneur reçoit vos promesses! Et nous, ses ministres, évêques du Consolateur, nous vous assurons en son nom une bonne fin, la délivrance pour vos peuples, et pour vos âmes la vie éternelle. Et les diacres, les évêques, les yeux élevés au ciel, et les mains abaissées vers le Livre sacré, murmurèrent d'une voix grave, affirmant l'éternité de l'Esprit : « Au commencement était la Parole : elle était en Dieu; et elle était Dieu. » Des acclamations éclatèrent, mêlées au bruit d'airain des glaives et des haches d'armes, et les vents les roulèrent, comme le cri de guerre de la patrie renaissant du tombeau, sur les collines et les montagnes, dans les sapins

de la forêt de Bélestar, et jusque vers les gouffres fatidiques du Thabor.

C'est ainsi que nous aimons à nous représenter cette cérémonie religieuse et patriotique qui formait un seul corps de ces évêques et de ces barons. Elle se termina par le rite féodal qui donnait à ce corps une tête. Ramon de Perelle fit serment entre les mains d'Othon-Arnaud de Castel-Verdun, sénéchal du comte de Foix. Cet hommage était suffisant : le comte Ramon VII venait de céder à Roger-Bernard ses droits particuliers sur Pereille et Montségur. Mais, par un excès de courtoisie et de fidélité chevaleresque, le seigneur de Montségur fit encore acte de vasselage entre les mains de Pardo et d'Auger de Montolive, bayles du comte de Toulouse. Par là, ce prince devint le chef, qui réunissait en un seul faisceau les trois camps insurgés, celui du Thabor, celui de Penne et celui de la Montagne-Noire. Après ce double hommage-lige, les bayles, à leur tour, tombèrent aux pieds de Guillabert de Castres, et sa bénédiction scella l'alliance du catharisme avec l'insurrection romane et le comte de Toulouse. Montségur était une seconde fois le sanctuaire et le capitole pyrénéen[1].

Nous disions naguères : « Nous monterons sur la cime de Montségur. Nous dresserons le tribunal de l'histoire sur ce rocher désert. Nous réviserons ce procès tragique d'un peuple inconsolé. Nous dirons aux bourreaux : N'approchez pas ! Mais vous, cieux

1. Montségur, comme beaucoup d'autres châteaux, était appelé le *Capduelh*, le capitole.

et terre, parlez! Ruines, sépulcres, ossements, élevez la voix! Faites entendre votre gémissement[1]. » — Montségur, la montagne de la délivrance, la roche du sacrifice, sera donc la pierre du jugement. L'heure est solennelle et triste. Le Christ se voile; l'Évangile se dérobe sous un nuage; toutes les églises défaillent et sombrent lentement dans la nuit. On dirait une Josaphat des religions, une plaine des tombeaux, jonchéé de dogmes vides et de symboles desséchés (Ezéch. XXXVII). Certainement c'est une nuit divine où s'opérera une renaissance du monde, une transfiguration du Verbe éternel. Le monde cependant est saisi de ces angoisses que ressent le ver qui va subir sa transformation mystérieuse. Prions en attendant le jour lointain; et dans ce vague crépuscule du soir, évoquons, parmi les rêves consolateurs, la douce figure de la noble et sainte église du Paraclet. Elle n'est point morte; elle a fléchi sous sa croix; elle a dormi six cents ans dans son tombeau. Le sépulcre de feu où fut jetée cette fiancée du Christ s'est changé en une couche de lis et de parfum. L'Époux lui dit : *Jeune fille, lève-toi!* La voilà debout dans son suaire virginal. Sulamite plaintive, elle vient de la Grèce et de l'Orient, du désert et du martyre. Elle s'avance, comme l'aurore, avec son cortége d'humbles pontifes, de pieux chevaliers, de troubadours mélodieux. Elle se nomme : *Pureté et Consolation*. Elle a l'ineffable jeunesse de l'amour,

1. Nap. Peyrat : Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XIIe siècle.

et l'immortelle adolescence de l'Apôtre bien-aimé. Avec son Maître, elle a reposé sur le cœur du Christ. Sur la cime de Montségur, la montagne du jugement, faisons donc comparaître l'Église romaine de saint Pierre, l'Église hellénique de saint Paul, l'Église orientale de saint Jean, la vierge inspirée de Pathmos.

FIN DU TOME PREMIER

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LA MORT DU LOUP OU DE SIMON DE MONTFORT

Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!
Viva Tolosa
Ciotat gloriosa
Et poderosa!
Tornan lo paratge et l'onor!
Montfort
Es mort!
Es mort!
Es mort!

II

CRI DE GUERRE

Comt Ramon, duc de Narbona,
Marques de Provensa,
Vostra valor es tan bona

Que tot lo mond gensa.
Car de la mar de Bayona
Entro à Valensa
Avra gent falsa et felona
Lai et viltenensa.
Mas vos tenetz tan vil lor,
Que los Francès bevedor
Plus que perdics à l'austor
No vos fan temensa.

PIERRE CARDINAL.

III

ESPOIR DE SECOURS

Ric socors aurem
En Deu n'ai fiansa;
Don gazagnarem
Sobre cels de Fransa;
D'ost que Deu non tem
Pren Deu tost venjansa;
Segur estem, senhor
Et ferm de ric socors!

Tal cuja venir
Ab falsa crozada
Que n'aur'a fugir
Sen fog d'albergada,
Car ab ben ferir
Venc hom leu maïnada.
Segur estem, senhors
Et ferm de ric socors!

TOMIERAS.

IV

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu-Christ que poder
L'y dona, et quel garda, s'il play,
Quels clergs no l'poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.

A la Gleysa falh son saber
Car vol los Frances metre lay
On non an a drech per nul dever,
Et giton cristias a glay.

GUILH. ANELER.

V

TENSON OU DIALOGUE POÉTIQUE ET CHEVALERESQUE ENTRE GUI DE CAVAILLON ET RAMON VII, COMTE DE TOULOUSE

Gui.

Senher coms, saber volria
Qual tenriats per melhor
Si l'apostol vos rendia
Vostra terra per amor
O si per cavalaria
La conquerrets ad honor
Suffertan fred et calor?
Qu'eu sai ben lo qual volria
S'era hom de tan gran valor
Quel maltrach torne en legor.

Ramon.

Per Deu, Gui, mais amaria
Conquerre prets et valor
Que nulla autra manentia
Qué m'tornes à desonor.
Non o dic contra clergia
Ne men o dic per paor;
Qu'eu non vol castel ni tor
Se eu no la m' conquerria :
Et mei onrat valedor
Saben qual gazanh es lor.

VI

PRINTEMPS DE GUERRE

Ancmais tan gen no vi venir pascor
Qu'el ve garnits de solas et de chan,
Et ve garnits de guerra et de mazan,
Et ve garnits d'esmay et de paor,
Et ve garnits de gran cavalleria
Et ve garnits d'una gran manentia.
Que tal so pro cosselhar et dormir
Qu'ara vay gent bras levat accuillir.

Bel m'es quan vey qui broyer et pastor
Van si marrits qu'el no sap vas o s'an;
Et bel quand vey queb ric baro mettran
So don eran avar et guillador.
Qu'ara dara tal que cor non avia,
Et montara pagés qu'aunir solia;
Que gran guerra, quant hom no i pot gaudir
Fai mal senhor vas los sieus affranquir.

Ab nulla gen no trob om tan d'amor
Ni tan de fé, segon lo mieu semblan,
Com al los sieus, que ja no failliran
En nulla re, sol qu'om no falla lor.
Mas a senhor quels sieus forsa et gualia
No pot hom fé portar ne senhoria;
Mas ab los sieus, qui los sap gen baillir
Pot hom lo sieu gardar et conquerir.

El mond non a thésors ni gran ricor
Que si aunits, sapchats quieu prets un guan,
Quaitan tost mor, mas non o sabon tan
Avols com bos; et vida ses valor
Prets mens que mort; et prets mais tota via
Honor et prets qu'aunida manentia
Car sel es fol que se fa escarnir
Et sel savis que se fa gen grazir.

Al pros comt de Tolosa mon senhor,
Preg quel membre qui l' valg ni qui l'tem dan;
Et que valha a cels que valgut l'an,
Et sian ric per lui bon servidor.
Qu'el savis dits : que cel qui be volria
Esser amats, ames be ses bausia,
Car qui be vol baissar et frevolher
Sos ennemis, bos amics deu causir.

BERNARD ARNAUD DE MONTCUC.

VII

DÉSIR DE LA PAIX

Foilha ni flor ni caud temps ni fredura
No m'fa cantar ni m'merma mon talen
Mais alor cant quant aug dir à la gen

Que bens ly deu venir qui bén s'agura.
  Dieus! Tota bona aventura
De patz de l'ducs comte et Marques
Et patz de clergs et de Frances!

Patz sitôt s'es bona et ferma et segura;
Patz d'amistat qu'a tot estion gen,
Patz qu'a faita pros home lealmen
Patz que posc om ben amar ses rancura.
  Bona patz mi plats quant dura
Et patz forsada no m'plats ges
D'avolz patz ven mais mals que bes.

En cort de rey deu hom trobar drechura
Et en gleysa merce et causimen
Et franc perdo de mortal faillimen,
Segon lo dits de la santa escritura.
  Et rey deu gardar mesura
Car qui no l'garda rey peits es
Loc fora que dam l'en vengues.

Rey deu amar et onrar sa natura,
Et al meillor deu far meilloramen,
De mais d'onor et de mais d'onramen,
Et deu gardar s'a cort de desmesura.
  Et rey sa de bon pretz cura
Deu creire als valens, als cortes,
Als plus onrats et miels appres.

BERNARD DE LA BARDA (BARTHA.)

TABLE

—

LIVRE PREMIER

RAMON VII, COMTE DE TOULOUSE

LIVRE DEUXIÈME

ROGER-BERNARD II, COMTE DE FOIX

LIVRE TROISIÈME

RAMON-ROGER II, VICOMTE DE CARCASSONNE

LIVRE QUATRIÈME

RAMON DE PERELHA, SEIGNEUR DE MONTSÉGUR

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

Imprimerie L. Toinon et Cᵉ, à Saint-Germain.

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

HISTOIRE

DES

ALBIGEOIS

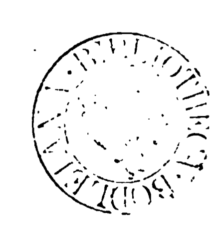
LES ALBIGEOIS ET L'INQUISITION

PAR

NAPOLÉON PEYRAT

> Ai! Tolosa e Provensa!
> E la terra d'Agensa!
> Bezers e Carcassey!
> Quo vos vi! quo vos vey!
>
> BERNARD SICARD, de Marjevols.

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie
Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1870

V

GUILLABERT DE CASTRES

LIVRE CINQUIÈME

GUILLABERT DE CASTRES[1]

I

LE POG OU ROCHE DE MONTSÉGUR. — GUILLABERT DE CASTRES CONVOQUE UN SYNODE CATHARE. — ORIGINES DE L'ÉGLISE DU PARACLET.

Le Pog[2] ou Roche de Montségur est un trapèze de montagne, de deux kilomètres de long sur un demi-kilomètre de large environ, et détaché d'un contrefort pyrénéen par un tremblement de terre, et par le cours de l'Ers qui descend des gouffres fatidiques. Cette énorme tranche de granit est isolée au nord par la brèche du *Tremblement* où passe le chemin de Lavelanet et que surplombe le château, au sud par la gorge de l'Ers que longe le chemin de Belestar, et que domine une barbacane, à l'est par la coupure verticale et gigantesque de l'Abès (Abyssus) de Serrelongue, à l'ouest par le talus moins abrupte mais non moins inabordable et non moins vertigineux du val de Montségur. Son

1. Guilhabert de Castras.

2. Pog, pouch, pech, pey, poul, montagne; d'où pujol, monticule, et pujar, monter.

escarpement absolu n'est accessible, grâce au travail humain, que par la rampe du nord-ouest qui conduit au château, dont la masse crénelée forme comme la poterne inexpugnable et la herse colossale de la Roche. Sa plate-forme, où l'ouragan pyrénéen a semé une forêt de chênes et de hêtres, incline sa pente raboteuse au levant et au midi. C'est sous ce bocage séculaire que se cachent éparpillées les grottes, les cabanes, les ermitages, la cité des saints que gardent, aux deux extrémités, comme deux lions aux énormes dents, le donjon qui regarde Lavelanet, et la barbacane qui surveille Bélestar. Les évêques n'aperçoivent, de cette cime, que le hameau de Montségur, perdu, comme dans un abîme, au fond d'un val triangulaire. De l'ouest à l'est l'horizon est fermé par un hémicycle de montagnes ferrugineuses couvertes de bois et percées de grottes qu'habitent les anachorètes. De leur sombre et sauvage dédale s'échappe en bruissant l'Ers qui fuit vers l'orient en rongeant les berges de la forêt de Bélestar, toute ondulée en vagues rocailleuses hérissées des longues flèches des sapins aux grandes attitudes mélancoliques. Mais l'horizon, fermé áu sud, s'ouvre spacieusement vers le nord, et montre à deux lieues de là, par-dessus la ligne noire de Serrelongue, les bourgs de l'Olmès occupés par les croisés; plus loin, le château de Mirepois, séjour du maréchal de la croisade, et plus loin encore, comme une ombre fantastique, la sombre masse du Castellar de Pamiers, résidence naguère d'un sénéchal capétien, et maintenant du magnanime comte Roger-Bernard, expulsé de

son donjon de Foix, et à demi captif de ces deux lieutenants du roi de France.

Ainsi la Roche de Montségur, antique sanctuaire d'Abelan ou du soleil, devint, une seconde fois, la forteresse du Paraclet ou de l'Esprit. Après avoir repris possession du Thabor, et remis ce capitole sauvage de l'Église cathare et de l'insurrection romane, sous le patronage des comtes de Toulouse et de Foix, et sous la garde des barons pyrénéens, Guillabert de Castres ne fut plus occupé que de la reconstitution de sa hiérarchie. Du haut de sa montagne, il convoqua les évêques, les diacres et les parfaits du Midi. Ils s'ébranlèrent à la voix du patriarche pour former le synode de Montségur. Pendant que les Amis de Dieu se rendent de toutes parts vers la Roche sainte, remontons jusqu'aux origines du catharisme, recherchons son génie, son symbole, son évangile, et sachons pour quels principes religieux et politiques vont mourir les faidits du Thabor pyrénéen.

Le mystère enveloppe toutes les origines, celle de l'homme, celle du monde, celle du christianisme, cet autre univers moral. Le Christ lui-même opère dans un nuage lumineux ; et lorsqu'il a profondément enraciné le tronc divin, on en voit surgir, à travers une confuse végétation, trois grandes tiges mères : la branche juive et traditionnelle de saint Pierre ; la branche grecque et dogmatique de saint Paul, et la branche orientale, platonicienne et mystique de saint Jean. Auquel de ces trois rameaux primitifs se rattachent les cathares ? Évi-

demment au dernier, à Jean, fils de Zébédée, au disciple bien-aimé du Sauveur.

Moïse descendit des nuées tonnantes du Sinaï, tenant les tables de la loi; le Christ, remontant dans la gloire, ne laisse que son Verbe au monde. Le Verbe se condense dans un évangile primordial. Ce Protévangile hébreu se fragmente en quatre évangiles grecs qui se pulvérisent en une multitude de légendes évangéliques rédigées dans tous les idiomes de l'orient [1]. Chaque nation possède sa biographie de Jésus : chaque secte modifie à son idée l'image du Christ. Les Juifs le proclament fils d'Abraham; les Grecs le déclarent fils de l'Homme, et font remonter son origine jusqu'à Adam; mais les Orientaux suppriment toute généalogie humaine, et ne voient en lui que le Verbe, le Fils de Dieu. Le Christ a aussi sa mythologie. L'Église rejette cette folle et stérile végétation de légendes apocryphes : elle ne conserve que les quatre évangiles à l'*homme*, au *lion*, au *taureau*, et à l'*aigle*. Le concile de Nicée les déclare seuls orthodoxes. Mais la source de ces quatre fleuves, l'exemplaire unique et originel, le Protévangile a disparu. « Matthieu, dit un évêque du IVe siècle, a écrit pour les Hébreux, Marc pour les Romains, Luc pour les Hellènes, et Jean pour tous les peuples de l'univers [2].» On voit, par ces paroles, dans quelle estime était tenu l'évangile de saint Jean. Mais Grégoire de Nazianze s'exprime comme un grec asiatique,

1. M. le professeur Nicolas, de Montauban : *Études sur les évangiles apocryphes.*

2. *Greg. Naz. Carmina.*

comme un patriarche de Constantinople, qui reconnaissait pour patron Jean, l'apôtre de l'Orient, et dont la basilique métropolitaine était consacrée à l'*Agia-Sophia*, la Sagesse éternelle. Les cathares partageaient là-dessus, en les dépassant, toutes les idées de Grégoire de Nazianze. Seulement, au lieu du Verbe, ils invoquaient le Paraclet. Ils accordaient une suprématie immense au Fils de Zébédée. Ses écrits formaient à peu près toute leur Bible. L'évangile Johannite commençait leur histoire, et l'Apocalypse de Pathmos ouvrait leur épopée. Leur génie avait le tempérament de l'aigle, symbole de Boanerges, et ils étaient véritablement les enfants du tonnerre, du soleil et des nuées.

Par l'apôtre Jean l'ami du Sauveur, et par son évangile, la perle de la Bible, les cathares étaient non-seulement d'origine orthodoxe, mais encore de la plus haute et de la plus pure lignée évangélique. Et pourtant ils sortirent de l'orthodoxie par un raffinement exagéré et par un élan éperdu vers l'idéal chrétien. Non contents d'avoir l'*évangile spirituel*, ils l'interprétaient dans le sens de la plus haute mysticité. Ils n'étaient pas seulement mystiques : ils étaient encore gnostiques. Leur christianisme était une gnose, c'est-à-dire, une *connaissance*; une prédication et non un sacrifice : leur chef était le Verbe enseignant, et non l'Homme Dieu souffrant. Comme le Dieu-Sauveur de Platon, il sauvait par la vérité, non par l'expiation et le martyre[1]. Le catharisme, au fond, supprimait la croix,

1. Platon, *Le Banquet, le Timée, le deuxième Alcibiade.*

dérobait le crucifié, voilait d'un nuage le Calvaire.

Les gnostiques avaient été conduits encore à cette négation par leur conception philosophique de l'origine des choses. La raison n'a jamais pu s'expliquer la coexistence simultanée de l'infini et du fini, de Dieu et du monde. Si l'Esprit est l'être, la matière est le néant; si l'Esprit est le bien, la matière est le mal, c'est-à-dire le non-être. Dieu donc étant l'être infini, la chair n'est qu'une ombre, le monde qu'un fantôme, la destinée qu'un drame lugubre, mais fantasmagorique. De là des conséquences qui modifiaient profondément la théologie, la morale, le culte. Il nous suffit de signaler maintenant que le christ cathare n'était point homme, que son corps était lumineux et éthéré, qu'il n'a point physiquement souffert sur la croix, qu'il n'a pas été plus réellement crucifié sur le gibet du Calvaire que l'Agneau n'est réellement immolé sur l'autel céleste de l'Apocalypse.

Il y avait des gnostiques juifs, et des gnostiques grecs-syriens. A laquelle de ces deux branches se rattachaient les cathares albigeois? Ils avaient horreur de tout ce qui était hébraïque. Ils repoussaient le Jéhova hébreu, le Jésus galiléen, la Bible mosaïque, les évangiles judaïsants, et ils éludaient tout ce que Jean conserve d'israélite[1]. Ils étaient donc grecs-orientaux. Mais ils ne se rattachaient ni à Bardesanes, ni à Basilide, ni à Valentin. L'hérésiarque gnostique dont ils se rapprochaient le plus, c'est le poétique Marcion; et l'on pourrait dire

1. M. le professeur Matter, de Strasbourg : *Hist. des Gnost.*

d'eux aussi : qu'ils étaient des *ultra-chrétiens*[1]. Ils n'étaient pourtant pas marcionites, enfants égarés de saint Paul. Ils n'étaient pas davantage manichéens, ou ne l'étaient, comme tous les gnostiques, que comme adorateurs du Mani, ou Saint-Esprit, et non comme sectateurs de l'hérésiarque persan qui se prétendait le messie du Paraclet. Qu'étaient-ils donc? Une réforme, à ce qu'il semble, une épuration encore plus mystique, une idéalisation du gnosticisme universel. Rejetant toutes les formes, Éons, Apraxas, Diagrammes, fables astronomiques, ils ne conservaient que le culte vierge de l'Esprit.

Étaient-ils chrétiens? Ils se disaient les disciples de saint Jean, et les descendants des sept Églises d'Asie auxquelles le prophète de Pathmos adressa son Apocalypse[2]. Ils prétendaient donc être de la plus haute race évangélique, de la plus docte et lumineuse filiation chrétienne. C'est ce qu'exprime le mot de gnostique, orthodoxe encore au IIe siècle, du moins à Alexandrie et en Orient, et synonyme d'un christianisme spéculatif et transcendental, opposé au christianisme vulgaire, traditionnel et catholique[3]. Gnosticisme paraît être dès l'origine l'antiphrase dédaigneuse de catholicisme, et c'est contre ce christianisme légendaire, que les docteurs orientaux invoquèrent l'autorité des évangiles, et réunirent les éléments du canon apostolique. Les gnostiques se montrèrent donc scripturaires, mais ils élaguèrent largement les évangiles

1. M. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature*.
2. Synode de Caraman (1267).
3. Voy. *le Gnostique* de Clément d'Alexandrie.

judaïsants, et ne conservèrent d'intacts que les écrits johannites[1]. Ils sont les pères de l'exégèse, et leur interprétation est toute mystique. Leur théologie est émaillée de pensées d'Origène, de Grégoire de Nazianze, de Synésius, des plus pures fleurs de l'Orient. Le gnosticisme aquitain pourrait même être aisément réduit à une sorte *d'origénisme* plus éthéré. Pensée du Christ, brûlée par saint Jean, sur l'autel alexandrin de Platon, le catharisme formait une espèce de théosophie qui s'échappait des évangiles, comme un parfum, par le haut, par l'idéal, par l'infini. Sous ce point de vue l'albigéisme peut être considéré, et a dû se considérer lui-même avec raison, comme une évolution nouvelle du christianisme, et comme son épanouissement définitif, son évaporation, sa volatilisation suprême et céleste.

La Trine-Unité de l'essence divine a produit un triple développement correspondant, une triple manifestation corrélative, de la forme religieuse. Si le mosaïsme est la religion du Père (de Jéhova), si le christianisme est la religion du Fils (de Jésus), le catharisme sera la religion de l'Esprit (du Paraclet.) Comme le christianisme se dégage du mosaïsme par le Verbe, le catharisme se dégage du christianisme par le Paraclet. Le mosaïsme représente la puissance, le christianisme l'intelligence, le catharisme l'amour de Dieu. Le catharisme qui revendiquait sa mère l'Église chrétienne, méconnaissait son aïeule la synagogue juive. Mais les religions sont comme les abeilles qui chassent les

1. M. le professeur Reuss, de Strasbourg.

jeunes essaims et les forcent d'aller fonder de nouvelles ruches au désert. La vieille synagogue avait expulsé l'Église chrétienne, comme trop intellectuelle, et l'Église chrétienne à son tour expulsait l'Église albigeoise comme trop idéale. De sorte que l'Église cathare qui prétendait encore légitimement au titre de chrétienne, devrait plutôt, après son évolution, porter plus exactement le nom de *paraclétienne*. Par cette évolution hardie, le catharisme, qui sous bien des rapports n'est qu'un christianisme plus éthéré, peut être considéré comme une nouvelle religion qui s'échappe de l'Église comme le papillon de sa chrysalide. Cette transformation, qui fut son infortune éclatante dans le passé, doit être dans l'avenir sa gloire funèbre.

Le genre humain, selon le christianisme, est sauvé par le Fils et non par l'Esprit, par le Verbe et non par l'Amour. Mais, selon le catharisme, le salut procède du Paraclet, du Consolateur. De là, dans son principe divin, abaissement, débilitation : le catharisme qui découle de l'Amour, n'aura par la vigueur, la rectitude du christianisme qui dérive de la Parole : mais il aura la grâce mystique, le charme céleste. De l'esprit qui *vole comme le vent* dans l'espace, dit l'Évangile, il aura la mobilité, la viabilité mystérieuse, le besoin de l'infini, comme l'ange. Les premiers *Amis de Dieu* durent être une secte égalitaire, professant le sacerdoce universel. Plus tard la lutte amena l'organisation ; trois degrés se formèrent, dans l'égalité primitive, le *noviciat*, la *perfection*, le *sacerdoce*. Le diaconat monta en épiscopat, et l'épiscopat s'épanouit en patriarcat.

Mais là s'arrêta sa hiérarchie qui, désormais, conservera le monopole du Paraclet. Douze évêques se grouperont autour du patriarche, comme les douze apôtres autour du Christ. L'Église cathare se composait de dodécades apostoliques. Mais, selon le génie grec, cette aristocratie patriarcale ne se concentra jamais en monarchie théocratique. Manès seul, à ce qu'il paraît, rêva un pontificat souverain, dominant douze immenses patriarcats, établis sur soixante-douze épiscopats ou royaumes cathares; c'était l'étroite organisation mosaïque, reproduite par Jésus dans la constitution apostolique, et incommensurablement dilatée, élargie, par l'audacieux mage Persan qui en enveloppait le monde[1]. Ce pontificat universel, si même il s'ébaucha, se fragmenta bientôt, et nous n'en trouvons que les débris réguliers dans les variétés infinies de l'Église Joannite. L'Église cathare, et nous dirons même l'Église catholique, apparaît organisée partout en dodécades. Nous retrouvons ce groupement chez les Syriens, les Égyptiens, les Hellènes, les Bulgares, les Saxons d'Angleterre, les Celtes d'Écosse et d'Irlande[2]. Le catharisme fût de son essence trop spiritualiste pour incarner le Paraclet dans un homme, dans un Manichéos universel, et si l'on a cru distinguer un patriarche suprême errant dant le mystère des forêts et des déserts d'Orient, nous croyons que ce n'est qu'un fantôme, et que son pape, c'est l'Esprit, et son Vatican c'est le ciel.

1. Beausobre, *Histoire du Manich.*
2. M. de Montalembert, *Les Moines d'Occident.*

L'idée théocratique, qui n'avait pu être réalisée par le génie trop mystique de l'Orient, fut reprise cinq siècles plus tard et tentée par le génie plus robuste de l'Occident, mais elle venait de l'Inde. L'Église de saint Pierre, héritière du génie terrestre et pharisaïque de la synagogue, transplantée de Jérusalem à Rome, sa future métropole, et jetée dans les cadres administratifs de la hiérarchie impériale, prit un développement prodigieux par la conversion des Césars. L'empire écroulé, l'Église fut, selon l'heureuse expression d'un poëte, l'*ombre de l'empire*[1], et ses pontifes, les fantômes des empereurs, fantômes armés de la foudre. C'était le vieux pontificat étrusque, mélangé de la grande sacrificature hébraïque qui renaissait gigantesque avec un César sacerdotal. Son premier César, audacieux et magnanime, fut Grégoire VII. Sanglant, puis majestueux et olympien, Innocent III fut son Auguste. Ses tragiques successeurs, organisateurs de l'inquisition, exterminateurs des Albigeois, en furent les Tibères et les Nérons. Le christianisme, échappé de l'étroite théocratie juive, tombait sous l'immense théocratie romaine qui eût été son sépulcre et celui du monde. Le césarisme impérial avait dévoré le monde antique. Le monde moderne eût été dévoré par le césarisme sacerdotal. L'Europe, absorbée par les cloîtres, tombait en mainmorte, et devenait un *bourg pourri* de Rome. Tous les trônes étaient rattachés au saint-siége, tous les princes soumis au pape, calife de l'Occident. Le Verbe était

1. Sidoine Apollinaire.

scellé dans la Bible, l'Écriture enchaînée dans le temple, Dieu captif dans le tabernacle; le prêtre, geôlier de Dieu, le pape concierge du ciel et de l'enfer. Partout la servitude et la mort.

Dieu a sauvé deux fois le monde de ce matérialisme et de la corruption romaine, par la révolte immense de l'Esprit. Il souleva contre l'empire les mystiques, les gnostiques, les solitaires des déserts. Il insurgea contre la papauté, les cathares, les léonistes, les spirituels de Calabre et de Narbonne. C'étaient les Églises proscrites de saint Paul et de saint Jean qui, au nom du *Verbe* et de l'*Amour*, montaient à l'assaut de Rome, l'Église de la force, l'Église colossale de saint Pierre, qui pétrifiait le monde.

Les barons aquitains passèrent du barbe Pierre de Brueys au métropolite Nicétas [1]. Les Vaudois disparaissent dans la retentissante et chevaleresque propagande cathare. Nous n'avons donc à nous occuper ici que des Albigeois sans parler des léonistes, leurs auxiliaires obscurs, enveloppés dans leur tourbillon. Le manichéisme ancien, caché, fugitif, persécuté, n'avait jamais pourtant quitté les Gaules [2]. Il y reçut, comme un flot d'alluvion de l'esprit oriental qui le rajeunissait, le gnosticisme ramené d'Orient par les croisés d'Aquitaine et les moines de Sicile. Le catharisme arrivé en Occident, sous sa forme pure, par Venise, venant de Bulgarie, avec Nicétas; et sous sa forme mitigée par la Calabre, venant de Grèce, avec Joachim de Flore.

1. Nap. Peyrat, *Réf. de la France et de l'Italie au XIIe siècle.*
2. Les Cathares d'Orléans, d'Arras.

Mais avec Joachim ou Nicétas, il n'était, à divers degrés, que l'expression de l'hellénisme platonicien et johannite, envahissant le monde latin. Le monde grec, même dans sa décadence, avait ébloui et enivré la barbarie et la féodalité occidentales Les compagnons de Ramon de Saint-Gélis, de Frédéric Barberousse, et de Richard Cœur de Lion, étaient revenus avec leur vision d'Orient et ces enchantements magiques exactement reproduits par le Tasse dans sa romanesque épopée. Nous retrouverons à son heure l'hellénisme mitigé et plus ou moins orthodoxe de Joachim de Flore. Nous suivons maintenant la grande invasion du gnosticisme bulgare par Venise en Lombardie, et de Lombardie par les Alpes dans la Provence et dans l'Aquitaine. C'est dans ce vaste cirque des Alpes, des Cévennes, de la Méditerranée, des Pyrénées et de l'Océan, qu'est le sol tragique et sacré, d'abord de l'épopée romane, puis du martyrologe albigeois. Comme le catharisme s'est produit simultanément avec le catholicisme, le néoplatonisme, le manichéisme, il convient de rechercher par voie d'élimination en quoi il se distingue de ses congénères, et cet élaguement nous laissera la tige pure, l'essence originelle de l'arbre divin.

La religion de l'Esprit consolateur et purificateur, aussi ancienne que le mal et la douleur dont elle veut guérir les blessures, doit remonter aux premiers jours du monde. Avant le Christ, dont il fut comme l'aurore, le catharisme a projeté ses rayons dans les brames de l'Inde, les mages de Perse, les esséniens de Judée, et chez les Grecs, dans Pytha-

gore et dans Platon. Après le Christ, ainsi que tous les gnostiques, c'est de Platon qu'il procède pour la pensée, et de Pythagore pour la morale, conservant ***dans l'Orient d'en haut***, son rayon vierge ; rayon céleste et lampe grecque. Indo-grec de génie, il repousse le judaïsme, les livres hébreux, les violences de Moïse, les tonnerres de Jéhova.

Alexandrin d'inspiration, il se distingue du néo-platonisme en rejetant toutes les mythologies, les traditions orphiques, homériques, olympiennes, pour se rattacher, par saint Jean, au Christ [1].

Gnostique, il se sépare des autres gnostiques, en rejetant les Éons, les Apraxas, les Diagrammes, les nombres cabalistiques; et du manichéisme persan, en repoussant son dualisme de l'esprit et de la matière, son éternité du mal, ses restes du mazdéisme. Zoroastre lui est aussi antipathique que Moïse [2].

Chrétien, et antérieur au christianisme de Nicée, il n'accepte ni les livres juifs, ni les évangiles judaïsants, ni les symboles de l'Église impériale, ni les pompes païennes de la théocratie romaine. Il se détache du tronc chrétien par la branche mère de saint Jean, et forme comme un néo-christianisme, par le dogme générateur du Paraclet [3].

Tels sont les rapports du catharisme avec les religions et les philosophies antiques, et le christia-

1. MM. Simon et Vacherot. *L'École d'Alex.*

2. Beausobre, Esnick, élucubration barbare barbarement traduite de l'arménien en français.

3. Moneta, Reinerio, Doat, *Procédures inquisitoriales.*

nisme de Constantin. Voici ceux qu'il eut avec les sectes et les ordres issus de la Renaissance du XIIe siècle.

Congénère avec le mysticisme de Calabre, il en diffère en ce qu'il n'admet point *l'Évangile éternel* de Joachim de Flore, et que l'évangile de Jean est pour lui le volume porté par l'ange au zénith du ciel[1].

Consanguin de l'ordre séraphique, il se sépare de François d'Assise comme de Joachim de Flore, par sa dogmatique alexandrine, et son invincible horreur de Rome[2].

Contemporain et compagnon d'œuvre du léonisme, il s'en éloigne par sa hiérarchie, sa théologie platonicienne, son génie oriental[3]. Fils de saint Jean, l'albigisme mène à sainte Thérèse et Fénelon. Fils de saint Paul, le valdisme conduit à Luther et à Calvin.

L'Église romaine est une théocratie; l'Église grecque est une théologie; l'Église cathare est une théosophie.

1. M. Renan, *L'Évangile éternel. Revue des Deux-Mondes*, août 1868.

2. Procédures de l'inquisition.

3. Poëmes et symboles Vaudois: Muston, Israël des Alpes.

II

ORDINATIONS DE MONTSÉGUR. — ÉVÊQUES ET DIACRES ALBIGEOIS.

Guillabert de Castres avait convoqué le Synode pour la Manisola, la troisième fête cathare, qui se célébrait en automne. A la voix de leur patriarche, les Amis de Dieu sortirent de leurs grottes et de leurs forêts : de tout le Midi ils se mirent en marche vers Montségur. Il ne survivait de l'ancien épiscopat albigeois que Bernard de Simorra, et Benech ou Benazet de Termas. Benech était évêque du Razez et du Termenez. Depuis que le château de Termes, son berceau féodal, avait été vendu au roi de France, l'évêque proscrit résidait, soit au manoir ami de Quéribus (la Roche-des-Buis), soit dans les bois et les antres du Bugarach. Bernard de Simorra s'était illustré à Carcassonne par sa lutte contre l'évêque d'Osma et saint Dominique, en présence du roi d'Aragon (1204). Expulsé deux fois de sa métropole, l'évêque du Carcassez n'avait pas suivi dans l'exil l'orphelin des Trencabel; il s'était retiré au confin septentrional de son diocèse, avec les Ramondens de la Montagne-Noire. Il est probable que Ramon et Olivier de Termes accompagnèrent leur oncle à Montségur, et que le roi du pic de Nore, allié probablement de Guillabert, par sa sœur Ermengarde, épouse d'Olivier de Saissac, seigneur d'Hautpoul et le favori des troubadours, avec les

seigneurs d'Aragon, de Saissac, de Cab-Aret et du Minerbois, escortèrent Bernard de Simorra sur les montagnes du Thabor. Le synode de Montségur ne devait pas être seulement composé d'évêques, mais encore de seigneurs laïques, comme les anciens conciles d'Espagne; il ne s'agissait pas uniquement d'une réorganisation sacerdotale du catharisme, mais d'une reconstitution générale de toutes les forces religieuses et chevaleresques du Midi.

Olivier et Bernard de Penne, ces hardis chefs du camp des faidits de l'Aveyron, accompagnèrent sans doute les diacres de l'Albigeois, du Rouergue et du Quercy, et peut-être leur illustre mère suivie des diaconesses de la Grésigne, qui sortit de sa grotte de Bruniquel pour visiter la Mère des parfaites du Thabor, la grande Esclarmonde de Foix. Avec eux devaient venir les puissants seigneurs de Rabastens dont le rude et tenace chef, Pelfort, *le gentil orateur*[1], époux d'Escaronia de l'Ile-en-Jourdan, était gendre de la vénérable vicomtesse de Gimoez et cousin germain du comte de Foix. Il entraîna sans doute sa nièce, Condors de Rabastens, et son mari Bertrand, frère du comte de Toulouse, et seigneur par sa femme de Bruniquel et de Pui-Celsi dont on avait abattu les murailles. Nous verrons bientôt qu'Alaman de Roaix, qui avait l'honneur de loger dans son palais le comte Ramon déshérité, se rendit avec son jeune fils à Montségur. Plusieurs autres chefs des nobles familles chevaleresques et capitulaires, les Pierre de

1. Guilh. de Tudella.

Toulouse, les d'Alfar, les Maurand, les Arnaud-Bernard, durent se rendre, comme ils le firent tant d'autres fois, à cette solennité du Champ d'Asile pyrénéen. Ces barons, seigneurs de vastes terres dans le Lauragais, escortèrent sans doute le plus ardent et le plus vénéré des ministres de ce canton, autrefois leur compagnon de guerre, le noble et pieux Bernard de Maïreville. Les Hunold de Lantar, beaux-frères de Ramon de Perelle, les Gourdon de Caraman (Gérald et Bernard), les Latour de Pech-Lunar, les Villèle de Montesquieu, les cinq Roqueville, et les nombreux enfants d'Impéria, seigneur de Laurac et d'Aniort, accoururent à Montségur.

Le vieux seigneur du Mas-Saintes-Puelles, tout semblable à un patriarche, y vint avec une tribu de fils, de petits-fils, de gendres, de neveux, de cousins, et leurs femmes, tous croyants, parfaits, diacres ou diaconesses. « Mossen Gui Cap-de-Porc, dit Guilhem de Tudelle, le meilleur légiste de toute la chrétienté, qui de plus est chevalier et de haut baronnage [1], » défendit âprement le comte Ramon VI dans ses débats avec les légats romains. C'était le Cujas du XIII[e], mais religieux, patriote, et héroïque. Garsenda, sa femme, lui avait donné huit fils, Pierre, Bernard, Arnauld, Guilhem, Jordan, Galhard, Pons et Aribert et deux filles Pélegrina et Guilhelmetta. Pélegrina, sa fille, fut donnée à Isarn de Montservat,

1. Canso, vers 1345. « Ce que les autres savent en comparaison de lui ne vaut pas un dé... et ils s'arracheraient les yeux avant d'y trouver mot à reprendre. »

beau-frère d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Ramon de Perella, et qui demeurait tantôt à Cuella, et tantôt à Montservat au-dessus de Foix. L'autre sœur, Guillelmètta, ou Metta du Mas de Saint-Andréo, était la femme du chevalier Bernard de Quiders son cousin, fils d'Ava, sœur du vieux Gui-Cap-de-Porc. Elle donna cinq fils à son mari; mais elle le perdit jeune encore, ainsi que le dernier de ses enfants, le petit Ot ou Odet, qui l'un et l'autre moururent *consolés*. Metta, restée veuve, se voua au Consolateur, et lui consacra ses quatre fils survivants, Bernard, Ramon, Bertrand, et Jordan. Jordan épousa Dias de Laura de la grande maison de Cab-Aret, et par là se trouvait le cousin d'Othon d'Aniort, seigneur de Laurac. Mais en vrai cathare, Jordan, outre cette épouse légitime, avait une agapète spirituelle, une amante mystique, Baïona, sœur ou fille du jongleur du troubadour Ramon de Miraval, dévouée aux Amis de Dieu. Ces chevaliers de Quiders, comme les Cap-de-Porc, leurs cousins, portaient une haine de juriste aux prêtres, aux moines, aux inquisiteurs. Quelques années auparavant, une réunion nocturne avait eu lieu dans l'atelier d'un nommé Pierre Gaouta (joue). Un clerc tonsuré, Pierre Ramon Frosat, y vint fureter clandestinement. Le malheureux espion fut découvert tapi dans un coin. Ce traître mérite-t-il de vivre, s'écria l'impétueux Gaouta, brandissant un poignard. Ne le tuez pas, dit Bernard de Quiders, mais qu'on me l'amène ici. Le forçant de courber la tête, il urina sur sa tonsure, et le renvoya avec ce baptême d'ignominie. *Cela fut fait*, disait le piteux Frosat

aux inquisiteurs, *au grand opprobre et vitupère de toute l'Église catholique* [1]. Car chose bizarre, reconnaissant envers le chevalier qui avait voulu, par cet atroce affront, sauver le traître et flétrir son sacerdoce, le misérable se convertit à l'Albigéisme et c'est pour se faire pardonner son hérésie, que vingt ans plus tard, cité par les inquisiteurs, il cherche honteusement à se prévaloir de son impur et ridicule martyre. Les Recaud, les Canastbru, les Malhorgas, les Lapassa, les Nolasco, toute la chevalerie du Mas dut accompagner son patriarche. Tout le baronnage du comté de Foix fut représenté à Montségur dans son principal faisceau, les douze rameaux des fils de Bélissen; et la maison comtale y figura dans le pieux et valeureux Loup de Foix, peut-être par le comte lui-même, mais dérobé toujours sous un nuage.

Dès que tous les Amis de Dieu furent réunis à Montségur, Guillabert de Castres s'occupa de la réorganisation du sacerdoce albigeois. Le Christ s'était choisi douze apôtres : c'est le nombre générateur de la hiérarchie cathare en Orient comme en Occident. En Orient, au IIe siècle, le mage Cubricos, qui s'était donné pour l'Oint du Paraclet, s'était entouré de douze *élus*, qui formaient comme son conclave messianique. Et au XIIe siècle, en Occident, Éon de l'Étoile, l'hérésiarque d'Armorique, Pons, l'évêque du Périgord, et le pape des Bogomiles du Danube, ont également

1. Inq. de Toulouse. dép. de P. R. Frosat, du Mas-Saintes-Puelles, juillet 1246.

douze vicaires[1]. Nous en concluons que le même nombre de suffragants se groupait autour du patriarche de Montségur. Il fallait rétablir cette dodécade épiscopale. Plusieurs siéges étaient vacants : quelques évêques étaient très-âgés ; des Églises avaient été presque détruites par la guerre ; d'autres s'étaient formées dans les déserts ; une lutte à mort s'engageait contre l'inquisition encore épiscopale, mais tout à l'heure monastique et romaine. C'est pour satisfaire à toutes ces nécessités des temps que Guillabert résolut une reconstitution générale du sacerdoce albigeois. Malheureusement il ne reste de ces ordinations que des rapports vagues, incertains, incomplets et même contradictoires. Rappelons-nous que la hiérarchie cathare, comme celle de l'Église apostolique, n'admettait en principe que deux degrés, le diaconat et l'épiscopat. Les évêques étaient pris parmi les diacres, et les diacres parmi les parfaits. Mais comme le parfait avait son *compagnon*, le diacre avait son acolyte dans le sous-diacre, et l'évêque avait ses deux grands vicaires appelés le *fils-mineur* et le *fils-majeur*. Ce dernier coadjuteur, à la mort du titulaire, montait de droit, évêque désigné d'avance, à la dignité épiscopale. Au-dessus de la dodécade apostolique n'était plus que le patriarche, et tous les patriarches de l'univers ne reconnaissent d'autre pontife souverain que le Christ ; ou le Paraclet, leur Melchisédec céleste.

1. Johan. Mabillon, præf. — Sancti-Bernardi duo serm. — Evervini Steffeldensis, epist .— Spicilegium.

Nous allons tâcher de reconstruire, d'après quelques rares indications, cette grande et religieuse scène des ordinations de Montségur. Soixante-cinq ans se sont écoulés depuis que le patriarche Nicétas était venu d'Orient organiser l'Église cathare d'Aquitaine, au synode de Caraman, selon le mode et le rite des Églises johannites d'Asie (1167). Vingt-neuf ans, depuis que l'évêque de Toulouse Gaucelm avait, au synode de Mirepois, proposé la construction de Montségur qui sauva l'Église albigeoise et la patrie romane (1203). Le synode du Thabor, convoqué par Guillabert de Castres, est la troisième date solennelle du catharisme pyrénéen qui en attendait son salut, mais qui n'en reçut qu'une plus longue agonie, un plus éclatant martyre. Il ne survivait de l'ancien épiscopat que Benazet de Termes, Bernard de Simorre, et peut-être encore, Ramon de Mirepois, et Bernard de Blasco: ces derniers, caduques, inactifs, et retirés dans les grottes du Thabor. Après ces vieux évêques de la guerre et de l'exil, venait, bien moins âgé, Bernard de la Motta, désigné naguère à Montesquieu du Lauragais, et consacré définitivement à Montségur. Diacre, il avait prêché bien des fois dans Toulouse, chez les Roaïx, les Maurand, les Gameville, les Arnaud-Bernard, ces grandes maisons capitulaires. Dans ses courses à travers les bois, il avait habituellement pour escorte les cinq frères Ramon, Bernard, Pierre, Estold, et Bego de Roqueville qui se trouvaient alors à Montségur. Cet évêque était de la même race qu'Arnauld et Guilhem de la Motte, diacres, et Gérald de la Motte, diacre aussi, brûlé à la Bes-

sède et que ce fameux Huc ou Ugo de la Motte le *bon*, le *prisé*, le *vaillant* chevalier qui figure avec tant d'éclat à la défense de Toulouse et que l'épopée romane nous montre *frappant* et *refrappant* (firens et refirens) dans toutes les batailles patriotiques [1]. La maison de la Motte existe encore dans le Midi où elle forme plusieurs rameaux ; et l'esprit à la fois antique et novateur de cette race sacerdotale et chevaleresque, le génie poétique, le mysticisme platonicien, ce souffle de Plotin et de saint Jean, émané d'Alexandrie dans le catharisme du moyen âge, reçut au XVII[e] siècle un magnifique épanouissement, une merveilleuse efflorescence dans l'hellénisme occidental de Fénelon [2].

Guillabert de Castres, Benazit de Termes, Bernard de Simorre, et Bernard de la Motte, élevèrent à l'épiscopat Agulher et Tento. Agulher avait été diacre de Durfort, et le chapelain de Sicard de Durfort et d'Adhémar de Roudeilla. Il fut destiné au Termenez qui comprenait le Roussillon, dont probablement il était originaire. Car son nom est catalan, et signifie *l'arroseur*, l'irrigateur des eaux de montagne. Il allait faire couler dans les sables brûlés du Roussillon les sources vives et les torrents mystiques du Paraclet. Tento est presque in-

1. Guilh. de Tudella. La bravoure albigeoise était célèbre et avait sa source dans la foi. Dieu, dit Tomiéras, prend bientôt vengeance d'ost qui ne le craint pas. L'ami de Dieu vainc un bataillon.

2. Elle a produit encore de nos jours un historien de l'inquisition qui s'est ressouvenu du martyre de ses ancêtres et de la patrie méridionale, La Motte-Langon.

connu : on ignore son pays natal : seulement le Cab-Aret, l'âpre défilé qui conduit de Sabarat au Mas-d'Azil, s'appelle encore la Tentina, probablement de l'évêque albigeois : soit qu'il fût né au Castellot, ce châtelet qui commande l'entrée septentrionale de cette gorge sauvage, soit qu'il en ait habité les grottes semblables à des tanières que l'on voit encore, sous le bois de chêne, dans l'escarpement profond de l'Arise. Tento fut destiné à l'Agenais : on lui donna pour *fils-majeur*, Joan Cambiaire ou Cambidor, qui l'avait été de Guillabert de Castres.

Guillabert éleva à ce poste son *fils-mineur* Vigoros de Bocona. Vigoros était probablement de la maison des seigneurs de Bocona entre Toulouse et l'Ile-Jourdain. Ces barons étaient l'effroi des voyageurs qui traversaient leur vaste forêt, antique sanctuaire d'une divinité ibéro-celtique. Un proverbe atteste encore leurs déprédations :

Lo senher de Boconia
Que sap ne prendre on y a[1].

Ces instincts rapaces se changèrent en sacrifice aux rayons du catharisme, et Vigoros ne conserva de cette barbarie féodale que l'énergie de son nom symbolique. Il fut un des plus actifs et des plus vigoureux propagateurs de l'Église du Paraclet. Diacre, il avait longtemps résidé au Pujol, près de Condom. L'albigisme avait été si répandu dans ces

1. *Hist. du Lang.*, VI, Add. du Mège. Le seigneur de Boucone qui sait prendre son bien où il est.

cantons par Esclarmonde de Foix, vicomtesse de l'Ile-Jourdain, qu'on l'appelait l'*hérésie condomane*. Il est vrai qu'il y avait été presque détruit par les dernières croisades. Vigoros ne borna pas son apostolat dans la Gascogne, le Toulousain et le Lauragais; il fit encore une mission dans l'Agenais et résida quelque temps à Castelmoron. Dans cette campagne, il eut pour escorte Pons-Adhémar de Rodeille, Ramon Calhao de Montréal, et Guillem de Castillo, seigneur de Gardouch. Tout le Midi retentit de la puissante prédication de Vigoros de Bocona. Il avait un frère aîné, mais moins fameux, Bernard, distingué par le surnom de *Senior*, qui, avec son compagnon Ramon Sicré, habitait une cabane de feuillage, dans la forêt de Sichet, voisine d'Auriac (1).

Bertrand d'En Marti remplaça Vigoros comme *fils-mineur* de Guillabert qui s'adjoignit encore dans le diaconat, Bernard Bonafos, diacre de Toulouse. Bonafos, de race chevaleresque, était un ministre très-distingué dont le compagnon Ramon-Gros n'avait pas moins de zèle et de talent. Avant le traité de Paris, on les trouve fréquemment dans Toulouse chez Alaman de Roaïx, et Sicard de Gameville qui devaient l'un et l'autre entrer dans le ministère cathare, et chez Arnaud-Bernard, chevalier illustre, condamné plus tard par l'inquisition (1242), et dont, malgré cette flétrissure glorieuse, le nom décore toujours une des portes occidentales de la grande cité romane. Dona Ava de

1. *Hist. du Lang*, t. VI, Add. au liv. XXV.

Villèle, veuve et matrone vénérable, accueillit souvent Bonafos dans sa maison de Toulouse, et dans son manoir seigneurial de Montesquieu où le diacre officiait en présence de ses jeunes brus dona Hélis, dona Irlanda et dona Lombarda, encore inconverties à l'ardente foi de leurs époux, les chevaliers Bernard, Guilhem, et Aymeric de Villèle, protecteurs dévoués des ministres du Paraclet. Mais, depuis la persécution, Bonafos n'habitait que des lieux déserts, des grottes ignorées ou des huttes de ramée perdues dans la profondeur des bois de Brival, de Trébons, de la Galéna, et de Maurelmont, reste de l'antique et immense forêt cantabre de Baziėges [1].

Enfin, Ramon de Montota, promu au diaconat, prit le pseudonyme de Donat, nom du désert dont le mystère dérobait à la fois sa personne et manifestait l'oblation qu'il en faisait à son Dieu. Ainsi deux promotions de diacres, deux permutations de *fils-majeurs*, trois consécrations d'évêques, voilà tout ce que le temps a laissé venir jusqu'à nous des ordinations générales de Montségur.

III

SYNODE DE MONTSÉGUR. — DIACRES ET DIACONESSES.

Le sacerdoce cathare, une fois reconstitué, se forma en synode. Guilhabert de Castres fut sans doute appelé à le présider par la dignité du siége,

1. Du Mège. Il existe encore des Bonafos à Carcassonne.

de l'âge, de la renommée. Il était dans sa métropole, et ce rocher était son trône sacerdotal. Le patriarche de Montségur réunit, dans la grande salle capitulaire du château, Bernard de la Motta, évêque probablement de l'Albigeois, Bernard de Simorra du Carcassez, Benazit de Termas du Rasez, Agulher du Termenez, Tento de l'Agenez, et leurs collègues inconnus du Quercy, du Périgord, du Rouergue, du Menerbois, de la Gascogne et du Val d'Aran. Au-dessous des évêques prirent place leurs *fils-majeurs*, Vicoros de Bocona, Bertran d'En Marti, Ramon de Sant-Marti, Joan Cambiaïré, futurs évêques. Au-dessous encore, des *fils-mineurs*, des diacres, des sous-diacres, des anciens, des parfaits, et même des croyants laïques. Car ce synode de Montségur, semblable aux conciles d'Espagne des anciens temps, fut une assemblée politique autant que religieuse où se débattirent à la fois les intérêts communs et les destinées confondues de la patrie romane et de l'église albigeoise. A côté des évêques et des diacres, siégèrent les barons et les chevaliers. D'ailleurs l'épée se mêlait avec la houlette, et le fit sacerdotal avec le ceinturon chevaleresque. Dans les divers degrés de la hiérarchie figuraient des Lantar, des Bélissen, des Caltelverdun, des Maïreville, des membres de toutes les grandes races féodales et consulaires du Midi. Pierre Polha (poulh, le coq) vulgairement appelé Pépolha Carcassez, parce qu'il était natif des environs de Carcassonne, et peut-être diacre de ce diocèse, fut le notaire ou secrétaire du synode [1].

1. Doat. XXII. Procédures inquisit.

Le secret le plus profond entoura les délibérations du synode et le temps qui couvre tout de son ombre en a irréparablement consommé le mystère. Mais de quoi pouvaient délibérer sur cette cime ces évêques et ces barons proscrits? Ils renouvelèrent sans doute la convention tacite conclue vingt-cinq ans auparavant avec Esclarmonda de Foix. Montségur fut proclamé de nouveau le sanctuaire et le capitole de la cause méridionale, le siége du sacerdoce, l'asile des faidits, le refuge des hospices, des écoles, le dépôt des armes, des archives, du trésor commun, et toutes ces chères reliques de la religion et de la patrie furent confiées aux mains fidèles de Ramon de Pérelha. Après ces grandes questions politiques et religieuses vinrent des questions secondaires d'organisation ecclésiastique. Le pays d'Olmès, d'abord aux vicomtes de Carcassonne, était passé dans les derniers temps aux comtes de Foix. Cette fluctuation de la frontière des deux comtés avait produit un léger conflit sur la limite commune des diocèses de Toulouse et du Rasez. Le débat entre Guilhabert de Castres et Bénazit des Termes fut jugé conformément à la décision du synode de Caraman (1167). L'Ers, qui coule au pied de Montségur, forma la ligne de démarcation depuis les gouffres fatidiques jusqu'à Mirepois; c'est le grand Ers pyrénéen qui se jette dans l'Ariége ; il ne faut pas le confondre avec le petit dont la source est à Font-Ers en Lauragais: celui-ci se perd dans la Garonne, au couchant de Toulouse [1].

Les évêques complétèrent ensuite le service de

1. Doat. *Ibid.*

leurs paroisses respectives. Nous pouvons, grâce à une procédure inquisitoriale, recomposer le tableau du personnel ecclésiastique du Lauragais et du Toulousain. Guilhabert, évêque de Toulouse, «avait pour *fils-majeur* Vigoros de Bocona, et pour *fils-mineur* Bertrand d'En Marti, et au-dessous de ces deux archidiacres environ cent diacres et autant de diaconesses répandus dans la partie orientale de son diocèse. Relevons pieusement ces noms perdus, mais dont l'obscurité et l'opprobre même s'illumine pour nous d'une auréole de patriotisme et de martyre. N'oublions pas que ces ministres n'avaient presque pas de résidences fixes, et que toujours errants de forêts en forêts, ils ne faisaient que de courtes haltes dans des cabanes, des grottes, des lieux déserts.

Guilhem Adam, et son *compagnon* (socius) Pierre Arnauld, prêchait à Gibel, bourg situé sur un monticule comme l'exprime son nom arabe. Isarn, seigneur de Gibel, était cathare, et sa veuve Andria devint diaconesse *couronnée* et prit le diadème, symbole féminin de la plus haute perfection gnostique [1]. Les Arnauld, natifs de Romenx, étaient trois diacres ; Ramon et Guilhem accompagnaient l'évêque Benazet de Termas qui résidait d'ordinaire dans les bois d'Antioche, près du Mas-Saintes-Puelles et qui vers cette époque visita les cathares de Perpignan.

1. Andria, épouse. Il est singulier que le féminin d'ἀνήρ, homme, qui n'existe point dans le grec, se retrouve dans le basque.

Les Bolbena étaient deux, Pierre et Arnauld: ils fréquentaient Avignonet, Montesquieu. Bernard et Pierre Brus hantaient le bois de l'Avéran, et la *Garrigue dels Ferreters*, voisine de Cassers, de mémoire si tragique. Ces vastes chênaies étaient anciennement un sanctuaire d'Abélan ou du soleil.

Pierre Colomb se montrait à Fanjaus avec son acolyte Guilhem distingué par le surnom injurieux de Boca-d'Asé. Bernard Colombassa, dont le nom a reçu également une terminaison outrageuse, devait être de la même maison, et se tenait à La Garda. Ils étaient des environs de Mirepois, et leurs descendans habitent de nos jours la Bastide-sur-l'Ers.

Bonfilh, diacre, était des Cassers. Bernard, son père, Pierre, son aïeul, étaient *croyants;* et Bonafilha, sa tante, diaconesse, officiait, à Montréal, au commencement de la croisade (1210). Bonfilh était renommé comme théologien. Il convertit Guilhem de Baranho (Varagne), et le chevalier devint le *compagnon* du ministre plébéien que suivaient déjà Bernard et Estébé Comas ou las Comas. Il soutint de brillantes controverses au Mas-Saintes-Puelles, contre Arnauld Pitrel; à Avignonet, contre Pierre Lebrun. Celle-ci roula sur la loi de Moïse que défendait le catholique, et que repoussait le cathare hostile au judaïsme. Il y fut vainqueur, et quelque temps après, la foule accourut de nouveau pour assister à sa prédication et à ses agapes chez Na Sapdaléna mère de Stéphane ou Estébé de Villanova. Bonfilh plus tard fut élevé à l'épiscopat.

Bernard d'Aïros était le fameux médecin de

Saissac; il prêchait à Montesquieu chez les Rocavilla. Artus Donat[1] fonctionnait à la Fontanella et au Mas qu'habitait sa sœur, Garcia Tersola. Bernard Enjalbert et son *compagnon* Cabirol fréquentaient Montesquieu et Montgalhard. Guilhem de Fanjaus se tenait à Saint-Martin de la Lande où parut aussi Guilhem Faure. Pierre de Fendelha accompagnait Bénazet de Termas. Arnaud de Fonters stationnait à Fanjaus. Pons de Fontmarti, avec Ramon, surnommé Cobertana, peut-être à cause de sa vaste robe, et Durand surnommé Paucaroba, à cause de son étroit manteau, fréquentaient le logis d'Arnauld Orlhac, près de Vaura. Ramon Fortz, de Bautavilla, était diacre de Caraman. Accompagné de Pons Guirauld, il prêcha à Falgairac, chez les Pagez, et à Auriac chez Bernard de Lantar. Bertrand Fortz, son frère, avait pour *compagnon* Ramon de Mirepois-Belissen. Il tint des assemblées dans le vignoble de Saint-Julien, dans le bois de Saléis, dans la forêt de la Guisola, débris de l'immense *garrigue* druidique des Cassers[2].

Bernard Gasto vint à Auriac avec Ramon Fortz et Rubéa (la Rousse), sœur de Guilhabert d'En Carbonnel. Il convertit Bérengère, sœur de Ramon Catala : sa grotte était dans la forêt de Peyracava, voisine de Saint-Germier. Ramon Gros, ministre distingué, compagnon de Bonafos et de l'évêque Bernard de la Motta, prêcha souvent à Montesquieu, à

1. Donat n'était qu'un nom du désert; son nom de famille devait être Tersol, puisque sa sœur Garcia est surnommée Tersola.

2. Les Fortz étaient des seigneurs de Cab-Aret.

Lantar, à Toulouse, chez les Villela. Il vivait dans les forêts de la Galena et de Trébons. Arnaud Hug parut à Nogaret, il était diacre de Montjoire où le comte de Foix sabra six mille croisés allemands; la plaine était encore *incrustée* de crânes teutons [1]. Ramon Imbert se montra à Fanjaus, à Laurac, à Vaura, en compagnie de Fortz, et ils célébrèrent leurs agapes. Isarn de Castres, frère de Guilhabert, se tenait près de Miraval : ce diacre albigeois eut sur la place publique et en présence du peuple, une dispute théologique avec Bernard Prim, barbe vaudois.

Ramon et Gerald Laget erraient, le premier dans les alentours de Montgailhard et d'Avignonet, le second dans les environs de Montesquieu et de la Bastide-du-Felgar. Gerald avait sa retraite dans la forêt de Trébons. Ramon de Lavaur se rencontre à Fanjaus, et Barthélemi de Na Laureta, à Montolieu, chez En Sénébru. Na Laurete sa mère, était une sainte célèbre de Mirepois. Bernard de Maïrévilla, diacre de Montmaur, convertit Azémar, notaire d'Avignonet, et prêcha de nuit à Auriac dans le jardin d'Arnauld-Durand. Il était accompagné par les chevaliers Olivier de Cuc et Bernard de Lantar. Il avait des cabanes à la Combacauda, près de Romenx, et à la Nauza, non loin de Saint-Julien. Le vieux Ramon Mercier, neveu du premier évêque cathare de Carcassonne, prêchait à Fanjaus. C'est là qu'il eut le singulier bonheur de convertir Gausbert, chapelain d'Amauri de Montfort. Ramon de

1. Paroles de l'évêque de Toulouse au concile de Latran.

Nogaret, aïeul du fameux chancelier de Philippe-le-Bel, fréquentait Gajan, Laurac, avec deux diaconesses, Arnaulda Trobada, et son acolyte Peyrona[1]. Nogaret fut brûlé probablement à Toulouse. Pons Oliba, un des compagnons de Nogaret, était le parent d'un évêque albigeois qui émigra en Lombardie, et du fondateur de l'ordre des Spirituels de Narbonne, dégénérescence orthodoxe de l'église du Paraclet.

Pierre Petit se rencontre au Mas Saintes-Puelles; Pellissier à Fanjaus avec Pierre de Saint-Julien; et Arnauld de Pradas, diacre très-actif, à Fanjaus, à Laurac, à Cutmer, au Mas dans le logis des Saint-Andréo. Conduit par Pons Capela, qui périt depuis dans les flammes, et accompagné de Pons del Mas et de Pons de Toulouse, il vint à Gajan-la-Selva opérer la conversion de Pierre Gausbert; ce fut vers le temps où le vicomte Trencavel assiégea Carcassonne. Pierre et Guilhem de Quiders, diacres, résidaient au Mas. Bernard, leur frère, chevalier, était *croyant;* et Othon, leur frère, damoiseau, mourut dans la maison des cathares. Ava, leur aïeule, était une des plus vieilles diaconesses du Lauragais. Guilhem Ricard se retrouve à Gajan, Laurac, Vaura, dans les bois de Lagarda et de Maurens. Pierre Lebrun, ce catholique qui, tel qu'un chevalier errant, allait défier les Amis de Dieu dans leurs déserts, vint aussi attaquer dans sa cabane Guilhem Ricard, et leur dispute eut lieu, en présence de nombreux

1. Peyrona devait être du comté de Foix, et nièce de la vieille Braïda de Montservat.

témoins, dans la forêt de Bosgontron. Ricard, pris en 1243, fut brûlé avec son compagnon Pierre Garrigas. Ramon Rotger et son acolyte Ramon Bernard, patronnés par les Villeneuve, sont remarqués à Toulouse, à Castelnaudari, à Ramevilla et dans les bois de l'Averan et des Ferreters.

Pons de Toulouse prêche à Laurac, chez P. Pelhida; Ramon de Vals, aux Cassers; Bernard de Vals, dans une cabane de la forêt de Puiverd; Arnauld de Vertfuelh, à Fanjaus, chez Goth, chevalier; Ramon du Verger, à Montesquieu, à Montgalhard, à Toulouse; il revenait de Lombardie. Guilhem Vidal de Gibel était diacre à la Besséda. Il visitait aussi Exil, le Mas, Laurac, Puybusca. A la Besséda, le vendredi saint, il prêcha sur la passion du Christ, et R..., notaire du bourg, en lut le récit dans l'Évangile Joannite.

On aura remarqué, dans les rangs les plus obscurs du diaconat cathare, les noms des plus grandes maisons chevaleresques du Midi, des seigneurs de Fanjaus, de Mirepois, de Lavaur, de Lantar, de Vertfuelh, de Villeneuve, de Toulouse. Les diaconesses appartiennent également pour la plupart aux vieilles races romanes. Esclarmonda de Foix est, par le sang, l'âge, le génie, comme leur papesse. Les plus anciennes sont Na Rixenda du Mas, mère des Sant-Andréo; Galharda, sa sœur, était son acolyte; elles moururent sur le bûcher. Ava, l'aïeule des chevaliers de Quiders, eut tour à tour pour *compagne* (socia), Galharda, sa sœur, Guilhelmetta de Camplong, femme de Ramon Faure, et Guilhelma d'Alboarenc, et fonctionnait au Mas

Saintes-Puelles. Plus tard, Guilhelmetta de Camplong s'établit à Saint-Martin de la Lande, chez Bernard de Balgor (ou de Balgoria), et Alboarenca se rendit à Avignonet, chez Guilhem de Batinha.

Bérengère de Gavarret de Montgiscard, avec Aicelina de Autariba, sa *compagne*, officiait à Montgiscard, Avignonet et Falgairac. Arrêtée au bois de Séguervilla, elle était perdue, si le chevalier Arnaud Catala d'Auriac ne l'eût enlevée aux archers. Mais retombée entre leurs mains à Avignonet, elle fut brûlée à Toulouse (1233). Elle était mère du troubadour Pierre de Gavarret que le comte de Foix fit son bayle de Tarascon. Le chevalier Sicard de Gavarret, son autre fils, avait assisté aux agapes de Bernard Enjalbert, à Séguervilla, chez Begon de Rocavilla, et chez Estold de Rocavilla, à Montgiscard. En 1264, il fut incarcéré par les inquisiteurs. Na Vergeira, aïeule d'Arnauld de Villeneuve, fut conduite par ses fils, avec Ermengarda (de Baranho probablement), sa compagne, dans Toulouse où elle descendit chez dona Garcia, sœur d'un diacre, théologien célèbre, qui logeait près de la maison de Talhafer. Cette illustre diaconesse y reçut la visite de Ramon Roger, le grand comte de Foix, et d'autres barons pyrénéens (1210), Ramona de Baranho (Varagne) avec sa *compagne* Saura, officiait à Baranho, à Avignonet et même à Toulouse, au logis d'Arnauld Tita. Sa cabane était cachée dans un défilé sauvage nommé lo Pas. Braïda de Mazaïrolas, tante du fameux Pierre, seigneur de Gajan-la-Selva,

prêchait à Villariscla et à Toulouse, chez Estold de Rocavilla. Guitana d'Azémar fonctionnait avec Alboarenca et Ramona de Lux, à Avignonet, chez Guilhem de Batinha (1213). Ramona était sœur de Pierre, d'Olivier et d'Adhémar de Lux, tous croyants cathares. Guilhelma Rasendiris, ou de Razez, fit à Caraman la conversion de Stephana, assistée de Guilhelma de Falhent et de ses compagnes. Les diacres Gérald Artus, Guilhem Durand et Guilhem Bonet, la visitèrent dans sa retraite de la forêt de las Anglésas. Guilhelma de Falhent vivait dans une cabane de ramée, près de la fontaine de Falgairac. Peyronetta Roger, sœur du diacre Bernard et des diaconessés Dias et Guilhelma, ses acolytes, résidait à las Bordas. Ramon de Bassens, Estébé Picher, de Fanjaus, Ramon Tesseire, frère du diacre Textor, les escortèrent jusqu'à Saint-Martin de la Landa où Guilhem Faure les reçut *sur son aire*. Na Pagana de la Tour, sœur de l'infortuné Pagan de la Bessède, Geralda, sa fille, dame de Caraman, et ses deux brus, Guilhelma, femme de Pons, Aladaïs, épouse de Roger, étaient parfaites ou diaconesses et résidaient à Cambon, à Laurac, à Castelnaudari, à Pech-Lunar. Roger de la Tour, son mari, seigneur de Pech-Lunar, mourut *consolé* chez le diacre Bernard de Sant-Marti. Il est la tige de l'antique maison romane de La Tour-Lauragais, dont les descendants ont pris de nos jours le nom de La Tour d'Auvergne et le titre de princes de Turenne.

Plusieurs sont frère et sœur : ainsi Bonet et Boneta, Trobat et Trobada, Tolosan et Tolosana, Al-

boarenc et Alboarenca [1], Guilhem et Bernarda de Fanjaus. Bernarda avait été remise tout enfant aux diacres de Montréal (1210). Quelques diaconesses portaient une couronne ou diadème, symbole de la plus haute perfection gnostique : de ce nombre Arnalda de la Nauze et Andria de Gibel. Il faut nommer à leur suite une autre espèce de diaconesses, ce sont les compagnes des croyants. Les catholiques les appellent des concubines, terme impropre autant qu'injurieux, car elles étaient comme des épouses mystiques, toutes semblables aux agapètes des anciens évêques, transformations elles-mêmes des hétaïres des philosophes grecs, car ces mœurs antiques dérivaient de la Grèce et de l'Orient [2]. Ces femmes n'étaient pourtant pas des parfaites, bien que très-pieuses et renommées par leur zèle, leur courage et leur prosélytisme. Ainsi Guilhelma Companh, agapète d'Arnaud Maiestre, conduisit deux diaconesses auprès d'Ermengarda, sa mère moribonde, qu'elle pressait instamment de recevoir d'elles le *consolament*, extrême onction du Paraclet. Les ministres proscrits qui se risquaient de nuit dans les bourgs, descendaient d'ordinaire chez ces fidèles et courageuses sœurs; et l'une d'elles, Na Baïona, amante mystique du chevalier Bernard de Quiders, recueillit tour à tour sous son toit, au Mas Saintes-Puelles, le diacre Bonfilh et l'archidiacre Bertran d'En Marti, sortis de leurs forêts.

1. Albo-Aïrenca, l'onde aérienne, la cascade ou la nuée.
2. Mœurs étranges et malsaines.

Tous ces noms de femmes si gracieux, on l'aura souvent remarqué, sont grecs, romans, germains, mauresques et cantabres. Le nom sacré des cathares c'est Joana (grâce de Dieu); Joana, mère de l'Esprit, et non point Maria, mère de Jésus, qu'on ne trouve qu'une fois dans la vieille reine d'Aragon. Esclarmonda,[1] très-fréquent aussi, dérive du baptême de feu; et Lombarda, non moins commun, procède de la Lombardie, terre sainte du Paraclet, mère vénérée de l'église d'Aquitaine. On ne voit pas non plus chez les hommes des noms d'Anges. Les Albigeois, qui se regardaient eux-mêmes comme des Esprits exilés, n'invoquaient pourtant pas leurs frères célestes. C'est encore une preuve que le catholicisme était à peu près détruit au pied des Pyrénées[1].

1. Les noms sont aussi de l'histoire. Ramon, le plus fréquent, montre la popularité des comtes de Toulouse, symboles de justice, autrefois de bonheur, maintenant de martyre. Ava, Auda, Alba, eau; Arnauld, Isarn, torrent; Astnar, torrent du rocher; Astnava, rocher de la plaine, désignent le territoire, l'Aquitaine. Esquio, Escaronia, Obisca, Nolasco expriment la race Esque ou Ibère. Jordan et India viennent du fleuve saint et des croisades d'Orient. Guilhem et Olivier rappellent deux héros de l'épopée carlovingienne, et des guerres contre les Maures d'Espagne. Trois noms, d'origine mythologique, ont eu une fortune beaucoup plus illustre. De Janus, dieu ibère confondu avec saint Jean, sortent les innombrables Dejean, Joanis, Joanès, Deljanès. Janus (le soleil) est un dieu hospitalier. L'étranger qui vient s'établir dans un bourg est sous sa protection : c'est un Estadjan (est ad Janum vel Johannem.) De Sancus, dieu des eaux, se forment Sanche et Sans. Et Pons enfin, de Potus, Pontus, Pompus, également dieu des

IV

SYNODE DE MONTSÉGUR. — SACERDOCE CHEVALERESQUE. — GARDE SACERDOTALE. — ORGANISATION DES DIACONESSES. — RESSENDA DE TELHO SUCCÈDE A ESCLARMONDE DE FOIX.

Tels furent les diacres et les diaconesses qui probablement assistèrent au synode et participèrent aux ordinations de Montségur. Ils sont environ deux cents pour le Lauragais; il nous manque ceux des vallées de l'Ariége, de la Lèze, de l'Arize et de la Garonne : on doit évidemment décupler ce nombre pour le catharisme méridional. Nous pouvons par là nous faire une idée de l'activité prodigieuse de la propagande albigeoise. Et pourtant ni le nom bre ni l'activité n'étaient suffisants. L'apostolat surtout manquait de défense et de protection. Il fallait opposer une résistance plus vigoureuse aux fureurs de plus en plus sauvages des inquisiteurs. Le synode résolut de mettre le sacerdoce pacifique sous la garde d'un diaconat guerrier et d'un épis-

eaux : l'un et l'autre patrons de l'Aquitaine. Ces deux noms passés des Ibères aux Romains, et de Rome dans l'Église, ont servi à désigner dans la société chrétienne, le premier, les saints, les purifiés (sancti) ; et le second, les purificateurs, les pontifes (pontifices). Le Christ eut parmi ses juges un Romain, Pons le Velu (Pontius pilatus) qui vint unir son pontificat sabin à la sacrificature juive de Caïphe, pour qu'aucun sacerdoce, hébreu et païen, ne manquât à la crucifixion du Verbe-Dieu.

copat chevaleresque. En conséquence il décida la formation d'une espèce de tiers-ordre demi-laïque et demi-sacerdotal. Il dut se recruter parmi les héros des guerres romanes. Ces barons, sortis mutilés de tant de champs de bataille, entrèrent en foule dans cette prêtrise militaire, dans cette chevalerie du Paraclet : ils devinrent les paladins du céleste amour. Leur chef paraît avoir été Gérald-Bernard de Gordon, seigneur de Caraman, dont le père avait reçu dans son manoir le pape bulgare Nicétas. L'inquisition, du moins, donne à ce baron le titre d'hérésiarque qui semble indiquer une certaine suprématie. Quoi qu'il en soit, au nombre de ces diacres soldats, de ces évêques chevaliers, on signale encore Loup de Foix, frère du comte, Alaman de Roaïx de Toulouse, Ramon de Sant-Marti, du Lauragais, deux Lantar, trois Belissen, quatre Du-Mas-Sant-Andréo, et les Quiders, et les Villèle, et les Roqueville. Ces prêtres guerriers prêchaient et combattaient, brandissaient la parole et la lance, et se revêtaient d'une double armure, l'évangile d'amour et leur cotte trélissée de fer. Pour des hommes, nuit et jour à cheval, on dut modifier les règles ascétiques. Comme les croyants vulgaires, ils mangeaient de la chair, vivaient dans le mariage, versaient le sang, donnaient la mort, et, sans doute, administraient aux moribonds le consolament suprême. Ils n'étaient pas sans analogie avec les ordres militaires. Mais ils furent institués pour combattre ces moines chevaleresques : non pas tant les Hospitaliers, fraternels aux Albigeois, que les Templiers cruels, cisterciens armés et fa-

natiques. Rome multipliait leurs commanderies à Plagne, dans la vallée de l'Ers; à Montault, dans la forêt de Bolbone; à la Nogarede, sur les coteaux de la Lèze; à la Ville-Dieu, dans les plaines de Montauban; et la vigilance des seigneurs de Penne les avait seule empêchés de s'installer dans leur puissant manoir féodal, sur les rochers de l'Aveyron. Enfin une garde fut donnée au patriarche du Thabor; cette milice fut mise à la solde de l'Église cathare; le commandement en fut confié au fidèle, dévoué, hardi, aventureux et infatigable chevalier, Pierre de Mazeroles. Pierre était l'ami, le compagnon de guerre d'Alaman de Roaïx. Ils avaient combattu ensemble contre l'ost royal de France. Ils campaient à Pennautier pendant que Louis VIII était dans Carcassonne[1]. Hélas, les deux chevaliers se retrouveront un jour dans la même prison, sur la même sellette, et peut-être sur le même échafaud! Toutes ces choses, qui ne sont signalées que plus tard, sous le successeur de Guillabert, furent, nous le croyons, fondées sous ce patriarche, et par le synode de Montségur.

Après la réorganisation du sacerdoce, le synode s'occupa du diaconat féminin. L'Église cathare réservait une haute place à la femme aussi bien que la société romane, et souvent la présidente des cours d'amour devenait en vieillissant prêtresse du Paraclet. La femme avait de droit un pontificat naturel dans la religion du Consolateur. Il y avait donc une classe de parfaites, tout un ordre de diaco-

1. *Inq. de Toul.* Gaja-la-Selva, dép. de Peyré de Mazaïrolas.

nesses. Elles avaient à leur tête une archidiaconesse qui marchait l'égale des évêques, et qui même dominait alors le patriarche de Montségur. C'est l'illustre Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, la théologienne du Castellar de Pamiers, la fondatrice du refuge du Thabor, la sibylle libératrice de la patrie méridionale. Peut-être vivait-elle encore bien qu'octogénaire. Peut-être se cachait-elle, avec la comtesse Philippa, sa *compagne*, sur la montagne sainte, dans leurs cellules de granit, sous la forêt de chêne et de sapin. Mais la prophétesse pyrénéenne se dérobe à nos regards, derrière un nuage. Autour de sa personne ou de sa mémoire se groupait toute une multitude de matrones romanes établies dans leurs grottes : c'étaient Faïs de Durfort, Auda de Fanjaus, Orbria et Esclarmonde de Festa, ses compagnes de conversion et d'apostolat. Marquesa de Lantar, belle-mère de Ramon de Pérelha, Furnéira de Pérelha, mère d'Armand-Roger de Mirepois, et la belle-mère de ce chevalier, Braïda de Montservat; Ramona de Cuq, sœur de Béranger de Lavelanet, et mère du chevalier Olivier de Cuq, très-zélé cathare. Ava et Saïxa, sœurs de Bernard del Congost, de Limous; Francesca de la Isla, de la maison de Fanjaus et de Mirepois; Floris, mère du chevalier Ramon de Marceillan; Garsen de Saint-Andreo, la mère des Cap de Porc du Mas, et sa sœur Galharda; et Donada, et Maurina, et Rissenda de Telho. Enfin Orbria et N. de Castres. Elles furent arrêtées à la Bessède. Pierre de Voisins et le sénéchal de Carcassonne les donnèrent en garde à l'écuyer

Simorra et à Pons Garrigas. Ceux-ci les relâchèrent et s'enfuirent de peur des Français qui prélevèrent 900 sols d'amende, sur les habitants de la Bessède [1].

Plusieurs de ces illustres veuves et vierges cathares étaient à Montségur depuis l'origine de la croisade. La victoire du Midi les avait ramenées dans leurs châteaux, mais le traité de Paris les en avait expulsées une seconde fois, et elles venaient de regagner leurs grottes et leurs cabanes du Thabor. Parmi ces matrones féodales se trouvaient des diaconesses plébéiennes, une entre autres, arrivée depuis peu de Saint-Paoul de Corporé-Sancto, ou Saint-Paulet de Lauragais. Ce bourg, voisin de Castelnaudari, avait pour prieur un ancien moine de Sorèze, appelé Guillabert. C'était, dans un temps de fanatisme et de férocité, un prêtre de mœurs relâchées comme la plupart de ses pareils, mais d'un caractère humain, obligeant, officieux. Loin d'aggraver les rigueurs de la croisade, il cherchait à les adoucir, intercédant volontiers en faveur de ses paroissiens, auprès de Simon de Montfort, de l'évêque de Carcassonne et de l'archevêque de Narbonne. Son humanité avait pour secret mobile l'empire qu'exerçait sur son cœur une servante qui était aussi sa concubine et l'amie des *Bonshommes* [2]. Elle faisait travailler les terres du presbytère par les

1. *Ibid.* Issel. dép. de P. Garrigues.

2. Nous n'avons point tracé le tableau des mœurs des presbytères catholiques au moyen âge. Il a été peint par les troubadours et les sermonnaires contemporains. Voy. *La Chaire française au XIIIe siècle*, par M. Lecoy de la Marche.

albigeois; on les voyait vaquer paisiblement à leurs labours; aux heures de repos ils se délassaient par des prières et des cantiques. Le prieur traitait paternellement ces pieux vignerons, et Joana, sa ménagère, leur préparait des mets selon leur rite, une nourriture végétale et distinguée. Un jour, elle accompagna leur repas rustique d'une corbeille de guindouls (unum discum de Guindolis) de ces belles cerises méridionales, aigrelettes, énormes, d'un pourpre sombre, et moucheté comme la scabieuse. Ces vignerons de l'esprit donnèrent en retour à leur patronne un fruit plus rare et plus merveilleux. Ils extirpèrent de son âme la vieille souche du péché et y provignèrent le *vrai pampre* qui produit les grappes de vie, et dont le Père est le cultivateur céleste. Joana eut un enfant du vieux prieur; elle lui donna le nom du disciple bien-aimé, et dans son cœur le consacra au Paraclet. A la mort de ce prêtre voluptueux, qu'elle convertit peut-être entièrement à l'église des Purs, réalisant son vœu secret, elle prit son fils adolescent et le conduisit à Montségur. Là, consommant le don de son enfant par sa propre oblation, cette concubine de moine devint diaconesse : et ce bâtard de prêtre, devenu diacre et ministre du Consolateur, figurera de la manière la plus dramatique et la plus touchante, dans le grand martyre de Montségur [1].

Ces anciennes reines des cours d'amour, ces matronnes féodales accueillirent dans leurs rangs

1. Inquisition, manuscrits de Toulouse, Sant-Paoulet. Voy. le diacre Joanis au siége de Montségur.

l'humble servante de Sant-Paoulet. Tout était confondu et nivelé par l'esprit, le malheur et le désert. Ces diaconesses sortaient fréquemment de leur roche agreste et de leur solitude sauvage. De jour et de nuit, elles se rendaient à cheval, et sous la garde de chevaliers, partout où les réclamait le vœu des malades et des mourants, administrant aux premiers, *medjesses* [1], des soins et des remèdes, et aux seconds, *prêtresses*, le dernier breuvage, le cordial souverain, le consolament. La plus active de ces diaconesses est la jeune India de l'Ile de Fanjaus : son nom nous permet de supposer qu'elle avait pour marraine India de Toulouse, fille du comte Ramon VI, épouse de Jordan II de l'Ile, et bru d'Esclarmonde de Foix; et que sa maison était une branche, transplantée en Lauragais, de la grande souche chevaleresque de l'Ile de Gascogne, et des vicomtes de Gimoez. Amazone de charité, l'aventureuse India, chevauchait infatigable dans tous les alentours de Montségur, habituellement escortée par son vaillant frère, le chevalier Guilhem de l'Ile, et par l'héroïque Loup de Foix. Pourtant, la plupart de ces diaconesses vivaient sédentaires, surveillaient les enfants, soignaient les vieillards et les infirmes, travaillaient en commun dans des ouvroirs, filaient le lin et la laine, faisaient des tissus, façonnaient des vêtements, cueillaient, séchaient les herbes médicinales, préparaient des sucs, des cordiaux avec le miel des rochers, les fruits sauvages du nerprun, du cornouiller, de l'épine

1. Medje, médecin, Medja, Medjessa, curatrice.

vinette, et du raisin d'ours. Les plus vieilles recluses dans une grotte, ou une cabane de ramée, où on les visitait comme des saintes, s'éteignaient en murmurant des prières et en chantant des hymnes, tellement amaigries par l'âge et le jeûne, et laissant si peu de cendres d'elles-mêmes, qu'elles semblaient s'évaporer en oraisons et en cantiques.

A la mort d'Esclarmonde de Foix, Rissenda de Telho, désignée probablement d'avance par le Synode et par Esclamonde elle-même, succéda à la vicomtesse de Gimoez, et devint la seconde archidiaconesse de Montségur[1]. Rissenda, comme son nom l'indique, était dame du Telh, petit manoir rustique, caché dans les bois sur d'âpres côteaux entre le monastère des Salenques et le castellar du Podaguez (Carla-le-comte). Elle appartient d'abord à la légende. Son existence fut accidentée et romanesque. Elle aurait été tour à tour abbesse des Salenques, favorite du comte Ramon-Roger, pénitente du Thabor, et supérieure des vierges et des veuves de Montségur. Elle trouva la paix dans le sein du Consolateur. Rissenda fut une femme éminente si l'on en juge par sa dignité et ses descendants. Elle fut probablement la mère de Loup de Foix et certainement l'aïeule de Joan du Telh, le Léonidas calviniste du comté de Foix au XVIIe siècle[2]. Son humble donjon a disparu, aussi bien que le tilleul gigantesque qui le protégeait des vents,

1. Fuit anteposita aliis hæreticabus (Doat).
2. Nap. Peyrat : le *Siége du Mas-d'Azil*.

et qui, par son feuillage odorant et par sa fleur médicinale, semblait être le gracieux et poétique symbole de Rissenda.

V

HOSPICES. — ÉCOLES. — MÉDECINS. — CHIRURGIEN DE MONTSÉGUR.

Le synode, en même temps que le diaconat, réorganisa les hospices de Montségur. A la tête de ces hospices était la grande Esclarmonde de Foix. La vicomtesse, trente ans auparavant, les avait fondés à Pamiers, d'où, fugitifs devant la croisade, ils s'étaient transportés du Castellar à Montségur. Ces maisons recevaient des vieillards, des blessés, les mutilés de la guerre, et l'immense tribu des orphelins de la croisade. La croisade avait, en se retirant comme une marée sanglante, laissé le sol encombré de débris humains. Pendant les vingt ans de l'invasion, ces débris avaient été recueillis à Montségur. Montségur fut l'hospice général du Midi: hospice aérien[1], mystérieux et sauvage, et dont Esclarmonde, les matrones romanes, les diaconesses cathares, qui soignaient les blessures des héros et les plaies de la patrie, sur une cime inaccessible, étaient comme les anges descendus du ciel.

Le Christ était apparu aux Amis de Dieu surtout sous la forme d'un céleste médecin. L'immortel cura-

1. Ce mot, qui revient si souvent, est caractéristique de la topographie pyrénéenne : Aïros, Auriac, Roc-aïrol, Roc-aïran, Mas-aïrolas, Albo-aïrenca.

teur venait guérir le péché, le cancer du monde. Les évêques n'étaient que des thérapeutes spirituels, et leurs maisons, que les hospices de l'âme. Montségur fut donc une sorte d'Épidaure du Paraclet. De tous les points de l'horizon, des pèlerins arrivaient en foule pour être guéris de leurs maladies morales. Ils gravissaient lentement les longues et sinueuses rampes de la montagne des *Purs*. Les grottes, les cabanes des évêques étaient autant d'édicules qui renfermaient les piscines saintes. Les étrangers prenaient part aux agapes, recevaient le pain, le vin consacrés, et, rite souverain, le baiser de paix, qui communiquait le saint Esprit. Et ils s'en retournaient *consolés*, par une parole du céleste amour, plus encore que par le rite sacerdotal.

Les Amis de Dieu, à l'exemple du Christ, en même temps que docteurs étaient médecins, et menaient de front l'hygiène et la théologie. Cette chair qu'ils macéraient en eux-mêmes, ils en tenaient grand compte en autrui, et la soignaient avec le plus tendre et le plus miséricordieux amour, pendant qu'en principe ils la déclaraient *mauvaise*, c'est-à-dire, pleine d'inanité et de néant. Comme les Esséniens juifs, comme les Barbes Vaudois, les diacres albigeois cultivaient la médecine. Où l'étudiaient-ils? Ce n'est point à Montpellier, ville trop catholique et trop romaine. Ils la recevaient des Juifs et des Arabes, à moins que la tradition n'en vînt de la Grèce et de l'Orient. Il y avait donc une espèce d'école médicale à Montségur, école élémentaire, primitive, errante comme toutes les autres, en plein vent et en plein soleil, et dont les li-

vres étaient les prés, les rochers et les bois. La science de ces maîtres consistait uniquement sans doute dans la connaissance des herbes, de leurs sucs énergiques, de leurs fleurs d'un parfum et d'un éclat si merveilleux dans les Pyrénées. Mais alors, peut-on les accuser de croire que la floraison et la fructification des plantes étaient l'œuvre de Satan, à moins que Satan ne fût un agent même de Dieu. Car la médecine suppose dans les végétaux une vertu curative, un principe de vie, et comme une émanation même du Créateur[1]. Le cathare, comme le brame indien et le disciple de Pythagore, était instinctivement hospitalier, compatissant, miséricordieux : sa charité s'exerçait jusque sur les oiseaux des bois, et les chevrettes des montagnes. Mais son art avait abondamment de quoi s'exercer sur les victimes infortunées de la croisade. Ajoutons que les Albigeois avaient non-seulement la réputation de connaître les vertus secrètes des simples, des sources et des minéraux, mais encore de commander aux éléments et de dominer la nature, comme ministres de Dieu. Ils n'encourageaient pas la superstition populaire qui les revêtait d'une auréole miraculeuse. Un jour, Guilhem Guari, diacre de Lautrec, fut pris par les traqueurs du chevalier Matfred. Ce chevalier paralytique, dès qu'il entra dans son château, vit dans son cap-

1. Leurs ennemis les accusaient d'enseigner *quod Deus non faciebat granare nec florere.* Mais les chevaliers revenus d'Espagne, affirment le contraire, dans leur profession de foi : *nos crezem lo Diou que fé granar et florir,* G. de Tudelle, v. 3706.

tif, calme et serein dans les fers, comme un être surnaturel. Quelle espèce d'homme es-tu? s'écria le vieux guerrier étonné. — Je suis un homme comme toi, répondit le cathare, mais un homme qui peut te guérir, si tu veux me rendre la liberté. L'Ami de Dieu, dégagé de sa chaîne, prépara un bain salutaire. Matfred guéri tomba aux pieds de son sauveur, en disant : *Bénis-moi, et fais de moi un bon chrétien*. Le baptême de l'eau fut suivi du baptême de l'Esprit [1]. Pierre et Arnaud Faure du Lauraguais étaient aussi des médecins renommés. Arnaud Bos, diacre d'Hautpoul, était le médecin habituel du camp de Nora. Bernard d'Aïros [2], diacre de Saissac, se partageait entre la Montagne-Noire et le Thabor : il guérit Ysarn de Fanjaus malade à Cuella. Guilhem Garnier, du Mas-Saintes-Puelles, l'ami des Saint-Andréo Cap-de-Porc, *cathare revêtu*, fut, au moins pendant le siége, le principal *physicien* de Montségur.

La médecine semble avoir été constamment unie au diaconat, comme un art sacré; mais la chirurgie, qui versait le sang, paraît n'avoir été qu'un art laïque et en quelque sorte profane. Nous connaissons le grand chirurgien albigeois, Arnaud Roquier. Il était de Belpech, sur l'Ers, et conséquemment vassal des Maurand, ces illustres johannites et magnanimes citoyens et consuls de Toulouse, seigneurs de ce monticule du Lauraguais insignifiant aujourd'hui, mais véritablement *beau* au moyen âge, par leur noble manoir dont les dernières pier-

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.* Doat, XXIV, f. 110.
2. Il y avait aussi le diacre G. Dairos.

res achèvent de tomber aux souffles des siècles et des Pyrénées. Le chirurgien patriote marcha contre les croisés sous les bannières nationales de Foix et de Toulouse. Après la bataille infortunée de Muret, il en suivit les débris sanglants réfugiés dans l'Andorre et la Catalogne (1213). Revenu d'Espagne, avec les princes, il les accompagna dans les tragiques et suprêmes luttes du Midi (1218). Proscrit une seconde fois par le traité de Paris (1229) il remonta avec les faidits et les spoliés sur les cimes du Thabor. Arnauld Roquier fut donc le grand et magnanime chirurgien des guerres romanes, et des deux champs d'asile pyrénéens, Castelbon et Montségur. Son patriotisme et sa science lui méritent une place glorieuse dans le Martyrologe aquitain. Le catharisme, qui donnait le sacerdoce aux femmes, leur confiait également la médecine et la chirurgie. Na Rica, mère du diacre Ramon d'Azalbert, sainte célèbre du Mas, n'était pas moins renommée comme chirurgienne [1]. Les chevaliers saignaient et même rasaient dans leurs grottes les Amis de Dieu. Le même praticien qui tenait la lancette prenait aussi le rasoir, et après avoir ouvert la veine coupait à son tour la barbe, comme on le voit de nos jours encore en Espagne. Car, au rebours du moine qui était barbu et chauve, le cathare était imberbe et chevelu. Ascète délicat, non content de s'émacier par le jeûne, il se *diminuait* (minuebat) encore par la saignée, et retranchait même, avec sa vigueur, cette végétation de la chair,

1. Inq. de Toul. Mas-Saintes-Puelles.

qui en est le symbole, et donne à la figure humaine la toison de la bête sauvage [1].

Les Amis de Dieu étaient les Esséniens et les Thérapeutes de l'Occident. Ils eussent, à l'exemple des Grecs d'Égyte, écrit sur le fronton d'une bibliothèque : *Pharmacopée!* Comme le Paraclet est à la fois lumière et amour, le catharisme multipliait les écoles qu'il appelait des hospices. Les écoles sont, en effet, les hospices de l'âme; l'ignorance est une infirmité; elle est fille du mal ou des ténèbres. L'Albigeois instinctivement était pédagogue non moins que consolateur. Il fondait partout des établissements d'éducation; il y recueillait les fils et les filles de la noblesse indigente. Cette indigence s'était démesurément accrue par l'immense spoliation du Midi. Il restait toute une petite population d'enfants expulsés de leurs châteaux paternels. Le Consolateur les ramassa sur les chemins ou dans les forêts. Il recueillit pieusement les enfants des chevaliers tombés sur les champs de bataille, l'innombrable et blonde tribu des orphelins de la croisade. Les hospices de Pamiers, Fanjaus, Mirepois, s'étaient une seconde fois transportés à Montségur. Sous la présidence maternelle de la grande Esclar-

1. Doat, XXII. Dans la grotte de Cabanac près Mirepois, où vivaient sept ou huit hérétiques, Pierre de Léra, chevalier, en saigna trois, et de ce nombre G. de l'Ile, oncle d'India qui fut brûlé depuis. Dép. de P. de Léra. — A Laurac, le diacre Arnauld et son compagnon furent saignés et rasés, dans la maison de Pierre-Roger, par le chevalier Ramon de Calhao, cousin de l'évêque B. d'En Marti. Inq. de Toul. Laurac.

monde de Foix, ils étaient dirigés par de vieux guerriers. Les vieillards des maisons chevaleresques de Bélissen, de Lantar, de Saint-Andréo étaient à la tête de ce séminaire patriotique, et nous aimons à nous figurer le patriarche des Cap-de-Porc du Mas, le stoïque et savant légiste qui avait défendu les droits du comte de Toulouse devant les conciles de la croisade, couronner sa carrière, vénérable évêque, en faisant épeler les petits faidits de Montségur. Tels étaient encore Ramon de Pérelle et ses deux cousins et compagnons Arnauld-Roger de Mirepois, et Bérenger de Lavelanet. Arnauld-Roger s'était retiré sur le Thabor avec toute sa tribu d'Amis de Dieu : Fornéria sa vieille mère, Cécilia sa femme, Braïda sa fille, et sa belle-mère Braïda de Montservat ; Aladaïs de Massabrac, sa sœur, sa nièce Faïs, et ses deux neveux, Alzeu et Othon. Aladaïs était veuve : Alzeu de Massabrac son mari, expulsé de son château de Bénaïs, était mort à Pérelle (1228), chez sa belle-mère, Fornéria de Mirepois, consolé dans son agonie par le diacre Joan Cambiaïré [1]. Bérenger de Lavelanet s'était réfugié sur le Thabor, avec sa femme et ses deux filles, qui épousèrent deux servants d'armes de la forteresse. Un fils lui naquit dans sa vieillesse, et sur ce rocher, qui reçut le nom d'Arnauld Olivier : enfant destiné aux prisons de Carcassonne, où il retrouvera les os de son aïeule Olivéria, enlevée par la cavalerie de Montfort (1212), comme elle fuyait éperdue sous les bois de Serra-

1. Doat, XXII. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

longue pour gagner la cime de Montségur. Ces chevaliers, blanchis sous le harnais, restes vivants de cent batailles, élevaient ces adolescents pour les batailles futures, pour la délivrance de la terre romane. Ils leur enseignaient héroïquement à lire dans leurs propres épopées, dans le martyrologe de la patrie. A ces nobles vers de Guilhem de Tudella: « Grands furent le dommage, la douleur et la perte, lorsque le roi d'Aragon resta mort et sanglant, avec un grand nombre d'autres barons, dans les plaines de Muret. Grande fut la honte qu'en recueillit la chrétienté et le monde[1] ! » Et à cette touchante élégie nationale : « O Toulouse, Provence, terre d'Agenais, pays de Béziers et de Carcassonne, quels je vous ai vus, et quels je vous revois[2] ! » Des larmes de religion et de patriotisme coulaient en silence sur les barbes blanches de ces vieux guerriers.

Le synode organisa sans doute aussi une grande école de théologie sur le Thabor. Ce séminaire de Montségur, si étonnant par ses maîtres, ses doctrines, son site sauvage et son enseignement dans les bois, n'était pas moins extraordinaire pour ses élèves, doux à la fois et farouches, errants et proscrits; véritable gymnase du martyre. Un rocher était la chaire du docteur johannite : des pierres revêtues de mousse, les siéges des disciples; et le lieu de l'enseignement, une grotte, un coin de forêt, quelque cirque désert. Des adolescents fugitifs de

1. Canzo de la Crozada, vers 3095.
2. Sicard de Marjevols.

leurs cabanes ou de leurs châteaux s'y mêlaient à de vieux guerriers sortis mutilés de vingt ans de batailles. Après le traité de Paris, ces barons, quittant le harnais, se firent prédicateurs du Paraclet et continuèrent, par la parole, le combat des lances et des haches d'armes. Pierre-Roger, fils aîné du chef de la maison de Bélissen, dont l'oncle, Ramon de Mirepois, était évêque, suivit son exemple malgré les sarcasmes des barons, et cédant à son jeune frère tout l'espoir de ses grandeurs féodales, échangea le ceinturon des chevaliers, contre le cordon des Amis de Dieu. Gérald de Gourdon, seigneur de Caraman, béni dès le berceau par le pape bulgare Nicétas, entra également dans le sacerdoce du Paraclet. Quand le comte Ramon VI revint d'Espagne avec les exilés de Castelbon, Gérald de Gourdon, dépossédé de Caraman et chef de faidits, sortit des forêts avec ses compagnons, et concourut aux deux défenses victorieuses de Toulouse, et à l'expulsion des Monfort. Quand le traité de Paris l'eut dépossédé sans retour, il entra dans le sacerdoce avec sa femme Géralda de la Tour, nièce du noble et malheureux Pagan de la Bessède, et de ces deux non moins héroïques et infortunés martyrs, Géralda de Lavaur et Améric de Montréal. Géralda de la Tour devint parfaite et diaconesse ; Gérald de Caraman, parfait, diacre, et enfin évêque. Parents des seigneurs de Laurac et d'Aniort, ils devaient avoir pour asiles les châteaux encore indépendants que les fils d'Impéria possédaient dans le Rasez, le Lauragais et la Cerdagne[1].

1. Inq. de Toul. et de Carcas. Maison d'Aniort.

Alaman de Roaïx, de cette grande maison capitulaire de Toulouse, qui eut deux fois l'honneur de recueillir dans son palais les comtes déshérités, Ramon VI à son retour d'Espagne, Ramon VII, après sa prison du Louvre ; Alaman, qui dirigeait la réaction populaire, autrefois contre les croisés, maintenant contre les inquisiteurs, embrassa, dans son implacable haine de Rome, le sacerdoce de l'éternel amour, sacerdoce guerrier et patriotique, apostolat de la parole évangélique et de l'épée chevaleresque.

Nous avons vu que le vieux Jordan de Lantar, beau-père de Ramon de Pérelha, s'était refugié avant la croisade à Montségur, avec sa femme Marquésia de la grande maison de Marcafaba, et sœur d'Arnauld de Villamur et d'Amiel de Palhers. Après les guerres, leurs quatre fils, revenus avec les princes de l'exil d'Espagne, Gerald, *le bon, le sage, le patient*, dit le poëte, Ramon, *l'adroit et l'avenant;* Jordan, *l'intrépide cœur*, et Guilhem, *le digne neveu d'Arnaud de Villamur* [1], rentrèrent dans leur châtellenie reconquise de Lantar. Mais la paix de Paris les expulsa de nouveau du Toulousain et ils se retirèrent dans leur seigneurie maternelle de Saint-Paoul de Jarrats, et à la cour du comte de Foix à Tarascon. De ces quatre héros d'épopée, les deux plus vaillants et les plus pieux embrassèrent le sacerdoce cathare comme une suite de leur guerre patriotique. Guilhem, blessé probablement dans ses combats, fut admis dans les rangs des parfaits,

1. Guilhem de Tudella, Canzo, vers 9520.

et se fixa sur la montagne sainte, où ses enfants venaient le visiter dans sa grotte. Mais l'actif et éloquent Jordan, devenu évêque chevaleresque, s'en retourna bientôt prêcher et guerroyer dans les plaines du Toulousain. Quelque temps après, Ramon de Pérelha les rappela sur le Thabor pour déposer dans son tombeau le patriarche octogénaire de cette tribu de saints, de prédicateurs, et de chevaliers, le vénérable Jordan de Lantar, descendant des héroïques ducs d'Aquitaine, vainqueurs des Maures et de Charlemagne [1].

Une autre race non moins illustre, mais plus nombreuse encore d'orateurs, de guerriers et de martyrs s'établit également à Montségur : c'est celle des Saint-Andréo, seigneurs du Mas-Saintes-Puelles, en Lauraguais, et surnommés Cap-de-Porc ou tête de Sanglier. Ce n'est point leur ignorance qu'exprime leur surnom sauvage qui n'a rien ici d'outrageux; mais le rude, fauve et fougueux courage qu'ils tenaient de l'animal druidique, leur héraldique symbole. Bourgeois belliqueux, chevaliers légistes, hérissés de lois et d'armes de guerre, et non moins terribles dans les plaidoyers que dans les combats, leur coup de boutoir avait le choc foudroyant d'une catapulte. Le vieux Gui, entouré de sa femme Garsenda, de leurs dix enfants, de ses huit brus, de ses deux gendres, et de leurs innombrables petits-fils, était tout semblable à un Caton l'ancien, ou à un Abraham féodal. Son château du Mas et son manoir rustique d'Antioche étaient ouverts à tous

1. Doat, XXII. Dép. de Ramon de Pérella.

les Amis de Dieu, à tous les faidits des bois, à tous les missionnaires errants, et tous les Cap-de-Porc formaient comme une légion de guerriers et de prédicateurs impétueux. Pierre, l'aîné après la guerre, entra dans le sacerdoce pour changer de bataille; Bernard, Guilhem et Ramon l'y suivirent et quittèrent, pour l'apostolat et le martyre, leurs jeunes et belles épouses. Suzanna, femme de Pierre, Fauressa, femme de Guilhem, et la femme de Bernard, l'énergique Florimonda [1], devinrent diaconesses, en même temps que leurs maris devenaient diacres et évêques. Flors, femme de Galhard, gardait le manoir du Mas, pendant que ses aventureuses belles-sœurs chevauchaient à travers les bois comme les Yseult et les Oriane du Paraclet. Garsenda, la Cornélie de tous ces Gracques du moyen âge, donnait l'exemple à ses fils et à ses brus, et surprise dans les forêts avec Galharda, sa sœur et son acolyte, devait être le premier parfum brûlé dans les bûchers de l'Inquisition dominicaine. Jordanet et Palaisi, ses deux petits-fils adolescents, figuraient parmi les servants d'armes de la montagne sainte. Tels étaient les disciples du pacifique et miséricordieux Guillabert de Castres. Ces lions de la guerre, déposant leur rugissement, venaient à l'école de l'Agneau de Dieu; et la colombe de l'Esprit inspirait le céleste amour à ces aigles des champs de bataille [2].

1. Flors, fleur, Florimonda, fleur pure, ou Cathare.
2. Guilh. de Tudella. Inquisition de Toulouse, Mas-Saintes-Puelles.

VI

CULTE. — TRÉSOR. — CLOTURE DU SYNODE.

Le synode enfin organisa le culte public. Le catharisme n'a point de temple. Sur la montagne les prédications avaient lieu dans la salle capitulaire du château. Une maison fut transformée en oratoire rustique dans le village au bord de l'Ers. Le dimanche le service divin était célébré sur la Roche, pour le châtelain et les gardes du donjon. Puis les évêques, les diacres, les chevaliers, descendaient de leur aire et venaient prier avec les pâtres dans la chapelle agreste du hameau. Le culte albigeois, on le sait, ouvert par une invocation, consistait dans l'oraison dominicale, la confession des péchés, une simple paraphrase de l'Évangile, et se terminait par la bénédiction et le baiser de paix, le tout en dialogue entre l'officiant et le peuple avec de nombreuses génuflexions, mais sans musique ni cantiques. Une grande place était laissée à l'adoration : pourtant la pièce principale c'était le discours : la prédication était au culte cathare ce que la messe est au culte catholique. Elle donnait son nom à la cérémonie qui s'appelait le *sermon*. L'office n'avait guère lieu que le dimanche ; mais dans la semaine, les étrangers, les pèlerins qui venaient visiter les évêques, les diacres, les diaconesses, recevaient le pain et le vin consacrés, et ne quittaient pas leurs cellules sans avoir participé aux agapes. Les Amis de Dieu observaient

quatre fêtes annuelles : Nadal (Noël), l'apparition du Christ dans le monde; Pascor (Pâques), la résurrection du Sauveur; Pentecosta (Pentecôte), la descente des langues de feu; et enfin Manilosa ou Manisola, louange ou consolation de *Mani*. Ce n'était pas la Bêma de Manès que les Manichéens célébraient au printemps. La Manisola avait lieu en automne, et c'était la fête mélancolique de l'Esprit, l'invocation du Consolateur plus miséricordieux et plus tendre aux sombres jours d'hiver. La vie des parfaits, et surtout des proscrits, qui ne se nourrissaient que de privations, était comme un jeûne perpétuel. Et cependant, ils observaient dans l'année trois temps sacrés, de quarante jours chacun (quadragésimes), d'une abstinence encore plus rigoureuse. Alors ils ne vivaient plus que d'un peu de pain et d'eau. Ce premier carême finissait à Noël, le second à Pâques, le troisième vers le solstice d'été. Vers l'équinoxe d'automne, ces solitaires, insatiables d'émaciation, devaient se préparer, par d'autres austérités ascétiques, aux solennités de la Manisola pendant lesquelles nous pensons que se tint le synode. Ainsi les Amis de Dieu donnaient deux fêtes au Christ et deux au Paraclet [1].

Le synode, avant de se séparer, organisa le trésor du Paraclet. Comme les Vaudois, les Albigeois avaient pour devise ces deux mots qu'ils faisaient retentir jusque dans le ciel : *Lumière et Pauvreté !*

1. *Arch. de l'Inq. de Carcas.*, Doat, xxiv, f. 101. — Eymericus, 440. — Ekbertus, 899. — Ducange, art. Bêma. M. Schmit (t. II, liv. iv) demande quel est le sens de Manisola. Le voilà.

Lumière, c'est-à-dire sainteté et intelligence ; pauvreté, c'est-à-dire indépendance et sacrifice. C'était le programme opposé à celui de Rome, riche, mondaine, sensuelle, tyrannique, et qui s'enveloppait de ténèbres. Les Albigeois sont les types des ordres mendiants que Rome créa pour remplacer les cathares qu'elle exterminait ou qu'elle rattachait dénaturés à sa théocratie. Les Amis de Dieu ne possédaient rien. Ils vivaient comme les cigales et les abeilles, leurs symboles. Des fruits, des herbes, des racines crues ou cuites à l'eau, voilà la plus succulente nourriture des parfaits. Mais les croyants, hommes toujours à cheval, toujours en course et en guerre, quoique sobres, mangeaient comme des lions. Il fallait nourrir, vêtir, équiper les servants d'armes du château, entretenir les cent chevaliers compagnons de Ramon de Perella et faire vivre les cinq ou six cents femmes, enfants, vieillards, réfugiés dans ce val désert. Il y avait donc un trésor commun à Montségur[1].

Mais comment s'alimentait le trésor albigeois? Le comte de Toulouse, abattu et garrotté par le traité de Paris, était rongé jusqu'aux os par le roi de France et les légats de Rome. Mais le comte de Foix, malgré vingt ans de croisade, était riche encore, puisqu'il achetait, du vicomte de Narbonne, en épousant sa fille aînée, et en payant la dot de la seconde, le droit fantastiquement éventuel de succéder à la maison espagnole de Lara. Il était le suzerain direct de Montségur ; le patron affectueux

1. Doat, XXII. Dép. de Imbert de Salas.

des réfugiés du Thabor. Les chefs des faidits formaient sa garde, et les officiers de sa cour. Ramon de Perella était son favori chevaleresque. Nous en concluons que le magnanime comte Roger-Bernard subventionnait la caisse des bannis pyrénéens. Montségur n'avait que des pâturages et des bois et n'élevait que des troupeaux. Mais les chefs des proscrits, les Rabat, les Lordat, les Castelverdun, les Villemur, les Bélissen, les Durfort, possédaient encore, dans le comté de Foix, divers domaines dont ils envoyaient les produits en argent ou en nature à la colonie du Thabor. Chaque chevalier faisait des legs pieux à l'église du Paraclet. Othon d'Aniort, blessé à la reprise de Vertfeuil, et rapporté mourant à Laurac, légua mille sols toulousains (1223). Pierre Roger de Mirepois expirant d'une blessure à Fanjaus, qu'il venait d'arracher aux croisés, légua une vigne et deux cents sols melgoriens (1223). C'était dans la victoire du Midi [1]. Après les spoliations du traité de Paris, les proscrits offraient encore les débris de leur fortune et de leurs espérances à leur pays et à leur Christ. Bernard del Congost, qui mourut, quelques mois après ces fêtes, à Montségur, ne peut léguer que cent sous toulousains; et Alzeu de Massabrac, décédé quelques années auparavant à Perella, que cinquante sols toulousains : l'un et l'autre encore avec cette restriction touchante, *lorsqu'ils auraient recouvré leur terre*, ce qui n'arriva jamais, de sorte que leur don funèbre ne parvint point au Paraclet.

1. Ibid. Dép. d'Arnauld Roger de Mirepois.

Bertrand Batalha, un Bélissen de Mirepois, expirant exilé à Castelbon, chez le chirurgien Roquier, fit don à son Christ du seul bien qui lui restait, héroïque oblation, offrande chevaleresque [1]. Ou plutôt, il partagea son coursier entre ses deux médecins, le céleste et le terrestre. Arnaud, s'élança sur le palefroi, et repassa les Pyrénées à la suite des exilés d'Espagne; et le noble animal, portant sur son dos l'Esculape des guerres libératrices, plus heureux que son premier maître inhumé sur les bords de la Noguéra catalane, put sans doute, après la victoire, rendre son dernier soupir dans ses prairies natales de l'Ers, autour des sépulcres de Bolbone, dont la forêt ombragera sa tombe [1].

L'histoire a ses gloires et ses hontes. Guilhem, Bernard et Ramon d'Arvigna, étaient croyants et les auditeurs assidus de Guillabert de Castres et de son acolyte Ramon Mercier à Mirepois. Ramon d'Arvigna tomba malade : il appela les diacres à son chevet; croyant mourir, il légua mille sols au Paraclet. Les Amis de Dieu, médecins du corps et de l'âme, opérèrent sa guérison; le convalescent, dans son ingratitude, se rétracta, retint le legs, et quitta l'église : cette lâcheté était rare, mais elle pèse sur la mémoire de ce riche et avare baron de l'Acarnaguez.

Braïda Peyrona, dame du Peyrat d'Olmès, et veuve d'Isarn de Montservat, tomba malade à Limous, où l'avait recueillie son parent Isarn de

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois, cousin de Bertrand Batalha, et beau-frère d'Alzeu de Massabrac.

Fanjaus. L'évêque, Ramon de Mirepois, un autre Bélissen, vint consoler la mourante qui légua cent sols au Paraclet. Isarn de Fanjaus et sa femme Baussana furent témoins, et Isarn de Montservat, son fils, se porta garant du legs maternel. Il promit de s'en acquitter envers les diacres albigeois, dès qu'il recouvrerait son alleu du Peyrat, confisqué par Gui de Lévis. Braïda ne mourut pas, mais quatre ans après, Isarn, son fils, expira dans la maison de Guilhem Baudoin de Cuella. Arnauld-Roger de Mirepois, mari de sa sœur Cécilia, accourut inutilement de Montségur, accompagné du médecin Guilhem Fornier [1], qui ne put que consoler le moribond, et fortifier sa jeune veuve Pélégrina du Mas-Saint-Andréo. Pendant qu'ils enterraient le mort, un messager arriva haletant : il annonça qu'en leur absence, Montségur avait été envahi par Mancip de Gaillac, nouveau bayle de Fanjaus, et qu'il avait enlevé Joan Combiaïré, et trois autres diacres, qu'il emmenait enchaînés à Toulouse. Arnauld-Roger remonte précipitamment à cheval, avec ses compagnons, pour arracher aux archers de l'Inquisition les pauvres Amis de Dieu, et pour porter la triste nouvelle de la mort d'Isarn à sa mère, veuve de son époux, veuve de son fils. La vieille Braïda, parente de Ramon de Perella, longtemps errante d'asile en asile, s'était enfin fixée à Montségur, où elle vivait auprès de son pieux gendre, Arnauld-Roger, de sa fille Céci-

1. Fornier devait être cousin d'Arn.-Roger, fils de Fornéria.

lia, et de leur fille Braïda de Bélissen. Pélégrina de Saint-Andréo, sa bru, s'était aussi rapprochée du Thabor; et, selon son nom symbolique, vivait errante et nécessiteuse, sur les racines de la montagne sainte, tantôt à Perella, tantôt à Lavelanet, tantôt à Bélestar, où des amis plus heureux la recueillaient sous leur toit. La pauvre faidite trouvait moyen d'envoyer à l'humble solitaire de petits présents rustiques, dont elle chargeait un messager nommé Ramon de Fogars (Fouas) : deux sols, un poisson, une galette, une courge de vin; telles étaient les richesses qu'échangeaient ces deux mendiantes qui naguère encore possédaient des châteaux. Quelquefois la pieuse bru allait sur la montagne sainte, visiter la vénérable recluse dans sa grotte. La Noémi albigeoise reconduisait sa tendre Ruth, par le haut chemin de Lavelanet jusqu'à la descente de Serrelongue. Là, elles s'asseyaient sur une roche, à l'ombre d'un chêne, et, avant de se donner le baiser d'adieu, ces deux exilées pleuraient en silence voyant monter des tours du Peyrat, habitées par les Croisés, la fumée de leurs foyers, bleue et fugitive, comme le bonheur de l'homme, dans la vapeur croissante du soir[1].

Peu de ces legs d'exilés, on le voit, entraient dans le trésor de Montségur. Il était principalement pourvu par les subsides volontaires des seigneurs, et par les secrètes largesses du pieux et

1. Doat, t. XXII. Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse, interrogatoire de Pélégrina du Mas-Cap-de-Porc, art. Mas-Sainte-Puelles.

magnanime comte de Foix. Ce trésor était recelé en partie, au fond des souterrains du château, dans une arche de granit scellée de fer; et, en partie, de peur d'un siége de la forteresse, dans les forêts d'alentour, au fond d'une caverne uniquement connue de Ramon de Perella et de Guillabert de Castres; peut-être cette grotte que l'on voit béante, et comme une bouche contractée d'effroi, près de la cime du Pic de Bidorte, cette montagne qui aiguise son cône au sud de Montségur, où le soleil, en se reposant, comme un globe de feu, marque l'heure de midi, aux ombres renversées des sapins qui tombent perpendiculairement vers l'Ers. Le synode enfin termina ses délibérations en décidant que les actes rédigés sur parchemin par Pierre Polha, son secrétaire, seraient conservés dans les archives de Montségur. Et, sans doute aussi, qu'avant de se séparer, ces évêques, ces diacres, ces laïques, selon l'usage des anciens conciles, proclamèrent hautement la foi qu'ils allaient bientôt confesser dans les bûchers. Guillabert de Castres récita le symbole johannite, et à chaque silence du vieux Pontife, l'assemblée répondit par des acclamations. Rétablissons ce funèbre dialogue, car c'est le testament d'un peuple martyr.

SYMBOLE CATHARE

Nous croyons en Dieu un, unique, universel [1], infini, et nous l'adorons sous la triple appellation

1. Toutes les religions antiques sont parties de l'unité de Dieu.

de Père, de Fils et de Saint-Esprit, trois personnes consubstantielles, mais inégales, ou comme disent les Grecs, nos maîtres : le Père, Agnostos; le Fils, Démiourgos; l'Esprit, Paraclétos [1].

Nous croyons que le Fils (Jean, I, 3) est le créateur, mais qu'il existe en Dieu deux principes secondaires : l'un positif, la vie; l'autre négatif, la limite ou la forme, et que de ces deux modifications de l'être résultent toutes les choses créées : d'abord l'Archétype de l'univers, la *cité de Dieu* flottante comme un saphir dans la lumière pure; puis cette chaîne brillante de mondes qui de globe en globe descend dans les ténèbres jusqu'à notre terre, assise sur les confins du néant [2].

Nous croyons que le péché n'est point né dans l'Éden, mais dans le ciel. Que Lucibel l'archange illustre, prince et principe des discordes, s'est révolté contre Dieu, et que vaincu par le Fils, prince et principe de la vie, il a été, avec ses légions d'anges, précipité des cieux. Que de cet écroulement des cieux, dans la guerre des deux puissances, résulte la création des mondes, et de notre terre ténébreuse, que Lucibel dispute encore au Christ, séjour des bannis dont il est le roi, et théâtre des changements, des douleurs et de la mort [3].

1. L'Inconnu, le Créateur, et le Consolateur.
2. Tout dualisme est nécessairement secondaire.
3. Création de l'univers dramatisée dans ce symbolisme oriental.

Nous croyons que Dieu étant l'océan de l'Etre, c'est en lui que *nous existons, que nous nous mouvons et que nous sommes* (Act. XVII, 28). Il est la vie de l'univers. Quelque chose de lui germe dans la plante, respire dans l'animal, palpite jusque dans les souffles sonores de l'air. *Les cieux racontent,* dit David (Pr. XIX). *Les étoiles chantent*, dit Job (XXXVIII, 7). Et Platon aussi a entendu cette harmonie magnifique des Sphères. L'univers est donc vivant, mais cette mélodie des astres est triste. Ils ne chantent pas la *gloire* mais la *douleur* de Dieu. Car la création est une chute. Elle n'est pas tirée du néant, mais descendue vers le néant. La matière est morte, et ses formes ne sont que des ombres. La création vient du péché. Le mal c'est la rupture avec Dieu. La naissance est la mort; la mort c'est la vie; c'est de degrés en degrés l'ascension du retour vers Dieu[1].

Nous croyons que les âmes, émanées de Dieu, de la substance de Dieu, et pour parler comme saint Paul, de *la race même de Dieu*, sont des Esprits compagnons de révolte et d'exil du glorieux Archange, précipités sur la terre, leur refuge, et renfermés dans la chair, leur prison et leur tombeau. Que ce monde de l'exil est un monde d'expiation; que les âmes purifiées par une première existence, à l'heure de la délivrance, qu'on appelle la mort, remonteront directement vers Dieu; que celles qui persisteront dans le péché, continueront leur puri-

1. C'est le panthéisme spiritualiste des alexandrins avec cette différence que la création gnostique est une *chute* et non une *gloire*.

fication de corps en corps, et d'astre en astre, jusqu'à ce que, par ces mondes de lumière, elles rentrent dans la paix du ciel. Que toutes seront finalement sauvées, car le châtiment éternel est aussi contraire à la justice de Dieu qu'à son amour, et que, le mal absolu n'étant pas, il n'est point de douleur sans terme, et conséquemment point d'enfer[1].

Nous croyons que pour ramener dans le ciel ce peuple de bannis, et même le grand Proscrit, leur chef, du consentement du Père céleste, le Fils, son image, Verbe pur, Lumière divine, le Christ miséricordieux est descendu. Il est venu, non dans les pleurs et les vagissements, mais avec l'éclat d'un Dieu. Il a revêtu de l'ombre de la chair son corps éthéré. Il a porté le nom de Jésus, a vécu dans la Judée sous Hérode, a souffert sous Pilate dans Jérusalem. Il est venu, non pour expier les péchés des hommes, mais pour leur révéler la vérité, leur enseigner la véritable vie, et représenter sous leurs yeux, hiérophante céleste, le drame lugubre de la destinée humaine, dont la catastrophe tragique eut lieu sur le Calvaire. Mais il n'est pas mort sur la croix, et vainqueur du trépas et du tombeau qui ne pouvaient retenir un Dieu, il est remonté triomphalement dans le ciel[2].

Nous croyons que le Christ, par sa parole et son exemple, nous a révélé la vie parfaite. L'homme

1. Les cathares furent conduits par leur théogonie à la négation de l'enfer.

2. Le Christ Albigeois, c'est le Dieu Sauveur de Platon.

y parvient par trois degrés, l'abstinence, le célibat, la pauvreté. Par l'abstinence, il se délivre de la chair; par le célibat, il se dégage de la famille: par la pauvreté, il s'affranchit du monde. Alors l'homme est complétement affranchi par le Christ. Mais c'est la sagesse des parfaits, la vie des anges. Toutefois la vie commune est permise aux croyants. La famille est bénie, le mariage est sacré, la génération concourt à la délivrance des âmes, à leur évolution vers le ciel. Dieu est Père ; le Christ s'appelle l'époux; l'Église prend le titre d'épouse et de mère Maternité spirituelle, hymen virginal. Le célibat est la perfection, la virginité est l'idéal; les vierges seules assistent aux noces éternelles de l'Agneau et composent son cortége céleste. Dans tous les cas, tous les liens terrestres doivent être rompus avant la mort pour n'appartenir qu'à Dieu [1].

Nous croyons que la mort n'est qu'une transformation, une *dégradation* pour le méchant, un progrès, une gloire pour le chrétien. Nul n'a le droit de donner la mort, ni de verser le sang pas même des animaux, hormis les venimeux et les féroces. Nous condamnons le meurtre, et la guerre, meurtre immense des nations. Nous réprouvons les supplices, comme une barbarie, et la violation des tombeaux comme une impiété exécrable, même aux païens. Paix aux vivants, respect aux morts. Et pourtant la chair n'est rien : les corps ne ressusciteront pas:

1. Ici le Catharisme et le Catholicisme se rencontrent dans la morale ascétique de Platon et de Pythagore.

la cendre des morts n'entrera pas dans le ciel. Le tombeau ne rendra rien, non plus que celui du Christ; et le monde lui-même, sépulcre immense du genre humain, s'évanouira comme un rêve. La mort, le sépulcre et l'enfer, ne seront pas trouvés. Tout l'empire éphémère de Satan sera détruit, et Satan lui-même, pardonné, converti, et conduisant le dernier chœur des âmes exilées, sera ramené par le Christ, aux pieds de l'Éternel Père, et rien ne troublera plus la fête des cieux [1].

Nous croyons que l'Église romaine est la Babylone enivrée du sang des martyrs, un monstrueux amalgame de la synagogue juive et de la hiérarchie impériale. Grégoire IX, son pontife, n'est qu'une horrible incarnation d'Aaron et de César, de Tibère et de Caïphe. Sa chaire repose sur un mythe : Pierre n'est point venu à Rome. Pierre n'est point le prince des apôtres. C'est Jean, le bien-aimé du Christ, celui qui reposait sur son cœur, et qui a puisé dans ce cœur immortel, une immortelle miséricorde, un ineffable et céleste amour. La véritable Église n'est pas l'Église de la Force (Roma), c'est l'Église de l'Esprit (Mani) et de la Consolation (Solas). Jean est son Patriarche et, fille des sept Églises d'Asie, elle embrasse le monde et s'est constituée en Aquitaine, au concile de Caraman, par le pape Nicétas, venu de Constantinople. Elle est l'Église du Paraclet ; l'Église sans tache et sans ride,

1. La négation de l'enfer conduit, par une logique miséricordieuse, au salut de Satan.

l'épouse irréprochable et glorieuse du Christ, l'Église vierge et féconde des derniers temps, et qui subsistera jusqu'à ce que le Christ vienne sur les nuées pour recueillir les dernières âmes exilées, réconcilier le grand et triste banni et détruire son empire fantastique [1].

A chaque strophe du symbole cadencé comme un hymne par l'harmonieuse mélopée romane, le synode répondait par des acclamations selon l'usage d'Orient. Les acclamations redoublèrent sans doute aux dernières paroles du vieillard : *Lo crésem ! Lo crésem ! Atal sia ! Amen !* s'écria l'assemblée dont la voix plaintive fut roulée par le vent comme un tonnerre, sur le vallon de Montségur, les gorges de l'Ers, la forêt de Bélestar, et jusqu'aux bourgs de l'Olmès occupés par les croisés. Le donjon ne pouvait contenir cette multitude immense répandue sur les déclivités abruptes de la montagne cathare. Quelle scène imposante que ce vieil évêque entouré de ce peuple prosterné, confessant le symbole de son martyre, sur ce sommet aérien, et déjà comme à demi suspendu dans le ciel. *Atal sia ! Amen ! Amen !* — *Que le Seigneur nous donne une bonne fin*, reprit en terminant Guillabert de Castres. Et le soir toute cette foule émue descendit en silence les pentes de la Roche sainte et lentement disparut dans les vallons et les bois, se rendant chacun vers sa *bonne fin*, le martyre.

1. Le néoplatonisme domine tout ce symbole aisément réductible au système d'Origène.

Tel est le symbole johannite, reconstruit logiquement, et systématiquement déduit des principes incontestés, en élaguant toute cette folle végétation d'erreurs dont la haine catholique ou la superstition populaire ont de siècle en siècle obstrué l'inextricable fourré de la théogonie gnostique, toute semblable d'ailleurs à une forêt de l'Inde. C'est ainsi que Montségur, au-dessus de la croisade et de l'inquisition, au-dessus de la nuée de sang, arborait sur sa cime, dans l'azur du ciel, le drapeau de l'éternel amour.

VII

MONTSÉGUR : LA CITÉ SACERDOTALE ET CHEVALERESQUE. — LA CITÉ RUSTIQUE. — LES TROUBADOURS.

Dès lors Montségur fut, une seconde fois, comme une Sion essénienne, une Delphes platonicienne des Pyrénées, une Rome Johannite, proscrite et sauvage d'Aquitaine. Montségur, de son roc désert, regardait tristement, mais fermement en face, le Louvre et le Vatican, le roi de France et le pape de Rome. Montségur avait vaincu la croisade; il espérai vaincre aussi l'inquisition ; il abritait dans sa grotte trois ennemis irréconciliables de la théocratie : la Parole, la Patrie, la Liberté, ces puissances de l'avenir. C'est de sa cime que prendra son vol ce doux et terrible conjuré qui, sous le nom d'*Amour*, doit agiter tout le moyen âge dans les ténèbres; et qui, sous le nom d'Esprit, marche

voilé dans les vents et chemine invisible dans les tempêtes; ce cavalier mystérieux et monté sur l'ouragan et le tonnerre qui doit, par la révolution religieuse du xvi[e] siècle, et la révolution politique du xviii[e], régénérer l'Europe et le monde. Voilà pourquoi cette cime, aujourd'hui déserte et foudroyée, est vénérable et sainte dans les siècles.

Guillabert de Castres était son pontife sur le Thabor. Ce patriarche, entouré des évêques du Rasez, du Carcassez, de l'Albigeois, du Roussillon, de la Gascogne, de l'Agenais, du Périgord, de la Provence, du Dauphiné, du Quercy, du Béarn, et du Val d'Aran, paissait les restes du catharisme occidental, et de ce roc désert, irritait, sur le trône du monde, l'orgueil dominateur et olympien de Grégoire IX. Ces vieillards, penchés sur leur houlette brisée, descendirent de la montagne sainte, et allèrent, chacun par son chemin, et sous la garde des chevaliers, visiter et consoler dans les vallées romanes leurs troupeaux dispersés par la tempête. Puis ils revinrent sur ce capitole sauvage, autour du vénérable Guillabert, comme un conclave permanent de martyrs, et le sénat sacerdotal du Paraclet.

Représentons-nous encore Montségur, la Roche et la vallée. Sur la Roche, le donjon qui la ferme au nord, et la barbacane qui la garde au sud, crénelés, revêtus d'une crinière de broussailles, et semblables à deux lions accroupis, à deux monstres aux longues dents, et dont la gueule déchire les nuages. Entre le château, résidence de Ramon de Perella, et de la tour de l'Ers, demeure d'un che-

valier, avec leurs hommes d'armes, s'étendait la cité sacerdotale, les grottes des évêques, les cabanes des diacres, les cellules des saints, isolées et reliées par d'étroits sentiers serpentant sous la forêt. On eût dit, à l'ombre des chênes et des hêtres, une de ces colonies ascétiques des Pythagoriciens de la grande Grèce, des Thérapeutes d'Égypte, ou des Esséniens de Judée. L'été, ces vieillards, errant dans la lumière et dans la nuée, vêtus de l'orage et de la foudre, prenaient d'en bas, aux yeux des montagnards, l'aspect fantastique d'un conciliabule de génies, d'un cénacle d'anges délibérant sur ce trapèze de Montségur.

L'hiver l'ouragan pyrénéen les eût emportés comme les feuilles des forêts qu'il roule dans l'Abès. Les solitaires, dès que l'automne s'annonçait, se réfugiaient dans la forteresse et, par ses souterrains, descendaient dans les entrailles de la montagne, caverneuse de sa nature, et creusée profondément par le ciseau des *Géants constructeurs de Montségur*. Ses vastes flancs renfermaient l'*armoire* ou l'arsenal des chevaliers, des magasins, des salles, des dortoirs, des cellules, même des sépulcres. De longs corridors, d'étroites galeries, des vis en spirale circulaient à travers ces divers hypogées et plongeaient tortueusement jusqu'aux racines de la montagne où de spacieuses grottes formaient les étables des palefrois. L'immense roche était évidée comme une grenade : chaque cellule recevait son solitaire, chaque alvéole son abeille du Paraclet. L'essaim sacré se recueillait en silence dans la ruche colossale dont il entendait sourdement au

dehors les tourbillons de l'hiver battre en mugissant les flancs de granit. Ramon de Perella réchauffait Guillabert de Castres et les évêques au brasier du donjon qui fumait dans un ciel de neige. Dès que le soleil d'avril brillait, ils sortaient de leur crypte ténébreuse, et reprenaient leurs domiciles aériens sous la forêt.

De la Roche, leurs regards, plongeant comme dans un abîme dans l'étroit vallon de Montségur, apercevaient le village aux toits plats cannelés de tuile rouge, étagés par rangs parallèles, à l'exposition du Sud, et glissant sur la pente abrupte jusque dans le ravin de l'Ers. C'est la cité laïque, la colonie rustique et chevaleresque. Là vivent les Lantar, les Bélissen, les Caraman : ces barons, chassés de leurs nobles demeures féodales, campaient sous des cabanes de bûcherons avec leurs femmes, ces poétiques reines des cours d'amour, parfumant de leur héroïsme et de leur grâce leurs huttes de pâtres; et leurs palefrois maures et leurs limiers espagnols, errant pêle-mêle avec les enfants sous le toit délabré des troupeaux. C'était un camp guerrier et pastoral, religieux et chevaleresque toujours retentissant du son des cors, des abois des chiens, des hennissements des cavales, de bruits d'armes et de guerres, mais entouré des grottes des solitaires, des bocages des anachorètes, et dominé par ce capitole du Paraclet qui répand, sur ce champ d'asile pyrénéen, un doux et sombre mystère de mélancolique grandeur sauvage.

De quinze lieues à la ronde, les pèlerins saluaient comme un port la blanche cime du Thabor dans les

nuées. Les gorges de l'Ers et de la Frao, du côté de Bélestar, les bois de Serralongue vers Lavelanet, le vallon de Montferrier étaient constamment sillonnés d'hommes montant et descendant les rampes de Montségur. C'était le vénérable Guillabert se rendant avec sa garde chevaleresque aux châteaux d'Ax, de Foix, de Rabat, de Lordat, de Montalion, et de Quérigut. C'étaient des évêques revenant de leurs tournées pastorales escortés par les barons du Quercy, de l'Albigeois, de l'Agenais. C'étaient des marchands avec leurs ballots d'étoffes ou de comestibles, sur leurs mulets au front décoré de flocons de laine rouge bleue et jaune, et d'une large lune de cuivre éclatant. C'étaient des villageois poussant devant eux l'âne chargé de leurs offrandes rustiques. C'étaient des proscrits, des malades, des mourants : ils venaient chercher à Montségur, les uns la liberté, les autres la guérison : ces derniers, le salut. Bien des vieillards s'y retiraient dans des cabanes isolées, attendant tranquillement la mort sous la forêt sainte où leur cendre espérait (vain espoir, hélas !) reposer éternellement.

Ce champ d'asile pyrénéen contenait environ six cents proscrits. Mais comment les cathares, campés sur la montagne sainte, communiquaient-ils, de leur aire, avec le village, la vallée, le monde ? Comment subsistaient-ils sur cette cime déserte et qui ne possède aujourd'hui ni une source d'eau ni un fruit même sauvage ? L'étroit et tortueux sentier du château trop raide, trop scabreux, trop vertigineux, pour être habituellement gravi par des mulets chargés de lourds fardeaux, devenait

absolument inaccessible quand l'hiver durcissait ses cascades de glace ou roulait ses tourbillons de neige. La forteresse fermait l'unique accès de la Roche et les nuages qui presque continuellement flottent sur ses rampes abruptes, suspendent la cime lumineuse comme une île dans le ciel où les solitaires ne pouvaient être visités que par les anges,

La tradition vient là-dessus en aide à l'histoire. Les approvisionnements de la Roche se faisaient par le hameau : c'est là que les muletiers déposaient leurs chargements. Les bourgs voisins, Bélestar, Lavelanet, Massabrac, le Peyrat, Léran, pourvoyaient la montagne cathare. Leurs blés étaient broyés par les meules de l'Ers. Nous connaissons le meunier de Montségur. Pons Ax exploitait naguère le moulin féodal dont on voit encore la noire écluse écumer en blanches nappes au pied du château de Lavelanet. Pons était au nombre des parfaits, et lorsque, selon l'usage de ces temps héroïques, les filles de Berenger de Lavelanet et de Ramon de Perella descendaient de leur manoir pour moudre leur blé, elles tombaient d'abord aux pieds du meunier cathare, en disant : Mon Père, bénissez-nous ! — Que le Seigneur vous bénisse, répondait bénignement le vassal que la foi élevait un instant au-dessus de ses châtelaines. Après ce préliminaire sacerdotal, il faisait sa mouture. Ax, dépouillé de son moulin comme ses seigneurs de leur manoir, les suivit certainement à Montségur, et reconstruisit ses meules sur le cours de l'Ers [1].

1. Doat, XXII. Déposit. de Lombarda, fille de Berenger de Lavelanet.

Un souterrain, alors dérobé, aujourd'hui perdu, pénétrait dans la montagne dont des peuples mystérieux avaient profondément excavé les entrailles de granit, comme les cellules d'argile des fourmis, et les alvéoles de cire des abeilles. Ces grottes formaient des salles, des dortoirs, des magasins, des greniers, et même des sépulcres. Un labyrinthe inextricable circulait de corridor en corridor, de galerie en galerie, et montait de spirale en spirale du village jusqu'à la forteresse dans les nuées. Le donjon féodal et la cité cathare s'alimentaient de ces magasins où s'entassaient les fruits de la terre, et s'abreuvaient de ces réservoirs où se recueillaient les pluies du ciel [1]. Il est d'ailleurs à croire que les bois entretenaient dans le creux des rochers des sourcelettes aujourd'hui disparues avec la forêt. Peut-être encore une étroite et tortueuse vis plongeait-elle de la barbacane du sud dans le ravin de l'Ers. Toutefois le village, étranglé dans ce profond et sombre val, ne pouvait recevoir tant de proscrits fugitifs de tout le midi. Nécessairement ils campaient dans les grottes ou les cabanes de la forêt d'alentour. Jusqu'à cinquante chevaliers arrivaient à la fois avec leurs chevaux à Montségur. Les chefs seuls pénétraient dans le donjon, et les pèlerins désireux d'accomplir les rites sacrés étaient seuls admis dans la cité johannite. Le village hébergeait sous ses toits rustiques les barons étrangers ; mais leurs coursiers étaient lâchés sur les bords herbus et murmurants du Gave. L'été, des troupes de cava-

1. Tradition des villageois de Montségur.

les, la plupart de race arabe, paissaient nuit et jour, comme des chèvres, sur les rochers, et ne rentraient dans les bercails qu'à l'approche des neiges. Pendant les six mois d'hiver, les palefrois de Ramon de Perella et des hommes d'armes du donjon, enchaînés dans leurs stalles de granit, sous les grottes obscures de la Roche, appelaient, par des hennissements d'impatience, le retour du printemps, des longues courses et des aventures de guerre. Vers la fin de mars, hommes et animaux sortaient de leurs cavernes. Alors les guerriers préparaient leurs lances, les chasseurs leurs arcs, les pêcheurs leurs filets. Les abois des limiers, les hennissements des chevaux répondaient aux fanfares des trompes de chasse et de guerre. Les parfaits ne vivaient que de légumes, de poisson et de miel, croyant en cela scrupuleusement imiter le Christ. Ils recevaient de la mer et de l'Océan beaucoup de pâtés de saumon [1]. Puis, on pêchait les truites de l'Ers aux écailles mouchetées de brun ou constellées d'or; on les poursuivait jusque dans les gouffres vierges, les grottes séculaires des lacs druidiques. Les chevaliers qui vivaient de proie traquaient l'ours dans la forêt de Bélestar, poursuivaient l'isard de cime en cime, la gélinotte, le coq de bruyère, jusqu'aux crêtes neigeuses des Pyrénées.

Tel était Montségur, ce champ d'asile du XIII[e] siècle, cette Delphes du catharisme pyrénéen. Ramon de Perella, gardien de ce sanctuaire, y reçut-il ja-

1. Empastats de salmo. *Inq. de Toul.*

mais les deux grands patrons des insurgés albigeois, le comte de Foix, ce héros ; le comte de Toulouse, ce martyr? Nous le pensons : ils y vinrent, mais dans le mystère, et l'histoire, dans sa pieuse discrétion, les revêt d'un nuage. Ils y vinrent du moins, par le cœur, par leurs bayles, leurs viguiers, leurs sénéchaux, leurs ingénieurs, leurs troubadours. La phalange des poëtes dévoués à la patrie romane dut venir se réfugier, ou du moins reprendre un instant haleine, entre deux combats, dans le calme religieux de Montségur. La poésie, condamnée comme hérétique, qui subit le destin de la foi cathare, et qui, comme la religion sa sœur, cherche la liberté et le désert, fut aussi sans doute une réfugiée du Thabor. Montségur vit monter sur sa cime sainte les magnanimes chantres des guerres nationales, Guilhem de Tudella, leur Homère ; Guilhem Figueyras, leur Tyrtée ; Pierre Cardinal, leur Juvénal ; Bernard-Sicard de Marjevols, leur Tibulle patriotique, et tous ces mélodieux faidits Cadenet, Guilhem Magret, Guilhem Anelher, Bernard de la Barda, Arnault de Montcuc, Bertrand de Carbonnel frère de Guillabert et de la Rubéa d'Auriac, Tomiéras et Palaisis, jumeaux de la poésie, tous ces chantres dont la harpe valait une épée [1].

Guilhem de Tudella est le chantre des comtes de Foix. Il cache son nom, son pays, et pour ne pas être Albigeois, se dit nécromancien et Navarrais. Mais son patriotisme trahit son origine, et son rude dialecte révèle un montagnard pyrénéen. A coup sûr

1. Petrarca : Triomfo d'amore.

il n'est point Espagnol, car il ne donnerait pas ***une pomme pourrie*** de tous les monarques de l'Espagne. Le mystère dont il se voile aussi bien que les contradictions de son poëme indiquent les défaillances de son esprit. Peut-être montrent-ils aussi les indécisions du patriotisme méridional, et les fluctuations de la politique des comtes de Foix. Ce poëte semble n'avoir pas eu le cœur au niveau de son génie, ni à la hauteur de l'épopée romane. Il reste indécis jusqu'au désastre de Muret qui étouffe sa voix. Mais l'inspiration lui vient dans l'exil de Catalogne. Il se tait sur cet exil, évidemment il n'est pas Espagnol, mais dans ce silence, il prend l'âme nationale et le génie épique. Comme il dramatise bien cette scène incomparable, sur le plus grand théâtre du monde, le comte Ramon-Roger de Foix, et ses compagnons, Arnauld de Villamur et Ramon de Rocafeuil, plaidant au concile de Latran, ou à la cour pontificale du Vatican, la cause de la patrie méridionale, de l'enfant exilé de Toulouse, et de l'orphelin déshérité de Carcassonne, déshérité ***avant même qu'il connût un petit oiseau!*** De quel cœur il peint les comtes de Toulouse, sortis désolés de Rome, et débarquant à Marseille, où les accueillent les faidits de Provence qui, de la plage, les conduisent, ***devisant de guerre et d'amour***, vers la noble république d'Avignon ; et les adieux du comte et de l'infant, quand le vieillard se rend à Barcelone, où l'attendent les exilés de Toulouse qui, de la grève, l'entraînent au camp de Castelbon, pour de là traverser les Pyrénées! De quel accent ému il raconte les Provençaux, descendant le Rhône avec

l'infant, au son des harpes et au chant des ballades, pour entreprendre cet âpre et meurtrier, mais victorieux siége de Beaucaire; et les Catalans s'élançant du port de Salao, vers les plaines de la Garonne, Ramon le vieux à leur tête, Roger Bernard de Foix formant l'avant-garde avec les exilés de Castelbon; et son père Ramon-Roger de Foix formant l'arrière-garde avec les proscrits de Montségur, renversant tout sous le bond de leurs chevaux, et entrant en triomphe dans Toulouse. Montfort, pris entre ces deux siéges patriotiques, bondissant et rugissant comme un lion éperdu, vaincu devant Beaucaire, tué devant Toulouse, enseveli à Carcassonne, en attendant que son cadavre ramène les débris de la Croisade en France. Alors le cœur du poëte, comme le cœur de la patrie, a des cris, des accents immortels, des fanfares qui traverseront les siècles. Il tient du Tasse et d'Homère.

C'est auprès du comte de Foix que dut se retirer aussi Cadenet[1]. Ce troubadour était né au château de ce nom, sur la Durance. Avec les faidits des bois, il attendit l'infant de Toulouse sur la plage de Marseille et chevauchant *parmi la rosée et le gazouillement des oiseaux*, le suivit au siége de Beaucaire. Il y rencontra Jordan de Lantar qui combattait parmi les insurgés provençaux, pendant que ses frères combattaient avec les conjurés de Catalogne. Il devint

1. Les Cadenet, originaires d'une terre entre Aix et Lambesc, portaient trois chaînes d'or posées par bandes, armoiries parlantes. Capefigue, les Cours d'amour. P. 50.

le poëte de ce baron pyrénéen, et du siége de Beaucaire, l'accompagna à la défense de Toulouse et à la délivrance du Midi. Plus tard, il reparut avec son épée et sa harpe à l'héroïque défense d'Avignon. Après le traité de Paris, Jordan, beau-frère de Ramon de Perella, dut emmener son chantre à Montségur, refuge des Lantar. Dans la vignette de son manuscrit, le troubadour est représenté en toque de velours, robe violette, manteau noir, brodé du côté droit, d'une croix à longue tige, patée et fleuronnée d'argent. C'est la croix de Toulouse, sous l'étendard de laquelle le poëte combattit, ou celle de Saint-Jean de Jérusalem, dans l'ordre duquel il entra, après la mort de son maître et la ruine de Montségur. Mais avant d'être hospitalier, Cadenet fut probablement albigeois, et le diacre de l'évêque Jordan de Lantar. Les deux ordres, l'hérétique comme l'orthodoxe, procédaient du même génie, le Consolateur. Aussi les Hospitaliers se montrent-ils toujours fraternels pour les Amis de Dieu. Ils ramassèrent le roi d'Aragon sur le champ de bataille de Muret; ils conservèrent dans leur maison de Toulouse les os privés de sépulture du comte Ramon VI, et donnèrent une tombe longtemps inviolée aux restes d'Ermessinde, comtesse de Foix, dans leur monastère de Costoga. Proscrits jusque dans la mort, les cathares ne purent espérer momentanément un sépulcre que dans l'ordre miséricordieux de saint Jean de Jérusalem. Jean le Précurseur fut doux pour Jean le Bien-Aimé : aussi bien le prophète du baptême de l'eau n'avait-il pas salué dans le Christ l'Église du baptême de l'Esprit.

C'est dans le comté de Foix que durent aussi se réfugier les deux grands troubadours plébéiens, Guilhem Figueyras, l'Archiloque de Toulouse, et Pierre Cardinal, le Juvénal du Puy-en-Velai. Pierre avait un fils, Ramon Cardinal, écuyer du chevalier Ramon de Golairan, que nous verrons bientôt figurer au meurtre des inquisiteurs ; et Guilhem avait un parent, Sicard Figueyras, qui ne tarda pas d'être inscrit sur les colonnes des martyrs. Les deux poëtes des vengeances nationales se rendirent certainement au camp des proscrits du Thabor. Le vieux Cardinal, plus courtois et chevalereux, resta sans doute auprès des barons et des consuls pyrénéens. Mais le jeune Figueyras, ombrageux et ennemi des nobles, se réfugia dans le tumultueux abri des cités lombardes. Avant de quitter Montségur, l'implacable archer se retourna contre l'inquisition, et lui décocha un dernier et sanglant ïambe : « Va, Sirventés, suis ton chemin, et dis à ce perfide clergé : tel qui se met en ton pouvoir est perdu ! On le sait bien à Toulouse ! »

C'est à Montségur que Pierre Cardinal chanta cette strophe célèbre qui sacrait Ramon VII, *roi* [1] des trois camps insurgés de Penne, de Nore et du Thabor. « Que Dieu bénisse dans Toulouse Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend contre les pires hommes qui existent, et contre tout l'univers. Il ne craint ni le clergé, ni les Français, ni les autres nations.

1. Aurem *rey* lo pus cabaillos
Que port caussas ni esperos.

Il s'humilie avec les bons, et châtie les mauvais. »

Comme Pierre Cardinal, Bernard-Sicard de Marjevols était du Gévaudan, mais tout l'opposé de l'irascible et guerroyant vieillard. Ce n'est qu'à Montségur que ce poëte, d'un génie tendre et élégiaque, a pu soupirer cette noble et touchante complainte patriotique :

« Dans ma tristesse, j'essaie ce chant douloureux. O Dieu, qui peut dire, qui peut comprendre mon tourment! Et, quand je songe, dans quels rêves je me perds! Je ne peux écrire ni ma douleur ni mon courroux! Je vois le monde bouleversé! On corrompt la loi! Plus de foi ni de serment! Partout la violence l'emporte! Et l'on tue sans raison ni droit!

» Tout le jour je m'afflige, et j'ai bien cause d'affliction. Toute la nuit je soupire, dans la veille comme dans le sommeil. De quelque côté que je me tourne, j'entends ce vil peuple dire lâchement aux Français : Sire[1]! Le Français trouve partout accueil, car il a la fortune! Je ne lui vois point d'autre droit! Ah! Toulouse! Provence! Terre d'Agenais! Béziers et Carcassonne! Quels je vous ai vus! Et quels je vous revois!

» Chevalerie, hospices, ordres, quels qu'ils soient, tout est déchu et perverti! Par l'audace, ils montent aux grandeurs, et par la simonie, ils accumulent leurs richesses. Nul n'est admis, qui n'ait de grands trésors ou de vastes héritages! Ils ont

1. Au lieu du mot roman *senhor!* le troubadour écrit *cyre*, du grec kyrios.

l'abondance et le bien-être! Fraude et trahison, voilà leur règle et leur symbole!

» Clergé de France, on doit dire grand bien de vous; et, s'il m'était possible, j'en dirais deux fois plus encore. Si vous tenez une voie sainte, enseignez-la-nous. Qui bien dirige recevra bon salaire. Mais je ne vois rien que vous nous laissiez! Vous gaspillez tout, vous convoitez tout! Vous causez un grand malêtre. Et vous vivez vilainement. Ah! que Dieu soit meilleur pour nous que vous ne l'êtes!

» Comme l'oiseau des bois qui chante dans l'orage, il faut que j'aie le cœur de chanter aussi. Toute noblesse dégénère, et tout lignage est déchu et faussé. La mauvaiseté grandit, et les barons, traîtres à la fois et trahis, mènent la valeur derrière, et font marcher devant l'infamie. Riches vils et mauvais, vous devez au crime vos héritages!

» Mais, ô roi d'Aragon, s'il vous plaît, je serai honoré de vous! »

Le roi d'Aragon, si délicatement invoqué, c'est don Jaïcmé, l'orphelin de la bataille de Muret, le jeune conquistador des Baléares, et le libérateur espéré de la patrie pyrénéenne. C'est le fils du héros infortuné imploré comme un martyr national. « Puisque Dieu vous a reçu dans le ciel, ô roi, ressouvenez-vous de nous qui restons ici-bas, s'écriait le troubadour Guilhem Magret. » Plaintes touchantes! magnanimes gémissements! Sicard de Marjevols est le Jérémie inconsolé de la ruine du Midi.

VIII

DOCTRINE JOHANNITE. — ENSEIGNEMENT DE MONTSÉGUR. — PARABOLES, DIEU, LE CHRIST, LE PARACLET, LUCIBEL, L'ÉGLISE CATHARE.

Mais la grande poésie de Montségur, c'était la doctrine, le martyre. Les sublimes poëtes du Thabor, c'étaient Guillabert de Castres, Bernard de Simorra, Vigoros de Bocona, ces vieillards apocalyptiques, offrant dans leurs personnes et leur enseignement, un mélange ineffable de Saint-Jean et de Platon, un reflet mystique de la Grèce et de l'Orient. Représentons-nous le patriarche des Amis de Dieu, un vieillard pâle, émacié, presque incorporel, avec une longue figure ascétique à la fois et chevaleresque; la taille haute, flexible, desséchée, en quelque sorte transparente; revêtu d'une longue robe noire, ondoyante, traînante sur l'herbe, la tête chauve, et la barbe rase, et couvrant son crâne doré comme un bloc d'ivoire d'un capuchon ou d'un béret noir circulaire, comme d'une auréole d'ombre. Représentons-nous le grand anachorète assis devant une grotte sur la Roche de Montségur, et comme tous les mystiques aimaient les animaux, donnons-lui pour compagnons des abeilles, des colombes, quelques chevrettes de montagne, qu'il caresse, avec lesquels il converse fraternellement, et qu'il convie à ses prières et à ses cantiques. Ou bien encore se reposant, dans ses courses

à travers les bois, devant la fontaine de Bélestar qui jaillit d'une voûte obscure, d'où on l'entend sourdement monter du gouffre ; ou reprenant haleine, auprès des *Gourgs* fatidiques du Thabor, adossé à un dolmen des druides, ou aux ruines d'une chapelle consacrée à Barthélemi l'apôtre de la Perse. Autour de lui se rangent en cercles sur des pierres revêtues de mousse, à l'ombre harmonieuse des sapins dont le murmure accompagne leur discours, des disciples adolescents, imberbes aux longs cheveux, ou vieillards aux têtes chauves, aigles des grandes guerres romanes, lions des batailles patriotiques, et maintenant agneaux et colombes du Paraclet. Les *Consolateurs* avaient la face triste, le sourire mélancolique, l'accent onctueux et légèrement éploré [1]. Ils parlaient par paraboles comme le Christ, par apologues comme les Orientaux. Cette légende, entre autres, ne peut provenir que des tendres et héroïques amoureux de la pauvreté.

Il y avait dans les montagnes d'Ustou un forgeron nommé Taillefer. Il était dur, noir, farouche, et velu comme un ours. Il grommelait toujours et haïssait les pauvres du bon Dieu. Un jour d'hiver qu'il neigeait à gros flocons, un vieillard, un mendiant étranger, sa besace sur le dos, arrive à la

1. Pallent jejuniis. Saint Bernard. — Tristes sunt omni tempore. Joachim. — Bern. Morl.

Est patharistis
Visio tristis
Vox lacrimosa.

forge, maigre, transi, grelottant, la barbe blanchie par l'âge et les frimas. Il lui demande de s'abriter sous son toit et de se chauffer quelques instants à son feu. Le forgeron le lui permet en ricanant, mais un moment après, tirant son fer rougi du foyer, il le passe avec un rire féroce dans la barbe glacée du vieillard. Le poil pétille, le feu gagne ses haillons et la flamme revêt, comme d'un manteau de pourpre, le mendiant qu'elle dévore. Sa figure disparaît, mais, ô prodige, se transforme rajeunie, brillante, et n'est plus celle d'un vieillard, mais d'un homme d'âge mûr, et comme d'un habitant du ciel. C'était le Christ majestueux et menaçant : Taillefer, dit-il, j'ai été pauvre, et je suis le vengeur des mendiants outragés. Tu n'es pas digne d'être un homme, puisque tu ne les aimes pas; sois une bête féroce dont tu as le *cœur*. Tu seras désormais un ours et tu vivras dans les bois. Si tu attaques les brebis, mon symbole, les pâtres te tueront; mais je te laisse pour vivre les *abajous* (uva ursi) de la forêt. A ces mots Taillefer, déjà noir et velu, devient un ours trapu, qui, farouche, s'éloigne en grondant, et mendiant sauvage, va se geler dans sa caverne. — Enfants, Dieu est amour[1].

Ils parlaient par énigmes comme Agur, quand il demandait à Ithiel[2] : Qui est celui qui est monté aux cieux, et qui en est descendu? Qui tient l'ouragan dans sa main, et l'océan dans son manteau? Qui a

1. Recueilli à Rebalion sur Arise.
2. Proverbes xxx. 4.

dressé les bornes de la terre ? Quel est son nom et le nom de son Fils, si tu le connais ?

— Maître, explique-nous le symbole : qu'est-ce que Dieu ?

— Une lumière infinie. Il est Un et Tout, et cependant, nous l'adorons sous la triple appellation du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ou, comme parlent les Grecs, *Agnostos, Démiourgos, Paraclètos.*

— Parle-nous du Père !

— Il est l'Être absolu. C'est le Dieu inconnu, invisible, inconcevable, incommunicable. Les anges ne l'adorent qu'en se voilant la face de leurs ailes. Comment les hommes pourraient-ils le définir ? Montre-nous le Père, disaient les apôtres au Christ. Et le Christ répondit : Vous me voyez ! L'homme ne peut voir le Père que dans le Fils, dans l'Homme-Dieu, *figure de sa substance* et *splendeur de sa gloire*[1]. Le Père c'est Dieu *voilé* dans l'éternité, le Fils c'est Dieu *visible* dans le temps, l'Esprit c'est Dieu *sensible* dans le cœur.

— Mais si, sous cette triple invocation, Dieu est un Esprit infini, il est donc absolument unique, et comment peut-on nous accuser de soutenir que Dieu a deux Fils et que nous adorons deux Dieux[2] ?

— C'est une calomnie, une odieuse absurdité, ou une impiété horrible. Dieu a un Fils puisqu'il est Père ; mais ce Fils, consubstantiel, coéternel, est nécessairement *unique*[3], et cependant subordonné,

1. Hébreux I. 3.
2. P. de Vaux-Cernay II.
3. Jean I. 18.

car il est le Fils. Nous reconnaissons, il est vrai, deux principes en Dieu. Mais ces principes sont secondaires, et loin d'être deux Dieux, ne sont que deux modes, deux agents de la création, encore le second est-il négatif : un fantôme et l'ombre du non-Être, le rayonnement obscur du néant [1].

— Maître, un principe négatif n'est pas un principe, c'est un non-sens, comme le hasard ou le néant. Mais parle-nous du Fils, le Dieu visible ?

— L'apôtre l'a dit : Il est le Verbe. Il *est en Dieu* et il *est Dieu*. Il est le Dieu créateur, car *tout a été fait par lui*. Il est aussi le Dieu Rédempteur, *car le Verbe est devenu chair*. Le Rédempteur est le même que le Créateur, car pour refaire un monde il faut d'abord l'avoir fait, et c'est en ceci que l'église Johannite, se distingue des autres églises chrétiennes plus ou moins entachées de judaïsme, et qui toutes attribuent au Père la création de l'univers.

— Mais l'apôtre ne dit-il pas aussi : *Le salut vient des juifs* [2] ?

— C'est plus que l'apôtre, c'est Jésus qui dit cela. La Judée, en effet, a produit Jésus, mais la Grèce et l'Orient ont enfanté le Christ. Encore plus que Moïse, Platon est son prophète et son précurseur. Platon est le Jean-Baptiste des gentils [3]. Gloire incomparable du génie hellénique ! La Judée a crucifié le Christ et proscrit l'Évangile. Le grec, et non l'hébreu, est la langue sainte. L'Évangile est

1. Lamennais : De la Religion x.
2. Jean IV. 22.
3. Les Pères grecs.

le patrimoine divin de la Grèce. La Grèce a donné à l'Évangile non-seulement sa langue, mais encore ses docteurs qui en ont élaboré la doctrine, et ses orateurs qui l'ont répandue dans tout l'univers. Par Jean et Platon, le catharisme est issu du Christ, et voilà pourquoi il monte si haut dans l'idéal.

— Le Christ est-il né de la Vierge Marie ?

— Luc et Mathieu le disent ; Marc garde le silence, et Jean le fait naître dans le sein du Père. Mathieu rattache sa généalogie juive à Abraham ; Luc sa généalogie humaine à Adam ; Jean sa généalogie céleste à Dieu. Jean seul a vu son origine éternelle. Le Christ est venu, *non vulva, sed valva aurea cœli*. Comme la sagesse hellénique, il est sorti du cerveau divin, il a jailli comme l'aurore. Sa mère n'est point humaine mais céleste. Elle ne s'appelait point Marie, mais Mani (Mens)[1]. Il est descendu avec la beauté d'un immortel, l'éclat de l'Orient d'en Haut.

—Et alors la crèche, l'étable, tout ce drame agreste

1. Dans les langues orientales l'esprit est un principe féminin.

L'église chrétienne idéalisait la maternité de Marie dans le sens cathare. « Introivit per *aurem* et exivit per *auream* (portam labium) Lux... mundi. » Ancienne liturgie de Lyon. — « Deus per Angelum loquebatur, et Virgo auribus impregnabatur. » Saint Augustin, évêque d'Hippone. Et chez Proclus, patriarche de Constantinople, Grégoire le Thaumaturge, et l'église orientale avant Nicée. — Bossuet est gnostiqne quand il dit que le Christ sortit utero Virginis « *comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil.* » Elev. XVI.

et pastoral de Bethléem... ? — C'est un symbolisme terrestre. — Mais Jean ne dit-il pas que le Verbe a été fait chair ? — Assurément, mais la chair n'est qu'un voile, la matière une ombre. D'ailleurs la chair du Christ devait nécessairement différer du corps humain. Créé d'une vierge par un rayon de l'esprit, son corps devait être spirituel ; ce corps qui jeûnait quarante jours, qui glissait comme un nuage, parmi les foules, passait à travers les portes fermées, comme un souffle d'air, qui marchait sur la mer, comme sur un marbre, et flottait comme un duvet, dans la splendeur du Thabor, était plus éthéré qu'un corps humain. On a dit que c'était un corps sidéral, psychique, angélique, en un mot fantastique. Le Bethléem du Christ, c'est le ciel ; sa crèche, le tabernacle de Dieu.

— Si le Christ avait un corps éthéré, il n'a donc pas souffert, il n'est pas mort sur la croix ?

— Il a souffert en esprit : il a eu les tortures de l'âme, l'agonie de Gethsémani. Mais il n'est pas mort : un Dieu ne peut pas mourir. L'agneau, dit l'Apocalypse, est comme mis à mort sur l'autel céleste.

Maître, qu'est-ce que Lucibel ? — Son nom le définit : *celui qui lance l'Aurore*. Le plus illustre, le plus glorieux des anges. Une créature de Dieu, mais la plus éminente, puisque le Fils est éternel. Comment est-il tombé ? Est-ce par orgueil et rébellion, est-ce par amour et sacrifice ? Quoi qu'il en soit, c'est un esprit moins coupable peut-être qu'infortuné, le chef des âmes exilées qui l'ont volontairement accompagné dans sa ruine. Job [1], Zacharie, Pierre

1. Job I. 6. — Zaccharie III, 1. — Pierre II, 2. — Jude 9.

et Jude nous apprennent qu'il n'est point absolument maudit, et qu'il reparaît parfois dans les conseils de Dieu. Nous devons donc espérer que l'Ange déchu reprendra le rang qu'il occupait parmi ses frères du ciel.

— N'est-il pas le créateur de l'univers? — Le Christ seul est le créateur puisqu'il est Dieu. Mais Lucibel, est un pouvoir contingent, le prince et le principe de la division, de la guerre, et des orages. Il est imitateur [1] et non créateur; il reproduit, il modifie les idées du Christ. En ce sens, il a, non pas *créé*, mais *transformé* le monde, image grossière et terrestre du monde parfait et céleste [2]. Chef des Esprits exilés, il se'st construit sur ce globe avec des ombres et des nuages, un empire fantastique, ce monde de douleur et d'expiation, dont il est le monarque attristé, et qui lui rappelle les cieux.

— Tous les Esprits seront-ils sauvés? — Tous : après de longues épreuves et diverses purifications, ils remonteront dans l'azur. Voyez cet océan de l'éther. Il est semé d'îles de feu, et d'archipels de lumière. Ce sont les stations des âmes dans l'espace, les stalles diverses dont parle le Christ. Elles re-

1. Calvin a dit admirablement : le Diable est singe de Dieu.

2. Alfred de Vigny a peint merveilleusement ce Satan à demi créateur :

> Je suis le roi secret des secrètes amours...
> J'ai pris au créateur sa faible créature
> Nous avons, malgré lui, partagé la nature.
>
> (*Eloa*, ch. II).

monteront d'astre en astre, de constellation en constellation, jusque dans le sein de Dieu[1].

— Et Satan...? — Pourquoi serait-il uniquement exclu du salut? Le Christ ramènera dans le ciel le grand Proscrit consolé[2].

— Satan n'est donc pas le mal? Mais le mal absolu, substantiel, existe-t-il? — Où serait-il, Dieu étant le bien absolu, substantiel, infini? — Il n'y a donc pas de châtiments éternels, pas de douleurs éternelles, pas d'enfer? — La terre est un purgatoire immense, l'hospice du genre humain malade. Dieu étant l'éternel amour, où serait l'enfer?

Maître, parle-nous du Paraclet.

— Vous la savez, c'est le *Consolateur* promis par le Christ, le dernier et définitif révélateur, le créateur céleste de la perfection, le régénérateur du monde jusqu'à la fin des siècles. Il est le fondateur de l'église de l'Esprit; la source de la pureté, de la sainteté, du céleste amour. Son peuple est *cette rosée sortie du sein de l'aurore*, des purs, des saints, des consolés, des amis de Dieu.

1. Selon Synésius, le soleil est une station des âmes, croyance aussi Manichéenne.

2. M. Hugo a chanté cette réconciliation :

Et Jésus se penchant sur Bélial qui pleure
Lui dira c'est donc toi !
Et vers Dieu par la main il conduira ce frère !

(*La bouche d'ombre*).

M. Alex. Soumet, un descendant des Albigeois, a composé sur ce sujet un grand poëme, *la Divine épopée*.

— Notre Père, notre Patriarche apostolique?...

C'est Joan, fils de Zébadia. Jean, le bien-aimé de Jésus, qui reposa sur son cœur et connaît tout le mystère de ce cœur divin. Jean le candide adolescent, le blanc et souriant vieillard, l'apôtre vierge de l'amour, l'aigle de la théologie mystique, le prophète de Pathmos, le Platon de l'Évangile et l'Homère de l'Apocalypse.

En nos frères dans l'Église primitive?... — Les sept églises d'Asie, tous les Grecs d'Orient. Grégoire de Naziance, le noble Synésios, et avant eux, Origène, ce Nil de la doctrine, qui tombe du ciel, féconde le désert et se jette par sept bouches dans la mer; et aussi parfois, ce grand africain, ce bizarre et farouche Tertulien, escarpé comme l'Atlas, embrasé comme le Zara. Les gnostiques orientaux, frères chrétiens des Mages de l'Euphrate, et des Brames du Gange. Nous sommes les derniers enfants du Mani, l'épuration suprême de la Gnose ; notre Église est un paon de l'Inde qui, s'éloignant des régions de l'aurore, a perdu son diadème étoilé, et dont les splendeurs orientales se sont éteintes dans les forêts slaves, et dans les brumes de l'Occident.

Et de nos jours?

Joachim de Flore, le prophète de Calabre[1], le Moïse de l'*Évangile éternel*. Mais il s'est trompé : l'Évangile éternel c'est celui de Jean, que l'ange portait au Zénith. — C'est François, disciple de Joachim, disciple lui-même des Grecs. Mais François s'est fourvoyé en restant dans l'Église romaine

1. Dante : *il proféta Gioachino.*

où il est étranger, au lieu de venir dans l'Église orientale dont il est l'enfant. — Ce sont ses frères que nous avons en Provence, en Italie, en Sicile, que l'effroi retient dans l'Église de Rome, et que, malgré cette vaine prudence, Rome dévorera comme nous. Car elle est cruelle, Babylone, synagogue juive, reconstruite romaine et colossale, mélange monstrueux du sacerdoce de Saturne et de Jéhova.

O Père, qui connais les secrets de la nature, les mystères des éléments, tu sais aussi les arcanes de l'avenir, quel sort nous est réservé? — Le sort du Christ. La délivrance... sur la terre... ou dans le ciel. Regardez l'Ers : il va de gouffre en gouffre; semblable à un serpent, il plonge et replonge sous terre, puis reparaît limpide et murmurant au soleil. Tel est, dans le passé, le fleuve cathare, et tel il sera dans l'avenir. L'éternel amour ne peut périr, mais préparons-nous à l'*endure*. Caïphe siége dans Rome, Hérodias règne en France. Ils demandent la tête de Jean. Les loups de France et les chiens de Rome hurlent dans les vallons du Midi. Ils cherchent à dévorer la brebis mourante de Toulouse. Voyez ces vautours au bec retors, au crâne chauve, au ventre blanc et aux ailes noires, à la mine basse et féroce : ils décrivent des cercles sinistres sur Montségur; ils flairent des cadavres; ils cherchent les sépulcres; ce sont les oiseaux de Dominique qui fondent sur la colombe plaintive du Thabor [1].

1. Une exposition complète de la théologie albigeoise trouvera sa place dans mon histoire de la *Réformation religieuse au moyen-âge*, histoire dont mes *Réformateurs de la France et de l'Italie au XIIe siècle* sont le prologue.

VI

PIERRE DE TOULOU E

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE[1]

I

SAINT DOMINIQUE.

Pendant que le catharisme complétait sa hiérarchie sur les cimes de Montségur, la papauté concentrait aussi ses forces; elle serrait ses reins, comme un lutteur, pour saisir, pour étouffer son doux mais vivace, mais inextinguible rival. Rome enleva aux évêques l'inquisition; les évêques, à son gré, étaient encore trop patriotes, trop hommes; il lui fallait des instruments qui n'eussent d'humain que la face. Elle en investit un ordre religieux; l'ordre enfanté par la croisade, et qui devait la continuer par la croisade de la torture. D'épiscopale qu'elle était, l'inquisition devint donc dominicaine, monacale, théocratique. Remontons jusqu'aux origines du terrible tribunal, dont le Midi fut la première proie, qui dévorera l'Espagne, l'Italie, et qui épouvantera le monde.

L'espagnol Macédo prétend que le premier inquisiteur, c'est Jéhova, lui-même, qui dressa son tri-

1. Peyré de Tolosa.

bunal dans le ciel pour en expulser Satan, et dans l'Eden pour en exiler Adam et Ève [1]. Mais laissons ce moine puiser le blasphème jusque dans l'enfer et le jeter tout fumant dans le ciel et jusque sur le trône de Dieu. Rome n'a pas eu besoin d'ouvrir la Bible pour y chercher l'inquisition. Elle n'a pas eu à l'emprunter ni aux sacerdoces druidiques, ni aux castes de l'Égypte et de l'Inde. Elle n'a pas eu même à se baisser pour la prendre dans la tombe de Tibère, et dans le sépulcre de Rome impériale. Elle la portait dans son cœur, elle la contenait en germe; elle devait fatalement l'enfanter comme le chêne produit son gland. Toute théocratie, ou, ce qui est la même chose, tout pouvoir absolu, inflexible a pour tribunal régulier l'inquisition. L'inquisition est le complément nécessaire de la papauté; elle en est la perfection, la plénitude, la poésie, comme la gueule et le rugissement, et la crinière ondoyante au vent de la colère, constituent la beauté idéale du lion. Innocent III ne fit donc que compléter l'œuvre incomplète de Grégoire VII. Mais Dominique en a inspiré la pensée à Innocent III. Dominique est le créateur de l'Inquisition. Il lui a transmis son ordre, son génie, son âme espagnole. Étudions-la donc dans son type idéal et dans sa personnification suprême, telle qu'on la glorifie jusque dans le ciel.

Domingo de Guzman naquit en 1710 à Calahorra, l'antique Caligurris des Ibères, bâtie sur d'âpres rochers, au bord de l'Èbre. Il sortait d'une famille

1. Hist. de Lang. T. VI. L. 25. Add. Du Mège.

castillane, d'origine Gothe, mais profondément transformée par l'esprit romain. Son nom germanique (Gut-man) aussi bien que son prénom latin (Dominicus) semblent une ironie amére, une raillerie cruelle à l'humanité, au catharisme et au Christ. Dominique était, dans le sang, castillan et romain. Juana d'Aza, sa mère, vit en songe, selon la légende, qu'elle enfanterait un chien. Le même rêve était arrivé à la mère de saint Bernard. Mais le vaillant chien des Gaules devait être blanc, et taché de fauve, emblème de pureté et de courage. Le chien farouche de Castille, blanc aussi, mais tigré de noir [1], selon la rigoureuse exactitude du symbole, portait une torche ardente à la gueule. Le chien est le plus inquisiteur de tous les animaux. Dominique éventera et relancera les ennemis de Rome. Il usera contre eux de la gueule, c'est-à-dire de la voix et des dents, mais encore de la torche, c'est-à-dire du bûcher. Tout Dominique est dans ce symbole. Le Castillan devait être un homme d'action, d'investigation profonde, de parole guerroyante, de lutte sanglante et tragique. C'est le christianisme espagnol constamment aux prises avec l'islamisme occidental et contractant dans une guerre sans merci le fond du tempérament africain.

1. Fresque de Santa-Maria-Novella. Des chiens tachetés de noir et de blanc étranglent les hérétiques. Le peintre avant le professeur avait traduit le nom de l'ordre. De là, *Domini canis*, chien du Seigneur. Allégorie commune au moyen âge, et reconnue par tous les auteurs. Cours de M. Taine. *Débats*, 17 mars 1865.

Voué dès sa naissance au sacerdoce, apr
étudié la théologie dans l'université de Pal
devint chanoine de la cathédrale d'Osma,
de l'évêque don Diégo de Azévédo. Ce prélat
par le roi de Castille de négocier le mari
infant avec une princesse allemande, se mit
vers le Nord, accompagné de Dominique, so
et son verbe. Cette embassade d'origine m
niale devait aboutir à l'asservissement, à l'
nation d'un peuple. Les deux Espagnols, ar
chemin par la mort de la princesse, se dirig
Rome. Innocent III, le plus impérieux de
occupait le trône pontifical. Ils lui peignent
risme triomphant, dans Toulouse, la Septi
Provence, sur les deux versants des Pyréné
Alpes. Le Pontife les renvoie dans la Gaule
précurseurs de la croisade. Dominique av
les deux plaies de l'Église romaine. L'ascé
rongeait au désert, la mondanité l'énervai
siècle. Il fallait la ramener dans le siècle e
sant fouler aux pieds le monde. C'est ainsi
sait le johannisme; c'est par là qu'il triom
Rome. Dominique résolut de triompher à
de l'Albigisme par ses propres armes : l
cement et la prédication. *Pauvreté* et *Lumiè*
le cri universel au moyen-âge contre Ro
de poupre et le front ceint de ténèbres.

L'évêque et le chanoine d'Osma repa
Alpes. A Montpellier, ils rencontrent les tr
romains, Raoul, Pierre de Castelnau, et

1. Hospinien. Ordo Préd. Chap. IV.

Amalric, abbé de Cîteaux. « Descendez de vos superbes palefrois, leur crièrent les deux Espagnols ! Dépouillez votre pompe sacerdotale ! Et pieds nuds, le bâton à la main, la besace sur le dos, dans l'appareil apostolique, marchons contre l'hérésie ! » Les légats, renonçant à leur faste proconsulaire, suivent les deux Castillans, qui, de village en village de cité en cité, vont prêchant, défiant les docteurs johannites. Les Albigeois relèvent le gant, et des contreverses fameuses, en présence des peuples et des princes, ont lieu successivement à Caraman, à Béziers, à Carcasonne, à Montréal. A Montréal, Dominique eut pendant quinze jours à lutter contre Guillabert de Castres, *fils-majeur* de Fanjaus. Probablement vaincu par les arguments, il vainquit par les miracles. Cette anecdote peint le siècle; elle est évidemment apocryphe; car quelle apparence que les cathares se tinsent auprès du feu, pendant la canicule, et sous un ciel brûlant? Un soir donc, après la dispute, les docteurs albigeois récapitulaient, autour d'un foyer, les arguments de leurs adversaires. L'un d'eux, Guillabert probablement, à qui Dominique avait remis ses objections, en jeta avec dédain le manuscrit dans les flammes. O prodige ! Les flammes respectent le parchemin, le repoussent hors du brasier, et le rejettent jusqu'à trois fois aux yeux des hérétiques consternés [1]. Les docteurs cathares, on le pense bien, se gardèrent de divulguer ce miracle, mais ils furent trahis par un laïque qui en répandit le bruit

1. Pierre de Vaux-Cernay, chap. VII.

dans le monde. Cent cinquante hérétiques, a t-on, se convertirent aussitôt, convaincus pa éloquence des flammes qui respectaient l guments et les personnes catholiques, ma dévoraient avec fureur les hommes et les do albigeoises. Cette argumentation était du irrésistible effet dans son symbolisme barbar flammes étaient prophétiques de l'embras prochain du midi. Nous reproduisons cette an inventée par un contemporain parce que l'i la croisade éclate déjà dans ces feux ven aussi bien que le génie de Dominique, espa tempérament africain, avec des formes rom

La conférence du Castellar de Pamiers dernier et le plus éclatant de ces tournois t giques. Les romains y triomphèrent peu r leurs pouvoirs miraculeux ; ils décidèrent q glaives seuls pouvaient trancher les argumer johannites. L'abbé de Cîteaux se rendit dans l pour préparer cet immense armement. L'é d'Osma et ses Espagnols repassèrent les Pyr Dominique seul, renforcé plus tard de douz nes de Cîteaux, resta dans l'Albigeois[1]. Il s'e dans cette large et spacieuse vallée qui de To à Carcassonne s'étend entre les racines de tagnes noires au nord, et la chaîne de Mala-l au sud, et qu'on appelle le Lauragais. C'est e vement une terre de labour, comme l'indique noms de plusieurs de ses bourgs, Laurac, Lau Lauraguel, bourgades riches, grassement a

1. Théod. de Appoldia, Hospinien.

parmi les moissons, mais que des bois protégeaient encore à cette époque, contre le souffle impétueux du Gers, l'orageux vent du sud-ouest, auquel l'empereur Auguste dressa un autel. Le Lauraguais était plus cathare même que l'Albigeois, et lorsque les missionnaires entrèrent la première fois dans Laurac, leur chef, comme pour exorciser le bourg hérétique, ayant fait le signe de la croix, Sicard de Laurac, le seigneur du lieu, répondit : « puissé-je n'être pas sauvé par ce signe [1]. » Dominique et son compagnon restèrent quelque temps sans asile ; mais bientôt ils eurent le bonheur de convertir Sans Gasc et sa femme Godolina (1207). Ces néophytes donnèrent au chanoine d'Osma, leurs personnes, leurs terres, et leur maison du Villar [2]. Dominique, errant jusque-là de lieu en lieu eut dès lors un domicile fixe où il ébaucha un monastère de *frères* et de *sœurs*, et, comme campé au Villar, tint en échec Laurac, séjour d'un puissant seigneur hérétique, et Fanjaus siége du *Fils majeur* johannite. Le légat en le revêtant de sa mission, l'avait armé d'une certaine judicature ecclésiastique. Inquisiteur de sa nature, Dominique avant l'établissement régulier de l'inquisition, en exerçait irrégulièrement l'office. Il jugeait, il condamnait, il imposait des péni-

1. Guilh. de Puilaur. Les Vaudois avaient la même horreur que les Cathares pour la croix. Cette répulsion est passée aux Calvinistes du midi. La croix est le symbole catholique. Le symbole protestant, c'est le Saint-Esprit. Les femmes de la Réforme portent à leur cou une colombe d'or.

2. Hist. du Lang. t. V, pr. 5.

tences. Son régime disciplinaire ne différait
fond de celui des Albigeois. L'Espagnol, peu
tif, ne savait imposer, aux convertis, que d
tences manichéennes. Seulement il en re
l'ordre ; il en intervertissait les épreuves ; i
sait des mets détestés tels que les œufs e
tage ; il ajoutait aux mysticités gnostiq
grossiers et matériels symboles ; il les trans
en dévotions et en pèlerinages à des croi
images renommées, à des sanctuaires célèb
étaient l'horreur des johannites. Il creusait u
tholique à ce fleuve d'ascetisme oriental. Do
sous ce rappport n'était qu'un gnostique or
et romain. Sa dévotion n'était dans la form
albigisme, dégénéré mais sanctifié de la c
délivrait à ses pénitens des certificats si
son nom et scellés de son sceau [1]. Ce scea
sentait l'agneau et la croix, symbole évid
prophétique de la brebis de Toulouse qu'il
coucher sanglante au pied du funèbre t
l'arbre expiatoire du calvaire.

Dominique et ses compagnons irrités
teurs d'un incessant mais peu fructueux a
attendaient, appelaient la croisade que l'
Cîteaux organisait en France. La croisad
comme une trombe dévastatrice des hon
Nord déchaînée par Innocent III. Simon
fort, établi dans Carcassonne marcha sur M

1. Pénitence de P. Roger de Tréville. Les Trévi
rent les comtes de Foix dans le Béarn, et au XVII
bel et docte esprit de ce nom figure parmi les so
Port-Royal. Sainte-Beuve.

et, sollicité par Dominique, s'élança vers Fanjaus. Fanjaus est construit au sommet très-élevé d'un monticule de terre de forme conique perpétuellement battu des vents. L'Église, surmontée de son clocher, en granit brun, occupe, au centre du bourg, l'emplacement d'un temple du Jupiter cantabre d'où lui vient son nom roman de *Fanum-Jovis*. Du côté du levant, sous le mur qui forme aujourd'hui le chevet de l'Église, mais qui remplace évidemment la façade du temple, car en changeant de culte le sanctuaire qui regardait le couchant s'est retourné vers l'aurore, se creuse la piscine des prêtres de Baal [1] qui sert maintenant d'abreuvoir aux chevaux. Pour s'abriter des bises aiguës du nord, le bourg presse ses pignons étroits et les étages de ses toits délabrés sur les abruptes déclivités du sud où ses ruelles tortueuses s'échelonnent en cascade. Le château féodal hérissait de ses tours et de ses murs crénelés les ressauts de l'escarpement oriental dont le sommet formait le donjon appelé le *Senhador*. Fanjaus vit avec effroi le lion de Montfort flotter sur Montréal et bientôt après chevaucher dans ses plaines l'ost des croisés. C'était dans le temps des blés mûrs. Les villageois épouvantés virent avec horreur tomber sous leur faucille la gerbe sanglante, image de la moisson humaine qui devait-être abattue sur ces guérets [2]. Des hauteurs du Villar, l'*Ange à la faux tranchante*, fesait signe, en agitant son glaive, au

1. Les noms dérivés de Baal, sont très communs dans l'Albigeois : Guibal, Enjalbal, Cabibel, Olombel.

2. Pierre de Vaux-Cernay.

géant de la croisade. Le fougueux chef prit aisément une place à peine revêtue d'un faible mur de brique au pied duquel le talus naturel du coteau le conduisait, presque sans fossé ni escalade jusqu'aux portes, tournées, l'une au niveau du sol, vers le sud, l'autre un peu plus exhaussée, vers le couchant. Montfort s'installa dans le manoir d'Isarn de Bélissen, et Dominique dans le logis de Guillabert de Castres. Le baron pyrénéen et l'archidiacre albigeois se retiraient, le premier auprès du comte de Foix pour combattre, et le second, pour prier et consoler, sur la cime de Montségur.

II

FONDATION DU MONASTÈRE DE PROUILLE.

Fanjaus, situé à l'extrémité méridionale du Toulousain, relevait directement de la maison de Saint-Gélis. Montfort eût hésité sans doute à envahir le domaine d'un prince encore l'allié des croisés. Mais Dominique évidemment vint le chercher à Montréal pour l'entraîner sur Fanjaus, comme Maurin, abbé de Pamiers, vint le chercher à Fanjaus pour l'entraîner sur Mirepois et les terres du comte de Foix. C'est sur les excitations de ces deux moines que l'ardeur conquérante de Montfort s'élança, sans déclaration de guerre, sur le territoire de ces deux princes. La participation de Dominique à cet attentat se

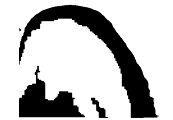


mesure à la part qu'il reçut dans les spoliations de Fanjaus. Montfort lui donna un logis personnel, un vaste bâtiment où Dominique installa son couvent de *sœurs* du Villar, et hors des murs, le domaine de Prouille, futur berceau de l'ordre dominicain. Acceptons les témoignages de la tradition monastique, et tâchons de tirer de ces vagues indications légendaires, des révélations d'une évidence historique. Et d'abord, la maison qu'on désigne comme celle de Dominique, située sur le point culminant du quartier oriental, entre l'église et le Senhádor, est incontestablement une enclave du château. Si c'est le logis donné par Montfort, il faut que le conquérant ait cru devoir héberger le missionnaire castillan dans le manoir féodal, pour le dérober aux vengeances d'une population ardemment patriote et albigeoise. Mais si ce logis est, ce qui nous paraît très-vraisemblable, celui qu'habitait Guillabert de Castres, nous devons en conclure que cette maison, reconstruite plusieurs fois et d'un aspect aujourd'hui si délabré, n'est pas seulement fameuse par le séjour de Dominique et de Guillabert : elle est encore illustrée par la conversion d'Esclarmonde de Foix, vicomtesse de Gimoez, d'Auda de Belissen, dame de Fanjaus, et de trois autres matrones romanes, en présence de toute la chevalerie pyrénéenne.

Simon de Montfort fit don de la châtellenie de Fanjaus à l'évêque de Toulouse, le plus ardent instigateur de la croisade. De plus, le conquérant et l'évêque firent à Dominique la double offrande

d'un vaste bâtiment dans les murs de la cité, et d'un territoire immense dans la plaine et dans la forêt. Ce bâtiment, situé au sud-ouest de l'église, est probablement ce que les chroniques appellent la maison des *Armens* ou des Arméniens que les croisades auraient amenés d'Orient [1]. C'était vraisemblablement des armuriers qui fabriquaient ou vendaient des armes asiatiques pour les barons pyrénéens. Ils embrassèrent le catharisme venu comme eux de Perse. Leurs ateliers étaient fréquentés de la classe chevaleresque, et Dona Turca y prêchait chaque soir. Dona Turca et son mari Don Ferrand se réfugièrent à Montségur. Le vieux chevalier ne put en mourant payer l'hospitalité de Ramon de Pérella que par l'héroïque legs de son cheval de bataille. Cet oratoire albigeois devint un monastère où Dominique transféra sa confrérie des *Sœurs de la Sainte-Vierge* du Villar. Mais outre ce couvent destiné à la conversion intérieure de Fanjaus, le missionnaire espagnol conçut le projet d'une école monastique en vue de la prédication extérieure, et de la propagande catholique dans l'Albigeois, l'Europe et le monde. Dominique ne crut pas devoir l'établir dans Fanjaus même, soit qu'il redoutât l'hostilité des habitants, soit qu'il obéît à cet instinct d'isolement qui entraîne les moines vers les bois. Il s'arrêta au pied de la montagne, du côté du levant, à une demi-lieue du château, et en quelque sorte sous la protection des balistes du châtelain croisé, combinant ainsi la sé-

1. Manuscrits de l'Inq. de Toulouse.



curité avec la solitude. Il prit le domaine confisqué sur Guilhem de Prouille, chevalier albigeois, qui cinq ans auparavant assistait à l'abjuration d'Esclarmonde de Foix[1], et qui maintenant expulsé de son manoir paternel et dépossédé de son domaine héréditaire errait proscrit avec son cheval et sa lance dans les forêts. Cette odieuse spoliation a été transformée par la légende en une espèce d'idylle monastique. Dominique, à l'en croire, aurait vu du haut du Senhador, un globe de feu, tomber sur Prouille, comme une étoile, pour indiquer au missionnaire l'emplacement providentiel de son monastère. Il y a toujours des flammes dans la légende du moine espagnol et celle-ci est, on en conviendra, un merveilleux symbole de l'ordre dominicain qui devait, comme la salamandre, vivre dans le feu. Seulement, ce feu que l'on fait descendre du ciel, montait au contraire de la terre, et c'est l'incendie qui dévorait le château de Prouille. Mais qu'était-ce que ce Senhador d'où Dominique contempla la splendeur miraculeuse? C'était la plus haute tour du château, le donjon où Isarn de Bélissen arborait la *Senheira*, c'est-à-dire, la bannière féodale de Fanjaus, aux armes des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Ce n'est donc pas de ce plateau maintenant désert, et marqué d'une croix en commémoration de ce prodige, que Dominique vit l'ange ou la flamme qui lui désignait le berceau de son ordre, mais du donjon et par les meurtrières des sombres murailles où se réfugiait le moine

1. Doat., XXII. Bérenger de Lavelanet.

castillan sous la protection des croisés français. L'histoire n'est pas moins poétique que la légende, mais d'une poésie plus terrestre et plus funèbre.

Le château de Prouille, construit à deux traits de baliste de Fanjaus, n'était évidemment qu'un appendice de son donjon féodal. La proximité des deux manoirs, la similitude des noms dans les deux maisons, et l'identité de croyances et de sentiments patriotiques, nous font penser qu'elles n'étaient que les branches d'une souche unique. Nous en concluons que Prouille est la tige primitive des seigneurs de Fanjaus. Mais vers la fin du XII[e] siècle, Auda, héritière de Fanjaus, par son mariage avec Isarn de Bélissen, en transporta la seigneurie dans la maison de Mirepois. Conséquemment Guilhem de Prouille était cousin d'Auda, et son fils Isarn, le filleul d'Isarn de Fanjaus. Fanjaus, comme Mirepois, formait une seigneurie indivise sous plusieurs rameaux dont l'un était encore représenté par les seigneurs de Prouille. De sorte que leur château fut enveloppé dans la confiscation générale du domaine féodal de Fanjaus, et que ces chevaliers subirent la fortune de leur parent et de leur chef Isarn de Bélissen, époux d'Auda de Prouille. Toutes ces inductions paraissent certaines, mais fussent-elles douteuses en quelques points, il n'en demeure pas moins incontestable que c'est sur le domaine enlevé par la croisade à Guilhem et Isarn de Prouille, et livré par Simon de Montfort et l'évêque Foulque, à Dominique de Guzman qu'en 1211 fut fondé le monastère de Prouille, sé-

minaire de l'ordre dominicain. Son origine est la croisade, et la spoliation est son berceau.

A cette spoliation fondamentale vint s'ajouter une multitude d'autres déprédations. Aucun des croisés n'eût cru posséder légitimement sa conquête s'il n'en eût offert quelque parcelle à Dominique. C'est ainsi que Frémis, un aventurier français, ***pour la rédemption de son âme et de ses parents***, lui donna la moitié de son nouveau domaine de Roumégous, situé près de Cuella, et confisqué sur Ugo de Roumégous, baile du vicomte de Carcassonne[1]. Et de cette donation furent témoins Arnaud et Roger Picarel, Usalguier de Fénouillet, et Ramon de Vergnola, chevaliers albigeois, alors ralliés à la croisade, mais qui se relevant de cette défaillance patriotique devaient remonter au rang de proscrits et de faidits des bois. Guillaume de l'Essart, un autre baron français, usurpateur de Villaciscle, près de Montréal, légua de même à Dominique douze setérées (six hectares) de terre, détachées de son grand domaine, dans le voisinage de Fanjaus. Un autre, Bernard de Barsa, un homme, à ce qu'il semble, du Midi, cathare probablement relaps, qui, pour ne plus osciller dans sa foi, prit, comme un signe indélébile, le surnom de ***Catholica***, se donna lui, ses deux fils et tous leurs biens, à Dominique. C'est à ***genoux devant lui, les mains dans les mains***, et ***le baisant***, avec cette componction dont l'épouvante ou l'imbécillité sénile renferment le secret, qu'il se voua, corps et âme, au missionnaire espagnol. Plus

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

tard, Ramon, seigneur du Villar, lui fit donation de tous ses biens, *quels et en quelque lieu qu'ils fussent*, ne conservant que son vêtement comme un suaire, et son manoir comme un tombeau. Ce vieillard paraît avoir été conduit à ce dépouillement absolu par Navarra, le sagace évêque de Conserans, et Vidal, le perfide abbé de Pamiers : ces deux conseillers de l'invasion signent seuls, avec quelques moines, son testament qui déshérite son fils ou son neveu, l'ingénieur de la cause romane [1]. Le monastère de Prouille, doté par la croisade, enrichi par la violence et l'effroi, acquit dans le bouleversement du Midi, de vastes domaines, que les évêques accrurent encore par la cession de biens ecclésiastiques destinés à fonder, dans les cantons les plus hérétiques, des succursales dominicaines. C'est ainsi que, pour n'en citer que trois exemples, l'évêque de Toulouse lui céda les dîmes de Bram, l'archevêque de Narbonne les prébendes de Limous, et le pape le château pontifical de Lescure, aux portes d'Albi [2].

En quelques mois, l'humble manoir cathare de Guilhem et d'Isarn de Prouille s'épanouit en un riche et puissant monastère, somptueusement assis au pied de la montagne de Fanjaus. Il s'élevait au bord du chemin de Carcassonne, et pourtant au milieu des bois, également à portée, selon le génie de son ordre, de la solitude et du monde. Son vaste cloître comprenait, contigus et divisés sous un seul

1. *Hist. du Lang.*, ibid.
2. Marten, p. 439. Bern. Guidonis. Ibid.

toit, un couvent de moines et un couvent de nonnes. Les deux séminaires s'ébauchèrent simultanément : mais soit ardeur plus vive du zèle féminin, soit nécessité plus pressante de recueillir ou d'enlever les orphelines cathares, pendant que leurs frères couraient aux batailles, la maison des nonnes fut plus tôt organisée. Elle ne se composait encore que de cinq ou six sœurs, Ramona, Aladaïs, Passarina, Godolina, et à leur tête Guilhelma, première prieure de Prouille. La maison des moines n'était guère plus nombreuse : c'était Dominique, et son compagnon anonyme, Sans Gasc et les trois Barsa. Tel était le groupe dominicain lorsqu'il se transporta du Villar à Fanjaus. Ce n'étaient que de pauvres et grossiers disciples ; ils ne formaient que l'ébauche inculte, le séminaire rustique de l'institut à venir des *prédicadors* et des *prédicadoras*. Pour commencer, ils s'appelaient humblement *frères et sœurs de la Vierge*. Le Castillan a mis son double monastère sous l'invocation de Notre-Dame-de-Prouille. Cet ordre tragique dérobe son sanglant berceau sous le gracieux patronage de la douce mère du Christ.

L'ange qui vint indiquer à Dominique le site de Prouille ne pouvait choisir un plus vulgaire lieu. Son monastère, reconstruit de nos jours par les nouveaux dominicains, a l'air d'un bâtiment d'exploitation de navets et de betteraves, dans une Beauce plus montueuse, l'été dans la poussière, l'hiver dans les fanges; terre froide, battue des vents, sans fleurs, sans fruits que les blés, sans verdure que les guérets, et les bouquets ra-

bougris de bois; sans la grâce des rivages
murmures harmonieux d'un fleuve, sans l'a
grandiose des neiges ou des forêts des Pyré
Son triste horizon ne se découpe nulle part d'
ces sites alpestres où s'abattait en soupi
comme une colombe blessée, l'âme contempl
des antiques solitaires. Aussi bien ces grande
lancolies, ces mystérieuses douleurs, ces inef
ravissements des anachorètes, étaient-ils inc
au sombre chanoine d'Osma, et le site conv
son héros. Prouille est un gymnase établi dan
plaine poudreuse par un dur pédagogue m
tique, un camp jeté en plein pays ennemi p
missionnaire guerroyant. Dominique, si peu
tique dans le site de son monastère, ne se m
pas non plus créateur dans la conception d
ordre. Rien d'original dans l'organisation d
institut; nulle invention dans ses prescri
ascétiques; il ne fut en toute chose que le pla
des Amis de Dieu. Son ordre avait un doubl
oratoire et pédagogique. Mais l'enseignement
prédication ne sont-ils pas les deux grands
caractéristiques des Albigeois. N'avaient-il
des vierges et des veuves qui prêchaient, d'
qui dirigeaient des écoles, d'autres encore qu
veillaient des hospices? C'est sur ce modè
Dominique fonda son ordre d'institutrices
prêcheresses, qu'il mit seulement sous le
nage de la sainte Vierge[1]. Et quant à ses frèr
cheurs, ce n'était que l'organisation monasti

1. Hospinien, Antonin de Florence.

la propagande populaire des johannites. Il mit au service de l'Église de Rome les forces d'intelligence et d'éloquence de l'Église du Paraclet. L'institut de Prouille ne fut donc que la reproduction catholique et constituée avec la vigueur romaine, des hospices fondés par Esclarmonde au Castellar de Pamiers, et transférés par Guillabert de Castres sur la cime sauvage de Montségur.

Fanjaus est resté comme un fief monastique de Dominique de Gusman. La vieille cité, marquée de son sceau tragique, en montre à tous les carrefours les fameux symboles, la brebis et la croix. Cette brebis abattue et comme transpercée de l'épieu d'un chasseur, n'est qu'un trop fidèle emblème de son peuple devenu un agneau de boucherie. Au XIIe siècle, Fanjaus avait une nombreuse chevalerie avec un fort consulat plébéien qui gouvernait la cité sous un riche et brillant seigneur féodal. Isarn et Auda de Fanjaus voyaient arriver à leur cour des barons, des dames, des troubadours, le vicomte de Carcassonne, les comtes de Foix et de Toulouse, les rois d'Angleterre et d'Aragon. Ils y présidaient des tournois, des plaids d'amour, des synodes théologiques. On y soutenait des thèses de sentimentalité platonique et de religiosité platonicienne. Fanjaus, siége de l'archidiacre, était une métropole secondaire de l'Église du Paraclet. Sur sa montagne dentelée de la crénelure de ses murailles, Fanjaus resplendissait dans les airs comme une corbeille en fleur de civilisation chevaleresque et de perfection cathare. Six siècles sont passés : Fanjaus, dépouillé de ses murailles par le roi de France, de sa cheva-

lerie par la croisade, de son albigisme par l' sition, de sa civilisation par le fanatisme, et le reste par le temps; Fanjaus n'est plus qu'u bourg rustique, perdu dans les terres, d'un délabré, et qui ne montre au voyageur qu choses également sinistres, son cloaque de des, et le berceau des inquisiteurs. D'où lu cette irréparable déchéance? Du moine esp son druide catholique. Dans son délire ir Fanjaus adore Dominique, son meurtrier; struit Prouille, son vampire; glorifie la cr qui lui a tout ravi jusqu'au souvenir nationa jaus ne se souvient plus de sa gloire romane. plus triste encore, il maudit peut-être ses n nimes aïeux. Civilisation, patriotisme, ho héroïsme, liberté, tout cela n'est plus que de sie. Que Fanjaus pourtant, ou plutôt que l tout entier, dont Fanjaus est l'exemple l lamentable, le sache bien. Il est des déchéanc ritées et des hontes expiatoires. Cependant venir national regerme dans quelques cœurs dant que je visitais le monument de saint nique, et que je lisais son inscription légend fabuleuse, un laboureur arriva sur ce plate sert. Je lui demandai le nom de ce carrefou qué d'une croix; il me répondit en roman : *Sengnadour* ou plutôt, ajouta-t-il avec un s amer, le *Sangnadour*. C'est effectivement le c de Fanjaus[1].

1. Senhador, sengnadour, lieu du signal; sang lieu du sang. Je regrette de ne pas avoir retenu le ce vaillant laboureur. Son aimable compagnon,

III

FONDATION DE L'ORDRE DOMINICAIN.

Dominique, on le voit, est le Simon de Montfort de la prédication. Sa mission fut un auxiliaire de la conquête. On prétend qu'il est resté étranger à la croisade ; mais ne voit-on pas que son ordre est né de la croisade, qu'il fut une croisade de prédication d'abord, et plus tard une croisade de procédure et de torture? Il est vrai qu'il figure peu dans la guerre, car ce missionnaire si intrépide paraît ne pas avoir eu le courage belliqueux des prêtres espagnols. Il marche enveloppé du tourbillon de poudre et de bruit ; il demeure invisible dans la nuée de sang et de larmes. Cependant, monté sur sa mule, il chevauchait dans les dangers, à côté de Montfort. Quant le roi d'Aragon, vainqueur de l'Islamisme, passa les Pyrénées, pour combattre la croisade, Dominique, à cette heure suprême, en compagnie des abbés et des évêques

bientôt pour causer avec *l'étranger*, s'appelait Savari, *Eau de montagne*. Ne pouvant répondre à mes questions, ils me proposèrent de me conduire chez un *savant* qui connaissait toutes les antiquités de Fanjaus. Je trouvai un petit vieillard pétulant et pétillant comme une allumette chimique. Sa loquacité fit d'abord explosion ; mais dès qu'il sut de qui j'étais l'historien, il se tut et resta inexorablement muet. Il avait vu se dresser devant lui l'ombre de saint Dominique. Ce libre esprit perche rue d'En Guittard. (Don Canard.)

du Midi, suivit le héros catholique de Fanjaus à Bolbone, et de Bolbone à Muret, où, dans la pensée de tous, devait succomber Montfort. Dominique priait dans l'église, invoquait le secours du Dieu des armées. Il poussait des hurlements d'effroi en entendant les coups de lance et de hache retentir comme les *cognées des bûcherons sur les chênes des forêts* [1]. Au retour inespéré du vainqueur, les hurlements des prêtres et des moines se changèrent en cantiques de victoire. Ils célébrèrent la patrie romane tombée dans ces plaines fatales, et ils insultèrent par un *Te Deum* impie à son glorieux cadavre. L'église de Saint-Jacques de Muret, témoin de ce lamentable triomphe, existe encore, construite en briques, et toute rouge comme teinte de sang par la vapeur du champ de bataille. La tour de son clocher de forme octogone, percée de fenêtres à ogives géminées, porte à son sommet, d'où s'élance une flèche aiguë, un collier circulaire d'animaux fantastiques. Ces gargouilles semblent faire effort pour dégager leur croupe captive et se précipiter d'un bond dans le vide; ce sont des boucs, des béliers, des dogues, et, le plus hideux de tous ces monstres, un moine béant, *arrecto genitale*, et dans le plus superbe transport de rage érotique. Serait-ce le catharisme qui, par une triste revanche de la bataille, aurait scellé dans ce mur ce satyre monastique, et déployé la turpitude claustrale jusqu'au plus haut des airs?

Lorsqu'en 1215, Montfort entra dans Toulouse,

1. Guilh. de Puil. ch. XXII.

Dominique l'y suivit. Le comte s'établit au Castel-Narbonnais, le moine dans une maison contiguë au château comtal. A Toulouse, comme à Fanjaus, comme à Prouille, le missionnaire se met à l'ombre de la lance du croisé, de la baliste du donjon. En entrant dans Toulouse, Dominique n'avait encore que quatre disciples : c'étaient les pauvres Gasc, son hôte du Villar, Catholica et ses deux fils, Pierre et Bernard de Barsa[1]. A Toulouse, il acquit les Cellani, d'origine italienne comme leur nom l'indique, étrangers infidèles comme la fortune, anciens serviteurs de la maison de Saint-Gélis, qui s'étaient donnés à Montfort, et qui hébergeaient Dominique dans le logis de leur domesticité attenant au Castel-Narbonnais. Dominique eut bientôt douze disciples, à l'instar des hérésiarques johannites. Il songea dès lors à faire adopter son institut par le Saint-Siége. Une occasion magnifique se présenta. Innocent III convoque le quatrième concile de Latran. Dominique, en compagnie de l'évêque de Toulouse, se rend à cette assemblée du catholicisme universel. Innocent III accueille le grand missionnaire espagnol; il adopte son ordre comme un élément de la croisade; et Dominique siége au concile avec rang d'abbé, et un prestige miraculeux. Innocent III, dit la légende, avait vu, dans un songe prophétique, le grand moine castillan soutenant, de sa robuste épaule, le Vatican ébranlé. La légende a donné une forme épique à cette institution des ordres mendiants. Une nuit,

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 48.

dit-elle, Dominique en prière, les yeux au ciel, vit sur son trône Jésus-Christ, lancant contre la terre un triple foudre. La Vierge suppliante intercède, et offre à son fils, pour la rançon du monde, deux hommes : Dominique, le fier Castillan, et François, le sublime insensé d'Assise. On sait que le cri des Vaudois, des Albigeois, de tous les ennemis de Rome, était *lumière et pauvreté*. Rome, l'opulente et la ténébreuse, accepte ces deux mots qui avaient fait la force des dissidents du moyen âge : elle crée à son tour des *Ordres Mendiants*, et fait à leur indigence naissante un berceau d'or en l'établissant dans la spoliation immense de la conquête romane [1].

Dominique, chef d'un ordre monastique, revient dans les Pyrénées. De Montfort, il reçoit des terres; de l'évêque Foulques, des dîmes ; de riches offrandes, de tout le monde. A Prouille, la maison mère, il ajoute deux succursales, une au centre populeux de Toulouse, une autre à l'Escure, aux portes d'Albi. Il occupe ainsi les trois grands foyers hérétiques. Il convoque enfin à Prouille ses douze compagnons pour élaborer la règle de l'ordre qui devait relier en faisceau ces trois maisons et les filles innombrables qu'elles allaient enfanter dans le monde. Dominique ne prit point pour modèle, le doux, le gracieux, le poétique Pierre le Vénérable, abbé

1. Les pauvres de Lyon, les pauvres d'Albigeois, les pauvres d'Aragon, inspirèrent à Rome l'idée d'organiser toute cette pauvreté catholique, imitatrice de la pauvreté cathare.

de Cluny, ni le grand, le magnanime Bernard, abbé de Clairvaux. Parmi ces princes du désert l'âpre Espagnol choisit pour son type le rude Norbert, fondateur de Prémontré, patriarche de l'ordre des Chanoines. Il en rendit seulement la règle sévère moins claustrale, et en mitigea les rigides préceptes par les préceptes mystiques de celle de Saint-Augustin. Il fonda un ordre mixte entre le cloître et le monde. Dominique, dit un de ses biographes, qui le compare à Noé, construisit son Arche à triple compartiment[1]. Dans le premier, il plaça les frères occupés de la prédication du salut, et de la contemplation des choses célestes. Dans le second, il réunit les sœurs vouées aussi à la contemplation, et, nous pensons, à l'éducation et à l'enseignement. Dans le troisième, il rassembla une multitude innombrable de frères et de sœurs laïques, reliés par quelques légères pénitences, et menant la vie active du siècle. C'était une confrérie par laquelle l'ordre se confondait avec le monde qu'elle enveloppait dans son élastique et immense cadre : c'était proprement le *Tiers-Ordre*.

Nous avons dit que Dominique n'était qu'un Albigeois orthodoxe et romain. Nous allons le prouver encore surabondamment. Il maintint les trois vœux johannites de *pauvreté*, d'*abstinence*, et de *chasteté*, que les ordres monastiques, il est vrai, avaient empruntés à l'ancien manichéisme. Comme le cathare, le dominicain, voyageant avec son *com-*

1. Antonin de Florence.

pagnon, ne devait avoir ni or, ni argent; mais vivre, en chemin, d'hospitalité et d'aumône. Dominique voulut même que l'ordre ne possédât rien collectivement; mais il acquit d'immenses domaines, et lui-même s'enrichit des ruines du midi. Quant à l'abstinence, outre six fêtes et autres courts jeûnes, il prescrivit un jeûne continu de sept mois, depuis Sainte-Croix de septembre jusqu'à Pâques. Ce long jeûne dominicain correspondait, en surenchérissant, aux trois jeûnes principaux, de quarante jours chacun, que les Albigeois observaient dans la même saison, le premier depuis novembre jusqu'à Noël, le second avant Pâques, et le troisième après la Pentecôte. En général Dominique s'était contenté de bouleverser les règles ascétiques, ordonnant surtout le lait et les œufs détestés des cathares. Quant à la chasteté, les Amis de Dieu, qui ne touchaient jamais la chair d'une femme, même dans leurs ordinations, l'emportaient sur les dominicains moins scrupuleux. Mais à ces trois vœux gnostiques, Dominique ajouta le vœu monastique d'*obéissance* qui devait donner à son institut une force de cohésion, une vigueur et une unité que n'eurent jamais les Albigeois. Quant au vêtement, la tunique de lin du Johannite avait été remplacée par la chemise de laine des moines ; mais sur la robe blanche de Cîteaux, emblème de virginité, le dominicain jetait la robe noire des cathares, symbole du deuil de l'âme, surmontée seulement d'un noir et disgracieux scapulaire. C'était, on le voit, un ordre mixte, et, par la robe comme par le génie, d'un caractère

hybride : un plagiat fait par Dominique à l'Église du Paraclet [1].

Innocent III meurt (1216), mais le cardinal Ugolin homme de la même race, et de la même trempe théocratique domine en réalité le siége pontifical qu'occupe officiellement le faible Honorius. Dominique était l'ami d'Ugolin, et le Romain était digne de l'Espagnol. Dominique lui dit un jour : *Tu seras pape ! — Tu monteras avec moi*, lui répondit Ugolin, *sur le trône de saint Pierre*. Dominique par la protection de son puissant ami, devient maître du *sacré palais*, et fonde à Rome le couvent de Saint-Sixte et de Sainte-Sabine. Il prend, en quelque sorte, possession du Vatican et de Rome. Dominique revient en hâte à Toulouse. Des songes prophétiques menacent le moine castillan. Il voit un grand arbre renversé par la tempête, et les oiseaux nichés dans ses branches dispersés aux quatre vents du ciel. Quel était ce grand arbre ? C'était Montfort. Et cette tempête ? Le soulèvement du Midi. Le jeune infant reprend Beaucaire; le vieux comte rentre dans Toulouse. Les exilés reviennent d'Espagne. Montfort vaincu à Beaucaire périt devant Toulouse. La croisade est refoulée par l'élan national. Le comte de Toulouse est remis en possession de son palais, de son immense domaine, de sa gloire antique. Le comte de Foix, ramène les fils de Bélissen à Mirepois, et Pierre Roger de Mirepois reconduit son frère Isarn à Fanjaus. Les enfants

1. Antonin, Théod. de Apoldia. C. Schmidt.

d'Isarn et de Guilhem de Prouille resaisissent leur humble château qu'ils retrouvent transformé en un vaste monastère. Dominique fuit, avec l'infidèle Cellani, expulsés, par le retour du comte, de leur maison monastique, appendice dérobé au castel Narbonnais ; ses moines se dispersent devant la lance des légitimes seigneurs de Prouille. La maison de l'Escure est également renversée par les barons de l'Albigeois. Et voilà les oiseaux que Dominique avait vus en songe fugitifs sur les vents du ciel. Dominique se réfugie à Rome, et ses disciples sont recueillis par l'ost vaincu de Montfort, ou par l'armée du roi de France qui vient sauver les débris de la croisade. Mais avant son départ, Dominique leur donna un supérieur, comme un roi qui de son vivant, désigne son successeur, pour assurer l'hérédité du pouvoir. Son choix tomba sur *le frère* Mathieu, surnommé le Gaulois, ou Mathieu de France, sorti des écoles de Paris. Ce choix est très-significatif; l'élection d'un Français mettait l'ordre dispersé sous le puissant patronage de Philippe-Auguste ou de Blanche de Castille. Le roi de France, effectivement, héritier de Montfort, et protecteur de Dominique, continuera la croisade, et, après l'écrasement du Midi, rétablira l'ordre dominicain, devenu l'instrument de la conquête, au profit de la dynastie capétienne, et de la théocratie romaine. La légende a défiguré cette hégire de Dominique. Le missionnaire espagnol aurait, d'après elle, émigré volontairement à Rome. Mais avant son départ il aurait envoyé ses disciples vers tous les points du

monde en conquérants, et leur aurait partagé les royaumes de la terre. Tout cela n'est que de l'emphase espagnole et de la jactance romaine.

Dominique quitte la Gaule. L'ordre dominicain se disperse, mais comme une semence vivace portée par les vents, il se propage en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie. Son patriarche errant se dirige vers Rome; saint Pierre et saint Paul lui apparaissent : saint Pierre lui présente un bâton de voyage, verge à la fois et sceptre; et Saint-Paul lui offre ses épîtres, source de toute doctrine et de toute prédication. Dominique entend ces symboles. L'humanité étouffe dans le cloître; elle a soif de parole et de liberté; muni du bâton et de l'évangile, il va de contrée en contrée. Il prêche partout, et partout établit son ordre *de prêcheurs et de prêcheresses*. A son institut demi-laïque il adjoint le tiers-ordre, dans lequel il enrôle la multitude, la tourbe populaire, altérée de sang cathare, immense armée de laïques recrutée des débris féroces des croisades, sous le nom de *milice de Jésus-Christ* [1]. La croisade expirante renaissait dominicaine. L'Ordre existait dans toute l'Europe, quand Dominique, à l'âge de cinquante-un ans, mourut à Bologne. Le cardinal Ugolin qui vint présider à ses funérailles, dit : je ferai asseoir ton ordre avec moi sur le siége de Saint-Pierre, et je te ferai un trône de béatitude et de gloire jusque dans le ciel.

1. Dominicus prædicans... in adjutorium sumpsit quasdam devotas personas quæ corporaliter illos hæriticos gladio materiali expugnarent quos ipse gladio Verbi Dei amputare non posset. Antonin de Florence.

Tel fut don Domingo de Gusman, un chevalier espagnol, un hidalgo de Castille, crâne étroit, mais noble et fier, aride comme son sol, ardent comme son ciel, impétueux comme les vents de ses Sierras. Castillan, élevé dans une lutte héréditaire contre l'Islamisme, sa foi fut un combat, et il porta dans cette croisade de prédication un mélange héroïque d'aventure, d'opiniâtreté ibérienne et de tempérament africain. Il fut moins une intelligence qu'une parole, moins une parole qu'une volonté, mais parole et volonté de fer. Son œuvre n'est point une réformation mais un puissant réveil dans une répression tragique. Tout Dominique est dans son portrait hiératique : Stature moyenne, tête courte, front épais, face ronde, nez concave, quelque chose de plat, mais de fort, de tenace, de pugnace, comme il convient au *bouledogue du Seigneur*, dont il avait adopté le symbole. Le céleste pinceau de Fra Angélico n'a pu complétement idéaliser sa figure anti-mystique. Le nimbe et le manteau étoilé ou fleurdelisé ne relèvent qu'à demi son air commun mélangé de l'écolier de Salamanque et du *héros* de la Sierra Moréna. Le moyen-âge l'appelait : *l'Ange à la faux tranchante*, et l'armait d'un glaive. La Renaissance à mis dans la main de ce moissonneur un lis épanoui, emblème de l'oblation de son cœur à la Vierge ou plutôt de l'alliance de son ordre avec la monarchie de France [1].

Toutefois il faut distinguer Dominique de l'ordre dominicain. Il est arrivé au fils de Guzman ce qui

1. Portrait de Dominique, en tête de sa biographie par Lacordaire, et sa statue au fronton du couvent dominicain de Mazères.

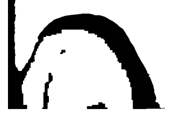
arrivera plus tard au fils de Loyola. Les deux Ibères, le Castillan comme le Cantabre, étaient d'une nature ardente, chevaleresque, et pleine d'enthousiasme. Mais Rome a enlevé à leurs ordres respectifs l'âme de leurs fondateurs ; et leur a substitué son âme glacée, formaliste, implacable, son âme de juriste et de despote du Bas-Empire. Dominique, assurément, ne fut pas, selon le symbolisme de son nom l'*homme du Seigneur*. Il n'a rien de la mansuétude ineffable du Christ. Pourtant quelque chose de grand et de fier palpite dans ce Castillan. Il a vraiment le tempérament oratoire, et la fibre populaire. Il est un prédicateur et le patriarche d'un ordre de prédicateurs. Mais Rome leur arrache leur âme éloquente et biblique. Elle leur infuse son génie formaliste et dominateur ; elle remplace entre leurs mains l'évangile par le code romain ; elle leur inculque les subtilités savantes et la procédure sophistique du siècle de Justinien. Ces prêcheurs, seront les bourreaux de la parole, leurs sermons ne seront plus que des tortures, et la chaire de Dominique va se changer en un tribunal du temps de Tibère. De là, sous le même nom, une double filiation, l'une généreuse et l'autre horrible, la première aboutissant à Savonarole, et la seconde à Torquemada. Et nous concevons que le Dante ait mis dans la bouche de Saint-Bonaventure, un cantique en l'honneur du *Champion que l'empereur éternel envoya pour relever le cœur de l'ost qui marchait lentement et lâchement, et désertait la bannière du Christ* [1].

1. *Paradiso*, cant. XII, terz. 13 et 14.

IV

CANONISATION DE DOMINIQUE. — LE PAPE INVESTIT LES DOMINICAINS DE L'OFFICE DE L'INQUISITION. — PALAIS DE L'INQUISITION A TOULOUSE.

Semblable au pionnier américain qui, la pioche et la hache à la main, défriche le désert, l'historien qui s'enfonce dans l'inextricable fourré de la forêt monastique, est contraint, pour se faire jour, de trancher à droite et à gauche, et d'abattre les erreurs aux fleurs de sang, les pieux mensonges, aux parfums suaves et mortels, et de saisir à chaque instant les armes pour repousser le jaguar du fanatisme qu'il entend rugir sourdement dans la profondeur de l'ombrage séculaire. Rome qui pour exécuter sa croisade dut fausser la conscience de son temps, est contrainte, par son *infaillibilité* même, de fausser d'âge en âge, la conscience du genre humain, pour justifier son inexpiable crime du XIII[e] siècle. Dès l'origine elle sentit la nécessité de pervertir l'histoire; et de là ces légendes, lianes rampantes devenues des arbres gigantesques, à travers l'immense et tenace filet desquelles l'historien, enivré lui-même de leurs vénéneux parfums, a tant de peine à se tracer un chemin. Ces fictions monastiques, élégamment élaguées, viennent d'être remaniées tout récemment par le dernier chroniqueur et l'éloquent apologiste de saint Dominique. C'est cet orateur ambidextre qui prêchait la liberté, restaurait l'ordre dominicain, et reconstruisait les



murs de Prouille berceau de l'inquisition, dans les plaines de Fanjaus. Eh quoi donc, ignorait-il, ce hardi sophiste, que Dominique avait fondé son ordre de proie, dans un lambeau de la spoliation romane, comme un milan couve ses petits hagards dans le duvet, et les ossements des colombes dont-il a ravi le rocher aérien. Et s'il ne l'ignorait pas, pensait-il que c'est un des crimes que le temps, ce grand transformateur des choses, *tourne en gloire?* Mais Dieu, n'a pas donné au temps, le pouvoir qu'il n'a pas lui-même, de faire de la gloire avec de la honte. Les neo-dominicains font du grand missionnaire castillan, un ange de miséricorde et de douceur. Dominique, disent-ils, fut étranger à la croisade ; il n'a point fondé l'inquisition ; ce n'est que dix ans après sa mort que le redoutable tribunal fut établi par Grégoire IX[1]. Nous avons nous-même distingué, et c'est justice, Dominique de l'ordre dominicain. Mais Dominique et son œuvre, nous l'avons montré, tiennent indissolublement à la croisade; ils ne peuvent pas plus se dégager des massacres du midi que les gorgones du clocher de Muret ne peuvent arracher leur croupe de pierre des rouges maçonneries qui les étreignent éternellement. Si Dominique ne fut pas à son premier voyage de Rome, l'instigateur de la croisade, si plus tard, avec l'évêque de Toulouse, son protecteur, il n'appela pas la croisade, ce qui est invraissemblable, il est certain qu'il attendit la croisade, qu'il marcha, douze ans, enveloppé de la croisade, et qu'il partagea,

1. Du Mège, Lacordaire.

les meurtres, et les spoliations de la croisade [1]. Et quant à l'inquisition, nous l'avons vu, Dominique en fut revêtu par l'abbé de Cîteaux; il infligeait des pénitences, il exerçait, on l'avoue, la *conviction* des condamnés; et lors-même que cette conviction ne serait pas une torture, elle s'alliait à l'œuvre du tortionnaire, et décidait en définitive des supplices. L'inquisition, que Dominique exerçait déjà, pendant la croisade qu'elle complète, est une croisade juridique, comme la croisade est une inquisition guerrière, et Dominique de Guzman en est le Simon de Montfort. Dominique fut donc le premier inquisiteur, et l'histoire ne fait, en l'affirmant, que traduire la légende monacale. C'est la légende qui le fait inquisiteur dès le ventre de sa mère en lui donnant un chien pour symbole. Dominique usa de la voix, de la dent sans doute, et s'il n'usa pas de la torche, c'est qu'il marchait dans l'incendie de la croisade. Mais alors c'est l'ordre, qui, après l'extinction de l'immense embrasement, ralluma les bûchers. Aussi le symbole, inventé après coup, convient moins à Dominique qu'à l'ordre dominicain. Dominique ne s'attaqua du moins qu'à la proie vivante. L'ordre s'attaqua de plus à la proie morte. Il fut l'hyène qui dévora les sépulcres. Les dominicains du moyen âge, trouvant la figure de leur patriarche trop pâle retrempèrent sa mémoire dans le sang. Les dominicains de nos jours, la trouvant trop rouge, tâchent de la nettoyer et de la parfumer dans l'eau de rose. Ils

1. Antonin de Florence, cité plus haut.

obéissent dans leurs variations aux exigences de leur siècle. C'est à l'immuable histoire de rétablir la figure originelle du grand et fanatique missionnaire castillan. L'histoire comtemporaine ne le signale, ni comme un ange de douceur ni comme un démon de cruauté. Dominique, meilleur que son temps, sera, si l'on veut, l'ange de la croisade; mais on l'a pris, à tort peut-être, pour l'ange exterminateur, parce que, au lieu de faire entendre, comme il l'aurait dû, la voix de la miséricorde, et se jeter entre les glaives et les victimes, le sombre Espagnol marche muet, impassible, indiscernable dans la poussière des batailles et dans la vapeur des massacres. Que dirons-nous encore? L'ange sinistre, dans une heure d'amour, embrasse la croisade; sous ce baiser, la fille de l'enfer conçut le fruit qu'elle porta dans ses entrailles d'airain, c'est l'inquisition. Elle l'enfanta dans les ruines fumantes du midi; elle allaita le jeune monstre de sang humain; elle le nourrit de larmes des vivants, et de la chair des morts, mais ses délices étaient la cendre des sépulcres. Il pensait sans doute, en se repaissant de cette poudre naguère animée, dévorer l'esprit humain lui-même, et peut-être, qui le sait, dévorer Dieu.

Maintenant continuons notre récit. La victoire du Midi fut un temps d'éclipse et d'infortune pour l'ordre dominicain. L'année même de la mort de Dominique, le comte Ramon-Roger de Foix ramena les fils de Bélissen à Mirepois dont il expulsa le Maréchal. Pierre-Roger de Mirepois leur chef, reconduisit dans sa châtellenie son frère

Isarn. Isarn, rentré dans Fanjaus avec
thares, rétablit les seigneurs de Proui
parents, dans leur manoir, d'où les moi
taient enfuis dans le camp vaincu de Montf
légendes ont défiguré cette histoire : Domi
son départ, aurait laissé le couvent de Pro
garde du frère Claret qui l'aurait conservé
réaction violente et vengeresse du Midi. M
compter que les Claret étaient Albigeois, c
croire que les enfants d'Isarn et de Guil
Prouille, qui, proscrits et dépossédés de
ans, sortaient, affamés et furieux, des forê
champs de bataille, auraient laissé à des
ravisseurs leur domaine paternel [1]. Et c
croire encore qu'Isarn de Fanjaus rentré
ville avec les Cathares eût laissé, au pied de
tagne, à deux jets de baliste de son don
moines odieux, provocateurs de la croisad
dettes avancées de l'ost de Montfort. C'est
sible, et Prouille, comme tous les chât
midi, rouvrit avec enthousiasme ses
ses légitimes seigneurs. Il en fut certaine
même à Toulouse ; l'ordre sortit de sa
avec l'infidèle Cellani, de la ville, avec
expulsé, et du Midi avec les derniers croisé

1. Le premier prieur de Prouille fut frère Ram
cond, frère Noël. Il n'y a point de place pour le frè
Je me doutais que ce frère Claret était un mythe.
de mon soupçon à M. Mouliniès, le savant archivi
graphe de la préfecture de Carcassonne. Il cons
mes yeux, la chronique des prieurs de Prouille, e
se trouva vraie.

pagnant le cadavre de Simon de Montfort. Le triomphe roman fut donc la ruine momentanée de l'ordre dominicain. Il se réfugia en France, sous la protection de Blanche de Castille, et en Italie, sous le patronage du vieux cardinal Ugolin ; l'une disciple royale et l'autre l'ami théocratique de Dominique, et qui tinrent ses moines en réserve pour étendre sur Toulouse les conquêtes du Saint-Siége et de la France. Ce fut un temps d'expectative, de préparation pénible, et d'obscurcissement réel. L'œuvre de Dominique fut négligée des princes, et Dominique lui-même oublié par ses disciples dans son tombeau.

Il reposait depuis douze ans dans le couvent de Saint-Dominique à Bologne. Mais le monastère avait été reconstruit, et le monument renfermé dans la basilique, se trouvait maintenant en dehors, et perdu dans les gravois. La ronce croissait, la pluie tombait, le vent sifflait sur le sépulcre, qui malgré cet abandon, ne cessait pas, selon la légende, de faire des miracles[1]. Mais l'heure approchait où Dominique allait sortir de son éclipse, comme un astre, et entraîner son ordre dans sa gloire. Le cardinal Ugolin, sous le nom de Grégoire IX, était monté sur le trône pontifical. (1227) La reine Blanche de Castille avait repris, au nom de la France, la croisade de Montfort, contre Toulouse. Grégoire et Blanche étaient unis par le cardinal de Saint-Ange, légat du Pape, amant de la reine. Ils

1. Dominique fesait des miracles, de son vivant, et il ressucita, entr'autres, un certain cardinal Napoléon tué d'une chute de cheval.

l'étaient encore plus par l'intérêt royal et
tal. L'hérésie était la nationalité romane ;
exterminer, dans les Albigeois, les hérétiq
citoyens. Les évêques, trop indépendants
et attachés au grandes familles méridio
menaient pas l'Inquisition avec assez de vi
fallait en investir un ordre qui fut tout en
les mains du Pape. Grégoire IX, se ressouvi
dre dominicain né de la croisade, et de la
qu'il avait faite à Dominique. Dominique
avait prophétisé à Ugolin son élévation pro
trône sacerdotal. Ugolin, avait promis à son
faire monter, incarné dans son ordre, sur
ches du Saint-Siége, et de glorifier sa mémoi
dans le ciel. C'est l'apothéose de l'Inquisit
même assise avec son patriarche, sur les d
trône même de Dieu. Grégoire IX voulut m
au monde la sainteté de Dominique. Les p
l'Église, les laïques, les abbés, les député
tous les ordres monastiques furent con
Bologne. On procéda dans la plus grande
l'ouverture du tombeau. Dès que la pierre
levée, il s'en exhala, dit la légende, un pa
suave et plus pur que celui des roses et
lettes[1]. C'était le parfum de sa sainteté, l

1. Le père Lacordaire : *Vie de saint Dominiq*
Caro : *saint Dominique et les Dominicains.* L'aute
de Dieu est un élégant et noble esprit. Mais il a déb
auspices du P. Lacordaire. Il a résumé son roma
Dominique. Il s'est uni de cœur au rétablissemen
dominicain. Que dirons-nous à cela ? Ces mots d
Caro concupiscit adversus spiritum. Galat. v. 17.

de son âme céleste, l'exhalation même de la vertu de Dieu. On n'eut plus qu'à consacrer sur la terre une glorification déjà visiblement accomplie dans le ciel. On tira ces reliques de son indigne tombeau, et on les transporta dans un sépulcre magnifique, que la théocratie romaine a fait décorer de siècle en siècle, et notamment par le superbe et biblique ciseau de Michel-Ange [1].

Grégoire IX, le pontife qui donnait à l'Inquisition et à la Papauté, sa forme suprême, était le cousin d'Innocent III et l'ami de Dominique. Au double génie de ce pape et de ce moine, son grand âge ajoutait une majesté sombre et fantastique. Vieillard presque centenaire, il avait l'impétueuse, l'infatigable activité du temps, et l'impitoyable et hautaine inflexibilité du trépas. Ce squelette, couronné de la thiare, semblait une ossification de la mort, dirigeant de son siége immobile, du sein de la ville du passé, les destinées du monde, et poussant de sa houlette funèbre, qui s'allongeait sinistrement en faulx tranchante ou en étincelante foudre, le genre humain, troupeau à demi dévoré, vers le sépulcre. Grégoire fut la personnification la plus terrible de la théocratie romaine [2]. Absorbant lentement, mais irrésistiblement tous les pouvoirs des évêques, l'évêque universel ne pouvait sans inconséquence leur laisser cette juridiction souveraine. D'ailleurs ces évêques avaient une patrie, une famille terrestre; ils avaient des parents, des

1. M. Taine, voyage en Italie.
2. F. B. de Cavalleriis, Pontificum romanorum effigies

amis, des cliens; ils étaient hommes encore; des moines ne l'étaient plus ou ne devaient plus l'être. *Perinde ac cadaver.* A cette papauté monastique, il fallait une justice monastique; à la papauté une et unique, il fallait un tribunal unique, uniforme, universel. Le Pape imprimait à l'Inquisition, toujours dans ses mains, une vigueur, une promptitude, une rapidité de Dieu. Il pouvait, d'un signe, mettre en jugement peuples, évêques, rois : tribunal terrible qui devait menacer, dominer la papauté elle-même.

Jourdain de Saxe [1], venait de succéder comme général de l'Ordre à Mathieu de France, successeur immédiat de Dominique. Mathieu représente l'hégire dominicaine, la dispersion, l'abaissement et la formation obscure. Jourdain figure le relèvement soudain, éclatant, l'ascension dominatrice au siége judicial du monde. Sous ce troisième chef, dix ans après la mort du fondateur, l'Europe était divisée en douze provinces. De ce nombre, l'Occitanienne, origine de l'Inquisition et sa première proie. Jusque là les Dominicains s'étaient appelés, *Frères de la Vierge*. Grégoire IX, leur donna le nom de *Prédicateurs*, qu'affectait saint Dominique, et plus expressif de leur destination originelle : la prédication dont ils devaient avoir le monopole universel. La bulle qui les investit de l'office de l'Inquisition est du mois d'avril 1233. Le pontife les recommande à tous les prélats, comtes, vicomtes, barons, sénéchaux, et notamment aux comtes de Toulouse et

1. Frère de Simon de Saxe, croisé tué au Pujol (1213) près Toulouse. Guil. de Puil., chap. 20.

de Foix. La France venait d'abattre le midi épuisé de sang ; elle l'avait enchaîné par le traité de Paris elle le livrait, ainsi garrotté, et comme un patient qui va être supplicié, aux tortures de la théocratie romaine.

Les dominicains étaient à leur poste : ils étaient revenus avec l'ost de France; ils étaient imposés par la conquête; peut-être étaient-ils déjà rentrés à la sourdine par la tolérance du comte de Toulouse. C'est ainsi que privés de la maison Cellani, ils se construisaient un magnifique cloître, dont Dominique avait lui-même tracé le plan, au cœur de la ville, dans la rue Saint-Rome. Des tribunaux furent aussitôt érigés dans les trois grands centres hérétiques, Albi, Carcassonne et Toulouse. A Carcassonne, l'inquisition s'établit entre l'évêché et le château, dans les tours qui dominent la porte Tolosane, à l'occident[1]. A Toulouse, les premiers inquisiteurs furent les frères Guilhem Arnaud et Pierre Cellani. Le père de Cellani avait été l'hôte de Dominique. Sa maison fut le berceau de l'Inquisition. Depuis l'hégire l'ordre s'était transféré dans la rue Saint-Rome. Mais Pierre Cellani et l'Inquisition revendiquèrent sans doute leur commun berceau qui leur fut rendu et qui demeura le siége perpétuel du tribunal. Adossée au mur antique de la ville baigné par la Garonne, cette maison faisait face au château narbonnais, résidence héréditaire des comtes, alors occupée par un sénéchal capétien. L'Inquisition, odieuse à tous les citoyens, se réfu-

1. M. Cros-Mairevielle, Viollet Leduc.

giait à l'ombre de la forteresse, et sous les balistes du roi de France.

Le portail du palais de l'Inquisition existe encore, mais reconstruit au XVIe siècle. L'architecte a inscrit, dans le triangle de son fronton lugubre, une idylle de pierre. Des lis vierges, des palmes glorieuses, un rameau d'olivier pacifique, au bec d'une colombe, symbole de l'Inquisition, oiseau du déluge calmant de son aile sereine et de son amoureux soupir, les vagues décroissantes de la mer de sang. Parmi ces gracieux emblèmes, serpentaient ces deux mots latins : *Domus inquisitionis.* Le temps, indigné sans doute de cette barbare ironie, a passé brutalement sa main sur ces sculptures bucoliques et revêtu cette façade sinistre d'un vague et sombre mystère plus conforme aux scènes d'effroi et aux drames d'horreur perdus dans l'ombre impénétrable de ses murs. On y voyait encore un Christ en croix : à sa droite Dominique de Guzman, à sa gauche Pierre de Vérone, encadrés dans les guirlandes d'Éden. Derrière cet élégant portail, une espèce de porche d'étable, conduit à une église qui se dérobe comme une coupable dans le massif des constructions pour y glorifier furtivement, dans de fades tableaux, les tragiques miracles de son patriarche. On montre encore à droite, dans l'ignoble corridor la sombre cellule de Dominique. Mais on ne trouve plus dans le jardin le figuier planté, dit-on, par le saint et réputé miraculeux parce qu'il renaissait toujours de son tronc éternel. On ne dit pas si les fruits en étaient rouges comme le sang ou pâles comme les larmes, seule rosée qui en ait humecté les racines

pendant des siècles. *Terribilis est iste locus*[1]. Là, siégeait le sinistre tribunal; là, se dressait l'arsenal des tourments; et non loin de là (un nom de rue l'atteste encore), se creusaient les sépulcres vivants des *Immurats*. Toulouse indépendante et cathare avait peu de prisons; il fallut en construire de nouvelles, de nombreuses, d'immenses pour Toulouse asservie et romaine. Le comte Ramon fut contraint de creuser ces abîmes, et de voir ses vieux serviteurs les défenseurs fidèles de sa dynastie, et les héros de la patrie méridionale, traînés comme des brigands, aux tortures et à la mort[2].

V

PREMIERS ACTES DES INQUISITEURS A NARBONNE, ALBI, CORDES.

Grégoire IX, inaugura, par la canonisation de Dominique, l'exercice de l'inquisition dominicaine

1. Inscription du palais de l'Inquisition de Valladolid.

2. La maison de Cellani, berceau de l'Inquisition est, aujourd'hui un couvent de religieuses nommées, je crois, les *Sœurs réparatrices* du Saint Sacrement. Elle a perdu, depuis que ces pages sont écrites, son mystérieux portail symbolique. Mais l'idylle sculpturale, s'est *faite chair* et s'épanouit vivante à l'ombre du cloître. Rien de plus charmant que ce chœur de nonnes évoluant devant l'autel, en longues robes traînantes plus blanches que les lis, avec leur scapulaire bleu de ciel ondulant sur leur tunique de neige, et leur cœur d'or flamboyant sur leur poitrine comme un soleil. Ces douces vierges, semblables aux abeilles de Timna, font, peut-être à leur insu, leur miel monastique, dans la caverne d'épouvante, et dans le cadavre même du monstre qui dévorait Toulouse au XIII[e] siècle.



(1233). Il résolut d'associer à ses faveurs le comte de Toulouse. Il prit l'infortuné prince par la piété filiale. Ramon-le-Vieux, mort depuis douze ans, n'avait pas encore de tombeau. Le pape lui fit entrevoir cette sépulture comme le salaire de son concours à l'extermination des Albigeois. Ainsi le malheureux comte consentit à la mort de ses sujets pour donner aux os paternels l'abri d'un sépulcre. Encore n'obtinrent-ils jamais ces honneurs funèbres. Et quel temps choisit Grégoire IX ? Le plus affreux hiver. L'hiver tua les semences. La gelée produisit la famine. Les hommes broutaient l'herbe comme les bêtes. La famine engendra une mortalité immense. On jetait, par jour, dans la même fosse, jusqu'à cent cadavres[1]. C'est au milieu de ce désespoir que, pour y mettre le comble, le pontife romain démusela l'inquisition.

Le comte de Toulouse, Jehan de Burnin, archevêque de Vienne, nouveau *légat du siége apostolique dans les pays albigeois*, Gilles de Flageac, commissaire du roi de France qui venait de négocier le mariage du jeune monarque avec Marguerite de Provence, le sénéchal de Carcassonne, les évêques et les barons du Midi tinrent un parlement dans le cloître de Saint-Étienne. L'évêque de Toulouse, rédigea l'édit inquisitorial, et les hommes du pape et du roi en imposèrent au prince l'odieuse promulgation (18 fév. 1234). Douze jours après l'édit fut confirmé par un concile tenu à Narbonne (2 avril). Mais auparavant on dut le soumettre à l'appro-

1. Gestes glorieux des Français (1233 et 34).

bation du monarque et à la sanction du pontife. Blanche de Castille mande auprès d'elle les comtes de Toulouse et de Provence. Elle leur ordonne de cesser leur guerre. Elle avait besoin de la paix pour déchaîner les fureurs de l'Inquisition. Puis elle conclut le mariage du jeune roi Louis avec Marguerite infante de Provence. Marguerite était fille de Ramon Bérenger, cousin-germain du roi d'Aragon, et de Béatrix de Savoie, célèbre par sa beauté, et dont le valeureux Gui de Cavaillon était le chevalier et le troubadour. L'infante qui paraît avoir hérité des grâces de sa mère, se rendit en France, en vraie princesse romane accompagnée de six ménestrels. Marguerite de Provence trouva à la cour Joana de Toulouse. Par ses deux brus Blanche rattachait à la monarchie Toulouse et Marseille, presque tout le midi des Alpes à l'Océan. Les noces royales se célébrèrent à Sens. On sait le prix des festins et des tournois; on connaît les gages des ménestrels[1]; les poëtes de cour ne manquèrent pas de chanter dans leurs épithalames la félicité de la Provence, l'âge d'or de l'Aquitaine, unie au trône *Lilial*, idylles mensongères, sacrilèges élégies répétées par les historiographes de la monarchie. Le mariage de Saint-Louis et la fête de saint Dominique sont les deux dates de l'Inquisition, et pendant que le roi des lis de France épousait la fleur de Provence et d'Aragon, les bûchers albigeois, ces feux de joie de la conquête, flambaient et flamboyaient sur

1. Comptes du mariage de Marguerite de Provence. Du Cange, *Obs. sur l'hist. de Saint-Louis*. Pour six troubadours venus avec la reine : 40 l., 4,493 f. 35 c.



tout l'horizon pyrénéen[1]. Le cor du héraut du comte sonnait sinistrement dans Toulouse :

« Nous ordonnons, disait le prince, que les meurtriers des délateurs et pourchasseurs des hérétiques soient activement recherchés. Les habitants des lieux payeront, pour chaque hérétique, à l'homme qui l'arrêtera sur leur territoire, un marc d'argent. On détruira les maisons où sera trouvé un hérétique vivant ou mort, et celles où ils auront prêché du consentement du maître, et ses biens seront confisqués. Les biens de tous les hérétiques, présents ou futurs, seront confisqués au préjudice de leurs héritiers, et leurs maisons seront rasées. Ceux qui s'opposeront aux *Inquisiteurs* ou qui ne les seconderont pas, verront aussi leurs biens confisqués, et subiront un châtiment corporel. Les hérétiques *revêtus*, seront également privés de leurs biens, lors même qu'ils auraient renoncé à l'hérésie à moins qu'ils ne produisent des titres de leur réconciliation. Encourront la même peine, les anciens hérétiques qui, après leur abjuration, cacheront les deux croix cousues par ordre de l'évêque, sur leur poitrine.— Enfin le déplorable prince prend sous sa protection les ordres monastiques, et notamment l'ordre de Cîteaux, l'exterminateur de sa race et de son peuple. Il commande qu'on fasse une chasse à mort aux *Faidits* qu'il flétrit du nom de routiers et qu'il assimile aux brigands. Hélas, ces brigands, ces vagabonds, ce sont les derniers serviteurs de sa maison, les derniers défenseurs de la patrie romane, qui, pour leur héroïque fidélité, expulsés de leurs

1. Guilh. de Puil. ch. 42.

manoirs paternels, n'ont d'abri, que l'ombrage des bois et la voûte du ciel. Ce dernier article comprenait en masse les proscrits de Montségur.

Tel fut le programme de l'Inquisition, et le signal de cette chasse aux Amis de Dieu. Aussitôt, de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, siéges du terrible tribunal, avec ses décrets et ses agents, l'épouvante passa comme un nuage sur le Midi. Les Pyrénées en frissonnèrent, le soleil en devint pâle, le ciel et la terre s'associaient aux douleurs de l'humanité[1]. On investit les villages; on envahit les maisons, les bercails; on fouille les caves, les cavernes, les forêts; on redemande aux sépulcres les ossements; on corrompt, on fait mentir la mort. On ameute, après les fugitifs, comme des chiens affamés, les passions les plus abjectes et les plus féroces, les cupidités, les fanatismes, les envies, les haines implacables, les impitoyables peurs, multipliées dans une guerre plus que civile d'un quart de siècle. Alors on vit, comme aux plus mauvais jours de Rome impériale, le fils trahir son vieux père, la fille livrer sa vieille mère, les parents oublier le fruit de leurs entrailles. Une religion dénaturée dénouait tous les liens de la nature. Les inquisiteurs, dans leurs interrogatoires s'abandonnaient aux caprices les plus fantasques d'une subtilité savante et barbare. A l'un, ils offrent un aliment, et sur l'acceptation ou le refus de l'accusé, ils le déclarent catholique ou cathare : une

1. Il y eut des tremblements de terre, et deux éclipses de soleil (1237) que l'on ne manqua pas de prendre pour des signes de la colère de Dieu.

goutte de lait repoussée envoie à la mort. A l'autre, ils présentent un coq ou un ramier vivant et l'on verse le sang d'un homme qui n'a pas voulu répandre le sang d'un oiseau. A un troisième, ils posent le dilemme suivant non moins indécent que captieux. — Par le pouvoir de qui la femme engendre-t-elle, est-ce par le pouvoir de l'homme ou par la vertu de Dieu. Si le suspect répondait que c'est par le pouvoir de l'homme, tu vois bien, s'écriait le moine farouche, que tu es hérétique, car les cathares prétendent que l'homme est engendré par l'homme et par le diable ! Si l'inculpé, tremblant et troublé, se reprenait en disant que c'est par la vertu de Dieu : Donc, ajoutait le dominicain terrible, tu prétend que Dieu couche avec les femmes : Va, tu n'es qu'un abominable hérétique. Et l'effroyable dilemme refermait sa double serre sur l'infortuné devenu inexorablement la proie de ce tragique sophiste[1].

Les consuls, défenseurs de la liberté et de l'humanité contre les inquisiteurs, s'efforcèrent de calmer d'abord l'effroi, puis la fureur des populations. Ils firent courir de bourg en bourg le mot d'ordre de n'opposer que le silence et la dénégation aux longs et captieux interrogatoires des dominicains. Aussi ces terribles juges, en arrivant dans les communes, furent-ils étonnés d'en trouver les habitants concertés et silencieux. Ils ne purent rien obtenir des citoyens de Castelnaudari. Ils ne furent pas plus heureux, a ce qu'il semble, à Carcassonne. Ils avaient notamment cité à leur tribunal les ***Fils d'Impéria***, héritiers des deux puissantes maisons romanes

1. Ménard, 174. Consul. Narb. Consulib. Nem.

d'Aniort et de Laurac[1]. Le légat avait dépêché le plus subtil et le plus retors de ses inquisiteurs, le frère Guilhem Arnauld pour envelopper dans ses filets ces fiers seigneurs pyrénéens. Le roi convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour placer des garnisons françaises sur cette frontière catalane. Ils étaient accusés du meurtre du sénéchal André de Chauvet. Les fils étaient, disait-on, *croyants*, et leur mère *diaconesse* de l'Église du Paraclet. A ce redoutable appel, la vieille Esclarmonde de Laurac, matrone hautaine, irritée, encore toute endolorie, après vingt ans, du sort tragique de sa sœur Geralda de Lavaur et de son frère Améric de Montréal, descendit à Carcassonne, comme une Cornélie féodale, escortée de ses quatre fils, Othon, Gérald, Guilhem et Ramon d'Aniort. Le frère Arnauld ne put arracher que d'insignifiants aveux de ces rusés chefs des montagnes. Le moine, furieux, crut se dédommager sur la vieille Esclarmonde qu'il supposait être une parfaite cathare. Pour la convaincre, il fit apporter des viandes et lui ordonna d'en manger, la dévorant elle-même de son regard d'oiseau de proie. Esclarmonde en mangea : on crut que c'était par crainte de la mort : c'est peu probable quand on connait sa fierté. Quoi qu'il en soit, le farouche Arnauld dut, pour cette fois, relâcher les nobles enfants d'Impéria, mais pour les ressaisir bientôt, car leurs châteaux de Cerdagne étaient nécessaires au roi de France[2].

Ce système de déguisement et de dénégation ta-

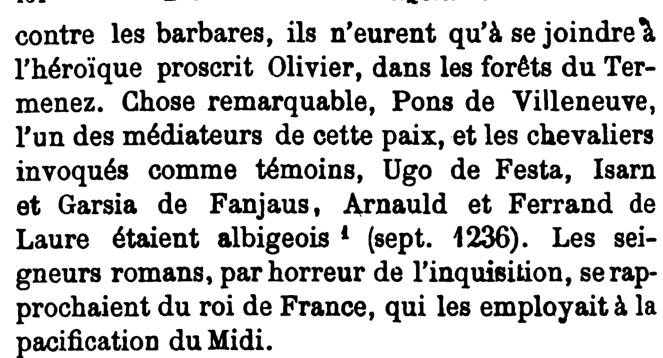
1. Doat, Inq. de Carcas.
2. Guilh. de Puil. — Percin — Martène.

cite convenait peu au naturel impétueux des méridionaux. Ils furent tirés de leur modération par les violences des inquisiteurs; leur indignation éclata en menaces, en émeutes, en troubles orageux. Le concile de Narbonne publia l'édit. Les citoyens du Bourg de Narbonne s'étaient unis par une espèce de fédération civique, appelée, d'après une tradition grecque, du doux nom d'*Amistança*. C'était évidemment une ligue du parti roman, populaire, contre la cité féodale; national contre le vicomte dévoué à la France; cathare contre l'archevêque promoteur fougueux de la croisade, et le sombre représentant de la théocratie romaine. Ramon de Villerouge, tribun de l'*Amistança* narbonnaise, s'appuyait sur Olivier de Termes, le puissant faidit des Corbières. Narbonne avait pour inquisiteur Francisco Ferrer, prieur des dominicains[1]. Ce moine catalan, sans motif, sans examen, sans jugement, confisquait, incarcerait, torturait, tuait même dans l'ombre des cachots. Les consuls, organes des lois et représentants de l'humanité, refusèrent leurs concours à ces barbaries sauvages. Les citoyens ne manifestèrent leur mécontentement que par des murmures tant que l'Inquisiteur n'attaqua pas l'*Amistança*. Mais un jour Ferrer vint lui-même, à la tête de ses sicaires, arrêter un membre de la confrérie, le chevalier Ramon d'Argens. Le peuple arrache son *ami* de leurs mains en poussant des cris de mort. L'Inquisiteur excommunie les insurgés. L'archevêque et le vicomte arrivent et

1. Catel, mem., p. 603.

réclament le baron patriote. Les bourgeois jettent leurs capes, et tirant leurs dagues, s'élancent en vociférant : *A lor ! à lor ! aucis ! aucis !* (A eux, à eux, tue, tue !) Le vicomte, le prélat, l'Inquisiteur se retranchent dans leurs tours. L'archevêque interdit le Bourg. Le Bourg est déclaré hérétique. Les bourgeois envahissent la cité, dévastent le palais de l'Inquisition, bannissent l'archevêque, et ne gardent que le vicomte, d'origine romane. La cité rappelle le prélat et combat contre le Bourg, et pendant deux ans la guerre civile ensanglante Narbonne. Les consuls en appellent au Saint-Siége et se chargent de ramener le peuple si le pontife lève l'excommunication[1]. Rome hautaine repousse leur sage médiation ; alors ils s'adressent au roi de France. Le monarque, désireux d'éteindre une insurrection qui pouvait gagner toutes les cités du midi, s'empressa de pacifier Narbonne, de concert avec le comte Ramon VII. Les deux princes commirent à cet effet, le roi son sénéchal de Carcassonne, Jehan de Fricamps, et le comte Pons de Villeneuve, son sénéchal de Toulouse. Les sénéchaux et les consuls, après bien des négociations, s'abouchèrent au château de Carcassonne. Au nom du roi de France, Jehan de Fricamps, condamna la cité de Narbonne à réparer les dommages du Bourg ; mais il abolit l'*Amistança* populaire et bannit ses chefs en les envoyant combattre les infidèles d'Espagne et d'Orient. Il est probable que Villerouge et ses compagnons n'allèrent pas si loin, et que pour guerroyer

1. Percin, *Monum.* nov. Tol., p. 52.


contre les barbares, ils n'eurent qu'à se joindre à l'héroïque proscrit Olivier, dans les forêts du Termenez. Chose remarquable, Pons de Villeneuve, l'un des médiateurs de cette paix, et les chevaliers invoqués comme témoins, Ugo de Festa, Isarn et Garsia de Fanjaus, Arnauld et Ferrand de Laure étaient albigeois [1] (sept. 1236). Les seigneurs romans, par horreur de l'inquisition, se rapprochaient du roi de France, qui les employait à la pacification du Midi.

Pendant que Ferrer bouleverse Narbonne, les inquisiteurs Guilhem Pélissa et Arnauld Catala remplissent de trouble et d'effroi les murs d'Albi. Albi est une ville ibère. Son nom vient de son fleuve et de ses eaux (Alba), de sorte qu'Albigeois signifie proprement Aquitain [2]. Les romains traduisirent son nom par *aurore* et lui supposèrent une origine héliaque. De là, son temple d'Apollon consacré plus tard à Cécile, la muse évangélique, l'harmonieuse Égyptienne. Le culte du Soleil se transforma d'abord en christianisme, et, s'idéalisant toujours, s'épanouit au moyen âge dans le Paraclet. L'histoire religieuse d'Albi est symboliquement exprimée dans son écusson : c'est d'abord le soleil et la lune, son origine sidérale, puis la croix romaine gardée par le lion de Montfort, enfin les tours de la Conquête, forteresses de l'évêque et du roi de France. La cité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr., p. 410.

2. Alba, aqua ; Albia, aquosa ; Albigesium, Aquitania ; Albigesii, Aquitani. Les Albigeois sont effectivement les derniers Aquitains.

de l'Aurore devint la métropole du culte de la lumière dans l'Aquitaine. Mais la croisade la dévasta et l'obscurcit de son tourbillon, et saint Dominique, le Montfort de la prédication, établit, de l'autre côté du Tarn, un camp monastique pour la tenir en échec, dans le château de l'Escure ; ville, comme son nom l'indique, d'origine basque, et construite sur la rive droite du Tarn, à l'endroit où le fleuve, étranglé entre deux rochers, bondit en écumant, ce qu'exprime le nom cantabre de ce Rapide, *le Saut de Sabo*[1]. Cette succursale de Prouille fut le séminaire des inquisiteurs de l'Albigeois. Grégoire IX installa le redoutable tribunal dans la métropole johannite. Il en établit le siége, à l'ombre des tours de l'évêque, dans la forteresse épiscopale, contiguë à la cathédrale (revêtue elle-même de sa carapace militaire) et séparée par un fossé profond de l'indocile et orageuse cité. Arnaud Catala et Guilhem Pélissa citent à leur barre les disciples du Paraclet. Trois parfaits, Pierre del Pech-Perdut, Pierre de Bon-Mancip et le chevalier Arnaud Griffi, furent candamnés au bûcher. Douze croyants furent bannis temporairement et envoyés, pour s'y perdre, dans les guerres musulmanes d'Espagne et de Palestine[2].

Mais après les vivants ils réclament encore les morts. C'était le jeudi après la Pentecôte (1234). L'évêque Durand tenait un synode dans la basilique de Sainte-Cécile. L'inquisiteur voulut apparemment inaugurer cette solennité par une exhumation

1. Sava et Ava eau. — Escure : Vria, source, Esc. basque.
2. Percin, *Monum.* p. 48.



de cadavres. Il ordonne au bayle de l'évêque de déterrer les os d'une hérétique nommée Tesseyre. Le bayle objecte l'irritation populaire qui, chose bizarre, a pu laisser brûler les vivants, mais qui ne permettrait pas d'exhumer les morts. Catala, au-dessus de ce préjugé funéraire, se rend aussitôt, suivi de quelques prêtres, au cimetière de Saint-Étienne, situé sur la hauteur et au levant de l'évêché. Armé d'une bêche, et pour donner l'exemple, il creuse lui-même la tombe cathare. Après quelques coups, laissant achever le reste aux gens de l'évêque, il revient dans la cathédrale, promettant au synode le parfum d'une combustion d'ossements humains. A peine s'était-il assis, qu'il voit accourir en désordre les fossoyeurs effarés et haletants. La foule a voulu les mettre en lambeaux et les enterrer vivants dans la tombe profanée. L'inquisiteur furieux sort, et marchant à leur tête, les reconduit au cimetière envahi par le peuple tumultueux. A son aspect, une clameur menaçante s'élève comme un rugissement de la conscience humaine blessée dans son sentiment le plus sacré. « Qu'il sorte de la ville, le traître ! Mais non, il n'est pas digne de vivre ! Il faut qu'il meure ! Au Tarn, au Tarn ! » Catala, saisi, renversé, foulé aux pieds, est traîné vers le fleuve[1]. Le peuple l'eût jeté dans les flots, sans la clémente et généreuse entremise des consuls. L'inquisiteur rentre dans la cathédrale, s'élance vers la chaire, et là, poudreux, meurtri, horrible et superbe, fulmine l'excommunication sur Albi. On tâche de

1. Ibid. *Martyr. Aven.* ch. II.

calmer son ressentiment. « Mon injure, répond le moine subtilement implacable, je l'oublierai volontiers; mais je ne puis ni ne dois oublier l'injure de l'Église et du pontife romain. » Il dut se laisser pourtant fléchir par l'évêque, dont l'intervention pacifique assoupit l'orageux frémissement de la cité[1].

Pélisse et Catala, ou deux de leurs collègues inconnus, ne tardèrent pas à recevoir le châtiment mérité de leur fanatisme barbare. Le comte Ramon VII, pour réparer les ravages de la croisade, avait fait construire plusieurs cités, et de ce nombre, entre le Tarn et l'Aveyron, une ville favorite qu'il nomma Cordoue, comme on trouve dans les environs Valence et Pampelune, en souvenir de l'Espagne, antique berceau des races ibéro-romanes. Un château, percé de deux portes et flanqué de trois tours, hérissa, de son enceinte crénelée, le sommet d'un monticule de terre conique dont les toits, qui bientôt en dentelèrent les abruptes déclivités, imitaient au moyen âge les écailles d'une gigantesque pomme de pin. En dehors de la forteresse s'éleva une maison de chasse d'une suprême élégance gothique, et toute sculptée de chiens, de faucons, de piqueurs donnant du cor, et poursuivant les cerfs et les sangliers effarés, images en pierre des délassements que le prince espérait trouver dans ces lieux sauvages. D'autres seigneurs albigeois vinrent y grouper leurs demeures féodales, au-dessous desquelles se pressèrent les huttes des faidits expulsés des villes à demi détruites de la Guépie, de Cahuzac et

1. Martène, t. I, p. 985.

du fort Saint-Marcel, célèbre par sa résistance héroïque. Le comte concéda paternellement à ces victimes de la croisade les libertés les plus étendues, même celle de chasser le gibier de ses forêts. Cordoue était évidemment une arche cathare, un refuge de déshérités, un abri après la tempête. La pensée de son fondateur rayonne sur l'écusson qu'il lui donna : la porte féodale surmontée de ses trois tours, marquée de la croix de Toulouse, avec cette légende : ***Pro Christo***. Plus tard, le roi de France ajouta : ***et pro rege***, avec son symbole de servitude, la fleur de lys capétienne[1].

La jeune Cordoue romane, cinq ans après sa naissance, était déjà tellement forte et guerrière qu'assiégée par Imbert de Beaujeu, elle repoussa le sénéchal français. Mais victorieuse par les armes, elle fut vaincue par les traités, et livrée à la paix de Paris. La reine Blanche qui stipula la destruction de la Guépie et d'anciennes cités albigeoises, exigea la conservation de Cordoue, et, pendant dix ans, l'occupation de ses tours par des hommes d'outre-Loire. Le château reçut donc un capitaine français qui tendant la main à l'évêque d'Albi, aux deux Montforts de Lombers et de Castres, complétait la ligne des campements de la croisade et de la monarchie. Mais au-dessous du donjon royal, la montagne tordait à ses flancs deux ou trois zones circulaires de faubourgs séparés par les spirales crénelées de leurs fortifications où pullulait une population d'anciens faidits des bois. La colo-

1. Compaïre, *armes de Cordes*. Mérimée, *voyage dans le Midi*. maison de chasse de Ramon VII.

nie, agricole en même temps qu'industrielle, cultivait les chanvres dans les plaines qu'arrose le Saret, les rouissait dans les eaux de ce gave, et les filait et les tissait dans ses murs devenus une vaste manufacture de toiles. Le catharisme soumit cette population d'ouvriers à sa discipline ascetique et transforma cette immense tisseranderie en un séminaire immense de prédication et de propagande, dirigé par un tisseur suprême, le parfait Sicard Figueyras, parent d'un populaire et tragique troubadour de Toulouse. Les inquisiteurs d'Albi éventèrent, au parfum de son miel, cette ruche d'abeilles johannites. Ils se présentent aux portes de la cité; ils s'engagent dans le tortueux dédale de ses ruelles en cascades; ils menacent de brûler les vivants et d'exhumer les morts[1]. Ces ouvriers, furieux, naguère proscrits dans les bois, échappés aux incendies de leurs villages et aux destructions de la croisade, arrachent ces moines aux mains des soldats français et massacrent ces prédicateurs du grand massacre. Il les jettent dans un puits, lambeaux sanglants, vivants cadavres. Le roi exigea sans doute du comte le châtiment des meurtriers. La maison d'Elva, séminaire de tisseurs, resta détruite. Les élèves se dispersèrent dans les forêts; Sicard leur maître se retira probablement au camp d'Hautpoul, et l'un des chefs de l'émeute Imbert de Salas, gagna le refuge lointain de Montségur[2]; Beaucoup furent attachés aux gibets, et

1. Percin, monum. cont. Tol.
2. Doat. XXII. Imb. de Salas, gendre de Berenger de Lavelanet.



c'est peut-être pour avoir filé le chanvre de son supplice, et tissé le linceul de son sépulcre, que. la jeune cité martyre entendit la bouche railleuse des Français, ennemie de la pitié autant que de l'euphonie romane, mutiler jusqu'à son nom mélodieux de Cordua et lui infliger, comme un stigmate, le nom flétrissant de Cordes qu'elle porte aujourd'hui.

VI

TROUBLES ET SUPLICES DANS TOULOUSE.

A Toulouse le tumulte fut presque une révolution [1]. On célébrait, dans l'église des Frères-Prêcheurs de la rue Saint-Rome, le premier anniversaire de la canonisation de Saint-Dominique, (Avril 1234). Ramon du Falgar officia pontificalement. Après la messe, il passa de la basilique dans le cloître : l'évêque devait dîner avec la communauté dominicaine. Ils allaient se mettre à table, quand le frère Pons de Saint-Gilles, prieur du monastère fut averti que des ministres hérétiques étaient attendus auprès d'une vieille femme agonisante dans la rue Lameth. La moribonde était belle-mère d'un certain Peytavi, agent principal de l'église du Paraclet de Toulouse, et membre d'une famille qui avait produit plusieurs diacres albigeois. Trente ans auparavant, un autre Peytavi prêchait publiquement dans son logis de la rue de l'Orme-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. des addit., p. 103.

Sec [1]. Vers ce temps-là même, la diaconesse Laurença Peytavi évangélisait dans le Lauragais; enfin, un Peytavi encore figurera parmi les combattants de Montségur. L'évêque et le prieur résolurent de frapper cette famille dangereuse, d'un coup éclatant. Laissant leur repas, ils se rendent aussitôt dans la maison indiquée ; ils entrent sans bruit dans la chambre de la malade et se placent en silence à son chevet. Puis, d'un ton plein de tendresse et d'onction, ils commencent les pieux entretiens dont les ministres du Paraclet consolent les mourants. A ces accents affectueux, la vieille femme, accablée d'ailleurs par le mal, prit l'évêque et le prieur pour les diacres attendus. Elle répondait à leurs questions insidieuses, naïvement, avec abandon et dans le sens cathare. « Croyez-vous bien cela, disait paternellement l'évêque, le croyez-vous? — Je le crois, répondait la malade, je parle comme je pense. — Eh bien, vous êtes hérétique, s'écria le prélat, d'une voix tonnante! Renoncez promptement à vos erreurs! Soumettez-vous à l'Église catholique! Je suis votre évêque, l'évêque de Toulouse! »

La mourante demeurant inébranlable, l'évêque l'excommunie, et, sur son commandement, le viguier de la cité la fait traîner au Pré-du-Comte, et jeter, avec son lit même, dans les flammes. C'est ainsi que Ramon du Falgar et Pons de Saint-Gilles dînèrent ce jour-là. Cette cendre humaine fut le sel dont ils assaisonnèrent leur banquet en l'honneur de saint Dominique. On dit que Peytavi, témoin

1. Rég. de l'inq. de Toulouse.



du supplice de sa belle-mère, abjura dans son effroi ainsi qu'Aldric, son *compagnon*. C'est douteux, mais, quoi qu'il en soit, nous trouverons encore un albigeois de ce nom, probablement de sa famille, peut-être lui-même, au nombre des défenseurs de Montségur.

Ramon du Falgar, après cette exécution, rentra paisiblement dans son palais épiscopal. Mais le frère Pons de Saint-Gilles s'élança dans la chaire, et se tournant vers les quatre vents du ciel, il s'écria d'un ton solennel et menaçant : « Au nom de Dieu et de son serviteur saint Dominique, je défie dès maintenant les hérétiques et leurs défenseurs ! Je conjure les catholiques de déposer toute crainte et de rendre courageusement témoignage à la vérité; car j'atteste Dieu qu'avant huit jours un secours extraordinaire viendra renforcer les inquisiteurs, et leur ouvrira, pour pénétrer dans les retraites les plus cachées de l'hérésie, une porte qui ne se fermera plus ! » L'inquisiteur attendait peut-être quelque nouveau décret du Vatican, soutenu par quelque corps d'archers de la reine Blanche, destinés à relever le courage des catholiques évidemment en minorité dans Toulouse. Après ce mystérieux défi, le frère Pons de Saint-Gilles fit conduire au bûcher Arnauld Sans, maréchal ferrant de la rue Croix-Baragnon, un client et un disciple de la grande maison capitulaire et johannite des Varagnes[1], et parent sans doute du diacre Ra-

1. Et des Roaïx, car la rue Croix-Baranhon débouche sur la place Roaïx qu'occupait alors le palais où cette grande race consulaire hébergea deux fois les comtes de Toulouse

mon Sans, retiré dans le bois de l'Avéran, entre Bonneville et Avignonet (1236). Sans, marchant au bûcher, pensait moins au supplice qu'à la violation de sa dignité d'homme et de citoyen : « Quelle insulte, disait-il, on fait à moi et à notre ville ! Je suis pourtant un bon chrétien[1] ! »

La plainte républicaine de cet ouvrier émut contre les dominicains l'indignation populaire. Deux autres Amis de Dieu, un pauvre tisserand nommé Joan, et un riche bourgeois, Pierre-Guilhem Delort, furent arrachés par le peuple au viguier et au supplice. Delort se sauva. Joan, ramené dans les prisons, y trouva des cathares de Lavaur, reçut d'eux le *consolament*, et les suivit au bûcher. Le prieur et le viguier, dans une chasse qu'ils font en Lauragais, surprennent sept parfaits, au château de Cassers, de mémoire si tragique. Arnaud Domengé, un faux frère, interrogé dans sa prison, a révélé leur retraite. Transférés à Toulouse, ils marchent à la mort : le traître reçoit, pour prix du sang, la liberté. Mais il ne porta pas loin sa perfidie. En traversant le Lantarais, il reçut son salaire des habitants d'Agassolh. C'est alors que périrent Garsenda de Saint-Andréo du Mas avec sa sœur Galharda ; et Berengère de Gavarret avec sa compagne Aicelina de Hauterive. Ces deux grandes diaconesses, le plus noble sang du Lauragais et du comté de Foix, mères de saints, de héros et de troubadours, furent brûlées à Toulouse. Pendant que Pons de Saint-Gilles terrorisait Tou-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, addit., note 8.



louse, d'autres inquisiteurs jetaient l'épouvante et l'horreur dans le Quercy. A Cahors, ils exhumèrent et traînèrent plusieurs cadavres. A Moissac, ils brûlèrent plus de deux cents vivants[1]. L'un d'eux, évadé du bûcher et réfugié dans l'abbaye de Bellaperga, endossa l'habit monastique, et, sous ce déguisement claustral, gagna la Lombardie, où il revêtit de nouveau la robe johannite. Mais Pons de Saint-Gilles et son farouche collègue, l'abbé de Saint-Saturnin, appellent à leur secours, pour dompter les Toulousains désolés et menaçants, les inquisiteurs du Quercy. Le prieur et l'abbé s'adjoignent les dominicains, les franciscains, une armée de moines, de prêtres et d'archers, et commencent une perquisition générale dans la métropole. Ils cernent les quartiers, ferment les rues, fouillent les greniers, les caves, les tombes. Ils traînent un peuple de vivants, un peuple de morts à leur tribunal, et de là, vivants et morts, au bûcher. Le Pré-du-Comte, du matin au soir, fumait d'holocaustes humains. On eût dit la vallée de Hinnon et l'autel de Moloch. Nous avons négligé le nom du viguier qui fut le servile et féroce instrument des inquisiteurs. Il s'appelait Durand de Saint-Bars. Ne serait-il pas un parent de ce Catholica de Barsa, compagnon de saint Dominique ? Le couvent de Saint-Rome n'aurait-il pas imposé son satellite à l'infortuné comte ? Quoi qu'il en soit, il a choisi sa part avec les dominicains. Qu'il la garde éternellement, et qu'éternellement l'histoire, qui le juge à son tour, l'attache inexora-

1. G. de Puil. ch. 43. — Percin, Mon. p. 48.

blement sur ses bûchers, et torde à son front leurs flammes vengeresses en auréole.

Devant toutes ces barbaries, Toulouse se soulève d'horreur. Ce n'est plus seulement l'indignation tumultueuse du peuple : c'est la révolte intelligente et magnanime des citoyens, des chevaliers, des consuls, du comte. Ramon VII, reconquis par le sentiment humain et le parti roman, destitue son viguier dominicain. Il le remplace par le noble Pierre de Toulouse, issu d'une race capitulaire, d'une branche de la dynastie comtale. Le prince supplie le légat de suspendre les inquisiteurs qui dévorent son peuple comme le pain[1]. Il n'obtient que le renvoi de Cellani. Il est vrai que Cellani était le plus acharné. Il réalisait le proverbe de Salomon : *Quand l'esclave est roi, la terre tremble.* Cellani avait été le valet des comtes. Il portait dans son cœur la double violence de sa vindicative servilité et de son omnipotence théocratique. Cet ancien serf ne pouvait assouvir sa superbe de jeter l'effroi dans le palais où il avait rampé et flatté parmi les chiens du comte. Le légat se contenta d'envoyer Cellani désoler le Quercy. Son départ ne ralentit pas les emportements de son collègue Guilhem Arnauld. Cet inquisiteur cite à sa barre les nobles citoyens, les magnanimes barons qui s'opposaient à ses fureurs, les Roaïx, les Maurand, les Villeneuve, les Varagnes, hommes capitulaires, capitouls peut-être. Ces chevaliers refusent de comparaître devant ce moine : les uns courent aux armes, d'autres se

1. Ibid. — Martène, t. I., p. 992., t. VI., p. 460.



fortifient dans leurs maisons flanquées de tours, d'autres enfin se réfugient sur les rochers de Montségur. Les capitouls, le viguier, prennent hautement la défense de leurs concitoyens : ils somment Arnauld de discontinuer ses poursuites, et sur son refus hautain, l'expulsent de la cité. Les dominicains et les autres ordres monastiques accompagnent processionnellement l'inquisiteur jusqu'à l'extrémité du pont de la Daurade (dont on voit encore une pile informe en briques noircies par le temps, sur le grève de Saint-Cyprien). Les consuls l'attendent à la porte méridionale ; ils renouvellent leur sommation de clémence et d'humanité. Arnauld reste inflexible, et une fois hors des murs de la cité, le moine implacable envoie à Mascaron, prévôt de la cathédrale, l'ordre de citer les citoyens inculpés et récalcitrants, et au prieur Pons de Saint-Gilles, celui de sommer les capitouls de comparaître à Carcassonne, où cet inquisiteur va relever son tribunal à l'ombre des épées du roi de France (5 nov.).

Les intrépides consuls mandent le prieur, le prévôt, les prêtres au Capitole ; ils leur défendent d'obéir au frère Arnauld ; ils ordonnent aux citoyens de rompre avec l'évêque ; ils privent du feu et de l'eau les dominicains, et mettent aux portes de leur cloître les gardes consulaires. Alors la cloche du monastère fait entendre des sons lugubres. Elle convoque les religieux dans la salle du chapitre où les attend le prieur. Pons de Saint-Gilles, ne pouvant martyriser la cité, prend une attitude de martyr.

1. Percin, Mon. — Mart. Aven.

« Frères, leur dit-il, voici l'heure ! Quatre d'entre vous doivent exécuter les ordres du frère Arnauld. La mort sera le prix de leur dévouement. Quels sont ceux qui sont prêts au sacrifice d'une vie passagère, pour en acquérir une éternelle? » — Tous, en signe d'acceptation, se prosternent en silence, confessant leurs péchés, offrant leurs âmes à Dieu. — « Que le Seigneur soit loué, s'écrie le prieur ! Mais relevez-vous ! c'est moi qui choisirai les saints ! que ceux qui resteront ne s'affligent pas ! ils n'en seront pas moins récompensés dans le ciel ! » Quatre sont élus, reçoivent les derniers sacrements et se rendent auprès des capitouls. Ils accomplissent leur message fanatique, et attendent la mort que provoque leur insolente harangue. Les magnanimes consuls, qui ne veulent pas de leur sang, se contentent de l'expulsion totale des dominicains[1]. A la tête de la garde urbaine et revêtus de leurs insignes consulaires, ils se présentent aux portes du couvent de Saint-Rome. Les moines veulent combattre dans ses murs. Mais, après trois sommations, les portes s'ouvrent et quarante religieux sortent, le prieur en tête, précédé de la croix. Ils sortent deux à deux: les derniers s'obstinent à périr dans leur cloître; mais le glaive auquel ils demandent la mort les contraint miséricordieusement de suivre leurs compagnons. Le cortége lugubre ondule dans les étroites et sombres rues de la cité, murmurant le *Credo*, chantant le *Te Deum* et le *Salve Regina*. Il passe le pont, et de Saint-Cyprien, par la porte de Muret,

1. Martène anecd.

se dirige vers Bracavilla, domaine des chanoines de la cathédrale, au confluent de la Garonne et de l'Ariège (6 nov. 1235). De là, par le *chemin Narbonnais*, la voie romaine qui longe le Pech-David (mons dividuus) et le cours de l'Ariége et de l'Ers, ils se dirigent vers Hauterive, Mazères, Fanjaus, Montréal. Quelques jours après, les inquisiteurs, les dominicains, l'évêque, compagnon volontaire de leur exil, se réunirent à Carcassonne, d'où Ramon du Falgar excommunia onze capitouls comme fauteurs des hérétiques (10 nov.). Bientôt arriva, de son côté, l'archevêque de Narbonne avec ses inquisiteurs expulsés de sa métropole. Ils comprirent Ramon VII dans leur anathème et ce prince vit, en un instant, mais d'un assez ferme regard, jaillir de tous les points du ciel, et fondre sur sa tête, une avalanche de tonnerres théocratiques [1].

VII

MARTYRS CATHARES. — EXHUMATION DES MORTS.

En se réfugiant dans l'aire inaccessible de Montségur, les amis de Dieu n'avaient entendu soustraire que le siége de leur sacerdoce, et non le corps sacerdotal à l'inquisition. Ils répondirent au défi de Pons de Saint-Gilles comme à celui de Simon de Montfort, comme à celui de l'évêque d'Osma et de

1. G. de Puil. — Percin. — Martène.

Dominique. Comme sur le sol de la controverse et sur le champ de la guerre, ils apparurent résolûment sur le terrain du martyre. Le sacrifice était naturel aux enfants du Paraclet. Nulle Église ne fut plus amoureuse de la mort. Leurs évêques, leurs diacres, leurs diaconesses accoururent donc de Montségur pour consoler les populations ravagées par le tribunal dominicain. Le vieux et vénérable Guilhabert de Castres descendit lui-même de la Roche sainte et parcourut notamment les châteaux de Ravat, de Lordat, d'Alion, de So, consolant les troupeaux, fortifiant les pasteurs, ravivant le zèle des seigneurs pyrénéens. C'est même dans cette désolation générale que le patriarche effectua l'une de ses plus importantes conquêtes. Guilhabert avait toujours eu de ces étonnantes fortunes qui relèvent les situations les plus désespérées. C'est ainsi qu'en 1204, lors de la grande proscription d'Innocent III, il convertit Esclarmonde de Foix, qui fonda Montségur, et recueillit sur cette cime inexpugnable, la patrie vaincue. C'est ainsi qu'en 1213, après le désastre de Muret, quand tout semblait perdu, il convertit Ermessende de Foix qui, réunissant les exilés dans son château de Castelbon, forma, derrière les Pyrénées, ce camp célèbre de faidits, d'où sortit la délivrance et la victoire. Et maintenant il crut avoir sauvé une troisième fois la cause romane en convertissant Loup de Foix, le Bayard des guerres romanes [1]. Cette conversion illustre eut lieu dans la grotte d'Ornolac. L'évêque

1. Doat., XXIII, p. 120.



et le chevalier montèrent ce chaos de rocs écroulés qui, des bords de l'Ariége, conduit, par des sentiers en zigzac, jusqu'à la bouche de la caverne qui s'ouvre à mi-hauteur de la montagne, en face d'Ussat. Ils pénétrèrent, pendant un quart de lieue, dans les entrailles de la roche jusqu'au point où le long, étroit et tortueux défilé s'évase et s'épanouit en un vaste dôme. Là, en présence d'un grand peuple assemblé dans ces ténèbres, le héros tomba aux pieds du vieillard. L'évêque lui donna le baiser de paix. Le guerrier se releva *parfait* cathare et chevalier de l'Église du Consolateur [1].

Cette grotte immense d'Ornolac est le temple de Guilhabert de Castres. Car les Albigeois, qui ne pénétraient plus guère dans les cités, et ne faisaient que des haltes nocturnes dans les châteaux, n'auront désormais pour demeures que des cavernes, ou des cabanes de branchage cachées sous les bois. Bernard de Vals avait sa retraite dans les rochers de Puivert. Bernad Ot, dans la *garrigua* des Ferreters. Ramon Sans, dans les bois de l'Averan. Pons de Sogornac, sous une hutte de ramée dans la forêt de Peyragech, non loin de Préservilla. Ramon Sicre, dans les landes de la Guisola, aux environs Cassers. Ramon Gros habitait les solitudes de de Trébons. Les bois de Peyracava, près de Saint-Germier, de la Galena près de Varelhas, de Cantaloup près de Maurelmont, de Saleïs près de Caraman, del Moster près de Fanjaus, recélaient les Amis de Dieu sous leurs rameaux, ou dans leurs rochers.

1. Ibid. Lupus de Fuxo hæreticavit in spulgâ Ornolac.

Mélina présidait un ouvroir de vierges dans les grottes voisines de son château de Pradélas. Guilhelma de Falhent vivait solitaire dans une cellule de feuillage près de la fontaine de Falgairac. D'autres erraient à cheval de forêts en forêts avec une escorte chevaleresque : ainsi la vieille Orbria, sœur de Guilhabert de Castres, vint dans les bois de Bolbona, près de Montault, et de là au bocage de Puivert d'où Loup de Foix, chevalier errant de l'église du Paraclet, la reconduisit à Montségur[1].

Les Albigeois donc furent tous à leur poste d'apostolat et de martyre. C'est alors que périt le fameux Vigoros de Bocona, le disciple d'Esclarmonda de Foix, l'apôtre de la Gascogne et de l'Agenais. Évêque du Rasez probablement et de la région septentrionale du Carcassez, il venait de temps en temps reprendre haleine sur les terres du comte de Toulouse moins tourmentées que celles du roi de France. Ainsi que Jordan de Lantar, il prêchait fréquemment dans les derniers jours, à Laurac, Pech-Lunar, et Gajan-la-Selva. La vaillante épée de Pierre de Mazerolles et de Pons-Adhémar de Rodelha qui faisait la garde autour de lui, ne put le sauver des lynx de l'inquisition. Vieux et fatigué, il ne lui restait plus, pour couronner son apostolat, que de porter la vigueur de son âme sur le bûcher, ce qu'il fit vraisemblablement à Toulouse.

Un jour Mancip de Galhac-Tolza, châtelain du comte à Fanjaus, suivi d'une troupe d'archers et

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, add., liv. XXV, p. 31. Manuscrits de Toulouse.

de cavaliers, envahit, en appareil de guerre, la paisible et silencieuse solitude de Montségur. Au nom du comte Ramon, il réclame impérieusement l'extradition de Joan Cambiaïre, *fils majeur* de Guilhabert de Castres, et celle de trois parfaits, ses compagnons. Les chefs étaient absents : le camp des faidits ne résista pas, et les victimes, libres de chercher leur salut dans les bois, tendirent, à ce qu'il paraît, leurs mains aux fers. Seulement un messager courut en avertir Arnaud-Roger, à Cuella où il inhumait son beau-frère Isarn de Montservat. Le chevalier s'élança sur la trace des archers, mais ne put délivrer les captifs, et rentra désolé à Montségur[1]. Un mystère est au fond de ce forfait. Sur qui doit retomber ce sang? Est-ce sur le comte? Est-ce sur l'évêque? Est-ce sur Mancip de Gaillac? Est-ce pour de tels coups de main que le traître Mancip avait remplacé le noble et patriote Pardo? Une seule chose est certaine, le supplice des Purs. Conduits à Toulouse, à travers les prières des peuples éplorés, les captifs de Montségur confessèrent le Consolateur, au Pré-du-Comte, devant la basilique de Saint-Saturnin.

Alors périt aussi Guilhem de Lantar, beau-frère de Ramon de Perelha. Guilhem est un héros des guerres nationales. Il suivait toujours son oncle et son modèle l'illustre Arnauld de Villamur, seigneur de Saverdun. C'est ainsi qu'il figure à la bataille de Baziéges, au siége de Beaucaire, et aux deux siéges de Toulouse. Au dernier où fut repoussé,

1. Doat., XXII, Dep. d'Arn. Roger.

après quarante jours de combats, le fils de Philippe-Auguste, il se sépara de ses frères qui défendaient la barbacane de Saint-Étienne, au levant. Il combattit, au couchant, à la barbacane d'Arnauld-Bernard, avec son oncle, Arnauld de Villamur, *riche, vigoureux* et *sage*, le *vaillant* Guilhem Bernard d'Asnava, beau-frère de Loup de Foix, et Guilhem Arnaudon, l'ingénieur des machines. Après la victoire, il devint évêque, fut pris dans les bois du Lantarais, et confessa sur le bûcher la foi du Paraclet. C'est à Toulouse, sur le Pré-du-Comte, tant de fois témoin de ses exploits, qu'il obtint dans les flammes ce dernier triomphe de la mort. Cadenet, son troubadour, se réfugia dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, probablement au couvent de l'Hospitalet dans les Pyrénées[1]. C'est dans les forêts du Peymauri, aux sources de l'Ariège, qu'il pleura son maître infortuné et que, dans la tourmente, il trouva son *port*. Admirable symbolisme des Ibères qui plaçaient leurs refuges non dans les golfes des plages, comme les marins, mais sur les cimes, sur les neiges, et dans l'azur voisin du *port* éternel.

Le supplice de Cambiaïré et de ses trois compagnons fut probablement, de la part de ce faible et déplorable prince, une expiation du courage des Capitouls, et un gage de réconciliation avec Grégoire IX. Sa pusillanimité fut, il faut le croire, poussée à cette cruauté par la servilité perfide de Mancip

1. C'est de Guilhem de Lantar que Cadenet était le troubadour et l'acolyte, et non de Jordan, évêque aussi, mais qui ne fut pas martyr.

de Galhac, secrètement vendu à l'évêque qui corrompait tous ses bayles de Fanjaus. Ramon du Falgar s'était rendu à Rome ; il exposa au pontife, comment l'évêque, le tribunal de l'inquisition, et tout l'ordre dominicain, avaient été expulsés de Toulouse. Grégoire écrivit au comte une lettre menaçante : il lui rappelle ses *attentats*, ceux de son viguier, ceux des capitouls; il lui commande d'en faire une réparation solennelle, et de ne plus différer son voyage d'outre-mer, avec les consuls de Toulouse. « Faute de quoi, ajoutait-il, nous ordonnons à notre légat de t'y contraindre par les censures ecclésiastiques, et de faire publier, tous les dimanches et jours de fête, dans toutes les églises de sa légation, au son des cloches, et à cierges éteints, lesdites sentences d'excommunication jusqu'à ce que tu aies fait une satisfaction convenable[1]. » Le pape, en même temps, ordonnait au roi de France, de forcer Ramon de passer dans la Terre-Sainte, et d'envoyer le jeune comte Alfonse, âgé de seize ans, prendre l'administration de la cité et du territoire de Toulouse. Quelques mois après, ce prince capétien fut uni, malgré l'âge et la parenté, à l'infante Joana, héritière de la maison de Saint-Gélis, et le mariage de ces deux enfants recommença le supplice des peuples dont un décret pontifical les déclarait les souverains (1236)[2].

Le comte Ramon voyait bien qu'en se rendant en Orient, il livrerait, par son absence, son peuple

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 9.
2. G. de Nangis. — Math. Paris.

à l'inquisition et ses terres au roi de France. Il consentit, pour reculer son départ, au retour de l'évêque et des inquisiteurs dans Toulouse. Ramon du Falgar, Pons de Saint-Gilles et le farouche frère Arnauld rentrèrent dans la cité consternée, avec une pompe lugubre et triomphale. Ces moines superbes traînaient vaincus à leur suite leur prince avili, les nobles capitouls abattus, la justice et l'humanité gémissantes. Ah ! pourquoi l'infortuné comte, pourquoi les magnanimes consuls ne s'exilèrent-ils pas dans les déserts de l'Orient ! Ils n'auraient point vu le frère Arnauld remonter sur son siége judicial. Les jugements, les proscriptions, les incarcérations, les supplices, la profanation des tombes, la combustion des vivants et des morts recommencèrent dans Toulouse épouvantée. A Toulouse, à Carcassonne, à Albi, dans les villes, dans les bourgades, on traîna de rue en rue les ossements, à son de trompe. *Qui aital fara, aital périra*, criait le héraut de l'inquisition en s'accompagnant de son cor lugubre[1]. Eh bien, que ce cri sinistre, pour son jugement et notre instruction, se prolonge à travers les siècles !

Les mêmes exécutions eurent lieu sur les deux versants des Pyrénées. Aux fureurs des dominicains de Toulouse répondaient les emportements des dominicains de Tarragone. Les inquisiteurs aragonais, appelés par l'évêque d'Urgel, montèrent à Castelbon. Sur les bords de la Noguéra orientale, le camp chevaleresque des faidits avait laissé une

1. Percin, Mon., p. 51. — Rég. de l'Inq.

église johannite. Au camp des princes exilés avait succédé une église indigène de pâtres : communauté rustique, mais héroïque d'origine, fondée par Guilhabert de Castres, et dont la première semence avait été le vicomte Arnauld, et sa noble fille, Ermessende, comtesse de Foix. Pierre, évêque d'Urgel, voulut d'abord se rendre en personne à Castelbon. Par deux fois, ces montagnards menacèrent de tuer le prélat inquisiteur. Pierre, alors, somma Roger-Bernard, comte de Foix, de lui livrer d'abord trois hommes, puis cinq, puis seize, puis enfin quarante-quatre. Le magnanime comte répondit qu'il ne lui livrerait aucun de ses vassaux, et que d'ailleurs, depuis la mort de sa femme Ermessende, il avait cédé à son fils Roger la vicomté de Castelbon. Alors Guilhem, procurateur de l'archevêque de Tarragone, somma Roger, infant de Foix, d'ouvrir ses terres aux agents de l'inquisition. Roger, au concile de Lérida, y consentit; mais les prélats espagnols exigèrent encore que ce prince indocile, pour que l'œuvre de l'inquisition s'accomplît *mieux*, plus *sûrement*, et plus *complètement*, remît sa vicomté à son beau-père, Ramon Folch, vicomte de Cardonna. Ces précautions prises, les inquisiteurs, dominicains et franciscains, et d'autres clercs, montèrent à Castelbon. Ils condamnèrent quarante-cinq hérétiques, croyants ou parfaits, dix-huit morts dont ils firent exhumer et brûler les ossements, et quinze contumaces. De ce nombre était Pierre Du Mas [1], qui refusa

1. Probablement de la maison de Saint-Andréo, et resté depuis l'exil à Castelbon, pour le service du comte.

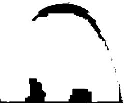
constamment de comparaître aux sommations réitérées des inquisiteurs, et Joan du Val d'Andorra qui vint une fois pour traiter de la paix entre le comte de Foix et l'église d'Urgel, et qui ne reparut jamais. Enfin ils ordonnèrent la démolition de deux maisons, probablement celles de ces deux notables Andorrans dont l'inquisition demanda vainement l'extradition au comte de Foix. Aussi le concile de Lérida maintint-il l'excommunication prononcée par Pierre, évêque d'Urgel, contre le comte Roger-Bernard, *fauteur et défenseur des hérétiques*[1]. Après ces exécutions, les inquisiteurs redescendirent de Castelbon traînant leurs quarante-cinq captifs cathares qu'ils incarcérèrent et brûlèrent dans les villes espagnoles des bords de l'Èbre. Après la destruction de cette église albigeoise, ils durent amèrement songer à ses fondateurs, le vicomte Arnauld, et son héritière, l'héroïque Ermessende. Ces deux princes reposaient depuis quelques années au monastère de Costoga, au pied du Canigou. Les inquisiteurs n'osèrent pas alors troubler leurs os. Bientôt ils y monteront et ne feront encore que flairer ces tombes. Mais quarante ans après, quand les vaillantes épées qui les protégent ne seront plus, ils exhumeront ces nobles cendres délaissées, et les disperseront au vent des monts et de la mer. Ainsi les bûchers funéraires flamboyaient sur toutes les cimes des Pyrénées.

Les comtes de Foix, comme les consuls des cités, se montrèrent les fermes champions de l'humanité

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. IX, p. 412, etc.

et de la civilisation. Les princes et les magistrats laïques seront constamment leurs défenseurs contre la barbarie monastique et sacerdotale. Mais pendant que le magnanime Roger-Bernard luttait fièrement sur les hauts sommets, l'infortuné Ramon VII sentait fléchir son cœur paternel et demandait grâce pour son peuple dévoré. Une cité joignit sa prière au gémissement du comte. Montpellier était une cité catholique dans le midi cathare. Montpellier était le rendez-vous des croisades, la station des Légats armés de leurs bulles, le repos des missionnaires fatigués de leur apostolat. Et quand un troubadour célèbre de Toulouse lancera une foudroyante philippique contre Rome, *racine de tous les maux de l'univers*, une poétesse de Montpellier entonnera un cantique en l'honneur de Rome, *siége de toute justice* et de *tout salut*[1]. Et pourtant, les entrailles de la cité catholique s'émurent de la désolation de ses sœurs romanes. Elle ose élever sa voix suppliante jusqu'au trône pontifical. Grégoire IX accueillit sa plainte généreuse, ainsi que le noble gémissement du comte Ramon. A la prière du prince, il avait déjà refréné l'inquisition; il en suspendit le tribunal à la supplication de Montpellier. Rome frémissait de ses propres excès : le frère Arnauld avait besoin de quelques repos; ce répit lui fut infligé pour recommencer bientôt plus fougueusement. Le Midi, comme un condamné qu'on retire de la torture, les os brisés et tout saignant, respira pourtant un peu (1236).

1. Troubadours : *Figueyras, Germonda.*





L'exemple de Montpellier console au milieu de ces horreurs, mais les consuls de Toulouse donnent un spectacle sublime. Contraints de subir l'inquisition, ils refusent d'exécuter ses jugements, de tremper leurs mains dans les larmes et le sang de leurs concitoyens. Ils restent immobiles, et se voilent la face pour ne pas voir l'abaissement et le désespoir de leur patrie. On dirait de vieux Romains de la Rome consulaire luttant contre la Rome impériale et théocratique. Ils luttent avec modération contre un pouvoir immodéré d'un orgueil gigantesque, et d'une audace satanique. Ils combattent pour le droit, l'humanité, la nature, contre un pouvoir échappé de la loi, élancé hors de l'humanité, précipité au delà de la nature, et de toute manière sorti de Dieu. Ils furent vaincus dans leur ville et dans leur temps, mais ils sont vainqueurs dans le monde et dans les siècles. Les fastes consulaires de Toulouse sont interrompus à cette époque de douleurs de l'héroïque cité romane. Mais si Toulouse asservie, dominicaine et théocratique, épouvantée de la gloire de ses consuls, a de ses mains avilies déchiré ses glorieuses annales ; ou si Dieu la jugeant indigne d'être la mère de ces magnanimes citoyens, a commandé au temps de retrancher leurs noms, c'est sa honte ineffaçable et leur immortelle gloire. S'ils ne sont pas inscrits en lettres d'or, ces noms illustres et vénérables, dans le Capitole de marbre de la cité, l'histoire les gravera en traits de feu, sur les arcs de triomphe de son Panthéon. Leur absence même les fait d'autant plus vivement resplendir à nos regards attendris et re-



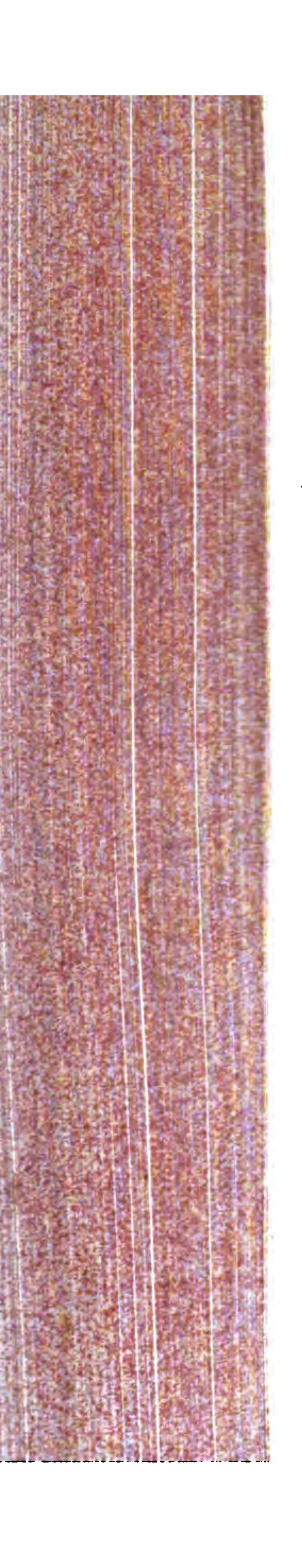
connaissants. Ce sont les Maurand, les Roaïx, les Barravi[1], les d'Alfar, les Toulouse. A cette époque même nous voyons les chefs de ces grandes races consulaires se rendre à Montségur, et demander la paix, la liberté, la consolation à la montagne du Paraclet .

1. Barravus est le nom latin de Barraou, en français Barrau. Ce nom illustre existe encore dans le Tarn.

2. Je ne veux pas aller plus loin sans exprimer ma vive gratitude à monsieur Baudouin, archiviste paléographe de la préfecture de la Haute-Garonne. Cet érudit, par la communication de ses propres études sur les Albigeois, et des copies, malheureusement inachevées, qu'il a faites des registres de l'Inquisition, déposés à la bibliothèque de Toulouse, m'a aidé à soulever le triple voile dont s'enveloppe ce sphinx du moyen âge, l'écriture gothique, les signes abréviatifs et l'ombre des siècles.

VII

GUILHEM FIGUEYRAS



LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

I

MARIAGES A MONTSÉGUR. — PHILIPPA ET ALFAÏS DE PERELLE ÉPOUSENT DEUX FILS DE BÉLISSEN. — ARNAULD-SANCHE DE RABAT, PIERRE-ROGER DE MIREPOIS. — RAMON D'ANIORT. — RUINE DES FILS D'IMPÉRIA, ILS SE RÉFUGIENT SUR LE THABOR.

Détournons-nous un instant de toutes ces horreurs. Fuyons avec les proscrits éperdus vers les Pyrénées, vers les Alpes. Les antres des ours sont moins inhospitaliers que les cavernes des inquisiteurs dominicains. Faisons halte dans ces lieux mêmes où ces fugitifs cherchèrent le repos, près des neiges du Thabor, sous les noirs sapins de Montségur. Reposons-nous dans leurs solitudes saintes, dans leurs fêtes pieuses, dans leurs joies mélancoliques.

En effet, beaucoup de faidits, échappés aux cachots, aux bûchers de Toulouse, de Carcassonne et d'Albi, tombèrent inopinément au milieu des fêtes nuptiales de Montségur. Ramon de Perelle, le chef des proscrits du Thabor, mariait ses deux filles, Philippa et Alfaïs, à deux jeunes chevaliers pyrénéens. Ces unions furent évidemment l'œuvre

du comte Roger-Bernard et de Guilhabert de Castres, qui tâchaient de relier en faisceau les débris des grandes maisons romanes pour la défense de la nationalité du Midi et de l'Église du Paraclet. Eh quoi! dira-t-on, le mariage n'est-il pas réprouvé par les cathares? — Par les *parfaits*, mais nullement par les *croyants*, et les simples fidèles. Les Albigeois étaient johannites, et le mariage est partout glorifié dans l'évangile de l'Apôtre-Vierge. Jésus assista aux noces de Cana: il prend lui-même le titre d'époux, et donne celui d'épouse à l'Église, et l'union de l'Église et du Christ, préconisée par saint Paul comme le symbole du mariage chrétien, était parfaitement acceptée par les *Amis de Dieu*. Il est vrai que les *Vierges seules accompagnaient partout les pas de l'Agneau* (Apocal., XIV, 5). La virginité mystique de l'âme était donc le sceau de la perfection johannite, et le célibat formait l'apanage du sacerdoce du Paraclet. Encore le célibat cathare était-il moins étendu que le catholique, puisqu'il rejetait le monachisme, et que, tout en s'isolant, il ne rompait jamais entièrement avec le monde. Nous ignorons quel est le rite du mariage albigeois. Il se bornait sans doute à une bénédiction de l'évêque, à la lecture du préambule de l'Évangile, et à une courte exhortation sur les devoirs des époux, comparés à l'Église et au Christ (Eph. VI). Puis des vœux tirés des psaumes de David[1]. « Que ta femme soit dans ta maison comme une vigne chargée de grappes; que tes filles entourent ta table comme de tendres tiges

1. Les Albigeois aimaient David, à cause de la tendresse de son génie.

d'olivier; que tes fils vaillants garnissent tes tours comme les flèches d'un carquois! » (Ps. 127 et 128.) Cette cérémonie eut lieu, cette fois, par le ministère de Guilhabert de Castres, dans la grande salle capitulaire de Montségur.

Ainsi deux jeunes barons pyrénéens, dépossédés dans la plaine, mais puissants encore dans la montagne, sollicitèrent l'honneur d'épouser les filles du grand chef des proscrits du Thabor, deux nobles faidites qui n'apportaient à leurs maris qu'une dot de beauté, de dévouement, d'héroïsme et de martyre. Philippa de Perelle, probablement l'aînée, épousa son cousin Pierre-Roger de Mirepois, chef des *Fils de Belissen;* et Faïs ou Alfaïs fut accordée à son parent Arnauld-Sanche de Rabat, issu d'une branche féminine de Mirepois par Ava de Bélissen, qui, dans le siècle dernier, était entrée dans cette maison romano-mauresque du Sabartez. Nous avons vu Ramon-Sanche, petit-fils d'Ava, et coseigneur de Laurac, escorter naguère le sacerdoce albigeois dans sa seconde ascension à Montségur. Ses trois fils, Arnauld, Guiraud et Ramon, étaient des chevaliers de la Montagne Sainte et de la Roche du Paraclet. Ramon de Perelle, en donnant sa fille Alfaïs à l'héritier de Rabat, acquérait une vaillante épée, l'alliance d'une famille encore puissante, et une influence considérable dans le conseil des comtes [1].

Le donjon arabe de Rabat, berceau de ces *émirs* pyrénéens, s'élevait sur une cime latérale à l'ouest

1. M. Ad. Garrigou, le *Sabartez.*

de Tarascon. Leurs vastes domaines s'étendaient jusqu'à la Catalogne, comprenant le Sabartez occidental, tout ce massif de montagnes qui versent dans l'Ariége les gaves d'Auzat, de Siger, d'Astou, du lac des Ours : pâturages immenses où leurs troupeaux de brebis, de vaches, de cavales, erraient jour et nuit pendant l'été, sous la garde de bergers farouches et de chiens énormes, aux pieds *éperonnés* (armés de doubles ergots) et à la queue fourrée, tombante sur les jarrets, et roulée en peloton. Les tours de Rabat, sous Alfaïs de Perella, furent donc albigeoises, et quand leurs portes se fermeront aux proscrits, la grotte voisine de Bédaillac leur ouvrira ses entrailles. Ses vastes nefs, semblables à des cathédrales et à des mosquées où le caprice vagabond des génies aurait, avec les larmes congelées de la roche, filé, pétri, sculpté les plus merveilleuses arabesques, les dédales les plus fantastiques, seront le dernier sanctuaire mystérieux et sauvage où s'éteindra dans l'ombre l'église du Paraclet.

Non content d'accuser les Amis de Dieu de condamner le mariage, on les accusait encore d'interdire la génération. Rien de plus faux : l'albigisme seulement resta dans les limites de saint Augustin. « Le bonheur, dit ce père, consiste moins à accroître par la chair le nombre des mortels, qu'à imiter dans la chair la vie des Anges ; non à engendrer pour la terre par les entrailles, mais à enfanter par les prières pour le ciel [1]. » Le catharisme fut encore en ceci moins exagéré que le catholicisme du

1. August. épist. 178.

moyen âge. Les maisons albigeoises sont pleines d'enfants : ces races guerrières regardaient les enfants comme des flèches et elles en hérissaient leurs carquois. Le seigneur de Roqueville combattait entouré de ses cinq vaillants fils. Le vieux Gui Cap-de-Porc, seigneur du Mas-Saintes-Puelles, comptait dix fils ou filles qui tous avaient des grappes d'enfants [1]. Les douze rameaux des Bélissen formaient comme un clan, une tribu pyrénéenne. C'est au jeune chef de cette tribu, à Pierre Roger de Mirepois, que Ramon de Pérelle accorda sa fille aînée Philippa. Né probablement avec le siècle, il n'était encore qu'un enfant, quand sa mère Marquésia, fugitive de Mirepois (1209) envahi par Montfort, l'emporta dans les montagnes du Thabor. Il grandit, jeune faidit, dans les grottes de Montségur, puis sur les cimes d'Andorre. Adolescent, il revint avec les exilés de Catalogne (1218) et s'élança dans ce tumulte de combats sanglants qui s'ouvrent par la délivrance de Toulouse et se terminent par la prise de Carcassonne (1224). La mort de son père, en reconquérant Fanjaus, et l'entrée de son frère aîné dans le diaconat albigeois, l'élevèrent, âgé d'environ vingt-deux ans, à la tête du nombreux et antique clan des *fils de Belissen*. Il revit Mirepois, mais à peine était-il installé dans ses tours paternelles, qu'il en fut expulsé par le roi de France. Alors il recommença son existence d'aventures et de combats à la suite du comte Roger-Bernard, son seigneur et son modèle féodal. Mais Pierre-Roger

1. Manuscrits de l'inquisition de Toulouse.

n'avait rien de son caractère moral, religieux, chevaleresque. C'était un guerrier rusé, violent, audacieux, capable de toute action héroïque, mais, non pas, au dernier instant, de ce suprême triomphe, l'option magnanime du trépas. Dépouillé de Mirepois par le maréchal, il s'était vu enlever encore le château de Montgaillard occupé par le roi de France, à la bifurcation des vallées de Tarascon et de Saint-Paoul de Jarrats. Mais il lui restait encore d'autres terres et d'autres manoirs dans le comté de Foix. Ramon de Pérelle donna pour dot à ses filles, Alfaïs et Philippa, une portion indivise de Montségur. Elles étaient nées sur la montagne sainte, aux jours les plus sanglants de la croisade ; et leurs enfants, proscrits comme elles avant de naître, allaient éclore dans ce dernier asile de la patrie romane, aiglons et ramereaux cathares dont un rocher aérien dérobait le nid jusque dans le ciel[1].

Enfin Pierre-Roger de Mirepois donna sa sœur, N. de Belissen, à Ramon d'Aniort, seigneur de la Bastide de Belbèse en Lauragais, et co-seigneur de Saverdun, allié conséquemment des Durfort et des Villemur. Depuis le meurtre du sénéchal André de Chauvet, le roi de France n'avait cessé de persécuter les cinq fils de Gérald d'Aniort. Il convoitait leurs châteaux des sources de l'Aude pour avoir pied au sommet des Pyrénées. Mais pour confisquer ces manoirs, il fallait que leurs maîtres fussent condamnés comme hérétiques. Le frère Arnauld s'en chargea : il cite à son tribunal de Carcassonne Es-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur

clarmonde, la vieille mère de ces chevaliers, et le plus vaillant d'entre eux, Othon, seigneur de Laurac. Ils étaient ouvertement *croyants*; mais, comme qu'il s'y prît, il ne put les convaincre d'être *parfaits*, et dut les relâcher encore (1235). Mais deux ans après, l'inquisiteur les cita de nouveau : Guilhem d'Aniort seul osa venir devant le terrible tribunal. Il se troubla, et menacé de mort, il confessa son hérésie. Il fut condamné à une détention perpétuelle qu'il subit sans doute dans les tours de Carcassonne. Esclarmonde, sa mère, et ses quatre frères, Gérald, Othon, Bernard et Ramon, contumaces, furent par la même sentence dépouillés de leurs châtellenies de Dorna, Rocan, Castelport et d'Aniort, berceau de l'antique maison d'Impéria. Ce jugement fut rendu à Carcassonne, le *lundi avant le jour des cendres* (février 1237), par l'inquisiteur Guilhem Arnauld, assisté de Guilhem, grand archidiacre de Saint-Nazaire, son acolyte, en présence de l'évêque Claris, du sénéchal Jehan de Fécamps, de Gui II de Lévis, de Pierre de Voisins, et des fils des conquérants, témoins intéressés de l'anéantissement des grandes races méridionales [1]. Le sénéchal s'empara de leurs châteaux de Cerdagne, et des garnisons françaises s'établirent dans leurs tours pour la garde de la frontière espagnole. Le comte de Toulouse fut, sous peine d'excommunication, sommé de saisir Laurac et les autres domaines des seigneurs d'Aniort dans le Lauragais. La vieille Esclarmonde, leur mère, ses fils, ses

1. Doat, XXIV, Inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

brus, leurs enfants, leurs serviteurs, dépouillés de tous leurs biens, ne purent que se retirer à Montségur, dans le comté de Foix, refuge de tous les proscrits romans. C'est dans cette ruine de sa maison que Ramon d'Aniort épousa une sœur de Pierre-Roger de Mirepois. Les fils de Bélissen recueillirent chevaleresquement l'infortune des fils d'Impéria [1]. Ces fêtes durent réunir à Montségur les Rabat, les Durfort, les Durban, les Villemur, les Mauléon, les Castelverdun, toutes les grandes races ariégeoises. Le comte de Foix vint certainement présider à ces joies domestiques de Ramon de Pérella, son sénéchal favori. Ces noces furent, d'ailleurs, comme des alliances patriotiques et des conjurations nationales. Et Roger-Bernard se trouva, dans ces bois et sur ces rochers, entouré du camp des proscrits du Thabor, et salué comme le chef de l'indépendance pyrénéenne.

Ces fêtes d'exilés furent tristes au milieu de ces proscriptions, et à l'aspect de ces bûchers qui brûlaient à l'horizon d'Albi, de Toulouse et de Carcassonne. Pour Ramon de Perella elles eurent encore une autre mélancolie. Le mariage des enfants correspondait presque toujours au divorce religieux des parents. Le mariage cathare finissait avec la nature : dès que les sens s'éteignaient, le lien conjugal se dénouait de lui-même, et l'amour se tournait vers Dieu. Le devoir de la génération accompli, l'époux et l'épouse se consacraient à la vie ascétique et ne songeaient plus qu'à leur salut. Frère

1. Ibid. Trois dép. de Bernard Othon de Laurac.

et sœur ils n'engendraient plus que des âmes pour le ciel. Leur vieillesse était un sacerdoce. Dès ce jour, Ramon et Corba de Perella s'isolèrent de plus en plus du monde. Ramon resta comme un évêque laïque sous l'armure chevaleresque. Mais Corba devint diaconesse, et entraîna dans la perfection et la solitude johannite sa seconde fille Esclarmonde, vierge héroïque que l'exemple de sa mère, et de sa marraine la vicomtesse de Gimoez, vouaient au sacerdoce du Paraclet. Noces mystiques, mais oblations sanglantes, et sacrifices qui devaient aboutir tragiquement à l'holocauste immense de Montségur. Ramon de Perella, après toutes ces ruptures de cœur, resta donc seul dans sa maison vide, avec sa dernière fille, orpheline aussi ; et la jeune et fidèle Braïda fut son Antigone.

Évidemment pour l'albigisme la virginité était l'idéal. Au second degré d'honneur venait le veuvage. Le mariage fut relégué au troisième rang, comme un état mondain. Il fut également dédaigné par les cours d'Amour et les églises du Paraclet. Le platonisme méridional le déclara radicalement incompatible avec la félicité : sur la terre avec l'amour ; dans le ciel avec le salut[1]. Le mariage albigeois n'eut jamais la stabilité du mariage chrétien, et sa mobilité venait de son dogme théogonique. D'après la Genèse, Ève est tirée du cœur d'Adam. Ils sont *une même chair* et n'ont qu'une *seule* âme. Ève, *semblable* mais inégale, n'est que *l'aide* d'Adam. De là, la dépendance de la femme, mais aussi sa délicatesse

1. André le chapelain, cours d'Amour.

et sa sensibilité. Elle est faite non de la terre, comme l'homme, mais d'une chair déjà vivante et palpitante. Fille d'un déchirement, elle aura la pitié, la sympathie, le gémissement. Sortie d'un sommeil divin, elle aimera le rêve, l'oraison, l'extase. Mythe admirable de tendresse et de poésie! — Le mythe platonicien a plus d'éclat et moins d'unité. D'après le catharisme, l'époux et l'épouse sont deux *esprits* égaux et indépendants. Leur unique lien, c'est l'amour. De là, dans la femme romane, plus de liberté, surtout un rôle plus brillant. Elle est baronne et prêtresse, présidente des cours d'Amour, archidiaconesse du Paraclet. Elle est poëte, reine, déesse, assise sur un trône d'encens[1]. De la cime de Montségur, son trépied colossal, Esclarmonde de Foix, la papesse cathare, domine toute cette immense tempête méridionale dont elle est la sibylle fulgurante dans la nuée.

II

NOCES AU CASTELLAR DE PAMIERS. — MARIAGE D'ESCLARMONDE DE FOIX ET DE BERNARD D'ALION. — ORIGINE D'ESCLARMONDE ET DE LOUP DE FOIX. — L'ABBESSE DES SALENQUES, LEUR MÈRE, ARCHIDIACONESSE DU PARACLET. — LE PAYS DE SAULT, LE DONAZAN, LE CAPSIR, DOMAINE D'ESCLARMONDE, VICOMTESSE D'ALION.

Le comte de Foix, vers le même temps, convia les conjurés du Thabor à d'autres fêtes nuptiales qu'il célébra dans le castellar de Pamiers. Mais entraîné par le torrent de mon récit, j'ai oublié de dire que la reine Blanche qui, par une première

1. Dante, Pétrarque, Alfiéri : *Quasi mortale numen!*

fraude, avait retenu le château de Foix, avait naguère, par une seconde félonie, refusé de rendre, au bout des cinq ans convenus, le manoir comtal. La reine avait, en échange, imposé à Roger-Bernard le Castellar de Pamiers, et par là mettait le prince pyrénéen sous le regard inquisiteur de l'abbé de Saint-Antonin, et entre les lances menaçantes du sénéchal français de Foix, et du maréchal campé à Mirepois. Le comte, à ce qu'il paraît, quitta Tarascon, et transporta sa cour féodale dans ce célèbre Castellar où s'étaient passés les plus grands événements du siècle, les conférences cathares qui avaient attiré la croisade, les assises de Simon de Monfort, le parlement du roi Louis VIII, et dans l'intervalle de ces deux assemblées de la conquête, la mort du victorieux comte Ramon-Roger dans le triomphe éphémère de la délivrance du Midi. Or, c'est dans cet héroïque et funèbre donjon, qui le rapprochait du comte de Toulouse, que Roger-Bernard célébra les noces de sa plus jeune sœur Esclarmonde avec Bernard II d'Alion. La naissance de cette infante est assez singulière et romanesque et c'est ici que l'histoire s'efface devant la légende.

Vers l'an 1200, le comte Ramon-Roger s'était rendu pour les chasses d'automne au castellar du Podaguez (Carla-le-Comte)[1]. Il vit bientôt arriver avec leurs chiens les seigneurs de ces cantons bocagers, Sicard de Durfort, Adhémar de Rodella son frère, Arnauld de Villamur leur cousin, Amiel de Palhers, Henri de Campagna,

1. Tradition de la vallée de l'Arise.



Ramon de las Bordas, Pierre de Durban, ardents traqueurs de loups et de sangliers, et tout à l'heure héros de la grande épopée romane. Ils lancèrent un loup énorme qui tourna vers le sud et fut abattu sur les coteaux voisins de l'Arise dont les bassins aujourd'hui desséchés formaient alors des lacs et conservent encore les noms de *Leucata* et de *las Lacas*. Le comte coupa la tête de l'animal et disparut dans la vapeur du soir et le fourré des bois. Il suivit à l'ouest le cours du ruisseau qui descendait des étangs, et vint, sur la brune, frapper à la porte du monastère des Salenques, ancien manoir romain et goth, transformé en couvent par les Francs de Clovis. Félix, un saint espagnol, était le patron indulgent du voluptueux cloître. Sa *félicité* s'épanouissait dans un verger de pêchers, de figuiers et de vignes dont le soleil mûrissait et parfumait les fruits au pied des neiges éternelles des Pyrénées. Roger-Ramon y passa la nuit, et, telles étaient les mœurs féodales et monastiques de ce temps, la jeune et belle abbesse des Salenques, mit au monde un fils qui reçut le nom de Loup en souvenir du monstre dont le comte avait cloué le mufle sur la porte du monastère [1]. Plus tard, elle

1. Comment Loup de Foix put-il naître en 1200, dans un couvent qui ne fut fondé que cent cinquante plus tard par Éléonore de Commenge, mère du comte Gaston-Phébus? C'est que cette fondation ne fut évidemment qu'une restauration et une restitution de l'ancien monastère mérovingien. En voici trois preuves : des fragments de sculpture romane de beaucoup antérieure au xive siècle. L'invocation de saint Félix, saint espagnol dont le patronage a été choisi

donna encore le jour à une fille qui fut appelée Esclarmonde. La vicomtesse de Gimoez fut sa marraine : la comtesse Philippa devint la mère des deux orphelins ; elle adopta ces deux enfants de son époux, qu'elle aurait dû porter dans ses entrailles, et qui n'étaient issus de la licence féodale et de la corruption monastique que parce qu'elle était entrée par son veuvage volontaire dans les austérités de la vie cathare. Ces deux pieuses princesses résolurent de faire tourner ces désordres du siècle à la gloire du Paraclet ; et ces deux enfants, nourris parmi les bergers, furent bientôt conduits au Castellar de Pamiers, reçus même au château comtal et reconnus enfin comme infants de Foix.

La croisade arriva et dispersa les nonnes des Salenques. L'abbesse, convertie au catharisme, se réfugia à Montségur. où même elle devint diaconesse du Paraclet. Elle y trouva ses enfants auprès de leurs mères adoptives, Esclarmonde et Philippa. Probablement, ces orphelins ne connurent jamais que leurs mères selon la grâce, et reçurent comme d'une étrangère les baisers de leur mère selon la nature, dérobée sous le mystère de son péché ; et leur insensibilité compléta le châtiment de ses remords. Ils grandirent dans les grottes des Saints ;

dans un temps où la vallée adhérait encore à l'Espagne. Enfin le hameau des colons, les Manses (Mansiones) dont le nom remonte à la basse latinité. Il en est de même de l'Agrémonal (Ager monialis) et des Bourrex (Boni Regulæ), villages des serfs monastiques de Saint-Pey et de Porte-Cluse; ainsi nommés à une époque où le latin était encore la langue de l'Arise.



la petite Esclarmonde resta sous les ailes de sa grande marraine. Mais le jeune Loup, de sang belliqueux, suivit probablement le comte son père dans l'exil de Catalogne, revint avec les barons expatriés, et concourut aux guerres libératrices dont il fut la grâce héroïque et le triomphe adolescent. Après la victoire du Midi, le couvent ravagé des Salenques rentra dans le domaine comtal. Ramon-Roger en fit l'apanage des deux enfants qu'il avait eus de l'abbesse. Or, qui était cette belle et trop tendre cénobite? Nul jamais ne l'a su; on sait seulement que son péché ne fut égalé que par son repentir: mais on suppose que c'est Ermengarde du Telh, désignée maintenant pour succéder à la vieille Esclarmonde de Foix, comme archi-diaconesse de Montségur[1].

Le grand comte Ramon-Roger, blessé au siége de Mirepois, mourut dans la pleine victoire du Midi, mais avant d'avoir pourtant reconquis son donjon de Foix (1222). Il mourut au Castellar de Pamiers, et bénit, avant d'expirer, le mariage de Loup, ce fils chéri de sa vieillesse qui, dès l'adolescence, épousa Honora de Durban, et par cette union entra dans la tribu des Bélissen. Esclarmonde, sa sœur, était trop jeune encore pour prendre un époux : elle s'y refusa longtemps par amour de la virginité et par sentimentalité platonique et johannite. L'infante devait avoir plus de trente ans quand sur les instances du comte son frère, elle consentit à donner sa main à Bernard II d'Alion. C'était un mariage po-

1. Doat, XXII. Dép. des captifs de Montségur.

litique destiné à rattacher cette famille puissante à la maison comtale non moins qu'à l'Église du Paraclet. Le généreux prince, dont la sagesse égalait la justice, rendit à son beau-frère les terres de Cerdagne confisquées par le roi d'Aragon et données en fief aux comtes de Foix. A ces magnifiques dons, il ajouta, comme dot particulière de l'infante, le château indivis des Salenques, et dix mille sols melgoriens; et en mémoire de cette alliance si glorieuse pour sa maison, Bernard de So écartèlera d'or à trois pals de gueules, qui est de Foix, et de gueules au lion d'argent, qui est d'Alion [1].

La vieille Esclarmonde de Foix, alors octogénaire, vivait encore à Montségur. C'est évidemment sous les auspices de cette papesse du catharisme pyrénéen que s'accomplit ce mariage politique et religieux. L'infante, élevée sur les genoux de cette marraine illustre, avait son ardente foi aussi bien que son nom symbolique. Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So étaient les disciples de Guilhabert de Castres, les protecteurs des ministres albigeois, les pèlerins et les défenseurs de Montségur. Enfin, chose plus significative encore, leur contrat de mariage fut signé par six chefs de faidits : Pierre-Roger de Mirepois, son cousin Isarn de Fanjaus, Ramon Sanche de Rabat; leur parent, Pierre de Mazerolles, seigneur de Gajan la Selve, Pons de Villeneuve et Bertrand de Belpech. Bertrand était

1. Champ d'or à trois pals rouges, et champ rouge au lion d'argent.

un Maurand; il appartenait, ainsi que Pons, aux plus hautes races capitulaires de Toulouse, et l'un et l'autre représentaient sans doute à ce mariage patriotique le comte Ramon VII et la grande cité romane[1]. Pierre-Roger était le chef des Bélissen; Isarn et Sanche avaient escorté naguère l'épiscopat johannite remontant sur le Thabor, et Pierre de Mazerolles commandait la garde sacerdotale de Montségur. Ces chefs du bocage étaient les *compagnons* chevaleresques de Guilhabert de Castres, et tout porte à croire que le patriarche cathare descendit de la montagne Sainte, pour bénir l'union de ses deux catéchumènes dans le Castellar de Pamiers. Ces noces ont tout le caractère d'une conjuration nationale. Ainsi les proscrits accoururent de Montségur, les faidits sortirent de leurs forêts : ils se pressèrent autour du magnanime prince pyrénéen, et dans ce vénérable Castellar, près de la grande épée des comtes, au son des harpes des troubadours et dans l'ivresse du festin nuptial, tous ces déshérités rêvèrent sans doute un instant le prochain triomphe de la patrie romane, hélas expirante. Ce chant de Pierre Cardinal semble le programme de l'insurrection naissante.

— Je voudrais, s'il plaisait à Dieu, que nous eussions recouvré la Palestine, que le preux Empereur eût dompté la Lombardie, et que le vaillant comte duc et marquis eût repris le Vivarais[2]. Cela

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Le Velai, patrie du poëte, comprise dans le sénéchalat de Beaucaire.

me plairait, et j'aurais désir que Dieu voulût seconder la cause juste.

— Comme sur mer un grand vaisseau vaut mieux qu'une petite nacelle, et comme le lion vaut mieux que le sanglier, ainsi le comte vaut mieux que tout autre baron. Il ôte aux traîtres, et donne aux fidèles, et suit le chemin de la valeur. Il monte en mérite sans descendre, et il a la maîtrise des hauts faits.

— Marseille, Arles et Avignon suivent tous une voie, et Cavaillon et Carpentras, et Valence et Die, Vienne, Pupet et la Drôme, auront le roi le plus chevalereux qui porte chausses et éperons. S'il n'était retenu, il ne serait que trop brave.

— Que Dieu bénisse dans Toulouse, Ramon notre comte. Comme l'eau naît de fontaine, de lui naît chevalerie. Il se défend des pires hommes qui existent. Il ne craint ni les clercs, ni les Français, ni aucun peuple de l'univers. Mais il s'humilie avec les bons, et confond les mauvais [1].

Guilhem Aneler de Toulouse continuait la prière de Cardinal pour Ramon VII. « Donc que Jeshu-Christ lui donne puissance, qu'il le garde contre les clercs, et qu'ils ne puissent pas lui nuire avec leurs fausses prédications pleines d'effroi. Car telle est leur perfidie ; et ils prennent tant d'argent pour absoudre les pécheurs, qu'ils brûleront au feu le plus profond de l'enfer. L'Église perd son savoir; elle veut mettre les Français là où elle n'a ni droit ni devoir; elle jette les chrétiens aux glaives. »

1. Raynouard : Troubadours, *P. Cardinal.*
2. Ibid. *G. Aneler.*



— « Ah, s'écrie l'impétueux Bertran de Carbonel, ah faux clercs, menteurs et traîtres, parjures, larrons, débauchés, mécréants ! Vous faites chaque jour tant de mal que vous avez mis en erreur le monde entier. Jamais saint Pierre n'eut capital d'argent dans Toulouse, jamais il n'eut bureaux d'usure ; il tint, au contraire, droite la balance de loyauté. Vous ne faites pas de même, vous qui pour de l'argent prononcez des interdictions, qui pour de l'argent absolvez, pour de l'argent condamnez, et chez lesquels nul sans argent ne trouve de rémission... Je voudrais que les rois qui sont en guerre fissent la paix, qu'ils passassent outre-mer; qu'ils emmenassent le pape avec eux, et qu'ils laissassent la chrétienté se donner un peu d'allégresse. Et cependant je suis guerrier ! [1] » Le monde a renouvelé souvent le vœu du frère de la Rubéa.

Le contrat rédigé par maître Améric, tabellion public de Pamiers, est des ides de janvier, mais le mariage ne dut avoir lieu qu'au printemps. Du moins Esclarmonde attendit probablement le mois d'avril pour suivre son époux dans la neigeuse Cerdagne. Escortée par Loup de Foix, et par les proscrits de Montségur, elle fit une halte sur la montagne du Paraclet. Elle revit les grottes des saints qui recueillirent son enfance orpheline, et les solitudes sauvages où s'abrita sa jeunesse paisible au milieu des horreurs de la croisade. De là, remontant les gorges de la Fragosa (Fraou), elle se dirigea vers les

1. Raynouard, IV, 282. Hist. littér. de la France, XX, 560.

domaines d'Alion. Cette petite principauté pyrénéenne avait la forme d'une courge vineuse, élargie à la base, rétrécie au milieu, renflée et allongée au sommet, comme cette amphore rustique du montagnard[1]. Sa base septentrionale, comprenait le pays de Sault, l'antique bocage ibère (Saltus) arraché par les Romains, plaine déboisée, convertie en pâturages et en cultures; bosselée de monticules hérissés de châteaux, tels que Montalion siége de la vicomté, Castelport, Roquefeuil; encadrée d'un cirque granitique dont le grand axe, triple du petit, mesure six lieues, de l'est à l'ouest; et arrosée ou plutôt déchirée par le Rebenti (le Rapide). Le centre embrasse, dans sa dépression un carré de trois lieues, le Donazan, dont la figure est parfaitement peinte dans son nom ibéro-celtique, le *pays des rochers et des torrents;* et dans celui de son chef lieu moderne, Quérigut, la *cime aiguë*. Enfin, le Capsir, ou *tête de montagne*, dont le principal bourg est Puivalador (le monticule fortifié), est une conque ovale de quatre lieues de forêts. L'Aude, qui descend des neiges du sud, en baigne torrentueusement le côté oriental. La suzeraineté de cette triple région était triple aussi. L'ouest du pays de Sault relevait de Foix, l'est mouvait de Carcassonne : Foix et Carcassonne disputaient le Donazan et le Capsir à l'Aragon. La domination directe était également multiple : le vicomte d'Alion la partageait avec les seigneurs d'Aniort, et tout porte à croire que la maison de So était une branche, au moins féminine, de la

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*



tribu d'Impéria. Les fils de Bélissen, que l'on retrouve partout, s'y mêlaient encore, et cette parenté explique aussi comment le contrat de mariage de Bernard et d'Esclarmonde est signé de Pierre-Roger de Mirepois, d'Isarn de Fanjaus et de Sanche de Rabat, chef des trois rameaux des Bélissen[1]. La race aussi était mixte, changeante et diverse : elle avait en elle du renard bien qu'elle se dît issue *du lion* (d'Alion). Naguère elle avait subi Montfort, appelé Louis VIII. Dans l'avenir elle suivra sa fortune dans le Béarn, en Navarre, en France. Elle produira des guerriers, mais surtout des ambassadeurs, des diplomates. Ses fils seront tour à tour albigeois, calvinistes, jansénistes, philosophes et libres penseurs, selon l'époque ; et pour se venger enfin de leurs propres mobilités, comme des oppressions royales et théocratiques, deux de ces derniers descendants arrêteront, l'un Pierre Bayle qu'il lâchera contre l'Église romaine, et l'autre Jean-Jacques Rousseau, qu'il lancera contre la monarchie capétienne ; et, cent ans après, ce vieux monde condamné disparaîtra dans l'ouragan de la Révolution française[2].

La petite principauté pyrénéenne avait du nord au sud neuf lieues de cultures, de pâturages, de forêts, de rochers et de neiges. Le ravin de la Fragosa conduisit Esclarmonde au château de Montalion, résidence de son époux, et capitale de la vicomté de Sault. De là, par le col du Pradel, elle

1. *Hist. du Lang.*, t. V, pr. 169.
2. Nap. Peyrat : *L'Arise*, et *Le siège du Mas-d'Azil*.

monta vers le manoir de So, séjour de son beau-frère Arnauld, et berceau de la race d'Alion. Elle y arriva par les villages d'Artigues et de Médiane, son domaine particulier. Bernard II avait assigné sa dot sur ces deux hameaux dont il lui cédait le territoire, *champs et vignes, hommes et femmes, présents et futurs*. Le servage, adouci et même inconnu dans les francs-alleux de la plaine, existait donc, dans cette dure région de montagne où la conquête romaine avait asservi les tribus des Sardes, qui peuplent la Cerdagne et la Sardaigne. Le manoir de So était un castellum romain. Ses ruines décorent encore l'escarpement d'un rocher qui domine le vallon de la Sona, dont le nom ibère signifie fleuve, mais qu'on traduit, à cause des tumultes de son flot, dans le sens latin de *Sonora*. La vicomtesse continua jusqu'à Puivalador, jusqu'à Formiguières, jusqu'aux pelouses du Capsir qui touchent aux glacières du Peyric : ce sont les ports de Cerdagne. De cette cime des Pyrénées, après avoir traqué l'isard et l'ours dans ces forêts, elle redescendit dans sa demeure seigneuriale et patriarcale de Montalion.

Montalion devint une succursale de Montségur, comme la jeune Esclarmonde de So était l'acolyte de la vieille et grande Esclarmonde du Thabor. Son manoir fut le refuge de l'évêque albigeois du Rasez. Les diacres Cernian et Navarre, la diaconesse Geralda de la Tour, et son mari l'évêque guerrier, Gérald de Caraman, habitaient les châteaux de Dorna, de Roquefeuil, et d'Aniort[1]. Le Seigneur et la

1. Regist. de l'inq. de Carcas. Maison d'Aniort.

dame de Caraman étaient cousins des fils d'Impéria. Esclarmonde d'Alion servait d'intermédiaire entre Esclarmonde de Montségur sa tante, et sa nièce Esclarmonde de Cardonne. Ces trois Esclarmondes formaient une chaîne qui reliait le comte de Foix au roi d'Aragon et au vicomte de Carcassonne. Bernard d'Alion et Arnauld de So, son frère, étaient les concierges des portes de la Cerdagne. C'est par là qu'étaient sortis les exilés avec Trencabel. C'est par là que pouvaient rentrer le prince avec l'émigration romane. Cette émigration errait et grondait sourdement comme un orage derrière les Pyrénées. Il dépendait de Bernard d'Alion d'en précipiter la tempête sur Carcassonne et le roi de France[1].

Blanche de Castille comprit le danger. Elle résolut de se saisir des ports de Cerdagne. Les seigneurs d'Aniort relevaient de Carcassonne. Elle ordonna qu'on les convainquît d'hérésie et que l'on confisquât leurs châteaux. Le frère Arnauld, inquisiteur, cita à son tribunal les fils d'Impéria. Guilhem, l'un des quatre frères, eut la naïveté de comparaître à Carcassonne. Il fut jeté dans un fond de tour. Les autres se cachèrent et abandonnèrent leurs manoirs. Esclarmonde d'Alion recueillit sa parente la vieille Esclarmonde d'Aniort, sœur des martyrs de Lavaur. Ses fils se réfugièrent soit à Montségur, soit en Catalogne auprès de leur seigneur, le vicomte de Carcassonne. Les Français prirent possession de leurs châteaux de Dorna, Roque-

1. M. Adolphe Garrigou : *Le pays de Sault et de Donnezan.*

feuil, Castelport. Ils bâtirent, sur le point où le ruisseau de Campagna se jette dans l'Aude, une Église qu'ils dédièrent, par un jeu de mots très-affectionné du moyen âge, à saint Vincent, le vainqueur et le chargeur de chaînes[1]. Sur ce monument de leur conquête ils sculptèrent la croix romaine et la fleur de lis capétienne. Le gibet juif et pontifical reverdissant comme la verge d'Aaron, poussait de son vieux bois sanglant la grâce immaculée du lis de France. Cependant des montagnards du Capsir, peut-être à la suite des fils d'Impéria, rôdaient par bandes sur les confins de la Cerdagne. Pour refouler ces proscrits, qu'on appelait des brigands, les Français élevèrent encore, dans le *terminaire* d'Escouloubre, une mirande, ou tour d'observation, qu'ils appelèrent le Fort-Royal. Ce fort dominait ce massif de montagnes où quatre cent cinquante ans plus tard, Vauban construisit la citadelle de Mont-Louis qu'honore le tombeau du général républicain Dagobert[2].

Mais plusieurs de ces fugitifs ne firent que traverser Montségur, Montalion, Quérigut, Puivalador, Puicerda, et allèrent grossir les anciennes émigrations dans la Catalogne et l'Aragon.

1. A Vincere et Vincire. *Ibid.*
2. M. J. Nap. Fervel. Camp. de la Révol. dans les Pyrén. Orient.





III

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ESPAGNE. — CONQUÊTES DES ILES BALÉARES, 1229.

L'Espagne, depuis l'irruption de la croisade, était le refuge des Méridionaux, accoutumés à revenir constamment dans cet antique berceau de la race ibère. Après la bataille de Muret où périt le roi d'Aragon, et où les comtes pyrénéens furent vaincus, les vallées sauvages de Pallars et d'Andorra recueillirent leurs débris sanglants et fugitifs. Un champ d'asile se forma sur le contrefort de Castelbon dont l'arête sépare au-dessus d'Urgel les cours de la Balira et de la Noguéra catalane. Enfin, après le traité de Paris qui confirmait la conquête, et scellait irrévocablement la spoliation, les peuples expulsés sans retour de leurs cités et de leurs châteaux paternels recommencèrent leur émigration vers la Catalogne et l'Aragon. A leur tête était, nous l'avons vu, le jeune Roger, vicomte dépossédé de Carcassonne. Roger, cet héroïque orphelin, était par son indigne mère, Agnès[1] de Montpellier, cousin germain de don Jaïcmé, roi d'Aragon. Il conduisit son armée de faidits au jeune monarque espagnol qui, par son éducation, sa naissance et sa

1. Agnès était fille illégitime de Guilhem IX, comte de Montpellier.

race antique, appartenait à *la langue d'oc*, et se posait comme le représentant couronné de la nationalité romane.

Don Jaïcmé [1], roi d'Aragon, était fils de don Pedro II qui périt à Muret, et de dona Maria, infante et héritière unique de Montpellier. Cette fille de Guilhem IX et d'Eudoxie Comnène était une princesse laide, triste, obscure, superstitieuse, mais avidement recherchée, à cause de son magnifique héritage, par les comtes du Midi. Après Bàrral, vicomte de Marseille, son premier mari, le *grand* comte de Commenges l'obtint, et, malgré son dégoût, en eut des filles, puis il la répudia. Le brillant roi don Pedro, désireux d'unir le territoire de Montpellier aux domaines de sa maison qui, par cette enclave considérable, s'étendaient le long du littoral depuis les bouches de l'Èbre jusqu'à celles du Var, épousa l'infante veuve et répudiée, et bientôt après s'éloigna d'elle avec horreur sans en avoir d'enfant. Mais un jour que le roi troubadour revint dans sa nouvelle comté, les consuls de Montpellier, affligés, au dire des chroniqueurs, de l'extinction imminente de la race de leurs souverains, supplièrent le monarque de voir la reine. Don Pedro daigna y consentir, par amour pour ses peuples, et, neuf mois après, le bel infant don Jaïcmé naquit dans le palais de ses aïeux maternels, à Montpellier (1208). Après la bataille de Muret, où elle avait ses deux époux vivants, et après la ruine du Midi à laquelle elle concourut, au

1. Les Valenciens prononcent *Chaumé*, Djaoumé.

[illegible] Marie se retira à Rome et y
[illegible] ultramontaine. Dans
[illegible] romane contre le roi de
[illegible] contre la théocratie ro-
[illegible] toujours pour l'étran-
[illegible] le destructeur de sa race ;
[illegible] explique, au moins au-
[illegible] porelle, l'invincible, l'insur-
[illegible] des deux héros pyrénéens.

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ESP[illegible]

L'Espagne, de[illegible] maudite dans son pays, la
était le refuge d[illegible] béatitude homicide et sa-
venir constamm[illegible] de son fils, le sang de son
race ibère. Apr[illegible] des peuples romans. Triste
roi d'Aragon, [illegible] la dynastie comtale de Mont-
vaincus, les [illegible] Agnès abandonnent la patrie
dorra recueil[illegible] martyrs, et leurs fils orphe-
Un champ [illegible] d'Aragon et de Carcassonne. Le
Castelbon d[illegible] livré en otage à Montfort, était
cours de l[illegible] murs de Carcassonne, lorsque le
après le tr[illegible] héroïque père, dans la mêlée noc-
et scellai[illegible] l'appela captif au trône d'Aragon
expulsé[illegible] guerrier de cinq ans, qui entrait
teaux [illegible] dans la royauté par un effroyable dé-
vers l[illegible] bientôt par ses victoires acquérir le
l'avo[illegible] conquérant et devenir l'un des orne-
Carc[illegible] siècle. Les cortès d'Aragon réclamè-
par [illegible] leur jeune roi et l'obtinrent
si[illegible] déjà vacillante de Montfort. Des
du[illegible] Carcassonne, d'où tant d'événements
p[illegible] n'avaient pas expulsé les gracieux sou-

[illegible] del rey en Jaïcme (en langue romane).

Alfonse le Chaste, son aïeul disputant de la vicomtesse Aladaïs au troubadour de Marveil, il emporta le goût des aventures galantes et guerrières, et fit bientôt resplendir sur le trône, avec la beauté de sa race, son ardeur chevaleresque, et un rayon de poésie. Il chantait en langue romane, comme Richard Cœur-de-Lion, mais, politique encore plus que troubadour, il comprit de bonne heure que la destinée de la France était de s'étendre irrésistiblement jusqu'aux Pyrénées, et qu'il devait compenser ces pertes imminentes d'au delà des monts par des conquêtes sur les Maures dont l'expulsion était l'œuvre providentiellement réservée aux monarques espagnols. Singulière vicissitude des événements : don Jaïcmé d'Aragon élevé captif à Carcassonne trouva dans son pays don Roger de Carcassonne grandi dans l'exil d'Aragon ! [1]

Trencabel avait pour compagnon d'infortune les seigneurs de Saissac, de Termés, de Castres; de Menerba et de Cab-Aret, et une multitude de chevaliers albigeois, recueillis à la cour de Saragosse, ou dispersés dans les cités d'Aragon et de Catalogne. Don Jaïcmé, alors âgé de vingt-cinq ans, brillait aux regards de ces exilés de tout l'éclat de la jeunesse, de la beauté, de la valeur, de la puissance et de l'auréole de son père invoqué comme un martyr. L'orphelin d'Aragon se mit à la tête de cette armée d'orphelins de la patrie romane, et pour les dédommager de la perte de leurs châteaux pyrénéens les conduisit à la conquête des îles Baléares.

1. Cron. comment. del rey en Jacmé.

Le promoteur de l'expédition fut évidemment un proscrit albigeois qui vivait à la cour d'Aragon et dont l'œuvre évangélique s'entrelace comme un rameau d'olive aux lauriers du jeune Conquistador. Sa légende, fabriquée tardivement au XVII[e] siècle par un compilateur ignorant, est incohérente, contradictoire et fabuleuse. Nous devons la refondre complétement, et pour lui rendre une certaine vraisemblance historique, remonter jusqu'aux origines. Il y avait, non loin du Mas-Saintes-Puelles, en Lauragais, une maison appelée l'Oliva ou l'Olio. C'était probablement une tour ombragée d'un olivier sauvage[1]. Le maître, allié des Cap de Porc seigneurs du Mas, était comme eux albigeois, et membre d'un clan ibéro-roman qui tirait son nom de l'arbre symbolique dont le feuillage abrita souvent les conciliabules nocturnes des Amis de Dieu. De ce tronc antique étaient sortis les nombreux rameaux des Oliva, diacres et évêques cathares, de Joan d'Oliva chef des spirituels de Narbonne, de Bernard d'Oliva, seigneur de Montolio près de Foix, qui relève de Montalion ; de Ramon de L'Olio, le célèbre chevalier et savant Mayorquin, enfin du fondateur de la Merci, Pierre Nolasco, dont le nom défiguré par les légendaires doit s'écrire : Peyré, N'Olio Asco ou Gasco, et se traduire : Pierre, fils de don Olivier, le Basque ou l'Ibère.

Cette tribu Gasc de l'Olivier, était très-hautement apparentée dans le Midi ; elle avait jeté des branches féminines dans les maisons de Penne, de

1. Rég. de l'inq. de Toul., art. Mas-Saintes-Puelles.

Termes, et de Saissac. Nous pensons que dona Olivéria, mère de Bérenger de Lavelanet, était la tante de Pierre Olio de Gasc que nous appellerons désormais et tout uniment Nolasco. Quoi qu'il en soit, il avait à peine quinze ans quand il perdit son père, tué probablement dans les premiers temps de la croisade. Sa mère, une sœur des Dumas, n'eut dans son veuvage d'autre consolation que son fils qui néanmoins disparaît dans le tourbillon des guerres romanes. Seulement après la victoire, nous retrouvons l'orphelin de Gasc précepteur ou plutôt damoiseau de l'orphelin royal d'Aragon. Comment le jeune chevalier avait-il été attaché à la personne de l'Infant don Jaïcmé? Ce prince l'avait-il connu pendant sa captivité dans les tours de Carcassonne? Lui avait-il été donné par Simon de Montfort *ami*, dit le légendaire falsificateur, du *roi d'Aragon* son père qu'il tua devant Muret[1]? Cela n'a pas même une ombre de vraisemblance. Le sombre chef de la croisade dut mettre l'Infant sous la garde d'un Français, d'un vieillard catholique, et non d'un adolescent albigeois, d'un cousin des Quiders, et des Cap de Porc, tous ardents patriotes, et vassaux directs et dévoués du comte de Toulouse. Non, c'est en Catalogne que don Jaïcmé rencontra Nolasco. Le jeune roi, relâché par Montfort, et remis à Narbonne aux seigneurs d'Aragon, rentra en Espagne par le Roussillon. A son arrivée à Barcelone et à Saragosse, il se trouva entouré des exilés albigeois, des barons échappés au désastre de Muret. Les

1. Bolland. *Acta sanctorum*, *Saint-Pierre Nolasque.*

un sacerdoce odieux, une papauté sauvage? Chaque génération a ses douleurs et ses combats ; et des révolutions analogues reparaissent sous des formes presque identiques, à de longues distances des siècles.

Le jeune roi s'élança de sa nef, l'épée à la main, sur la plage couverte de barbares. Dans ce premier choc avec les Africains périt un chevalier albigeois, Ramon de Durfort, frère d'Adhémar de Rodeilla, et cousin du comte de Foix. Sa tombe consacra le vallon et la baie *des Gaulois*. Palma, le port, Alcudia, la capitale, Malhorca tout entière, l'archipel baléare furent successivement conquis [1]. Les Barbaresques échappés aux combats furent rejetés dans l'écume des flots, réservés à la servitude des galères, ou au servage encore plus dur de la glèbe. Les chrétiens trouvèrent un butin immense dans cet entrepôt de toutes les rapines musulmanes de l'Occident. Les dames maures disaient en pleurant aux soldats : Voilà notre or, nos perles, nos bracelets ! Laissez-nous seulement du pain ! Et telle est la nature humaine que le souvenir de leurs mères et de leurs sœurs brutalement expulsées de leurs châteaux par les croisés n'empêcha sans doute pas les cathares d'infliger les mêmes rigueurs et peut-être les mêmes outrages aux femmes arabes. L'albigisme était de sa nature plus hostile encore que le catholicisme au sensualisme musulman. Le jeune monarque partagea aux chevaliers le territoire des îles. Ils

1. *Historia general del reino Balearico o de Mallhorca*, por Juan Dameto, y Vicente Mut. Mallorca, 1632-50, 2 vol. in-fol.

devinrent *Pagésés*, c'est-à-dire, bougeois des cités, et *Solares*, c'est-à-dire terriens de l'archipel. Les faidits pyrénéens, dépouillés de tout par la croisade, retrouvèrent tout à coup dans ces îles, et comme par enchantement, des palais orientaux, des esclaves africains, des femmes mauresques. Ils apportèrent dans leur conquête, la langue, les mœurs, les institutions romanes. Des cours d'amour s'établirent dans les harems déserts. Le troubadour soupira les rigueurs de sa dame sous un ciel africain. La poésie romane qui s'éteignait sur le continent eut comme une arrière-saison, une floraison d'automne dans cet archipel. Elle broda la vivacité des rhythmes romans, et la sensibilité de l'amour chevaleresque, de langueurs arabes, de fantaisies mauresques, et de férocités africaines. Ce fut pour ces pauvres faidits comme un rêve oriental, un conte des Mille et une Nuits[1].

IV

DON JAICMÉ ET PIERRE NOLASCO. — FONDATION DE L'ORDRE DE LA MERCI ET CONQUÊTE DE VALENCE.

Ce fut un beau jour que celui où le jeune Conquistador rentra sur sa flotte libératrice dans le port de Barcelone et descendit sur le môle avec ses

1. Mad. Sand, *Voy. aux Baléares.*

chevaliers victorieux, ses chrétiens délivrés, ses Maures esclaves, et tout le butin des Baléares. Nolasco, l'instigateur et comme le prophète de l'expédition, devint de plus en plus cher au roi. Il fut incorporé à la noblesse catalane ; il reçut sans doute sa part de la conquête des îles : il eût pu certainement, selon le vœu de sa mère, s'allier par le mariage à quelque grande maison d'Espagne. Mais, touché d'un plus haut idéal, Nolasco avait renoncé au culte de la beauté mortelle, et s'il obtint des grandeurs et des richesses, ce fut pour les consacrer à Dieu. L'exilé résolut de continuer l'œuvre du monarque et d'être à sa manière conquérant aussi et libérateur non point d'îles mais d'âmes plus précieuses que des archipels[1]. Don Jaïcmé et Nolasco, instruits par les catastrophes des princes romans, se rapprochèrent de Rome au lieu de s'épuiser en luttes tragiques et stériles contre la théocratie romaine; ils résolurent d'accepter son patronage et de tourner leur activité féconde contre les musulmans : la politique, l'ambition, entraînait le roi ; le saint cédait à son besoin de charité, d'immolation. Nolasco comprit que l'albigisme, trop idéal, devait périr ; mais que si sa forme était condamnée, son esprit était immortel ; qu'il allait revivre sous d'autres noms et vivifier des institutions catholiques. Il résolut donc d'infuser une âme cathare au sombre catholicisme espagnol. C'était accomplir dans la charité ce que Dominique avait tenté dans l'apostolat ; mais tandis que le dur

1. Bossuet, *Panégyr. de St.-P. Nolasque.*

Castillan fondait en Aquitaine un ordre d'extermination, le tendre Aquitain portait en Espagne un ordre de miséricorde.

Nolasco, encore laïque, vivant néanmoins à la cour comme un religieux, recruta quelques adeptes à son diaconat, et mit sa congrégation ébauchée sous le patronage de la Vierge. L'Espagne chevaleresque se moqua du tendre et pieux libérateur. Mais Dieu le fortifia contre le sarcasme par une vision symbolique. Il vit un magnifique olivier germer dans la cour de l'Alcazar, et deux vieillards à barbe blanche lui ordonnèrent de cultiver l'arbre mystérieux chargé de fleurs et de fruits. C'était le symbole de son ordre pacifique, de sa race spirituelle et mystique. Bientôt après, dans une seconde extase, il reçut un commandement directement émané du ciel. Pendant la nuit, comme il était en oraison, la Vierge lui apparut : « Je suis Marie, mère de Dieu, lui dit-elle, qui ai porté le Rédempteur du monde. Je t'ordonne de fonder pour l'amour de mon Fils une tribu vouée à la rédemption des captifs. Tu l'appelleras Notre-Dame de la Miséricorde [1]. » Tel est le récit légendaire de la conversion de Nolasco et de la fondation de l'ordre de la Merci. Sa nature est mixte, car la *merci*, fille de la *consolation*, est mise sous le patronage de la Vierge, mère des ordres monastiques. Le commandement direct explique la vision symbolique. Cet olivier est Nolasco ; transplanté du Lauragais en Catalogne, il regerme plus vigoureux; mais sous le ciel de l'Espagne, l'arbre albigeois refleurit catholique,

1. Bolland., *Act. Sanct. St-P. Nolasque.*

monastique ; il s'épanouit dans l'ordre de la Merci, et ses rameaux décoreront et parfumeront le palais des rois d'Aragon.

Nolasco raconte le commandement divin au roi don Jaïcmé, à Bérenger de la Palud, évêque de Barcelone, à Ramon de Peñafort, inquisiteur de Catalogne. Le monarque, sa cour, les échevins, un peuple immense accompagnent Pierre à la cathédrale de Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque le reçoit sur la porte, et le conduit vers l'autel en chantant le *Te Deum*. Après la messe pontificale, l'inquisiteur Ramon de Peñafort monte en chaire, et dévoile au peuple l'ordre de Dieu. L'évêque bénit la robe blanche, le scapulaire, les sandales et en revêt Nolasco et ses compagnons. Aux trois vœux monastiques, ils en ajoutent un quatrième, caractéristique de leur ordre, qui est le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes pour le rachat des captifs. Protecteur du nouvel institut, le monarque lui donna ses armoiries qui sont d'or aux quatre pals de gueules, et l'évêque ajouta celles de la cathédrale, de gueules à la croix d'argent de Jérusalem. Toute son histoire est dans ce symbole héraldique. Les pals de gueules indiquent l'origine romane et catalane : ce sont les armes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, et de Barcelone, de presque toutes les Pyrénées. La croix, c'est le signe catholique, la marque de Rome, et la marque aussi que la Merci est comme une adjonction de l'hospice de Saint-Jean de Jérusalem, le seul ordre ami de l'église du Paraclet [1].

1. Ibid. *Légende de S. P. Nolasque.*

Le roi, l'évêque, l'inquisiteur, la noblesse, le peuple ramenèrent Pierre et ses compagnons au palais. Leur monastère sera une dépendance du manoir des comtes. C'est un ordre d'adoption royale, et telle est pour lui l'affection du monarque que lorsque l'accroissement de la communauté la forcera de se construire de plus vastes cloîtres, il aura sa cellule, dans le spacieux monastère érigé par Nolasco sur la plage de la mer. Car cet ordre, né dans le palais des rois dont il préparera pacifiquement les conquêtes, est encore plus un ordre catalan, navigateur, cherchant les vents et les vagues, et comme une chevalerie mystique des mers dont la charité belliqueuse explorera tous les havres de l'inhospitalière Afrique. Don Jaïcmé ne pouvait se passer de Nolasco : il voulut amener le solitaire à la célébration de ses noces dans la ville d'Agréda. Le saint refusa de se mêler aux fêtes de la cour. Mais quelque temps après il quitta sa cellule pour pacifier l'Aragon et délivrer son roi des factions qui le tenaient comme assiégé dans l'Alcazar de Saragosse [1].

Ces troubles d'Aragon se rattachent à la croisade et à l'émigration romane. Après la bataille de Muret où périt le roi don Pedro II, et pendant la captivité de l'infant don Jaïcmé à Carcassonne, l'Aragon fut gouverné par don Guilhem de Montcada, cousin des vicomtes de Béarn, beau-frère du comte de Foix, et ami du comte de Toulouse. C'est lui qui ouvrit l'Aragon aux faidits romans et qui donna

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

cette chevalerie proscrite au roi pour l'expédition des Baléares. Mais après la conquête de l'Archipel, sous la menace de Rome, jalouse de voir ces îles repeuplées par des hérétiques, et la cour envahie par des exilés cathares, le monarque éloigna leur protecteur Guilhem de Montcada et prit pour conseiller son cousin, don Sanchez Nuño. C'était une révolution de palais, et un revirement de politique, car Nuño était dévoué à Rome, l'ami de la France, l'ennemi des faidits albigeois, et avait même usurpé, sur l'une des plus illustres maisons romanes, celle de Saissac, la vicomté pyrénéenne de Fenouillèdes qu'il vendit plus tard à la France. C'est sous l'influence de Nuño que s'accomplit la défection du roi don Jaïcmé, la conversion de Nolasco et le retour de l'Aragon vers la politique romane. Mais le fier Montcada, à la tête des patriotes aragonais et des faidits romans, vainquit Nuño, envahit Saragosse, et assiégea le roi dans son Alcazar. Nolasco, secrètement averti, accourut de Barcelone, il fléchit les chefs, désarma les factions, délivra don Jaïcmé ; de sorte que le premier captif qu'il racheta, et comme les prémices magnifiques de son œuvre, c'est son monarque lui-même [1].

Il est impossible que les faidits romans n'aient pas été mêlés à ces troubles de l'Aragon. Les Albigeois évidemment étaient mécontents du prince et le prince embarrassé de ses hôtes compromettants. Ils avaient d'abord regardé l'orphelin de Muret comme

1. Ibid.

leur vengeur futur. Mais au lieu de les ramener, comme ils l'espéraient, dans leurs terres natales, il les conduisait à la conquête des îles musulmanes. Il versait leur sang pour l'agrandissement de l'Espagne et l'extension du pouvoir de Rome. La délivrance de Toulouse et de Carcassonne n'était-elle pas plus sainte que celle de cet archipel africain? Les Baléares avaient été peuplées de faidits dont l'expoliation venait d'être irrévocablement confirmée par le traité de Paris (1229). Bientôt après, l'établissement de l'inquisition dominicaine poussa vers l'Aragon de nouvelles troupes de fugitifs encore plus meurtris et plus effarés. Ces proscrits s'organisèrent, à ce qu'il semble, en *chevaliers sauvages.* C'était un rameau non pas inférieur, mais plus aventureux, de la chevalerie errante. Sa mission spéciale était la délivrance des dames opprimées. Les guerres religieuses avaient beaucoup multiplié les beautés captives ou délaissées. La Catalogne et l'Aragon étaient remplis de vierges fugitives et de veuves sans asile. De cette infortune sortit une transformation de la *Chevalerie sauvage* qui de sentimentale devint religieuse et comme une phalange du Paraclet. Le roi d'Aragon proscrivit cette milice romanesque des forêts[1] (1236) et pour désencombrer ses terres, et faire servir ses hôtes importuns à ses projets ambitieux, l'habile et belliqueux monarque résolut la conquête du royaume maure de Valence.

Nolasco, cette fois encore, fut son précurseur : il explora pacifiquement le terrain de ses conquêtes.

1. Fauriel, *Hist. de la poésie provençale.*

A son retour de Saragosse, le Solitaire réunit ses compagnons : il leur représenta que ce n'était point assez que de racheter les captifs du fond de leur couvent, qu'il fallait sortir des terres chrétiennes, se rendre dans les pays infidèles, et arracher aux musulmans leurs esclaves, comme des agneaux de la gueule des loups et des lions. Le sort désigna Pierre pour ouvrir cette mission aventureuse; il partit avec l'intention de donner non-seulement son argent, mais encore, s'il le fallait, son sang et sa vie. Il s'attendait à rencontrer beaucoup de dangers et de douleurs. Les musulmans entourèrent d'honneur et de respects le cénobite. Il parcourut le royaume de Valence, et rentra bientôt à Barcelone suivi de deux cents esclaves délivrés. Il partit une seconde fois, et poussa jusqu'au royaume de Grenade. Il revint avec un égal nombre de chrétiens dont il avait rompu les fers. Sa charité étonna les Barbares : il prêcha l'évangile dans les villes maures ; il convertit même un émir andalous ; et à son retour il put raconter à son ambitieux disciple, à son élève couronné, quelle était la douceur et même la faiblesse de toute cette Espagne musulmane [1].

Ce n'était donc pas la répression du fanatisme arabe qui mettait, cette fois, l'épée dans la main du Conquistador. La férocité africaine s'était fondue dans la Huerta de Valence et dans la Véga de Grenade. Le continent ne ressemblait pas à l'archipel. Le roi voulut jeter comme une proie à l'énergie aragonaise les débris expirants de la conquête

1. Zurita, *Chron. de Arago.*

maure. Son intention fut évidemment de déblayer son royaume de tout ce que la croisade y avait jeté de proscrits, de turbulents et de vagabonds, de le pousser sur l'Espagne musulmane et de l'y parquer dans l'église romaine. Don Jaïcmé n'est plus, comme pour son expédition baléare, un chef d'aventuriers, un roi de faidits cathares. Il a écarté tous les chefs albigeois, le vicomte de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac et de Cab-Aret. Il est l'envoyé de Rome. Il est accompagné d'un légat. Il a parmi ses lieutenants le primat de la Septimanie. L'expédition est catholique. Les cadres sont orthodoxes. Les faidits albigeois sont fondus dans les bandes espagnoles. On n'y voit que des chevaliers aragonais, des archers catalans, des milices de Montpellier, conduites par leurs consuls, et des auxiliaires de Narbonne, commandés par leur archevêque, le fougueux Pierre-Amiel qui a voulu suivre le roi don Jaïcmé à la conquête de Valence, comme le belliqueux Arnauld-Amalric, son prédécesseur, combattit à côté du roi don Pèdre à la bataille célèbre de las Navas, bourreaux du catharisme, mais héros du catholicisme contre l'Islam [1].

Le Conquistador passa l'Èbre, conquit de combat en combat le royaume de Valence, vainquit dans une grande bataille le roi maure Zaen. En reconnaissance de cette victoire décisive, il donna à Nolasco, accouru de Barcelone, la montagne fortifiée d'Uneza, dont la citadelle se changea en un monastère de la Merci, sous le nom roman de Santa-

1. Muntaner, *Chron. dels reys d'Arago.*

Maria del Puech, imitant Charlemagne qui consolidait ses conquêtes par des forteresses cénobitiques. Nolasco reconnaissant, lui prophétisa, de la part de Dieu, la prise prochaine de Valence; et sur cet oracle, le vainqueur de la Huerta parut sous les murs de la métropole de *ce Verger des Aménités de l'Espagne*. Valence crut revoir la figure guerrière et les prouesses chevaleresques du Cid, son héros populaire. Enfin le roi prit Valence et rendit grâces à Dieu de ses victoires dans la plus grande mosquée, convertie en cathédrale, sous le nom de Saint-André [1], par le belliqueux Pierre-Amiel, archevêque de Narbonne. Le Conquistador distribua à ses compagnons des villes, des villages, des châteaux, des vallons, des torrents, les lambeaux de ce jardin immense, dépecé par son épée comme l'avait été naguère l'archipel baléare. Il continua sa marche victorieuse le long de la plage jusqu'à Elche entre Alicante et Murcie et ne s'arrêta que devant la forêt de palmiers qui lui révélait l'Afrique.

Les vainqueurs y fondèrent Carcaxient, Carser, Carlet, Tarbena, Bocairant, Castels, Mixent, Alpera, Buñol, Alacant [2]. Ces noms me révèlent la patrie des conquérants. Ils étaient du Roussillon, du Carcassez, de Gascogne, du pays de Foix. Leur langue

1. Pourquoi Saint-André? Ne serait-ce pas parce que Nolasco était de la maison de Saint-André? On mettait Valence sous le patronage du saint promoteur de l'expédition aragonaise.

2. Carcassez, Cazères, Carlat, Tarba, Bocairan, Castels, Maixent, Albéra, Bagnol, Alcante.

n'était pas celle de Montpellier et de Narbonne. Le dialecte valencien dérive évidemment des Pyrénées. L'habile roi mêla les Albigeois aux Maures pour les contenir les uns par les autres, de sorte que ces villages aquitains s'élevèrent parmi des bourgades arabes qui portent encore de nos jours les noms de Alménara, Alcantara, Albaïda, Bénimeli, Bénimasot, Béniarbech, Bénimarful [1].

Mais ni cette forêt, ni cette plage, ni ces flots qui arrêtaient le conquérant politique n'arrêtèrent le conquérant religieux. Nolasco s'embarqua sur cette mer inhospitalière et vogua vers l'Afrique, comme pour montrer à don Jaïcmé, aux rois espagnols, à ses compagnons de la Merci, le but de leurs conquêtes futures, dans cette Afrique, mère des monstres. Il aborde à Alger, il va chercher les chrétiens captifs dans les basses-fosses des Barbaresques; il en délivre des multitudes des mains des pirates. L'argent venant à lui manquer, il revient en chercher en Espagne. Le Maure qui veut le faire périr l'embarque sur une vieille tartane démâtée, sans voiles ni gouvernail et l'abandonne aux vagues, dans une tempête. Mais Dieu, dit la légende, calma l'orage, et le Saint, faisant *mât de son corps*, et *voile de son manteau*, traversa la mer, et aborda miraculeusement en Espagne. Il envoya la rançon, mais ne revint pas en Afrique, et ne quitta plus son monastère de Barcelone où il mourut, la nuit de Noël, 1256, un peu plus âgé que le siècle.

1. Donsayna (hautbois), colecsio de musica alegre, en solfa valensiana (1845).

Ni Rome, ni l'Espagne guerrière et fanatique, ni la croisade féroce et monstrueuse n'ont porté, dans leurs dures et tragiques entrailles, cet ange de la charité des mers et des bagnes. Nolasco est fils d'un sang et d'un ciel plus clément, un fils de la douce terre romane et de la tendre église du Paraclet. Nous avons déduit logiquement sa filiation historique. Au surplus, sa légende en laisse indirectement échapper l'aveu symbolique. Nolasco n'était jamais allé à Rome ; jamais il ne s'agenouilla au sépulcre du Prince des Apôtres. Un jour, il vit apparaître devant lui le terrible Porte-clefs : « Puisque tu n'es pas venu me voir, lui dit-il sévèrement, je viens te chercher. » L'Église romaine est venue chercher Nolasco, et l'a enlevé à l'Église du Consolateur. Par l'origine comme par le génie, la Consolation est la mère de la Merci. La chevalerie cathare exilée pouvait seule enfanter la chevalerie errante du martyre et de la clémence des mers. Rome s'est approprié Nolasco, dont elle a dénaturé l'histoire et enveloppé la figure d'un nuage et d'une auréole. Le chevalier albigeois, devenu un saint catholique, est invoqué sous le nom de saint Pierre Nolasque. C'est ainsi que Rome s'appropriera plus tard le mystérieux auteur de la *Consolation Internelle*, une autre colombe éclose, on le reconnaît bien à son gémissement, sous les parois en ruine du Paraclet.

1. *Acta Sanct. Légende de S. P. Nolasque.*




V

L'INQUISITION A VALENCE ET AUX BALÉARES. — DESCENDANTS DES FAIDITS ÉTABLIS EN ESPAGNE. — RAMON LULLE, LES BONPARD.

Grégoire IX adopta l'ordre de la Merci presque en même temps qu'il institua le tribunal de l'Inquisitiòn, et les attacha l'un et l'autre au roi d'Aragon. Le Conquistador eut toujours à ses côtés un ange et un démon : l'ange c'était Pierre de Nolasco, fondateur de la Rédemption des captifs ; le démon, c'était Ramon de Peñafort, inquisiteur de Barcelone, et, plus tard, troisième général de l'ordre dominicain. C'est ce qui explique la désaffection des Albigeois qui ne virent plus, et avec raison, dans le fils du héros-martyr de Muret, que le soldat de Rome, et le glaive de l'Espagne.

Derrière le vaisseau qui le portait aux Baléares, rampait, comme une couleuvre sur la mer, l'inquisition. Derrière le cheval impétueux qui l'emportait vers Valence, se traînait un monstre noir, muet, horrible, l'inquisition. L'inquisition s'établit dans le royaume comme dans les îles maures, de sorte qu'à peine le catharisme vainqueur se reposait de ses combats et de ses blessures au bord des flots, dans ses forêts d'orangers et de grenadiers, dans ses bocages de roses et de jasmins, l'horrible tribunal vint l'y relancer, comme un tigre.



C'est ce qui explique pourquoi Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les seigneurs de Saissac, de Cab-Aret, de Minerbe, conquérants de l'Archipel, ne conservèrent aucune part des îles musulmanes, et pourquoi, renonçant à leurs palais arabes et à leurs vassaux barbaresques, ces grands proscrits revinrent errer dans les forêts et les neiges des Pyrénées, où du moins ils respiraient les parfums de la terre natale, plus doux à leur cœur blessé que les senteurs des bocages baléares. L'inquisition tendit constamment à catholiser les Maures conquis et les conquérants cathares : pendant cinq cents ans, elle a brûlé des musulmans, brûlé des juifs, brûlé des chrétiens; et quand notre siècle indigné démolit enfin les palais de l'homicide tribunal, quand la révolution espagnole enfonça leurs portes inexorables, et se rua en tumulte dans l'ombre de leurs cavernes, qu'aperçut-elle sous ces voûtes moites de sang et de pleurs? On découvrit, comme une décoration funèbre, les portraits des victimes, et au-dessus de ces mornes figures, comme un échantillon de supplice et de cadavre, deux ossements calcinés en croix [1]. Voilà quel culte de Moloch on substituait à la douce et tendre religion du Paraclet.

Plusieurs des conquérants albigeois pourtant se sont perpétués dans les fiefs que leur distribua le roi d'Aragon. Ils sont la souche de quelques vieilles familles espagnoles; leur origine est encore reconnaissable à leurs noms occitaniens. Les Muntaner qui ont produit un historien de Catalogne,

1. Mad. Sand, *Voyage à Mayorque.*

les Cotaner, dont le nom est le même avec une racine celtique, rappellent les Montagnes Noires, leur berceau. Les Delpech, les Delpuig, étaient de Pechnautier, des seigneurs de Cab-Aret, du clan des enfants de Nos. Évidemment, voilà les compagnons de Roger de Carcassonne. Leurs armoiries indiquent la même descendance pyrénéenne. Les Garri (Grands) au nom ibère, ont dans leur blason trois tours d'argent. Les Cos (montagne), au nom celtique, ont un ours d'or, couronné d'un lis d'or. Et les Bonpart, au nom roman et cathare, ont avec le lion un aigle noir, l'aigle Johannite en deuil planant dans un ciel d'étoiles. Ces noms sont communs à l'archipel et au littoral espagnol. Mais ici les origines n'éclatent pas seulement dans les écussons, c'est encore dans le sang qu'elles étincellent, et dans l'esprit des peuples[1]. Les Catalans, même les Valenciens, malgré leur mélange mauresque, ont le teint blond et le caractère indépendant des races septentrionales. On sait combien ces provinces romanes, si vives, si actives, si entreprenantes, si antipathiques au lent et hautain génie castillan, se sont impatiemment résignées au joug de plomb, et plus difficilement incorporées à la monarchie théocratique de Charles-Quint. C'est par ces provinces orientales que la monastique et ténébreuse Espagne respire encore, avec les brises de la mer, quelques rayons de lumière et de liberté qui sont comme le souffle précurseur du Christ.

1. En effet, Prim, Balaguer, Soler, Figuéras, Castellar, sont des noms albigeois. Les descendants des exilés du XIIIe siècle viennent de détrôner les Capétiens d'Espagne.

A côté de Nolasco, dont l'image apostolique erre sur les grèves de Barcelone et de Valence, une autre grande figure plus originale, plus philosophique, et plus chevaleresque, plane sur l'archipel Baléare et regarde aussi l'Afrique. Sur la flotte catalane que montait le jeune conquistador faisant voile vers les îles musulmanes, et dans son escorte de faidits albigeois, se trouvait un chevalier du nom de Lullio (L'oli, L'olio)[1]. Ce chevalier, quelle que soit son origine, s'établit à Mayorque, et cinq ou six ans après son arrivée dans sa nouvelle patrie (1235) eut un fils auquel il donna le nom de Ramon, en souvenir probablement de son infortuné seigneur le comte de Toulouse. Cet enfant, né, peut-être, d'une femme arabe et d'un père cathare, eut de sa double race, de son archipel, et du voisinage de l'Afrique, un esprit vif, ardent, mais singulier, hasardeux, intempérant, cosmopolite, chevaleresque à la fois et oriental. Son éducation nous apprend que les faidits albigeois avaient transporté leur civilisation romane dans l'archipel Baléare.

Le jeune Ramon Lulle honore principalement trois choses : le cheval, la science et l'amour; leur réunion forme, selon lui, l'idéal chevaleresque. Cet insulaire avant tout est chevalier : il aime le cheval et non le vaisseau, et non la mer. Il prête une dignité à ce noble animal. Il est à ses yeux le

1. Les Espagnols disent *Lullio,* du roman oli, olivo, oliver. Probablement de l'olivier du Mas-Saintes-Puelles. Alors Lullio serait parent de Nolasco, branche de Saint-André-Cap-de-Porc.

symbole non de la guerre, mais du commandement. Le vilain humilie le coursier, et le lâche fait affront au palefroi. La monture du lâche c'est l'âne. Le chevalier a le glaive pour la justice, et le cheval pour la souveraineté. Ce n'est pas qu'il méprise le vilain et le marchand : leurs professions sont les plus nécessaires à la société. Il veut les protéger, mais il réserve le gouvernement à l'intelligence et à la valeur. Son idéal, c'est qu'un bon clerc et un bon chevalier s'unissent pour gouverner le monde[1]. Cette part faite à l'intelligence trahit la race romane. Lulle est le chevalier de la pensée : la science devient un élément de la noblesse. Lulle sort de son île : il paraît aux tournois d'Aragon et de Castille. Mais il recherche surtout les écoles juives et arabes de Cordoue. Ce sont ses champs clos scientifiques et il rompt plus d'une lance contre les mollas et les rabbins. Esprit encyclopédique il cultiva toutes les sciences de son temps : philosophie, théologie, médecine, chimie, astrologie, et les langues orientales. Il méditait une somme des sciences de son siècle dont il tentait de réduire les éléments tumultueux à l'unité, pour le triomphe de la foi chrétienne, lui penseur indiscipliné, esprit insulaire, frondeur baléare.

Lulle est un *chevalier errant* de la science, et même un *chevalier sauvage* du sentiment, car le sceau de la perfection chevaleresque ce n'est pas la science, c'est l'amour. Il a l'âme trop tendre,

1. Ramondi Lulli Opera : *Libri Phil. Metaphis. Generales artium.*

et l'esprit trop ingénieux, pour n'être pas poëte. Selon les mœurs romanes importées dans l'archipel, il a son dualisme conjugal, et à côté de l'épouse, est l'amante idéale. Cette dame de ses pensées est une jeune matrone mayorquine, d'une grâce délicate et d'une beauté languissante, comme une fleur sur un tombeau. La mélancolique insulaire, après une longue résistance, lui dit, un jour, qu'elle cédait à son amoureux désir, et se découvrant la poitrine, lui montra son sein rongé par un cancer, et son cœur dévoré par la mort ; son cœur, mais non son amour qui, se dérobant au mal par le trépas, allait revivre dans le ciel. La jeune baléare expira bientôt après et Lulle inconsolable se retira dans sa pénitence et sa douleur sur la montagne de Ronda, une des cimes de l'île. Là il vit avec ses regrets, il pleure son amour et son péché, il assoupit son âme dans la piété, dans l'étude et la poésie : il chante morte celle qu'il célébra tant de fois vivante, et dont le fantôme le poursuit sur ses rochers, dans ses bois de pins, au bord de la mer [1]. Dans ses tendres et funèbres extases le Christ cinq fois lui apparut cloué sur sa croix. Le divin crucifié le reçut comme son chevalier. Un pasteur mystérieux vint le consacrer au service du Christ. Est-ce Nolasco, son compatriote, peut-être son parent, dans tous les cas son consanguin par l'âme? Ramon rêve la chevalerie de la science comme Pierre la chevalerie de la charité. Il veut délivrer l'Orient, et reconquérir le saint Tombeau, mais par la parole.

1. Ramondi Lulli Opera. *Libri Var. art. Medicinæ, Juris utriusque.*

Lulle est prédicateur selon le génie cathare. Fils des exilés albigeois, il a en horreur les croisades de l'épée. Il tente la conquête de l'islamisme par la croisade de l'esprit[1]. Il invente le ***grand art***, la logique universelle, machine dialectique, engin de guerre avec lequel il renversera toutes les forteresses de l'Islam. Dans cette pensée, Lulle quittera son île ; il ira trouver le roi de Mayorque à Perpignan, et ce roi, époux d'une Esclarmonde de Foix, fondera un couvent à Palma où treize moines étudieront la langue arabe. Il parcourra l'Europe demandant aux rois, demandant aux papes de créer des chaires de langues orientales. Il n'obtint rien de Boniface VIII, rien de Philippe le Bel. Le pontife, et le monarque, tout entiers à leur querelle, n'entendent pas le pacifique rêveur baléare. Mais le concile de Vienne, composé, chose remarquable, d'évêques méridionaux sous l'impulsion de la papauté d'Avignon, accueille les plans de ce Languedocien d'Espagne, et décrète l'enseignement de l'hébreu, de l'arabe et des langues orientales (1312). Déjà Lulle, donnant l'exemple, était allé dans le Levant : il s'était rendu en Chypre et de là dans la petite Arménie. Il apprenait sans doute le grec, et guerroyait contre les Hellènes schismatiques, et les Syriens mahométans. Il devait couronner sa longue et aventureuse carrière par une expédition exclusivement dirigée contre l'islamisme africain. Le vieillard octogénaire descend sur les côtes barbaresques ; comme dans les écoles de Cordoue, il dispute sur les places d'Oran et d'Alger ; mais il est

1. Ram. Lul. Op. ***Libri spirituales, prædicabiles***.

lapidé par la populace maure, et reporté mourant sur un vaisseau, expire en revoyant les cimes de l'archipel baléare[1].

C'est l'éternel honneur de l'émigration romane en Aragon d'avoir produit ces deux frères, Pierre Nolasco, et Ramon Lulle, le héros de la charité et le héros de la sience. Nolasco, et sa chevalerie monastique des plages, et ses pieux écumeurs des mers et des havres barbaresques, ont rempli le moyen âge des miracles de la *Rédemption*. Comme Pierre devançait le Conquistador sur les terres musulmanes, ainsi l'ordre de la Merci a préparé l'établissement définitif de l'Espagne et de la France sur les côtes d'Afrique. Mais l'Europe, en s'emparant du littoral, et par le refoulement de l'islamisme dans le désert, a mis fin à l'œuvre héroïque et sainte de Nolasco. La mission de Lulle, impossible au moyen âge, commence où finit celle de Nolasco, et va remplir les temps modernes. Au moine succède le laïque, le voyageur, le chevalier quittant l'épée pour la parole, le croisé pacifique de la science et de la civilisation. Cet insulaire cosmopolite, original et presque hérétique de l'âge féodal, est l'explorateur et le civilisateur des siècles nouveaux : de nos jours, il s'appelle Cook, Humboldt, Livingstone. Par la fondation des chaires des langues, Lulle ouvre le monde hébreu et grec, et prépare la réformation de Luther; par l'Europe protestante, elle enveloppe et pénètre le monde arabe, et en-

1. Ramondi Lulli. Opera. *Lib. Quodlibetici, et Disputationum.*

fonce enfin et traverse de part en part l'immense et mystérieux monde indien et oriental. Or, Lulle et Nolasco, nous le répétons, ne peuvent pas plus sortir de la Rome théocratique, de l'Espagne sanguinaire, et de la croisade exterminatrice, qu'une couple de colombes du nid d'un milan. Mais c'est la colombe blessée du Paraclet, qui, fugitive des tours de Toulouse et de Carcassonne, a égaré ses œufs sur les récifs de Catalogne et les écueils des Baléares [1].

Enfin parmi les faidits conquérants de l'archipel maure se trouvait un chevalier de la maison albigeoise des *Bonpard*. Cette maison était du Lauragais, et Pardo, l'aîné de ses fils, avait été châtelain de Fanjaus pour le comte de Toulouse; Pardo eut l'honneur d'être délégué par ce prince pour recevoir, sur la montagne, l'hommage des faidits de Montségur et d'assister au synode du Thabor. Un autre de ses enfants, du nombre des exilés, transporta sa race à Barcelone, et de là à Mayorque. Son nom de Bon-Pard s'explique par son écusson, effectivement composé d'un lion-pard, nageant dans le sang, et d'un aigle noir, émergeant d'un ciel d'étoiles. C'est le lion ibère, signe primitif de la race auquel s'est ajouté l'aigle johannite en deuil, signe de la foi proscrite : tout un symbolisme éthéré et oriental. La syllabe *Bon* est encore un indice cathare, et les Bonpard sont l'antithèse héraldique des Mauléon. Hugo de Bonpart, chevalier malhorquin, descendant de ce faidit

1. M. Saint-Marc Girardin, *étude sur R. Lulle*.

albigeois, passa dans l'île de Corse, en qualité de régent pour le roi Martin d'Aragon, et y fonda, dit-on, la maison italienne des Buonaparte. Ainsi Napoléon serait comme un dernier éclair, une fulguration lointaine et vengeresse de l'ouragan cathare, un tonnerre tardif, réparateur et solennel, réservé à notre siècle. Sa destinée a reproduit fatalement ses origines, réalisé tous ses emblèmes prophétiques. Il s'est appelé le lion du désert, il a fait de l'aigle pyrénéen, de l'aigle johannite, le symbole impérial de la France, il s'est assis au trône des Capétiens; il a possédé Rome et brisé la vieille théocratie; il a consacré la liberté religieuse, et en a été le promulgateur dans le monde, en termes magnifiques et immortels [1].

Voilà l'œuvre des trois grands descendants des faidits cathares, Nolasco, Ramon Lulle et Napoléon Bonaparte. L'histoire accepte ces rêves comme le peintre admet, dans ses tableaux, les nuées qui flottent dans les horizons lointains. Un monument existe encore de l'émigration et de la conquête albigeoise, c'est la langue romane, toujours vivante dans le royaume de Valence et dans les îles. Le mélange du castillan l'a corrompue davantage sur le continent; elle est restée plus pure dans l'archipel. Nous prendrons donc pour type ce roman baléare. Formé dès l'origine par la fiction des divers dialectes parlés par les faidits, il a dû cependant garder le cachet d'un dialecte dominant, celui du plus grand nombre. Et si maintenant, nous cher-

1. Mad. Sand, *Voy. à Mayorque.*

chons à déterminer, à l'aide du langage, de quels cantons albigeois est sortie la majorité de l'émigration, nous trouvons que c'est des Pyrénées, entre la Neste et le Salat, car c'est là que nous découvrons la souche antique du roman mallorquin. Voici un débris de ballade également compris sur les bords de la Garonne et de la Guadalaviar, une ronde que les jeunes insulaires dansent au bord de la mer.

Sas [1] allotas tots es diumenges
Quan no tenen res mes que fer
Ban a regar es cravelher
Dihent li : beu jà que no menjes !

« Les fillettes tous les dimanches, quand elles ne savent plus que faire, vont arroser le violier et lui disent : bois si tu ne manges. » Hélas, ces belles insulaires ne savent guère autre chose qu'arroser leur giroflée ! Le Valencien est railleur et facétieux comme le Gascon si nous en jugeons par la *Donsaïna*, recueil périodique de vers et de prose burlesque, ayant pour enseigne un petit magot battant un tambour suspendu à la queue d'un singe jouant de la flûte rustique.

1. Sas pour las, du latin ipsas et illas; deux ou trois mots espagnols et quelque archaïsme; voilà après six cents ans, toute la différence entre les deux dialectes. Les filles de la Haute-Garonne chanteraient aujourd'hui :

Las hillotas toutès dimenges
Quan no saben res mès que fer
Ban a rosar ech clavaris,
Li disen : beu jà que no mènjes.

Un théâtre, des journaux, une littérature provençale existent pourtant encore à Valence, à Alicante, à Palma, à Mahon. De l'archipel baléare, la langue romane a suivi la conquête aragonaise jusqu'en Sardaigne, dont elle a modifié le dialecte italien. Le Sarde indique, dans son idiome liguro-mallorquin, aux syllabes pleines et sonores, *su campo de sas Vendettas* [1]. S'il faut des vengeances au Sarde, ainsi qu'au Baléare et au Valencien, qu'ils se ressouviennent donc de leurs ancêtres, les faidits et les martyrs albigeois !

L'inquisition qui, de son regard de Gorgone, n'a pu dévorer Barcelone ni Valence, a desséché l'archipel Baléare. Ses îles sont presque désertes; la terre à peu près inculte, le peuple à demi barbare. De son génie primitif, il ne lui reste que sa harpe devenue sauvage. Le langage est provençal, le type et le cœur sont africains. Assis sous des palmiers, il chante des paroles romanes sur des airs arabes; on danse, au bord de la mer, au sourd bourdonnement du tambour de basque, les boleros mauresques. Palma conserve encore, dans sa bibliothèque, le portrait gothique de don Jaïcmé, le conquistador. Cette image royale et cet idiome vulgaire, voilà tout ce qui reste, dans ces îles, de la conquête cathare. Les soldats de Napoléon, du champ de bataille de Baylen, furent déportés sur ces écueils inhospitaliers. Ces Français du Midi, surpris non moins qu'émus d'entendre résonner leur doux idiome maternel sur des lèvres

1. Un italien dirait : Il campo delle vendette.

barbaresques, purent se dire en mourant : Nos pères ont donc conquis cet archipel Baléare ! Exilés, ils ont pleuré comme nous au bord de cette mer d'Afrique [1].

VI

ALBIGEOIS RÉFUGIÉS EN ITALIE. — LE TROUBADOUR GUILHEM FIGUEYRAS.

Mais dès que les Albigeois se furent aperçus que le jeune roi don Jaïcmé, l'Éliacin du catharisme, infidèle à la politique chevaleresque de son père, le martyr de Muret, n'était plus qu'un monarque ambitieux, le soldat couronné de l'Espagne, et le glaive de Rome contre l'islamisme, ils cessèrent de chercher un refuge incertain en Aragon. L'émigration prit son cours vers les Alpes. L'église d'Aquitaine était la fille et comme la succursale de l'église d'Italie. Elle trouvait un asile plus assuré dans sa métropole transalpine. Elle se dispersait dans les cités lombardes, où, grâce aux institutions républicaines, et surtout aux luttes de l'Empereur contre la papauté, l'église cathare était florissante et, pour ainsi dire, tout entière encore. Peut-être les fugitifs y étaient-ils attirés par l'Empereur lui-même : c'était le fameux Frédéric II, un poëte, un esprit multiple, un génie cosmopolite, infiniment propre à opérer la fusion des

1. Madoz, *Dic. géograph.* — Ferd. Denis, *sur l'Espagne.*

races et des religions, et qui après avoir, sous l'impulsion des papes, persécuté les johannites et combattu les musulmans, les ameutait maintenant, pêle-mêle et en tumulte, contre les papes et enfermait Rome dans un cercle de colonies sarrasines et d'églises cathares et léonistes. Frédéric de Souabe était un monarque bien autrement brillant et audacieux que don Jaïcmé d'Aragon qui pourtant devait triompher où se briserait le magnifique César, et s'agrandir des débris de cette immense ruine impériale.

Tandis que l'Espagne n'offrait donc aux Albigeois qu'un refuge mal assuré, l'Italie leur ouvrait un vaste champ de bataille où ils pouvaient attaquer de plus près la théocratie romaine. C'est là que se rendaient en général les parfaits, les zélés, les esprits libres et guerroyants. C'est là que se retirèrent les troubadours Amérig de Pégulha et Guilhem Figueyras. Amérig était un marchand de Toulouse, probablement originaire, comme son nom l'indique, des sources de la Garonne. Guilhem était un tailleur de la même cité : il échangea l'aiguille paternelle contre une harpe, non pas la harpe des châteaux, mais le galoubet des carrefours. « Il se fit, dit son biographe contemporain, jongleur des citoyens. Il ne recherchait pas les barons, mais seulement les hôteliers. Quand venait un homme de cour, il devenait triste et sombre ; il n'avait de repos qu'il ne l'eût abaissé ; il ameutait incontinent ses ribauds [1]. » Figueyras,

1. Troubadours : Miguel de la Tor.

on le voit, était un homme du peuple, un chanteur des rues, un troubadour turbulent des cités républicaines du Midi, un Aristophane plébéien et querelleur toujours prêt à molester les chevaliers, et à persifler les clercs et les évêques. Il est épicurien et non pas cathare, mais pourtant allié à l'albigisme, et sans doute parent du diacre Sicard Figueyras, directeur des écoles et des ateliers de Cordes. Lui, sa religion, c'est le plaisir, la liberté sous le doux ciel du Midi, l'amour de la patrie toulousaine. Mais il est citoyen, il est peuple, il est homme, et ce sentiment profond de la patrie et de l'humanité transforme un vil histrion en un poëte de génie. Il a vu sans doute son parent livré à l'inquisition, et, mis entre le supplice et l'apostasie, abjurer entre les mains d'Isarn, le fanatique abbé de Vieilmuret. Il a entendu ce moine troubadour célébrer sa chute lamentable dans un poëme d'une platitude barbare dont chaque homicide strophe s'illumine sinistrement d'une lueur de bûcher et répand une odeur nauséabonde de chair humaine rissolée. La famille et la patrie le chargent de leur vengeance immortelle. Il va transpercer ce ménestrel du saint-office, sur sa lyre de plomb, dont le monotone et sourd grincement, comme celui d'un gril ou d'un sabot, accompagne le mugissement de sa stupide mélopée [1]. Mais non, l'idiot disparaît dans la vapeur des larmes et du sang. Ce n'est pas un homme, c'est un peuple tout entier qu'il voit étendu sur un chevalet, et sa grande ennemie

1. Raynouard, troubadours, *Isarn de Vieilmuret*.

l'éternelle tortionnaire, c'est Rome. Alors cet histrion se transfigure dans les douleurs patriotiques et monte à la hauteur des vengeances de l'univers. Son galoubet devient une grande lyre dont les cordes d'airain sifflent comme l'arc de l'archange et grondent comme le tonnerre de Jéhova. Voyons l'implacable chanteur vider infatigablement son carquois sur sa gigantesque ennemie attachée dans sa pourpre au pilori des siècles.

Mais comment traduire, dans sa fureur naïve et sa sainte férocité, ce prodigieux ïambe dont les vers, en nombre impair dans chaque strophe, s'élancent par bonds inégaux, et désordonnèment se précipitent, doublant, triplant, quadruplant leurs rimes vengeresses, comme des pointes de glaive, sur ce nom inexprimablement odieux, inépuisablement évoqué : Rome!

— « Rome, je ne m'étonne pas si le monde se perd! Par toi, le siècle a été mis en travail et en guerre! Par toi, mérite et merci sont morts dans l'univers! Et par toi, Rome perfide, racine, tige et cime de tout mal, fut trahi le roi d'Angleterre! »

— « Rome traîtresse, ta convoitise t'abuse! Tu tonds jusqu'au vif tes brebis. Mais que le Saint-Esprit, qui revêtit l'humaine chair, entende nos prières! Qu'il te brise le bec, Rome! Et ne demande pas grâce, car tu es fausse et déloyale envers nous et les Grecs! »

— « Rome, n'en doute pas, tu seras un jour angoissée des prédications menteuses que tu fais sur Toulouse. Tu lui ronges les mains ! Tu déchires les petits et les grands comme une chienne enragée! Mais si le comte régnant vit deux ans encore, il fera de tes perfidies repentir la France ! »

— « Rome, ta perversité est telle que tu ne tiens compte de Dieu ni de ses Saints ! Rome, perfide et larronne, tu règnes si indignement qu'en toi se cache, et s'amasse, et s'incarne toute la tromperie de ce monde ! Quel outrage n'as-tu pas fait au comte Ramon ! »

— « Rome, j'ai l'espoir qu'avant peu tu viendras à mal port, si le vaillant empereur relève son destin, et agit comme il le doit ! Rome, je te le dis en vérité, tu verras déchoir ta puissance, et que Dieu, le Sauveur du monde, me donne de le voir ! »

— « Rome, que de félonies, de vilenies et de crimes ne commets-tu pas pour obtenir l'empire du monde ! Tu n'as crainte de Dieu ni de ses statuts. Aussi, je le vois, tu feras plus de mal que je ne puis dire, ou dix fois plus ! »

— « Rome, tu serres tellement la griffe que ce que tu peux saisir rarement t'échappe ! Si tu ne perds bientôt ton pouvoir je vois dans ton piége trébucher le monde ! Il est vaincu, il est mort; voilà l'œuvre de ton pape ! »

— « Rome, que celui qui est la lumière, la vraie vie, et le véritable salut du monde te donne ton fatal salaire pour les maux dont gémit tout l'univers ! Rome déloyale, cause de tous nos malheurs, si tu ne te repens, tu brûleras sans faute au feu de l'enfer ! [1] »

Tel est, dans sa trivialité populaire, cet ïambe gigantesque. C'est ainsi que se déroulent, à travers les strophes vengeresses, les colères indomptées de cet Archiloque toulousain. Son chant implacable s'élève, il prend des accents religieux, il en jaillit comme des éclairs prophétiques. Le chantre inspiré pressent la ruine du monde catholique. Il voit l'Espagne, il voit l'Italie scellées dans leurs tombeaux. Il pose nettement le duel entre Rome et le monde. Le monde périra ou Rome ira dans l'enfer. L'épicurien se convertit à la foi du Consolateur. Il confesse l'Esprit venu en chair. Il finit en invoquant le Christ comme le vrai salut du monde. La foi est orthodoxe, mais le langage est cathare, johannite.

Germonda, une poétesse catholique de Montpellier en réponse à la diatribe foudroyante de Figueyras, entonna sur le même rhythme, et, je crois, dans le même nombre de strophes, l'apologie de la théocratie romaine. C'est l'hymne, l'épithalame de l'inquisition : elle la débarbouille de sang, de l'éclaboussement des massacres et des exhalaisons fétides du bûcher ; elle la baigne dans un flot d'encens

1. Raynouard, troubadours, *Guil. Figueyras.*

nauséabond qui répand une odeur mélangée d'autel et de tombe. Germonde, la Sapho du saint-office, n'est pas moins plate qu'Isarn son Pindare [1]. Leurs mornes cantilènes contrastent par leur vide et leur néant avec le dithyrambe superbe de Figueyras. Ici tout est vivant, frémissant. C'est le cri d'un homme, le hurlement d'un peuple égorgé, le rugissement d'un monde expirant. Après six cents ans ce poëme fume encore ; il s'en exhale encore une odeur de foudre. Cette malédiction est un jet magnifique de cette grande lyre d'éternel amour d'où le Dante tirera bientôt son infernale et céleste épopée.

VII

MORT DE GUILLABERT DE CASTRES, DE PHILIPPA DE MONTCADE COMTESSE DE FOIX ET D'ESCLARMONDE DE FOIX, VICOMTESSE DE GIMOEZ. — FUNÉRAILLES CATHARES.

Figueyras est le clairon de la guerre cathare. Son sirvente implacable est le haro des vengeances ameutées contre Rome. Les camps de Penne, de Nora et du Thabor dressèrent l'oreille à cette terrible fanfare. L'insurrection faidite fourmillait sourdement dans les vallées de l'Aveyron, les plaines de Toulouse, les rochers de la Cerdagne et les conques orageuses de la Catalogne ou de l'Aragon. Guillabert de Castres ne vit probable-

1. Ibid. : *Germonda de Montpellier.*

ment que les apprêts de cette insurrection nationale. Le patriarche s'endormit dans sa paix, quand de toutes parts s'aiguisaient et se hérissaient les lances patriotiques. Et tout porte à croire que la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde l'avaient devancé dans le tombeau. Arrêtons-nous sur ces grandes figures albigeoises dont la mort mystérieuse s'enveloppe du même nuage.

La vicomtesse d'Alion visitait fréquemment le patriarche vénéré, et les deux illustres mères, qui l'étaient de son enfance comme du catharisme pyrénéen. De Montalion, à travers la forêt de Bélestar, elle descendait à Montségur[1]. Après une halte sur la montagne sainte, elle continuait, à travers l'Acarnaguez, jusqu'à Tarascon ou Pamiers où elle rencontrait son grand frère le comte Roger-Bernard. Puis, de l'un ou l'autre de ces deux castellars, elle se rendait, à travers le Podaguez, auprès de son frère chéri, Loup de Foix, à ses châteaux de Montagut ou de Durban, ou dans leur manoir natal, indivis comme leur cœur, des Salenques. Esclarmonde d'Alion, placée entre la vieille Esclarmonde de Montségur, et la jeune Esclarmonde de Cardonne, était la correspondante habituelle entre le comte de Foix et le roi d'Aragon. C'était la colombe, messagère de la patrie et du Paraclet, qui de castellar en castellar transmettait le mystère de Toulouse à Barcelone et à Saragosse. Tous les ans, l'hiver la faisait descendre de ses plateaux glacés de Cerdagne, et résider dans

1. Tradition populaire.

sa tiède vallée natale de l'Arise. Cette vallée, d'une étendue d'une lieue environ, est de forme ovale, et ressemble à une barque amarrée, comme à un môle gigantesque, au pied des Pyrénées. Les hauteurs de Ménaï découpent des ondulations gracieuses du côté de l'Orient. L'Arise, échappée de la grotte et de la conque du Mas-d'Azil, par l'âpre gorge du Cab-Aret, s'assoupit sous son rideau sinueux d'aulnes, de peupliers et de saules, et parcourt des rivages dont la beauté respire dans leurs noms mélodieux : Sabarat, Ramos, Rive-d'Alion, Salencas, Balaguer, Corbaout[1]. Tous ces noms réveillent des souvenirs historiques. Corbaout (montagne), assis dans la plaine et qui ne justifie nullement son site, rappelle involontairement Corba de Pereille, d'autant plus que la race antique qui l'habite est descendue du pays d'Olmès, et conserve le nom de Bélestar, son ancien titre seigneurial. Balaguer a dû recueillir les Balaguer de Chalabre réfugiés dans le comté de Foix, et dont le chef Ramon de Balaguer, compagnon de guerre de Loup de Foix, concourut au massacre des inquisiteurs, et à la défense de Montségur. Reb-Alion est un hameau d'Esclarmonde, tombé du chef de l'infante dans la maison de So, qui posséda des terres à Campagna d'Arise, comme à Campagna de Sault. Les rivages et les collines sont constellés des noms de Foix, d'Alion, de Durban, des chefs albigeois et des évêques cathares : L'Arise évidemment était hérétique et patriote, puisque, plus tard, dans la réaction on construisit,

1. Nap. Peyrat : *l'Arise, siège du Mas-d'Azil.*

pour en comprimer les riverains, deux bastides ou forteresses : à sa source, celle de Sérou ou de la montagne, et vers son embouchure, celle de Besplas, ou des belles plaines, postes avancés de l'abbaye du Mas-d'Azil.

Le château des Salenques, ancien monastère retombé dans le domaine comtal, et maintenant résidence d'Esclarmonde d'Alion, occupe un site agreste et nullement féodal[1]. Adossé au coteau du nord, sous un bois de chêne, dans le repli du ruisseau, le gracieux manoir, d'un aspect à la fois guerrier et monastique, découvre les courbes élégantes des collines semblables à une conque ovale de verdure, à une vaste corbeille blanchie au printemps d'une floraison de neige, et parfumée en automne de ses fruits plus éclatants encore que ses fleurs, de pêches roses, de grappes noires ou dorées, de figues vertes ou violettes aux pleurs de miel congelé, et de grenades dont le cœur entr'ouvert montre une cristallisation de rubis. De son étroite fenêtre à cintre roman et à baie géminée, Esclarmonde contemple, à l'est, les cimes ondulées des monts de Gabre couronnées d'un vaste dolmen celtique marqué d'une croix ; au sud-est, les tourelles du Castellot qui barre le Cab-Aret, les deux croupes de la Tentina berceau probable de l'évêque-martyr Tento ; plus près encore vers le sud, dentelant les rampes abruptes du coteau, les murailles et le donjon crénelé des Bordes, séjour de ce vaillant Ramon l'un des héros des guerres romanes. Plus

1. Nap. Peyrat : *Siége du Mas-d'Azil. — Tradition populaire.*

bas, au sud-ouest, le couvent de Saint-Pierre[1], au milieu des vignobles de l'Agré-Monal; et plus haut, vers l'ouest, le monastère de Porte-Cluse devant une gorge aride d'où tombe une cascatelle: l'arc se terminait par les tours de Henri de Campagne, et les collines de Corbaout fuyant avec l'Arise vers le couchant. La guerre avait dévasté le vallon et semé sur ses pentes de vastes décombres: mais les cloîtres déserts, les tours mutilées, les arcades rompues, les flèches frappées comme de la foudre, ajoutaient à l'incomparable beauté des montagnes refleuries la grâce des ruines, et le charme mélancolique des souvenirs.

Esclarmonde avait encore dans son domaine une ville ibéro-romaine, cité morte, dont la plaine recouvre le cadavre, et dont les débris comme des ossements affleurent à la surface des sillons. Elle s'appelait Ramos et s'étendait des Bordes aux Salenques, entre l'Arise qui, du côté du sud, formait son fossé, et la voie romaine qui bordait les murs, au pied du coteau du nord (la Strada). Les champs gardent encore la désignation de ses quartiers: voici la place publique le *Prévicinal*, Pratum-Vicinale. Deux rues y débouchent, la Carrerassa et la Villatéria. La première forme, comme l'indique son nom, le quartier aristocratique, à l'aspect du torrent et du soleil; la seconde est un faubourg rustique, qui se dirige au septentrion, vers le vignoble et les parcs des troupeaux. Sur la *Strada* antique, on trouve encore, au levant, Las Lanas, lieu de la tonte des

1. Saint-Pey. L'Agré-monal, ager monialis.

brebis; au couchant, l'abattoir, qui s'appelle Excornabious [1]. Plus haut, sur la colline, est le vignoble que la douceur de son raisin cuit par le soleil a fait nommer, par les Romains, Vinumléné [2]. Ses pampres marient presque leurs feuillages pourpres aux lierres noirs qui flottent sur les murailles gothes des Salenques. L'historien devait inscrire dans ce martyrologe patriotique le nom de Ramos, cité morte, martyre des invasions de Clovis et de Charlemagne, et dont le sépulcre était devenu au XIIIe siècle, l'apanage gracieux et funèbre d'un héros et d'une héroïne de l'indépendance romane.

Il y avait, derrière les Salenques, au sommet du coteau boisé, un belveder dont la tourelle dressait son cône aérien, entre les ramaux de chêne. De son faîte on découvrait l'Eden de l'Arise, et par-dessus les crêtes rocailleuses du sud, à l'horizon éclatant, les blanches cimes et la frange des neiges éternelles qui découpent l'azur du ciel espagnol. De cette vue superbe, le Mirador avait reçu le nom de Bracabella. C'est de là que la jeune abbesse des Salenques épiait si le grand comte Ramon-Roger descendait le soir, des montagnes bleues de Ménaï. Ces amours coupables se sont transfigurées dans le Paraclet. Et maintenant leurs pieuses filles, Esclarmonde et Honora, regardent de la même tour si leurs époux Bernard d'Alion et Loup de Foix, n'accourent pas sur leurs cavales rapides, des cimes de la Catalogne

1. Escornebœuf.
2. Bioléna.

et d'Aragon. Dans leur veuvage, elles soupirent la ballade mélancolique de l'abbesse.

Aquelas montanhas
Tan altas tots jors
M'empaxan de vese
On son mas amors!

Las rocas nevadas
Bé s'abaxaran,
Et mas amoretas
Se rapproxaran[1]!

Ce chant d'amour conjugal prenait encore, dans la bouche de ces princesses, un sens symbolique de conjuration nationale. Leur cœur s'adressait par delà leurs époux, à leurs frères exilés, à leur chef le vicomte de Carcassonne, à leur protecteur naturel, le jeune conquistador d'Aragon. Elles imploraient le grand et divin conjuré du moyen âge contre Rome, l'Amour, l'Esprit errant dans ces plaines de neige voisines du ciel. Et ce soupir de colombe éplorée répondait, d'un vallon des Pyrénées, aux cris d'aigle furieux que Figueyras poussait de la cime des Apennins et des Alpes.

Montségur était, au printemps et en automne, la halte d'Esclarmonde, descendant de Montalion aux

1. « Ces montagnes, toujours si hautes, m'empêchent de voir où sont mes amours. — Mais ces roches neigeuses s'abaisseront certainement, et mes tendres amours se rapprocheront! » Cette ballade est attribuée à Gaston-Phébus : mais elle n'a pas de sens dans la bouche de ce comte, et perd tout son mystère conjugal et patriotique. La forme espagnole de ces quatrains est plus ancienne que l'époque de Phébus.

Salenques, et remontant de l'Arise dans la Cerdagne. Outre cette migration périodique, des deuils, des noces, des martyres, et dans ces derniers temps des funérailles, l'appelèrent fréquemment sur le Thabor. Nous pensons que c'est alors que mourut Philippa comtesse de Foix. Philippa de Montcade, femme du comte Ramon-Roger, fut l'épouse la plus soumise, la plus résignée, la plus silencieuse, de ce brillant, éloquent, et belliqueux prince, l'émule en Orient de Richard cœur de Lion et le vainqueur de Simon de Montfort en Occident. Elle donna trois enfants à son mari, le comte Roger-Bernard, d'une grandeur moins éclatante que celle de son père, mais plus chevaleresque et plus idéale ; l'obscur Améric, otage de Monfort et compagnon de captivité de l'Infant d'Aragon dans le palais de Carcassonne ; enfin, Cécilia femme de Bernard VI, comte de Commenges. La religieuse princesse adopta les deux enfants que son mari avait eus après son divorce mystique, Loup et Esclarmonde ; et tous ces enfants, nés de sa chair ou de son âme, l'entourèrent à ses funérailles. La comtesse Philippa, née peut-être dans l'Alcazar de Saragosse mourut dans une caverne de Montségur et passa de la grotte dans la tombe[1]. Dès que l'agonie commençait, le moribond cathare, déjà séparé du monde, était absolument isolé de sa famille, et transporté dans la maison de l'évêque, entouré des diacres, sa famille spirituelle. Il y rendait le dernier soupir, au

1. Le comte Ramon-Roger ne la nomme pas dans son testament. Dom Vaissette en conclut qu'elle était déjà morte en 1220. Elle pouvait être seulement morte au monde.

milieu de leurs prières, et peut être aussi de leurs cantiques. Philippa ne fut que la *socia*, l'acolyte d'Esclarmonde.

Celle-ci fut une héroïne, la digne sœur de Ramon-Roger; elle domina même son grand frère et toute la maison de Foix. Elle l'amena à son abjuration de Fanjaus, entraînant, avec son glorieux chef, toute la famille comtale. Effectivement, elle entraîna dans l'albigisme la comtesse Philippa sa belle-sœur, sa nièce la vicomtesse Ermessinde, son cousin Arnauld, vicomte de Castelbon, et fit élever par des ministres johannites tous les infants de Foix. Son abjuration était une déclaration de guerre. Du Castellar de Pamiers, où elle régnait, elle engagea la lutte contre les moines de Saint-Antonin, qui disputaient cette ville aux comtes, puis contre les évêques et les religieux de Cîteaux aux conférences de Pamiers où elle figura comme théologienne; puis contre le roi de France et le pape de Rome, en reconstruisant Montségur sur les rochers duquel vinrent se briser tous les efforts de la croisade[1]. Du haut de cette roche, elle poussa à la guerre son héroïque frère, ses vaillants neveux, ses fils, ses gendres, ses cousins, cet incomparable clan du Cantabre Aznar, les comtes de Foix, de Commenges, de Carcassonne, de Couserans, de Palhars, de Castelbon et de Barcelone, qui est le roi d'Aragon. Sur son trépied du Thabor, Esclarmonde fut la sibylle des guerres nationales, la prophétesse de la délivrance romane. Montségur

1. Doat XXII. *Bérenger de Lavelanet.*

sauva le midi. Après la victoire de la France, la grande faidite remonta sur la montagne sainte, et, pour y mourir dans son muet désespoir, s'enveloppa comme d'une nuit. Elle conserva le même ascendant sur les princes : son nom est une gloire de la maison de Foix. Elle le transmet à sa nièce, Esclarmonde d'Alion, à sa petite-nièce Esclarmonde de Cardonne, à son arrière-petite-nièce Esclarmonde d'Aragon, qui sera bientôt reine des Baléares[1]. Ce nom prophétique ceignit le front de chacune de ses filleules d'un rayon de grâce. Mais leur vieille et illustre marraine en réalisa seule le symbole orageux; elle fut véritablement un éclair, et un jet de foudre dans la plus effroyable tempête qui ait bouleversé le monde. Depuis longtemps, elle s'entourait d'oubli, et s'enveloppait de silence. On la trouva sans doute éteinte dans sa grotte. Les Amis de Dieu, qui ne croyaient point à la résurrection des corps, avaient cependant la plus grande horreur de la violation des tombeaux. Dès leur vivant ils dérobaient leurs cendres dans le mystère du trépas. On les ensevelissait de nuit, et ceux qui portaient le cadavre promettaient de n'en révéler jamais le sépulcre. Les princesses de la maison de Foix déposèrent sans doute les restes d'Esclarmonde auprès de ceux de Philippa, dans quelque crypte inconnue de Montségur où elles trouvèrent enfin le repos de l'oubli et la paix du désert. A la place de la vicomtesse de Gimoez, celle que nous supposons la mère de Loup de Foix et d'Esclar-

1. Holhgaray, *Hist. des comtes de Foix.*

monde d'Alion, Ermengarde du Teil, l'ancienne abbesse des Salenques, déjà sa coadjutrice, resta l'archidiaconesse de Montségur [1].

Guillabert de Castres suivit bientôt ces illustres catéchumènes dont il scella le tombeau. Cet homme qui lutta contre saint Dominique, l'évêque d'Osma, les légats romains, à Montréal et à Pamiers; qui convertit les princes et les princesses de la maison de Foix; qui fut le conseiller des comtes de Foix et de Toulouse, et des barons pyrénéens; qui, par son ascendant auprès des princes, fonda Montségur et Castelbon, ces deux champs d'asile du XIIIe siècle; qui recueillit sur ces deux cimes le sacerdoce albigeois et la chevalerie romane; qui, redescendu des montagnes avec les faidits, fut l'âme de la réaction patriotique, le prophète des guerres libératrices et comme le légat du Paraclet et de l'humanité dans la victoire du midi. Ce vieillard, qui après le plus inespéré triomphe, vit, plus inespérément encore, sa patrie écrasée par le roi de France; qui reculant devant l'inquisition cette seconde croisade, ramena le sacerdoce johannite sur le Thabor; mais qui, de cette cime désolée comme son destin, tenait encore en alarme le roi de Paris et le pontife de Rome; cet *Ange* de la plus horrible tourmente qui ait bouleversé le monde, disparaît comme un fantôme; on ignore le temps de sa mort, et le lieu de sa sépulture; il n'a pas même un mot dans l'histoire, tandis que ses sanglants vainqueurs ont des trônes et des autels. Bertran d'En Marti, fils ma-

1. Doat : *Anteposita fuit aliis hæreticabus.*

jeur de Guillabert, ensevelit le patriarche auprès de son prédécesseur Gaucelm, et selon l'ordre hiérarchique, prit sa crosse pastorale avec le fardeau de ses douleurs, et marcha tranquillement au martyre.

Dans la religion de la lumière et de la vie, la mort n'existe pas: la croix est une *élévation*, le martyre une *ascension* dans le gloire [1]. Donc point de pleurs au trépas, et peu de rites funéraires. Pour les Albigeois, la vie était l'exil, la mort le retour dans la patrie. Comme tous les mystiques ils devaient chanter le psaume des bannis d'Israël. Assis au bord des fleuves de Babylone nous avons pleuré en pensant à Sion. Babylone c'était le monde jeté sur les torrents des choses changeantes et mortelles. Sion, c'était le ciel, la cité immuable, construite sur le rocher des siècles. Aussi ni soupirs ni gémissements. Ses compagnons chantaient la délivrance du mourant, et son âme pure s'envolait dans un cantique, comme l'antiquité le disait symboliquement de l'âme des cygnes.

Emacié par le jeûne, par la douleur et le désir, le cathare ne laissait presque rien à la tombe. Sa chair avait déjà revêtu l'incorruptibilité. Il ne restait de ce corps éthéré que l'aride enveloppe que la cigale dépose au creux du rocher, ou la pâle tunique que le papillon abandonne au vent lorsqu'il déploie ses ailes frissonnantes dans l'azur. Les Amis de Dieu avec leur dédain de la chair, auraient dû, ce semble, n'avoir aucun souci du corps. Vivant, ils le

1. Il faut que le Fils de l'homme soit élevé. Père, glorifie ton Fils ! Ev. de Saint-Jean, chap. XVII.

méprisaient, ils l'honoraient mort. L'âme, à leurs yeux, sanctifiait son vêtement. Ils respectaient leurs cendres. Ils dérobaient leurs sépultures, avaient horreur de la profanation des tombes, et les inquisiteurs qui fouillent les sépulcres leur paraissaient des hyènes et des vautours. De là, tant de secrètes nécropoles [1].

Montségur fondé, quarante ans auparavant, pour être une arche de salut, ne fut que le dernier et solennel sépulcre. L'inquisition, n'a pas, que nous sachions, découvert ses cryptes funèbres. Ses entrailles renferment encore, chacune dans sa cellule de granit, comme des abeilles dans leur alvéole, les cendres des évêques, les ossements des barons. C'est là que reposent la comtesse Philippa et la vicomtesse Esclarmonde. C'est là que dort depuis six siècles Guillabert de Castres. Son mausolée est une montagne. Moïse a le mont Nébo, Guillabert a le Thabor pyrénéen.

1. Reg. de l'Inq. de Toul. passim.

VIII

RAMON D'ALFARO

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

I

LIGUE CONTRE LA FRANCE. — EXPÉDITION DE ROGER DE CARCASSONNE.

Figueyras, dans sa philippique, énumère tous les ennemis de Rome, le comte Ramon, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, et même les Grecs de Constantinople. Il est le clairon éclatant de la ligue contre le Pape, et il convoque dans ses rangs tous les princes blessés des foudres théocratiques. Il les groupe autour de celui qui est le plus grand par la puissance, la dignité et le génie, qui a toutes les sympathies du poëte, le *vaillant empereur*. Les troubadours en général étaient gibelins : le Tyrtée républicain de Toulouse se déclare pour le César allemand. Son patriotisme et sa perspicacité politique l'élèvent au-dessus des antipathies de race et de religion. Il n'y a pour lui ni Teutons ni Romans, ni Latins ni Grecs. Il n'y a qu'un ennemi commun, Rome. Les troubadours avaient raison : la liberté, compatible avec l'empire, est incompatible avec la théocratie. Un César n'est qu'un despote; un pape est un despote-Dieu.

Ce César était Frédéric II, petit-fils de Barberousse, Allemand d'origine, Italien de naissance, héritier des terres et du génie des empereurs de la Maison de Souabe, et des rois normands de la Maison des Deux-Siciles. Les Papes dont il était le pupille avaient élevé l'orphelin impérial dans l'espoir qu'il serait l'aigle docile et guerrier qui exécuterait leurs chasses contre les princes insoumis. Mais le jeune empereur avait tourné ses serres contre Rome, et saisi vigoureusement le globe du monde. Excommunié, il cherchait un appui dans les cathares italiens contre lesquels il avait d'abord, à l'instigation des Papes, promulgué des lois sanglantes, et s'attachait les Arabes qu'il colonisait dans les Calabres, et dont il se formait une garde africaine. Chef d'une croisade en Orient, il avait de ses propres mains mis sur sa tête la couronne de Jérusalem et traité directement avec le Sultan des Turcs [1]. Prince de génie, multiple et mobile, valeureux et rusé, enthousiaste et sceptique, mais par-dessus tout politique et empereur, il semblait vouloir réaliser dans le monde la fusion, dejà opérée dans son esprit, du Nord et du Midi, de la chrétienté et de l'islamisme. Il pressentait que le temps des croisades était passé, que la théocratie romaine était à son déclin; il voulut achever cette ruine gigantesque et il usa à cette œuvre providentielle mais hâtive d'un demi-siècle sa fortune et l'avenir de sa race. Pendant qu'il s'entourait de Cathares et d'Arabes, Frédéric con-

1. Makrizi : *Chroniques arabes.*

fisquait les biens des Templiers et des évêques, et marchait sur Rome. Le comte de Toulouse dut se transporter plusieurs fois auprès de l'Empereur, et il entraînait dans la ligue dont le César était le chef, les rois d'Angleterre et d'Aragon, ses deux cousins. L'Empereur, nous l'avons vu, rendit à son *très-cher allié et féal* Ramon comte de Toulouse, le comtat Venaissin, et le titre de marquis de Provènce, avec défense à tous, soit ecclésiastiques, soit séculiers, d'attaquer ces domaines, sous peine de mille livres d'or (1234).

Montségur était le centre et comme le sanctuaire de la ligue pour la nationalité romane. Le comte Ramon n'y vint jamais, du moins ostensiblement; mais ses conseillers, les principaux seigneurs de sa cour s'y rendaient fréquemment sous prétexte d'accomplir des devoirs religieux [1]. Un jour c'est Roger de Toulouse, de cette famille chevaleresque collatérale de la Maison comtale de Sainte-Gélis. Une autre fois, c'est Roger d'Aragon, suivi de cinquante chevaliers, escorte princière d'un chef probablement issu d'une branche égarée de la dynastie royale de Saragosse. Une autre fois enfin, c'est Alaman de Roaïx, de cette race illustre qui, avant et depuis, est entrée soixante-quatre fois dans le capitoulat toulousain, race essentiellement civique, consulaire et cathare. Alaman, son chef, était évêque, un de ces évêques guerriers, établis par le synode de Montségur. Nuit et jour à cheval, il protégeait de sa lance les proscrits albigeois, et

1. Doat. XXII. Dép. des captifs de Montségur.

traquait dans les plaines du Lauragais les inquisiteurs, comme des loups et des sangliers. Alaman, dont l'évéché est inconnu, et qui ne fut peut-être revêtu que de cet épiscopat nomade et belliqueux, prêcha à Montségur. Nul doute que tous ces pèlerins ne servissent d'intermédiaires entre le comte de Toulouse et la Montagne du Paraclet.

Depuis la mort de Guilhabert de Castres, le patriarche du catharisme pyrénéen était l'évêque Bertran d'En Marti. Il était né à Saint-Michel de Lanès, de race chevaleresque et parent des seigneurs de Calhao et de Calhabel. C'est pour cela qu'on l'appelle parfois Marti de Calhabel. Il prêchait à Lantar, Montesquieu, Lanerville, Beauteville, le Mas-Saintes-Puelles, dans tout le Lauragais. Fanjaus, en temps de paix, était la résidence du Fils-Majeur. Il vint un jour visiter sa métropole d'où le chassait l'inquisition, et le danger qu'il y courut prouve la vive affection que lui portait son troupeau [1]. Il fut arrêté, avec ses trois *compagnons* Joan Ricard, Pierre Coloma et Pierre de Sant-Julia, dans la maison des chevaliers de l'Ile proscrits et refugiés sur le Thabor. Caousida, femme de Ramon Fornier, concierge probablement de cet hôtel désert, courut désolée, à l'atelier des Arméniens et leur dit que pour 300 sols on pourrait délivrer les Amis de Dieu. Peytavi, l'un des Armens, probablement orfèvre, lui remit sept écuelles d'argent, comme nantissement entre les mains des bayles de Fanjaus. Cela fait, la pauvre Caousida s'en va quêtant

1. Dom Vaissette, t. VI, addit., p. 21.

de porte en porte, mais elle ne put collecter que 80 sols; elle les porta aux bayles Ainart et Hugo, qui plus avares que cruels, complétèrent la somme en retenant les sept coupes d'argent. Ils relachèrent l'archidiacre et ses compagnons qui s'en allèrent rendre grâce à Dieu de leur délivrance dans la forêt d'Amiel du Moster (du Monastère), ou la tendre Caousida, tombant à leurs pieds, implora leur bénédiction [1]. Tel était le dévouement des fidèles et les dangers continuels des ministres albigeois. Bertran d'En Marti revint à Montségur : c'est là que l'attendait le grand martyre.

Pendant que les princes étendaient la ligue au dehors, l'évêque la resserrait au dedans. Il apaisait les discordes des chefs, des familles, des villages. Ramon de Perella n'avait pas tardé de trouver dans Pierre Roger de Mirepois un gendre inquiet et turbulent, ambitieux d'exercer une autorité despotique à Montségur. Les violences du jeune chef faidit remplissaient de trouble et d'amertume la vieillesse du pieux gardien de la Montagne de Paix, de l'Asile de l'Esprit d'amour. Guilhem Bernard d'Astnava, mari de N. de Durban, et beau-frère de Loup de Foix [2], Othon de Castelverdun, et d'autres barons pyrénéens vinrent tout exprès pour éteindre ces discordes qui menaçaient la cause de la religion et de la patrie jusque dans son sanc-

1. Pierre de Layra, donna 10 sols toulousains; Guilhem de Paléarea, 25; Bernard Faure, coutelier, 5; Guilhem Martos, 10; Arnaud Donat, 10; Begou, chevalier, 10; Pons Gari, 10. Total : 80.

2. Ramon de Pérella. — Bernard Cairola.

tuaire. Ils ramenèrent le fils rebelle aux pieds du vieillard qui accorda son pardon aux prières de l'évêque. Bertran d'En Marti réconcilia ensuite Ramon de Perella et Pierre Roger de Mirepois avec le bourg de la Roca d'Olmès. Ramon était, de ses ancêtres, seigneur de la Roca. Mais la croisade avait boulversé toutes les existences et tous les intérêts, et des contentions étaient survenues entre les vassaux et les châtelains. La Roca était passée par la conquête dans le domaine de Gui de Lévis. Sous la dure domination de l'étranger, les habitants, par instinct de race et de vieille affection, regrettèrent leur ancien et paternel seigneur. Ils désirèrent réparer leurs torts et rentrer en grâce auprès de leur maître proscrit. Amiel et plusieurs autres bourgeois de la Roca vinrent à Montségur et de l'avis de Bertran d'En Marti payèrent 200 sols toulousains à Ramon de Pérella, hommage d'une fidélité touchante envers l'infortune la plus héroïque [1].

Un vent de paix et d'amour soufflait sur les Pyrénées. Il fondait les vieilles haines, les dures oppressions, il amollissait le cœur des conquérants jusque sous leur corselet de fer. Cette réconciliation des bourgeois entraîna celle non moins précieuse, d'Arnaud Pons, bayle de Gui de Lévis, à la Roca d'Olmès. C'était un homme du Midi, comme son nom l'indique, entré au service des croisés; représentant du maréchal, il habitait le château de Ramon de Pérella, construit sur la colline ro-

1. Arnauld-Roger de Mirepois.

cailleuse. La noble image du seigneur dépossédé lui apparut dans ce manoir désert. Tout le jour par l'étroite fenêtre, il voyait du côté du sud, à deux lieues dans la montagne, au-dessus des bois, dans les hauteurs du ciel, sur sa cime désolée, le camp des proscrits, séjour de tant de sainteté, d'infortune, et d'héroïsme. Le fantôme de la patrie le saisit au cœur, et un soir, dans l'ombre de la nuit, et dans le mystère de la forêt, le traîna, tout éploré, vers Montségur où, tombant aux pieds de l'évêque et du héros, ce traître repentant implora parmi les sanglots, la paix, le pardon du ciel [1]. Cet exemple n'est pas unique, on voyait parfois des chefs croisés adhérer au catharisme; et nous avons déjà cité, Gausbert, le chapelain même d'Amaury de Montfort. Ainsi revint le bayle du maréchal dont le noble relèvement, découvert plus tard par l'inquisition, lui valut sans doute la gloire de figurer parmi les martyrs de la patrie pyrénéenne.

C'est ainsi que les Cathares, par cette pacification de leurs chefs et de leurs amis, se préparèrent à la guerre. L'empereur Frédéric marchait sur Rome. Le roi d'Angleterre ne passait pas encore la mer, mais le puissant comte de La Marche, son beau-père, agissait en son nom dans le Poitou. Le roi d'Aragon faisait ses préparatifs derrière les Pyrénées. Ramon-Roger de Carcassonne, à la tête des proscrits albigeois, formait l'avant-garde de l'armée espagnole. Malheureusement, avec cette impatience qui tourmente

1. Bérenger de Lavelanet.

le cœur des exilés, le chef des faidits s'élança des cimes de la Cerdagne comme un oiseau de proie, et descendit de château en château, le long du cours de l'Aude. Il ramenait les bannis, les conquérants de Valence et des Baléares [1]. A leur tête était l'illustre Olivier de Termes, grandi dans l'exil comme son jeune vicomte, et qui, depuis le berceau, n'avait presque pas revu son manoir paternel situé sur d'immenses rochers, et ses vastes domaines qui s'étendent sur les rives fécondes de l'Orbiel. Avec lui venait Pierre de Fénolhet, dépouillé de la vicomté de Fénolhèdes, que l'usurpateur Nunêz Sancho d'Aragon venait, en mourant, de céder au roi de France; Guilhem de Pierrepertuse, dont le château était occupé par les Français depuis le traité de Paris; les fils d'Impéria, les enfants de Giraud d'Aniort et d'Esclarmonda de Laurac, naguère condamnés par coutumace, ainsi que leur héroïque mère, et dépouillés de leurs donjons des montagnes, Aniort, Castelpor, Rocafeuil, Dorna, Pierrepertuse, Rocafort, Belcaïré, Pech-Laurens, tous les châteaux des sources de l'Aude, chassèrent les Français et reçurent leurs anciens seigneurs. Avant d'arriver à Limous, le jeune vicomte fut rejoint par Pierre-Roger de Mirepois et les proscrits de Montségur sous la bannière des *Fils de la Lune*, d'azur au croissant d'argent. Les évêques albigeois descendirent de la montagne sainte pour enflammer, par leurs prédications, les défenseurs de la cause romane. Les troubadours entonnèrent les an-

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Gest. Lud. IX.

ciens hymnes patriotiques : ***Mort aux clercs latiniers! Mort aux Français bevedors!*** C'était la guerre romane, la guerre cathare, la guerre nationale contre la France et contre Rome! Les garnisons étrangères qui ne rendirent pas leurs châteaux furent passées au fil de l'épée [1]. Le croisé, Pierre de Voisins, abandonna au jeune vicomte la ville de Limous pour s'enfermer dans Carcassonne. A la nouvelle de l'irruption de Trencavel, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Toulouse, les chefs de monastères, les prêtres, se réfugièrent en foule dans Carcassonne, soit pour échapper aux vengeances des populations, soit pour défendre cette forteresse de la croisade. Mirepois, Chalabre, Fanjaus, Laurac, Montréal, Montolieu, se levèrent avec enthousiasme en faveur du vicomte Ramon-Roger. L'Albigeois répondit au cri de guerre du Rasez et du Lauraguais. Castres, Albi, tressaillirent sur les bords de l'Agoût et du Tarn. On vit sortir de leurs forêts les faidits des Montagnes noires : Bertrand de Saissac, Pierre de La Tour, Roger d'Aragon, Jordan de Cabaret, Ramon de Villeneuve, parent du viguier de Toulouse. On peut croire que le comte de Toulouse lui-même venait en personne se joindre à Trencavel et prendre la conduite de l'insurrection du Midi. Il revenait de Provence où il avait recommencé la guerre contre Ramon-Bérenger; il évita Carcassonne; le sénéchal du roi de France vint le trouver à Pénautier; il le somma de défendre la cité menacée. Mais le comte éluda la proposition et

1. Albéric, p. 1243. — Duch., t. V, p. 334.

répondit qu'il devait auparavant consulter les capitouls; et il continua son chemin vers Toulouse. C'est pourquoi on le crut tacitement d'accord avec Ramon-Roger de Carcassonne [1].

II

ATTAQUES DE CARCASSONNE PAR LE VICOMTE TRENCAVEL.

Cependant le sénéchal, Guillaume des Ormes, et Pierre de Voisins, connétable de Carcassonne, pourvurent en hâte à l'approvisionnement et à la défense de la cité. Ils réparèrent les murailles, firent entrer des blés nouvellement battus sur les aires, et couper les raisins, encore à demi-verts, dans les vignobles du Carcassais. Ces vendanges furent précipitamment terminées au bruit des glaives de Trencavel qui vendangeaient les bataillons de la croisade. Guillaume des Ormes avait dépêché un messager pour annoncer à la reine Blanche l'impétueuse et subite irruption du chef de faidits. Le sénéchal de Carcassonne et l'évêque de Toulouse descendirent dans le faubourg de Graveillant, sur les bords de l'Aude. Ils convoquèrent les habitants dans l'église de Notre-Dame; et, sur les reliques des saints, le saint sacrement et les évangiles, solennellement exposés sur l'autel de la Vierge, patronne de la croisade, ils leur firent prêter serment de fidélité au pape de Rome et au roi de France.

1. Guil. de Pilaurens, ch. XLIII.

Mais, dans la nuit même de la *Nativité de la bienheureuse Marie*, le vicomte Ramon-Roger arriva sous les murailles du faubourg, où il entra porté dans les bras et sur le cœur de ses sujets. Les prêtres catholiques des environs, dispersés par l'effroi, s'étaient réfugiés dans le faubourg de l'Aude. Une soixantaine se groupèrent, attendant la mort, autour de l'autel de Notre-Dame. Le généreux vicomte leur fit grâce, leur donna même un sauf-conduit, mais le peuple, hors de ses yeux, les mit en lambeaux. N'étaient-ils pas les prédicateurs de la croisade, les héraults de l'asservissement et de la désolation du Midi [1] ?

Le faubourg de Graveilland, ou plutôt de Graveillaud, s'étendait, comme son nom l'indique, sur la grève de l'Aude, au pied de la berge occidentale, entre la barbacane du château et la pointe de Saint-Nazaire. Le connétable et le sénéchal, descendant par la barbacane et la porte de Toulouse, expulsèrent le vicomte du faubourg et s'emparèrent de ses madriers, qui, destinés à l'attaque, servirent à la défense de la cité. Mais Ramon-Roger, en retour, se rendit maître du *Moulin du Roi*, moulin fortifié qu'un souterrain reliait à la barbacane, et par cette prise importante il affamait les Français. Le vicomte développa ses camps au pied des rampes de Carcassonne. Olivier de Termes, Gérald d'Aniort, Hugo de Serrelongue, et probablement les faidits de Montségur, se retranchèrent, à l'aide de fossés et

1. Chron. de Saint-Médard. — De Saint-Paul de Narbonne.

en coupant les chemins, à l'ouest entre le fleuve et la façade de Saint-Nazaire. Pierre de Fénolhet, Renauld Del Pech, Pierre de La Tour, Guilhem Fort, et les autres seigneurs de Pénautier, se logèrent au nord entre le pont et la barbacane. Ramon de Villeneuve, Hugo de Romégos, son neveu, petit-fils d'un viguier de Carcassonne du temps de l'indépendance; Jourdain de Saissac, dont le père avait été le tuteur du vicomte mis à mort par les Français; un autre chevalier, compagnon d'exil du jeune chef des faidits, et dont le nom sauvage annonce un châtelain des hautes cimes, Ramon de Orsalt ou du bois de l'Ours (*Ursi-Saltus*), campèrent au levant devant la porte Narbonnaise, et se développèrent le long des fossés et des remparts du sud. Les arbalétriers pyrénéens perçaient de leurs flèches tous les Français qui se montraient aux créneaux, principalement à la porte de Toulouse, et aux poternes de la barbacane [1].

Le vicomte Roger résolut de s'emparer de la barbacane pour se rendre maître des rampes du château. Il dressa contre cette énorme tour un mangonneau et protégea de puits et de fossés profonds cette puissante machine de jet. Dès que les assiégés voyaient sa verge fatale se détendre et lancer dans l'air sa pierre sifflante, ils se blottissaient dans leurs souterrains; mais ils combattaient énergiquement son jet meurtrier par l'action non moins vigoureuse d'une pierrière turque. C'était l'attaque principale: maître du château, le vicomte

1. *Rapport du Sénéchal*, G. des Ormes.

l'eût été de la cité; aussi, pour seconder cet assaut, fit-il attaquer le rocher par six mines simultanées. « Ils se mirent à creuser la terre, dit un contemporain, *à la manière des taupes*[1]. » Olivier de Termes dirigea son souterrain à l'angle occidental, vers le palais de l'évêque attenant à Saint-Nazaire, tandis que d'autres chevaliers creusaient le sol vers la barbacane orientale de la porte de Narbonne. Entre ces deux extrémités, deux autres mines furent pratiquées au sud-est contre une tourelle des lices, au sud-ouest, contre la barbacane de la porte du Rasez. Pour couvrir ces travaux, le vicomte fit tenter, sur divers points des murailles, des attaques probablement simulées. Cependant la mine de la porte du Rasez fut prise par les assiégés; mais au sud-est les assiégeants renversèrent deux créneaux. Aussitôt une palissade fut construite à cette ouverture par les Français. A la porte Narbonnaise ils contreminèrent et arrêtèrent l'ennemi par un solide mur en pierres sèches[2]. Alors, se voyant découverts, les faidits incendièrent leur ouvrage, et le feu fit écrouler, mais inutilement, l'hémicycle antérieur de la barbacane orientale. A l'ouest, Olivier de Termes pénétra sous un mur sarrasin jusqu'au pied des lices, où il fut arrêté par la contremine des Français. Il incendia son ouvrage en l'abandonnant, et la flamme renversa avec un grand fracas une dizaine de brasses de créneaux. Olivier s'élança sur ces décombres

1. G. de Puil., ch. XLIII.
2. Gest. Ludov. IX. — Præcl. Franc. Facinora.

fumants, mais les Français parvinrent à fermer l'intervalle par une bretêche ou fortification de bois, percée d'archères dont les flèches écartèrent les faidits pyrénéens. Alors le vicomte, ayant tâté la muraille sur divers points et divisé l'attention des conquérants, rassemblant toutes ses forces, s'élança sur la grande barbacane du nord. Archers, arbalétriers, chevaliers, couverts de leurs casques carrés et de leurs boucliers triangulaires, se ruèrent sur la demi-lune pour escalader les rampes du château. Mais la pierrière turque de la barbacane et les balistes du donjon écrasèrent les assaillants. Après un furieux assaut, la barbacane, disputée avec acharnement, resta au pouvoir des Français[1].

Ainsi le valeureux Ramon-Roger ne put escalader ce roc vertical; ces portes resistèrent à l'orphelin déshérité. Depuis trois semaines, il était campé sous son manoir natal; il voyait d'en bas son berceau, les demeures de ses aïeux, les tombes de ses ancêtres. Le glaive de l'étranger l'écartait des palais et des sépulcres paternels. Le vicomte se présentait comme le défenseur du catharisme; il fit démolir l'église catholique de Notre-Dame et le couvent des franciscains, acolytes des inquisiteurs. Il avait compté sur le secours des rois d'Aragon et d'Angleterre. Jaïcmé ne passa pas les Pyrénées. Henri ne traversa pas la mer. Les comtes de La Marche, de Toulouse et de Foix restèrent immobiles. L'armée royale, envoyée en toute hâte par la reine Blanche, accourait du Nord. Ramon-

1. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes.

Roger résolut de tenter une dernière fois un assaut général et désespéré. Le dimanche 10 octobre, tout l'ost exilé escalada les murailles : ces murailles insensibles repoussèrent les proscrits éplorés et furieux ; elles étaient à jamais françaises [1].

Le lundi, sur le soir, le vicomte mit le feu aux faubourgs, et suivi des bourgeois compromis, remonta le cours de l'Aude, vers les Pyrénées. Le lendemain (12 oct.) l'armée royale arriva, commandée par le maréchal Ferry Pasté qui avait en chemin rallié les sires de Mirepois, de Chalabre, de Saissac, de Castres, de Lombers, les chefs de la conquête réunis, en l'attendant, sur la Montagne-Noire. Grande fut la joie des assiégés quand, du haut de la tour du Paon, la vedette signala vers le nord l'apparition de la bannière blanche aux fleurs de lis d'or. Entrés dans la cité, les libérateurs mêlés aux défenseurs et aux évêques entonnèrent d'abord un *Te Deum* solennel dans l'église de Saint-Nazaire. Puis, le sénéchal écrivit à la reine le bulletin des opérations [2]. « A excellente et illustre dame Blanche, par la grâce de Dieu, reine des Français, Guillaume des Ormes, sénéchal de Carcassonne, son humble, dévoué et fidèle serviteur, salut ! Madame, que Votre Excellence apprenne que la ville de Carcassonne a été assiégée par le *soi-disant vicomte et ses complices.* » Le sénéchal, en terminant, rendait hommage au zèle et au courage déployé par le croisé Ramon de Campendut, et par le fran-

1. G. de Puil. — Gest. Lud. IX.
2. Rapport du sénéchal Guil. des Ormes,

çais Gérard d'Ermenville; mais il donnait la palme au connétable Pierre de Voisins. Blanche, probablement mécontente de ses services, le rappela bientôt en France.

Cependant le vicomte n'avait abandonné Carcassonne que pour n'être pas pris entre l'armée royale et l'ost de la cité. Il voulut disputer pied à pied son domaine au roi de France, et pour le combattre, il s'enferma dans Montréal. C'était le fief de cet infortuné Améric qui, pour son héroïque défense de Lavaur, fut attaché au gibet par Simon de Montfort. Les seigneurs d'Aniort étaient ses neveux et les héritiers de Laurac et de Montréal. Ils s'enfermèrent avec le vicomte dans le château. Cependant Jehan de Belmont, qui venait de succéder à Guillaume des Ormes, comme sénéchal de Carcassonne, après avoir terminé la démolition des faubourgs incendiés, se mit à la poursuite du vicomte et vint avec l'armée royale l'assiéger dans Montréal[1]. Montréal est construit sur un monticule de terre, l'église au centre du bourg, jeté sur la déclivité avec ses ruelles en cascade, ceint d'un mur de briques et d'argile relié au château qui hérisse de ses créneaux le redan occidental. De tous les points de l'horizon on voit pyramider l'église, énorme construction romane, aux deux larges tours et semblable à un éléphant. Le sénéchal livra coup sur coup à la place plusieurs assauts. La place résista, défendue moins par son site peu escarpé, que par le courage des chevaliers d'Aniort, et par

1. G. de Puil., ch. XLIII. — Præcl. Franc. Facinora, p. 136.

les prédications de Pierre Polha, évêque johannite du Rasez. Pendant ces assauts furieux, arrivèrent les comtes de Toulouse et de Foix, non comme auxiliaires mais comme médiateurs. Ils s'interposèrent entre les généraux du roi de France et les chefs du parti national. Ils ne voulurent pas laisser périr les restes infortunés de la patrie romane, car Montréal ne pouvait que succomber. Les deux comtes, agréés pour arbitres, réglèrent les points de la capitulation. Les évêques cathares n'étaient point compris dans cette paix et l'auraient infailliblement scellée de leur sang. Les chevaliers durent pourvoir au salut des ministres du Paraclet. Pressentant la chute prochaine de Montréal, Jordan de Lantar et Pierre de Cugunhan pénètrent; à travers le camp ennemi, dans le château, et pendant qu'ils en défendront les murs croulants, engagent Pierre de Mazerolles d'en sortir avec l'évêque Polha et le sacerdoce albigeois. Pierre accepta sa périlleuse mission, et passant, de nuit, au milieu des tentes royales, conduisit heureusement les Amis de Dieu, à travers le bois de Fanjaus, dans son manoir de Gajan la Selva [1]. Alors seulement le vicomte rendit Montréal; il sortit avec ses armes, ses chevaux et ses chevaliers, et les habitants qui le suivirent en Espagne.

Le sénéchal passa l'automne à déloger l'insurrection du haut de ses rochers. P. Roger de Mirepois, chef des faidits de Montségur, accompagna jusqu'au dernier instant le vicomte de Carcassonne

1. *Regist. de l'inq. de Toulouse.*

Le sénéchal fit tous ses efforts pour s'emparer de ce chef audacieux, le plus redoutable des seigneurs pyrénéens. Jordan du Mas le vieux, et son neveu Guilhem du Mas l'avertirent qu'on lui tendait un piége au château de Rocafeuil. Le hardi guerrier déjoua cette embuscade, et défendit jusqu'au dernier les donjons de la Cerdagne. Ces divers siéges se terminèrent par celui de Pierrepertuse qui succomba vers la mi-novembre. Il était temps pour les troupes du roi. L'hiver arrivait, terrible. Il eût pu être un auxiliaire victorieux du parti national. Il vint trop tard, et ses neiges, en épargnant les vainqueurs, ne firent que leur dérober les vaincus. Ainsi échoua cette insurrection des faidits rejetés de nouveau avec leur chef, l'héroïque et malheureux Ramon-Roger de Carcassonne, derrière les Pyrénées [1].

La défaite du vicomte entraîna, selon l'usage, de nombreuses défections. En novembre, Gérald d'Aniort vint faire sa soumission à Dulhac, près de Pierrepertuse. Il la fit au nom de ses frères, de ses neveux et de sa mère, la vieille Esclarmonde de Laurac, dont le cœur altier était brisé. Il remit les châteaux d'Aniort, de Castelport, de Rocan et de Dorna, à condition qu'ils lui seraient rendus par le roi de France, dès que sa maison serait réconciliée à l'Église romaine. Le roi le promit, mais ne tint pas sa parole, et par là, fut frappée d'un seul coup la puissante et antique famille d'Impéria. En décembre, Guilhem de Pierrepertuse remit sa

1. G. de Puilaurens, ch. XLIII. — Gest. Ludov., IX.

personne avec son château situé sur les limites du Roussillon. Avec lui se rendit Gaucelm de Campendut, seigneur dépossédé de la terre de Campendut, dans le Carcassez oriental, et donnée à un chef croisé. Gaucelm, gendre probablement de Guilhem de Pierrepertuse, suivait le parti national. Guilhem était de la tige primitive des vicomtes de Fenolhèdes. Il conservait un débris de cette vicomté qui dès lors se trouva confisquée tout entière au profit du roi de France. Plus tard Pierre et Bérenger de Cugunhan, rameau de Pierrepertuse, vint se soumettre à Pontoise, en compagnie d'Olivier de Termes. C'est au milieu de cet ébranlement général des âmes et des donjons, que P. Roger de Mirepois remonta avec ses faidits et les évêques cathares, sur la cime de Montségur[1].

Le roi de France, au retour de ses généraux, vainqueurs des *apostats albigeois*, célébra de splendides fêtes à Paris. Pendant ces réjouissances monarchiques, une douleur immense couvrait, comme un sombre nuage, le Midi sanglant. Les cœurs les plus fiers défaillaient de désespoir. La dynastie de Foix était l'âme de la nationalité pyrénéenne. La *paix de Paris* avait, nous l'avons vu, tué la comtesse Ermessende; la défaite de Trencabel abattit le comte Roger-Bernard. Le magnanime prince mourait de la mort de son pays. La délivrance du vicomte son cousin fut son dernier acte politique. Il n'avait peut-être pas encore soixante ans; mais la plus

1. *Archives de Carcassonne.*

effroyable tempête qui ait bouleversé le monde, l'avait brisé avant le temps; il en était le héros et le martyr. L'inquisition troubla ses derniers jours. Pierre, évêque d'Urgel, désireux d'usurper à son profit la suzeraineté mixte de l'Andorra, avait sommé le comte de venir rendre compte de sa foi devant les inquisiteurs d'Aragon, et sur son refus l'avait excommunié. Pierre était mort sur cette querelle moins religieuse encore que féodale, et Pons, son successeur, se montra d'un esprit plus juste et plus clément. L'évêque consentit à lever l'excommunication, et le comte à comparaître devant le tribunal de Toulouse. Le frère Arnauld, dominicain, et le frère Estève ou Étienne, franciscain, se transportèrent au Castellar de Pamiers. Ils procédèrent à l'interrogatoire du prince, en présence de son fils Roger, d'Atho, abbé de Saint-Volusien de Foix; de Bernard, abbé de Bolbona; d'Étienne, abbé du Mas-d'Azil, et d'autres personnes religieuses et laïques. On doit remarquer l'absence de l'abbé de Saint-Antonin, qui toujours implacable ne voulut sans doute pas participer à l'absolution d'un prince qu'il regardait comme hérétique [1].

Roger-Bernard répondit à ses juges que sa mère Philippa, sa tante Esclarmonda, son parent et son précepteur P. Adhemar de Rodelha, qu'un grand nombre de ses compagnons de guerre, étaient albigeois; que, tout enfant, il avait assisté à leurs prédications, même à leurs agapes, mais qu'il n'avait pas reçu d'eux la *paix*, c'est-à-dire le baiser d'affiliation

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 15, an 1240.

des parfaits. C'était vrai, mais il ajouta, ce qui était beaucoup moins certain, qu'il avait toujours cru qu'on ne pouvait être sauvé que dans l'Eglise romaine. Cette confession pleine de réticences dut coûter beaucoup à sa sincérité chevaleresque, et les inquisiteurs voulurent bien s'en contenter. Rome était portée à l'indulgence; c'était un *temps de grâce*, dit le frère Arnauld, et les approches de la fête de Pâques (12 avril 1241). Puis, l'évêque d'Urgel, sur le rapport des inquisiteurs, révoqua la sentence d'excommunication, et Roger-Bernard fut reconnu pour *bon*, *loyal* et *catholique prince*. Malgré cette absolution, il prévit que le tribunal, indulgent aujourd'hui, mais rendu à sa nature implacable, rechercherait plus tard sa mémoire, il voulut lui dérober sa cendre, et assurer la paix de sa tombe[1]. Descendant du Castellar, sa résidence, le prince malade se retira au monastère hospitalier de Bolbone, et dépouillant sa cotte de maille revêtit la robe blanche des moines, amis des Consolateurs. Il erra quelques jours encore, comme un fantôme, sous les arcades du cloître, et sous les chênes de la forêt, sur la rive de l'Ers, dont le murmure lui apportait l'adieu et les bénédictions de Montségur. Il mourut les yeux fixés sur la montagne sainte, sur le dernier asile de l'indépendance romane et de la foi johannite qu'il entrevoyait sur la sombre cime du Thabor resplendissant au soleil couchant, comme une plaque de neige limpide, et qui devait, après sa mort, s'évaporer, comme une

1. *Ibid.* Confes. du comte de Foix devant l'Inq.

blanche nuée du soir. Il mourut exilé de son château de Foix, toujours retenu par le roi de France [1].

La maison de Foix, si féconde en grands chevaliers, en valeureux capitaines, eut alors ses deux plus magnanimes héros. Ramon-Roger est un prince féodal, cruel parfois et débauché, un émule de Richard Cœur de Lion. Sa valeur a de plus longues aventures, et de plus vastes horizons. Elle déborde sur l'Asie musulmane et sur l'Espagne africaine. Sa vie se résume en trois événements incomparables : La croisade orientale où sur le pont d'Antioche il pourfendit un géant sarrasin. La croisade occidentale où, sous les murs de Toulouse, fut écrasé Montfort, le Goliath théocratique. Et entre ces deux guerres, la défense oratoire de la patrie romane, au concile de Latran. Roger-Bernard, non moins valeureux, et non moins intelligent, a de moins vastes théâtres de guerre et d'éloquence. L'Aquitaine est son horizon militaire et sa tribune habituelle est le Capitole de Toulouse. C'est un héros et un orateur purement national. Moins terrestre, il est plus élevé, il monte plus haut dans l'idéal chevaleresque. En lui ni souillure domestique, ni férocité féodale. C'est un élève des cathares, un guerrier platonicien, avec un reflet de l'orient. Il est religieux et tendre comme le héros de Virgile, le chevalier de l'Esprit, le paladin du Paraclet, l'aigle pyrénéen transformé en colombe johannite, mais dont la serre tient la foudre aussi

1. Sur Carcassonne, MM. Cros-Mayrevieille. *Monuments*; — Viollet-Leduc, *Cité de Carcassonne*.

bien que le rameau d'olivier. Son épée intelligente se termine par une flamme, et par ce symbole de l'idéal religieux et chevaleresque du moyen âge : Amour!

III

BLOCUS DE MONTSÉGUR. — LIGUE DES PRINCES MÉRIDIONAUX.

Après la défaite du vicomte de Carcassonne la main de fer de la France et de l'Église romaine s'appesantit, plus lourdement encore, sur le Midi. Le comte Ramon s'était interposé entre l'insurrection et le roi : peut-être espérait-il par là fléchir le monarque et sauver les débris de la nationalité romane. Il se trompait : pour expliquer sa conduite plus que douteuse, il dut se rendre en France, et rencontra Louis IX à Montargis (14 mars 1241). Le comte prêta serment au monarque comme à son *seigneur-lige*; jura de le servir envers et contre tous, de combattre ses ennemis dans le pays albigeois; d'expulser de ses terres les faidits ennemis du roi, et de détruire leur repaire, le château de Montségur. On exigeait qu'il frappât au cœur lui-même la patrie pyrénéenne [1].

A cette nouvelle, le Midi tout entier s'émut, comme à une menace de mort. Pierre-Roger de

1. Voici sur ce comte l'opinion de la cour de France :

Et ci vint li quens de Saint-Gille
Qui n'aimait mie l'évangile.

Phil. Monskes.

Mirepois se hâta d'approvisionner la forteresse patriotique. Il descendit de la montagne avec ses chevaliers et les diacres albigeois et fit une tournée dans le pays d'Olmès, sur les bords de l'Ers et du Lectorier. Quand il trouvait du blé, des légumes ou de la farine, il les achetait et les chargeait sur ses mulets. Quand les villageois résistaient, il s'emparait des récoltes, et leur en laissait fixer le prix [1]. Plus souvent, ces pieux colons ne voulaient pas accepter d'argent : ils partageaient leur pain avec les proscrits et les Amis de Dieu. Un jour, Pierre-Roger fit une razzia jusqu'aux portes de Pamiers, et revint avec un nombreux troupeau de bœufs, de brebis et de chèvres enlevés aux moines et aux croisés. Dans le nombre se trouvèrent quatre vaches d'un bourgeois qui vint en réclamer le prix à Montségur [2]. Ces animaux abattus, et salés dans des cuves de pierre, devaient nourrir le camp du Thabor. Pierre-Roger, homme de proie, ne pillait cependant que le roi de France et l'Église romaine, ces deux grands déprédateurs du Midi.

Dès que le bruit se répandit que Montségur allait être assiégé, un ingénieur fameux (un élève d'Escot de Linars, le grand ingénieur des guerres patriotiques) accourut pour munir la forteresse albigeoise. Il se nommait Arnauld, seigneur du Villar, près de Fanjaus. Arnauld était vraisemblablement le fils de ce Ramon de Villar, qui, trente ans auparavant, avait légué tous ses domaines, son château seul

1. Doat. *Dép. de Bernard Cairola.*
2. Ibid. *Pierre de la Caune.*

excepté, à Dominique et au monastère de Prolha, sous l'obsession évidente de Navarra, évêque de Conserans, et de Vidal le perfide abbé de Pamiers. Arnauld, dépouillé de son héritage, résidait au Val, non loin de Cuelha, où vivaient aussi plusieurs autres faidits illustres, tels que les Mir et les Romegos, des environs de Carcassonne. Pendant les quatre jours qu'il fut au château, il disposa les machines de guerre sur la forteresse et aux deux barbacanes. Le vieillard, après avoir baisé les Amis de Dieu, redescendit de Montségur, mais laissant, pour en défendre les murailles, ses deux fils Jordan et Hugo du Villar[1]. A cette époque, on comptait encore au nombre des combattants, Arnauld et Bérenger du Vivier, près de Pierrepertuse; Bordus, c'est-à-dire le seigneur de las Bordas; Rhodos, de Roussillon; Fénolhèdes, vraisemblablement le même que Pierre de Fénolhet, de la maison de Saissac, dépouillé de sa vicomté pyrénéenne et qui, depuis le siége infortuné de Carcassonne, s'était retiré à Montségur; Pascal du Clairan, qui se prétendait avocat de Perpignan; Mainet et Malosa et Bérenger de Ossieiras; enfin Vasco et Joan Conil et la femme de Joan, Doulça, qui, malgré son nom et sa mansuétude cathare, était intrépide et guerrière. Unis aux chevaliers de Perelha, de Mirepois et d'Aniort, ils guerroyèrent pendant quatre ans contre *Simon* : c'est-à-dire contre les sires de Lévis, de Bruyères, et les sénéchaux du roi de France. Simon de Montfort

1. Doat, XXII. *Dép. de Ramon de Perella.*

était mort depuis près d'un quart de siècle ; mais son nom était resté dans tous les esprits ; son affreuse image apparaissait dans toutes les dévastations ; son horrible fantôme rôdait encore rugissant autour des bois et des rochers de Montségur[1].

Les défenseurs de la forteresse nationale virent bientôt du haut de leurs créneaux paraître l'ost du comte de Toulouse, montant par le chemin de Lavelanet. Ils ne lui en disputèrent pas les abords? ils ne le combattirent pas, ni sur les pentes boisées de Serrelongue, ni dans les rochers des villages mauresques. Ces archers étaient leurs frères de cœur, et le comte était leur suzerain non moins chéri qu'infortuné. Ils le laissèrent donc s'établir sur la cime appelée l'*Aire de l'Espagnol*, soit que l'ost fût commandé par Ramon d'Alfaro, chevalier aragonais, soit que le parti méridional, de race ibère et protégé par le roi d'Aragon, fût en dérision traité d'espagnol par les conquérants qui ne pouvaient dénicher cet aigle de son aire. Mais si l'origine de cette dénomination est incertaine, aucun doute n'existe sur le lieu du campement, car il porte encore de nos jours le nom de *Campis*. Les tentes des assiégeants étaient presque au niveau et à moins d'une demi-lieue des assiégés, à vol d'oiseau. Les deux ost pouvaient, à travers le val profond, se parler du geste, si ce n'est de la voix, du sein des nuées. Ils occupaient les positions de ces géants qui, d'après la tradition fabuleuse, taillaient les pierres et les jetaient aux puissants constructeurs

1. *Ibid.*, XXXIV. Dép. de Bérenger de Lavelanet.

de Montségur. Puis le capitoul qui commandait l'armée toulousaine resserra comme un filet les populations des alentours au pied des montagnes et au col des vallons, pour bloquer la forteresse albigeoise. Cette première expédition fut effectivement plutôt un blocus qu'un siége, un blocus même peu rigoureux. Le comte, l'armée, les populations, tout était sympathique. Les évêques, les chevaliers, les pèlerins, les marchands, les pâtres allaient et venaient à travers les postes. La nuit, les chefs ennemis venaient même entendre l'Évangile ou recevoir le baiser de paix sur la montagne sainte. Il est notamment question d'un arbalétrier nommé Ramon Matfred de Saint-Michel, probablement de Fanjaus et parent de quelque ministre cathare, que Pierre-Roger de Mirepois, accompagné de Pierre Rog (Rouch) son écuyer, alla chercher, à la lueur d'une torche, devant la barbacane du château, et qu'il introduisit à la prédication de l'évêque Bertran d'En Marti [1]. Néanmoins, il y eut des défis, des attaques, des combats; mais ces combats, par leur bruit peu meurtrier, ne servirent qu'à détourner les soupçons de la ligue que le comte de Toulouse ourdissait en silence avec les princes du Midi et les monarques de l'Occident.

Ramon VII avait à cœur trois projets : reconquérir sa terre, perpétuer sa race, donner à son père un tombeau. Dans son dernier voyage à Paris, il avait sans doute vu sa fille Joana, princesse inepte, ingrate, et toute française. Elle lui était devenue

1. *Ibid.* Dép. d'Arnauld-Roger de Mirepois.

étrangère, et peut-être même odieuse, comme l'instrument funeste par lequel son nom et ses États se perdaient dans la maison de France. Le comte n'attendait plus d'enfant de sa femme, dona Sancha d'Aragon, probablement atteinte de quelque secrète et précoce infirmité. Il vivait séparé d'elle ; il résolut de la répudier, et d'épouser une fille de Ramon-Bérenger, comte de Provence [1]. A son retour de Paris, il avait rencontré en passant à Montpellier le roi d'Aragon et son cousin le comte de Provence. Ces deux princes abandonnèrent les intérêts de la comtesse Sancha leur tante, sœur du roi don Pédro, le héros infortuné de Muret. Ils se liguèrent avec le comte de Toulouse et leur alliance devait être cimentée par le mariage de Ramon avec une infante de Provence. Ramon-Bérenger était mécontent de la France. Il s'alliait au comte de Toulouse. Cette union recomposait un parti national. Les deux princes espagnols s'engagèrent à porter leur tante à solliciter elle-même son divorce, et Durand, évêque d'Albi, se chargea d'en montrer la nécessité : c'était pourtant un prélat fougueux, dévoué au pape et au roi de France. La princesse vivait retirée en Provence : Ramon-Bérenger, son neveu, la conduisit dans l'île de la Vernha, sur le Rhône, entre Tarascon et Beaucaire. Le comte de Toulouse exposa, devant plusieurs évêques secrètement gagnés à la cause du Midi, que le comte Ramon VI son père avait

1. Zurita, *Annales*, liv. III, ch. XXXIX. — Guil. de Puil., ch. XLIV.

tenu sur les fonts dona Sancha d'Aragon, que cette infante conséquemment était sa sœur spirituelle, et qu'il n'avait pu l'épouser sans commettre à son insu comme un inceste moral. La comtesse ne répondit que par un fier et douloureux silence : c'était un sacrifice que l'Espagnole faisait à sa race et à sa patrie. Puis dès que l'évêque d'Albi eut pro noncé la sentence du divorce, veuve d'un époux vivant, elle se retira au château de Padernas, dans le comtat Venaissin que les princes avaient fixé pour sa résidence et où elle s'éteignit obscurément vers le milieu du siècle.

L'exclusion de la comtesse n'était que la moitié du projet : il fallait encore, et c'était le plus difficile, faire entrer dans son lit la jeune infante de Provence qui s'appelait aussi dona Sancha[1]. Ce divorce inattendu alarma Blanche de Castille, Joana de Toulouse sa bru, et le roi de France. Ils virent sous ce mariage un commencement de ligue romane. Louis IX se hâta de substituer au comte Ramon son gendre Alphonse. Étant à Saumur, il convoqua un parlement (le jour de la Saint-Jean), revêtit son frère du baudrier de chevalerie, et lui céda, pour les posséder à perpétuité, à titre de fiefs de la couronne, les comtés de Poitou et d'Auvergne et les terres d'Albigeois. Puis l'implacable Blanche de Castille mit tout en œuvre pour empêcher le mariage du comte Ramon avec dona Sancha de Provence. Le roi d'Aragon, représentant du comte,

1. Par ce mariage Ramon VII fût devenu le beau-frère de Louis IX qui avait épousé Marguerite de Provence.

épousa l'infante dans la ville d'Aix (12 août 1241), en présence des archevêques d'Aix et d'Arles et de l'évêque de Toulouse. Ramon du Falgar, qui n'avait pas voulu coopérer au divorce dans l'île de la Vernha, s'était hâté de le dénoncer au roi de France, et sans doute à la cour de Rome. Le roi don Jaicmé, les comtes de Toulouse et de Provence envoyèrent cependant une ambassade pour obtenir du pape Grégoire IX la dispense nécessaire à cause de la parenté des deux époux : *nécessaire*, disaient-ils, *pour rétablir une paix parfaite entre les trois princes.* Mais ils ne purent jamais obtenir cette dispense, soit parce que Grégoire IX mourut dans l'intervalle, et que le siége pontifical fut vacant pendant vingt mois; soit parce que la cour romaine était unie d'intérêts dans cette affaire avec la Maison de France, qui fut d'autant mieux servie que le cardinal de Saint-Ange, l'ami de la reine Blanche, était, pendant cet interrègne, tout-puissant dans les Conseils du Vatican. La cour de Rome, le roi de France parlèrent sans doute à Ramon-Bérenger, et l'infante dona Sancha fut accordée à Richard, frère du roi d'Angleterre [1].

Le comte de Toulouse, évincé de ce côté, projeta un second mariage qui devait étendre encore plus et consolider la ligue du Midi. Le roi Louis IX, au parlement de Saumur, avait donné à son frère Alphonse le comté de Poitiers récemment conquis sur les Anglais. Hugo de Lusignan, comte de la Marche, époux d'Isabelle comtesse d'Angoulême,

1. Guil. de Puil., ch. XLV.

mère de Henri IV, roi d'Angleterre, restait secrètement attaché au monarque anglo-normand. Le comte Ramon le mit dans ses intérêts, et conclut avec lui une ligue offensive et défensive contre le roi de France (oct. 1241). Il y fit entrer les rois de Navarre, de Castille et d'Aragon. Ces princes admirent dans leur ligue le vicomte Ramon-Roger de Carcassonne alors retiré en Catalogne et qui se déclara le vassal de son cousin le roi don Jaicmé. Le comte Ramon lui-même passa les Pyrénées pour s'entendre avec les monarques espagnols. Puis, à son retour par le port de Benasca, il reçut le serment de Bernard VII, le nouveau comte de Commenges (4 déc. 1241). Il trouva réunis à Muret, le comte Roger de Foix, fils du grand et pieux Roger-Bernard, aussi valeureux que son père, plus habile même et plus politique, mais moins religieux et moins chevaleresque : ses cousins de Conserans, de Marcafaba, et de l'Ile-Jordan, ceux-ci fils et petits-fils d'Esclarmonda de Foix. Il rentra dans Toulouse escorté des comtes du Midi. Ces princes et les capitouls votèrent par acclamation la guerre contre le roi de France. Le serment prêté par le comte de Foix retentit comme le signal des batailles [1].

« Sachent tous que nous Roger, par la grâce de Dieu, comte de Foix et vicomte de Castelbon, étant requis par vous, Ramon par la grâce de Dieu, comte de Toulouse, de vous donner conseil pour savoir si vous ferez présentement la guerre au

1. Guil. de Puil. — Math.-Pâris, année 1242.

roi de France pour recouvrer vos domaines : après avoir considéré de combien de pays le roi vous a dépouillé, et toutes les autres choses qui sont à considérer dans cette affaire, voyant que le temps approche, nous vous le conseillons de bonne foi; et nous vous jurons, sur les saints évangiles, que nous nous joindrons à vous dans cette guerre, comme à notre seigneur-lige, que nous vous aiderons contre ledit roi, et que nous vous défendrons de toutes nos forces ! » Un cœur guerrier palpite dans cette harangue digne du sang de Foix. Pour sceller cette alliance, le comte Ramon épousait dona Isabella de Lusignan ; le roi d'Angleterre, frère de la nouvelle épouse, se joignit comme duc d'Aquitaine à cette ligue romane, à laquelle adhéraient, comme comte de Montpellier et de Provence, le roi d'Aragon ; et comme roi de la Provence transrhénane, l'empereur Frédéric. Par son titre impérial, non moins que par sa puissance et son génie, ce César troubadour était la tête d'une coalition de princes et même de peuples poëtes, le chef du monde ibéro-roman qui s'agitait sourdement contre la France et contre Rome [1].

Tels étaient les vastes armements, la ligue immense qui se préparaient en silence et en quelque sorte à l'ombre des combats de Montségur, jeux guerriers, tournois fraternels dont le tumulte devait détourner les regards du roi de France. Cependant les sénéchaux, qui sentaient le sol albigeois palpiter sous leurs pieds, redoublaient de

1. Guil. de Puil. — Math.-Pàris. — Gesta Ludovici IX.

rigueurs. Les inquisiteurs, voyant l'albigéisme relever la tête, redressèrent spontanément leur sanglant tribunal. C'était pendant la vacance du Saint-Siége, et cette reprise audacieuse de la justice dominicaine exaspéra le comte Ramon. L'excès de son infortune, et l'espoir d'une vengeance prochaine, remontèrent son âme abattue, au niveau de son naturel instinctivement généreux. Il reprit pour viguier ce noble Pierre de Toulouse, ce courageux magistrat qui dès l'origine s'était illustré par sa vigoureuse lutte contre les inquisiteurs. On sent dans les actes du comte l'âme énergique du magnanime viguier. Il tenta de rendre l'inquisition aux évêques, et de l'arracher aux moines dominicains et franciscains, à moins que ces religieux ne consentissent à l'exercer par délégation des évêques, au nom du comte et non plus au nom du pape. Il déclara qu'il empêcherait l'exécution de leurs sentences, et qu'à l'avenir il entendait ratifier le choix des inquisiteurs, s'il ne les nommait pas lui-même. Les dominicains ne tinrent compte des menaces du Prince, et promenèrent dans le Toulousain leur sanglant tribunal avec l'horreur et l'épouvante. Mais ils eurent à lutter partout contre des magistrats de la trempe de Pierre de Toulouse. Othon de Barèges[1], bayle de Moissac, déclara dans l'église de ce bourg, aux citoyens assemblés, que ceux qui lâchement accepteraient les sentences des inquisiteurs, seraient

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155. — Spicil., t. IV, p. 265. Doat, XXII, p. 44.

saisis corps et biens, attendu que le comte n'avait pas chargé ces moines de rendre la justice en son lieu. Les dominicains continuèrent leur office et l'exercèrent, audacieuse dérision, du *Conseil* de l'archevêque de Narbonne et de l'évêque de Toulouse [1]. C'est au nom de ces deux farouches prélats qu'ils condamnèrent une multitude de cathares notamment à Lavaur (déc. 1241), lieu sinistrement célèbre par l'affreux supplice de Géralda et d'Améric de Laurac. Ces violences judiciaires soulevèrent l'orage des vengeances, dirons-nous, ou des justices populaires. Elles s'incarnèrent dans un homme, un magistrat énergique, un favori, un neveu même du comte. Ce bayle audacieux résolut de faire du massacre des inquisiteurs l'ouverture tragique de l'insurrection et de la guerre.

IV

RAMON D'ALFARO PROJETTE LE MASSACRE DES INQUISITEURS.

Ce chevalier se nommait Ramon d'Alfaro : il était d'une race illustre établie sur les deux versants des Pyrénées. Espagnols d'origine, les d'Alfar figuraient parmi les plus nobles et les plus riches citoyens de Toulouse. Hugo d'Alfar, après avoir été, dans sa jeunesse romanesque, *chevalier sauvage*, armé pour la défense des dames opprimées

1. Percin : *Mon. conv. Tolos.* — *Reg. de l'Inq. de Toul.*

et la délivrance des beautés captives ; après avoir, en compagnie de Rambaud de Vaqueyras, le valeureux troubadour [1], jouant du luth et rompant des lances, fréquenté les poétiques cours d'Aix, d'Orange et de Montferrat, il était rentré dans Toulouse, métropole de toute poésie et de toute prouesse chevaleresque, pour épouser dona Guilhelmetta, fille naturelle du comte Ramon VI. Après avoir été un héros de roman, dans son adolescence, il allait, dans son âge mûr, devenir un héros d'histoire et d'épopée en s'élançant contre les croisés. Il défendit, contre Simon de Montfort, Penna d'Agénais, et plus tard Toulouse même, contre le prince Louis, fils du roi Philippe-Auguste, combattant avec Bertrand de Toulouse à la porte de Villeneuve. Il concourut puissamment au triomphe du Midi. Aussi le roi de France, après sa victoire, exigea-t-il que Hugo et son fils Joan d'Alfar fussent compris dans le nombre des otages livrés en garantie de l'exécution du désastreux traité de Paris. Ces deux capitouls partagèrent ce douloureux honneur avec Pierre de Toulouse, Bernard de Villeneuve, Ramon Maurand, leurs collègues et les plus beaux noms de la patrie romane. Toulouse, dont leurs vertus guerrières et civiques étaient l'ornement, avait donné au quartier qu'ils habitaient le nom d'Alvar [2]. Leur berceau féodal existe encore en Aragon, à quelques lieues à l'ouest de Saragosse, sur

1. Ils délivrèrent entre autres la belle Jacobina, une orpheline des Alpes, au moment où le ravisseur s'embarquait pour la Sardaigne.

2. *Hist. du Lang.* et G. de Tudella.

la route de Pampelune. Hugo d'Alfar eut deux fils : Joan, qui partagea la captivité du Louvre, et Ramon, que le comte, son parrain, fit bayle du château d'Avignonet, en Lauragais. C'était un jeune homme résolu, intrépide et tranquillement audacieux, à l'espagnole. Aragonais et hidalgo, et comme tel doublement ennemi des moines, Alfaro devait bouillonner de fureur de voir les dominicains écraser sous leur sandale toute liberté consulaire, toute grandeur chevaleresque et la dignité séculaire et quasi royale de la maison de Saint-Gélis. Il résolut de jeter l'épouvante dans l'âme de ces inquisiteurs qui terrorisaient l'univers. Les inquisiteurs étaient en tournée dans le Lauragais. Ils devaient venir coucher au château d'Avignonet. Alfaro, qui les attendait, se rendit un soir dans la forêt d'Antioche[1]. Il s'arrêta au château des Cap-de-Porc, seigneurs du Mas. Jordan du Mas, l'un des défenseurs de Montségur, se rencontra sous le toit de ses aïeux. Jordan reçut à son foyer abandonné le bayle d'Avignonet. Puis, dans les ténèbres, il se rendit à Bram, auprès d'un écuyer descendu comme lui de la montagne cathare. Ces faidits, postés mystérieusement de distance en distance, comme des chasseurs dans les plaines du Lauragais, semblaient être à l'affût de quelque grande proie. Jordan revint avec l'écuyer attendu : il se nommait Guilhem de Planha ; il avait épousé Fais de Massabrac ; il était conséquemment neveu d'Arnaud-Roger et l'un des plus hardis hommes d'armes de

1. Doat, XXII. *Dép. d'Alzeu de Massabrac.*

Pierre-Roger de Mirepois. « Reviens à Montségur, lui dit Alfaro : le comte monseigneur a résolu d'en finir avec les inquisiteurs. Dis à Pierre-Roger qu'il vienne : je veux lui livrer le frère Arnauld et ses compagnons. Je te promets pour ta peine le cheval noir de Ramon de Costiran, ce félon troubadour ! »

Guilhem de Plagna, sur son coursier haletant, arrive à Montségur. Il remet à Pierre-Roger les lettres d'Alfaro. Le chef des faidits les parcourt d'un regard étincelant. Sa face s'illumine d'une joie vengeresse. « A cheval, s'écrie-t-il d'une voix terrible, à cheval ! Je vous promets une bonne aubaine ! » Il dépêche des messagers vers Ramon de Perella, vers Isarn de Fanjaus, vers d'autres châtelains des Pyrénées. Puis, à la tête d'une quarantaine de chevaliers et d'écuyers, il descend de Montségur, par les bois de Serralonga, marchant au levant. En l'absence de Ramon de Perella, alors probablement à Foix, auprès du comte Roger, il laisse la garde de la montagne sainte à Bérenger de Lavelanet et aux vieillards [1].

Pierre-Roger de Bélissen est suivi de ses écuyers Joan Acermat, dont l'origine est inconnue, et Ramon Adhémar de Vals ou Baous, probablement frère de Baoussana, femme d'Isarn de Fanjaus. L'ardent Adhémar promet d'enlever au frère Arnauld un gobelet précieux pour l'offrir à son chef, qui le fera garnir d'un cercle d'or. Puis vient le chevalier Arnauld-Roger de Mirepois, avec ses trois neveux Alzeu et Othon de Massabrac, et Guilhem de Plagna, mes-

1. Doat : *Dép. de Faïs de Massabrac.*

sager d'Alfaro. Le chevalier Guiraud de Rabat, gendre de Ramon de Perella, avec son frère Ramon, le bâtard de Rabat. Le chevalier Bernard de Saint-Martin, et son frère Pierre et son écuyer Barraous. Le chevalier Guilhem de l'Illa et son écuyer Pierre Landric. Les chevaliers Guilhem de Balaguer, de Laurac, Bernard del Congost, Ramon Guilhem de Tornabouïs, Pierre-Roger de Lissac, Gaillard et Othon de Villarzel, et les écuyers Perrin de Pomars, Ramon de Corbeiras, Sicard de Puiverd. En avant de ces guerriers d'un âge mûr, bondissait sur son jeune coursier, un adolescent, presque enfant encore, appelé Férou, diminutif caressant du nom farouche de Rocaféra. C'était un Bélissen du Cabardez, cousin et même, disait-on, fils du chef des proscrits de Montségur. Le roi Louis VIII avait donné les terres de l'orphelin au croisé Henri Allamann, et une garnison française occupait son château aérien qui, flanqué de ses quatre tours carrées, domine encore l'étroit vallon et le cours tourmenté du Rieu-Tort, du haut de sa *roche sauvage* [1].

Ils passèrent l'Ers et obliquèrent vers le nord, s'écartant de sa rive droite pour éviter les espions du maréchal. A Cuelle, ils rencontrèrent les chevaliers Roger de Boussignac et Pierre de Roumégous, dépossédés, le premier par Gui de Lévis, le second par le croisé Frémis et Saint-Dominique. Dans tous les lieux qu'ils traversaient, leurs amis, secrètement instruits, venaient les saluer au pas-

1. Mahul, *Cart. de Carc.*, t. III, p. 121.

sage et leur souhaiter un bon succès. Le meurtre des inquisiteurs, propagé par des voix mystérieuses, errait dans l'air, connu et attendu de tous, comme un châtiment national. Laissant Fanjaus sur leur droite et Mirepois sur leur gauche, par d'âpres collines infréquentées et revêtues de bois, ils vinrent, sur le midi, faire halte au domaine de deux chevaliers de la troupe, Pierre et Bernard de Sant-Marti, bannis de Laurac et dépouillés de la seigneurie de Sant-Marti de las Bordas, donnée par Montfort à l'évêque de Toulouse [1]. Ce lieu sauvage se nommait Génébreiras (les Genevrières), au centre de la forêt de Gajan. A droite, on voyait un château, sur une hauteur coupée d'un ravin, entouré de bois : c'était Gajan-la-Selve, héritage d'Ermengarde, la noble épouse de Pierre de Mazerolles. Le vaillant faidit, dépouillé de son château paternel par Gui de Lévis, conservait encore, malgré ses héroïques imprudences, son manoir conjugal, ouvert aux déshérités. Il hébergeait alors sous son toit Jordan du Villar, fils de l'ingénieur du Val, déshérité par son aïeul du domaine du Villar au profit de Saint-Dominique et du monastère de Prouille ; et Roger d'Aragon, ce noble et puissant baron, qui, dépouillé par le roi de France au bénéfice de l'abbaye de Montolieu, battait les alentours de Carcassonne à la tête de cinquante chevaliers faidits et flottait du camp de Nore au camp de Montségur. Pierre de Mazerolles, accom-

1. Doat : Dép. d'Alzeu et de Faïs de Massabrac, et d'Imbert de Salas.

pagné de ses deux nobles hôtes, descendit du château avec ses serviteurs chargés de provisions pour les conjurés qui débridaient à Génébreiras [1].

Pendant que les chevaux paissaient dans les bois, et que les cavaliers mangeaient sur l'herbe, Pierre-Roger s'entretint à l'écart avec ses trois amis. Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon retournèrent à Gajan; mais Jordan du Villar, en sa qualité d'ingénieur, se joignit à la troupe avec vingt-cinq hommes armés de haches, le chevalier Pierre Vieil ou de Na Vidal, l'arbalétrier Berséja et un autre archer inconnu. Cavaliers et chevaux repus, ils reprennent leur route, marchent toujours au nord et laissent sur leur gauche Belpech, patrie de Roquier, le chirurgien de Montségur. Partis avant l'aube, ils ont fait, au pas de leurs chevaux, environ vingt-cinq lieues et arrivent sur le soir au manoir d'Antioche, appartenant à Guilhem du Mas Cap-de-Porc. Là ils font une seconde halte, pour reprendre haleine et attendre la nuit. Pierre-Roger s'arrête dans ce château désert; il ne garde auprès de lui que ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac; il s'entretient longtemps à voix basse avec son parent, Guiraud de Rabat, devenu le chef de l'expédition. Puis Guiraud et tous les chevaliers et les servants

1. Les registres de l'inquisition disent que les vivres furent fournis par les frères de Sant-Marti. Mais comment les deux chevaliers faidits et leur pauvre métayer de Génébreiras auraient-ils eu, dans ce lieu désert, de quoi nourrir quarante hommes affamés par une course de dix lieues? Il est à noter qu'ils mangèrent du fromage (caseatas), aliment interdit, en temps ordinaire, aux cathares.

d'armes se remirent en chemin à la nuit tombante et gagnèrent une sierra voisine du Mas-Saintes-Puelles. Jordanet du Mas s'y trouva. Il se concerta avec Guiraud de Rabat, Bernard de Sant-Marti et Balaguer de Laurac. Bernard appela l'arbalétrier Pierre Vidal : Choisis, lui dit-il, douze servants armés de haches. Vidal choisit Guilhem Adhémar, Pierre Aura, Guilhem Marti, Sicard de Puivert et huit autres de Gaja. Et Jordanet, Balaguer et Bernard de Sant-Marti se mettant à leur tête, conduisirent l'avant-garde et marchèrent sur Avignonet [1].

Avignonet est un bourg construit sur une ondulation de terrain qui s'allonge du levant au couchant. Une grande rue coupée de quelques ruelles latérales divise, en deux massifs principaux, les habitations, plus étroites et plus pressées au nord et qui, plus spacieuses, dentellent de leurs hauts pignons l'escarpement du sud. Deux portes flanquées de tourelles percent, à l'est et à l'ouest, son enceinte fortifiée de tours rondes et dominée, au septentrion, par la masse carrée du château comtal. Mais redouté comme un foyer de patriotisme et de croyance albigeoise, Avignonet est une des trente villes démantelées par le traité de Paris. On ne lui a laissé de ses murailles déshonorées que les tronçons qui ne servent plus qu'à parquer son peuple, semblable à un troupeau mutilé, dont elles garantissent à peine la sécurité nocturne. Ainsi, par un excès de précaution, la tyrannie méticuleuse du

1. Dép. : *d'Imbert, d'Alzeu, d'Arnauld-Roger.*

roi de France livre à son insu les inquisiteurs qui de bourgade en bourgade promènent la terreur dans le Lauragais, et viennent, ce soir même, dresser leur tribunal dans Avignonet. Le prieur d'Avignonet les conduit dans ses propres murs et contre ses paroissiens révoltés. Prêtre irrité à la fois et juge implacable, ce moine italien vient déclamer les plus grands citoyens et les plus puissants seigneurs, les Roaix, les Villèle, les Varagne, les Villeneuve, ces pairs des comtes, et pasteurs cathares et chevaleresques des peuples [1]. Fugitifs de leurs palais de Toulouse, ils vivent retirés dans Avignonet où ils ont des hôtels, sur les collines environnantes où s'élèvent leurs demeures féodales, berceaux de leurs antiques races romanes. Là vivaient aussi les cinq fils de Bernard de Quiders, Pierre, Guilhem, Bertrand, Bernard et Jordan, cousins des Cap-de-Porc du Mas. Meta ou Guillelmeta, leur mère, était fille du vieux Gui du Mas S. Andréo. Elle avait sur son déclin quitté sa famille et le monde pour vouer, humble diaconesse, son veuvage volontaire, au service du Paraclet. Associée aux nobles parfaites, Ramona de Varagne, Aicelina de Hauterive, et Bérengéra de Gavarret, Meta tenait dans Avignonet une maison de consolation, mélange de l'hospice. de l'école et de l'oratoire. Le supplice de Bérengère, brûlée vive à Toulouse, ne ralentit pas le zèle de Meta. Bertrand, son fils, étant tombé malade, elle fit appeler le diacre Ramon Sans. Donat, son gendre, alla le chercher dans les

1. Percin : *Martyr. Avenionis.*

bois. Médecin du corps en même temps que de l'âme, Sans administra son remède, invoqua le consolateur, et exhorta les assistants éplorés. Le moribond, qui devait rendre le dernier soupir entre les mains des Bons-Hommes, auxquels il léguait cinquante sols toulousains, fut miraculeusement rendu à la vie par les prières et les breuvages cathares; et dès ce jour, les cinq frères vouèrent leur épée et leur parole à la défense du Paraclet contre l'inquisition qui commençait alors ses fureurs (1234). Ils escortèrent ses ministres de bourgade en bourgade et de forêt en forêt[1]. Ses principaux évêques visitèrent Avignonet. Guillabert de Castres logea souvent chez Alaman de Roaix, Bernard de la Motte chez Estold de Roqueville, Bonfilh chez Na Sapdalèna de Villeneuve, et chez son propre compagnon le chevalier Guilhem de Varagne. Bonfilh des Cassers était un docte théologien, un disputeur hardi et tenace, et qui s'illustra dans Avignonet même par plus d'un tournoi dogmatique. Naguère encore Pierre Brun, un ancien ministre albigeois, maintenant champion du dogme catholique, vint défier Bonfilh qui releva le gant, et sortit des bois de Lavéran pour montrer la supériorité de l'évangile Johannite sur la loi de Moïse. La rencontre eut lieu chez le notaire Adhémar dont l'abjuration devait être le prix du vainqueur. Après la dispute qui fut orageuse, le vieillard se convertit au Paraclet et mourut bientôt après entre les mains de Bernard de Maireville, diacre de Mont-

1. Doat : *Dép. de Bertran de Quiders.*

maur et le patriarche religieux du Lauragais. Presque tous les habitants d'Avignonet *croyaient* ou *adoraient* les hérétiques, et à leur tête se distinguaient les chevaliers, les compagnons du comte de Toulouse. Dans leur nombre, nous trouvons inscrit le nom de Ramon de Perella, et cette rencontre inattendue dans ses murs nous révèle tout à coup l'étroite et tragique intimité qui rattachait Avignonet à Montségur. Nous comprenons mieux comment à l'appel d'Alfaro, quand les inquisiteurs menacent la patriote et chevaleresque cité, les faidits du Thabor descendent de leur montagne, accourent de leurs forêts, et sont là qui se hâtent farouches, dans les ténèbres [1].

V

MEURTRE DES INQUISITEURS A AVIGNONET.

Les faidits de Montségur descendent du sud par des landes incultes qui forment le territoire aujourd'hui cultivé de la Bruguière. Ils mettent pied à terre sous les arbres qui ombragent la fontaine dont la source donne son nom celtique à Avignonet. Trois hommes les attendent dans les ténèbres, car c'est une nuit sans lune. Ils reconnaissent Ramon de Golaïran, un chevalier de Montségur, qui

1. *Manuscrit de Toulouse*, p. 130. Avignonet, *Déposition de Na Mateus.*

les a devancés dans son bourg natal. Il est accompagné du chevalier Bertran de Quiders, d'Avignonet. L'autre est probablement le concierge de la porte orientale. Golaïran leur a confié son secret. « Les faidits du Thabor doivent arriver ce soir; ils veulent vous parler; attendons-les près de la fontaine. — De quoi s'agit-il? demande aux étrangers Bertrand de Quiders. — Il s'agit, répondent les conjurés, de nous saisir du frère Arnauld et du frère Estèbe inquisiteurs qui *dissipent* et *confondent* toute cette terre. Voulez-vous nous aider, et nous protéger au besoin contre les hommes d'Avignonet? — Très-volontiers, réplique Bertran de Quiders, mais à condition que nous partagerons les deniers des inquisiteurs[1]. » Le concierge leur livra la porte orientale qu'occupèrent Arnauld-Roger, Guiraud de Rabat et leurs écuyers. Ils laissèrent leurs chevaux à la garde des palefreniers autour de la fontaine. Les autres suivaient Golaïran et Bertrand de Quiders dans les rues obscures, déjà assoupies ou complices muettes, d'Avignonet. Bertran s'ouvrit d'abord à Donat, son beau-frère, qui en fut tout joyeux, puis aux deux frères Guilhem et Bernard Richard qui promirent leur concours. Golaïran de son côté obtenait celui de Cardinal, son écuyer, de Guilhem Faure, de Pierre Esquieu, de Ramon Dauzet, de Ramon de Na Rica, et de Ramon de Bobila. Une trentaine d'habitants d'Avignonet se joignent aux faidits du Thabor qui avec

1. Bertran déguise, altère évidemment la vérité devant les inquisiteurs.

ceux de Gajan la Selve réunissent environ quatre-vingts conjurés.

La foule se masse devant la porte de Golaïran, tandis que les chefs, dans la maison, dressent leurs plans, désignent les carrefours, échelonnent les vedettes, et enveloppent comme d'un filet les abords du château, afin que, dans le cas d'une clameur ou d'un tumulte, rien ne puisse interrompre l'œuvre qui s'exécutera dans le donjon. Les plans arrêtés, Golaïran sortit, s'absenta, puis revint et dit: Ils soupent, il n'est pas encore temps. Un moment après, il s'éloigna de nouveau, reparut et dit : Ils se couchent, c'est le moment, partons! Cardinal, son écuyer, allume deux torches, et tous les conjurés, à la lueur de ces résines fumeuses, par de tortueuses ruelles, se dirigent en silence et à pas de loup vers le château[1]. Ils échelonnent les vedettes, et ferment d'un cordon d'archers tous les abords du manoir comtal. Les portes sont closes, mais Bernard de Na Vidal, par une poterne dérobée, s'introduit dans la cour, décroche les barres de fer, et ouvre les lourds battants. Chevaliers, écuyers, servants entrent alors. Ils entrent dans une salle basse et trouvent le bayle Alfaro. Soyez les bienvenus, leur dit le sombre Espagnol. Il les attend, il leur garde leurs victimes; c'est lui qui est le chef de l'entreprise ordonnée, assure-t-il, ou plutôt tacitement consentie par le comte de Toulouse. C'est lui Alfaro qui a réuni pour cette exécution les hommes de Montségur, de Gajan-la-Selve,

1. Bertran, Imbert, Arnauld-Roger.

d'Avignonet. Il les tient enfin, ces inquisiteurs détestés; mais dans le cas, impossible, où ils lui échapperaient encore, ils iraient infailliblement tomber dans une embuscade qu'il leur a dressée à las Bordas, sur la route de Castelnaudari à Carcassonne, dans cette plaine illustrée par une double bataille où le même jour fut vainqueur des croisés et vaincu dans sa victoire par Simon de Montfort, l'héroïque comte Ramon-Roger de Foix.

Alfaro, vêtu d'un pourpoint blanc, comme pour un festin ou une cour d'amour, mène les conjurés vers la salle capitulaire, dite du comte, où les inquisiteurs, par défiance ou par orgueil, se sont installés dans le donjon. Ce sont le fameux frère Arnauld, dominicain, natif de Montpellier; frère Estèbe ou Étienne, franciscain, originaire de Narbonne ; Ramon de Costiran, surnommé l'Écrivain, ancien troubadour, maintenant archidiacre de Lézat et chanoine de la cathédrale de Toulouse, et le primat d'Avignonet, ancien bénédictin de l'abbaye de Chiusa en Piémont[1]. A l'exception de ce dernier chacun des quatre inquisiteurs est accompagné de ses acolytes monastiques : Ramon de Costiran, de son clerc Bernard; frère Estèbe, du franciscain Ramon Carbonner ou Charbonnier; et frère Guilhem Arnauld, des dominicains Garcias d'Aura et Bernard de Rocafort. Auprès de ce terrible chef on voit encore Pierre Arnauld, notaire ou greffier du tribunal, et Fortaner et Adhémar, nonces ou messagers de l'inquisition. Le prieur d'Avignonet a

1. Percin : *Martyr. Avénionet.*

sans doute dressé les listes des suspects, et demain les deux héraults iront au son du cor, dans le bourg tremblant, sommer les citoyens inculpés. Les principaux seigneurs contumaces errent dans les bois; mais l'emprisonnement et la confiscation achèveront la ruine des plus nobles races du Lauragais, des amis du comte de Toulouse. Ces exécutions furent sans doute l'entretien de leur repas du soir après lequel ils vont se coucher et s'endorment dans ces rêves de spoliation et de sang. Tout à coup ils sont réveillés par un bruit toujours croissant de pas pressés, de voix sourdes et sinistres, d'où s'échappent les cris longs, éperdus, lamentables de leurs serviteurs massacrés dans l'escalier et dont, pour dégager l'étroite et tortueuse vis, on lance par les fenêtres les cadavres [1]. Bientôt les cognées dépècent en tumulte et font voler en éclats étincelants les portes massives et leurs fortes armatures de fer. Par cette brèche, rougie de la lueur funèbre des torches, le premier s'élance Alfaro. Le sombre Aragonais est armé d'une tige de cormier noueux. Ses compagnons, à son exemple, ne brandissent guère que des assommoirs. C'est une œuvre d'abattoir à laquelle ils ne trempent guère qu'à regret les coutelas : ces faidits semblent craindre de profaner dans le sang des inquisiteurs leurs armes chevaleresques. Alors commence le meurtre qui disparaît dans le tumulte et dont la rumeur confuse est étouffée par l'épaisseur des murailles du donjon.

Arnauld-Roger gardait la porte orientale du

1. Percin. — Guil. de Puil. — Catel : *Comt.*, p. 362.

bourg. Le vieux chevalier, inquiet de ce long silence et de l'obscurité de la nuit, dit à Imbert de Salas, son compagnon : « Pourquoi ne vas-tu pas avec les autres? » et pour l'exciter encore davantage, il ajouta : « Tu ferais peut-être aussi quelque butin. — Je ne sais par où l'on va, répondit le jeune Cordouan. — Nous allons vous conduire, » ajoutèrent deux hommes d'Avignonet. Et ils menèrent Imbert et les autres archers au château. Le meurtre était accompli ; ils trouvèrent les inquisiteurs, leurs acolytes et leurs domestiques, gisant dans le sang[1]. Les conjurés s'agitaient bruyamment autour des cadavres, chacun faisait gloire de ses coups. « Cela va bien, s'écriait Alfaro, je les ai assommés avec ma massue ! — Et moi, répondait Pierre Aura, je les ai percés de mon poignard de Ségovie ! — C'est le plus beau jour de ma vie, » ajoutait Ramon Golaïran. Ainsi se vantaient à qui mieux mieux Férou, Adhémar, Balaguer, Guilhem d'En Marti, Jordanet du Mas, Sicard de Puivert, Guilhem de l'Ile, Bertran de Quiders, Guilhem de Plagne, Pierre et Arnauld de Na Vidal, Berseja et ses bûcherons de Gajan agitant leurs cognées teintes de sang. Ils poussent un hurlement de joie et de triomphe grossi par l'écho des tours et la voix de ces vieilles murailles qui semblent tressaillir et exsulter de cette vengeance tardive de la patrie romane égorgée. Othon de Massabrac et le bâtard de Rabat, assoupis de lassitude sur la poterne extérieure, s'éveillent en sursaut à ces clameurs du donjon. Bientôt, arrive

1. Imbert, Arnauld-Roger.

Alfaro suivi de tous les conjurés. « Eh bien, est-ce fait? demandent les deux écuyers. — C'est fait, répond Alfaro! Maintenant vous pouvez vous retirer, et bon voyage! » Arnauld-Roger et son neveu, Guiraud de Rabat, crient de la porte orientale aux palefreniers restés sous les arbres de la fontaine : « Chabert, Ramon Fort, amenez nos chevaux de combat! » Et ils retournent au bois d'Antioche.

Pierre-Roger les attendait dans ce manoir désert avec ses écuyers Acermat et Alzeu de Massabrac. Il apprend leur retour par le pas bruyant de leurs chevaux et leurs vociférations lointaines dans les ténèbres. Ils criaient : Dites à Ramon de Péreille et à Pierre-Roger de Mirepois de venir au sermon du frère Arnauld. C'est ainsi que le héraut de l'inquisition sommait les suspects de comparaître devant le terrible tribunal. Les villages du Lauragais ne seront plus effrayés de son cri lugubre ni du son funèbre de son cor. Ils arrivent, ils étalent aux yeux de leur chef les dépouilles des victimes, leurs frocs, leurs scapulaires, leurs livres de prières et de procédures, leurs registres de proscription, de confiscation et de mort, et tachés de leur sang[1]. Ils se sont partagé le trésor de l'inquisition : cet argent extorqué revenait de droit aux faidits. Imbert de Salles a eu pour sa part dix deniers, et une boîte de gingembre. Guilhem de Plagne se pavane sur le cheval noir de Ramon de Costiran. C'est le salaire qu'il a reçu d'Alfaro pour son message de Montségur. Pierre-Roger écoutait d'un

1. Alzeu de Massabrac.

air sombre : « C'est très-bien ! dit-il. Vous avez tous votre part ! Mais je n'ai pas la mienne, moi ! Férou, Adhémar, où donc est ma coupe ? — Don Alfaro l'a broyée sous sa massue, répond Adhémar. — Traître, s'écrie le chef furieux, vous deviez me l'apporter ! J'avais juré de ne plus boire de vin que dans ce gobelet ! Je voulais le garnir d'un cercle d'or ! » La coupe où Pierre-Roger désirait s'enivrer délicieusement du vin de ses vengeances patriotiques, c'était le crâne du frère Arnauld.

Au bois d'Antioche, les conjurés se séparèrent ; Guilhem et Jordanet de S. Andréo revinrent au Mas ; Berseja et ses archers armés de haches retournèrent avec Jordan du Villar à Gajan-la-Selve ; les faidits de Montségur remontèrent, mais par un autre chemin, vers les cimes de Thabor, avec Pierre-Roger de Mirepois[1]. C'était au mois de mai ; la terre était en fleur ; le rossignol chantait dans les landes embaumées. L'aurore se leva pure sur la Montagne-Noire. C'était le matin de l'Ascension du Christ. Double augure de renaissance et de gloire. Les proscrits durent y voir un symbole du triomphe de la patrie romane et de l'Église du Paraclet. Elles devaient effectivement triompher, mais la première, hélas, en renaissant dans la grande patrie française son sépulcre ; la seconde, en s'élevant, de son Thabor pyrénéen, comme le Christ, dans le ciel.

1. Dom Vaissette, ch. VI. p. 50. Aux deux interrogatoires d'Arnauld-Roger et d'Imbert de Salas, Du Mège ajoute une autre relation extraite des manuscrits de Toulouse.

VI

SUITE DU MEURTRE DES INQUISITEURS. — PRISE D'ARMES DU MIDI.

Alfaro cependant, après avoir congédié ses compagnons, était rentré tranquillement dans Avignonet. Mais Golaïran, Boubila, Donat et les deux Richard, ses agents du meurtre, simulant la surprise et l'effarement, se mirent à crier : *Aux armes! aux armes!* Le veilleur nocturne répète le cri d'alarmes dans le bourg endormi. Avignonet s'éveille en sursaut. Le peuple accourt au château comtal. Il trouve les inquisiteurs massacrés. « Quels sont les meurtriers? demandent les bourgeois. — Ils s'enfuient par le chemin de la Bruguière, répond le rusé Goulaïran, et vous pouvez entendre encore le galop de leurs chevaux. » La tragique nouvelle se répand de bourg en bourg avec la joie et la terreur jusqu'à Carcassonne, jusqu'à Toulouse. Le frère Ferrer, inquisiteur de Carcassonne, le même qui avait suscité les émeutes de Narbonne, ne se méprit ni ne se troubla [1]. Il excommunie aussitôt les meurtriers, quels qu'ils soient, et accuse indirectement du meurtre le comte de Toulouse. L'anathème, comme un glaive prêt à tomber, pend sur la tête éperdue de Ramon VII. Le viguier de Toulouse, le

1. Percin. — Guil. de Puilaurens.

sénéchal de Carcassonne, les inquisiteurs, accourent à Avignonet. On relève d'abord les cadavres gisant dans le sang; on les transporte dans l'église voisine; on les expose devant l'autel, entourés de cierges allumés; et le procès commence en même temps que la glorification.

Alfaro brava tranquillement l'inquisition. Impassible et muet, le fier Aragonais assista à son propre procès, sous les regards de vautour du frère Ferrer. Probablement, il eut soin de faire évader ses complices dont les révélations l'eussent perdu. Goulaïran dut s'enfuir à cheval, il se réfugia à Auriac, et se tint caché chez Guillabert d'En Carbonnel, au château du Faget. Donat, son beau-frère, Boubila, et les deux Richard, durent chercher un asile, soit au camp de Nore, soit au camp de Montségur. Bertran de Quiders s'était sauvé la nuit même du meurtre[1]. Il se rendit, avec Goulaïran et ses compagnons, dans un bois voisin de Montmaur où ils virent l'évêque Bernard de Maïreville et ses diacres albigeois. Ils les *adorèrent*, et firent en quelque sorte l'hommage de leur meurtre à l'église du Paraclet: « L'inquisition est éteinte, s'écriaient-ils dans leur généreuse illusion; nous en avons délivré la terre! » Bernard de Maïreville leur acheta des livres enlevés aux inquisiteurs. C'étaient probablement les listes de proscription, et le catalogue des suspects. L'évêque dut les faire circuler dans les bourgades du Lauragais pour qu'on eût à se dérober aux recher-

1. Reg. de Toulouse : *Bertran de Quiders.*

ches de l'inquisition devenue plus farouche, à cause de son épouvante même, depuis le meurtre d'Avignonet[1]. De là, les conjurés se rendirent à Falgairac. « *Tout est mort*, s'écria joyeux le chevalier Estor de Rosengas! — *Tout est délivré*, » ajouta sa virile femme Austorga, d'un air triomphant. Pour se mettre en sûreté, les fugitifs gagnèrent le comté de Foix. Ils remontèrent l'Ariége jusqu'à Castelverdun, d'où ils se rendirent à Montségur.

Cependant les vingt hommes qu'Alfaro avait posés en ambuscade entre Castelnaudari et las Bordas pour y tuer les inquisiteurs, dans le cas improbable où ils échapperaient aux poignards d'Avignonet, ne virent pas arriver les victimes promises par l'Aragonais. Nous supposons que les chefs de cette troupe étaient Pierre de Mazerolles et Roger d'Aragon. C'est pour cela que ces deux chevaliers descendirent de Gajan sur le passage des hommes de Montségur, et qu'ils conférèrent en secret avec leur chef à Ginébréiras. Les inquisiteurs n'arrivant pas, ils retournèrent à Gajan-la-Selve où Jordan du Villar, Berséja et ses bûcherons aux cognées teintes de sang leur racontèrent l'expédition nocturne d'Avignonet. Ce matin même, Pierre-Roger de Mirepois, suivant le chemin *narbonnais*, traversait l'Ers au pont de Mazères, près de Bolbone, monastère vénéré, peuplé de moines amis, martyrisés par la croisade, parce qu'ils veillaient pieusement sur les chères et patrioti-

1. Dom Vaissette, ch. VI, liv. XXV. addit. *Dép. de Bertran de Quiders.*

ques cendres des comtes. Les faidits de Montségur prirent au retour ce nouveau chemin uniquement pour honorer la mémoire de ces princes, du grand Ramon-Roger, du pieux Roger-Bernard, le Roland et l'Olivier des guerres cathares. Ils venaient apparemment faire sur leur tombe comme une libation de sang dominicain, et une évocation de leurs âmes héroïques pour les nouvelles batailles de la patrie romane. En quittant Bolbone, ils allèrent braver le maréchal jusque sous les tours usurpées de Mirepois[1]. Le conquérant croisé n'accepta pas le combat que lui offrait le fils de Bélissen. A Saint-Félix, où ils firent halte, les habitants hébergèrent avec amour les chevaliers proscrits : le curé même fêta, dans son presbytère, Pierre-Roger de Bélissen, son ancien et légitime seigneur : circonstance qui prouve que des prêtres catholiques, comme les moines de Bolbone, sympathisaient avec les Albigeois contre les inquisiteurs du pape et du roi de France. De ce nombre étaient Marti de Cazils, curé d'Auriac et Guillabert, prieur de Saint-Paulet. Saint-Félix a conservé son nom de *Torna-Gaïta*, nom expressif qui montre les vedettes catholiques rôdant autour de ce village patriote et cathare. A Montségur, Pierre-Roger trouva de retour Butir (Beurre), Joan Catala et Arnauld de Vensa qu'il avait envoyés vers Ramon de Pereilla et Isarn de Fanjaus. Isarn, son cousin, lui mandait par ses deux messagers : « Les affaires du comte Ramon vont à merveille. Il épouse dona

1. Arnauld-Roger. Imbert de Salas.

Isabella de Lusignan. Les Poitevins, les Gascons se joignent à nous. Le roi d'Angleterre a déjà passé la mer. L'empereur va venir avec un grand secours. Que Montségur tienne seulement jusqu'à Noël ! Jusqu'à Pâques au plus tard, et nous sommes vainqueurs[1] ! » Bientôt après arrivèrent par d'autres chemins Golaïran, Bertran de Quiders, les Du Mas et Pierre de Mazerolles, et tous les conjurés se trouvèrent réunis à Montségur.

Dans le château d'Avignonet cependant, les inquisiteurs jugeaient les meurtriers des victimes dont on honorait les restes à côté, dans la basilique. Les vrais meurtriers s'étaient échappés : ceux-ci n'étaient que des complices, et encore des complices obscurs, le concierge du bourg, les veilleurs de nuit qui s'étaient endormis, ou ces ouvriers qui avaient montré le chemin du château à Imbert de Salas. Lamentable contraste ! Ces vivants que l'on torturait étaient des patriotes, ces morts que l'on encensait étaient des brigands ! Ces brigands on les appelait des martyrs, et ces martyrs on les appelait des assassins ! Quel monstrueux renversement de toute moralité par une théocratie qui n'avait son point d'appui ni dans le cœur humain, ni dans la Bible, ni même en Dieu ! Ces malheureux devaient être attachés aux fourches patibulaires du comte, et au nom de ce prince chéri autant qu'infortuné, du pouvoir duquel ils mouraient les martyrs, aussi bien que de la liberté romane. Toutefois le procès fut long, car le prince ne consentit à leur

1. Doat. Imbert de Salas.

mort qu'après sa défaite totale, et la ruine complète du Midi. Cependant on enleva solennellement de l'Église les cadavres des inquisiteurs. Ils sortirent par la porte occidentale d'Avignonet dont on voit encore les deux tourelles latérales; ils s'en allèrent par le *chemin des Français*, qui les avait amenés, strade aujourd'hui déserte, mais qui conserve le souvenir de la croisade. Placées sur des chars funéraires, ces reliques sinistres se dirigèrent vers Toulouse, au milieu d'un peuple immense, du chant des hymnes et d'un nuage d'encens. Des chœurs de prêtres et de moines se relayaient de bourg en bourg, et d'abbaye en abbaye. Les chars noirs roulaient lentement comme pour prolonger leur lugubre triomphe [1]. Ils arrivèrent enfin à la porte narbonnaise où les attendaient le comte, l'évêque et le légat de Rome. Toulouse, épouvantée et réjouie, déroula de rue en rue, sur leur passage, la splendeur de ses pompes sacerdotales et les gémissements menteurs de toutes ses cloches éplorées. Le frère Arnauld fut inhumé dans l'église des Dominicains; le frère Étienne, dans l'église des Franciscains; Ramon de Coustiran et l'archidiacre de Lézat, dans le cloître de Saint-Étienne, chacun dans le lieu de son ordre, avec son acolyte et ses serviteurs. Leurs tombes, qui n'existent plus, étaient de marbre, et leurs épitaphes, que l'on a conservées, étaient en lettres d'or. Elles n'exprimaient que leur nom, le lieu et la date de leur trépas, et la cause de leur martyre : *Al-*

1. G. de Puil. — Percin. — Bollandistes.

bigensium gladiis pro Christo occisus[1]. Rome les proclama martyrs, comme plus tard ce Pierre de Vérone, stupidement glorifié par le pinceau splendide du Titien. Art vénéneux ! apothéose impie ! Toulouse donc leur fit de magnifiques funérailles, et cette ville, oublieuse de son propre martyre, invoque depuis six cents ans, comme ses patrons, double sacrilége, double insulte à la terre et au ciel, les bourreaux de l'indépendance, de la civilisation et de la patrie occitanienne. *Totam terram dissipabant et confundebant*[2]. Voilà l'épitaphe que leur sculptèrent dans la chair, avec le poignard, les faidits de Montségur, et la vérité n'en sera jamais démentie dans les siècles.

Pendant que Rome et que la France canonisent ces cadavres monastiques, l'insurrection romane dont ce massacre était le signal, relève la tête. Les troubadours chantent la guerre sainte. Le comte Ramon ouvre la campagne. Les princes pyrénéens, Roger de Foix, Amalric de Narbonne, Ramon-Roger de Carcassonne, Olivier de Termes, les proscrits d'Aragon et de Montségur répondent à son appel. Les peuples se soulèvent à la voix de leurs anciens seigneurs revenus de l'exil ou sortis des forêts. Narbonne, le Minerbois, le Termenois, le Rasez, le Midi tout entier est en feu. Le sénéchal de Carcassonne entouré de populations en armes reste bloqué dans sa cité comme sur un écueil battu des flots furieux. L'archevêque de

1. Tué pour le Christ par les glaives des Albigeois.
2. Ils ravageaient et bouleversaient toute la terre.

Narbonne, suivi de tous les clercs, se retire à Béziers. Béziers, désert depuis le grand massacre, n'est qu'un vaste amas bouleversé de décombres et de cadavres. Du haut de ces ruines frappées de la foudre, semblable au génie de la destruction, l'archevêque lance ces anathèmes. Il excommunie Ramon VII, les comtes et les peuples du Midi; il les déclare Routiers, violateurs de la paix, usurpateurs des biens de l'Église, et parjures envers le pape et le roi de France[1]. Le comte Ramon se rend dans l'Ouest dont l'insurrection répond à celle du Sud. Le comte de la Marche a soulevé le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge. Ces provinces appellent le roi d'Angleterre, héritier de Richard Cœur-de-Lion, le roi troubadour, et petit-fils de la fameuse Éléonore, la reine tant aimée, tant chantée par les poëtes. Les Anglais débarquent à l'embouchure de la Gironde. Mais les rois d'Aragon et de Castille ne se montrent pas encore sur les Pyrénées. Les monarques espagnols étaient secrètement retenus par leurs rivalités, leurs calculs méticuleux, les messages de la reine Blanche, et les menaces de Rome. Leurs retards donnèrent au roi de France éperdu le temps de se reconnaître, de faire face aux événements et de marcher contre les Anglais. Le roi d'Angleterre fut défait à la bataille de Taillebourg près de Saintes. Il remonta sur ses vaisseaux, et laissa, par son départ, le comte de la Marche, son lieutenant, à la merci du vainqueur. Ramon de Lusignan dut reconnaître pour légitime seigneur

1. Guilh. de Puil., ch. XLVI.

de Poitiers, Alfonse, frère de Louis IX [1]. Le comte de Foix, ébranlé par cette défaite et cette défection, se soustrait à l'hommage du comte de Toulouse, et se met sous la suzeraineté immédiate du roi capétien. C'était abdiquer la politique chevaleresque de son père et de son aïeul! C'était trahir la cause de l'indépendance romane dont ses ancêtres étaient les héros. Ramon VII rappela vainement au trop habile et perspicace prince leurs magnanimes exemples. Le comte Roger lui répondit qu'à la paix de Paris il avait abandonné son père, Roger-Bernard II de Foix, qui, resté seul en guerre avec l'Église et le roi, fut contraint de se soumettre tristement à Saint-Jean des Verges, et de lier sa maison et ses États à la France. Après d'amers reproches et de violents défis les deux comtes en vinrent aux mains. Roger eut l'humiliation de se voir abandonné, dans cette lutte fratricide, par Loup de Foix, son oncle, le dernier héros survivant des guerres patriotiques, et par ses cousins les comtes de Commenges, les vicomtes de Conserans et de Palhars, et les seigneurs de Marquefabe. Tous les chefs cathares se rangèrent autour de l'infortuné Ramon VII, représentant de la vieille indépendance méridionale. La rencontre eut lieu dans les plaines de Saverdun, objet du litige. L'audacieux vassal resta vainqueur, et rentra dans le Castellar de Pamiers, ramenant captifs son oncle Loup, Isarn de Fanjaus et Ramon d'Aniort. Roger ne consentit

1. Guil. de Nangis, p. 339. — Joinville, p. 207.

à les relâcher que moyennant une rançon et sur l'intervention du roi de France qui cherchait à s'attacher ces nobles vaincus. La paix fut conclue : Saverdun, que ses seigneurs avaient livré au comte de Toulouse, leur suzerain, fut rendu au comte de Foix, et Roger, en retour, rendit à Loup, son oncle, la liberté, ses bonnes grâces, et la seigneurie d'Ax et du Savartez [1]. Dès lors, la défection fut générale : sur les traces du comte de Foix, les barons méridionaux vont implorer la paix du roi, à Montargis et à Lorris-sur-Loire. L'infortuné Ramon VII vint à son tour, mais le dernier, perfide en apparence quoique en réalité noble et loyale victime, se remettre à la miséricorde du monarque. Il dut, pour l'obtenir, invoquer la médiation de sa cousine, la dure et hautaine Blanche de Castille. Puis, il rentra, vaincu et désespéré, dans Toulouse, et le Midi déchiré, épuisé, tari d'espoir, comme son prince, retomba pour toujours sous le joug de la France et de Rome. Ce fut comme une seconde conquête, et la paix de Lorris ramassa les restes échappés à la paix de Paris. Outre la remise, entre autres places fortes, des châteaux de Najac en Rouergue (dont les ruines sont encore si belles sur l'Aveyron), de Puicelci en Albigeois, et de Laurac en Lauragais, outre la proscription des chefs les plus redoutés, la démolition de leurs manoirs, et la confiscation de leurs terres, Blanche exigea deux gages de sang. Et d'abord le châtiment du meurtre d'Avignonet. Les vrais meurtriers étaient contu-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, p. 44, 45, 444, 445 et 446.

maces : ils erraient dans les forêts, ou vivaient refugiés à Montségur. On saisit quelques complices obscurs, soupçonnés plutôt que convaincus [1]. Plus tard, Pierre Faure, Ramon de Na Rica, et le chevalier Ramon de Balaguer furent aussi mis au gibet. Leurs cadavres flottèrent aux fourches patibulaires, sur le monticule qui domine le *chemin des Français*, à l'occident d'Avignonet. La reine exigeait que l'on coupât *la tête du Dragon*, c'est-à-dire que l'on détruisît Montségur. C'était en effet la tête de la colombe, de l'aigle johannite et pyrénéen, qui venait d'écorcher dans Avignonet le vautour dominicain [2].

1. Guilh. de Puil., ch. XLV. — Reg. de l'inq., *Bert. de Quiders*.

2. Au XVIe siècle, Avignonet vit un second massacre. Les meurtriers vinrent encore de Montségur. Ils n'étaient plus albigeois mais calvinistes. Leur chef n'était pas un Bélissen. C'était un Lévis, un descendant du maréchal de la croisade, le fameux Claude, baron d'Audou, chef des protestants du comté de Foix. Il massacra les prêtres et les moines d'Avignonet. Le bourg, complice du terrible baron, fut mis en interdit, et resta plusieurs mois sans culte. Quand le pape leva l'interdit, *les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les cloches chantèrent spontanément dans leurs tours*. Depuis lors, les habitants d'Avignonet célèbrent, tous les ans au mois d'août, une fête commémorative appelée, il me semble, *Notre-Dame des Miracles*. Je tiens tous ces détails de M. Espinasse, adjoint d'Avignonet et mon cicerone sur le théâtre de ces tragiques événements.

IX

BERTRAN D'EN MARTI

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

I

PRISE DU CAMP DE NORE. — ATTAQUE INFRUCTUEUSE DE PENNE ET DU CAMP DE LA GRÉSIGNE. — SYNODE DE BÉZIERS. — CONTINUATION DU SIÉGE DE MONTSÉGUR. — CONCILE DE NARBONNE. — ATTAQUE ET SIÉGE DÉFINITIF DU CAMP DU THABOR, PAR LE ROI DE FRANCE.

Nous pensons que c'est alors que le roi de France rendit au comte Roger son château de Foix. Ce fut le salaire de la défection du prince pyrénéen. Depuis trente ans, son aïeul, son père et lui n'avaient séjourné que cinq ans dans leur glorieux manoir, les cinq années de la délivrance et de la victoire. Le comte Roger-Bernard était rentré dans l'inexpugnable et loyal donjon, comme le vainqueur de la croisade et le libérateur du Midi. Ces nobles tours humiliées voyaient revenir le comte Roger, vassal immédiat des Capétiens, transfuge du roi d'Aragon son suzerain, et traître à la cause romane, dont son père et son aïeul avaient été l'Olivier et le Roland. Il est probable que pour contenir ce prince de montagne, Blanche, peu scrupuleuse, garda, contre la foi des traités, le château

de Montgaillard qui surveillait le donjon de Foix, et le puissant donjon de Lordat qui menaçait le haut comté pyrénéen. Dès lors le catharisme, abandonné de la maison comtale, passe sous le patronage de la branche cadette et illégitime de Foix. Il aura, jusqu'à leur mort, le pieux Loup pour son paladin, et pour sa papesse la fidèle Esclarmonde, vicomtesse d'Alion [1].

Les trois victoires de Louis IX sur le roi d'Angleterre, de Guillaume des Ormes sur le vicomte de Carcassonne, de Roger sur le comte de Toulouse, et, enfin, la défection de ce grand chef des faidits dut avoir, pour conséquence, l'ébranlement et la chute des camps insurgés de l'Albigeois. Hugues des Arcis, le sénéchal de Carcassonne, résolut de profiter du saisissement produit coup sur coup par toutes ces victoires de la France. Il commença par l'attaque du camp de Nore, qui avait secondé l'invasion du prince Trencabel, et qui, depuis douze ans, roulait sur les cimes du Cabardez comme un orage suspendu sur Carcassonne. Il convoqua les chefs français : les sires de Saissac, de Limous, de Campendut, par le sud, et les Montfort de Castres et de Lombers, par le nord, escaladèrent la Montagne-Noire. La vallée de *Clamours* retentit encore des cris de guerre et d'effroi ; les hauteurs des Martis virent les suprêmes efforts des faidits et le sang des martyrs rougit une dernière fois les *Terres de Dieu*. Ces combats se perdent dans l'ombre et le lointain des temps ; nous n'en connaissons que

1. Dép. des Captifs de Montségur.

les résultats. Le camp de Nore fut forcé, les *Ramondens* dispersés dans les bois, Mélina et Saurimonde, leurs prophétesses, brûlées dans leurs grottes. Mais le *roitelet* de l'Hautpoullois, fier comme le coq, son symbole héraldique, traita de couronne à couronne avec le roi de France, et conserva son microscopique royaume de bois, de rochers et de nuages. Toutefois, il resta bloqué sur sa cime, par les deux bastides Esparbaïrenca et de Saint-Amador, les châteaux de Saissac, Roquefère, Cabrespine, les tours de Cabardez, appuyés sur les forteresses de Castres et de Carcassonne. La Montagne-Noire fut dépecée au profit des conquérants de l'Albigeois. On en jeta des lambeaux aux moines de Fonds-Bruno, de Sauve-Terre, de Caunes, de Montolieu, et les *Terres de Dieu* devinrent l'apanage des évêques de Carcassonne. On voit au-dessus de Mazamet, sur un escarpement, une chapelle en ruines : c'est l'oratoire du roi d'Hautpoul et des faidits de Nore ; il est dédié à saint Sauveur (Salvaïre, Salvador), le seul saint qu'adorassent les Amis de Dieu [1].

Ainsi tomba, avec le camp de Nore, le centre de l'insurrection albigeoise. Restaient encore ses deux ailes Penne et Montségur. Hugues des Arsis voulut sans doute abattre ensuite l'aile septentrionale, le camp de Penne et de la Grésigne. Il crut peut-être d'autant plus à la facilité de cette conquête, que le Midi était sous la terreur des dernières victoires des Français. Toulouse, Montauban, Cahors, Agen, Castelnaudari, Laurac, Fanjaus, s'étaient soumis

1. Mahul : *Cartulaire de Carcassonne.*

dans la personne de leurs consuls. Les comtes de Commenges, de Narbonne, de Rhodez, de Lomagne ; les seigneurs de Rabastens, de Caussade, de Gourdon, de Barasc, tous les héros des guerres romanes, tombèrent aux pieds du roi de France. Bertrand, vicomte de Bruniquel, frère de Ramon VII, succomba aussi, mais, nous le verrons bientôt, mourut de désespoir[1]. Devant cette prostration universelle, Penne oserait-il résister au monarque capétien? Olivier et Bernard de Penne, ces deux vaillants frères, voyant, de leur cime, s'avancer l'ost du Sénéchal, s'enfermèrent fièrement dans leur donjon aérien. Leur patriotisme s'exaltait encore de la piété de leur sainte mère Aladaïs et de la harpe de son mystique et chevaleresque amant, l'héroïque troubadour Ramon-Jordan, dépouillé de sa vicomté de Saint-Antonin. Nous ne trouvons nulle part la soumission du noble vicomte, et comme il n'avait environ que soixante ans, nous en concluons qu'il vivait encore, et qu'il était le poëte du camp des faidits de l'Aveyron, dont sa pieuse et mystique amante était la prophétesse. Hugues des Arsis escalada la roche de Penne, mais ses archers furent probablement précipités, écharpés et broyés dans les abîmes environnants; et le camp royal dut reculer devant le tourbillon des *Ramonets* et des *Ramondens* sortis, comme une nuée de frelons, des profondeurs de la Grésigne. Le roi de France, échouant par la force, eut recours à la ruse, et fit porter des offres de clé-

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 47.

mence et de paix par le comte de Toulouse. Mais les deux vaillants barons repoussèrent les séductions comme les menaces du monarque. « Que le roi, répondirent-ils, s'engage à nous le rendre dans cinq ans, et nous lui remettrons notre Roche. » Puis ils retirèrent même cette concession; ils ne se fiaient pas aux Capétiens; ils se ressouvenaient de la perfide reine Blanche envers le comte de Foix qui n'avait obtenu son donjon qu'en se reconnaissant le vassal direct de la France. Ainsi les nobles Bernard et Olivier restèrent invulnérables sur leur Roche, et le Midi conserva, quelque temps encore, deux îles aériennes d'honneur et de liberté, Penne et Montségur [1].

Le roi de France, vainqueur à Nore, mais repoussé de Penne, se retourna contre Montségur. Ramon VII, et non le sénéchal, reprit le siége de la forteresse du Thabor, et ses milices, sous la conduite de son bayle Allaman, remontèrent vers les Pyrénées. Cette attaque des trois camps des faidits albigeois n'eut lieu qu'au printemps qui suivit la guerre et fut comme la conséquence du synode de Béziers (1243). Après chaque soulèvement national, on appesantissait le joug de la conquête, on resserrait les fers du peuple vaincu. Ces fers et ce joug se reforgeaient dans un concile. Le farouche Pierre-Amiel, primat de Septimanie, expulsé de Narbonne par l'insurrection, et réfugié pendant la guerre dans les murs à demi déserts de Béziers, convoqua sur les décombres de cette ville, première victime

1. Dom Vaissette, t VI, p. 44 et 50.

de la croisade, un concile chargé d'achever enfin l'anéantissement du Midi. A l'appel du primat répondirent l'archevêque d'Arles, les évêques de Marseille, Toulouse, Albi, Rhodez, Cahors, Agen, Nîmes, Agde, Lodève, Carpentras, leurs prévôts, leurs archidiacres, les chefs d'abbaye, et les Frères Prêcheurs, avec leur prieur, Pons, provincial de *Provence*. A ces prélats se joignirent, le sénéchal de Carcassonne, les conquérants de l'Albigeois, et les commissaires du roi de France. C'était une assemblée mixte, demi-laïque, demi-sacerdotale, moins préoccupée de dogmes que de cachots et de bûchers. Ce concile de Béziers ne ressemblait pas mal à quelque sénat funèbre des génies de la destruction tragiquement convoqués sur un amas bouleversé de noirs décombres et d'ossements blanchis par trente hivers : et derrière le sombre primat de Septimanie se dressait le sanglant fantôme d'Arnauld-Amalric son prédécesseur, l'ordonnateur du grand massacre. Que ne devait-on pas attendre de ce sinistre synode [1] ?

Ramon VII accourut pour défendre le Midi. Il voulut être l'avocat de la patrie expirante. Ce pauvre prince, relevé par l'excès même de ses malheurs, fut cette fois au-dessus de lui-même, presque au niveau de sa mission patriotique. Devant le concile assemblé, en face de Pons, le provincial des dominicains, il accusa hautement les *Frères Prêcheurs*. Il les accusa d'être possédés d'une haine inextinguible contre sa personne et sa dynastie.

1. Spicil., t. IV, p. 265.

Il les accusa d'assouvir cette haine atroce en dévorant son malheureux peuple. Il somma, il supplia les évêques d'exercer eux-mêmes l'inquisition, d'en conférer l'office aux franciscains, et même aux moines de Cîteaux, mais de l'ôter aux dominicains de la barbarie desquels il appelait au pape. — A ce rugissement de l'agneau, à cette colère du juste et du faible, ces dominicains superbes tremblèrent à leur tour. Après le meurtre d'Avignonet, le frère Ferrier, inquisiteur de Carcassonne, bien enfermé dans ses murailles, du haut de sa Montagne, avait fulminé l'excommunication contre le comte, les auteurs de ce massacre, et les faidits de Montségur. Jactance du crime effrayé! Rodomontade de l'épouvante en délire qui frissonne au moment même où elle s'enveloppe de ses foudres! L'énergie du prince, l'audace vengeresse d'Alfaro, l'orageux et sourd frémissement du Midi, comme d'une mer après la tempête, firent pâlir les dominicains. Le concile de Béziers lui-même, qui méditait tant de vengeances, resta comme interloqué. Il rengaina ses armes, et le comte, étonné de son courage, se hâta de donner des gages à la France et à Rome. De là, le supplice tardif des meurtriers d'Avignonet, et les siéges de Nore, de Penne et de Montségur[1].

Les milices toulousaines se dirigeaient vers le Thabor. L'explosion de la guerre, dont le meurtre des inquisiteurs était comme le signal, nous a fait perdre de vue le siége de la montagne cathare. Reculons d'une année, jusqu'aux événements d'Avi-

1. Gallia Christiana, t. VI, p. 155.

gnonet. Ramon VII, accusé d'un massacre exécuté dans un de ses châteaux, par son bayle et son neveu, et par la complicité des faidits de Montségur, qu'il aurait dû tenir bloqués sur leur cime, résolut, pour se disculper entièrement, de pousser avec plus de vigueur le siége de la forteresse pyrénéenne (juillet 1242). L'ost catholique cette fois ne se contenta pas de regarder complaisamment sur la cime opposée l'ost albigeois. Aux signes fraternels succédèrent les défis guerriers. De leur plateau aérien les assiégeants descendirent dans la combe intermédiaire, remontèrent les berges rapides du château, et quelques combats rougirent la pelouse de Montségur. Plusieurs de ses défenseurs tombèrent, cet automne, au pied de ses murs et de ses rochers. De ce nombre fut Arnauld Narbonne, de Carol. Les Narbonne étaient trois frères à Montségur. Pons et Guilhem faisaient partie de l'expédition d'Avignonet, Guilhem était écuyer du chevalier Ramon de Marcillan. Arnauld, mortellement blessé, fut transporté dans le souterrain du château. Les diacres Pierre Sirvent et Ramon de Sant-Marti accoururent auprès du moribond. Pendant qu'ils lisaient l'évangile de résurrection et de vie, P. Roger de Mirepois et Othon de Massabrac, son écuyer, priaient agenouillés auprès du chevalier expirant. Les Narbonne, rameaux de l'ancienne tige vicomtale qu'ils représentaient à Montségur, sont les souches de diverses familles qui portent encore de nos jours ce noble et poétique nom méridional[1].

1. Dép. de P. Vignol de Balaguer (mars 1244).

Il est singulier que Ramon VII assiégeait Montségur pendant qu'il faisait la guerre au roi de France. Cette contradiction ne peut s'expliquer que par l'incohérence des sentiments de ce faible prince qui probablement voulait paraître orthodoxe en attaquant la forteresse hérétique, et s'attacher Rome en combattant la France. Quoi qu'il en soit, l'hiver força de nouveau les assiégeants de redescendre de leur sommet battu de tourbillons. Mais des vallons de Lavelanet, de Montferrier, de Belestar, où ils formaient le blocus, le combat remontait parfois, aux beaux jours, jusque sur les rampes du château perdu dans un nuage de frimas. Sur ces berges glacées, le servant d'armes Ramon de Ventenac tomba et son sang rougit la neige (janvier 1243). L'évêque Ramon de Sant-Marti, et les diacres Clamens, Pierre Robert et Amiel Aicart vinrent le *consoler* dans la maison d'Arnauld-Roger de Mirepois[1]. Ce vieux chevalier, Cécilia sa femme, Braïda leur fille, et le chirurgien Arnauld Roquier, réunis autour du mourant, mêlaient leurs prières aux exhortations des ministres albigeois. Le diacre Robert est probablement de cette tribu de verriers qui figure, ainsi que celle des Grenier, dans le sacerdoce johannite, et doit fournir des guerriers et des martyrs au calvinisme du XVI[e] siècle.

Vers la fin de mai, après la fonte des neiges, l'ost de Toulouse remonta pour la troisième fois sur le

1. Alz. de Massabrac, Arn. Roger : *Et dum recipiebat consolamentum, quædam turpis infirmitas occupavit dictum infirmum, et ipse testis non potuit sustinere, et indè recessit...*

Thabor, et campa sur l'*Aire de l'Espagnol*. Sicard de Puiverd périt sur la berge refleurie avant la Saint-Jean. Ses yeux en s'éteignant purent encore entrevoir, à quelques lieues vers l'orient, sa montagne natale, un *Pui* célèbre d'amour et de poésie, naguère *verdoyant* mais aujourd'hui *flétri* et *desséché*, comme les cours chevaleresques de Foix, de Carcassonne et de Toulouse. Il dut, je pense, mourir sans regret, puisqu'il descendait avec sa foi, son pays et sa race au tombeau. En août, périt Guilhem de Gironde, originaire, comme son nom l'indique, de Guyenne, et probablement l'ancêtre d'une famille féodale établie de nos jours à Montauban. Guilhem de Gironde, comme Sicard de Puivert, fut consolé par l'évêque Ramon de Sant-Marti, et le diacre Sirvent, d'une famille qui a donné au protestantisme français un martyr et des pasteurs. Ramon de Sant-Marti est le consolateur ordinaire, chevalier lui-même, de ces chevaliers expirants, et Goulaïran d'Avignonet assiste fréquemment à ces cérémonies funèbres. Le meurtrier des inquisiteurs reste le compagnon tendre et fidèle de ces guerriers jusque dans la mort, et s'exerce à son propre trépas et à son prochain martyre par le spectacle des grandes agonies des héros du Paraclet et de la patrie pyrénéenne [1].

Les combats continuèrent ainsi jusqu'à l'automne. Mais un jour les défenseurs de Montségur virent l'ost de Toulouse enlever ses tentes et décamper de l'*Aire de l'Espagnol*. Qui les faisait descendre avant l'hiver? S'avouaient-ils vaincus? Était-ce une

1. Alzeu de Massabrac. — Fais de Planha.

délivrance ? N'était-ce qu'une ruse de guerre ? Quoi qu'il en soit, ils virent leurs ennemis, redescendus dans les vallées, s'éloigner pour ne plus revenir, dans la direction du nord. Le comte, à leur insu, obéissait à un commandement du roi de France, mécontent de son énergie à Béziers et de sa mollesse à Montségur. Après le concile de Béziers, le primat de Septimanie était rentré triomphant à Narbonne. L'archevêque y reçut l'hommage du vicomte, des consuls et du peuple. Rétabli dans sa métropole, il résolut d'y convoquer un second concile composé comme l'autre des évêques de l'Albigeois et de la Provence et des chefs d'abbaye des Alpes et des Pyrénées. Il s'agissait de reprendre toutes les conséquences du concile de Béziers brusquement interrompus par la vigueur insolite du comte. Ramon VII avait porté plainte au saint-siége contre les dominicains. Les dominicains avaient supplié le pape de les décharger de leur office. Le pontife avait répondu, et, selon l'usage de Rome, il avait pris un moyen terme ; il n'avait pas repoussé les plaintes du comte, mais il n'avait pas non plus accueilli les prières des inquisiteurs ; il les rattachait, tout effarés, à leur horrible tribunal. Le concile devait promulguer les modifications apportées par le pontife à l'exercice de l'inquisition. Il s'assembla pendant l'hiver, et voici le nouveau programme, en vingt-neuf canons, imposé aux dominicains [1].

Au fameux frère Arnauld et à ses collègues mas-

1. Percin : Martyr. Avinion., ch. XIII. — Raynald, an 1243.

sacrés à Avignonet avaient succédé Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio : « Vous enjoindrez aux hérétiques pénitents, leur dit le synode, de porter des croix sur leurs vêtements, de se représenter tous les dimanches à l'église, le corps demi-nu, des verges à la main. Ils se fouetteront de verges dans toutes les processions solennelles, et aux lieux où ils auront hanté les hérétiques. Ils jeûneront, visiteront les églises, mais ils ne pourront entrer en religion, ni aller servir outre-mer, pour ne pas profaner les lieux saints, sans la permission du pape. Les relaps seront sans miséricorde abandonnés au bras séculier. On recevra les délations des criminels, des infâmes, même des complices, et tout accusé sera réputé hérétique. Comme les pierres et le ciment font défaut pour la construction des cachots, vu le grand nombre des condamnés, on attendra là-dessus les ordres du pape. » Tel est ce nouveau programme dominicain, et comme il finit sinistrement [1]. Ainsi les prisons manquaient aux détenus, et bien que le moyen âge en eût de profondes, d'immenses, d'innombrables, elles ne suffisaient point à l'incarcération d'un peuple tout entier. Les *Murs*, ces tombeaux des vivants, étaient tous remplis, et scellés sur leurs cadavres éplorés et hurlants, et pour en construire de nouveaux, les pierres manquaient dans les Pyrénées. Quel tragique coup de pinceau ! quelle foudroyante hyperbole !

Donc on suspendit les emprisonnements, jusqu'à

1. Dom Vaissette, liv. XXV, p. 53.

nouvel ordre, et l'on redoubla les confiscations moins dispendieuses et bien plus lucratives. Dans cette curée du midi, chacun emportait son lambeau sanglant; les inquisiteurs ne s'oublièrent pas; les évêques en furent jaloux. Le synode crut devoir défendre aux dominicains d'imposer des amendes pécuniaires pour *l'honneur de leur Ordre*. Mais bientôt ces prélats serviles, tremblants de leur propre audace, s'excusent des conseils qu'ils osent adresser aux délégués indépendants et souverains du saint-siége. Ils terminent par cette lâcheté, cette instruction si révoltante pour l'humanité, la justice et Dieu[1]. C'est ainsi qu'Innocent IV rejeta les deux requêtes, celle du comte raffermi, et celle des inquisiteurs éperdus. Il releva le prince de l'excommunication, mais il rejeta son appel contre les dominicains. Il maintint ces moines dans l'office de l'Inquisition, tança leur abattement, gourmanda leur lassitude, comme le maître d'un champ stimule l'indolence de ses moissonneurs. Et ces malheureux reprirent en silence leur moisson d'ossements et de cadavres. Au reste, Jehan de Saint-Pierre et Bernard de Cancio, revenus de leur effroi, se montreront dignes des espérances du synode, et mériteront bientôt d'être surnommés les *marteaux des Hérétiques*[2].

Enfin le roi de France, d'accord avec le pape, ayant résolu que le siége de Montségur, serait exécuté par le sénéchal de Carcassonne, le synode

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, liv. XXV, ch. 54.
2. Percin : Martyr. Avinion., ch. XIII. — Raynald, an 1243. — Reg. de l'Inq. de Toulouse.

adjoignit à ce chef laïque deux prélats belliqueux, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi. Voilà pourquoi les milices de Toulouse avaient abandonné leur camp du Thabor. Leur descente imprévue n'était ni une victoire ni une délivrance pour Montségur. C'était au contraire une menace et le signal d'une guerre à mort. Le pape et le roi prirent-ils cette résolution à l'insu et pendant l'absence du comte de Toulouse? Où Ramon s'exila-t-il tristement pour ne pas voir périr les héros de l'indépendance du Midi? Nous l'ignorons, mais l'une et l'autre supposition est favorable à ce prince infortuné. Quoi qu'il en soit, Ramon s'éloigna, cet automne; il se rendit en Italie. Il devait avoir une entrevue avec l'empereur. Il voulait sans doute aussi saluer le nouveau pape. Il espérait probablement que le génois Innocent IV lui serait plus propice que le romain Grégoire IX. Mais tous les papes, une fois sur le siége de Rome, sont Romains. Ramon partit laissant pour son lieutenant et régent de ses États menacés, son frère Bertrand, vicomte de Bruniquel. Bertrand s'établit à Toulouse, termina l'affaire de Saverdun avec le comte de Foix, et mourut à peine âgé de quarante ans, pendant l'hiver, laissant deux enfants orphelins à sa veuve Comtoresse de Rabastens[1]. Sa mort fut une perte pour Toulouse, en l'absence du comte, pour Penne et pour Montségur. Chaque catastrophe de la patrie se résume en un grand trépas. La paix de Paris tua Ermessinde de Foix, l'héroïne de Castelbon. La défaite

1. Dom Vaissette, t. VI, p. 46 et 52.

du vicomte de Carcassonne accabla Roger-Bernard, comte de Foix, le héros du Paraclet. Nous pensons que le patriote vicomte de Bruniquel, le noble et magnanime Bertran de Toulouse fut abattu par la dernière ruine du midi et le martyre anticipé de Montségur. A ce titre, nous l'inscrivons dans ce martyrologe.

II

SIÉGE DE MONTSÉGUR PAR LE SENÉCHAL DE CARCASSONNE. — NOUVEAUX DÉFENSEURS ET APPROVISIONNEMENTS DE LA FORTERESSE. — LES GUERRIERS CATHARES DEMANDENT LA BÉNÉDICTION DU PATRIARCHE. — ATTAQUES DE LA TOUR ROULANTE. — MORT DE JORDANET DU MAS, DE CLARET, DE BARDENAC ET DE R. DE CARCASSONNE. — LE MONDE A LES YEUX FIXÉS SUR MONTSÉGUR (1245.)

C'est au commencement de septembre que l'armée de Toulouse quitta ses positions du Thabor. Quelques jours après le bruit se répandit que les Français allaient assiéger Montségur. A cette nouvelle sinistre, de nouveaux chevaliers accoururent s'enfermer dans la forteresse. De ce nombre furent Jordan et Ugo du Villar. Arnauld du Villar, leur père, était l'ingénieur des machines de Montségur. Jordan conduisait les hommes de Gajan au meurtre des inquisiteurs d'Avignonet. Saint Dominique les avait dépossédés de leur manoir et de leur territoire du Villar. Alors aussi vint Ramon Guilhem d'Elcongost avec des faidits des environs de Limous.

Galhard et Bertrand, ses frères, depuis longtemps habitaient Monségur[1]. Jordan, leur père y était mort après y avoir ramené le sacerdoce cathare (1234). Ava et Saxa d'Elcongost, deux vieilles diaconesses, s'étaient refugiées à Montségur depuis que les croisés les avaient expulsées de leurs manoirs du Rasez et du Chercorb. Tous ces chevaliers allaient, en arrivant, recevoir la bénédiction de Bertran d'En Marti, le patriarche johannite[2]. Les populations apportaient de l'argent, des armes, des vivres. Les comestibles, comme toujours, venaient principalement de Lavelanet, de la Roque, de Cuelle et de Pech d'Azeu. Enfin Ramon de Perelle, que quelque office féodal retenait d'ordinaire à la cour de Foix, revint s'enfermer dans son donjon du Thabor pour y mourir avec les derniers défenseurs de la patrie romane. Il avait rompu sans doute avec le comte Roger, depuis que ce prince s'était vendu à la France, et ce fut une rupture de cœur pour le vieux serviteur, le confident chevaleresque des grands comtes Roger-Bernard et Ramon-Roger, et de la sainte vicomtesse Esclarmonde. Disons ici que dans ce siége de Montségur on ne voit nulle part le comte Roger. Il semble, par pudeur, se cacher dans son château de Foix. Peut-être s'était-il retiré dans sa vicomté catalane de Castelbon. Ainsi Montségur, à son suprême instant, n'avait aucun des deux princes, ses patrons féo-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet. Guilhem vint *cum sociis suis*, p. 43.
2. Dép. de Ramon de Perella (2 mai 1244).

daux; l'un était derrière les Alpes, l'autre derrière les Pyrénées; ou même, abandon plus coupable encore, dans son donjon de Foix, dont on pouvait voir monter la fumée au-dessus des cimes du couchant.

Des créneaux de Montségur, Ramon de Perelle ne tarda pas à voir, vers le nord-est, sortir des longs replis des vallons et déboucher sur Lavelanet, l'armée du sénéchal de Carcassonne [1]. Hugues des Arcis avait rallié sur son chemin les sires de Limous, de Chalabre et de Mirepois, les fils des conquérants français. Le sénéchal de Toulouse, ou peut-être Centulle d'Astarac, lui conduisit un corps auxiliaire de Gascons. Enfin on espérait le concours de deux prélats guerriers: Durand, évêque d'Albi, et Pierre-Amiel, primat de Septimanie, alors occupés à la convocation du concile de Narbonne. De lourds chariots attelés de bœufs et de mulets traînaient péniblement à la suite de l'ost français, des provisions de bouche et de guerre et des machines de siége. Hugues des Arcis détacha, à droite et à gauche, deux corps de milices rustiques qui, remontant les cours de l'Ers et du Lectorier, se massèrent à Montferrier et à Belestar, et fermèrent ces deux portes latérales de Montségur. Puis, à la tête de ses chevaliers, il aborda directement, de Lavelanet, les rampes de Serralongue par le Piboléo. A partir de cette bergerie, la route accessible jusque-là aux chariots, n'est plus qu'un sentier penchant, abrupte, indécis, raviné par les eaux.

1. Guil. de Puil., ch. XLVI. — Catel, com., p. 162.

Ce n'est donc qu'à grand renfort d'hommes et de mulets que le sénéchal parvint à hisser, avec des traîneaux, le matériel de siége, sur ces pentes rapides, herbeuses et couvertes de bois. Il est probable que le hardi Pierre-Roger de Mirepois vint attaquer l'ascension laborieuse des Français, en s'embusquant dans la forêt de hêtres et dans les replis de terrain qui avoisinent les villages mauresques. De la plateforme du château et de leurs cabanes paisibles, les évêques cathares, regardèrent au delà de l'Abès ces premiers et sanglants combats[1]. Mais le sénéchal, dégagé par les milices rustiques de Belestar et de Montferrier dont la jonction eût coupé la retraite au chef des faidits, parvint, malgré tous les obstacles, à gagner le col supérieur jusqu'au pied de la roche du château, d'où, gravissant toujours à l'ouest, il alla chercher pour son camp le plateau naguère occupé par l'ost toulousain sur l'Aire de l'Espagnol. Dans cette position les pavillons du sénéchal étaient à deux kilomètres de distance, au niveau même des créneaux de Montségur. Les Français occupaient le point où la tradition suppose que les géants taillaient les pierres qu'ils jetaient sur l'autre cime où leurs compagnons construisaient la forteresse cyclopéenne.

De l'Aire de l'Espagnol, le canon pulvériserait aujourd'hui, sous le choc direct et horizontal des boulets, les créneaux de Montségur. Mais les machines de guerre du moyen âge étaient loin d'avoir une force de projection capable d'atteindre de ce

1. Tradition de Montségur.

point les murailles du château. Force donc fut au sénéchal de redescendre et de chercher des redents plus rapprochés pour y dresser ses balistes. Il résolut en outre la construction d'une *chatte*, ou tour roulante semblable à cet engin célèbre employé par les Latins à l'attaque de Jérusalem. L'idée et la structure de cette barbacane mobile appartient, à ce qu'il semble, à l'évêque d'Albi, qui était l'ingénieur du siége, et qui vint diriger la castramétation du Thabor. Le sénéchal envoya ses charpentiers abattre dans la forêt voisine les grands sapins, les hêtres superbes, les chênes séculaires. Aucun enchantement n'épouvanta les bûcherons et ne vengea la violation de ces forêts druidiques. Le premier mois fut employé à la construction de cette machine formidable et à l'érection de sa spirale aérienne qui devait voir se renouveler, dans le val intermédiaire, ces combats épiques, si fréquents, selon les poëtes, entre les Latins et les musulmans, dans les croisades orientales [1].

Dès que l'armée de la France et de l'Église romaine apparut à l'horizon, avant d'engager la bataille sur les pentes boisées de Serralongue, les défenseurs de Montségur se rendirent auprès de l'évêque Bertran d'En Marti, et sollicitèrent la *convinenza*. C'était comme un rite préparatoire du *consolament*. Ils demandaient, dans le cas où ils seraient blessés, et qu'ils eussent déjà perdu l'usage de la langue, la faveur de recevoir le baiser suprême qui ne s'accordait qu'à la prière du mourant comme

1. Dép. des Captifs de Montségur.

le gage du salut. Dans ces luttes mortelles, le patriarche consentit aux pieux désirs des héros de la patrie romane et de la foi cathare. Au nombre de ces chevaliers, l'histoire cite Guiraud de Rabat, mari d'Alpaïs de Pérelle, Ramon de Marcillan, fils de Floris, vénérable diaconesse établie à Montségur; et Bernard de Carcassonne, frère d'un ancien capitoul de Toulouse, rameau collatéral des vicomtes de Béziers et d'Albi. Fortifiés de la promesse de l'évêque, les Albigeois s'élancèrent à la rencontre des Français [1].

Un grand et continuel combat se livra d'abord pendant un mois pour empêcher dans le Val la construction de la tour de bois. Le hardi Pierre Roger s'efforçait chaque jour de disperser les bûcherons, d'interrompre le travail des charpentiers, et de détruire les matériaux du fatal engin. Dans une de ces attaques, le valeureux Alzeu de Massabrac, son écuyer, fut blessé presque mortellement auprès des chantiers qu'il tâchait probablement d'incendier. Les Massabrac étaient d'origine arabe comme les Rabat. Les aînés s'appelaient toujours Alzeu (El cid). Ils étaient seigneurs des Ben-Azis (Bénaïs) et le nom de Massabrac semble désigner dans la même langue une forteresse. Alzeu, né au pied de la montagne de Montségur, avait pour mère une sainte, Aladaïs de Bélissen. Il était neveu d'Arnaud-Roger, cousin de Pierre-Roger, parent de tous les rameaux de Mirepois. Ramon de Péreille

1. Doat. *Dép. d'Arn. Olivier, fils de B. de Lavelanet* (10 avril 1244).

avait recueilli tous ces déshérités sur le Thabor. Alzeu donnait son sang pour ce dernier refuge de sa maison et de la patrie romane. Il tomba sur la pelouse à l'attaque des chantiers sur lesquels il lançait le feu et la mort. Son frère Othon et ses compagnons le rapportèrent inanimé dans la forteresse. Aladaïs sa mère, sa sœur Faïs, Arnauld-Roger son oncle, et sa tante Cécilia, et leur fille Braïda accoururent éplorés autour du mourant. Alzeu, évanoui, reprit ses sens, et, couché sur son lit, il adorait et répondait, autant que le lui permettait le mal, aux prières des assistants et aux exhortations des ministres cathares. Il ne reçut point le consolament, et ne succomba pas à sa blessure; il guérit pour subir le long et lent supplice des basses-fosses de Carcassonne [1].

Malgré les efforts de Pierre-Roger, la tour mobile se construisit, et l'évêque d'Albi, qui l'assit sur son chariot, se chargea de lui faire escalader les berges de Montségur. L'énorme masse s'ébranla, mais son ascension, sur un talus presque vertical, ne s'effectua qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants. Elle mit cinq mois à gravir une rampe de cinq cents mètres, ce qui donne environ trois mètres par jour d'escalade. L'histoire se tait sur ces longs et tumultueux combats, où périrent plusieurs chevaliers albigeois : il est juste de relever pieusement leurs noms inconnus; ces guerriers sont les martyrs de la patrie pyrénéenne. Le vieux Gui de Saint-Andréo, dont les restes reposaient dans la forêt Sainte, avait

1. Dép. de Faïs de Massabrac (15 avril 1244).

deux fils parmi les défenseurs de Montségur : Pierre avec les évêques, Jordan avec les chevaliers. Pierre et Jordan avaient encore trois neveux, Guilhem et Jordanet, fils de Guilhem et de Fauressa, et Palaizi, fils de Bernard et de l'énergique Saurimonde. Ces cinq Cap-de-Porc combattaient, l'évêque par ses prières, les autres par leurs lances. Ceux-ci se ruèrent contre la barbacane ascendante. C'est dans ces chocs que tombèrent, sur la pelouse inférieure, Jordan le vieux et son neveu Guilhem le jeune. Nous ne connaissons que leur noble trépas. Il est probable que Jordanet et Palaizi enlevèrent les corps de leur oncle et de leur frère, et les transportèrent au château où l'évêque Pierre les embauma dans ses oraisons et dans ses larmes ou plutôt ses cantiques, car la mort cathare était un triomphe [1].

La tour mobile montait toujours ; elle atteignit le sommet de la pelouse : elle devait gravir le rebord de rocher, et franchir un étroit et tortueux défilé qui semble à peine accessible au sabot agile d'un mulet. Jordanet et Palaizi revolèrent au combat. Ils bordèrent ce ressaut avec les chevaliers de Montségur. Leurs lances et leurs flèches étaient soutenus par les balistes de la barbacane de l'ouest. Le combat fut acharné sur ce redan décisif sur le sort de la forteresse. C'est là que Jordanet et Palaizi, héroïques adolescents, combattaient. Un rocher lancé par les calabres de la tour de bois renversa Jordanet et l'écrasa dans sa coquille d'ai-

1. Philippa de Perella (15 avril 1244).

rain. Palaizi emporta son cousin dans la barbacane. Pierre de Saint-Andréo reçut encore ce troisième martyr. Les évêques l'entourèrent. Le jeune guerrier reprit ses sens ; il ne parlait plus, mais il répondait de son regard mourant. Il s'endormit, comme un enfant, sous leur baiser de paix, pendant que la bataille rugissait au dehors. Il avait vingt ans. Palaizi, blessé peut-être aussi, quitta bientôt après, Montségur [1].

Vers la Toussaint tomba Guilhem Claret. Il mourut, murmurant les oraisons, et répondant aux formules liturgiques des diacres, dans la maison de son frère Pierre Vidal. Ces deux guerriers étaient-ils fils du fameux troubadour toulousain Pierre Vidal et de sa princesse Cypriote? Dans ce cas, ils devaient avoir près de cinquante ans. Leur destinée fut plus haute que celle du grand mais extravagant ménestrel : il n'avait connu et célébré que l'amour terrestre ; il l'avait rencontré dans les plaines de Muret, sur son palefroi, et sous la figure d'un paladin au manteau de pourpre et aux bottines de saphir. Ce paladin s'était transfiguré en séraphin sur les neiges du Thabor. Ses fils combattirent et moururent pour l'amour céleste. Leur noble trépas est une strophe de l'épopée du Paraclet. Au commencement de décembre périt le valeureux Bertran de Bardenac. Il rendit le dernier soupir dans la cabane du médecin Garnier, le vieux, venu avec les Saint-Andréo. Sa mort

1. Jordan de Perella (6 des ides de mars). Pierre Vignola (ides de mars 1244).

fut tellement édifiante que le servant d'armes Pons de Narbonne implora des évêques la faveur de partager avec le chevalier expirant, le baiser de paix qui le consacrait à Dieu, et sa femme Arsendis entra parmi les diaconesses du Paraclet[1]. Vers Noël tomba le pieux et intrépide Bernard de Carcassonne. Il versa noblement son sang pour la cause romane, défendue par Ramon son frère dans le Capitole de Toulouse et soutenue par le chef de sa race, le vicomte Ramon-Roger, dans l'exil de Catalogne et d'Aragon.

Les ministres cathares furent aussi fidèles que la mort aux défenseurs de Montségur. Immobiles et en silence, ils se tenaient aux barbacanes, près des calabres, derrière les combattants, et quand l'un d'eux tombait le pieux diacre s'inclinait sur le mourant avec la parole de vie et le baiser de paix. Quand la mort en laissait le temps, on emportait les blessés dans la forteresse, et de là, par la poterne septentrionale, sur la montagne sainte, dans les hospices, dans les grottes où ils expiraient entourés de diacres, des vieillards et des vierges cathares. Voici comment s'administrait ce *consolament* des combats. Ramon de Sant-Marti, ancien chevalier, maintenant évêque, est le consolateur suprême des chevaliers du Thabor[2]. L'évêque se tenait au chevet et le diacre au pied du grabat, les assistants à l'entour, à genoux. « Homme, puisque

1. Alzeu de Massabrac et Olivier, fils de Bérenger de Lavelanet.

2. Doat. Cette formule se trouve dans l'interrogatoire d'Alzeu de Massabrac.

tu veux te donner à Dieu, promets d'observer les règles de la perfection cathare. » Après ces promesses, l'évêque posait l'évangile sur la tête du chevalier. Il lisait, et le diacre répondait, et les fidèles murmuraient la parole de vie et d'immortalité. Puis tous ensemble récitaient l'oraison dominicale, le tout en langue romane, en dialogue et avec une certaine mélopée. La liturgie funèbre se terminait par le baiser de paix et le guerrier expirait en sentant, sur ses lèvres, se poser comme le sceau du salut, le baiser fraternel du prêtre, le baiser paternel de Dieu.

L'hiver arriva. Il règne ordinairement six mois à Montségur, et le donjon régulièrement est pendant cent jours enveloppé d'une tempête de neige. Ramon de Pérelle devait compter sur ce puissant et orageux auxiliaire. L'ouragan devait renverser la tour mobile, mal assise sur ses rochers, et en rouler les débris, avec ses soldats et leurs armures d'airain, comme des feuilles mortes dans le ravin de l'Ers ou dans la combe de l'Abès. L'hiver devait arracher les tentes catholiques, comme des herbes sèches, et livrer le sénéchal, les chefs croisés, et tout leur camp gelé sur l'*Aire de l'Espagnol*. Il n'en fut rien : l'hiver fut une espèce de faux printemps presque sans neige; les tourbillons et les frimas trahissaient la cause romane et l'attente des Amis de Dieu. On continua donc de combattre sur cette cime à peine glacée. La mort de Ramon de Carcassonne correspond aux jours de Noël même[1].

1. Pierre Vignola de Balaguer.

Toutefois le départ du sénéchal et des chefs catholiques pour le concile de Narbonne, joint aux rigueurs inévitables de la saison, dut amener quelque relâche dans la lutte, et permit sans doute aux Consolateurs de fêter paisiblement, selon leur coutume, la naissance du Christ, sur ce sommet pyrénéen, son autel et leur sépulcre.

Cependant l'Aquitaine, la Provence, l'Espagne, l'Italie, le monde cathare, tenait, dans une anxiété palpitante, les yeux fixés sur Montségur. Le 1er janvier (1244) un messager, Joan Rog (Jean Rouch) de Saint-Paul-sur-l'Agout, pénétra, malgré les postes ennemis, jusqu'au château. Il venait voir son frère Pierre, écuyer de Pierre-Roger de Mirepois. Il revenait d'Italie, et portait des lettres de l'évêque johannite de Crémone. Grâce à la protection de l'empereur Frédéric II, l'église lombarde était tranquille, mais elle s'inquiétait du sort de Montségur. Elle priait l'évêque Bertran d'En Marti d'envoyer deux frères affidés pour l'instruire avec certitude de la situation de la forteresse albigeoise [1]. D'autres messagers étaient venus précédemment. Ils disaient : le comte de Toulouse arrive à votre secours. Tenez seulement jusqu'à Noël. Noël était passé. D'autres encore ajoutaient : Tenez jusqu'à Pâques, vous recevrez un puissant renfort de l'Empereur. Cette aide, tant de fois annoncée, était-elle une réalité, ou seulement une pieuse illusion, un désir fervent, destiné à relever le cœur défaillant de Montségur? Nous l'ignorons : mais la cheva-

1. Imbert de Salas.

lerie romane, prisonnière dans ce donjon aérien, comme la captive du Drac dans sa tour, s'écriait : Palombelle blanche, ne vois-tu rien venir à l'horizon lointain? O aigles qui volez en rond dans le ciel sinistre, que nous annoncez-vous par vos cris incessants? Est-ce l'approche du comte ou de l'Empereur? Êtes-vous la mort ou la délivrance, et voulez-vous nous emporter sur vos ailes[1]?

III

NOUVEAUX DÉFENSEURS, ESCLARMONDE D'ALION, BERTRAND DE LA BACCALARIA. — REPRISE DES HOSTILITÉS. — MORT DE GUILHEM DE L'ILE. — SECOURS ANNONCÉ PAR UNE FLAMME SUR LA BIDORTE. TRANSLATION DU TRÉSOR CATHARE. — SURPRISE DE MONTSÉGUR. — REDDITION DE LA FORTERESSE.

Ni le César ni le comte n'apparurent. Arriveront-ils seulement avant la mort? *Nolite confidere principibus*, dit le Psalmiste. Que faisait-il donc, ce comte? Il chassait le cerf avec l'Empereur dans les forêts de la Pouille et de la Calabre. Il travaillait à la réconciliation de Frédéric II et du nouveau pape Innocent IV. Il se rendit lui-même à Rome, obtint son absolution et fut admis à la grâce du siége apostolique. Le pontife écrivit lui-même au roi de France, la joie que cette paix causait au Vatican.

1. Perrault a substitué *ma sœur Anne* à la palombelle blanche, dans ses comtes de fée.

Ramon VII abandonnait donc Montségur [1]. Mais où les princes font défaut une femme se montrera : c'est Esclarmonde la jeune, Esclarmonde de Foix, épouse de Bernard d'Alion. Depuis dix ans, elle habitait le château de So, près de Quérigut. Mais son cœur était à Montségur, siége de la foi cathare, fondation, refuge et sépulcre de son illustre tante, l'ancienne Esclarmonde. Un jour, Bernard d'Alion et son frère Arnauld de So, appelèrent Corbairo, un hardi chef catalan. Voilà, lui dirent-ils, cinquante livres melgoriennes, et trente-cinq servants, et jette-toi dans Montségur. L'intrépide espagnol descendit par Montalion et par la gorge de la Fragosa [2]. Mais il ne put forcer le passage de l'Ers, au pied de Montségur. Il fut repoussé, mais dans la mêlée nocturne, quelques-uns de ses compagnons, qu'il crut probablement perdus, pénétrèrent jusqu'au château. De ce nombre furent Ramon de Belvèze et Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert revenait mourir avec sa femme et ses enfants enfermés dans la forteresse. D'autres y pénétrèrent encore avec Joan de Las Comas et Guilhem Mir de Cuella. Ces deux chefs étaient conduits par le diacre Mathio que laissaient aller et venir à travers leur camp les hommes de Camou qui gardaient la gorge de l'Ers au pied de Montségur. Guilhem Mir et Joan de Las Comas apportaient de l'argent, un heaume de fer, et deux arbalètes, don de Ramon de Moissac de Cuelle à

1. Raynald, an 1244.
2. Doat XXIV. Imbert de Salas (14 juin 1244).

Pierre-Roger de Mirepois, offrande suprême d'un pieux chevalier indigent à la patrie romane expirante. Une autre nuit, la forteresse éprouva une joie bien vive : elle vit arriver Bertran de la Bacalaria, Bertran, le grand ingénieur de Cap-de-Nac, frère d'un troubadour fameux, probablement enfermé aussi dans ses murailles, séjour de tout patriotisme et de toute poésie. Amis, dit-il, je viens de la part du comte Ramon. J'en ai reçu l'ordre de ses bayles même, Sicard Allaman et Bertran Roca. Courage donc, et si nous tenons encore sept jours, Montségur est sauvé[1] ! L'arrivée de maître Bertran ranima l'enthousiasme des chevaliers du Thabor. Mais qu'attendaient-ils au bout de ces sept jours? Est-ce le roi d'Aragon? Est-ce le comte de Toulouse? Ramon VII ne délaissait donc pas Montségur, ou plutôt il l'abandonnait à Rome et le soutenait à Toulouse. Ce fait montre l'esprit troublé, combattu, incohérent de ce malheureux prince, trahissant ses fidèles, et baisant la main et le pied des assassins de son peuple et de sa dynastie : trouble lamentable mais douloureux, et qui mérite moins la réprobation que l'éternelle pitié de l'histoire. Bertran de la Baccalaria monta sur la plate-forme, et prit la direction des machines. Les chefs tinrent conseil dans le donjon. Tous se rangèrent aux avis d'Arnauld Téouli de Limous. Ce vaillant faidit, venu au suprême instant, pour mourir à Montségur, dit à Pierre-Roger de Mirepois : « Il faut briser la machine de l'évêque d'Albi. Après cela,

1. Doat, XXIV. *Dép. d'Imbert de Salas* (14 juin 1244).

nous nous moquerons du roi de France et de l'Église romaine. »

Toutefois la lutte ne recommença qu'en février. Janvier avait gelé les deux camps. L'hiver chassa les catholiques de l'aire de l'ouest. Ils descendirent dans le village, et se blottirent dans les grottes, et dans les cabanes groupées au bord de l'Ers. La tour mobile s'arrêta sur sa berge comme un navire échoué dans les neiges, et Montségur disparut sur sa cime dans un tourbillon de frimas. Les chefs cathares, colimaçonnés dans leur carapace de granit, délibéraient paisiblement sous cet ouragan. Février ramena le printemps et les combats. Le sénéchal et les chefs croisés revinrent du concile de Narbonne. Ils remontèrent sur le Thabor avec l'évêque d'Albi et le primat de Septimanie. Durand, évêque d'Albi, était un constructeur, un organisateur puissant. Il avait créé dans l'Albigeois une milice catholique à la tête de laquelle il avait sans doute attaqué les camps des faidits de Penne et de Nore. Puis il avait construit la tour roulante de Montségur et se chargeait de lui faire escalader la montagne jusqu'à ce que la forteresse de bois pût étreindre corps à corps la forteresse de pierre.

Le primat Pierre-Amiel, guerrier sans doute moins savant, était un plus fougueux batailleur. Le chapitre de Narbonne avait jugé l'étrange prélat [1]. En discorde avec son église, ainsi qu'avec tout le monde, il venait d'être semoncé comme *prodigue*, *incapable*, *vindicatif*, *débauché* et *scandaleux*. Effecti-

1. *Hist. du Lang.*, t. VI, pr. 28, p. 428.

vement, c'était moins un évêque de Christ qu'un chef de malandrins. Pourtant, il avait à l'exemple d'Arnauld-Amalric, son fameux prédécesseur, conduit vaillamment l'ost narbonnais contre les Maures d'Espagne. Nous l'avons vu concourir glorieusement à la conquête du royaume de Valence, et il a sa strophe éclatante dans l'épopée du conquistador d'Aragon. Et maintenant il vient, comme légat du pape dans l'ost catholique du Thabor, assister à l'assaut de cette Roche fameuse qui, seule dans le monde, ose tenir tête au Vatican.

Le sénéchal revint sur son Aire, et l'évêque d'Albi à sa tour de bois. L'énorme machine, comme un serpent engourdi qui se réveille au rayon de février, se remit en mouvement sur la neige. Il s'agissait de gravir, aux trois quarts de la berge, et par une gorge en zigzac, un dernier redan qui la surplombait, et sur le roc duquel sa base eût conquis une assiette solide au niveau même de la barbacane de l'ouest. C'est en défendant ce défilé tortueux et tourmenté qu'avait péri Jordanet du Mas, et c'est là que s'accumuleront les efforts furieux des combattants. Cette ascension laborieuse, sur une berge penchante et disputée, ne put s'effectuer qu'au milieu d'un tourbillon d'assaillants, d'une nuée de flèches, et d'une tempête de rochers lancés par les balistes de Montségur [1]. L'histoire a beau se taire; la montagne raconte elle-même sa guerre de géant, les pierres jonchent encore le sol,

1. Mad. Nap. Peyrat : *A travers le moyen âge, excursion à Montségur.*

comme les débris d'une carrière abandonnée, ou comme une grêle d'aérolithes. Dans cet ouragan de rocs, roulaient en bourdonnant dans l'air, pareils à des bombes, des pots d'argile sphérique, d'où jaillissaient, en éclatant, contre la tour de bois, des flots d'huile fumante, de résine liquide, et de feu grégeois. Les assiégés exécutaient des sorties nocturnes, pour seconder l'incendie, et réduire en cendre la tour gigantesque qui se fût écroulée dans l'abîme avec tous ses soldats brûlés dans leurs coquilles d'airain.

Dans ces assauts furieux, plusieurs chevaliers albigeois tombèrent mortellement blessés, et de ce nombre Guilhem de l'Ile, de Fanjaus. Il sortait d'un rameau collatéral de la maison de l'Ile Jourdain, transplanté dans le Lauragais, et conséquemment était parent des maisons de Foix et de Toulouse. Un frère de son père, nommé Guilhem comme lui, résidait à Mirepois. Les johannites, expulsés de cette ville par le maréchal, se cachaient dans la grotte de Cabanac[1]. Ils étaient sept ou huit dans ce rocher. Le vieux chevalier y visitait les *Amis de Dieu*. Un jour, il y conduisit Pierre de Léran, un chevalier médecin ainsi nommé de son bourg natal, et de son château paternel, usurpés par Gui de Levis, et situés sur les bords de l'Ers. Le medje saigna trois de ces diacres, soit pour raison de maladie, soit par mesure d'hygiène ascétique. Les saints convertirent le jeune homme et le vieillard. Guilhem de l'Ile fut brûlé quelque temps après à Toulouse, et fut l'une

1. Dép. de Pierre de Léra (Flaira) 3 des ides de mai 1244.

des premières victimes de l'inquisition dominicaine (1234). Sept ans plus tard, son neveu vengea sa mort dans le sang du frère Arnauld, et jeta la bourse sanglante du moine à son écuyer Pierre Landric. Et maintenant Pierre Landric et Pierre de Léran, l'écuyer et le médecin, réunis à Montségur, relevaient le jeune Guilhem de l'Ile, blessé à mort en combattant contre la tour roulante. Ils le transportèrent dans le château, et de là sur la montagne, dans la maison du patriarche Bertran d'En Marti. Les défenseurs de Montségur échouèrent contre l'horrible *Gossa* (chienne). Poussé par l'armée catholique, l'énorme engin, semblable à une tortue monstrueuse, s'avançait en mugissant et s'établit solidement sur la crête du rocher en face de la barbacane de l'ouest. La tour catholique de bois assaillit vaillamment la barbacane cathare de pierre, et Montségur avec ses balistes dégingandées aux gesticulations furieuses, convulsives, effrayantes, avec ses gaffes dont les becs et les serres s'attaquaient, comme des oiseaux de proie, dans le tourbillon sifflant de flammes, de flèches, de rochers qui s'entrechoquaient dans l'air, offrait l'image fantastique d'une guerre de ces géants qui l'avaient construit et qui maintenant le bouleversaient sur son sommet foudroyé.

Dès que Guilhem fut déposé sous le toit de l'évêque, accoururent Francesca, sa vieille mère, et sa jeune sœur India[1]. Les dames de Montségur, Corba de Pérelle, Philippa de Mirepois, et Alpais

1. Dép. d'Aladaïs de Massabrac.

de Rabat, et leur sœur la diaconesse Esclarmonde de Pérelle, Aladaïs de Massabrac, sa fille Faïs de Plagna, sa belle-sœur Cécilia, épouse d'Arnauld-Roger, et leur fille Braïda, se pressaient autour du chevalier expirant. Le patriarche faisait entendre les paroles de vie. Aux prières des assistants se mêlait le bruit de plus en plus croissant de la bataille. Dans ce moment même, les deux camps tentaient un suprême effort : les catholiques pour rester maîtres du redan conquis ; les albigeois pour en précipiter la gigantesque tour. Après avoir donné au guerrier mourant leur oraison, ces nobles femmes résolurent d'aller se joindre aux combattants. Elles supplièrent l'évêque de leur accorder la même faveur qu'à leurs époux, de recevoir, dans le cas où elles seraient blessées dans le combat, et privées de la voix dans l'agonie, le sacrement consolateur. Le patriarche le promit, et fortes de cet espoir, ces pieuses et généreuses femmes volèrent à la défense de la forteresse[1]. Toute la montagne combattait : Les machines sur la plate-forme, les chevaliers aux créneaux, les archers aux meurtrières, les servants aux poternes. Les femmes erraient de groupe en groupe, exhortant les guerriers, relevant les blessés, roulant des projectiles, et du haut des murailles, lançant, échevelées, l'huile, la flamme ardente et les menaces prophétiques. Et cependant, du haut des rochers, des vieillards avec les enfants éplorés priaient à genoux et suivaient, d'un regard effaré, le tumulte orageux de la bataille.

1. Aladaïs de Massabrac (15 avril 1244).

Guilhem de l'Ile succomba : le jeune chevalier expira entre les mains de l'évêque Bertran, de sa mère et de sa sœur, diaconesses; et leur dernier baiser fut pour lui le sceau du salut et le commencement de la paix du ciel. Il menait, sous le harnais, la vie des saints du Paraclet. Quelques jours auparavant, il était entré dans la classe des parfaits. Il s'était fait initier avec Guilhem de Narbonne, Pons de Narbonne et sa femme Arsendis, Ramon de Marsillan, Pierre Robert, N. de Brasillac, Ramon de Belvis, Arnauld Domerc et son épouse Bruna, Rouch qui venait de Crémone, Arnaud Téouli, Ramon de Tornabouïs, Guilhem d'Armier, Guilhem del Pech, Guilhelma Aicarda, Ermengarda d'Ussat, et Corba de Perelle, dame de Montségur. Ils rendirent ce solennel hommage à leur foi, dans le danger suprême, ne voulant pas survivre à la prise de la forteresse cathare et à la ruine de la patrie romane[1].

Les évêques déposent le jeune chevalier dans son tombeau, et ses compagnons remontent à leurs postes de combat et de trépas. Plusieurs succombent encore dans ces derniers jours. Une nuit, arrive Escot de Belcaïré du pays de Sault, comme un suprême espoir. Escot est chargé d'une mission secrète; il en confère avec les chefs, et repart avant la clarté de l'aube. La nuit suivante, il annoncera l'approche d'un secours par des signaux de feu. La nuit, après le combat du jour, arrive enfin le repos. Mais Pierre-Roger ne dort pas : inquiet et l'œil ar-

1. Dép. de Bérenger de Lavelanet (11 mai 1244).

dent, il regarde les cimes qui dentellent l'horizon du sud. Tout à coup le pic de Bidorta (celui dont la grotte s'ouvre comme une bouche contractée d'horreur) s'illumine dans les ténèbres. « Courage, amis, s'écrie-t-il, le comte Ramon, notre seigneur, vient au secours de Montségur ! »

Ce n'était pas le comte Ramon. Ce malheureux prince était à Rome baisant les pieds du nouveau pape Innocent IV. Mais c'étaient peut-être ses bayles Roca et Alaman qui déjà avaient envoyé l'ingénieur Bertran de Cap-de-Nac. C'était probablement Loup de Foix, sorti de sa captivité, devenu gouverneur d'Ax, et toujours si dévoué aux Amis de Dieu. C'était surtout sa pieuse sœur Esclarmonde d'Alion qui naguère avait tenté de jeter le catalan Corbaïro dans Montségur. Il est évident qu'Escot était un messager d'Esclarmonde, vicomtesse du pays de Sault[1]. L'histoire aime à penser que Loup de Foix, d'accord avec les bayles du comte de Toulouse, avait résolu d'arracher Montségur à la mort. Il réunit dans le Sabartez ses beaux-frères d'Astnave et d'Alion, ses amis de Lordat, de Rabat, de Castelverdun, les seigneur d'Aniort, Jordan et Ugo du Villar qui avaient défendu Montségur jusqu'à Noël, et cet entreprenant et infatigable Pierre de Mazerolles qui n'ayant plus la garde du sacerdoce johannite, rôdait au dehors du bercail sacré, comme un chien fidèle, et voltigeait incessamment sur les flancs de la montagne sainte. Ces vaillants chefs, à la tête de leurs vassaux, s'aventurèrent à travers les neiges par les

1. Imbert de Salas.

gouffres fatidiques, tournèrent les sources de l'Ers, et gagnèrent le cours de la Fragosa, pour débloquer Montségur. Montségur répondit sans doute à l'attaque des faidits. Mais leurs efforts se brisèrent contre le camp français, et le cercle de fer, un moment entr'ouvert, se referma plus tenace sur la forteresse albigeoise.

Et qui sait même si cette flamme nocturne allumée sur les neiges du Bidorta n'était pas un stratagème pour relever les courages défaillants, une invention des chefs pour inspirer à leurs compagnons un espoir qu'ils ne partageaient qu'à demi. Depuis longtemps l'éloignement du comte, l'infidélité de l'hiver, la trahison des hommes et des éléments leur faisait présager tristement la chute de Montségur. Comme un navire en perdition qui s'allége de ses débris, Montségur évacuait ses blessés, ses défenseurs fatigués. De ce nombre furent Palaizi de Saint-Andréo et le médecin Garnier qui revint au Mas-Saintes-Puelles. A plusieurs reprises, Pierre-Roger avait fait transporter ailleurs le trésor cathare. Vers Noël, notamment, le diacre Matheus et son compagnon Bonnet emportèrent une quantité *infinie* d'argent et d'or. Les hommes de Camou, qui formaient le blocus dans la gorge de l'Ers, secrètement dévoués à Pierre-Roger, leur ancien seigneur, laissèrent passer le trésor sacré. Les deux diacres le transportèrent dans la grotte d'Ornolac, dans le Sabartez[1]. C'est cette caverne fameuse par ses profondeurs, ses escarpements intérieurs, ses mystérieux laby-

1. Imbert de Salas (14 juin 1244).

rinthes, par la conversion de Loup de Foix, par le séjour d'un évêque, et bientôt plus encore par ses martyrs. Sa bouche s'ouvre béante, à mi-hauteur de la montagne, au-dessus d'un vaste écroulement de rochers dont les blocs énormes ont rebondi jusque dans le lit écumant de l'Ariége, à l'endroit où ses eaux limpides et glacées reçoivent les sources fumantes d'Ussat. Elle porte aujourd'hui le nom de Lombrive, et dépendait alors de Castelverdun. Ainsi les seigneurs du Sabartez dont tout à l'heure nous racontions la tentative héroïque et malheureuse sur Montségur, avaient sous leur garde le trésor sacré du Paraclet. Une autre portion pourtant, moins considérable sans doute, restait encore enfouie, dans une caverne voisine, sous les forêts de Serrelongue [1].

Le siége de Montségur durait depuis trois ans par le comte de Toulouse, depuis six mois par le sénéchal de Carcassonne. Tous les efforts de Rome et de la France n'avaient pu enlever de ses rochers ce nid d'aigles pyrénéens et de colombes johannites. Cent chevaliers avaient tenu tête à dix mille agresseurs : après six mois d'escalade, la terrible *Gatta* (chatte) abordait enfin le donjon : elle étreignait la forteresse ; elle lançait ses crampons, et tâchait d'accrocher ses ponts aériens. Hélas ! tout avait trahi les défenseurs patriotes : l'empereur d'Allemagne, le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, le comte de Foix, l'hiver même : hommes et éléments, tout les délaissait. La montagne seule était fidèle, l'abîme qui

1. Béranger et Bonan de Lavelanet.

l'entoure gardait seul son mystère ; mais des traîtres, dont on a secrètement acheté le cœur, vont livrer la fidélité de la Roche et l'incorruptibilité du gouffre ; le Paraclet aura aussi ses Judas, et son Thabor sera son Calvaire. Un soir, Alpaïs et Philippa de Perelle étaient allées visiter Esclarmonde, leur sœur, Corba, leur mère, et Marquésia, leur aïeule maternelle, dans l'hospice des Parfaites, construit sur la montagne, dans la forêt. Elles reçurent leur bénédiction[1]. Hélas ! c'était comme un dernier adieu : elles ne devaient plus se retrouver que captives et en face de la mort. Revenues dans leurs logis, elles s'endormirent. Les chevaliers, après les combats du jour, s'abandonnèrent également au sommeil; les vedettes seules veillaient sur la plate-forme du donjon. La communauté johannite, comme un troupeau assoupi entre ses chiens vigilants, reposait sous la garde de la forteresse, et de la barbacane de l'Ers. La nuit était sans doute obscure, et les bruits s'éteignaient dans les murmures de la forêt. Tout à coup le cri d'alarme, un cri subit, strident, éperdu, précipité, lugubre comme une menace de mort, retentit dans les ténèbres. Les chefs catholiques, conduits par des montagnards infidèles, avaient découvert enfin un de ces rares sentiers perdus, verticaux, vertigineux, effroyablement suspendus sur l'abîme, tracés par ces hardis aventuriers qui pénétraient de nuit dans Montségur. Ils avaient escaladé la montagne du côté du sud, égorgé les gardes de la tour

1. Dép. d'Alfaïs de Perelle (15 mars 1245).

de l'Ers et surpris les cathares endormis dans leurs hospices, leurs cabanes et leurs grottes. Évêques, diacres, diaconesses, femmes, vieillards, enfants, se lèvent en désordre dans l'obscurité et se réfugient en hurlant vers les murailles de la forteresse où les enveloppe à l'instant même le sénéchal [1]. Le chef français, en effet, pendant cette attaque du sud, en faisait tenter une autre au nord, et des Basques, partis de la machine de l'évêque d'Albi à l'ouest, contournant le roc septentrional et rampant comme des écureuils, sous les racines même du donjon, abordèrent au levant l'étroite estrade qui déborde sur l'Abès. De ce balcon de roc, les Basques et les Français, avides de sang et de butin, tâchaient d'enfoncer la poterne orientale qui venait de recevoir les fugitifs et d'escalader les murailles sous les flèches et les pierres qui pleuvaient des créneaux. Pierre-Roger de Mirepois, pris entre les échelles du sénéchal et la machine de l'évêque, qui lançait ses projectiles sur ce tumulte nocturne, fit cesser le combat inutile désormais. Il n'avait de choix que la reddition ou le massacre. — Retirez les échelles, cria-t-il aux Français, et du haut de la plate-forme il entra en pourparler avec le sénéchal.

Les deux chefs traitèrent de la reddition de la forteresse : les conditions furent que les hommes d'armes seraient remis au sénéchal, lieutenant du roi de France, et que les évêques, les diacres et tous les parfaits seraient livrés à l'archevêque de Narbonne, délégué de *l'apostole* de Rome. C'était

1. Imbert de Salas (14 juin 1244.)

pour les laïques la prison, et pour les ministres le bûcher. Pierre-Roger était un de ces hommes audacieux et rusés qui se tirent avec avantage des situations désespérées où d'autres ne sauraient que mourir magnanimement. Il exigea qu'on lui laissât l'or et l'argent, les armes, les meubles et tous les biens accumulés dans Montségur, d'où il sortirait accompagné de son ingénieur et de son chirurgien[1]. Le sénéchal lui fit cette concession, qu'il obtint, on aime à le penser, du consentement des évêques et des chevaliers, heureux, dans leur infortune, de conserver à la cause patriotique ses richesses et son invincible chef. Quant à eux, ils étaient prêts pour la mort et les fers. Il eût été possible à quelques-uns de s'évader, à tous d'échapper au supplice par un volontaire trépas. Il n'avaient qu'à s'élancer des créneaux dans l'Abès, fosse immense qui eût été le tombeau de cinq cents cadavres. Le suicide était sinon autorisé, du moins toléré par les doctrines des albigeois, dont la mansuétude se réservait, pour le suprême instant, ce recours stoïque. Les défenseurs de Montségur s'y refusèrent unanimement : ils voulurent laisser un grand crime de plus à leurs bourreaux et un noble exemple de plus au monde. Cela convenu, Pierre-Roger répondit au sénéchal que le château lui serait livré au lever du soleil.

1. Imbert de Salas.

IV

PRISE DE MONTSÉGUR. — SUPPLICE DE DEUX CENT CINQ ALBIGEOIS.

Ramon de Perelha n'apparaît jamais dans cette négociation : soit que Pierre-Roger se soit emparé du commandement, et que dans ce moment suprême, la communauté johannite l'ait conféré à ce jeune chef résolu, audacieux, et dominateur ; soit que le noble vieillard l'ait résigné volontairement, et que blessé peut-être, accablé par l'âge et la destinée, et mourant de la mort de son pays, il n'ait pu que s'asseoir en silence sur la plate-forme de son château, comme un naufragé, muet et morne, sur le pont de son vaisseau qui s'enfonce dans l'abîme. Et Montségur, en effet, sur ce sommet qui n'était plus qu'un écueil, n'était plus lui-même qu'un navire de granit en perdition dans un océan de neige et de nuées. Quoi qu'il en soit, P. Roger de Mirepois apparaît seul dans la reddition de la forteresse cathare. D'après des conventions avec le sénéchal, les soldats français et gascons s'écartèrent pour laisser aux assiégés la liberté de faire leurs apprêts pour la vie et pour la mort.

La montagne de Montségur, naturellement caverneuse, et dont l'homme avait élargi les excavations, comprenait un arsenal, des magasins, des écuries, et des sépulcres, reliés par un vaste système de corridors et d'escaliers dont les spirales descendaient jusqu'au village, et même jusqu'à

l'Ers qui filtrant à travers la roche y formait des piscines d'eau vive. Pierre-Roger, après six mois de siége, trouva encore dans ces souterrains des monceaux de blé, de légumes, des amas de sel, de poivre, de cire, d'énormes jarres d'huile et de vin, cinquante pourpoints et une couverture de *préset verd*. Il prit également les armes qu'il réservait à d'autres combats. Le diacre Pierre Sirvent avait conservé comme une relique le heaume de fer et d'autres pièces de l'armure de Jordanet du Mas. Le ministre, destiné à la mort, en fit don à Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Imbert avait irrité le chef soupçonneux pour être entré probablement en pourparler avec le sénéchal. Traître, s'écria Pierre-Roger, il ne t'appartient pas d'hériter de la dépouille d'un héros cathare. Et il lui arracha cette armure. Ce soupçon était injuste, car le noble Imbert fut plus fidèle que le Bélissen. Montségur avait recueilli, de l'ardent et religieux patriotisme du Midi, les restes échappés au vaste pillage de la croisade. Nous avons vu que Pierre-Roger, dans sa prévoyance de l'avenir, avait, pendant l'hiver, envoyé une partie du trésor albigeois dans la grotte d'Ornolac. Mais la plus grande partie restait encore, et la nuit même de la reddition, les parfaits Aicard, Clamens, Limos, Taparel, Guilhem Peyrés et Ramon de Sant-Marti retirèrent de leur crypte un bahut rempli d'argent et d'or[1]. Le chef fit disposer ces provisions et ces richesses pour être chargées sur ses mulets; car ces

1. Una flaciata, flassada, couverture de lit.

animaux faisaient aussi partie de ses bagages avec ses palefrois qui jadis paissaient en liberté sur les bords de l'Ers, mais qui, depuis la guerre, assiégés eux-mêmes dans leurs grottes, hennissaient enchaînés à leurs stalles de granit, et s'étonnaient de n'être pas de ces combats.

Pendant ces apprêts, ceux qui devaient mourir faisaient à ceux qui devaient survivre leurs derniers présents et leurs suprêmes recommandations. Le parfait Pierre Araus remit à Ramon de Sant-Marti quarante sols toulousains pour que Pierre-Roger les distribuât à ses hommes d'armes. Le diacre Sirvent donna lui-même à chacun des servants d'armes cinq sols, comme secours et souvenir d'adieu [1]. Le vieil évêque Bertran d'En Marti, qui n'avait rien à laisser que sa bénédiction, transmit aussi ses dernières instructions et confia des secrets relatifs à la communauté johannite. Car ces hommes qui attendaient la mort ne doutaient pas de l'immortalité de l'église du Paraclet. Il appela Imbert de Salas, gendre de Bérenger de Lavelanet. Il existe encore, lui dit-il, un dépôt de 400 sols toulousains. Tu diras à mon frère Roland qu'il en aura des indices à Fanjaus ou à Laurac. Enfin il restait un trésor considérable que par précaution on avait caché dans la forêt voisine de Montségur. Amiel Aicard, qui paraît avoir été le trésorier de l'église cathare, fut chargé de sauver cet or. Amiel comptait partager le sort des martyrs au nombre desquels était sa femme Guilhelma. L'évêque lui or-

1. Imbert de Salas et Bonan de Lavelanet.

donna de vivre, et lui adjoignit Ugo, Peytavi, et nn autre parfait dont le nom s'est dérobé à sa gloire. Ils durent se résigner, et après avoir reçu la bénédiction des évêques et le baiser de paix de leurs frères, ils s'éloignèrent pour exécuter leur message, et disparurent dans la nuit. Que devinrent-ils? Selon les uns, Pierre-Roger les fit cacher dans un souterrain d'où ils ne sortirent qu'après le trépas de leurs amis et l'éloignement des troupes du sénéchal. Mais selon d'autres, et plus vraisemblablement, le chef fixa solidement un câble au mur oriental du château et en lança l'immense rouleau dans l'espace ténébreux [1]. Les hardis albigeois s'aventurèrent dans l'effroyable précipice, et suspendus à ces cordes flottantes dans le vide obscur, glissant de nœuds en nœuds le long du roc vertical et nu, descendirent ainsi l'un après l'autre au fond du val, nommé l'Abès. Ils se cachèrent dans la forêt, tirèrent le trésor de sa grotte, et la nuit suivante, ils se dirigèrent par le Savartez vers le château de So voisin de Quérigut, où ils racontèrent à Esclarmonde de Foix, leur pieuse protectrice, les derniers combats et les derniers soupirs des défenseurs de Montségur.

Les heures s'écoulèrent pendant ces tristes apprêts, ces longs embrassements, ces suprêmes adieux. S'entretenant de Dieu et du ciel où ils avaient l'espoir de se retrouver tous après cette cruelle épreuve, ils attendirent l'aurore, la captivité et la mort. Quand le soleil se leva sur les monts lointains de

1. Guilh. Bonan de Lavelanet (6 des nones de mai 1214).

Belestar, l'évêque de Toulouse donna la suprême bénédiction à ces chevaliers, ces servants d'armes, ces serviteurs, ces femmes, ces enfants prosternés à ses pieds, dans leurs sanglots, puis, quand ils se relevèrent consolés, il fit ouvrir les portes, et se remit avec son peuple aux vainqueurs. Le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi firent, à mesure qu'ils sortaient, le triage pour la mort ou les fers. Ramon de Perelha, Berenger de Lavelanet, Arnauld-Roger de Mirepois, les chevaliers de Rabat et d'Elcongost, tous ceux qui n'étaient que croyants furent enchaînés et remis en garde aux Français. Les évêques, les diacres, les parfaits furent conduits au bûcher. Une sculpture du moyen âge représentant, à ce que l'on croit, la prise de Montségur, montre, au-devant de la forteresse dont le pic abat déjà les créneaux, un évêque la mitre en tête, et la corde au col entre deux soldats qui le mènent à la mort[1]. Ce pontife cathare est Bertran d'En Marti, cinquième patriarche de Toulouse. Après lui marchaient Agulher, évêque de Termenois et son collègue San t-Marti ; puis les diacres, sous-diacres et parfaits Clamens, Sirvent, Roland, Taparel, Limos, Peyrés, Araus, Domingo, P. Robert, Ramon de Marcillan, Brasilhac de Caillabel, Ramon de Belvis, Arnaud Domerc, Joan Rog, Arnauld Teuli, Ramon de Tornaboïs, Guilhem d'Arnier, Guilhem del Pech, Pons et Guilhem de Narbonne.

Parmi ces captifs, dont les noms ne sont pas tous venus jusqu'à nous, il en est un qu'un singulier

1. Cette sculpture est au musée de Foix.

événement avait conduit la veille même et comme pour mourir à Montségur. Rappelons-nous le fils d'Alzeu, prieur de Saint-Paulet, consacré par sa mère au Consolateur. Ce pauvre orphelin était devenu parfait et sous-diacre du Paraclet. Johannis était le *compagnon* du diacre Pons de Santa-Fé. Les deux cathares furent pris avec quelques autres dans la maison et le bois de Pons des Monts[1], entre Lantar et Caraman. Johannis s'échappa avec un certain David, et vint vers Aura, au mail de Pons Rastel, frère d'un des captifs. « Pons, lui dit-il, allez vite vers Cargodas chez Bertran Alaman, notre ami; qu'il porte cette tablette de cire à Pons de Santa-Fé, et que ce diacre y inscrive lui-même avant de mourir le nom de son successeur. » Alaman, sur cet avis, court après les captifs qu'on menait brûler à Pamiers. Il les joint à Bonnac, s'introduit, sous prétexte de les convertir, dans la prison, et présente la tablette à Pons de Santa-Fé. Le nom que le diacre inscrit dans la cire est celui de son fidèle Johannis. Johannis, joyeux de ce choix, pour recevoir sa consécration, se rend à Montségur, est pris dans la nuit même avec tous ses défenseurs, et va monter avec eux sur le bûcher. Les femmes étaient nombreuses dans cette chaîne de martyrs : Corba de Perelha, Esclarmonda, sa fille, et sa mère Marquesia de Lantar; Fornéria, mère d'Arnauld-Roger de Mirepois et sa belle-mère Braïda du Peyrat; Ramona de Cuc, sœur de Bérenger de

1. Pons était le parent d'un capitoul qui avait partagé la captivité du comte du Toulouse au Louvre.

Lavelanet; Floris, mère de Ramon de Marcilhan; Guilhelma, femme d'Amiel Aicard; Ermengarda d'Ussat; India de l'Ile et sa vieille mère Francisca, Arsendis de Narbonne; et la pieuse mère du tendre et héroïque Johannis; et plusieurs autres sous leur doyenne vénérable Rissenda du Telh [1].

L'évêque Bertran d'En Marti, la corde au cou, suivi de cette longue chaîne de condamnés, garrottés comme lui, descendit lentement la longue et sinueuse rampe du château, semblable à un roi qui va triompher avec son peuple. On contourna la montagne à l'ouest, dans la direction de Lavelanet; on gagna, par la gorge du Tremblement, la tête septentrionale de l'Abès; esplanade arrondie, entourée de rochers et de bois, et la seule qui fût assez spacieuse pour cet immense sacrifice. On fit halte, et comme quelques-uns des captifs s'étaient évadés, dans le tumulte, on les parqua, comme un troupeau, dans une enceinte de ramée fortifiée de pieux, et l'on alla couper des tiges de buis, de sapin, d'arbres résineux dans la forêt. Pendant les apprêts lugubres du supplice, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, par des tentatives importunes de conversion, troublèrent leurs méditations et leurs cantiques. Pierre-Roger de Mirepois n'intervint ni pour rompre ces fers, ni pour prévenir ce trépas, ni pour en partager la gloire. C'était un homme d'audace, incapable de comprendre la gloire incomparable du martyre. On aime à croire aussi que l'intrépide chef fut réservé par ses

1. Dép. de Lombarda, fille de Bérenger de Lavelanet.

compagnons pour réparer leur infortune, relever la cause de la patrie romane et de l'Église johannite, et fonder un autre Montségur sur quelque autre cime des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, libre sur la parole du sénéchal, il s'éloigna : on ne lui demanda compte ni du meurtre des inquisiteurs, ni de ses combats contre l'Église romaine et le roi de France; il partit presque en vainqueur, dans cette effroyable ruine, suivi de son ingénieur, Bertran de la Baccalaria, et d'Arnauld Roquier, son chirurgien, emmenant ses palefrois, et emportant sur ses mulets les riches dépouilles de Montségur [1]. Qui peut dire ce qui se passa dans le cœur du sombre chef des faidits lorsqu'il s'arracha de cette cime funeste où il laissait sa femme, sa famille, son peuple, parqué comme un troupeau, réservé la moitié pour les cachots et l'autre pour le trépas? Il descendit vers Lavelanet et se dirigea vers Foix; mais en tournant de temps en temps la tête vers sa noble forteresse, il put voir monter en tourbillonnant une noire colonne de fumée, une nuée obscure d'où s'exhalait une vapeur de cendre humaine avec une odeur de cadavre brûlé, et dont l'ombre livide était sillonnée d'étincelles de feu comme des âmes qui s'envolent vers le ciel. Alors l'infortuné dut regretter de n'avoir pu mourir!

Le val supérieur de Montségur, en effet, fumait comme un gigantesque autel triangulaire. Avec les troncs de sapin coupés dans la montagne, les débris des machines fracassées dans les combats et

1. Imbert de Salas.

la charpente arrachée déjà de la forteresse, on construisit, sur l'esplanade du Tremblement et de l'Abès, un bûcher colossal. Le feu fut mis à ces matières desséchées ou résineuses, et l'archevêque de Narbonne, une dernière fois, somma les captifs de reconnaître l'autorité spirituelle du pape de Rome et temporelle du roi de France. Les Amis de Dieu, pour toute réponse, s'élancèrent d'un seul bond, en chantant, dans le foyer immense. Ils étaient deux cent cinq. Pendant que la flamme dévorait leurs cadavres, l'archevêque de Narbonne entonna le *Veni Spiritus*, et les autres prélats, le sénéchal et les chefs militaires, les Français, les Gascons et les pâtres infidèles, rangés en cercle autour du bûcher, répétaient en chœur l'hymne sainte des massacres de la croisade [1].

Cruelle ironie ! N'est-ce pas cet Esprit consolateur qu'invoquaient en mourant les disciples du Paraclet ! L'immense hécatombe humaine brûla jusqu'au soir ; et tout le jour, le vallon de Montségur, où ces victimes renouvelaient, depuis tant d'années, une image de la vie du ciel, offrit une épouvantable scène de l'enfer. On jeta aux vents leurs cendres fumantes : leurs pâles ossements servirent de jouet à une soldatesque féroce; et cependant on n'a pu effacer la trace de l'effroyable holocauste, car on dit qu'en creusant le sol on trouve encore des restes d'os calcinés et de poussière noire qui, quelque légère quelle soit, demeure in-

1. Arnauld-Roger : *combusti cum trassá.* Qu'est-ce que ce mot défiguré ? Est-ce *gratiá ?* Et signifie-t-il, *gaudio ?*

délébile pour perpétuer son témoignage dans les siècles.

Mais le véritable martyr de Montségur vivait encore : c'est don Ramon de Perelha. Le noble vieillard, captif avec son frère, son fils, trois de ses filles, un de ses gendres, ses parents, ses amis, ses compagnons de guerre, assista, muet et morne, à cet horrible holocauste. Du pied de la montagne du château, il vit périr dans la combe la vieille compagne de ses jours, madona Corba de Lantar, sa jeune fille Esclarmonda, une partie de sa maison chevaleresque, les restes infortunés d'un peuple héroïque, pendant que, sur la cime, on abattait son manoir paternel, on détruisait la cité cathare, on ravageait les tombes des saints et des héros, on dévastait, on bouleversait le sanctuaire, le champ d'asile de la foi, de la liberté, de la patrie méridionale. Il vit jeter aux vents, aux ravins, aux torrents, les cendres de sa famille, les ossements de ses guerriers, les créneaux de son donjon, les pierres de ses autels, lambeaux sanglants de son cœur. Et, après avoir bu ce calice, il se leva en silence et s'en alla mourir tranquillement dans l'horreur des basses-fosses royales et théocratiques de Carcassonne. Ramon de Perelha est véritablement l'homme des douleurs, la victime expiatoire de son peuple, le Christ de la nationalité romane au XIIIe siècle.

Ainsi tomba Montségur. Castellum romain en ruine[1], reconstruit par Esclarmonda de Foix, il

1. M. Cénac-Montcaut : *Hist. des Pyrénées*.

reçut deux fois sur sa cime le sacerdoce cathare et les spoliés de la croisade. La première hégire, après un relèvement magnifique, se termine par la victoire et le retour des exilés dans les manoirs paternels. La seconde, après une lutte désespérée, se termine par le trépas, la captivité, l'éternel exil, une ruine irréparable. Montségur fut pendant trente-cinq ans une oasis d'indépendance, le champ d'asile du Midi, le Capitole des proscrits pyrénéens. Ce sommet désert a défié deux des plus hautes cimes du monde, le Louvre et le Vatican.

V

DESTRUCTION DE MONTSÉGUR. — LES CAPTIFS.

Le sénéchal Pierre des Arcis démolit jusqu'à mi-corps les murs du château [1], et jusqu'aux fondements sa barbacane occidentale. Il ne laissa que les racines, encore visibles aujourd'hui, de la tour qui défendait, à l'autre extrémité de la montagne, la gorge de l'Ers. Ainsi la forteresse johannite, dépouillée de sa couronne féodale, de son armure et de son bouclier de pierre, demeura dévastée sur sa cime, et comme un cadavre mutilé.

1. C'est ce que prouvent les murs dont la pierre, dans la partie inférieure, est brune, comme la roche de la montagne, et dans la partie supérieure, évidemment plus récente, est d'une teinte jaune.

Entre le château et la tour du sud, s'étendait, sur la croupe de la montagne sainte, à l'aspect du soleil levant, la cité sacerdotale et chevaleresque : le temple, les maisons des évêques, des chevaliers, les hospices des parfaits et des diaconesses qui tenaient à la fois du cloître, de l'école et de l'atelier, de celles isolées, des cabanes, des grottes, répandues parmi les rochers, comme des hermitages, dans la profondeur de la forêt. Tout fut détruit, saccagé, bouleversé, et leurs décombres balayés dans l'Abès. On abattit jusqu'aux chênes séculaires sous l'ombrage desquels les docteurs cathares tenaient leurs écoles, semblables à des brames de l'Occident. La montagne sainte, dévastée par le fer et par le feu, demeura comme un roc foudroyé, un repaire de bêtes sauvages [1].

Avant de quitter Montségur, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi durent compléter l'expédition du sénéchal par une exécution qui dans ce temps était le couronnement ordinaire de toute croisade romaine. Après avoir dévasté la cité des vivants, ils durent bouleverser la cité des morts. Depuis plus d'un quart de siècle, Montségur était le seul lieu du Midi où un Albigeois pût se promettre un tombeau. Montségur n'était pas seulement un sanctuaire, mais encore une nécropole cathare. De tous les environs les vieillards, les malades se faisaient transporter, pour y mourir, sur la montagne sainte. Il y eut plusieurs cimetières à Montségur. Avant le siége on enterrait près du

1. La montagne n'offre plus aucun vestige des Amis de Dieu.

village, au bord de l'Ers. Là reposaient les dépouilles des proscrits qui n'étaient pas tombés dans les batailles; le vieux Jordan de Lantar, Gui du Mas-Saint-Andréo, Ferrand l'*Arménien*, et sa femme Dona Turca, la prédicatrice de Fanjaus. Les cellules funéraires de la Roche durent recevoir les restes des princes et des évêques. Là, sommeillaient les patriarches Gaucelm et Guillabert, Philippa, comtesse de Foix, et la grande vicomtesse de Gimoez, Esclarmonde. Pendant le siége, on inhumait sur la montagne, sous la forêt aérienne. Là dormaient après leurs combats, Guilhem, Jordan et Jordanet du Mas, Bernard de Carcassonne, Guilhem de l'Ile, Bertran de Bardenac, et toute la phalange héroïque des défenseurs de Montségur. On les expulsa de leurs tombes de granit. Quelques-uns, tels que Sicard de Belpech, Astruc, Ferrier, tombés dans les derniers chocs, n'eurent pas le temps de s'accoutumer à leur sépulcre. Réveillés sur leur premier sommeil, ces morts se levèrent en hâte, heureux de confesser une seconde fois leur Christ, et de le glorifier dans le feu comme dans le sang [1].

Après l'holocauste des vivants sur l'Abès, il y eut donc probablement encore dans le val du hameau et sur la roche du donjon un double holocauste des morts. On n'aura certainement pas fait une exception unique pour les proscrits de Montségur. Toutefois, comme les Amis de Dieu, malgré leur

1. Les morts du premier exil ont dû être brûlés quand Simon de Montfort détruisit le village de Montségur (1213).

mépris de la chair, avaient un soin pieux des morts et qu'ils s'efforçaient avec la plus tendre sollicitude de dérober leurs sépultures à l'inquisition, il est vraisemblable que l'archevêque de Narbonne n'aura pu découvrir les principales tombes de la grande nécropole pyrénéenne, et que la montagne, comme une ruche évidée, conserve encore les momies des saints et des héros dans leurs cellules de pierre, comme dans leurs alvéoles de cire des abeilles gelées par l'hiver. Les cathares brûlés, les chevaliers captifs, les pèlerins dispersés, la montagne sainte dévastée comme par le feu du ciel, il ne restait plus que les colons dans le village au bord de l'Ers. Le sénéchal fit détruire les bouches des souterrains aboutissant aux grottes qui renfermaient les vivres, les armes, les chevaux, et qui par de longues spirales circulant dans la roche correspondaient avec les barbacanes et la forteresse. Il fit aussi abattre le temple hérétique et relever l'église catholique; mais il la transporta dans le val supérieur, au pied de la berge du château. De cette église, aujourd'hui redescendue dans le village, il ne reste plus que le nom attaché à un gazon désert. Le sénéchal la déplaça, pour que les prêtres accomplissent leurs dévotions catholiques sous les yeux scrutateurs du châtelain qui gardait les ruines, et pour la sécurité du prêtre qui pendant longtemps ne logea que dans la forteresse [1].

Montségur ainsi dévasté, le sénéchal le remit,

1. Ce sol aujourd'hui cultivé s'appelle encore *le Pré de l'Église.*

au nom du roi de France, au sire de Lévis, à qui Simon de Montfort l'avait déjà donné, mais qui n'en avait jamais pu réaliser la conquête. Déjà maître de Perelha, de la Roca d'Olmes, Gui II de Lévis, maréchal héréditaire de la foi, s'empara de ce dernier débris territorial des fils de Cometa dont il réunit l'héritage entier aux vastes possessions confisquées sur la maison de Mirepois-Bellissen; de sorte que les immenses domaines du chef français s'étendirent sur un espace d'environ quinze lieues, depuis les sources fatidiques de l'Ers, sur la montagne du Thabor, jusqu'à son confluent avec l'Ariége, ou du moins jusqu'aux portes de Pamiers et de Bolbone. Les descendants du maréchal de la croisade usurpèrent, avec leurs fiefs, jusqu'à leurs dénominations féodales sur les proscrits pyrénéens; et, plus tard, il ajoutèrent à leur titre de marquis de Mirepois, celui de vicomte de Montségur, seigneur de Perelha, Lavelanet, la Roca d'Olmes. Gui de Lévis établit un châtelain avec quelques archers pour garder les ruines, surveiller la vallée, les montagnes, les forêts; et empêcher que les faidits cachés dans les cavernes voisines ne se rassemblassent de nouveau sur la cime sainte et fatidique de Monségur [1].

Enfin, le sénéchal, l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Albi, enlevèrent leurs tentes et leurs machines et redescendirent des montagnes lugubres du Thabor. Ils écrivirent leur triomphe à Rome et à Paris : « *Nous avons*, disaient-ils, *écrasé la tête du dragon !* »

1. *Hist. de Lang.*, t. VI, pr. 200. Domaine de la maison de Lévis.

Ils appelaient ainsi la religion du Paraclet. Ils avaient mis six mois à escalader ce rocher, inexpugnable par l'héroïsme encore plus que par l'escarpement. Montségur succomba dans la semaine avant les Rameaux [1], de sorte que les chefs catholiques mêlèrent leur insolente victoire à l'humble triomphe de Christ, et passèrent, tout souillés de sang humain, sous des arcs de verdure et sur des chemins jonchés de fleurs. Ils traînaient, à travers cette pompe homicide, le grand Ramon de Perelha et ses compagnons de captivité. Le noble vaincu prolongea son agonie en traversant les bourgs de Lavelanet et de La Roca, au milieu de ses vassaux ou de ses ennemis accourus sur son chemin, les uns pour dire un dernier adieu à leur seigneur infortuné, enchaîné comme un brigand; les autres pour insulter de leurs huées ce chef des proscrits, ce roi des forêts et des cavernes; tous pour contempler le guerrier héroïque qui, pendant trente-cinq ans, debout sur son rocher, avait tenu en échec Rome et la France.

Auprès de Ramon de Perelha, marchaient ses deux cousins et fidèles compagnons, Bérenger de Lavelanet et Arnauld-Roger de Mirepois. La chaîne des captifs se divisait en trois groupes, sous ces trois chefs. Autour de Ramon de Perelha se pressaient Jordan, son fils, Philippa et Alpaïs et Braïda, ses filles, Guiraud de Rabat, son gendre, Bertran de Perelha, son frère; ses écuyers, Bernard

1. *In hebdomadâ ante festum Ramis-Palmarum.* Dép. d'Arn. Roger.

frère du diacre Roland, brûlé à Montségur; Cairol, et Pierre Vignole, dit le Borgne, de Balaguer; ses serviteurs, Pons Sicre, d'Illat, et une pauvre servante, meuble vivant de sa maison, et qui n'a d'autre nom que celui de Perelha. Il n'est pas fait mention de ses petits-fils, nés à Montségur. Philippa en avait au moins deux, Pierre-Roger, l'aîné, qui portait le nom de son père, et le second, qui avait reçu celui d'Esquio, en signe de sa race ibère et son berceau escarpé et sauvage. Il est probable que lorsque Montségur fut investi, Aladaïs Peyressa de Camo, nourrice du dernier, et Raissaga fille de Fauressa de Cuelha, *damoiselle* (domicella) de leur mère, emportèrent ces enfants en se dirigeant vers les gouffres de l'Ers d'où elles les conduisirent, soit au château de Foix, soit au manoir de So, auprès d'Esclarmonde d'Alion [1].

Avec Béranger de Lavelanet venaient son fils Arnauld-Olivier, âgé de dix ans, Lombarda et Bernarda, ses deux filles, son gendre Imbert de Salas, de Cordes en Albigeois, époux de Bernarda, et Guilhem de Bonan, de Lavelanet, son parent ou son écuyer. Arnauld-Roger de Mirepois était suivi de Cécilia de Montservat, sa femme, de Braïda, sa fille, d'Aladaïs de Bélissen, sa sœur, et des trois enfants de celle-ci, Alzeu, Faïs, et Othon de Massabrac, et du mari de Faïs, Guilhem de Planha.

Entre ces trois groupes se distribuaient encore, selon le lien ou du sang ou du service militaire, d'autres chevaliers : Pierre de Léra de Mirepois,

1. Philippa de Pereille, femme de Pierre-Roger de Mirepois.

Arnauld de Milglos du Savartez, Galhard del Congost du Rasez, P. Guilhem d'Arvigna, de Pamiers, et Pierre de Gavarret, le fils de l'infortunée Bérengère, le troubadour dont la harpe charmait jadis les dames de la cour de Foix, et qui désormais consolera les captifs dans les tours de Carcassonne. Beaucoup d'autres sans doute sont restés inconnus. Dans cette troupe des captifs de Montségur, il en manquait un qui s'était dérobé à sa chaîne et à sa gloire : Pierre-Roger de Mirepois. L'audacieux chef, suivi de son ingénieur et de son chirurgien, s'était retiré, comme dans une aire, dans son château de Montgalhard, au sud de Foix. Il y vécut fier et redouté, s'entourant des faidits des bois, et comme bravant le roi de France, du haut de son donjon dont on voit encore quelques ruines sur un rocher isolé, semblable à une vague qui incline sa cime écumante à la jonction des vallées de Lavelanet et de Tarascon[1].

La chute de Montségur retentit douloureusement dans tout l'Occident. La douleur du monde est symboliquement exprimée dans le Dolopathos, dans le roman de Gérard de Roussillon, et enfin dans le poëme du Dante. Voici comment le chantre de l'Enfer représente l'Église cathare implorant Frédéric II, son Trajan, son César

1. L'histoire, non plus qu'aucun de ses compagnons, n'accuse Pierre-Roger de Mirepois. Et pourtant sa conduite dans la reddition de Montségur a l'air d'une trahison. Ce soupçon se changerait en certitude, s'il était prouvé que le roi de France occupait Montgaillard. Le commandement de cette place serait le salaire de l'abandon de Montségur.

italo-germain : « Une pauvre veuve, accablée de douleur et toute en larmes, se suspendit au frein de son cheval. Autour de lui se pressaient ses chevaliers, et sur leurs têtes flottaient au vent ses aigles d'or. La pauvrette, au milieu d'eux, s'écriait : Seigneur, fais-moi vengeance, on a tué mon enfant, de quoi je me meurs ! » — Il lui répondit : « Attends jusqu'à mon retour. » Mais elle, impatiente de douleur : « Et si tu ne reviens pas? » — Et lui : « Celui qui me succédera fera ta vengeance. » Et elle : « Que te fera le bien d'autrui, si tu mets en oubli le tien? » — Après quoi : « Conforte-toi, dit-il; il convient qu'avant d'agir je remplisse un devoir. La justice l'exige, et la pitié me retient? » — Ces promesses mystérieuses sont bien plus naïves dans le gaulois de Dolopathos : « Roi, fais-moi vengeance : ne me tiens pas en attente. Dieu t'en saura gré, par mon âme, car je suis une pauvre femme veuve ! » — Ce roi était bon chevalier, grand justicier et plein de savoir, et quand il fut bien renseigné, il appela la veuve : — « Je te ferai droit, bonne dame, je te le jure, et que j'en aie repentir, si je fausse mon serment. » Et le vaillant César, méditant ses vengeances, s'élança dans ses aventures impériales[1].

Ramon de Perelha cependant s'acheminait vers les tours de Carcassonne. Le noble vieillard put

1. Dolopathos, édit. Jannet, p. 265. — Gérard de Rossilho, ed. Mignard, p. 129.— Dante, purgatorio, ch. x, v. 76 Je dois cette précieuse note à l'obligeance du savant M. Aroux.

voir longtemps encore son manoir démantelé. Plus il s'éloignait, plus le glorieux donjon mutilé semblait se dresser, par-dessus les collines et les montagnes, pour regarder son maître infortuné qu'il ne devait plus revoir. Dépouillé de sa crénelure, il était semblable à un autel et à un tombeau : autel de la patrie romane, tombeau de la race méridionale, cime à jamais célèbre par le sacrifice d'un peuple dont la mémoire fume devant Dieu au siècle des siècles. Enfin, le monument transfiguré par la distance se déroba, comme un rêve, dans les vapeurs du soir. Il s'est éclipsé de même dans la nuit des temps. On n'a plus entendu parler de lui pendant six cents ans. On a oublié sa guerre, sa victoire et son martyre. De nos jours seulement le noble donjon semble sortir de ses ténèbres. Saluons sa résurrection historique. Montségur, Montségur, forteresse impuissante, mais sépulcre glorieux, dresse tes créneaux au-dessus des nuées, dresse-les au-dessus des âges, et montre à jamais à l'univers frissonnant d'admiration et d'horreur, tes deux cents martyrs, immense holocauste, dévorés sur ta cime par les flammes, et que ta sanglante auréole nous éclaire, ô Golgotha de la foi Johannite et de la patrie pyrénéenne !

FIN DU TOME DEUXIÈME

DOCUMENTS HISTORIQUES

I

LAMENTATION SUR LA RUINE DU LANGUEDOC

Ab greu cossire
Fau sirventes cozen;
Dieus, qui pot dire
Ni saber lo turmen
Qu'ieu, quand m'albire
Sui en grand pensamen;
Non pod s'escrire
L'ira ni'l marrimen.
Quel segle torbat vey,
Et corrompon la ley
Et sagramen e fey
Qu'usques pensa que veṇsa
Son par ab malvolensa
Et d'aucir lor e sey
Ses razon e ses drey.

Tot jorn m'azire
Et ai aziramen;
La nueg sospire

Et veillan e dormen ;
Vas on que'm vire
Aug la cortesa gen
Que cridon : Cyre !
Al Frances humilmen.
Merce an le Francey
Ab que veio'l conrey
Que autre dreg no y vey.
Ai ! Tolosa e Proensa
Et la terra d'Agensa,
Bezers e Carcassey
Quo vos vi! quo vos vey !

Cavailleria,
Hospitals ni maizos
Ordes que sia
No m'es plazens ni bos.
Ab gran bauzia
Lor truep es orguillos
Ab simonia
Ab gran possessios.
Ja non er apellats
Qui non a grans rictats
O bonas heretats.
Aquels an l'abondansa
Et la gran benanansa.
Enjans et tracios
Es lor cofessios.

Franca clercia,
Gran ben dey dir de vos,
E s'ieu podia
Diria'n per un dos.
Gen tenet via
E ensenhat-la nos.
Mas qui ben guia
N'aura bos gazardos.

Res no vey que us laissats
Tan quan podet donats,
Non autz cobeidatz,
Souffretz greu malanansa,
Et vistets ses coindansa;
Miels valha Dieus a nos
Qu'ieu no dic ver de vos.

Si quo'l salvatges
Per lag temps mov son chan,
Es mos couratge
Qu'ieu chante derenan.
Et quar paratges
Si vai aderrairan,
Et vos linhages
Descasen et falsan.
E creis la malvestats
E'ls baros rebutats
Bauzadors et bauzats
Valor menon derreira
Et deshonor primeira;
Avols rics et malvats
Eto de mal heretats.

Rey d'Arago, si us platz
Per vos serai honratz.

Bernard Sicard de Marjevols.

II

CONTRE LES CLERCS

No m' lassarai per paor
Qu'un sirventes non labor,

En serviz dels fals clerjats;
Et quant sara laborats
Conoisseran li plusor
L'engan et la felonia
Que mov de falsa clergia;
Que l'ai on an mais forsa ni poder
Fan plus de mal et plus de desplazer...

Vers es que nostre pastor
Son tornat lop robador;
Qu'il rauban devers tots lats,
Et mostran semblan de pats;
Et confortan ab doussor
Las oveillas neit et dia;
Poïs, quant las an en balia
Elli l'as fan morir et dechaser
Els fals pastors, dont eu m'en desesper.

Vai, sirventes, ten ta via,
Et dits m'a falsa clerzia,
Qu'aissel es mort qui s' met en son poder;
Qu'a Tolosa en sab hom ben lo ver.

GUILH. FIGUEYRAS.

III

ROMA

No m'emarvilh ges
Roma, si la gens erra.
Quel segle avets mes
En trebail et en guerra;
Car prets et merces

Mort per vos é sur terra;
Roma enganarits
Qu'ets de tot mal guits
Et cime et rasits,
Lo bon rey d'Anglaterra
Fo per vos trahits!

Roma tricharits
Coveitat vos engana,
Qu'à vostras berbis
Tondets trop la lana.
Mas Sant Espérits
Que receup carn humana
Entenda mos precs
Et franha tos becs
Roma et no m'en precs
Car es falsa et trufana
Vas nos et vas Grecs.

Roma vers es plas
Que trop ets angoissosa
De presic trefas
Que fets sobre Tolosa.
L'ag rosets las mas
A ley de can rabiosa
Als paucs et als grans;
Mais s'il comt presans
Viu encar dos ans
Fransa n'er dolorosa
D'els vostres engans.

Roma tant es grands
La vostra forfaitura
Que Diu et sos sants
En gitats à non cura
Tant ets mals negans;
Roma falsa et tafura.

Per qu'en vos s'escon
Et s'baissa et s'confond
L'engan d'aquet mon,
Tan fets gran desmesura
Al conte Ramon.

Roma, bé m'conort
Qu'abans que trigue guaire
Venrets à malport.
Se l'adreits Empaire
Endressa sa sort,
Et fai so que deu faire.
Roma, ieu dic ver
Que votre poder
Veyrets dechaser;
Et Dius del mon Salvaire
Laiss'm'o tost beser.

Roma per aver
Fets manta félonia
Et mant desplaser
Et manta villania,
Tant volets aver
Del mon la senhoria;
Que res no m'tenets
Diu ni sos devets
Ans vey que fairets
Mais que ieu non poiria
De mal per un dets.

Roma tan tenets
Estrech la vostra grappa
Que so que podets
Tener, greu vos escapa.
S'en breu non perdets
Poder, a mala trapa
Es le mond casut

Et mort et vincut
. . . .
Roma, vostre papa.
Fai aital vertut

Roma, sel qu'es lux
Del mond et vera vida,
Et vera saluts,
Vos don mal escarida,
Car tan mal saubuts
Faits, dont tot lo mon crida.
Roma desleyals
Rasits de tot mals
Als focs infernals
Ardrets, sens faillida
Si non pessats d'alts [1].

GUILHEM FIGUEYRAS.

IV

LOUANGES DE RAMON VII

Ieu Volgria, si Dieus o volgues
Aguem cobrat Suria,
Et 'l pros Emperaire agues
Cobrada Lombardia,
Et 'l valent comt, dux et marques
Agues sai cobrat Vivares
Qu'en aissi me plairia;
Que aital voluntat m'a pres
Que Deus affars volria
So que dreit n'es.

1. Ce sirvente a plus de vingt strophes.

Sicom val mais gran naus en mar
Que lings et sagecia,
Et val mais léos que singlar,
Et mais dos que fadia,
Val mais lo comt que autre bar;
Qu'ab tolre als fals, et als fis dar
Seg de valor la via.
Et puja en prets sens devalar
Et a la maestria
De rics faits far.

Marseilla, Arles et Avinhos
Tots segon una via;
Et Carpentras et Cavalhos
Et Valensa et Dia
Viana, Pupet et l'Dromos
Agron rey lo pus Cabaillos
. . . .
Que port caussas ni espéros,
Car si pro no l'. tenia
Trop seria pros.

A Tolosa atal Ramon
Lo comte, cui Dius guia;
Qu'aissi com nais aiga de fon
Nais d'el caballeria,
Car dels pejors homes que son
Se defen; et de tot lo mond;
Que Franses ni clergia
Ni las autras gens no l'affront;
Mas als bos s'humilia
Et l' mal confond.

PIERRE CARDINAL.

V

RAPACITÉ DES CLERCS

Ab todas mas vey los clercs assejar
Que tot lo monde es lur, cuy que mal sia;
Quar els l'auran ab tolre ò ab dar,
O ab perdon, o ab ypocrisia,
O ab asout, o ab beure, o ab manjar,
O ab presics, o ab peiras lansar
O els ab Dieus, o els ab Diablia.

PIERRE CARDINAL.

VI

RAPACITÉ DES CLERCS

Les clercs si fan pastor
Et son aucisedor;
Et semblan de sanctor
Quand los vey revestir,
Et pren m'a sovenir
D'*En Alengri* qu'un dia (le loup)
Vole ad un parc venir;
Mas, pel cas que temia,
Pel de moton vestic
Ab que los escarnic
Pueys manjet et trahic
Selhas quel abellic.

Rey et Emperador
Duc, comte et comtor
Et cavalier ab lor
Solon lo mond regir.
Aras vey possedir
A clergs la senhoria,
Ab tolre et ab trasir
Et ab hypocrisia.
Ab forse et ab presic
Et tenon s'a fastic
Que tot nom lor e gic
Et er fag quan que tric.

PIERRE CARDINAL.

VII

MORALITÉ

Non cug qu'à la mort
Negus plus emport
Aver ni arney
Mas los faits que fey.

PIERRE CARDINAL.

VIII

RAPACITÉ DES CLERCS

Tartarassa ni voutor
No sent plus leu car puden

Com clerc et presicador
Senton ont es lo manen
. . . .
Saps qu'en deven la ricor
De selhs que l'an malamen ?
Venra un fort raubador
Que non lur laissara ren;
So es la morts, qu'els abat
Qu'ab quatre aunas de filat
Los tramet ental maso
Ont atrobon de mal pro.

PIERRE CARDINAL.

IX

DIEU AIME LE PEUPLE

De lops et de fedas vey
Que de las fedas son mays;
Et per un austor que nais
Son mil perdits, fe que us dey.
Et aquo es conogut
Que hom murtrier ni raubaire
No plats tant a Dious lo paire
Ni tan non ama son frut
Como fai del pobol menut.

PIERRE CARDINAL.

X

PITIÉ DES PÉCHEURS.

Aissi com hom planh son filh et son paire
O son amic, quant mort lo l'a tolgut
Planh, ieu, los vius que sai son remasut
Fals, desleials, felons et de mal aire...

PIERRE CARDINAL.

XI

MORALITÉ.

...Tal a vestit
Drap de samit
Et pot ben gran aver mandar
Que ges no'l do
Nom de baro
Quant li vei malvestat menar.

Et tal es nus
Que non a plus
Qu'aquel qu'om porta batejar
Sol car es pros
Et's pla rasos
Lo deu hom baron apellar.

Perdonas leu
Vensas vos greu

Et no vos cal heira portar.
  Amats amics
  E enemics
Et no us cal anar outra mar.

PIERRE CARDINAL.

XII

CONTRE LES BARONS.

  Mas val assats
Un ribaut ab paupriera
  Que viu en pats
Et sofre sa nesciera
  Que comt malvats
Que tot jorn fai sobriera
  D'avols pecats,
Que non tens desonor;
  Qu'al ribaut platz
  La via dreituriera,
  Et'l comt es las
De Dieu et de sanctor;
  E car lo bas
Hom a valor entiera
  Et'l comt non pas;
Pretz ieu mais lo melhor.

  E que faran
Los baros de malhaire
  Que tot jorn fan
Lo mal, et l'ben non guaire?
  Cosi poiran
Los torts qu'au faits desfaire?

Que los éfan
Seran plus tolledors
Et non daran
En l'arma de lor paire
Lo prets d'un gan,
Ni négus en la lor.
Et li engan
Qu'auran fait l'enganaire
Retornaran
Sobre l'enganador.
Non ai talan
D'aver aital repaire
Qu'eras en chan
Et tots temps mais en plor.

PIERRE CARDINAL.

XIII

CONTRE LES RICHES.

Qui ve grand maleza faire
De mal dir no se deu traire;
Per qu'ieu vueil dir et retraire
Que ricz hom dezeretaire
Es piegers que autre laire
Et fai diablia
Peior que negun raubaire
Et tart se castia.

Rics hom, quan va per carreira,
El mena per companheira
Malvestat, que vai primeira
Et mejana e derreira;
Et grand Cobeitat enteira

Li fai companhia,
Et Tort porta la senheira
Et Orgueil la guia.

Rics hom mals, quan vai en plassa
Que cujats vos que lai fassa?
Quan autre hom rits et solassa
Al un mov plag, l'autre cassa
L'un maldit, l'autre menassa,
Et l'autre affolia;
Et no y fag joy ni abrassa
Si com far deuria.

Rics hom, quan fay sas calendas
Et sas corts et sas bevendas
De toltas et de rezendas
Fai son dos et sas esmendas
Sas lums et sas offerendas
Et de raubaria;
Et en guerras met sas rendas
Et en plaideria.

Rics hom mal, quan vol far festa
Aujats cossi fai sa questa :
Tant bat la gent et entesta
Tro que denier no lur resta;
Que no y cal venir tempesta
Ni fam ni moria;
Puey fai cara moult honesta
Qui no'l conoissia.

Un pauc ai dig de la gesta
Que dire volia;
Mais tan gran massa n'y resta
Que fort pauc embria.

PIERRE CARDINAL.

XIV

SUR LE MALHEUR DES TEMPS.

Tot atressi com fortuna de ven
Que torba'l mar et fa'ls peissos gaudir
Es torbada en est'segle la gen
Per un fort ven que dels cors fan salhir
Fals messongiers, deslials et trahir
Ab que s'enjon enhaussar et fermir;
Et en aissi fan veritat delir
Et'n perd son dreg hom bos qui'l ver vol dir....

PIERRE CARDINAL.

XV

P. CARDINAL DEVANT DIEU.

Un sirventes novel vuelh comensar
Que retrairai al jorn del jutjamen
A sel qu'm fets et m'formet de nien;
S'el me cuja de ren ochaisonar
Et s'il me vol mettre en la diableria
Ieu l'y dirai : Senher, merce no sia,
Qu'el mal segle trebaliey tots mos ans,
Et guardats-me, si us plai, d'els turments.

Tota sa corts farai meravilhar
Quant ouziran lo mieu plaideyamen;
Qu'ieu dic qu'el fai ves los siens faillemen
S'el los cuja delir ni enfernar;

Car qui perd so que gazagnar poiria
Per bon drey a de viutat carestia ;
Qu'el deu esser doux et multiplicans
De retener sas armas trepassans.

Et sa porta non si degra vetar
Et San Peyres pren-y grand aunimen
Car n'es portier; mais qu'y entres risen
Quascun arma que lai volgues entrar.
Car nulla cort non es ja ben complia
Que l'un en plore, et que l'autre en ria
Et sitot s'es sobeyrans et poyssans
Si, non s'obre, sera li'n faits demans.

Lo Diables degra desiretar
Et agra mais d'armas et pus souven;
El deseret plagra a tota gen
Et el mezeis pogra s'o perdonar
Tots, per mon grat; tots los destruiria
Pus tots sabem qu'absolver s'en poiria,
Bel senher Dieus, siats deseretans
Dels enemies enojos et pesans.

Ieu no mi veulh de vos désesperar
Ans ai en vos mon bon esperamen,
Porque devets m'arma et mon cors salvar
Et que m'valhats à mon trepassamen.
Et far vos ai una bella partia
Que m'tornetz lai d'on m'uec lo primer dia;
Et que me siats de mos torts perdonans
Qu'ieu no'ls fairia, si no fos nats énans.

S'ieu ai sai mal, et en ifer ardia,
Segon ma fe, torts et pecats saria,
Quieu vos pues be esser recattinans
Que per un ben ai de mal mil autans.

Per merce us prec, dona Santa Maria,
Qu'ab vostre Filh nos siats bona guia
Et que prendats los paires et los enfants
Et 'ls metats laï on esta Sant-Joans.

P. Cardinal.

XVI

PRIÈRE POUR LE COMTE

Donc preg Jeshu Christ que poder
Li don' et qu'il garde, s'il play,
Quels clergs no l' poscon dam tener
Ab fals presics tots ples d'esglay.
Car tant es grand lor trichamen
Qu'al fuech infernal plus prehon
Ardran, car volon tant argen
Qu'hom peçaire fan cast et mon.

A la Gleysa fal son saber
Car vol los Frances mettre lay
Où non an dreg per nul dever
Et giton Cristias à glay.

Guilh. Aneler, de Toulouse.

XVII

LAS NOVAS D'EL HÉRETJE

Diguas-me tu, Heretje, parl' ab me un petit,
Que tu non parlas gaire que ja te sia grasit
Si per forsa not' ve segon qu'avem auzit;
Segon le mieu veiaire, ben as Dieu escarnit
Ta fe et ton baptisme renegat et guerpit,
Car crezes que Diable t'a format e bastit... [1]
Et tan mal a obrat, et tan mal a ordit
Pot dar Salvatis; falsamen as mentit...
Veramen fets Dieu home et el l'a establit
E'l formet de sas mas, asi come es escrit :
Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me...

Ar pauzem oc aisi com tu dises que fo
Que t'aia faits Diables, del cap tro al talo
Car e os et membres d'entorn et d'enviro
Falsamen as mentit e ieu dirai te co
Nos no troban escrig el fag de Salomo
Propheta ne apostol en loc no o despo
Que obre de Diable done salvatio.
Ne anc Saint-Esprit tant vernassal no fo
Qu'en vaissel de Diable establis sa maizo
Et tu fas ne vientot maior que de baco
Qu'aissi ab ma pausada salvas ton compagno;

Tu no vos demonstrar ta predicatio
En gleysa ni en plassa, ni vols dir ton sermo;

1. Isarn confond le Satan catholique avec le Satan albigeois. Prince et principe de la distinction, Lucibel est l'auteur des formes, un agent et presque un *ami* de Dieu.

Si non o fas en barta, en bosc et en boisso
Lai on es Domerga, Rainaud et Bernardo
Garsens et Peyronela que filon lur cano...
L'us teis et l'autre fila, l'autra fai son sermo
Cossi a fag Diables tota creatio
Anc mais aital mainada trovada no fo
C'anc no saupro grammatica ni de letra que s fo... [1].

Aras vejas, Heretje, si fas ben trassio
Qu'il home filh de Dieu appelas avoutro (avorton)
Et 'l donas autre paire, aquel don anc no fo,
Falsamen as mentit a guisa de lairo...

Enqueras vuelh qu'm digas per que as renegat
Ta fe e tan batisme ni ta crestiantat
Per que emblas a Dieu le sua poestat,
Que dignos que Diable t'a bastit et format;
Non es hom crestia qui aiso a trobat
Que done al Diable so que Dieu a creat...

Meravilhos me do, quant m'o ay cossirat
Don as aïut maistre que t'aja ensenhat
Que puescas salvar home aisi ab ma pausat,
S'aquela tua man que tan mal a obrat
Si Diable la faicha pusc aver dignitat
Que tenga ni m'amble le nom de Dieu sagrat...

Be 't volgra convertir, mas tant y ac ponhat.
Et trobi te ton dur e plen d'eniquitat
Perqe no m'es vicaire que ja t' vei atem prat...
Tu no cres que Dieu aja cel ni terra creat
Ni nulla reu qu'on veja presen ni trespassat :

1. L'albigisme était surtout chevaleresque. Mais il était aussi rustique et populaire. Isarn est choqué de ce qu'on prêche dans *les bois et les buissons*, et de ce qu'un pâtre administre le baptême sans *eau*, sans *sel* et sans *chrême*.

Falsamen as mentit a for de renegat.
San Joan evangelista que pus aut a volat...
Et dis en l'evangeli el pemier comensat :
Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso et...
Apres lui vec en autre que t'ai apareilhat
Saint-Paul, lo ric apostol que nos a confermat
Per sancta escriptura et per la veritat :
Et tu, Domine, in principio, Domine, terram fundasti, etc.
Et s'aquest no vols creire, vec t'el foc aisinat
Que ard tos compaghos.

Aras vueilh quem respondas, en un mot o en dos
Si causiras el foc o remanras ab nos...
Cal que sia 'l preveire forfag o neglechos
O de be o de mal non li not occaisos
Qu'el sagramen nos fassa dignes et precios,
Quant comensa la sagra ni la dignatios
Et l'ostia es el calice, e 'l vi pausat dejos
Per la sanctas paraulas et per las orasos
Que dit Dieu de sa bocca, et establic à nos
Las sanctissimas paraoulas, et per las devocios
Fan dessendre per forsa ab benedictios
Le cors de Jhesum Crist lo qual liuret à nos...[1]
Aissi deves tu creire coma o crezem nos
Et tots nostres covens que son catholicos
E crezo 'ls mandamens.

Encar te vueilh cometre d'autres disputamens
D'afar de matrimoni per cal causa 'l demens...
Et tu, malvat Heretje, y es ton desconaissens
Que nulla re qu'ieu te mostre per tant de bons guirens
Com es de Dieu, et Sant-Paul non y es obediens

1. Isarn, qui prétend que le prêtre fait d'une parole descendre, *par force*, sur l'autel, le *corps du Christ mis en croix*, n'est-il pas plus hérétique que Figueyras?

Ni t' pot entrar in cor ni passar per les dens,
Per quel foc sapparelha et la pen ils turmens
Per on deves passar.

Ans que té don comjat, ni te lais al foc entrar
De resurrectio vueilh ab tu disputar,
Car segon ta crezensa et segon ton pessar
Et segon ton fals orde que t'a fac renegar
Totas aquelas causas que t' deurian salvar
Tu non cres qu'hom ni femna puesca ressucitar...
Et tu deses, Héretje, causa que no's pot far
Ni no's pot endevenir ni no's pot acabar;
Dises que carn novela venra renovelar
Les esprits d'els homes en que s devo salvar [1].
Aisso es grand messongua qu'hom non deu escotar
Si *Peire Capela* m'a podia mostrar
Ni *Joan del Coler* ni hom de vostre afar
C'autra carn que sia vengua penre ni emparar
Lo be que Dieu nos manda establir ni donar
Si per lungua escriptura podes aiso mostrar,
Si per lung testimoni, ab tu m'en veuil anar
Qu'm rendrai per heretje, si m'o podès proar.
Tant hom et tanta femna as tu fag renegar
Sa fe o son baptisme, son Dieu desemparar
Loqual no creses-tu que puesc home salvar!...

Heretje, be volria ans quel foc te preses...
Que diguas te veiaire, per quel razo descies
Lo nostre baptistile que los et sanctor es...
Mal demens ton pairi et la cresma que y mes
Car tu l'as renegat, et n'as autre pro pres.
Qu'es fa ab ma pausada, segon so que tu cres.
Mal' aventura 'l vengua qui la costuma i mes

1. L'albigeois n'admet pas la résurrection des corps; mais il croit que l'âme prend une *chair nouvelle;* en quoi Sicard me paraît plus près qu'Isarn, du *corps spirituel* dont parle saint Paul.

Qu'entre mas de pages baptisme se feses
Que mov detras las fedas, que anc me sap que s'es
Lettra ni escriptura, ni anc non fo apres
Mais d'arar et de fouire; veus so mestier quales
De dire descresensa pecats et diables.
Aquo no es bauptisme mais pecats et no fes
Que no y a sal ni aqua ni cresma ni esses.
Anc no s'en batejes ma domna Sancta Fes
Ni Sancta Catherina, ni dona Sancta Agnes...
Et qui aisso non cre, et dits que vers nos es
Hom nol' deuria planher de mal que li vengues
Ni de mala aventura si n'era ars o pres
Sitot son ilh catholic cinq tans, o per un tres
Que no son lo heretie; tot fora a mal mes
S'aquet predicators Dieu no sai trameses...
Ja no fora crezens, Heretje ni Baudes
Si agues bon pastor que lur contradises... [1].

On as trobat escrig ni don o as avut
Qu'aquel teu esprit que tu as recueput
Sia d'aquels del cil que sai foron plogut?
Di me de qual escola as tu aiso avut
Que l'esprit de l'home, quant a la corp perdut,
Se meta en buon, o en aze o en moto cornut,
En porc o engalina, el premier qu'a vesut
E va de l'un à l'autre tro qu'era corp nascut
O d'home o de femna a qui a loc sauput
A qui fait penedensa va longtems tengut
E tos temp o tenra tro sia endevengut
Lo dia d'el juzizi que deu cobrar salut
Et tornar en gloria, el loc que a perdut?
Aisso fas conoisser à l'home deceuput
C'as donat al diable, et l'as de Dieu mogut...

1. De l'aveu d'Isarn, les albigeois formaient un cinquième et même un tiers de la population; chiffre bien inférieur à celui que donne Guilhem de Tudella.

Si aquela es la fe d'En Bertrand Montagut
O d'En Ramon Vilar, o d'En Bernat Pagut
Be t' foras confessat [1].

— Isarn, so dits l'Eretje, si vos m'assegurats
Ni m' fait assegurar que no sia cremats
Emurats ni destrug, be o farai et pats
Tots los autres tormens, si d'aquels me gardats...
Tant auzirets de mi dels vostres embaissats
Que jes per dir avos qu'en ajan lauzenjats
Beret o *Pey-Razols* non sabon ab un dats
Segun qu'ieu vos dirai de tot can demandats
De Crezens ni d'Heretje, mais vuelh n'esser celats...

Vers es que tots nos autres a hom entrecelats
Qu'ns gardem de l'esclau d'equels qu'om a citats
Que no trobon adop que lur sia onrats
Ne nul plaide jamen senes covens fermats,
Que qui pren un Heretje ou que sia trobats
Lo deu rendre à la Cort, si vol estre escapats.
Aiso so meravilhos majors que nous pensats
Que li pus cars amics eli pus endomergats
Que nos autres acsem, nos n'en desemparats
Et so fach adversari et ennemies tornats,
Que ns' prendo et ns estaco, quant nos an saludats;
Per so quels sian quitis et nos autres dannats
Aissi cujon ab nos rezemer lur pecats...

Ermengaut de Figueyras fu mon paire appelats
Cavalier pogr'ieu esser, si astres m'en fos dats,
E s'ieu no soy al segle garnits ni espasats,
Vuelh o esser de Dieu, mais vos me cosselhats;

1. La métempsycose animale répugnait à l'esprit comme au système Johannite. Isarn nous fait connaître plusieurs autres docteurs albigeois : Béret, Pey-Razols, Pierre Capela, Joan del Astor, Bertran de Montagut, Ramon du Villar, et Bernard de Pégut.

A vos o dic N'Isarn, car es enrasonats
De rimas, de romans, et es endoctrinats...
Per las vostras paraulas vuelh esser batejats
Et tornats a la fe que vos me sermonats
Vos e fraire *Ferrier* aqui poder n'es dats
De liar et de solvre quals que sian 'l peccats,
D'*Eretje*, o de *Baudes*, o dels *Ensabatats;*
Et qui de mi ces demanda qui es lo confessats
Vos lur podets dire, car sera veritats,
Que Sicart de Figueiras, lo qual es cambiats
De trastot sos mestiers.

— Sicart ben ajas tu; aquel Dieu drechuriers
Que formet cel et terra las aguas éls tempiers
E'l Soleil et la Luna, ses autres parsoniers
Te donc que tu sias d'aquels lials obriers
Que Dieu met en le vinha, que autan det als derriers
Quan los a alogats, coma fec als premiers;
Tu seras un d'aquels, si vol esser entiers
Qu'aissi coma'as estat pervers et messongiers
Que sias vas la fe lial et vertadiers...

ISARN, abbé de Vieilmuret.

Voici donc les principaux cas d'hérésie relevés par l'Inquisiteur : 1° l'enseignement populaire; 2° le baptême laïque et spirituel; 3° la négation de la transsubstantiation eucharistique; 4° l'incompatibilité du mariage et du salut; 5° la spiritualité des corps dans le ciel; 6° l'identité des âmes et des anges déchus; 7° la formation du corps humain et de l'univers par le démon. — Isarn est un esprit grossier. Il ne comprend pas cette théologie alexandrine. Son plus fort argument est le bûcher.

XVIII

LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE

FABLE

—

Dialectes de Valence et de Toulouse

Asi be a pel aquella fabuleta de Chuan Carransa.
Aisi be a pel aquella fableta de Joan Carransa.
Pos senor, anaben per un cami l'aguelo Carransa
Poïs, mossu, anaben per un cami l'aujol Carransa
Un netet seu y un burro, en dos fixets de llena
Un mainadet seu et un burrou, amb dos feichets de legno.
Els tres a peu. Pasa un home, o una opinio
Els tres a pè. Passa un home, o uno opinio
Que es lo mateix, y digué : aguelo, no li caura el
Que es lou madeix, et diguec : aujol, no li coïra le
Rabo al burro de la carrega que porto; ve podia
Rable al burro de la carga que porta; be podiots
Puchar voste, pobre vell. Pucha Carransa
Pujar vos, paubre vieil. Puja Carransa
Y al poc rato pasa un' otra opinio à cabal
Et, un pauc aprèts, passa un' autra opinio a cabal
En una burra, y diu : el pobre chic a peu, y
Sus uno burro, et dits : le paubre chic a pé, et
L'aguelot a caball : bo esta aïxo? — Vaixa
L'aujoulot a cabail : bou esta aïco? — *abaïcha* (devala)
Carransa, feu puchar al seu netet. Pasa otra
Carransa, fè pujar le seu maïnadet. Passo autra
Opinio en un carro y digué : miren, vostes,
Opinio en un carriol, et diguec : mirats, vos autres

Qu'escandalo ! El chicot à caball, y el pobre
Qu'escandalo ! Lo chicot à cabaïi, et lo paubre
Vell à peu ! — Torna a puchar Carransa, avaïxa
Visil à pè ! — Torna pujar Carransa, abaïcho
Il chiquet, y passo un atre opinante que digué :
Lo chiquet, et passo un autre opinant que diguec :
Encara que la probra créatura pujara tambe en lo
Encaro que la paura crèaturo pujario tambe en lo
Burro, no se trencaria l'espinas. — Pucha també
Burro, nou se romprio l'esquino. — Pujo també
El netet; pasa un atre délirant, y dégué : pobre
Lo maïnadet ; passo un autre dèlirant et diguec : paubre
Burro, no te prou carrega, y se li planten d'amunt
Burrou, nou te prou cargo, et se li planten dessus.
L'aguelo y el chicot que ya podia anar a soles
L'aujol, et lo chicot que ja podio anar a solos (pes)
Carransa conégué entonses que era una bestia, en
Carransa coneguec, alabets que ero uno bestio, de
Fer cas de tot le mon, y refila cap a casa a caball
Fer cas de tot lo mon, et refilo cap à caso à cabaïl
En lo burro, ell y el chiquet.
Sus lo burro, el et lo chiquet.

LA DONSAINA.

TABLE

—

LIVRE CINQUIÈME

GUILHABERT DE CASTRES

LIVRE SIXIÈME

PIERRE DE TOULOUSE

LIVRE SEPTIÈME

GUILHEM FIGUEYRAS

LIVRE HUITIÈME

RAMON D'ALFARO

LIVRE NEUVIÈME

BERTRAN D'EN MARTI

DOCUMENTS CONTEMPORAINS

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

